La Phrygie Parorée et la Pisidie septentrionale aux époques hellénistique et romaine

Mnemosyne Supplements

HISTORY AND ARCHAEOLOGY
OF CLASSICAL ANTIQUITY

Series Editor

Hans van Wees (*University College London*)

Associate Editors

Jan Paul Crielaard (*Vrije Universiteit Amsterdam*)
Benet Salway (*University College London*)

VOLUME 401

The titles published in this series are listed at *brill.com/mns-haca*

La Phrygie Parorée et la Pisidie septentrionale aux époques hellénistique et romaine

Géographie historique et sociologie culturelle

By

Hadrien Bru

BRILL

LEIDEN | BOSTON

Cover illustration: Dédicace du gouverneur de Pisidie M. Valerius Diogenes à l'empereur Constantin (Antioche de Pisidie)" [© Hadrien Bru].

Library of Congress Cataloging-in-Publication Data

Names: Bru, Hadrien, author.
Title: La Phrygie Paroree et la Pisidie septentrionale aux epoques hellenistique et romaine : geographie historique et sociologie culturelle / by Hadrien Bru.
Description: Leiden ; Boston : Brill, [2017] | Series: Mnemosyne supplements. History and archaeology of classical antiquity, ISSN 2352-8656 ; volume 401 | Includes bibliographical references and index.
Identifiers: LCCN 2016049759 (print) | LCCN 2017000175 (ebook) | ISBN 9789004337381 (hardback : acid-free paper) | ISBN 9789004337404 (e-book)
Subjects: LCSH: Phrygia–Antiquities. | Pisidia–Antiquities. | Phrygia–History–Sources. | Pisidia–History–Sources. | Phrygia–Historical geography. | Pisidia–Historical geography. | Cultural pluralism–Turkey–Phrygia–History. | Cultural pluralism–Turkey–Pisidia–History. | Social change–Turkey–Phrygia–History. | Social change–Turkey–Pisidia–History.
Classification: LCC DS156.P5 B78 2017 (print) | LCC DS156.P5 (ebook) | DDC 939/.26–dc23
LC record available at https://lccn.loc.gov/2016049759

Typeface for the Latin, Greek, and Cyrillic scripts: "Brill". See and download: brill.com/brill-typeface.

ISSN 2352-8656
ISBN 978-90-04-33738-1 (hardback)
ISBN 978-90-04-33740-4 (e-book)

Copyright 2017 by Koninklijke Brill NV, Leiden, The Netherlands.
Koninklijke Brill NV incorporates the imprints Brill, Brill Hes & De Graaf, Brill Nijhoff, Brill Rodopi and Hotei Publishing.
All rights reserved. No part of this publication may be reproduced, translated, stored in a retrieval system, or transmitted in any form or by any means, electronic, mechanical, photocopying, recording or otherwise, without prior written permission from the publisher.
Authorization to photocopy items for internal or personal use is granted by Koninklijke Brill NV provided that the appropriate fees are paid directly to The Copyright Clearance Center, 222 Rosewood Drive, Suite 910, Danvers, MA 01923, USA. Fees are subject to change.

This book is printed on acid-free paper and produced in a sustainable manner.

Pour Nil

Table des matières

Avant-propos IX
Abréviations XI

Introduction 1

Note liminaire 9

PARTIE 1
L'intelligence territoriale et la colonisation gréco-romaine

1 La Phrygie Parorée aux confins des provinces romaines d'Asie, de Galatie et de Lycie-Pamphylie 15

2 Les Thraces et Lyciens en Phrygie Parorée aux époques hellénistique et romaine 31

3 Apollonia de Pisidie et « Olympichos » 62

PARTIE 2
Territoires civiques et populations en Phrygie Parorée et en Pisidie septentrionale aux époques hellénistique et romaine

Remarques liminaires 77

4 Le territoire d'Apollonia de Pisidie 80

5 La Tête de Serpent, l'*Aulôn* et le pays d'Ouramma 89

6 Territoires, « dieux-fleuves » et monnayages 105

7 Le territoire d'Antioche de Pisidie 144

8 La plaine Killanienne et le pays des Orondeis 164

PARTIE 3
Identités culturelles, peuplement et onomastique

9 L'hellénisme à Antioche de Pisidie à l'époque impériale romaine (langue, institutions, onomastique) 185

10 L'identité culturelle hellénique de quelques cités aux alentours de la Phrygie Parorée intérieure 215

11 Les inscriptions néo-phrygiennes et pisidiennes de Phrygie Parorée et de Pisidie septentrionale : essai de contextualisation et d'interprétation historique 226

12 Onomastique, cultures et peuplement en Phrygie Parorée 258

Conclusion 286

Bibliographie 301
Index géographique 328
Index des noms de personnes 337
Index des peuples et communautés 346
Index des sujets 348
Index des divinités 354

Annexes

Cartes 359
Images satellitales 363
Figures 371

Avant-propos

Tout d'abord, j'ai le plaisir et l'honneur de remercier vivement les membres du jury qui ont contribué à la finalisation de l'étude proposée *infra*, dans le cadre d'une Habilitation à Diriger des Recherches en Histoire Ancienne soutenue au Mans à l'Université du Maine le 5 novembre 2014. Alexandru Avram (*Université du Maine*, Le Mans) a bien voulu me faire l'honneur d'accepter d'être mon « garant » en vue d'accueillir à l'Université du Maine la soutenance de cette HDR, tout en me prodiguant des conseils et des remarques scientifiques avisés, qu'il s'agisse d'Histoire ou d'épigraphie. Claude Brixhe (*Université de Lorraine*, Nancy ; Correspondant de l'Institut, *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*), qui a présidé le jury, m'a fait partager beaucoup de son savoir en linguistique et en socio-linguistique, mais aussi son grand intérêt pour l'Anatolie du Sud-Ouest, en accordant un part de son temps à répondre patiemment à mes questions, d'une manière très précise et documentée qui encourage toujours les discussions stimulantes. Bien que très occupé par son enseignement et les recherches menées à Chicago, Alain Bresson (*The University of Chicago*) s'est montré disponible pour des questions ou pour formuler des remarques, sachant qu'il s'intéresse notamment de près à l'épigraphie d'Apamée-Kelainai. Helmut Halfmann (*Universität Hamburg*) a aimablement accepté de participer à ce jury en tant que grand connaisseur des questions épigraphiques et de l'Asie Mineure. Je remercie messieurs Dominique Mulliez et Alexandre Farnoux de leur accueil à l'École française d'Athènes en tant que directeurs, Glen W. Bowersock (*Institute for Advanced Study*, Princeton ; *Académie des Inscriptions et Belles Lettres*) pour avoir pu accéder au Fonds Louis Robert, Maurice Sartre (*Université de Tours* ; *Institut Universitaire de France* ; *Institut Français du Proche-Orient*) pour nos échanges stimulants à propos de multiples sujets, Adrian Dumitru (*Bibliothèque Métropolitaine de Bucarest*), Olivier Picard (*Académie des Inscriptions et Belles Lettres*) et Nicholas V. Sekunda (*Université de Gdańsk*) pour leurs remarques concernant l'Histoire hellénistique, Mehmet Özsait (*Université d'Istanbul*) de son accueil à Harmanören, Ünal Demirer et Mehmet Taşlıalan de leur accueil à Yalvaç en tant que directeurs du musée et du site archéologique d'Antioche de Pisidie. Pour leurs remarques, leurs conseils ou leur aide, mes pensées reconnaissantes s'adressent en outre à Clifford Ando (*The University of Chicago*), Cédric Brélaz (*Université de Strasbourg*), Domitilla Campanile (*Università di Pisa*), Julien Demaille (*Université de Tours*), Werner Eck (*Universität zu Köln*), Antonio Gonzales (*Université de Franche-Comté*, Besançon ; *Institut des Sciences et Techniques de l'Antiquité*), Marie-Christine Hellmann (CNRS, *Maison de l'Archéologie et de l'Ethnologie /*

Université de Paris-Ouest Nanterre, Directrice de la *Revue Archéologique*), Tessel Jonquière (*Brill Academic Publishers*, Leiden), Ergün Laflı (*Dokuz Eylül Üniversitesi*, Izmir), René Lebrun (*UCL*, Louvain-la-Neuve), Marie-Thérèse Le Dinahet (*Université Lumière Lyon 2*), Wolfgang Leschhorn (*Technische Universität Braunschweig*), Christian Mühlenbock (*Medelhavsmuseet*, Stockholm), Jennifer Pavelko (*Brill Academic Publishers*, Boston) et Marco Vitale (*Universität Zürich*). J'associe à ces remerciements ma famille et mes amis en raison de leur soutien, plus particulièrement Éliane Picchioli, Sylvie Bru, Nil, Stéphane et Marc, ainsi que Carine Denoit-Benteux et Grégory Benteux.

Pour en venir à des questions plus techniques, on trouvera en fin de cette étude, en plus d'un index, une bibliographie complète par ordre alphabétique des noms d'auteurs, manière la plus sûre et la plus rapide de retrouver rapidement les références souhaitées. Enfin, quelques mots brefs s'imposent en vue de souligner qu'une des idées sous-tendant l'étude qui suit vise, en plus d'une synthèse historique, à faire progresser une recherche *vivante* et à susciter des discussions collectives. Le livre proposé, issu d'un manuscrit inédit d'Habilitation à Diriger des Recherches (HDR) complété et corrigé suite à l'expertise de six spécialistes, montre en conséquence certaines recherches dynamiques en cours, par définition inachevées, ce qui explique parfois certaines hypothèses argumentées et s'appuyant sur des sources historiques, surtout épigraphiques, qui constituent autant de pistes exploratoires. Si la méthode utilisée est à la fois historique et philologique, au plus près des documents, l'enquête procède parfois d'une approche plus empirique en effectuant un travail préliminaire basé sur des analogies identifiables, par exemple dans les domaines culturels ou linguistiques. Quoi qu'il advienne, les propos en question n'engagent bien sûr que leur auteur.

Abréviations

ABSA	*Annual of the British School at Athens*
AE	*L'Année épigraphique*
AJ	Flavius Josèphe, *Antiquités juives*
AJA	*American Journal of Archaeology*
AJPh	*American Journal of Philology*
ANRW	*Aufstieg und Niedergang der römischen Welt* (éd. W. Haase et H. Temporini)
AnTard	*Antiquité Tardive*
AS	*Anatolian Studies*
BAR	British Archaeological Reports
BCH	*Bulletin de Correspondance Hellénique*
BMC	*Catalogue of the Greek Coins in the British Museum*
Bull. épigr.	*Bulletin épigraphique*, dans la *Revue des Études Grecques*
CCG	*Cahiers du Centre G. Glotz*
CIG	*Corpus Inscriptionum Graecarum*
CIL	*Corpus Inscriptionum Latinarum*
CPh	*Classical Philology*
CR	*Classical Review*
DHA	*Dialogues d'Histoire Ancienne*
EA	*Epigraphica Anatolica*
EJ	J.R.S. Sterrett, *An Epigraphical Journey in Asia Minor*, Papers of the American School of Classical Studies at Athens, II, Damrell & Upham, Boston, 1888.
GRBS	*Greek, Roman and Byzantine Studies*
HSCP	*Harvard Studies in Classical Philology*
IC	*Inscriptiones Creticae*
ICUR	*Inscriptiones Christianae Urbis Romae*
IG	*Inscriptiones Graecae*
IGLS	*Inscriptions Grecques et Latines de la Syrie*
IGR	*Inscriptiones Graecae ad res Romanas pertinentes*
ILS	H. Dessau, *Inscriptiones Latinae Selectae*, Berlin, 1892–1916.
IstMitt	*Istanbuler Mitteilungen*
JHS	*Journal of Hellenic Studies*
JöAI	*Jahreshefte des österreichischen Archäologischen Instituts*
JNG	*Jahrbuch für Numismatik und Geldgeschichte*
JRS	*Journal of Roman Studies*
JSavants	*Journal des Savants*
LGPN	*A Lexicon of Greek Personal Names*

MAMA	*Monumenta Asiae Minoris Antiqua*
MEFRA	*Mélanges de l'École française de Rome. Antiquité*
NIA	M.A. Byrne & G. Labarre (éds), *Nouvelles inscriptions d'Antioche de Pisidie d'après les* Note-books *de W.M. Ramsay* [*IGSK* n° 67], Habelt, Bonn, 2006.
OGIS	W. Dittenberger, *Orientis Graeci Inscriptiones Selectae*, Leipzig, 1903–1905
PIR	*Prosopographia Imperii Romani*
RBi	*Revue Biblique*
RBPh	*Revue Belge de Philologie et d'Histoire*
RA	*Revue Archéologique*
RE	*Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*
RÉA	*Revue des Études Anciennes*
RECAM, II	*Regional Epigraphic Catalogues of Asia Minor*, II, *The Ankara district. The inscriptions of North Galatia*, BAR Int. Series 135, Oxford, 1982.
RÉG	*Revue des Études Grecques*
RÉL	*Revue des Études Latines*
RIC	*Roman Imperial Coinage*
RN	*Revue Numismatique*
RPC	*Roman Provincial Coinage*
RPh	*Revue de Philologie*
SGDI	*Sammlung der griechischen Dialekt-Inschriften*
SEG	*Supplementum Epigraphicum Graecum*
SLP	C. Brixhe, *Stèles et langue de Pisidie*, ADRA-De Boccard, Nancy-Paris, 2016.
SNG	*Sylloge Nummorum Graecorum*
TAM	*Tituli Asiae Minoris*
TAPhA	*Transactions and Proceedings of the American Philological Association*
WE	J.R.S. Sterrett, *The Wolfe Expedition to Asia Minor*, Papers of the American School of Classical Studies at Athens, III, Damrell & Upham, Boston, 1888.
ZPE	*Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*

Introduction

L'étude qui suit est le fruit d'un travail de longue haleine sur le terrain et en bibliothèque, issu d'un projet déjà ancien. Alors que je venais de terminer un mémoire de Maîtrise portant sur «Milet avant le vᵉ siècle av. J.-C.», des premiers travaux entrepris sur le site de l'arc monumental d'Antioche de Pisidie ainsi qu'au sanctuaire de Mèn Askaènos en 1995 m'avaient d'emblée révélé l'exceptionnelle richesse culturelle et historique de la Phrygie Parorée. La diversité des influences culturelles et politiques exercées par différents peuples antiques depuis l'Âge du Bronze Ancien au sein de ce vaste écrin montagneux des plateaux d'Anatolie offre cependant une complexité qui a dissuadé les chercheurs d'en fournir une synthèse historique régionale[1], en dépit d'assez intenses recherches épigraphiques et archéologiques menées en ces lieux par des savants de tout premier ordre, dont W.M. Ramsay et L. Robert, depuis la fin du XIXᵉ siècle. Il faut dire également que le matériel épigraphique et archéologique fut dès cette époque publié dans une totale dispersion, au gré de multiples revues savantes. Ce qui a permis d'aboutir à la première synthèse historique (nécessairement partielle) proposée ici fut donc d'abord une patiente documentation reposant d'une part sur la fréquentation et la collecte de sources épigraphiques et archéologiques de première main, d'autre part sur le rassemblement d'une assez vaste littérature scientifique secondaire, laquelle a étudié de près des documents qui ont hélas souvent disparu depuis leur découverte. Des prospections épigraphiques et archéologiques régulières depuis une vingtaine d'années m'ont permis de me familiariser avec un espace géographique dont nous soulignerons souvent les singularités.

Sans se laisser submerger par une documentation épigraphique devenue assez massive au fil du XXᵉ siècle et qui invite à une synthèse pour les époques hellénistique et romaine, il est question pour l'historien de trouver un ou plusieurs «points d'entrée» afin de se frayer un passage dans un magma et d'en tirer ensuite des conclusions, ou plus modestement quelques remarques permettant de faire progresser notre connaissance de la région. Sur ce point, les notes manuscrites de Louis Robert auxquelles j'ai pu accéder depuis 2008 au

1 Voir par exemple récemment C. Marek & P. Frei, *Geschichte Kleinasiens in der Antike*, C.H. Beck, München, 2010, où la Phrygie Parorée n'est citée brièvement qu'à une seule reprise (p. 317); l'ouvrage de S.R. Steadman & G. McMahon (éds), *The Oxford handbook of ancient Anatolia (10,000–323 BCE)*, OUP, Oxford-New York, 2011 ne couvre par définition pas les époques hellénistique et impériale romaine.

© KONINKLIJKE BRILL NV, LEIDEN, 2017 | DOI: 10.1163/9789004337404_002

Fonds Louis Robert, avec l'autorisation de G.W. Bowersock (*Institute for Advanced Study*, Princeton; *Académie des Inscriptions et Belles Lettres*), permettent de confirmer que ce grand épigraphiste qui a tant fait pour l'Histoire nourrissait le projet d'un livre intitulé «Villes, divinités et inscriptions de Pisidie et de Phrygie, I.»[2], objet d'un dossier, certaines de ses notes étant en outre regroupées dans un dossier connexe intitulé «Pisidie I. Cultes de Pisidie et de Phrygie»[3]. Les ca. 500 feuillets auxquels j'ai eu accès (et dont on trouvera certains reproduits en annexe) indiquent un fort intérêt pour le culte d'Hosios et Dikaios dont une étude, depuis fournie par Marijana Ricl[4], était projetée, mais on compulse surtout des notes manuscrites datant visiblement des années 1960–1965, puisqu'on y trouve d'une part des inscriptions copiées *in situ* à Adada (sûrement à l'occasion de son voyage de 1960) et à propos desquelles il avait annoncé la publication d'un «corpuscule» dans la *Revue des Études Anciennes* cette année-là[5], d'autre part des commentaires portant sur l'imparfait volume VIII des *Monumenta Asiae Minoris Antiqua* paru en 1962, qui lui donna l'impulsion de publier en 1965 le célèbre volume XIII de ses *Hellenica* centré sur la Phrygie-Pisidie[6]. La lecture de ses notes conduit à apprécier combien la Phrygie Parorée constitue une indispensable clé centrale de la compréhension de l'histoire anatolienne, ce qui confirme la nécessité de traiter ensemble cette partie de la Phrygie avec la Pisidie, surtout septentrionale. L'explication réside déjà dans le peu que nous sachions de cette région à l'Âge du Bronze Ancien, nous y reviendrons. Pour ce qui concerne L. Robert, nous savons aujourd'hui qu'il ne s'attela pas à tous ses projets scientifiques parce qu'il était occupé à d'autres qui furent finalisés avec succès, mais il nous légua de précieux jalons dans le volume XIII des *Hellenica*. Une lettre d'Henri Seyrig datée du 12 février 1968 prouve que Louis Robert se plaignit auprès de son ami des pillages et du trafic d'antiquités que subissait déjà le patrimoine archéologique de Turquie[7], mais le grand savant se consola aussi par la joie non dissimulée d'explorer l'Anatolie ancienne et contemporaine en quête d'inscriptions grecques[8].

---

2 Déjà annoncé dans L. Robert, *Hellenica*, VII, A. Maisonneuve, Paris, 1949, p. 58.

3 Voir dossiers du Fonds Louis Robert n° 139 et 141 (Académie des Inscriptions et Belles Lettres).

4 M. Ricl, «*Hosios kai Dikaios*. Corpus», *EA*, 18, 1991, pp. 1–69 et «*Hosios kai Dikaios*. Analyse», *EA*, 19, 1992, pp. 71–102.

5 L. Robert, «Recherches épigraphiques», *RÉA*, 62, 1960, pp. 276–361 (*OMS*, II, pp. 792–877).

6 L. Robert, *Hellenica*, XIII, *D'Aphrodisias à la Lycaonie. Compte rendu du volume VIII des Monumenta Asiae Minoris Antiqua*, Maisonneuve, Paris, 1965.

7 Voir Fig. 1.

8 Voir Fig. 2.

La perception d'ensemble de la documentation historique appréhendable pour la Phrygie Parorée hellénistique et impériale romaine, espace « strabonien » par excellence[9], m'a amené à mettre en relation les territoires et les populations qui y vivaient, en m'interrogeant d'abord d'une manière simple : qui vivait en ces lieux ? où ? quand ? et, si possible, comment ? La question du peuplement est bien sûr centrale, raison pour laquelle une étude raisonnée et prudente de l'onomastique livrée par les inscriptions peut largement nous aider. L'approche choisie est résolument celle de la géographie historique, croisée avec celle de la sociologie historique. Par la géographique historique, on tente de resituer dans le temps et dans l'espace des populations qui vivaient sur des territoires donnés, en accordant ici une importance majeure à la géopolitique, parce que la domination politique de la Phrygie Parorée et de la Pisidie par certains États antiques fut un enjeu majeur, spécialement pour l'État romain qui affermit à partir de cette zone son contrôle sur l'*hinterland* anatolien et par là-même sur tout l'Orient méditerranéen. En conséquence, l'étatisation et les résistances engendrées par un tel processus deviennent une problématique centrale. Par la sociologie historique, on entend étudier ou approcher les relations des individus et des groupes sociaux entre eux, ainsi que leurs attitudes. Il sera surtout question de sociologie culturelle, afin de connaître par exemple quelles étaient les représentations que les populations se faisaient d'elles-mêmes et de leur culture d'après nos sources, essentiellement entre le IIIe siècle av. J.-C. et le IVe siècle de notre ère. Cette approche s'intéresse en effet aux identités culturelles, tant on connaît dans le domaine des sciences sociales l'importance de ces données lorsqu'il s'agit de vivre sur un territoire sous la domination d'un État, qu'il soit accepté ou rejeté. Car de grands chercheurs tels que W.M. Ramsay ou X. de Planhol avaient rapidement saisi à quel point les populations post-louvites de Pisidie ou du Sud du Taurus avaient refusé l'autorité de l'État, aussi puissant qu'il fût, en rejetant en bloc ce qui était politiquement imposé de l'extérieur. Certaines vallées de Pisidie sont si escarpées qu'elles sont à peine accessibles aux bêtes[10], or ce sont ces lieux qui furent choisis par certains Pisidiens comme bastion, d'une part afin de perpétuer leur mode de vie traditionnel de bergers reflété par le conservatisme de leurs anthroponymes et de leurs toponymes, d'autre part en vue de constituer de solides bases ayant hébergé avec sécurité mercenaires et pirates, ce qui ne nuit du reste pas à une assez forte densité de peuplement

---

9 Voir Strabon, XII, 6, 4 et XII, 6, 7. Cf. **cartes 1 et 2**.

10 X. de Planhol, *De la plaine pamphylienne aux lacs pisidiens. Nomadisme et vie paysanne*, A. Maisonneuve, Paris, 1958, pp. 430–431.

sur la longue durée[11]. Plus au Nord, les Phrygiens entretinrent sur la longue durée des rapports suivis avec les Grecs, et leur attitude fut donc plus ouverte à l'hellénisme lorsque les colons macédoniens imposèrent graduellement leur influence politique, économique et culturelle sur l'Anatolie centrale aux IVe–IIIe siècles avant notre ère, même s'il ne faut pas oublier de souligner que la Pisidie méridionale, dont surtout la cité de Selge, fut profondément influencée par la culture grecque dès le VIIe siècle av. J.-C. grâce à la proximité et à l'activité des populations très variées de la plaine pamphylienne. La géographie des vallées de l'Eurymédon et du Kestros joua un important rôle de communication entre la Pamphylie, ouverte sur le bassin oriental de la Méditerranée, et l'arrière-pays pisidien. Entre la Phrygie centrale des plateaux anatoliens et la Pisidie aux profondes et chaotiques vallées tauriques se trouvait la Phrygie Parorée intérieure, une zone de contact par excellence où la qualité des terres arables et la profusion en eau invita des populations diverses à s'y sédentariser et à s'y mêler dès le Chalcolithique, plus encore aux IIIe et IIe millénaires avant notre ère. Le bouleversement majeur qui intervint plus tard aux époques hellénistique et impériale fut l'installation de colons gréco-romains parmi des populations louvitophones et phrygophones. C'est cette région extraordinaire et les populations qui y vécurent aux époques hellénistique et romaine qui sont l'objet de l'étude qui suit.

Un des problèmes méthodologiques centraux concernant l'étude de la Phrygie Parorée consiste à tenter d'écrire son histoire à l'époque hellénistique en dépit de la quasi-absence de textes épigraphiques locaux attribuables à cette période, si l'on excepte trois lettres royales heureusement découvertes à Philomelion (Antiochos III), à Amlada (le futur Attale II) et dans une moindre mesure à Tyriaion (Eumène II). Les inscriptions étant le matériau premier qui autorise l'écriture d'une histoire locale précise et digne de ce nom en l'absence d'autres sources littéraires que les récits suivis de Polybe et de Tite-Live, toujours précieux, il est *de facto* indispensable de tirer avec finesse tout le parti possible de la documentation épigraphique postérieure d'époque impériale romaine, ce qui est souvent difficile, mais néanmoins possible, notamment par une approche onomastique et paléographique. Cette documentation lacunaire doit être complétée par la numismatique, ce qui est désormais plus aisé depuis la publication d'un corpus régional par Hans von Aulock en

11 Ibid., p. 76. Voir aussi, dans son discours prononcé à Apamée-Kelainai, Dion de Pruse (*Discours*, 35, 14), lequel vient juste de vanter la puissance, la richesse de la région d'Apamée de Phrygie, dont il souligne la beauté des plaines et montagnes, mais également la fertilité et l'abondance en eau qui autorisent la culture du blé, de l'épeautre et de l'orge (35, 13).

1977–1979, grâce à deux volumes soucieux de la géographie historique[12]. Cela dit, les émissions monétaires hellénistiques de la région sont souvent limitées et datées, faute de mieux, des IIe et Ier siècles avant notre ère. Il n'en va pas de même pour la documentation d'époque impériale, à la fois variée et massive par rapport à la période précédente. Les ateliers monétaires de Phrygie Parorée et de Pisidie septentrionale devinrent très actifs pendant environ trois siècles (surtout aux IIe et IIIe siècles)[13], à commencer par l'officine coloniale d'Antioche de Pisidie[14]. Quant à l'épigraphie régionale, si elle ne nous fournit pas de longs textes comme ceux des grandes cités littorales anatoliennes ou du bassin égéen, elle a cependant beaucoup à offrir en quantité comme en qualité, au point que les expéditions de J.R.S. Sterrett à la fin du XIXe siècle et celles des *Monumenta Asiae Minoris Antiqua* durant le XXe ne parvinrent pas à tout rassembler, bien qu'elles constituent encore aujourd'hui un socle documentaire absolument remarquable. Comme nous l'avons évoqué, bon nombre d'inscriptions, localisables ou perdues, furent publiées dans un florilège de revues savantes, avec une mention particulière pour le *Journal of Roman Studies*, le *Journal of Hellenic Studies* et les *Anatolian Studies* qui en concentrèrent une partie appréciable, surtout grâce aux travaux de W.M. Ramsay, de W.M. Calder et de J.G.C. Anderson. Plus récemment, les recherches de C. Brixhe, B. Levick, A.S. Hall, G.E. Bean, M. Ballance, S. Mitchell, T. Drew-Bear et M. Christol ont contribué à approfondir notre connaissance des inscriptions de la région, avec une pensée particulière pour le premier cité, devenu au fil du temps le principal spécialiste des textes épigraphiques néophrygiens et pisidiens dont l'importance est immense, puisqu'entre le Ier et le IIIe siècle de notre ère un peuple réaccéda à sa langue écrite, alors que l'autre y accéda pour la première fois de son histoire, peu avant une disparition définitive de ces idiomes. Puisqu'il sera dans les pages qui suivent notamment question des identités culturelles dans une perspective historique et sociolinguistique, précisons ici que j'apprécie graduellement l'expression de ces identités culturelles à l'aune de trois critères permettant à mon sens de juger de manière hiérarchisée d'une montée en puissance de ces dernières, selon cet ordre : d'abord l'onomastique, ensuite la langue parlée, enfin la langue écrite.

Bien d'autres collègues non cités et d'origines diverses ont contribué par leur labeur et leur passion à nous donner une image plus précise de l'histoire

---

12 H. von Aulock, *Münzen und Städte Pisidiens*, 2 vol., Wasmuth, Tübingen, 1977–1979.

13 F. Rebuffat, « La prolifération des ateliers monétaires en Pisidie sous le Haut-Empire », *CCG*, 3, 1992, pp. 141–155.

14 A. Krzyzanowska, *Monnaies coloniales d'Antioche de Pisidie*, Varsovie, 1970.

et de l'archéologie de la région, à l'exemple de M. Özsait, grand connaisseur de tous ses recoins. Malheureusement, aucune fouille archéologique systématique d'envergure ne fut effectuée à l'échelle d'un site civique en Phrygie Parorée, même à Antioche de Pisidie, et les sources littéraires ne mentionnent la région qu'en passant, à l'exception notable de Strabon, ce qui donna lieu à un exceptionnel essai de synthèse de R. Syme dès 1939[15]. En dépit de cela, il est possible de faire mieux qu'esquisser son histoire grâce à la documentation évoquée ici, laquelle se montre, *in fine*, assez touffue pour ce qui concerne l'épigraphie.

Les deux « points d'entrée » qui nous parurent les plus porteurs en vue de pénétrer les problématiques qui précèdent sont liés à deux questions de géopolitique locale. Il s'agit d'une part du problème de l'identification et de la contextualisation historique des « colons lyciens et thraces » d'Apollonia de Pisidie et de Neapolis de Phrygie, d'autre part de l'interprétation historique exacte d'une importante inscription d'Apollonia de Pisidie (aujourd'hui perdue) mettant en exergue trois portions territoriales dont la cité pisidienne de Tymbriada fut déssaisie au Ier siècle avant notre ère, au bénéfice de la première[16]. Dans les deux cas, les enjeux et les tensions géopolitiques régionales nous placent au centre de l'Histoire de la Phrygie Parorée. Dans le premier, on voit notamment comment et pourquoi des États hellénistiques organisèrent un espace colonial face à une adversité extérieure, alors que dans le second une autorité politique extérieure impose une « redistribution des cartes » en s'appuyant sur des clivages régionaux anciens qui s'en trouvèrent renforcés. La question des « colons lyciens et thraces » permet d'entrer de plain-pied dans l'histoire hellénistique régionale et de saisir les problématiques régissant les rapports entre des États monarchiques de type colonial qui dominent ou administrent des territoires, et des populations indigènes, alors que l'étude de géographie historique contextuelle induite par l'inscription cruciale d'Apollonia incite à comprendre les enjeux géopolitiques et économiques qui se cristallisèrent autour des meilleurs terres arables de la région, tout en nous faisant manifestement remonter jusqu'à une principauté du IIe millénaire avant notre ère. La problématique questionnant les rapports entre les autorités politiques, les territoires et l'expression des identités culturelles (thrace, lycienne, phrygienne, pisidienne et grecque) s'est rapidement imposée comme un choix infléchi d'une part par la documentation épigraphique régionale, d'autre part

---

15 R. Syme, *Anatolica. Studies in Strabo*, Clarendon Press, Oxford, 1995 (éd. A. Birley), ensuite abrégé *Anatolica*.

16 *WE*, p. 377, n° 548.

par des difficultés préoccupantes auxquelles les sociétés eurent à faire face, de l'Antiquité à nos jours.

La première partie de cette étude, intitulée « L'intelligence territoriale et la colonisation gréco-romaine » se consacre à la manière réfléchie, rationnelle et souvent violente par laquelle les États hellénistiques puis romain ont imposé l'installation de colons en Phrygie Parorée pendant plusieurs siècles en confisquant autoritairement les territoires des populations indigènes, surtout phrygiennes et pisidiennes. Il va sans dire que l'expression « intelligence territoriale » n'est aucunement laudative : il s'agit d'une approche étatique, froide, empirique ou réglementée, qui sert les intérêts politiques, géopolitiques et économiques d'un groupe dominant. Afin de mieux cerner les appellations régionales communes aux spécialistes des antiquités anatoliennes en adéquation avec ce qu'il convient de comprendre des réalités spatiales et administratives romaines qui ont jusqu'à aujourd'hui contribué à forger les désignations géographiques les plus courantes, il semblait indispensable de proposer un chapitre liminaire de géographie administrative romaine, parce qu'en dehors de certains repères proposés, un tel point montre les hésitations du seul État antique qui parvint à mettre au pas dans un cadre normatif strict les populations de Phrygie Parorée intérieure et surtout de Pisidie. La question des colons thraces et lyciens est ensuite traitée en détail, avant une « saillie » dans l'Histoire hellénistique et impériale d'Apollonia de Pisidie. La deuxième partie de l'étude constitue son kernel, grâce à une approche descriptive et analytique des « Territoires civiques et populations en Phrygie Parorée et en Pisidie septentrionale aux époques hellénistique et romaine ». Sont traités les territoires d'Apollonia de Pisidie, la fameuse inscription perdue découverte en 1885 par J.R.S. Sterrett dans cette cité et qui mentionne la Tête de Serpent, l'*Aulôn* et le pays d'Ouramma, ce qui ouvre sur une approche des territoires de Tymbriada, de Prostanna, d'Antioche de Pisidie, de Parlais et de Tityassos, en soulignant comme fil conducteur l'importance capitale des éléments hydrographiques. Cette partie s'achève par une présentation historique et géographique des vénérables espaces qu'étaient la plaine Killanienne et le pays des Orondeis aux époques hellénistique et romaine. La troisième et dernière partie se focalise sur « Identités culturelles, peuplement et onomastique », en débutant par une évocation de l'hellénisme dans la grande colonie romaine impériale d'Antioche de Pisidie, cité la plus puissante et épigraphiquement la mieux documentée de toute la région. L'identité culturelle hellénique de quelques cités qui circonscrivent la Phrygie Parorée intérieure vient compléter le tableau que l'on peut esquisser de la présence grecque, d'Akmoneia à Amlada en passant par Synnada, afin de fournir en quelque sorte un arrière-plan aux inscriptions néo-phrygiennes et pisidiennes dont on propose un essai de contextualisa-

tion et d'interprétation historique. Le dernier chapitre s'intéresse de près à l'onomastique, aux cultures et au peuplement de la Phrygie Parorée en soulignant à la fois les phénomènes de stratification et de mixité.

Note liminaire

Une des difficultés de l'étude de la Phrygie Parorée et de la Pisidie septentrionale réside dans le fait que l'on se trouve scientifiquement à la confluence des domaines des orientalistes et des « classicistes », où l'idéal serait d'endosser les attributions de l'épigraphiste, de l'archéologue, de l'historien et du linguiste, qui plus est sur la longue durée, de la préhistoire à l'époque byzantine. Cela constitue bien évidemment un défi qu'il convient de relever en équipe, par exemple dans le cadre de l'*Atlas historique et archéologique de l'Asie Mineure antique*. Avant d'en venir aux époques hellénistique et romaine, il est indispensable d'évoquer la préhistoire et la protohistoire de la région qui nous intéresse, parce que ces hautes périodes affleurent régulièrement dans la géographie historique, l'anthroponymie et la toponymie de la Phrygie Parorée et de la Pisidie. Deux mises au point notamment effectuées par J. Mellaart en 1954 et 1962 nous y aident grandement, éclairant en partie ce qu'il advint ensuite.

En 1954, J. Mellaart a en effet publié pour le compte du *British Institute of Archaeology at Ankara* un important rapport préliminaire de ses prospections archéologiques pré-classiques en Turquie orientale, lesquelles sont basées sur le recensement des hüyüks (*tumuli* funéraires ou ayant accueilli d'anciennes agglomérations) et de la céramique[1]. Parmi les lieux visités, on compte la plaine d'Antioche de Pisidie et de Gelendost (voir **carte 4**), la plaine Killanienne autour de Şarkikaraağaç (voir **carte 1**), ainsi que le pourtour du lac de Beyşehir[2]. Le chercheur souligne la sédentarisation de populations d'agriculteurs à partir du Chalcolithique sur la partie méridionale du plateau anatolien, en citant nommément la région de Beyşehir-Seydişehir, c'est-à-dire juste au Sud-Est de notre aire d'étude, à la suite de quoi il précise que l'Âge du Bronze Ancien (IIIe millénaire) vit en ces lieux une population considérable et d'une grande prospérité, laquelle a régulièrement donné naissance à des agglomérations développées sur et autour des hüyüks[3]. D'après lui, un mouvement de « civilisation »

1 J. Mellaart, « Preliminary report on a survey of pre-classical remains in southern Turkey », *AS*, 4, 1954, pp. 175–240.

2 Ibid., p. 178, avec carte 1 retraçant le parcours anatolien de prospection. Voir ici les **images satellitales 1 à 8**.

3 Ibid., p. 179 : « In sharp contrast to the coast, village mounds on the southern part of the Anatolian plateau show the presence of a settled agricultural population from the Chalcolithic period onwards. […] Judging by the number and large size of some of the mounds on the southern plateau, the EBA [Early Bronze Age] in southern Anatolia must have been a period

© KONINKLIJKE BRILL NV, LEIDEN, 2017 | DOI: 10.1163/9789004337404_003

eut lieu de la plaine de Konya (localisation de Çatal Hüyük) vers la Cilicie à cette époque, ce à quoi il ajoute : « West of the Konya plain lies a lake district (Eğirdir, Beyşehir and Suğla lakes). This area is connected with the Konya plain on the one hand, and the Kusura-Isparta area on the other » : le « district des lacs » évoqué correspond à ce qui devint historiquement plus tard la Phrygie Parorée intérieure, objet de cette étude, et dont on perçoit déjà au Bronze Ancien la position centrale entre la plaine d'Isparta et celle de Lycaonie. Le dynamisme de la haute vallée du Méandre apparaît particulièrement au début du IIe millénaire autour du Beycesultan Hüyük, au Sud de Çivril (notamment par l'apparition de nouvelles formes de céramique), la poterie mycénienne ne se trouvant un peu plus tard qu'à Milet et à Mylasa. À l'Âge du Fer, le dynamisme de Kelainai est comparable à celui observé autour de Gordion et en Anatolie occidentale, avec un développement marqué de la production céramique plus au Sud, par exemple à Pinara et à Aspendos. Lorsqu'il analyse ensuite le matériel céramique prospecté, J. Mellaart écrit ce qui suit à propos du début du Chalcolithique (ou Néolithique) dans la région de Beyşehir-Seydişehir : « A group of sites round the lake of Beyşehir and one or two near Seydişehir have revealed the existence of what seems to be the earliest known civilisation of the Anatolian plateau »[4]. L'auteur donne en outre une carte inventoriant les plus importants hüyüks qui ont livré une quantité significative de céramique à l'Âge du Bronze Ancien[5], parmi lesquels on trouve pour ce qui devint la Phrygie Parorée intérieure les sites de : Gelendost Hüyük (n° 47), Hüyüklü Hüyük (n° 49) et Ören Hüyük (n° 48) pour la plaine d'Antioche de Pisidie[6] ; Ağap Hüyük (n° 50), Karacayır Hüyük (n° 51) et Hozat Hüyük (n° 52) pour la plaine Killanienne ; enfin Eflatun pınar Hüyük (n° 53) et Beyşehir Hüyük C (n° 54) pour le *tractus Orondicus*, soit un total de huit hüyüks de premier ordre pour la zone considérée[7]. J. Mellaart a plus tard souligné que pour le IIe millénaire le site de Tolca Hüyük situé au Nord-Est du lac de Beyşehir s'apparentait à une capitale régionale, non loin du hüyük de Kireli (5 km plus à l'Est) et de celui de Küla-

---

of considerable population and great prosperity. Between the Cilician gates and Denizli (and south of the line Afyon-Aksaray), I estimate the total number of mounds with EBA occupation to be about 400. City mounds of this period are not rare ».

4 Ibid., p. 180. Voir aussi R. Duru, « The Neolithic of the Lake District », dans M. Özdoğan, N. Başgelen (éds), *Neolithic in Turkey. The Cradle of Civilization : New Discoveries*, Istanbul, 1999, pp. 165–191.

5 Ibid., p. 192, carte 3.

6 Voir **images satellitales 1 et 2**.

7 Un noyau de quatre autres existant près de Seydişehir (n° 56–59).

dasi sur une île du lac à une dizaine de kilomètres plus au Sud de Kireli[8]. À ces données essentielles, il faut ajouter que suite à l'étude de prélèvements palynologiques, une occupation humaine est confirmée près de Beyşehir entre 1450 et 600 av. J.-C., période active marquée par une déforestation (de nature anthropique), par une pratique de la céréaliculture, mais aussi d'une arboriculture recensant des noyers, de la vigne, ainsi que des oliviers. Cette dernière essence se trouvait au même moment plus au Sud à Gölhisar (Kibyra) entre 1250 et 700 av. J.-C.[9], ce qui confirme que le milieu comme le climat convenaient à l'olivier, important facteur « d'accueil » de la culture grecque dans cette zone continentale qui vécut ultérieurement une colonisation hellénique dont il sera question dans les pages qui suivent. Par ailleurs, certains spécialistes considèrent que la présence de la culture louvite dans la région remonte à environ 2300 av. J.-C., et qu'ensuite l'éventuel État Arzawa de Kuwaliya qui régissait peut-être la zone concernée dut faire face à une invasion phrygienne au Xe siècle avant notre ère[10].

---

8 J. Mellaart, « The Late Bronze Age monuments of Eflatun pınar and Fasıllar near Beyşehir », *AS*, 12, 1962, p. 117.

9 W.J. Eastwood, N. Roberts & H.F. Lamb, « Palaeoecological and archaeological evidence for human occupance in Southwest Turkey: the Beyşehir occupation phase », *AS*, 48, 1998, p. 70, 78. Un développement de l'activité humaine sensible sur l'environnement est également observé entre l'Âge du Bronze Final et le début de l'Âge du Fer (p. 81).

10 Sur tout cela, cf. notamment J. Mellaart, « Early cultures of the south Anatolian plateau, II : the Late Chalcolithic and Early Bronze Age in the Konya plain », *AS*, 13, 1963, pp. 199–236 ; R.S. Solecki, « Archaeological reconnaissance in the Beyşehir-Suğla gölü area of southwestern Turkey », *Türk Arkeoloji Dergisi*, 13, 1964, pp. 129–148 ; A.S. Hall, « Notes and inscriptions from eastern Pisidia », *AS*, 18, 1968, pp. 57–59 ; T. Kalayci, *Predictive modeling of settlements mounds (9000–5500 BC) in the Lake District region and its immediate environs*, M.A. Thesis, METU, Ankara, 2006.

PARTIE 1

L'intelligence territoriale et la colonisation gréco-romaine

CHAPITRE 1

La Phrygie Parorée aux confins des provinces romaines d'Asie, de Galatie et de Lycie-Pamphylie

L'histoire de l'Anatolie nous renvoie régulièrement aux conceptions culturelles, géographiques, ethniques et administratives reflétées par un même nom de région, sachant que les auteurs anciens et les sources épigraphiques se gardent souvent de préciser la nature de la zone ainsi nommée. Le pouvoir romain et ses représentants, qui s'appuyèrent à la fois sur la diplomatie, la séduction et la violence d'État afin d'asseoir progressivement leur domination en Asie Mineure, firent preuve d'une organisation administrative méthodique, mais en même temps d'une certaine souplesse pragmatique qui ouvrit la voie à de réguliers redécoupages administratifs des territoires provinciaux. Il sera ici question de la Phrygie Parorée intérieure, qui devint au début de l'empire, en 25 av. J.-C., une enclave de la province romaine de Galatie dans la province plus précoce d'Asie, créée à partir de 129 av. J.-C. par Manius Aquillius suite au legs des possessions pergaméniennes à Rome par Attale III. Après avoir défini la région qui nous intéresse, nous en viendrons aux limites administratives qui ont circonscrit cette enclave, en les expliquant par l'histoire locale et les modalités de l'avancée de Rome entre la fin de la République (Ier s av. J.-C.) et l'époque impériale[1].

De Strabon à aujourd'hui, la région singulière qui nous intéresse porte surtout le nom de « Phrygie Parorée »[2] (voir **cartes 1 et 2**). « Phrygie » désigne culturellement et historiquement une très vaste zone depuis les Xe–IVe siècles av. J.-C., pour faire simple, de la région des Détroits à l'Ouest au cœur des plateaux anatoliens autour de Pessinonte à l'Est, un des points d'appui les plus orientaux des Phrygiens semblant avoir été Kerkenes[3]. Dans sa partie méridionale se

1 Concernant la province romaine de Galatie, un point étayé et documenté avait déjà été proposé par S. Mitchell, *Anatolia. Land, Men and Gods in Asia Minor*, II, Clarendon Press, Oxford, 1993, pp. 151–157 ([ensuite abrégé *Anatolia*], avec une carte de synthèse 6, p. 156), mais il doit être complété par les remarques qui suivent.

2 Strabon, XII, 8, 13 ; voir aussi XII, 6, 4.

3 Voir G.D. Summers, « East of the Halys : thoughts on settlement patterns and historical geography in the late 2nd millennium and first half of the first millennium B.C. », dans H. Bru & G. Labarre (éds), *L'Anatolie des peuples, cités et cultures (IIe millénaire av. J.-C.–Ve siècle ap. J.-C.). Autour du projet d'Atlas historique et archéologique de l'Asie Mineure antique. Actes du colloque international de Besançon (26–27 novembre 2010)*, I, PUFC, Besançon, 2013, pp. 41–51.

© KONINKLIJKE BRILL NV, LEIDEN, 2017 | DOI: 10.1163/9789004337404_004

trouve un espace étonnant, ayant mis en contact depuis ces époques Phrygiens au Nord et Pisidiens plus au Sud : une sorte de « réduit pisidien septentrional »[4] se tient en effet autour de la dépression du lac d'Eğirdir encerclé au Nord-Ouest par la chaîne du Karakuş Dağ (ca. 2000 m d'altitude), au Nord-Est par celle du Sultan Dağ (de 2100 à 2500 m d'altitude), à l'Ouest par le Barla Dağ (2200 à 2800 m), au Sud par les chaînes du Davras Dağ, du Kuyucak Dağ et du Dedegöl Dağ (2000 à 2600 m). Il s'agissait d'une formidable zone d'estivage où les tribus anatoliennes nomades et semi-nomades phrygiennes, pamphyliennes et lycaoniennes (au sens géographique) se rencontraient, notamment de mai à octobre[5]. Comme précisé ailleurs[6], en dépit de l'élévation de l'intérieur de ce « cirque » phrygo-pisidien (souvent entre 800 et 1200 m d'altitude), le climat y est relativement clément une bonne partie de l'année, malgré des hivers marqués. Deux plaines vastes et fertiles s'ouvrent en contrebas d'Apollonia de Pisidie (en fait en Phrygie) vers le grand lac (entre le Karakuş Dağ et le Barla Dağ) à l'Ouest du cirque[7], et autour d'Antioche de Pisidie (en fait également en Phrygie) au Nord-Est[8]. Au Sud-Est du cirque montagneux se trouve la plaine Killanienne[9], dont l'histoire est liée aux cités d'Anaboura et de Neapolis de Phrygie[10], à proximité du territoire des Orondeis[11], peuple installé dans une

---

4 Voir **cartes 1, 4** et **image satellitale 3**.

5 Cette hypothèse se base notamment sur la fameuse étude de X. de Planhol (*De la plaine pamphylienne aux lacs pisidiens*, p. 24, 29 et fig. 14) réalisée au milieu du XXe siècle mais témoignant de la permanence de nombreuses pratiques rurales anatoliennes.

6 H. Bru, « L'origine des colons romains d'Antioche de Pisidie », dans H. Bru, F. Kirbihler et S. Lebreton (éds), *L'Asie Mineure dans l'Antiquité : échanges, populations et territoires. Actes du colloque international de Tours (21–22 octobre 2005)*, Presses Universitaires de Rennes, 2009, pp. 278–281.

7 Voir **carte 2** et **image satellitale** 8.

8 Voir **carte 4** et **image satellitale 3**.

9 Voir **cartes 1** et **4**. On l'appelle « Killanienne » ; le toponyme *Killanion* est mentionné dans l'ordonnance royale d'Antiochos III dont la copie fut récemment découverte à Akşehir / Philomelion (cf. H. Malay, « A copy of the letter of Antiochos III to Zeuxis [209 B.C.] », dans H. Heftner et K. Tomaschitz [éds], *Festschrift für Gerhard Dobesch zum 65. Geburtstag*, Wien, 2004, pp. 407–413 ; J. Ma, *Antiochos III et les cités de l'Asie Mineure occidentale*, Belles-Lettres, Paris, 2004, p. 330). Plus tard dans nos sources, voir notamment Strabon, XIII, 4, 13 et *infra*. Cf. aussi sa mention dans une inscription grecque de Çarıksaray (*EJ*, p. 177, n° 176 = *MAMA*, VIII, 364 = *I. Sultan Dağı*, 554), mais aussi en latin (« *Ciuitas Cillanensium* ») à Şarkikaraağaç (W.M. Calder, « Inscriptions of Southern Galatia », *AJA*, 36, 1932, pp. 453–454, n° 4 = *MAMA*, VIII, 348).

10 Pline l'Ancien, *N.H.*, V, 147.

11 Voir notamment *EJ*, p. 124, n° 97 = *MAMA*, VIII, 332 ; *MAMA*, VIII, 333.

passe longeant l'Est du lac de Beyşehir (appelé par les géographes latins *tractus Orondicus*) et conduisant vers l'Est à la Lycaonie et au Sud de la Galatie (au sens géographique depuis l'époque hellénistique). L'intérieur de ce cirque montagneux fertile comprenant chez Strabon Ἀντιόχεια ἡ πρὸς Πισιδίᾳ[12] est appelé par l'historien R. Syme « Phrygie pisidienne »[13], les auteurs du volume VIII des *Monumenta Asiae Minoris Antiqua* réservant la désignation « Phrygo-Pisidian borderland » à la zone de contacts culturels entre la plaine Killanienne et le *tractus Orondicus*. Quelques précisions supplémentaires afin de dissiper un malentendu, même si W.M. Ramsay, R. Syme, B. Levick ou G.M. Cohen l'ont déjà rappelé : on appelle depuis l'époque romaine Apollonia Mordiaion « Apollonia de Pisidie » et Antioche « de Pisidie » deux cités grecques (puis romaines) historiquement et géographiquement situées en Phrygie, ce qui peut être source de confusions. Comme je l'explique ailleurs, c'est la création de colonies romaines augustéennes maillant l'espace pisidien plus au Sud et surtout la création d'une province romaine unitaire de Pisidie centrée sur Antioche de Pisidie par l'empereur Galère au début du IVe siècle de notre ère[14] qui alimentèrent plus tard une confusion entre la Pisidie historico-culturelle d'une part, et la circonscription administrative provinciale de Pisidie d'autre part, cela se traduisant en quelque sorte par un déplacement du centre de gravité de l'appellation de cette région vers le Nord.

La Phrygie Parorée comprend notamment chez Strabon les cités de Synnada et Philomelion. Comme son nom l'indique, il s'agit de la Phrygie « adossée à la montagne », c'est-à-dire à l'Ouest d'Apollonia de Pisidie (moderne Uluborlu) et de la passe de Çapalı (territoire d'Apamée de Phrygie)[15], au Nord du Karakuş Dağ (par exemple du côté du territoire de Synnada), et à l'Est de la chaîne montagneuse du Sultan Dağ (par exemple le territoire de Philomelion, aujourd'hui la commune turque d'Akşehir), Strabon estimant que ces dernières hauteurs divisent la Phrygie Parorée en deux. La documentation historique, littéraire, numismatique et épigraphique montre qu'entre la création de la province romaine sénatoriale d'Asie (officiellement en 129 av. J.-C.) et celle, impériale, de la Galatie en 25 av. J.-C., les cités d'Apamée de Phrygie, de Synnada et de Philomelion appartenaient à la première évoquée, circonscrivant ainsi l'enclave

---

12 Strabon, XII, 8, 13. La Pisidie (géographique) étant située au Sud de ce cirque « phrygien », dans les régions montagneuses très escarpées, baignées par le Kestros et l'Eurymédon, en direction de la plaine pamphylienne.

13 R. Syme, *Anatolica*, pp. 179–180.

14 M. Christol et T. Drew-Bear, « Antioche de Pisidie capitale provinciale et l'œuvre de M. Valerius Diogenes », *AnTard*, 7, 1999, pp. 39–71.

15 Voir **cartes 1** et **2**.

du cirque de la Phrygie Parorée, alors que les Romains tentaient parallèlement d'étendre l'influence de leur province de Cilicie sur les régions de l'Isaurie et la Lycaonie.

Ce qui est proposé ici est un modeste point géopolitique et administratif concernant une région complexe et centrale de l'Anatolie finalement intégrée à l'empire territorial romain, dont les dirigeants peinèrent à imposer la juridiction.

Comme nous l'avions évoqué ailleurs, certaines indications issues des monnaies et des inscriptions d'Apollonia de Pisidie montrent qu'à l'époque impériale, l'ère de la cité était une ère syllanienne dont l'origine est 85–84 avant notre ère[16]. Cette utilisation d'une ère syllanienne sur le monnayage civique et dans les inscriptions[17] signifie qu'Apollonia de Pisidie se rattachait historiquement à la province proconsulaire (sénatoriale) d'Asie[18]. Il est manifeste que lors des guerres mithridatiques l'armée romaine assura son emprise sur cette cité garantissant à Apamée de Phrygie un verrou stratégique et une sorte de glacis défensif à l'Est, Apollonia tenant la haute vallée de l'Hippophoras et la passe de Çapalı : ce dispositif existait déjà à l'époque achéménide, lorsque Mordiaion gardait les confins orientaux du territoire de Kelainai. Protéger Apamée de Phrygie, grande place commerciale, était essentiel, comme semble l'indiquer

16 Voir C. Foss (« The Era of Apollonia in Pisidia », *ZPE*, 25, 1977, pp. 285–288), lequel s'appuie sur le solide témoignage de deux inscriptions répertoriées de longue date (*MAMA*, IV, 189 et 240) ; cf. également L. Robert, *À travers l'Asie Mineure. Poètes et prosateurs, monnaies grecques, voyageurs et géographie*, BEFAR 239, De Boccard, Athènes-Paris, 1980, p. 225 (ensuite abrégé *À travers l'Asie Mineure*) ; W. Leschhorn, *Antike Ären : Zeitrechnung, Politik und Geschichte im Schwarzmeerraum und in Kleinasien nördlich des Tauros*, Steiner, Stuttgart, 1993, p. 249 et 276 (ensuite abrégé *Antike Ären*) ; G.M. Cohen, *The Hellenistic Settlements in Europe, the Islands and Asia Minor*, University of California Press, Berkeley-Los Angeles-Oxford, 1995, p. 287 (ensuite abrégé *Hellenistic Settlements*).

17 Ainsi par exemple à Tymandos, qui dépendait du territoire et de l'administration d'Apollonia de Pisidie jusqu'à l'époque de Dioclétien, on trouve l'épitaphe d'un homme de Synnada datée de l'année 335 de l'ère syllanienne (250–251 ap. J.-C.) : cf. *MAMA*, IV, 248.

18 Voir W. Leschhorn (*Antike Ären*, p. 275, et surtout p. 421 : « Der Nachweis ihrer Existenz [l'ère syllanienne] in Apollonia zeigt, daß die Provinz Asia weiter nach Südosten reichte, als man bisher annahm »). Sur l'action de Sylla dans cette zone après la paix de Dardanos en 85 av. J.-C. et les droits accordés aux cités dans le contexte des guerres mithridatiques, voir G. Doublet « Sénatus-Consulte de Tabae en Carie », *BCH*, 13, 1889, pp. 503–508 ; L. Robert, *La Carie. Histoire et géographie historique avec le recueil des inscriptions antiques. II. Le plateau de Tabai et ses environs*, A. Maisonneuve, Paris, 1954, pp. 97–102, n° 5. À propos de la domination effective de l'Ouest de la Phrygie par Rome au Ier siècle avant notre ère, voir Salluste, *Histoires*, 4, 69, 11 ; Tite-Live, *Per.* 77 ; Appien, *Mithr.*, 19, 74–20, 78 et 75, 326.

plus tard une dédicace latine de Dinar à Asklépios et Hygeia émanant de Marcus Antonius Baebianus, *procurator portuum quadrigesimae provinciae Asiae*. Déjà à la fin de l'époque républicaine, le proconsul d'Asie C. Fabius (en 58–57 av. J.-C.) avait fait frapper des cistophores à Laodicée du Lykos et à Apamée de Phrygie, tout comme T. Ampius Balbus (en 57–56 av. J.-C.) dans cette dernière cité, les Romains ayant administrativement organisé la Phrygie occidentale en trois *conventus* autour de Laodicée du Lykos, d'Apamée de Phrygie et de Synnada[19]. Si les cistophores frappés entre 56 et 50 avant notre ère à Apamée de Phrygie portaient le nom des proconsuls de Cilicie, ce qui confirmait l'inclusion temporaire de la région dans leur juridiction, dès 49 la présence du nom du proconsul d'Asie C. Fannius sur ce type de monnayage prouve que l'on était revenu à la situation antérieure. D'un point de vue administratif et géopolitique, il est donc clair que le pouvoir républicain romain a montré des hésitations dans la gestion de la Phrygie Parorée et de ses environs, entre les prérogatives de la province d'Asie à l'Ouest et celles de la province de Cilicie au Sud-Est, en attendant de trouver une solution plus cohérente visant à dominer la région en question. Les hésitations administratives du pouvoir central se confirmèrent d'ailleurs bien plus tard, lorsque Rome procéda dans l'Est de la province d'Asie démembrée à la création d'une province de Phrygie-Carie sans doute en 249–250[20], à la suite de quoi cette dernière fut scindée en trois entités distinctes

19 Une inscription de Synnada honore Lucullus en tant que proquesteur d'Asie dans les années 80 av. J.-C. (W.M. Ramsay « Unedited inscriptions of Asia Minor [4] », *BCH*, 7, 1883, pp. 297–298, n° 22 ; *MAMA*, IV, 52). Sur ces questions, voir V. Chapot, *La province romaine proconsulaire d'Asie*, Paris, 1904, Ière partie, chap. III et R. Syme, *Anatolica*, p. 118 et 119, n. 74 ; R. Syme, « Observations on the province of Cilicia » dans W.M. Calder & J. Keil (éds), *Anatolian Studies presented to W.H. Buckler*, Manchester University Press, 1939, p. 301 ; *BMC Phrygia*, XXXIII, LXXIV et suivantes. D'après l'historien, Sylla a notamment rattaché le *conventus* de Laodicée du Lykos à la province d'Asie. Si l'on en croit Cicéron (*In Verrem*, II, 1, 95), la Phrygie aurait pu dépendre des administrateurs romains de la Cilicie vers 70 av. J.-C., à l'instar de la Lycie, de la Pamphylie et de la Pisidie, mais il faut être prudent sur la formulation vague et rhétorique de l'orateur, comme le fait remarquer R. Syme (« Observations on the province of Cilicia », p. 300, n. 2). Parmi les critères de congruence historique régionale, il est bon d'ajouter que pendant l'époque impériale romaine, non loin de Synnada, l'ère civique d'Akmoneia était également syllanienne (W. Leschhorn, *Antike Ären*, pp. 263–265). Sur les *conventus* de la province d'Asie, voir L. Robert, *Hellenica*, VII, pp. 223–238.

20 Sur cette province et ses gouverneurs, consulaires clarissimes ou chevaliers perfectissimes, voir W.M. Ramsay, *Cities and Bishoprics of Phrygia*, I, Clarendon Press, Oxford, 1895, pp. 80–83 ; J.G.C. Anderson, « The Genesis of Diocletian's Provincial Re-organization », *JRS*, 22, 1, 1932, pp. 24–32 ; T. Drew-Bear, *Nouvelles inscriptions de Phrygie*, Zutphen, 1978,

entre 301 et 305 (Phrygie Première, Phrygie Seconde et Carie)[21] à l'époque des réformes de Dioclétien. Dans le contexte de ces remaniements administratifs opérés par les Tétrarques, il est vraisemblable qu'Apamée de Phrygie fût intégrée à la province de Pisidie nouvellement créée vers 309–310[22], sachant qu'en raison de ce redécoupage territorial, les localités d'Apollonia et de Tymandos connurent le même sort puisqu'elles étaient géographiquement situées entre Apamée de Phrygie et Antioche de Pisidie, cité promue capitale provinciale grâce à sa proximité avec le pouvoir impérial.

Pour revenir à la genèse de la provincialisation régionale, en dépit d'un flou du pouvoir romain dans sa manière d'intégrer l'enclave phrygo-pisidienne et ses populations, certaines cités ont tenté de tirer parti de l'augmentation de l'influence de Rome. Ce fut le cas de certains notables de Prostanna, rive-

---

pp. 27–28, n. 122 (avec bibliographie antérieure) ; C. Roueché, « Rome, Asia and Aphrodisias », *JRS*, 71, 1981, pp. 106–113 ; M. Christol & T. Drew-Bear, « Une délimitation de territoire en Phrygie-Carie » dans *Travaux et recherches en Turquie 1982*, Peeters, Louvain, 1983, pp. 23–42 ; C. Roueché, « A New Governor of Caria-Phrygia : P. Aelius Septimius Mannus » dans A. Chastagnol, S. Demougin & C. Lepelley (éds), *Splendidissima Civitas. Études d'histoire romaine en hommage à François Jacques*, Publications de la Sorbonne, Paris, 1996, pp. 231–239 (avec les fastes de la province de Phrygie-Carie connus à cette date) ; M. Christol & T. Drew-Bear, *AnTard*, 7, 1999, p. 40, n. 5 ; H. Bru, G. Labarre & M. Özsait, « La constitution civique de Tymandos », *Anatolia Antiqua*, 17, 2009, pp. 202–204. À propos de l'entourage des gouverneurs de Phrygie-Carie, on rappellera d'une part à Eumeneia de Phrygie l'épitaphe d'Aurelius Mannos, archer à cheval et porte-enseigne originaire de Syrie, actif dans l'*officium* de L. Castrius Constans (L. Robert, *Noms indigènes dans l'Asie Mineure gréco-romaine*, Paris, 1963, pp. 361–365 ; ensuite abrégé *Noms indigènes*), d'autre part à Apamée de Phrygie l'influence du procurateur impérial Aurelios Apollonios honoré comme son épouse Aurelia Antonia, dont l'activité a de bonnes chances de remonter à la seconde moitié du IIIe siècle, en raison du laps de temps que l'on peut deviner entre l'acquisition manifeste de leur citoyenneté romaine en 212 (port du gentilice impérial de Caracalla) et l'accès à cette position sociale éminente dans la région (voir *CIG*, 3969 = *IGR*, III, 317 = *MAMA*, IV, 150 ; *CIG*, 3970 = P. Le Bas et W.H. Waddington, *Voyage archéologique en Grèce et en Asie Mineure, Inscriptions*, III, 5e partie, Paris, 1870, n° 1195).

21 Cette date est déduite de l'examen de la carrière de Fulvius Asticus (cf. *CIL*, III, 480 ; M.H. Crawford & J. Reynolds, « The Publication of the Prices Edict : A New Inscription from Aezani », *JRS*, 65, 1975, pp. 160–163 ; *AE*, 1975, 805). Les nouveaux noms officiels des provinces sont attestés quelques années plus tard par la liste de Vérone ; cf. aussi *CIL*, III, 14191^2 et *MAMA*, IV, 59.

22 C'est ce qu'indiquent l'inscription latine d'Apamée de Phrygie qui honore Galeria Valeria (fille de Dioclétien mariée à Galère) en tant qu'Augusta (*CIL*, III, 13661 = *ILS*, 8932) ainsi que les notices plus tardives de l'époque paléochrétienne (cf. A.H.M. Jones, *The Cities of the Eastern Roman Provinces*, 1971^2, p. 535 [1ère éd. 1937]).

raine du lac Limnai (aujourd'hui lac d'Eğirdir)[23], qui ont laissé à Délos une dédicace (émanant nommément du *dèmos* des Prostannéens[24] représenté par des ambassadeurs) à M. Antonius, alors questeur propréteur[25], à l'époque où Rome luttait contre la piraterie maritime en Cilicie comme en Pamphylie[26]. Cette inscription est la dédicace d'une statue à M. Antonius fils de Marcus par ὁ δῆμος ὁ Προσταεννέων Πισιδῶν (lignes 1–2) : le personnage, orateur et père (ou pour certains grand-père) de Marc Antoine débutait alors sa carrière en tant que questeur propréteur de la province romaine d'Asie en 113 av. J.-C., avant d'obtenir le commandement d'une campagne contre les pirates de Cilicie en tant que préteur en 102–100 av. J.-C.[27], ce qui lui permit d'obtenir un triomphe, puis de devenir consul en 99, et censeur dès 97[28]. Intervenir contre la piraterie endémique qui sévissait entre le golfe de Pamphylie et la

---

23 Voir M. Ballance, « The Site of Prostanna », *AS*, 9, 1959, pp. 125–129 ; G. Labarre, M. Özsait & N. Özsait, « Parlais et Prostanna : Sites et Territoires », *Anatolia Antiqua*, 13, 2005, pp. 223–257.

24 Pour une autre attestation de ce *dèmos*, à Prostanna même, cf. M. Ballance, *AS*, 9, 1959, p. 127, n° 1.

25 G. Doublet, « Bas relief et inscriptions de Délos », *BCH*, 16, 1892, pp. 155–156, n° 7 = *I. Délos*, 1603. Voir notamment les remarques de L. Robert, *Hellenica*, XIII, Paris, 1965, p. 83, n. 1, lequel présente M. Antonius comme questeur propréteur d'Asie ; le texte est en général daté de l'année 113 av. J.-C.

26 Sur cela, cf. J.-L. Ferrary, « Les Gouverneurs des provinces romaines d'Asie Mineure (Asie et Cilicie), depuis l'organisation de la province d'Asie jusqu'à la première guerre de Mithridate (126–88 av. J.-C.) », *Chiron*, 30, 2000, pp. 161–193 ; id., « Rome et les monarchies hellénistiques dans l'Orient méditerranéen : le légat et le proconsul », dans F. Prost (éd.), *L'Orient méditerranéen de la mort d'Alexandre aux campagnes de Pompée. Cités et royaumes à l'époque hellénistique* (*Actes du colloque international de la SOPHAU, Rennes, 4–6 avril 2003*), Rennes-Toulouse, 2003, pp. 406–409.

27 Voir *SEG*, 3, 378 (loi *de prouinciis praetoriis* gravée à Delphes vers 100 av. J.-C.) ; *I. Knidos* 31 ; M.H. Crawford (éd.), *Roman Statutes*, I, Institute of Classical Studies, London, 1996, pp. 231–270, n° 12 ; R. Syme, « Observations on the province of Cilicia » dans W.M. Calder & J. Keil (éds), op. cit., p. 299 ; T.R.S. Broughton, « Notes on Roman Magistrates. I. The Command of M. Antonius in Cilicia », *TAPhA*, 77, 1946, pp. 35–40 ; B.D. Shaw, « Bandit Highlands and Lowland peace : the mountains of Isauria-Cilicia », *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, 33/2, 1990, pp. 220–221 ; J.-L. Ferrary, « Retour sur la loi des inscriptions de Delphes et de Cnide (Roman Statutes, n° 12) », dans M.L. Caldelli, G.L. Gregori et S. Orlandi (éds), *Epigrafia 2006, Atti della XIVe Rencontre sur l'épigraphie in onore di Silvio Panciera con altri contributi di colleghi, allievi e collaboratori*, Rome, 2008 (Tituli, 9), pp. 101–114.

28 Date à laquelle M. Antonius bénéficia d'une autre statue à Délos (*I. Délos*, 1700) d'après T. Homolle, « Les Romains à Délos », *BCH*, 8, 1884, pp. 133–135.

Cilicie par voie maritime (notamment avec l'appui de navires rhodiens et byzantins) fut pour Rome un excellent prétexte pour tenter d'assurer également une emprise politique et géopolitique sur des territoires continentaux à l'Est d'une province d'Asie en plein essor. Aussi est-il possible qu'en 113 M. Antonius ait reçu en audience des ambassadeurs de cette modeste cité pisidienne, par exemple à Apamée de Phrygie, qui devint un des sièges du *conventus* d'Asie avec Synnada et Laodicée du Lykos, mais L. Robert pense plutôt que les ambassadeurs de Prostanna de retour de Rome[29] ont ensuite dédié une statue de marbre blanc à M. Antonius, dont la base fut retrouvée à Délos « *in situ* entre les extrémités Sud du Portique de Philippe [v de Macédoine] et le Portique dit d'Attale ». Ce dernier, conventionnellement appelé « Portique Sud », doit son premier nom au fait qu'on y a notamment découvert une statue d'Épigénès, général d'Attale Ier, ainsi qu'une base qui dut porter des statues de Galates vaincus[30]. C'est donc dans un lieu de mémoire particulier du sanctuaire panhellénique délien d'Apollon que le questeur propréteur d'Asie fut honoré, à un emplacement lié aux Attalides, grands alliés de Rome en Anatolie. Délos était aussi, on le sait bien, un endroit privilégié de rencontres où se fréquentaient les diplomates, les négociants et les trafiquants romains (notoirement responsables de la vente massive des esclaves), ainsi que ceux qui d'une manière générale oeuvraient dans le domaine du renseignement. Aux lignes 8–10 apparaissent six anthroponymes qui ont fait dire au premier éditeur du texte : « Les noms propres ont des formes bizarres et certainement locales »[31]. Sur ces six noms relatifs aux émissaires de Prostanna, un seul est grec (Ἀγέλαος)[32], les cinq autres sont anatoliens : Αττας[33], Θαρωξις[34],

29 L. Robert, *Hellenica*, XIII, p. 83, n. 1.

30 Voir R. Vallois, *Les portiques au Sud du Hieron*. I. *Le portique de Philippe*, Exploration Archéologique de Délos VII, De Boccard, Paris, 1923, pp. 146–147 et photographie p. 220 ; P. Bruneau & J. Ducat, *Guide de Délos*, École française d'Athènes, De Boccard, Paris, 1983, pp. 117–118 et fig. 17, 3–4.

31 G. Doublet, *BCH*, 16, 1892, p. 156.

32 En Asie Mineure, cet anthroponyme est attesté à partir de la fin du IIIe siècle av. J.-C. et surtout aux IIe–Ier siècles av. J.-C. en Éolide, Ionie, Lydie et Troade : cf. T. Corsten (éd.), *LGPN*, VA. *Coastal Asia Minor. Pontos to Ionia*, Clarendon Press, Oxford, 2010, p. 5.

33 L. Zgusta, *Kleinasiatische Personennamen*, Verlag der tschechoslowakischen Akademie der Wissenschaften, Prag, 1964, pp. 106–107, § 119–9 (ensuite abrégé *KPN*) : fréquent en Phrygie orientale et méridionale, en Pisidie, en Lycaonie et en Cilicie. Pour l'attestation des esclaves Attas et Manès, mineurs du Laurion au IVe siècle av. J.-C., voir *IG*, II^2, 2940 et O. Masson, *Onomastica Graeca Selecta*, I, Nanterre, 1990, p. 155.

34 L. Zgusta, *KPN*, p. 183, § 412 : *hapax* ou rare ; cf. en outre F. Bechtel, *Die historischen*

Μάνης[35], Μισταναισθος[36], Μοτωξις[37]. Cette inscription est précieuse en raison de sa date relativement haute au regard des rares documents hellénistiques dont nous disposons pour la région qui nous intéresse ici. L'échantillon anthroponymique des élites de Prostanna en 113 av. J.-C. nous montre des familles actives dans une cité aux pratiques politiques hellénisées, mais ayant conservé à cette date un onomastique indigène. Cependant, l'influence de la province romaine d'Asie sur la cité semble confirmée au moins dès ce moment.

Les guerres mithridatiques ne permirent pas à Rome d'annexer l'enclave phrygo-pisidienne, laquelle fut administrée, au moins théoriquement ensuite, par les rois galates Deiotaros puis Amyntas[38], jusqu'à la mort de ce dernier en 25 avant notre ère. C'est sans doute à la suite de dispositions de l'un de ces deux rois et/ou par l'intercession d'un gouverneur romain (d'Asie ou de Cilicie) qu'Apollonia de Pisidie profita de la situation afin d'annexer avec le consentement des autorités en vigueur trois parties du territoire de la cité pisidienne de Tymbriada sise au Sud-Est du lac d'Eğirdir[39].

À la mort du roi galate Amyntas en 25 av. J.-C., on sait qu'Auguste et ses conseillers choisirent de créer à l'Est de la province sénatoriale d'Asie la province impériale de Galatie dont le gouverneur résidait à Ancyre[40]. La ville-clé de l'enclave phrygo-pisidienne fut Antioche de Pisidie, ancienne colonie séleucide refondée par Auguste avec des colons romains en vue de devenir le grand centre politique et militaire du Sud du Taurus, la même année que la

---

Personennamen des Griechischen bis zur Kaiserzeit, 1917, p. 199 pour Θάρρηξ (*IG*, II², 137, en Attique au IVe siècle av. J.-C.), et Θαρ(ρ)ῆς à Thera (*IG*, XII, 3, 573).

35 L. Zgusta, *KPN*, pp. 287–290, § 858–1 : très répandu dans toute l'Anatolie.

36 L. Zgusta, *KPN*, p. 320, § 932 : *hapax* ou rare. L. Robert, *Hellenica*, XIII, p. 83, n. 1, rapproche l'anthroponyme du toponyme de Mistea, dans le *tractus Orondicus*.

37 L. Zgusta, *KPN*, p. 334, § 977 : *hapax* ou rare.

38 Voir notamment R. Syme, *Anatolica*, pp. 127–136 ; S. Mitchell, *Anatolia*, I, pp. 27–41 et *infra*.

39 **Carte 3** et **image satellitale** 7. Voir l'inscription mutilée copiée par J.R.S. Sterrett, *WE*, p. 377, n° 548, et la reconstruction du texte dans W.M. Ramsay, « The utilisation of old epigraphic copies », *JHS*, 38, 1918, pp. 139–150, n° VI. Les trois portions, « le pays tymbriadien d'Ouramma », « l'*Aulôn* » et la « Tête de Serpent » sont commentées *infra* à propos des territoires civiques en Phrygie Parorée. Apollonia de Pisidie obtint manifestement ces trois espaces (pris sur le territoire de Tymbriada) en tant que cité riveraine du grand lac, son territoire principal descendant jusqu'à l'étendue aquatique le long de la vallée arrosée par l'Hippophoras, « dieu-fleuve » présent sur ses monnaies à l'époque impériale.

40 Voir notamment B. Rémy, *L'évolution administrative de l'Anatolie aux trois premiers siècles de notre ère*, De Boccard, Paris, 1986, pp. 21–27 (ensuite abrégé *L'évolution administrative*) ; id., *Les fastes sénatoriaux des provinces romaines d'Anatolie au Haut-Empire* (*31 av. J.-C.–284 ap. J.-C.*), ERC, Paris, 1988, pp. 95–118 (ensuite abrégé *Les fastes sénatoriaux*).

création de la province impériale de Galatie. Grâce à la *Via Sébastè*, Antioche de Pisidie se trouvait désenclavée[41] et allait par la volonté du pouvoir central devenir un centre administratif et politique régional de premier plan[42]. La géographie historique et administrative montre que d'Auguste à Septime Sévère, Antioche de Pisidie et ses alentours se situaient dans une région appartenant aux marges occidentales du complexe Galatie-Cappadoce (provinces impériales), aux confins de la province sénatoriale d'Asie[43]. De ce fait, le pouvoir impérial intervint dans cette région précise afin de trancher les litiges territoriaux mettant en cause les cités d'Apollonia ou d'Antioche de Pisidie[44].

En se posant la délicate question de savoir où passait la limite géographique administrative entre la province d'Asie et celle de Galatie à sa création[45], particulièrement dans la région d'Apollonia de Pisidie, les savants modernes ont opté pour une réserve prudente[46] ou se sont engagés dans des prises de position tranchées sans s'appuyer sur un faisceau de preuves convaincantes. Au fil de quelques pages consacrées aux limites de la province romaine d'Asie, W.M. Ramsay évoquait près de la passe de Çapalı un pilier inscrit marquant manifestement la limite occidentale du territoire des Apolloniates[47] : le texte

41 Voir les remarques et les références dans D.H. French, « Roads in Pisidia », dans E. Schwertheim (dir.), *Forschungen in Pisidien*, Asia Minor Studien 6, 1992, p. 170.

42 Dès le règne d'Auguste et sous les Julio-Claudiens, comme le montre notamment dans la colonie l'existence de *duumviri* qui furent préfets d'Auguste (*AE*, 2002, 1452, où l'expression pourrait éventuellement s'appliquer à un autre empereur), de Drusus (*CIL*, III, 300), de M. Servilius (*AE*, 1914, 260) et de Cn. Domitius Ahenobarbus (*CIL*, III, *Suppl.* 6809). Sur la promotion ultérieure de la ville à la tête de la nouvelle province de Pisidie par l'empereur Galère, cf. M. Christol et T. Drew-Bear, *AnTard*, 7, 1999, pp. 39–71.

43 B. Rémy, *L'évolution administrative*, cartes n° 2, p. 16 ; n° 9, p. 44 ; n° 11, p. 66 ; n° 14, p. 91 ; n° 15, p. 97.

44 Intervention d'Hadrien à propos d'Apollonia (voir M. Christol et T. Drew-Bear, *Un castellum romain près d'Apamée de Phrygie*, Wien, 1987, pp. 13–19) ; des Sévères à propos d'Antioche de Pisidie et Philomelion (voir M. Christol et T. Drew-Bear, « Le prince et ses représentants aux limites de l'Asie et de la Galatie : un nouveau questeur et un nouveau proconsul d'Asie sous Septime Sévère », *CCG*, 9, 1998, pp. 141–164, spécialement pp. 162–164).

45 Voir par exemple W.M. Calder, « The eastern boundary of the province Asia », *CR*, 22, 7, 1908, pp. 213–215.

46 Ainsi B. Rémy, *L'évolution administrative*, 31, carte n° 5, qui place Apollonia de Pisidie sur la limite séparant les provinces d'Asie et de Galatie en 18 ap. J.-C., sans que le texte de l'ouvrage ne clarifie la situation.

47 W.M. Ramsay, *The Historical Geography of Asia Minor*, London, 1890, pp. 171–173, d'où *IGR*, III, 324 (= *SEG*, 37, 1100).

épigraphique grec remerciant l'empereur, précisément daté de 135 par la titulature d'Hadrien et voué « aux dieux des limites », émane de la *boulè* et du *dèmos* des colons apolloniates lyciens et thraces. Le texte gravé sur cette borne quadrangulaire située dans la partie occidentale du territoire d'Apollonia de Pisidie n'en dit pas davantage[48]. S'il est probable que le pilier ait marqué en 134–135 la limite territoriale de la cité, le texte ne précise pas que le territoire contigu était celui d'Apamée de Phrygie, bien que ce soit tangible[49], et encore moins qu'il s'agissait d'une limite provinciale entre l'Asie et la Galatie[50]. Pour ce qui

48 Contrairement à ce qu'évoquent ceux qui ont réédité le texte, M. Christol et T. Drew-Bear (*Un castellum romain près d'Apamée de Phrygie*, pp. 13–19, spécialement p. 17). Ces derniers semblent suivre les appréciations de W.M. Ramsay (*The Historical Geography of Asia Minor*, p. 172) et de L. Robert (*Noms indigènes*, p. 358) : « Ainsi c'est sur la crête au dessus de Çapalı que passait la frontière entre Apollonia et Apamée, ce qui était en même temps la frontière de la province d'Asie et de sa voisine, la province de Galatie. ».

49 Voir **cartes 1 et 2**. Il convient d'être prudent en effet, puisque W.M. Ramsay (*The Historical Geography of Asia Minor*, p. 172) donne par ailleurs le court texte d'une borne vue par le savant en 1882 dans le village de Baradis et marquant les limites d'un domaine impérial dans les alentours de Keçiborlu et Kiliç, au Sud-Ouest d'Apollonia. On connaît dans la région le cas de bornages entre une cité et un domaine impérial, entre les territoires de Sagalassos et de Tymbrianassos en Pisidie par le légat propréteur Q. Petronius Umber (en 54–55 de notre ère ; *PIR*², P, 318 ; B.E. Thomasson, *Laterculi Praesidum*, I, Göteborg, 2009, p. 103, n° 28:014) : cf. *OGIS* 538 ; W.M. Ramsay, *Cities and Bishoprics of Phrygia* I, p. 336, n° 165 ; G.E. Bean, « Notes and Inscriptions from Pisidia. Part I », *AS*, 9, 1959, pp. 84–88, n° 30 (= *SEG*, 19, 765) ; G.H.R. Horsley & R.A. Kearsley, « Another Boundary Stone between Tymbrianassos and Sagalassos », *ZPE*, 121, 1998, pp. 123–129 ; P. Iversen, « Inscriptions from Northwest Pisidia », *EA*, 48, 2015, pp. 8–12, n° 2 ; voir aussi la mention explicite des Tataéniens et des Sporéniens sur la borne de Pınarbaşı qui délimite leurs territoires respectifs (M. Christol & T. Drew-Bear, « Une délimitation de territoire en Phrygie-Carie », pp. 25–26). Sur ces questions, voir notamment H.-L. Fernoux, « Frontières civiques et maîtrise du territoire : un enjeu pour la cité grecque à l'époque impériale (Ier–IIIe siècle ap. J.-C.) », dans H. Bru, F. Kirbihler et S. Lebreton (éds), *L'Asie Mineure dans l'Antiquité : échanges, populations et territoires. Actes du colloque international de Tours (21–22 octobre 2005)*, Presses Universitaires de Rennes, 2009, pp. 135–164.

50 W.M. Ramsay (*The Historical Geography of Asia Minor*, p. 172) écrivait plus ou moins confusément et sans développer : « One of the boundaries is still preserved in this part ». Ni le texte de la borne quadrangulaire, ni l'assertion précédente de Ramsay ne permettent d'affirmer que « la limite entre ces deux villes était aussi celle de deux provinces : à l'Ouest de la borne commençait la province d'Asie avec le territoire d'Apamée, tandis qu'à l'Est, au pays d'Apollonia, on était dans la province de Galatie. » (M. Christol & T. Drew-Bear, *Un castellum romain près d'Apamée de Phrygie*, p. 17, avec en note 20 une allusion au passage de Ramsay « qui a été suivi, mais non compris, par V. Chapot, *La province romaine proconsulaire d'Asie*, Paris, 1904, p. 85 ».).

concerne les limites territoriales entre cités, notons que la plupart du temps, les noms des localités limitrophes sont mentionnés sur les bornes, en Pisidie entre Sagalassos (cité stipendiaire) et Tymbrianassos (*kômè*), ou en Cilicie entre les deux cités libres de Mopsueste et d'Aigeai[51]. Cela dit, la limite occidentale du territoire d'Apollonia en 134–135 se situait manifestement près de la passe de Çapalı[52]. Non loin de là, vers le Sud-Ouest du territoire des Apolloniates se trouvait un domaine impérial, comme le confirme une borne vue par Ramsay en 1882 au village de Baradis[53], nous l'avons évoqué. La topographie particulière de la vallée d'Apollonia de Pisidie invite à penser que son territoire était dans l'ensemble limité au Nord par les montagnes du Karakuş Dağ, au Sud par celles du Barla Dağ[54].

Rendons-nous à présent à l'Est de l'enclave phrygo-pisidienne, le long de la chaîne montagneuse du Sultan Dağ. À propos d'une autre limite supposée entre les provinces d'Asie et de Galatie, dans une passe du Sultan Dağ entre Antioche de Pisidie et Philomelion, force est de constater que le texte sévérien d'une borne latine est lacunaire[55] : une intervention du pouvoir central romain par gouverneur interposé[56], suite à un litige territorial entre les deux cités, peut bien être conjecturée, mais l'inscription mutilée ne dit pas expressément qu'elle confirme une limite provinciale entre les deux provinces, même si cela est manifeste en ce lieu. Trois remarques : tout d'abord le contexte géographique de la borne, à savoir dans une passe du Sultan Dağ entre les

51 *AE*, 1966, 486.

52 *IGR*, III, 324 (= *SEG*, 37, 1100).

53 W.M. Ramsay, *BCH*, 7, 1883, p. 313 et *The Historical Geography of Asia Minor*, pp. 172–173 ; *CIL*, III, 6872 : le commentaire du corpus indique la trouvaille au village de Pardis, à deux heures de Keçiborlu du côté d'Isparta, « aux confins des provinces de Pamphylie et d'Asie » ; l'inscription est répertoriée parmi les textes épigraphiques de Sagalassos.

54 Cf. *infra* le chapitre consacré aux territoires civiques, la **carte 2** et la **photographie satellitale** 8 dans les annexes.

55 Voir M. Christol & T. Drew-Bear, *CCG*, 9, 1998, pp. 141–164, spécialement pp. 141–143 et 162–164. Sur la délimitation des juridictions provinciales et Philomelion, voir notamment R. Syme, « Observations on the province of Cilicia », dans W.M. Calder & J. Keil (éds), op. cit., pp. 312–314.

56 En l'occurrence Sempronius Senecio (*PIR*², S, 368) proconsul d'Asie, ayant envoyé sur place un questeur propréteur, Maxi[mius Atti]anus (*PIR*², M, 393), cela entre 198 et 209 (cf. M. Christol & T. Drew-Bear, *CCG*, 9, 1998, pp. 148–151 ; M.A. Byrne & G. Labarre [éds], *Nouvelles inscriptions d'Antioche de Pisidie d'après les* Note-books *de W.M. Ramsay* [*IGSK* n° 67], Habelt, Bonn, 2006, pp. 68–69, n° 148 [ensuite abrégé *NIA*]). À propos des litiges territoriaux, voir notamment T. Elliott, *Epigraphic Evidence for Boundary Disputes in the Roman Empire*, PhD University of North Carolina, Chapel Hill, 2004 (dir. R. Talbert).

deux cités, assez proche de l'axe de la ligne de crête[57], invite bien à y voir une limite entre les deux territoires civiques d'Antioche de Pisidie et celui de Philomelion ; ensuite la mention d'un proconsul d'Asie confirme que Philomelion se trouvait sous sa juridiction à l'époque de Septime Sévère, ce qui était déjà le cas au Ier siècle de notre ère[58] ; enfin, bien que l'on trouve le nom de la cité de Philomelion gravé sur les gradins du théâtre d'Antioche de Pisidie, il n'est pas exclu que l'arbitrage politique dont la borne témoigne soit une conséquence des tensions régionales qui se firent jour lors de la guerre civile de 193–194 entre Pescennius Niger et Septime Sévère, des cités voisines d'Orient ayant souvent choisi à cette occasion des camps politiques opposés.

Connaître l'histoire de la passe permettant de communiquer entre le lac Karalis (lac de Beyşehir) et la Lycaonie est important afin de tenter de comprendre à quel découpage administratif romain cette zone dut obéir. Lors de la campagne de Manlius Vulso en 189 av. J.-C. contre les Galates, le peuple des Orondeis[59] qui y était installé envoya au corps expéditionnaire romain une ambassade afin de se soumettre en un « pacte d'amitié », ce qui fut accepté au prix de deux cents talents[60]. Les Orondeis étaient également installés dans une plaine, le *tractus Orondicus*, longeant l'Est du lac Karalis, entre ce dernier et les pentes occidentales du Sultan Dağ, cela au Sud de la plaine Killanienne[61]. C'est le consul romain de 79 av. J.-C. P. Servilius Vatia Isauricus qui soumit les Orondeis, comme nous l'apprend Cicéron dans un discours de 63 av. J.-C.[62], sachant que leurs territoires furent incorporés à l'*ager publicus*. Dans le contexte historique que l'on connaît, les territoires des Orondeis durent logi-

57 Une topographie préconisée par les *gromatici* romains en vue de délimiter les territoires coloniaux : voir par exemple à Carseoli dans le Picenum : *Finitur enim iugis montium* (*Libri coloniarum*, II, 1, 15 = p. 254 éd. Lachmann, Berlin 1848–1852).

58 Pline l'Ancien, *N.H.*, V, 95. Philomelion fut en outre siège d'un *conventus* de la province romaine d'Asie, cf. C. Habicht, « New evidence on the province of Asia », *JRS*, 65, 1975, pp. 69–70.

59 Ptolémée, V, 4, 9 ; Pline l'Ancien, *N.H.*, V, 147, où il faut bien reconnaître le nom de ce peuple, compris dans une entité qui est celle de la province romaine de Galatie ; W. Ruge, *RE*, XVIII, 1 (1939), s.v. *Oroandeis*, col. 1130–1132 ; R. Syme, *Anatolica*, pp. 180–181. Pour une liste des Orondeis à Rhodes et à Athènes, cf. L. Robert, « Villes de Carie et d'Ionie dans la liste des théorodoques de Delphes », *BCH*, 70, 1946, pp. 521–523.

60 Tite-Live, XXXVIII, 18, 2. Voir également Polybe, XXI, 41, 7 et 43, 1.

61 Plaine située au Nord du lac Karalis, près des cités d'Anaboura et de Neapolis (cf. L. Robert, *Villes d'Asie Mineure*, Paris, 1962², pp. 234–236 ; *Hellenica*, XIII, pp. 88–94) ; voir **carte 4**.

62 Cicéron, *De lege agraria*, II, 50. Sur l'itinéraire d'Isauricus et la soumission des Orondeis, voir les commentaires de R. Syme, *Anatolica*, pp. 211–212.

quement être intégrés à l'administration de la province romaine d'Asie en raison de son influence et de ses prérogatives régionales. Mais plus tard, à l'époque impériale, une inscription funéraire grecque de Kireli, dans le *tractus Orondicus*, nous fait connaître un certain Théophilos, affranchi impérial et procurateur[63], alors qu'un texte de Rome évoque un *proc*(*urator*) *Orondici*[64] : d'après L. Robert, on peut donc conjecturer la présence d'un domaine impérial au sein de ce *tractus Orondicus*. Comme le rappelle le savant français, deux importantes cités des Orondeis furent Klaudiokaisareia Mistea, dans l'angle Sud-Ouest du lac Karalis, et Pappa-Tibériopolis, dans la passe menant à la Lycaonie[65]. On sait que cette dernière région fut agrégée au grand complexe provincial de la Galatie, notamment au IIe siècle de notre ère. Mais ce que l'on souhaiterait souligner ici, c'est que le territoire des Orondeis annexé à l'*ager publicus* romain par P. Servilius Vatia Isauricus et manifestement d'abord soumis à l'administration de la province d'Asie, passa sans doute à la province de Galatie lorsqu'elle fut créée par Auguste en 25 av. J.-C., et ce pour plusieurs raisons. D'une part un domaine impérial s'étendait à l'époque impériale au moins en partie sur le *tractus Orondicus*, une belle et bonne terre à cultiver et à exploiter ; d'autre part ces lieux étaient une passe stratégique permettant de relier la plaine Killanienne, au Sud d'Antioche de Pisidie, à la Lycaonie, notamment vers la Galatie au Nord, Ikonion à l'Est et les portes de Cilicie vers le Sud-Est anatolien. En 25 avant notre ère, la province sénatoriale d'Asie était déjà immense et richissime, or le territoire des Orondeis permettait de relier les possessions de la plaine d'Antioche de Pisidie et de la plaine Killanienne, appartenant à la province impériale de Galatie dès le départ, au reste de la nouvelle entité administrative, verrou stratégique permettant à Rome de maîtriser le cœur continental de l'Orient méditerranéen entre la Propontide et la province de Syrie créée par Pompée en 64–63 avant notre ère. Au surplus, on peut envisager de la part du pouvoir augustéen une volonté de gérer territorialement d'un seul tenant la nouvelle province impériale de Galatie et un domaine impérial administré par un procurateur *ad hoc*.

Au fil des époques, les limites administratives méridionales de l'enclave phrygo-pisidienne sont délicates à fixer. Le pouvoir accordé au roi-client Amyntas par Rome dans le prolongement de la bataille de Philippes (42 av. J.-C.) s'étendit sur de très vastes territoires en Anatolie, lesquels inclurent, de 37 à

63 Voir *MAMA*, VIII, 341 et L. Robert, *Hellenica*, XIII, pp. 80–86.

64 *AE*, 1927, 104.

65 L. Robert, *Hellenica*, XIII, pp. 82–83.

25 av. J.-C., la Pisidie[66], avec notamment les cités de Sagalassos[67] et de Selge[68], bien que ces dernières eussent montré leur loyalisme envers les Romains dès les guerres mithridatiques[69]. En tant que telle, la Pisidie fut intégrée à la nouvelle province romaine de Galatie créée par Auguste à la mort d'Amyntas, en 25 avant notre ère[70]. De cette date à 43 ap. J.-C., la Pisidie fut englobée dans la province de Galatie, jusqu'à ce que Claude crée la province romaine de Lycie[71]. Nous ne reprendrons pas ici le dossier concernant tous les (re)découpages de la province de Lycie-Pamphylie[72], mais nous nous contenterons de mentionner qu'entre 70 (règne de Vespasien)[73] au plus tôt et 144–147 au plus tard (règne

66 Par l'action d'Antoine, qui exigea un tribut en échange (Appien, *Guerres civiles*, V, 75). Dion Cassius (XLIX, 32, 3) mentionne également la cession de la Lycaonie et d'une partie de la Pamphylie, au moins autour de Sidè, où Amyntas frappa monnaie. Voir R. Syme, *Anatolica*, p. 136.

67 Strabon, XII, 6, 5.

68 Strabon, XII, 7, 3.

69 Non loin de là, Kibyra avait été annexée à la province d'Asie en 84 av. J.-C. à l'initiative de Sylla. Concernant cette période, cf. M. Sartre, *L'Anatolie hellénistique, de l'Égée au Caucase*, A. Colin, Paris, 2004^2 (1ère éd. 2003), pp. 229–231. Sur les rapports entre Kibyra et la Lycie, voir D. Erkelenz, « Zur Provinzzugehörigkeit Kibyras in der römischen Kaiserzeit », *EA*, 30, 1998, pp. 81–95 ; T. Corsten, « Kibyra und Lykien », dans C. Schuler (éd.), *Griechische Epigraphik in Lykien. Eine Zwischenbilanz. Akten des internationalen Kolloquiums München (24.–26. Februar 2005)*, Wien, 2007, pp. 175–181.

70 Strabon, XII, 5, 1 ; Dion Cassius, LIII, 26, 3. Voir R. Syme, *Anatolica*, pp. 178–179 ; H. Halfmann, « Zur Datierung und Deutung der Priesterliste am Augustus-Roma-Tempel in Ankara », *Chiron*, 16, 1986, pp. 35–42 ; S. Mitchell, *Anatolia*, I, pp. 61–69.

71 Cf. notamment B. Rémy, *L'évolution administrative*, p. 34 (n. 118) à 37, 40–41, 43–47, ainsi que les inscriptions récemment découvertes à Patara, en rapport avec la provincialisation de la Lycie (phare et surtout stadiasme).

72 Sur cela, voir notamment R. Syme, *Anatolica*, p. 179, 190–191, 274–277 ; B. Rémy, *Les fastes sénatoriaux*, pp. 167–214 ; S. Mitchell, *Anatolia*, II, pp. 153–155. Voir également S. Şahin, « Ti. Iulius Frugi, Proconsul von Lycia-Pamphylia unter Mark Aurel und Verus », *EA*, 3, 1984, pp. 39–48 ; B. Rémy, « L'activité des fonctionnaires sénatoriaux dans la province de Lycie-Pamphylie au Haut-Empire, d'après les inscriptions », *Anatolia Antiqua*, 1, 1991, pp. 151–182 (= *SEG*, 41, 1338) ; S. Şahin, « Statthalter der Provinzen Pamphylia-Lycia und Bithynia-Pontus in der Zeit der Statusänderung beider Provinzen unter Mark Aurel und Lucius Verus », *EA*, 20, 1992, pp. 77–90 ; M. Adak & M. Wilson, « Das Vespasiansmonument von Döşeme und die Gründung der Doppelprovinz *Lycia et Pamphylia* », *Gephyra*, 9, 2012, pp. 1–40, spécialement pp. 6–11, 20–21, où les auteurs montrent que Cn. Avidius Celer Rutilius Lupus Fiscilius Firmus fut le premier gouverneur de la province de Lycie-Pamphylie fondée en 70–71.

73 D'après S. Mitchell, *Anatolia*, II, p. 154, la création stratégique d'une province de Lycie-Pamphylie ne se justifie vraiment que si l'on ajoute à sa juridiction l'arrière-pays pisidien.

d'Antonin le Pieux), une partie au moins de la Pisidie fut ajoutée au Nord de la province romaine de Lycie-Pamphylie, comme nous le font savoir deux inscriptions indiquant à cette époque les noms de gouverneurs de cette entité administrative à Comama de Pisidie[74] et à Sagalassos[75]. Les inscriptions du territoire de Sagalassos, ainsi que celles découvertes sur le pourtour du lac de Burdur, montrent que la juridiction du gouverneur de la province de Lycie-Pamphylie remontait pour la limite Nord-Ouest jusqu'aux villages de Boğaziçi (Est de Cormasa) et Yazı Köy (Est de Tymbrianassos) sous Marc-Aurèle et Lucius Verus, jusqu'à Tepecik (entre les cités de Baris et Lysinia) pour la limite la plus septentrionale sous Septime Sévère[76]. Au Nord de Sagalassos, il est probable qu'en raison d'une cohérence historique et d'un peuplement pré-hellénique pisidien, la plaine de Seleukeia Sidera ait été incluse dans la province de Lycie-Pamphylie en question, surtout dans l'hypothèse où l'empereur Hadrien aurait effectué, d'une manière avisée, ce redécoupage provincial[77]. Dans cette optique, à l'Ouest du lac d'Eğirdir, c'est le massif montagneux du Barla Dağ qui séparait à cette époque la province d'Asie avec la plaine d'Apollonia au Nord, de la province de Lycie-Pamphylie avec la plaine de Seleukeia Sidera au Sud[78]. À l'Est du lac d'Eğirdir, on pourrait penser que c'est le massif montagneux de l'Anamas Dağ qui servit de limite entre la province de Galatie avec la plaine d'Antioche de Pisidie au Nord, et la province de Lycie-Pamphylie avec le territoire de la très ancienne cité pisidienne de Tymbriada au Sud. La poursuite des recherches en cours permettra sûrement d'apporter de nouvelles précisions, entre autres, sur ces questions.

---

74 *CIL*, III, 6885.

75 *IGR*, III, 342. Sur cette question, voir M. Christol & T. Drew-Bear, « D. Fonteius Fronto, proconsul de Lycie-Pamphylie », *GRBS*, 32, 1991, pp. 401–404 (= *SEG*, 41, 1244) ; *SEG*, 41, 1088 ; S. Mitchell, *Anatolia*, II, p. 154.

76 M. Christol & T. Drew-Bear, *GRBS*, 32, 1991, p. 412 et carte p. 399.

77 En tant qu'administrateur soucieux des données politiques, géopolitiques, mais aussi culturelles et historiques, Hadrien a en effet réalisé plusieurs redécoupages « éparchiques » de districts en Orient, de 120 à la fin de son règne.

78 Cf. R. Syme, *Anatolica*, p. 191 et n. 125.

CHAPITRE 2

Les Thraces et Lyciens en Phrygie Parorée aux époques hellénistique et romaine

En Phrygie Parorée, d'après les inscriptions et les monnaies, deux cités affirment la présence de « colons lyciens et thraces » au sein de leur histoire et de leur territoire : Apollonia de Pisidie (anciennement Mordiaion) et Neapolis de Phrygie (près du lac Karalis, le lac de Beyşehir). Une inscription d'Apamée de Phrygie au moins évoque ces « colons thraces et lyciens », alors qu'à Antioche de Pisidie nous trouvons plusieurs attestations épigraphiques et numismatiques d'une anthroponymie thrace, au plus tard au Ier siècle av. J.-C., sachant que la plupart des documents qui seront évoqués ici datent plutôt du Haut-Empire (IIe et IIIe siècles). Suite à de nombreux questionnements depuis le XIXe siècle, il s'agit de découvrir d'où vint le premier noyau de ces colons, quand et dans quelles circonstances ils furent installés, mais aussi par quelle autorité politique. C'est une approche croisée de l'espace territorial, de la géopolitique régionale, des contextes socio-culturels et de la volonté politique des pouvoirs centraux qui permet de répondre à ce problème historique.

1 À Apollonia de Pisidie

À la suite d'un certain nombre d'historiens, dont S. Mitchell, G.M. Cohen proposa un point documenté sur la question des « colons lyciens et thraces » d'Apollonia Mordiaion conjointement attestés par l'épigraphie et la numismatique[1]. Les ethniques figurant sur les monnaies d'Apollonia ont été récemment

1 G.M. Cohen, *Hellenistic Settlements*, pp. 287–289. Plus récemment, voir aussi l'approche synthétique, onomastique et thracologique de D. Dana (« Les Thraces dans les armées hellénistiques : essai d' 'histoire par les noms' », dans J.-C. Couvenhes, S. Crouzet & S. Péré-Noguès [dir.], *Pratiques et identités culturelles dans les armées hellénistiques*, Ausonius, Bordeaux, 2011, pp. 87–115, spécialement pp. 107–109), lequel ne se prononce pas sur l'occasion de la venue des Thraces en Phrygie Parorée, en préférant simplement évoquer l'époque d'Alexandre le Grand, ce qui n'est pas satisfaisant pour la région concernée, très active sous les Séleucides et les Attalides. Sur le recrutement et l'origine géographique des Thraces dans les armées hellénistiques, voir pp. 90–101, sachant que la conclusion principale de l'auteur est que la grande majorité des Thraces des armées hellénistiques étaient issus de Macédoine orientale (à l'Est

© KONINKLIJKE BRILL NV, LEIDEN, 2017 | DOI: 10.1163/9789004337404_005

collectés par W. Leschhorn[2], mais quelques remarques s'imposent concernant la numismatique de la cité sise dans la haute vallée de l'Hippophoras, son « dieu-fleuve ». Chronologiquement, les monnaies d'Apollonia de Pisidie faisant mention de Thraces ou de Lyciens commencent avec la seule mention de ΑΠΟΛΛΩΝΙΑΤΩΝ ΛΥΚΙΩΝ manifestement à l'époque de Titus (79–81 ap. J.-C.)[3], les seuls « Apolloniates Lyciens » étant de même donnés par les légendes (avec ou sans abréviation) sous Hadrien[4], Antonin le Pieux[5], Faustine l'Aînée[6], Marc-Aurèle César (entre 139 et 161)[7]. Ce n'est qu'à partir des monnaies montrant Marc-Aurèle Auguste (entre 161 et 180) qu'apparaît la mention abrégée des « colons thraces » avec la mention ΑΠΟΛΛΩΝΙΑΤΩΝ ΛΥΚΙΩΝ ΘΡΑ ΚΟΛΩΝΩΝ[8], d'ailleurs en alternance avec la seule mention des « colons lyciens »[9]. Ensuite ces derniers sont légendés seuls sur les monnaies de Lucilla[10] et de Commode César (entre 166 et 177)[11], avant que ne réapparaisse la mention des « colons thraces » sous Septime Sévère (entre 193 et 211)[12], Caracalla (entre 198 et 217 *a priori*)[13], en toutes lettres ΑΠΟΛΛΩΝΙΑΤΩΝ ΛΥΚΙΩΝ ΘΡΑΚΩΝ ΚΟΛΩΝΩΝ sous Philippe l'Arabe (entre 244 et 249)[14], la plupart du temps avec la mention des « colons thraces »[15], enfin sous Gallien (entre 253 et 268)[16]. Comme on l'aura compris, les « colons lyciens » qui apparaissent bien avant les « colons

---

de l'Axios) et, d'une manière générale, des « territoires de confins avec les cités grecques » (p. 100). Sans surprise, la documentation épigraphique et papyrologique confirme la grande proximité historique et militaire entre Thraces et Macédoniens depuis Alexandre le Grand (p. 114).

2 W. Leschhorn, *Lexikon der Aufschriften auf griechischen Münzen*, II, *Ethnika und Beamtennamen*, Wien, 2009, p. 59.

3 H. von Aulock, *Münzen und Städte Pisidiens*, II, Wasmuth, Tübingen, 1979, p. 56, n° 64–65 (ensuite abrégé *Münzen*).

4 H. von Aulock, *Münzen*, II, p. 56, n° 66–69.

5 H. von Aulock, *Münzen*, II, p. 56, n° 70–71.

6 H. von Aulock, *Münzen*, II, p. 56, n° 72–74.

7 H. von Aulock, *Münzen*, II, p. 57, n° 75–82.

8 H. von Aulock, *Münzen*, II, p. 57, n° 83–88.

9 H. von Aulock, *Münzen*, II, p. 58, n° 89–93.

10 H. von Aulock, *Münzen*, II, p. 58, n° 94–95.

11 H. von Aulock, *Münzen*, II, p. 58, n° 96–101.

12 H. von Aulock, *Münzen*, II, pp. 58–59, n° 102–110.

13 H. von Aulock, *Münzen*, II, pp. 59–60, n° 113–117, 124–125.

14 H. von Aulock, *Münzen*, II, p. 60, n° 135.

15 H. von Aulock, *Münzen*, II, pp. 60–61, n° 135–148.

16 H. von Aulock, *Münzen*, II, pp. 62–63, n° 157–206. Des mentions de « colons lyciens » seuls s'intercalent en outre dans les frappes, nous n'en donnons pas le détail ici.

thraces » sur les monnaies d'Apollonia de Pisidie, dès l'époque flavienne, sont systématiquement cités en premier sur les légendes monétaires comme dans les inscriptions (cf. *infra*), et ils sont régulièrement cités seuls (contrairement aux « colons thraces »), notamment sur les frappes de membres des familles impériales autres que les empereurs véritablement en charge[17]. Pour les raisons qui précèdent, sans doute peut-on conclure que les « colons lyciens » étaient plus influents et/ou plus nombreux ou plus honorés que les « colons thraces » à Apollonia.

La datation et donc le contexte historique de l'apparition des formulaires évoquant les colons lyciens et thraces sur les monnaies des Apolloniates méritent quelques rapides commentaires. Existe-t-il un rapport entre l'apparition de la mention des « colons lyciens » sur les monnaies de Titus et le redécoupage administratif et régional provisoire que connut la récente province romaine de Lycie-Pamphylie vers cette époque[18] ? À vrai dire, outre la question d'une affirmation identitaire, historique et culturelle dont il sera question plus loin, la mention des colons lyciens et thraces donne l'impression d'une volonté de reconnaissance, de valorisation et en quelque sorte de mobilisation de ces communautés d'origine militaire, à des époques de tensions marquées et de guerres bien connues. Il en va ainsi de l'apparition de la mention des « colons thraces » sous le règne de Marc-Aurèle, c'est-à-dire au moment de la grande guerre parthique et ensuite des terribles guerres danubiennes : d'une part on peut comprendre que le pouvoir impérial des Antonins ait compté sur le soutien des Thraces, d'où qu'ils fussent, dans les campagnes contre les Quades, les Marcomans et les Sarmates, d'autre part on sait que les Thraces fournirent de nombreux et puissants contingents dans les guerres romaines, en Orient comme en Occident, sachant que la Phrygie Parorée se trouvait sur une grande route militaire en vue d'accéder aux confins occidentaux de l'empire parthe. L'observation que l'on peut formuler ensuite sous Septime Sévère, Caracalla, Philippe l'Arabe ou Gallien est du même ordre, peut-être avec encore davan-

---

17 C'est par exemple le cas sur les monnaies de Lucilla, Iulia Domna, Géta et Otacilia, qui ne mentionnent apparemment que les « colons lyciens ». Il vient à l'esprit qu'Antigone le Borgne fut chargé par Alexandre de la Lycie et de la Grande Phrygie vers 331–330, la Milyade ayant précédemment appartenu à la satrapie de Grande Phrygie avant d'être rattachée à la Lycie par les Achéménides (Arrien, *Anabase*, I, 24, 5) ; Antigone a levé des soldats en Lycie (cf. P. Briant, *Antigone le Borgne. Les débuts de sa carrière et les problèmes de l'assemblée macédonienne*, Belles Lettres, Paris, 1973, pp. 75–76, 78), mais nous n'en savons pas davantage.

18 Cf. notamment R. Syme, *Anatolica*, p. 179, 190–191, 274–277 ; S. Mitchell, *Anatolia*, II, pp. 153–155, et *supra*.

tage d'acuité, dans l'enchaînement des graves épisodes militaires entre la fin du IIe siècle et le deuxième tiers du IIIe siècle : guerres parthico-mésopotamiennes de Septime Sévère et Caracalla, guerre danubienne de Philippe l'Arabe contre les Carpes, guerres rhénanes germaniques de Gallien, sans évoquer les guerres civiles qui exigeaient une fidélité maximale des troupes les plus aguerries autour des empereurs régnants.

Notons au passage que certaines monnaies d'Apollonia de Pisidie, que H. von Aulock date de l'époque de Caracalla en raison d'un coin de revers récurrent[19], honorent, avec au droit Alexandre le Grand, l'*Homonoia* entre la cité et Pergè d'une part[20], entre la cité et Ilion d'autre part[21], enfin entre la cité et la Lycie[22]. Si ces monnaies célébrant la personnification hellénique de la Concorde datent bien de Caracalla, on pourrait éventuellement y percevoir des conséquences des tensions qui se manifestèrent en Asie Mineure à l'occasion de la guerre civile de 193–194 entre Pescennius Niger et Septime Sévère, les cités ayant alors régulièrement choisi des partis différents. Cela dit, soulignons qu'une monnaie datant de Philippe l'Arabe célèbre également l'*Homonoia* entre Apollonia de Pisidie et Pergè[23]. Il est néanmoins possible qu'Apollonia de Pisidie ait pour partie cherché à se concilier les faveurs de Caracalla lorsqu'on se souvient que l'empereur affichait un goût marqué pour la figure d'Alexandre le Grand[24], mais aussi pour Ilion, où il se rendit en pèlerinage sur les traces des héros achéens[25]. Lorsqu'on rapproche les monnaies d'Apollonia des passages d'Hérodien évoqués, il est tangible que la cité ait à sa manière préparé en 215 la venue de l'empereur dans la région, annoncée de longue date[26], en affichant

---

19 H. von Aulock, *Münzen*, II, p. 52.

20 H. von Aulock, *Münzen*, II, p. 53, n° 14–20 ; P.R. Franke & M.K. Nollé, *Die Homonoia-Münzen Kleinasiens und der thrakischen Randgebiete*, Saarbrücken, 1997, p. 14, n° 73–80 et taf. 9, n° 73, 76, 79 (ensuite abrégé *Die Homonoia-Münzen*). Des frappes analogues eurent également lieu sous Philippe l'Arabe (ibid., p. 14, et taf. 9, n° 81).

21 H. von Aulock, *Münzen*, II, pp. 53–54, n° 21–23 ; P.R. Franke & M.K. Nollé, *Die Homonoia-Münzen*, p. 13 et taf. 8, n° 70.

22 H. von Aulock, *Münzen*, II, p. 54, n° 24–33.

23 H. von Aulock, *Münzen*, II, pp. 60–61, n° 136.

24 Hérodien, IV, 8, 1–3. « Une fois qu'il se fut occupé de l'armée du Danube, Antoninus descendit en Thrace, pays voisin de la Macédoine. Aussitôt il y fut un second Alexandre. » (IV, 1, 1, trad. D. Roques).

25 Hérodien, IV, 8, 3–6. Voir aussi Dion Cassius, LXXVIII, 16, 7.

26 Voir H. Halfmann, *Itinera Principum. Geschichte und Typologie der Kaiserreisen im römischen Reich*, Steiner, Stuttgart, 1986, p. 224, 227–229 (ensuite abrégé *Itinera Principum*). F. Rebuffat (« Alexandre le Grand et Apollonia de Pisidie », *RN*, 28, 6e série, 1986, pp. 65–71) date les Alexandres d'Apollonia du tout début du IIIe siècle (vers 202) en invoquant le

sa sympathie pour la mythique Ilion. La double célébration, sous Caracalla et Philipe l'Arabe, de l'*Homonoia* avec la vénérable Pergè ne surprend pas, car il était important pour une cité de l'arrière-pays phrygo-pisidien d'entretenir de bonnes relations avec la ville la plus puissante de Pamphylie occidentale (aux côtés d'Attaleia), puisque la plaine littorale constituait un accès naturel vers la mer Méditerranée orientale[27]. Or on sait par l'épigraphie que pour les mêmes motifs, Antioche de Pisidie cultivait ses relations avec Pergè et Attaleia par le prisme des réseaux clientélaires créés autour de familles influentes au sein des trois cités en question[28]. Dans tous les cas de figure, il convenait de tisser et de ménager de solides liens entre la Phrygie Parorée continentale et une Pamphylie littorale assurant des débouchés politiques, commerciaux et militaires. Bien que nous n'en connaissions pas les détails contextuels précis, l'*Homonoia* entre les «Apolloniates» et les «Lyciens» peut également bien s'expliquer, car d'abord non seulement une partie des colons d'Apollonia semble être d'origine lycienne, mais ces derniers paraissent avoir été politiquement les plus influents dans la cité, ensuite la Lycie était une région méridionale voisine de la Phrygie-Pisidie, spécialement par les régions intermédiaires multiculturelles qu'étaient la Milyade[29] et la Kibyratide[30]. À ces attestations numismatiques, il convient de verser au dossier documentaire une dédicace

---

fait que les monnaies ayant permis à H. von Aulock (*Münzen*, II, p. 52 et 60, n° 118–121) de dater les premières du règne de Caracalla grâce à leurs revers identiques portent au droit une tête imberbe de Caracalla jeune, juste après son accession à l'Augustat, mais cela n'est à mon sens pas nécessairement probant dans la mesure où l'atelier monétaire de la cité a très bien pu réutiliser les mêmes coins de revers un peu plus tard, vers 215.

27 Une inscription de Pergè montre en outre des liens de cette dernière cité avec Akmoneia (Phrygie) et Apollonia de Pisidie au moins depuis le Ier siècle de notre ère par l'entremise de la famille des Iulii Cornuti, dont Iulia Severa (voir H. Bru, Ü. Demirer & N. Tüner Önen, «Inscriptions de Pergè», *ZPE*, 199, 2016, pp. 65–72, n° 1).

28 On pourrait par exemple citer les Iulii Aspri et Iulia Sancta à Antioche de Pisidie et Attaleia (cf. *SEG*, 17, 581; J. & L. Robert, *Bull. épigr.* 1948, p. 202, n° 23; *CIG*, 4340 = P. Le Bas et W.H. Waddington, op. cit., n° 1360 = *IGR*, III, 773, à Magydos exactement, cf. M. Adak & O. Atvur, «Die pamphylische Hafenstadt Magydos», *EA*, 31, 1999, pp. 62–64, n° 2 = *SEG*, 49, 1883), ou la *gens* Plancia à Antioche de Pisidie et Pergè.

29 Liée à l'histoire très ancienne de la Lycie (Hérodote, I, 173; Strabon, XII, 8, 5).

30 Sur cela, voir par exemple dans R. Syme, *Anatolica*, pp. 177–192 le chapitre intitulé «Pisidia and the Milyas», qui pose les problèmes essentiels dans l'étude de la région. Au surplus, comme le rappelle l'auteur (p. 185), Pline l'Ancien (*NH*, V, 95) affirme que la population de la Milyade était constituée, au moins en partie, de «descendants des Thraces» («*Thracum suboles*»). Sans doute faut-il rapprocher cette assertion d'une inscription découverte en trois parties à une trentaine de kilomètres au Sud-Ouest de Burdur (dans la vallée du Lysis, près des villages de Kozluca et Boğaziçi), en Milyade, laquelle est une dédicace à Rome et à

inédite trouvée à Apamée de Phrygie honorant d'une statue d'Homonoia[31] l'amitié et la concorde entre la cité et Apollonia de Pisidie (cf. *infra*), probablement au IIIe siècle, à l'époque de Caracalla.

Mordiaion donne l'impression d'une toponymie culturellement phrygienne[32], dont le noyau civique a probablement été refondé par les Séleucides après la bataille de Kouropedion (281 av. J.-C.) sous le nom d'Apollonia, par exemple en référence à l'une des divinités protectrices de la dynastie. Le culte de [Zeus] ou [Théos] Νεικάτωρ tardivement attesté (IIe siècle de notre ère) par une inscription découverte à Büyükkabaca[33] sur le territoire d'Apollonia de Pisidie[34] milite en ce sens, même si le souverain séleucide refondateur fut

Auguste effectuée par les Milyadeis, des *negotiatores* romains et les Θρᾷκες οἱ κατοικοῦντες en 5–4 av. J.-C. (A.S. Hall, « R.E.C.A.M. Notes and Studies n° 9. The Milyadeis and Their Territory », *AS*, 36, 1986, pp. 137–140, n° 1 = *SEG*, 36, 1207 = *I. Burdur*, 328).

31 Sur le rôle politique et symbolique d'Homonoia dans les cités grecques, voir A.R.R. Sheppard, « Homonoia in the Greek Cities of the Roman Empire », *Ancient Society*, 15–17, 1984–1986, pp. 229–252 ; G. Thériault, *Le culte d'Homonoia dans les cités grecques*, Lyon-Québec, 1996 ; P.R. Franke & M.K. Nollé, *Die Homonoia-Münzen Kleinasiens und der thrakischen Randgebiete*, Saarbrücken, 1997.

32 Notamment en raison du suffixe -άειον, -αιον, cf. L. Zgusta, *Kleinasiatische Ortsnamen*, Carl Winter-Universitätsverlag, Heidelberg, 1984, p. 367, § 771 et pp. 396–397, § 837–1, 837–2 (ensuite abrégé *KON*). Par ailleurs, l'anthroponyme Μορδιος (précédé du gentilice impérial Aurelios) est attesté à Apamée de Phrygie (W.M. Ramsay, *Cities and Bishoprics of Phrygia*, Clarendon Press, Oxford, 1895–1897, p. 473, n° 325), en latin à Antioche de Pisidie avec le gentilice de L. Mordius Threptianus pour un sévir (D.M. Robinson, « Greek and Latin inscriptions from Asia Minor », *TAPhA*, 57, 1926, p. 237, n° 75–76 ; L. Zgusta, *KPN*, p. 332, § 963–2), voir aussi le *cognomen* de Γ[ά]ιος Κατώνιος Μορδιανός dans une liste de noms du IIIe siècle de notre ère découverte au village turc de Gundani, au Nord du territoire d'Antioche de Pisidie (précisément au Nord du lac Hoyran, à 25 km au Sud-Ouest de Synnada, cf. J.& L. Robert, *Bull. épigr.*, 1972, p. 381, n° 84 ; cf. aussi W.M. Ramsay [éd.], *Studies in History and Art of the Eastern Provinces of the Roman Empire*, Aberdeen, 1906, pp. 320–321, n° 2, lignes 17–18 ; ensuite abrégé *SERP*) non loin de Mısırlı et surtout de Sağır qui a livré des listes de *xenoi tekmoreioi* (*WE*, p. 233, n° 366, ligne 17 ; L. Zgusta, *KPN*, p. 332, § 963–3). À Antioche de Pisidie, on rencontre également Fl. Mor⟨e⟩dius dans une inscription grecque (D.M. Robinson, *TAPhA*, 57, 1926, p. 221, n° 43 ; *SEG*, 6, 587).

33 *MAMA*, IV, 226 = *SEG*, 6, 592 ; voir fig. 3. Il est essentiel de noter que de l'autre côté du massif du Barla Dağ, à Seleukeia Sidera, le culte de Zeus Nikatôr est attesté sur le territoire d'une authentique fondation civique séleucide (M. Özsait, G. Labarre & N. Özsait, « Monuments funéraires et inscriptions de Pisidie [Burdur-Isparta] », *Anatolia Antiqua*, 18, 2010, pp. 85–87, n° 4). Voir **carte 2 et image satellitale 8**.

34 Büyükkabaca se situe à environ 18 km à l'Est du site d'Apollonia (moderne Uluborlu), sur les contreforts méridionaux du Karakuş Dağ, face à Tymandos (moderne Yassıören), dont

un successeur[35], tel Antiochos Ier[36]. Le fait qu'Apollonia de Pisidie soit peu citée dans les sources littéraires[37] renvoie à la réalité historique d'une cité qui se développa dans l'ombre de deux puissantes concurrentes régionales: Apamée-Kelainai (à une trentaine de kilomètres à l'Ouest) et Antioche de Pisidie (à environ 70 km au Nord-Est)[38]. Pourtant Apollonia joua un rôle stratégique d'importance dans le dispositif militaire mis en place par les Séleucides[39], puisqu'elle contrôlait la passe de Çapalı permettant de communiquer d'Ouest en Est entre Apamée de Phrygie et la haute vallée du Méandre d'une part, Antioche de Pisidie et l'intérieur de la Phrygie Parorée d'autre part. On peut donc comprendre qu'à partir du Ier siècle de notre ère et plus encore aux IIe et IIIe siècles, la cité ait choisi de se singulariser en affirmant son identité culturelle et historique grâce au formulaire Ἀπολλωνιατῶν Λυκίων Θρακῶν κολώνων. D'un point de vue géographique et symbolique, ajoutons qu'au cœur de l'époque impériale, Apollonia de Pisidie choisit par ce formulaire comme par la co-célébration civique d'Homonoia de s'ancrer avec ostentation dans d'autres régions que la sienne, en Lycie, en Thrace, en Troade, en Pamphylie, ainsi que dans sa propre contrée, la Phrygie Parorée.

Plusieurs inscriptions découvertes sur le territoire d'Apollonia de Pisidie attestent de l'utilisation du formulaire/titre Ἀπολλωνιατῶν Λυκίων Θρακῶν κολώνων entre le milieu du Ier siècle et le milieu du IIIe siècle de notre ère[40].

---

le site se trouve dans la même vallée, plus au Sud-Ouest, sur les contreforts septentrionaux du Barla Dağ. Au moment où la dédicace de la statue à Nikatôr (*MAMA*, IV, 226) fut réalisée, toute la grande vallée orientée Ouest-Est entre Apollonia et le lac d'Eğirdir appartenait au territoire de la cité, Tymandos n'acquérant le statut de *civitas* autonome que sous Dioclétien (cf. *WE*, pp. 384–387, n° 558; *CIL*, III, 6866; *ILS*, 6090; *MAMA*, IV, 236; H. Bru, G. Labarre et M. Özsait, « La constitution civique de Tymandos », *Anatolia Antiqua*, 17, 2009, pp. 187–207, avec cartes p. 188).

35 Voir G.M. Cohen, *Hellenistic Settlements*, p. 286.

36 On notera également l'attestation de l'anthroponyme Νεικάτωρ à Olbasa aux IIe–IIIe siècles (*SEG*, 48, 1547), ce dernier étant fils d'Αἰσχρίων, un nom essentiellement attesté, pour l'Anatolie, en Ionie, Lydie, Mysie et Troade, mais plus rarement ailleurs.

37 Strabon, XII, 6, 4; XII, 8, 13; Athénée, III, 81a; Stéphane de Byzance, s.v. « Apollonia 17 » et « Apollonia 18 ».

38 Voir **cartes 1** et **2**.

39 Lesquels créèrent un arc de places fortes circonscrivant le Nord de la Pisidie avec Apamée de Phrygie, Seleukeia Sidera, Apollonia et Antioche de Pisidie, Laodikeia Katakekaumene: voir J.D. Grainger, *Seleukos Nikator: Constructing a Hellenistic Kingdom*, Routledge, 1990, p. 186; G.M. Cohen, *Hellenistic Settlements*, p. 57, 290.

40 Voir J.G.C. Anderson, « A Summer in Phrygia: II », *JHS*, 18, 1898, pp. 98–99, n° 40, texte dans lequel les Thraces de la cité apparaissent sans les Lyciens (aux lignes 15–16), en l'an 143

Cette appellation apparaît néanmoins ailleurs, dans un décret d'Antioche de Pisidie à Aphrodisias de Carie entre 161 et 169 de notre ère[41], mais aussi dans un texte inédit d'Apamée de Phrygie, sachant qu'une inscription incomplète de Tralles sur marbre mentionnait éventuellement au moins les « [Apollonia]tes Lyciens », peut-être dès les IIe–Ier siècles avant notre ère[42]. Une dédicace inédite d'Apamée de Phrygie célèbre par l'érection d'une statue d'*Homonoia* l'entente, l'amitié et le souvenir entre la cité et les Apolloniates Lyciens et Thraces, manifestement vers l'époque de Caracalla si l'on s'en réfère à la paléographie[43] et au contexte historique éclairé par la numismatique. Bien que brisée et incomplète, on devine que la pierre supportant le texte en dépôt dans les locaux de la municipalité de Dinar est une colonne qui dut servir de base à la statue d'Homonoia (L. 10). L'entente entre les Apaméens (L. 2) et les colons Apolloniates Lyciens et Thraces (L. 4–6) est en jeu dans cet important texte où ces derniers honorent les premiers cités, d'une statue, comme Lystra[44], Tavium[45] ou Klaudioseleukeia[46] le firent avec la puissante Antioche de Pisidie (cf. *infra*) plus à l'Est. Par la formule « de bon augure » (L. 9)[47], les Apolloniates

(= *a priori* 58 ap. J.-C. d'après l'ère syllanienne d'Apollonia) ; la borne de délimitation du territoire d'Apollonia trouvée à la passe de Çapalı datable de la fin du règne d'Hadrien en 134–135, seul texte où l'on trouve la titulature avec la conjonction entre Lyciens et Thraces sous la forme Ἀπολλωνιατῶν Λυκίων καὶ Θρακῶν κολώνων (W.M. Ramsay, *The Historical Geography of Asia Minor*, pp. 171–173 ; *IGR*, III, 324 = *SEG*, 37, 1100) ; la base d'une statue dédiée à Caracalla (J.G.C. Anderson, *JHS*, 18, 1898, pp. 95–96, n° 35 ; *IGR*, III, 314 ; *MAMA*, IV, 147), plus tard celle dédiée au procurateur impérial Aurelios Apollonios (*CIG*, 3969 = *IGR*, III, 317 = *MAMA*, IV, 150) ou à son épouse Aurelia Antonia (*CIG*, 3970 = P. Le Bas et W.H. Waddington, op. cit., n° 1195).

41 *CIG*, 2811b ; *MAMA*, VIII, 421.

42 « Funde », *MDAI* (*Athenische Mitteilungen*), 26, 1901, p. 238, n° 2 = *I. Tralleis* 31 ; cf. G.M. Cohen, *Hellenistic Settlements*, p. 287.

43 Cf. par exemple le *omikron* en forme de losange, commun au IIIe siècle, notamment en Paphlagonie. Pour une gravure du même type, en latin (O en forme de losange) sur un milliaire de l'époque d'Élagabale découvert près d'Apollonia de Pisidie (à Küçükkabaca), voir M. Özsait, G. Labarre & N. Özsait, « Nouvelles inscriptions et monuments de la vallée d'Apollonia (Phrygie-Pisidie) », *Adalya*, 14, 2011, pp. 275–276, n° 12 (avec photographies, p. 287, fig. 15), ainsi que les corrections et commentaires proposés dans le chapitre dévolu aux territoires civiques *infra*.

44 *OGIS*, 536 ; *IGR*, III, 302.

45 W.M. Calder, « Colonia Caesareia Antiocheia », *JRS*, 2, 1912, pp. 84–86, n° 3.

46 T. Drew-Bear & G. Labarre, « Les trois statues de la Concorde à Antioche de Pisidie », *EA*, 34, 2002, pp. 71–92, n° 3 ; cf. *SEG*, 52, 1367.

47 La formulation grecque convient d'autant mieux qu'elle semble s'accorder avec le présage favorable des oiseaux venant de la droite des observateurs regardant le Nord, c'est-à-dire

paraissent garantir les arrières des Apaméens vers l'Est, en engageant leur amitié éternelle (L. 7–8), alors que la borne de délimitation territoriale découverte dans la passe de Çapalı et datant de 134–135 ap. J.-C.[48] laisse deviner que les relations entre les deux cités ne furent sans doute pas toujours très cordiales. Dans ce document honorifique, le *dèmos* intervient à deux reprises (L. 3 et 6), ainsi qu'un épimélète nommé Χαρῖνος (L. 11–12). La paléographie comme la documentation numismatique d'Apollonia évoquée précédemment nous conduisent à dater cette célébration de l'*Homonoia* au IIIe siècle de notre ère, peut-être sous le règne de Caracalla.

Les documents évoqués confirment donc solidement l'implantation de colons thraces à Apollonia de Pisidie, ce à quoi on pourrait ajouter l'anthroponyme thrace Αυλοσιος[49] (père de Tatia) attesté dans un texte d'Uluborlu[50], peut-être aussi à Yassıören (Tymandos)[51], en plus de la remarque de L. Robert concernant l'origine thrace éventuelle du nom Ζουλάκιος dans une inscription du IIIe siècle de notre ère[52]. Non loin à l'Ouest d'Apollonia enfin, il faut évoquer l'origine thrace probable du toponyme *Aulutrène*[53], lieu de la haute vallée du Méandre, près de ses sources devenues mythiques, sur le territoire d'Apamée de Phrygie[54]. Cependant, le fait que nous n'ayons à notre connais-

de l'Est (cf. par exemple Homère, *Iliade*, XIII, v. 821 ; *Odyssée*, II, v. 154), où se situe Apollonia de Pisidie par rapport à Apamée de Phrygie.

48 *IGR*, III, 324 = *SEG*, 37, 1100.

49 Cf. V. Beševliev, *Untersuchungen über die Personennamen bei den Thrakern*, Hakkert, Amsterdam, 1970, p. 41 ; D. Dana, *Onomasticon Thracicum : répertoire des noms indigènes de Thrace, Macédoine orientale, Mésies, Dacie et Bithynie*, De Boccard, Paris, 2014, p. 13, 16 (ensuite abrégé *OnomThrac*).

50 *MAMA*, IV, 206. Pour ce nom, cf. aussi à Neapolis *MAMA*, VIII, 367 (voir *infra*).

51 *WE*, p. 398, n° 580. La fin du nom manque, et l'on pourrait tout aussi bien songer à restituer Αυλο[υκενθος] (*MAMA*, VIII, 367, à Neapolis de Phrygie, donne la forme Αυλουκεντου) ou Αυλο[υζελμις] : *e.g. NIA*, p. 29, n° 27, ligne 1, à Antioche de Pisidie.

52 *MAMA*, IV, 221 (= *WE* n° 555). Lorsqu'il évoque Apollonia de Pisidie (pp. 356–360), L. Robert, *Noms indigènes*, p. 360 s'appuie sur des rapprochements onomastiques (D. Detschew, *Die thrakischen Sprachreste*, Wien, 1957, p. 194).

53 Voir P. Kretschmer, *Einleitung in die Geschichte der griechieschen Sprache*, 1896 (réimpr. Göttingen 1970), p. 202 ; D. Detschew, *Die thrakischen Sprachreste*, p. 35 ; L. Zgusta, *KON*, pp. 109–111, § 120, et la discussion complète dans M. Christol et T. Drew-Bear, *Un castellum romain près d'Apamée de Phrygie*, pp. 43–46 avec les références utiles ; les attestations du toponyme « Aulutrène » (souvent avec des altérations issues de leçons variables provenant des manuscrits) émanent des sources littéraires latines, non des sources grecques. La forme *Aulutre*(*nae*) est attestée par une inscription militaire latine du *castellum* gardant la passe de Çapalı (ibid., p. 34, n° 6, ligne 9) entre Apamée et Apollonia.

54 Sur cela, cf. M. Christol et T. Drew-Bear, *Un castellum romain près d'Apamée de Phrygie*,

sance pas de mention du toponyme dans les sources littéraires grecques, ni dans les sources littéraires latines avant le milieu du Ier siècle de notre ère[55] invite à voir en « Aulutrène » une appellation relativement tardive. Les vestiges du *castellum* identifié dans cette zone près de la stratégique passe de Çapalı offrent en outre au IIIe siècle deux noms de soldats d'origine thrace qui appartenaient à une *vexillatio* dirigée par un primipilaire *praepositus* à la tête de ce détachement de fantassins issus des légions XIe *Claudia* et Ière *Italica*[56] alors basées dans les régions danubiennes, en Mésie Inférieure, à Durostorum pour la première citée, à Novae pour la seconde[57] : Mucatr(a)l(is) Dolei[58] et Aurelius Tarsa[59] durent être recrutés au sein de la XIe *Claudia* dans l'arrière-pays de la Thrace comme il était fréquent vers cette époque[60], à l'instar d'Aurelius Buris[61] et d'Aurelius Auluzenus[62], connus par une épitaphe latine découverte à Dinar[63].

---

p. 9 (carte de C. Naour), 27–29 ; J. Nollé, « Beiträge zur kleinasiatischen Münzkunde und Geschichte 4–5 », *Gephyra*, 3, 2006, pp. 49–131 ; N. Zwingmann, « Erinnerungslandschaften und Identitäten in einer kulturellen Kontaktzone : Mythen und Denkmäler in Kelainai-Apameia Kibotos », dans L. Summerer, A. Ivantchik, A. von Kienlin (dir.), *Kelainai-Apameia Kibotos. Développement urbain dans le contexte anatolien*, Ausonius, Bordeaux, 2011, pp. 96–99 ; A. Ivantchik, A. Belinskiy, A. Dovgalev, « Prospections sur le territoire d'Apamée et élaboration du SIG Kélainai-Apamée Kibôtos (2008–2010) », dans L. Summerer, A. Ivantchik, A. von Kienlin (dir.), op. cit., pp. 137–177.

55 Pline l'Ancien, *N.H.*, V, 106 et 113 ; XVI, 240.

56 Voir E. Ritterling, *RE*, XII/2, 1925, s.v. *Legio*, col. 1407–1417, 1690–1705.

57 M. Christol et T. Drew-Bear, *Un castellum romain près d'Apamée de Phrygie*, pp. 34–42, n° 6. Les deux soldats d'origine thrace détachés de la XIe légion *Claudia* sont cités aux lignes 13 et 14 de cette inscription latine.

58 Cf. D. Detschew, *Die thrakischen Sprachreste*, pp. 145–147, 317–319 ; D. Dana, *OnomThrac*, p. 241.

59 Cf. D. Detschew, *Die thrakischen Sprachreste*, pp. 492–494 ; D. Dana, *OnomThrac*, p. 348.

60 M. Christol et T. Drew-Bear, *Un castellum romain près d'Apamée de Phrygie*, p. 37 et n. 88.

61 Cf. D. Detschew, *Die thrakischen Sprachreste*, p. 82 ; M. Christol et T. Drew-Bear, *Un castellum romain près d'Apamée de Phrygie*, p. 55 et discussion n. 199 ; D. Dana, *OnomThrac*, p. 72.

62 Et non « Auluzanus » (D. Dana, *OnomThrac*, p. 21). Cf. D. Detschew, *Die thrakischen Sprachreste*, pp. 35–37.

63 M. Christol et T. Drew-Bear, *Un castellum romain près d'Apamée de Phrygie*, pp. 55–56, n° 10. Voir fig. 4.

2 À Neapolis de Phrygie

Dans la plaine Killanienne, la cité de Neapolis fut manifestement fondée à l'époque hellénistique, d'après une importante inscription de Rhodes donnant textuellement Νεαπολίτας τᾶς ἀπὸ Φρυγίας comme ethnique à Μενίσκος Μεννέα[64] sur sa stèle funéraire[65]. Cette cité proche des rives du Nord-Est du lac de Beyşehir[66] était également habitée par des Thraces, comme nous l'indiquent plusieurs inscriptions dévoilant une onomastique caractéristique. Ainsi à Kıyakdede la stèle-porte de Μοκαπορις[67], fils de Gaius[68], nous a laissé le témoignage d'une mixité culturelle entre éléments thraces et latins. À Şarkikaraağaç, on a découvert un autel de Δορζινθης[69] fils de Σκαρις pour son père Σκαρις, fils

64 Sur le nom grec Μεννέας, très courant en Galatie, Phrygie, Pisidie, Lycaonie, voir L. Zgusta, *KPN*, p. 310, § 900 et pp. 693–694.

65 A. Maiuri, *Nuova Silloge epigrafica di Rodi e Cos*, Firenze, 1925, p. 73, n° 97, avec le commentaire détaillé de L. Robert, *Études épigraphiques et philologiques*, Champion, Paris, 1938, pp. 260–265 (p. 264, n. 2 pour la paléographie hellénistique du texte); sur Neapolis, voir en outre L. Robert, *Villes d'Asie Mineure*, pp. 414–415.

66 Voir G.M. Cohen, *Hellenistic Settlements*, pp. 348–349; d'après D.H. French, «The year's work», *AS*, 34, 1984, p. 11, il faudrait chercher dans la localité moderne d'Iznebolu / Isnebolu le site principal de Neapolis de Phrygie.

67 Sur ce nom, voir L. Robert, «Notes et discussions. Voyages épigraphiques en Asie Mineure», *RPh*, 68, 1943, p. 198 et D. Detschew, *Die thrakischen Sprachreste*, pp. 314–316. Point particulièrement important pour notre dossier, l'anthroponyme est attesté au sein de la garnison attalide d'Égine entre 210 et 133 av. J.-C. environ (*IG*, IV, 2, 930), mais également au IIe siècle av. J.-C. à Byzance (*SEG*, 24, 708 = *I. Byzantion*, 214); il l'est à deux reprises dans une même inscription de Mysie, probablement au IIIe siècle av. J.-C. (*I. Lacus Apolloniatis & Miletupolis*, 2291). D'après D. Dana, «Les Thraces dans les armées hellénistiques: essai d' 'histoire par les noms'», p. 95, le nom thrace d'époque hellénistique Πορις se rapporte plutôt à la Macédoine orientale, mais ceux au radical Μουκα- seraient en revanche à mettre en rapport avec la Thrace propre, intérieure, ce qui n'est visiblement pas évident, puisque l'auteur affirme aussi (p. 109) que l'élément Μο(υ)κα- est à mettre en relation avec la Thrace égéenne et occidentale. À propos du nom Moukasios, cf. V. Beševliev, *Untersuchungen über die Personennamen bei den Thrakern*, p. 41.

68 W.M. Calder, *AJA*, 36, 1932, p. 452, n° 1 = *MAMA*, VIII, 344 = *I. Sultan Dağı*, 633. Voir L. Robert, *Villes d'Asie Mineure*, p. 235.

69 Le nom Δορζινθης est connu en Thrace égéenne à Maroneia au IIe siècle av. J.-C. (*I. Aeg. Thrace*, 365); cf. D. Dana, *OnomThrac*, p. 161. On note en outre que l'anthroponyme Κοζινθης est attesté en Macédoine orientale à l'époque hellénistique (D. Dana, «Les Thraces dans les armées hellénistiques: essai d' 'histoire par les noms'», p. 95), et en Égypte (D. Dana, *OnomThrac*, p. 98).

de Σκαρις[70] : l'acte de piété filiale exprimé dans ce cas est de type gréco-romain, mais le milieu social est clairement celui de Thraces hellénisés ayant sciemment conservé une onomastique traditionnelle liée à leurs origines culturelles. Non loin de là, à Çarıksaray, une inscription offre un regard sur une famille culturellement mixte d'après l'onomastique grecque, latine et thrace qui y apparaît, avec Σεύθης[71], Αυλοσιος et Αυλουκεντος[72]. À ces attestations de la présence culturelle thrace à Neapolis de Phrygie, il convient bien sûr de joindre celle figurant à Şarkikaraağaç sur l'entablement d'un temple dédié par les [--- Θ]ρακῶν κολώνων, le début de l'inscription étant perdu[73]. Sur ce point, il est sage de ne pas compléter la « titulature » de ces colons comme l'ont fait les éditeurs du volume VIII des *MAMA*, en s'en tenant à ce que la pierre a conservé comme texte[74]. En complément de ces attestations, on peut à mon sens ajouter pour des raisons contextuelles et identitaires la dédicace latine de Şarkikaraağaç mentionnant l'expression *ciuitas Cillanensiun* (sic)[75] parce qu'il s'agit selon le texte d'une rare base de statue dédiée en 236 à Maximus, fils

70 W.M. Calder, *AJA*, 36, 1932, p. 453, n° 2 = *MAMA*, VIII, 355 = *I. Sultan Dağı*, 510. Voir L. Robert, *Villes d'Asie Mineure*, pp. 235–236 ; id., *Études épigraphiques et philologiques*, p. 185 (attestation du nom à Serdica, avec des formes onomastiques proches que l'on retrouve en Bulgarie) ; id., *Hellenica*, XIII, p. 92. Pour l'anthroponyme Σκαρις, cf. D. Dana, *OnomThrac*, p. 306 ; D. Detschew, *Die thrakischen Sprachreste*, p. 455 ; pour Δορζινθης cf. ibid., p. 149.

71 Pour l'anthroponyme thrace Σεύθης, notamment nom royal, cf. D. Detschew, *Die thrakischen Sprachreste*, pp. 434–437 ; D. Dana, *OnomThrac*, pp. 312–321, spécialement p. 316. On note qu'un Seuthès père de Publius est également attesté plus au Sud, à Sagalassos : Πόπλιος Σεύθου sur un autel funéraire dédié au datif à son frère Kratéros (G.E. Bean, « Sculptured and inscribed stones at Burdur », *Belleten Türk Tarih Kurumu*, 18, 1954, p. 474, n° 4 et fig. 6 = *SEG*, 14, 798 = *I. Burdur*, 273).

72 *MAMA*, VIII, 367 = *I. Sultan Dağı*, 551. Voir L. Robert, *Noms indigènes*, pp. 113–114 ; id., *Hellenica*, XIII, p. 92. Pour Αυλουκεντος, cf. D. Detschew, *Die thrakischen Sprachreste*, p. 37 ; D. Dana, *OnomThrac*, p. 13. À propos des langues parlées dans cette famille de la plaine Killanienne, voir notamment les remarques de J.N. Adams, *Bilinguism and the Latin language*, Cambridge University Press, 2003, p. 512. D'après D. Dana, « Les Thraces dans les armées hellénistiques : essai d' 'histoire par les noms' », p. 109, les noms thraces d'époque hellénistique du type « Αυλου- » se rapportent plutôt à la Macédoine orientale, « Kenthos » étant également attesté dans cette région (p. 98, n. 28).

73 W.M. Calder, *AJA*, 36, 1932, p. 454, n° 5 = *MAMA*, VIII, 350 = *I. Sultan Dağı*, 505.

74 L. Robert, *Hellenica*, XIII, p. 93.

75 W.M. Calder, *AJA*, 36, 1932, pp. 453–454, n° 4 = *MAMA*, VIII, 348 = *I. Sultan Dağı*, 503. Pour le texte complet et son commentaire, cf. *infra* le chapitre consacré à la plaine Killanienne.

de l'empereur Maximin le Thrace[76] : il semblerait que cela soit un cas unique non seulement en Anatolie, mais peut-être aussi pour tout l'Orient romain. Les approximations du texte ont légitimement conduit W.M. Calder à attribuer cette base à Maximin le Thrace (235–238)[77], mais cela ne change rien au sens identitaire d'une telle dédicace civique, car les statues de cet empereur sont rares, surtout en Orient.

3 À Antioche de Pisidie

Si l'on trouve également des attestations de la présence thrace dans cette cité, force est de constater que c'est à un degré bien moindre qu'à Apollonia de Pisidie ou à Neapolis de Phrygie, en tout cas dans l'état actuel de notre documentation, sachant qu'Antioche de Pisidie a fourni, et de loin, le plus grand nombre de textes épigraphiques d'une manière générale. En 1922, W.M. Ramsay évoquait « a list of citizens, all Thracians »[78], à la suite de quoi L. Robert pesta afin que l'on retrouve la trace de cet important document dans les carnets du savant britannique[79], mais les recherches récentes menées par M.A. Byrne et G. Labarre dans ses « *Note-Books* » conservés à l'Ashmolean Museum d'Oxford ont été infructueuses sur ce point. Cependant les carnets de W.M. Ramsay ont permis de découvrir l'existence d'une autre inscription d'importance. En effet, on connaît maintenant à Antioche de Pisidie comme nom thrace Αυλουζελμις[80], lequel provient de la première ligne d'une liste de jeunes filles de la cité

76 D. Kienast, *Römische Kaisertabelle. Grundzüge einer römischen Kaiserchronologie*, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt, 1996[2], p. 185.

77 Sur cela, voir les détails dans le chapitre consacré aux territoires civiques, à propos de la plaine Killanienne. Cf. aussi M.A. Speidel, « Maximinus and the Thracians. Herodian on the coup of 235, and ethnic networks in the Roman army in the third century CE », Cluj-Napoca, 2016, pp. 339–365.

78 W.M. Ramsay, « Studies in the Roman Province Galatia. III. Imperial Government of the Province of Galatia », *JRS*, 12, 1922, p. 186.

79 L. Robert, *Noms indigènes*, p. 360, n. 3 ; id., *Monnaies grecques. Types, légendes, magistrats monétaires et géographie*, Droz, Genève-Paris, 1967, p. 32, n. 5.

80 D. Detschew, *Die thrakischen Sprachreste*, p. 35 ; D. Dana, *OnomThrac*, p. 18 ; voir aussi *SEG*, 40, 1169 (à Comana du Pont / Tokat) pour une attestation hellénistique en Anatolie continentale (cf. C. Brixhe & A. Panayotou, *Bull. épigr.*, 1991, p. 532, n° 582) ; cf. par ailleurs l'attestation du nom « Aulozelmis » à Érétrie (*IG*, XII, 9, 795) ; d'après D. Dana, « Les Thraces dans les armées hellénistiques : essai d' 'histoire par les noms' », p. 95, les noms thraces d'époque hellénistique du type « -ζελμις » se rapportent plutôt à la Macédoine orientale, les noms au radical « Αυλου- » étant en général issus de Thrace

donnant pour chacune leur patronyme et leur papponyme[81]. W.M. Ramsay ne fait pas allusion à cette liste lorsqu'il évoque celle, perdue, de « citoyens, tous Thraces », car il s'agit ici de noms de jeunes filles et d'anthroponymes presque tous grecs, à l'exception d'Αυλουζελμις, de Τατια (trois occurrences) et d'Ανμιον, et le grand savant qu'il était n'a pu confondre deux documents si différents et si importants pour l'histoire d'Antioche et de la région. Cette liste de 16 lignes est en tout cas très intéressante. Étant donné qu'elle ne montre aucun nom romain (d'origine latine) parmi ses 39 anthroponymes, on peut légitimement penser qu'elle est antérieure à la fondation coloniale augustéenne de 25 av. J.-C. ; elle date probablement du Ier siècle av. J.-C., avec ses alphas à barres brisées et ses sigmas à branches. Sachant que trois générations sont représentées dans ces filiations, plusieurs observations sont possibles. Tout d'abord nous pouvons remonter au temps des grands-pères des jeunes filles grâce à l'indication de 12 papponymes sur environ un siècle, ce qui nous donne *a priori* une indication des anthroponymes masculins de la cité vers la fin du IIe siècle av. J.-C. : ces noms sont *a priori* banals, gréco-macédoniens dans leur grande majorité ; on note que nous avons même le nom d'un arrière-grand-père à la ligne 3 : Τίμων. Ce qui frappe est l'endogamie marquée des élites grecques de la cité, car comme le fait remarquer à juste titre G. Labarre, il doit s'agir de jeunes filles « de bonne famille » liées à un culte particulier. En raison des origines magnètes d'Antioche de Pisidie signalées par Strabon (XII, 8, 14), on pense à un culte ionien, spécialement à celui d'Artémis, d'une part en raison de ce que l'on connaît des Ourses du Brauron en Attique, d'autre part lorsqu'on songe au culte comme au sanctuaire d'Artémis Leucophryènè à Magnésie du Méandre[82], d'autant plus que S. Mitchell a souligné l'influence architecturale éventuelle du module de ce temple sur celui de Mèn Askaènos[83] ; on connaît surtout un influent sanctuaire de la « Grande Artémis » à Sağır, au Nord d'Antioche de Pisidie[84]. Pour revenir à l'endogamie des élites grecques de

---

égéenne et occidentale (p. 109) ; Doulèzelmis renvoie selon lui à la Macédoine orientale (p. 98, n. 28).

81 *NIA*, pp. 29–30, n° 27, avec photographie du carnet de Ramsay p. 132 = *Note-book* 1912–1913, n° 88.

82 Où la divinité est dite « archégète de la cité » (*OGIS*, 695, l. 15 ; 557, l. 20 ; 560, l. 15 ; *I. Magnesia* 89, l. 25 ; *I. Magnesia*, 100a, l. 18, etc) ; cf. notamment T.C.W. Stinton, « Iphigenia and the Bears of Brauron », *The Classical Quarterly*, 26/1, 1976, pp. 11–13.

83 S. Mitchell & M. Waelkens, *Pisidian Antioch. The Site and Its Monuments*, Duckworth/Classical Press of Wales, London-Swansea, 1998, pp. 50–68 (ensuite abrégé *Pisidian Antioch*). L'influence des temples ioniens est en tout cas manifeste.

84 Voir **carte 4**.

la cité, disons qu'Aulouzelmis fait figure d'exception thrace parmi les 39 anthroponymes de la liste d'Antioche de Pisidie[85].

Comme on le sait, l'autre attestation d'une anthroponymie thrace, toujours parmi les élites d'Antioche de Pisidie, est le nom partiellement conservé («ΔΕΝΘΗ-») d'un magistrat monétaire sur la légende d'une monnaie autonome de la cité qui doit dater de la fin de l'époque hellénistique[86]. Parmi la série des noms, souvent abrégés, des monétaires des IIe–Ier siècles av. J.-C.[87], on pourrait ajouter, à titre d'hypothèse, «ΣΚΙΛ-», qui pourrait renvoyer à Σκίλας[88] (ou à une forme basée sur Σκιλ-)[89], mais encore «ΣΑΘ-»[90], que l'on peut rapprocher de Σαθης[91], et dont la forme est proche des anthroponymes *a priori* thraces masculins tels que Σατοκος[92], Σάτρης[93] ou Σατραλις[94]. On note que parmi la liste des 41 magistrats monétaires d'Antioche de Pisidie établie par W. Leschhorn pour cette époque précédant la refondation augustéenne, seuls les trois noms

85 Les deux seuls autres noms culturellement non-helléniques sont les anthroponymes féminins anatoliens Tatia (ll. 6, 11, 12 ; L. Zgusta, *KPN*, pp. 499–501, § 1517–10) et Anmion (l. 15 ; L. Zgusta, *KPN*, p. 63, § 57–21).

86 L. Robert, *Monnaies grecques. Types, légendes, magistrats monétaires et géographie*, pp. 31–32, avec les références numismatiques et onomastiques utiles ; voir également id., « Notes et discussions. Voyages épigraphiques en Asie Mineure », *RPh*, 68, 1943, pp. 197–201 ; D. Dana, *OnomThrac*, p. 121. On note qu'un certain Δεντουζελμις est attesté en Égypte entre 140 et 116 av. J.-C. dans une dédicace à Ptolémée VIII Évergète II (*SEG*, 41, 1634).

87 Voir W. Leschhorn, *Lexikon der Aufschriften auf griechischen Münzen*, II, *Ethnika und Beamtennamen*, p. 982, lequel précise toutefois, n. 2, que certaines monnaies pourraient émaner d'une autre Antioche, par exemple Antioche du Méandre ou Antioche de Carie/Alabanda.

88 D. Detschew, *Die thrakischen Sprachreste*, pp. 458–459. À moins qu'il s'agisse d'une autre origine linguistique (iranienne ?). D'après D. Dana, « Les Thraces dans les armées hellénistiques : essai d' 'histoire par les noms' », p. 95, les noms thraces d'époque hellénistique du type « -kilas » se rapportent plutôt à la Macédoine orientale.

89 Voir par exemple, pour l'époque hellénistique, Σκίλουρος (*IosPE* I² 668, à Simferopol, en Crimée, environ entre 120 et 63 av. J.-C. ; *SEG*, 37, 674, à Panticapée entre 140 et 111 av. J.-C.).

90 Pour les abréviations des légendes « ΣΑΘ- » et « ΣΚΙΛ- », attribuées depuis un certain temps à Antioche / Carie, cf. T.E. Mionnet, *Description de médailles antiques, grecques et romaines*, Suppl. 6, Paris, 1833, p. 448, n° 68–69, avec mes remerciements à Wolfgang Leschhorn pour ces précisions.

91 Attesté en Thrace à Augusta Traiana en 202 ap. J.-C. (*IGBulg*, III.2, 1690 ; D. Dana, *OnomThrac*, p. 304).

92 V. Beševliev, *Untersuchungen über die Personennamen bei den Thrakern*, p. 3, 7. Nom attesté en Mysie et Lydie (D. Dana, *OnomThrac*, p. 304).

93 D. Dana, *OnomThrac*, p. 305.

94 D. Detschew, *Die thrakischen Sprachreste*, p. 426.

thraces dont les légendes ont été repérées semblent ne pas être culturellement helléniques, ce qui est remarquable. Il semble assez clair que nous ayons là la plus ancienne attestation historique de la présence thrace en Phrygie Parorée, ici en rapport avec le noyau des colons gréco-macédoniens d'Antioche de Pisidie.

4 Le terme κόλων

Il n'a échappé à personne que les colons lyciens et thraces d'Apollonia de Pisidie et de Neapolis de Phrygie se présentent sous le terme de κόλων, directement dérivé du latin *colonus*[95], préféré à celui de κάτοικος (ou de κληροῦχος), que l'on aurait pourtant pu croire nettement plus prestigieux car plus ancien, se rapportant surtout au départ à l'histoire de la conquête alexandrine et des diadoques (voir par exemple les monnaies d'époque sévérienne évoquées précédemment). Cette appellation, qui a créé hésitations et confusions, en conduisant certains historiens à postuler pour l'installation des colons précités à l'époque impériale romaine, incite à percevoir une forte influence romaine dans cette proclamation identitaire[96], laquelle tient à la fois au contexte de l'Orient impérial romain et au rayonnement exceptionnel de la colonie romaine d'Antioche de Pisidie[97]. Nous ne reprendrons pas ici toutes les hypothèses de nos prédécesseurs et collègues, car il existe un consensus grandissant pour dater de l'époque hellénistique la venue des colons lyciens et thraces à Apollonia de Pisidie et à Neapolis de Phrygie[98]. En raison de l'histoire hellénistique de la Phrygie Parorée que nous connaissons dans ses grandes lignes, les colons en question n'auraient pu être installés que par les souverains séleucides ou attalides. Nous verrons pourquoi et à quelle occasion ils furent installés par les seconds.

Il importe de garder à l'esprit qu'à l'époque impériale, Apollonia de Pisidie, en dépit de son beau territoire aux confins orientaux de la déjà ancienne province romaine républicaine et sénatoriale d'Asie, était encadrée d'assez près par deux puissantes cités : à l'Ouest, Apamée de Phrygie, grande place com-

---

95 A.H.M. Jones, *The Cities of the Eastern Roman Provinces*, p. 140 ; W.M. Calder, « A Hellenistic survival at Eucarpia », *AS*, 6, 1956, p. 51.

96 G.M. Cohen, *Hellenistic Settlements*, p. 285 ; C. Brélaz, « Des communautés de citoyens romains sur le territoire de cités grecques : statut politico-administratif et régime des terres », dans F. Lerouxel & A.-V. Pont (éds), *Propriétaires et citoyens dans l'Orient romain*, Ausonius, Bordeaux, 2016, pp. 69–86.

97 Voir déjà J.G.C. Anderson, *JHS*, 18, 1898, p. 96.

98 G.M. Cohen, *Hellenistic Settlements*, pp. 287–289, 348–349.

merciale au passé prestigieux, ancienne résidence des grands rois achéménides (Kelainai) et capitale d'Antigone le Borgne, mais aussi haut lieu diplomatique de la haute vallée du Méandre où fut signé le fameux « traité d'Apamée » qui allait en 188 av. J.-C. marquer de son sceau le déclin d'Antiochos III le Grand et des Séleucides dans l'Orient méditerranéen ; à l'Est Antioche de Pisidie, colonie séleucide refondée par Auguste et dominant en réalité toute la Phrygie Parorée intérieure « vers la Pisidie », en fait à la tête de tout le réseau colonial augustéen au Sud du Taurus, une maîtresse stratégique aux confins occidentaux de la plus récente province romaine impériale de Galatie[99], une clé de voûte sise entre Ancyre et la plaine de Pamphylie, au centre de gravité de la « route commune » anatolienne reliant l'Ionie aux Portes de Cilicie et à la Syrie. Quant à Neapolis de Phrygie, fondée non loin d'Anaboura près du lac Karalis, elle ne pouvait non plus rivaliser avec Antioche de Pisidie, pas plus qu'avec Ikonion en Lycaonie. Lorsqu'à une époque de relative homogénéisation politique et culturelle de l'empire romain, un certain nombre de communautés d'Orient affirmèrent leur identité culturelle et historique sur leurs monnaies ou dans les inscriptions officielles, Apollonia et Neapolis choisirent donc de se présenter comme des communautés de colons en utilisant le terme grec issu du latin, en référence aux puissants et prestigieux colons romains d'Antioche de Pisidie, pourvus du *Ius Italicum*. Comme nous le verrons ailleurs, il s'agissait à la fois de s'affirmer et de se singulariser par rapport à d'autres communautés vivant dans la région, qui firent de même entre la deuxième moitié du Ier siècle et le milieu du IIIe siècle de notre ère : les Phrygiens, les Pisidiens, et les Grecs, dont certains se disaient descendants des Achéens, des Lacédémoniens, des Doriens, des Ioniens, ou des deux à la fois en alléguant des origines athéniennes et spartiates. Face à ces autres communautés, la culture qu'ils revendiquaient était triple : allogène en tant que « lycienne » et « thrace » d'un point de vue ethnique, « grecque » par la langue dans l'expression culturelle[100], « romaine » et politique par le choix du vocable colonial directement issu du latin.

99 Cela va dans le sens de l'appréciation de Cicéron (*De lege agraria*, II, 27, 73), qui voyait dans les colonies des *propugnacula imperii Romani*, « postes avancés de l'empire romain ». Sur ces considérations, le rôle des colonies d'après les historiens et les *agrimensores* romains, et l'ordonnancement des nouveaux espaces cadastrés, voir J.-Y. Guillaumin, « Organisation d'un territoire de colonie : les exigences théoriques des textes gromatiques », dans H. Bru, G. Labarre & G. Tirologos (éds), *Espaces et territoires des colonies romaines d'Orient*, PUFC, Besançon, 2016, pp. 13–24.

100 À titre d'exemple significatif, la version des *Res gestae divi Augusti* découverte sur l'acropole d'Apollonia de Pisidie était gravée en grec : le loyalisme envers Auguste et le pouvoir impérial s'exprime, mais pas en latin comme dans la colonie d'Antioche de Pisidie.

S. Mitchell remarque que l'épigraphie et la numismatique donnent en grec la formule « les colons Apolloniates Lyciens Thraces », sauf dans un cas relevé par W.M. Ramsay où on lit « les colons lyciens ET thraces »[101]. Certains ont voulu voir à Apollonia, en plus de ces colons thraces et lyciens, des colons « romains », S. Mitchell percevant une cité avec colons mais sans statut particulier[102], il est vrai à la suite de L. Robert[103] et de A.H.M. Jones[104]. Mais à Apollonia de Pisidie, le procurateur impérial Aurelios Apollonios est par exemple clairement honoré par ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος Ἀπολλωνιατῶν Λυκίων Θρακῶν κολώνων[105], c'est-à-dire par un même *politeuma*, lequel émet également les monnaies avec cette titulature officielle[106]. Dans cette optique, il apparaît que cette affirmation identitaire et civique s'effectue par rapport à d'autres groupes socio-culturels de la région, nous l'avons dit : par rapport aux Grecs *stricto sensu*, bien que l'on se trouve dans une *polis* d'origine hellénistique ; par rapport aux puissants colons romains de plein droit d'Antioche de Pisidie, même si l'on s'inspire du vocable latin ; mais aussi par rapport aux Phrygiens et aux Pisidiens vivant souvent aux alentours dans les parties les plus escarpées de la région ou en marge des territoires cultivables, tout comme les Galates avaient été repoussés par Manlius Vulso[107] et les Attalides sur les plateaux steppiques de la Phrygie en 189 avant notre ère[108]. En dépit de ces différenciations, la langue véhiculaire

---

101 W.M. Ramsay, *The Historical Geography of Asia Minor*, p. 172, vérifié par M. Christol et T. Drew-Bear, *Un castellum romain près d'Apamée de Phrygie*, p. 16, n° 1.

102 S. Mitchell, « Roman residents and Roman property in southern Asia Minor », dans E. Akurgal (éd.), *Proceedings of the Xth International Congress of Classical Archaeology*, Ankara, 1978, pp. 311–318.

103 J. & L. Robert, *Bull. épigr.*, 1958, p. 321, n° 467.

104 A.H.M. Jones, *The Cities of the Eastern Roman Provinces*, p. 140, 411, qui pensait à d'anciens soldats levés par Amyntas de Galatie, puis ensuite démobilisés et lotis par le pouvoir romain.

105 *CIG*, 3969 = *IGR*, III, 317 = *MAMA*, IV, 150.

106 Sur ce point, on peut distinguer ce formulaire de celui régulièrement utilisé par les autorités civiques d'Apamée de Phrygie ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος καὶ οἱ κατοικοῦντες Ῥωμαῖοι au cours du IIe siècle de notre ère (*IGR*, IV, 785–786 ; 788–789 ; 794) : la conjonction καί associe les « Romains résidents » mais en les distinguant, avec l'utilisation d'un participe, et non d'un nom commun tel que κάτοικοι. Cette manière de désigner les « résidents » est très prisée à Délos (où le mot traduit le terme juridique latin *consistentes*), ainsi que sur le littoral de l'Ionie, lieux où les négociants et trafiquants romains s'étaient massivement installés.

107 Notons en passant que parmi les élites civiques d'Antioche de Pisidie on compte un certain Manlius Torquatus, sans doute décurion et honoré par un décret des décurions de la ville (cf. *NIA*, p. 78, n° 168 = W.M. Ramsay, *Note-book* 1914 A n° 35 ; *NIA*, pp. 100–101, n° 187 = W.M. Ramsay, *Note-books* 1912 B n° 161 et 1912–1913 n° 86).

108 Pour ce qui concerne les Galates, voir notamment K. Strobel, *Die Galater. Geschichte*

de la région était bien sûr le grec, qui avait rapproché, unifié, culturellement et politiquement, les populations depuis Alexandre et les Diadoques, mais sans aplanir toutes les caractéristiques des groupes sociaux en présence.

5 Lyciens et Thraces en Phrygie Parorée : une question géopolitique

Il est assez clair que les destinées des Lyciens et des Thraces installés à Apollonia de Pisidie et à Neapolis de Phrygie sont indissolublement liées dans le temps comme dans l'espace, les Thraces étant également présents à Antioche de Pisidie. Aussi faut-il d'une part chercher quels furent les rapports historiques existant entre ces deux peuples, d'autre part observer attentivement leur distribution spatiale, qui est bien particulière[109]. En effet, en Phrygie Parorée intérieure (Phrygie dite « pisidienne »), dans ce « réduit » ou « cirque » pisido-phrygien, les Thraces sont attestés en trois endroits (Apollonia de Pisidie, Neapolis de Phrygie et Antioche de Pisidie) qui sont des lieux statégiques : Apollonia commande la passe entre la haute vallée du Méandre à l'Ouest et l'entrée vers l'intérieur du « cirque » pisido-phrygien, ainsi que le cours supérieur de l'Hippophoras (actuel Pupa Çay) ; Neapolis commande l'accès à cet espace lorsqu'on vient de Lycaonie par le *tractus Orondicus* ou par le Nord-Est de la Pisidie (région d'Amlada)[110] ; Antioche commande à la fois le centre et le

---

und Eigenart der keltischen Staatbildung auf dem Boden des hellenistischen Kleinasien I. *Untersuchungen zur Geschichte und geographischen Geographie der hellenistischen und römischen Kleinasien*, Akademie Verlag, Berlin, 1996.

109 Voir par exemple la carte synthétique de D. Dana, « Les Thraces dans les armées hellénistiques : essai d' 'histoire par les noms' », p. 113.

110 Voir **carte 3**. Maîtriser le point de passage de Neapolis dans l'angle Nord-Est du lac Karalis est essentiel à qui veut contrôler l'accès sud-oriental des plaines Killanienne et d'Antioche de Pisidie, car l'Ouest du lac est assez abruptement surplombé par le massif de l'Anamas Dağ qui devait être sur le territoire de Tymbriada, au point qu'une armée régulière n'emprunterait pas une route si dangereuse pour longer le vaste plan d'eau. Ajoutons que le seul autre moyen praticable pour sortir ou entrer de la plaine d'Antioche par l'Est est la route secondaire reliant la cité à Philomelion, de l'autre côté du Sultan Dağ (cf. M. Christol et T. Drew-Bear, *CCG*, 9, 1998, pp. 144–145, photographies fig. 4–5, et p. 147, carte fig. 6), un itinéraire qui exigeait que l'on tînt les crêtes de la chaîne montagneuse si emblématique de la Phrygie Parorée. Ce fut manifestement le rôle des orophylaques précisément recensés à l'Ouest et à l'Est du Sultan Dağ (à Şarkikaraağaç dans la plaine Killanienne sur le territoire de Neapolis de Phrygie : *MAMA*, VIII, 354 = *I. Sultan Dağı*, 509 ; à Kara Ağil sur le territoire probable de Thymbrion/Hadrianopolis en Lycaonie : *EJ*, n° 156 = *I. Sultan Dağı*, 230) pour la surveillance des montagnes et de leurs crêtes, qui pouvaient en outre se confondre avec les limites des territoires civiques (voir M. Sartre,

Nord de ce même espace intérieur, ainsi que le cours supérieur de l'Anthios (actuel Yalvaç Çay). En résumé, les trois cités d'une inégale puissance politique, démographique et économique[111] ont accueilli des contingents thraces en trois points stratégiques qui encadrent et verrouillent militairement les meilleures plaines cultivables[112] de toute la région, qui plus est riche en eau[113], forêts[114] et pacages.

La refondation de Mordiaion sous le nom d'Apollonia semble bien séleucide, d'une part en raison de l'attestation, même tardive, du culte de Zeus ou Theos Nikatôr découverte dans la vallée de l'Hippophoras, la plaine de la cité[115], d'autre part en raison des modules du cadastre fossile de la cité (cf. *infra*). Antioche de Pisidie est une fondation séleucide en raison de la toponymie, mais également parce que l'on voit Antiochos III s'en préoccuper dans une lettre découverte en deux exemplaires, à Pamukçu (aux confins de la Lydie et de la Mysie orientale) et à Philomelion (Akşehir)[116] en Phrygie Parorée même, élément historique et épigraphique fondamental qu'il faut rapprocher de la lettre du roi à son plénipotentaire Zeuxis et reproduite par Flavius Josèphe, où le pouvoir central exprime clairement son souci d'assurer son emprise politique,

---

L'Orient romain. Provinces et sociétés provinciales en Méditerranée orientale d'Auguste aux Sévères [31av. J.-C.–235 ap. J.-C.], coll. « L'univers historique », Seuil, Paris, 1991, pp. 289–290, et surtout la discussion détaillée de C. Brélaz, *La sécurité publique en Asie Mineure sous le Principat [Ier–IIIe siècle ap. J.-C.]. Institutions municipales et institutions impériales dans l'Orient romain*, Schwabe, Basel, 2005, pp. 157–171 et pp. 403–404, notices E1–E6 ; ensuite abrégé *La sécurité publique*), cela dans une ambiance générale assez militarisée, sur laquelle nous reviendrons en détail dans le chapitre consacré aux territoires civiques de la Phrygie Parorée.

111 Dans l'ordre croissant : Neapolis, Apollonia, Antioche.

112 Les plaines d'Apollonia, d'Antioche et la plaine Killanienne.

113 Grâce aux deux rivières précitées ainsi qu'aux lacs d'Eğirdir/Hoyran et de Beyşehir.

114 Au moins sur les contreforts orientaux de l'Anamas Dağ et du Sultan Dağ, même si ces pentes sont aujourd'hui moins boisées que celles de la Pisidie, plus au Sud.

115 *MAMA*, IV, 226 = *SEG*, 6, 592 ; voir fig. 3, carte 2 et *supra*.

116 Dossier épigraphique publié (d'après la copie de Pamukçu) par H. Malay, « Letter of Antiochos III to Zeuxis with two covering letters (209 B.C.) », *EA*, 10, 1987, pp. 7–17, d'où *SEG*, 37, 1010, où l'anthroponyme thrace Bithys apparaît déjà, en rapport avec l'administration d'un district lydien sous la coupe de Zeuxis ; cf. P. Gauthier, *Bull. épigr.*, 1989, pp. 402–403, n° 276. J. Ma (op. cit., pp. 326–330, n° 4) reproduit et commente le dossier, tout en donnant des compléments bibliographiques ; H. Malay, « A copy of the letter of Antiochos III to Zeuxis (209 B.C.) », pp. 407–413 ; H. Müller, « Der hellenistische Archiereus », *Chiron*, 30, 2000, pp. 528–529, d'où *SEG*, 50, 1199 ; S. Dmitriev, *City Government in Hellenistic and Roman Asia Minor*, Oxford University Press, 2005, pp. 321–322, n. 154.

religieuse[117] et militaire en Lydie et en Phrygie par l'installation de *katoikoi*, en l'occurrence des Juifs hellénisés de Babylonie et de Mésopotamie[118]. Ces décisions d'Antiochos III datent de 212–205 av. J.-C., juste après l'usurpation de son cousin Achaios, alors que le grand roi séleucide se trouvait dans les Hautes Satrapies et reprenait en main l'Anatolie en s'appuyant sur des hommes de confiance, Zeuxis et Nikanôr[119]. Entre cette époque et celle du traité d'Apamée en 188 av. J.-C., nous n'avons manifestement pas d'éléments probants justifiant l'installation de colons thraces dans la région qui nous intéresse, mais il n'en va pas de même pour la période qui s'ouvre ensuite.

On sait que les *katoikoi* hellénistiques étaient voués à cultiver la terre et à occuper le terrain militairement comme politiquement au nom d'un roi, cela nécessairement face à une adversité déclarée et vérifiable sur le terrain, mais laquelle ? À l'époque du traité d'Apamée, c'est-à-dire du déclin séleucide en Anatolie centrale face à la montée en puissance de Pergame et de Rome, on songe rapidement aux Galates car conformément aux clauses territoriales du traité, le retrait des troupes d'Antiochos III au Sud du Taurus allait laisser à découvert toute la Phrygie Parorée en l'exposant à des incursions[120]. Suite à la défaite d'Antiochos III à Magnésie du Sipyle, une conférence diplomatique eut lieu à Rome en 189, où Eumène II de Pergame se rendit, en présence de

117 Spécialement par la création d'une grande prêtrise extraordinaire dont la juridiction couvrait nommément le sanctuaire de Mèn Askaènos sur le territoire d'Antioche de Pisidie.

118 Josèphe, *Antiquités Juives*, XII, 148–153. Sur cette lettre, sa datation et son authenticité, voir notamment H. Bengtson, *Die Strategie in der hellenistischen Zeit. Ein Beitrag zum antiken Staatsrecht*, II, Beck, München, 1944, pp. 110–112 ; A. Schalit, « The letter of Antiochus III to Zeuxis regarding the establishment of Jewish military colonies in Phrygia and Lydia », *Jewish Quarterly Review*, 50, 1960, pp. 292–296 ; G.M. Cohen, *The Seleucid Colonies. Studies in Founding, Administration and Organization*, (*Historia Einzelschriften*, 30), Steiner, Wiesbaden, 1978, pp. 5–9 (qui s'appuie sur H.H. Schmitt, *Untersuchungen zur Geschichte Antiochos' des Grossen und seiner Zeit*, Steiner, Wiesbaden, 1964, p. 85) ; J. Ma, op. cit., p. 49, 210–211 et 261, n. 42.

119 Voir notamment P. Gauthier, *Nouvelles inscriptions de Sardes*, II, Genève, 1989, pp. 15–19, 168–169 ; H. Bru, « L'origine des colons romains d'Antioche de Pisidie » dans H. Bru, F. Kirbihler & S. Lebreton (éds), op. cit., pp. 274–275.

120 Ce que Tite-Live (XXXVIII, 48, 1) résume en une phrase : *Quo longius Antiochus emotus esset, hoc impotentius in Asia Galli dominarentur, et quidquid est terrarum citra Tauri iuga Gallorum imperio, non uestro, adicissetis* (« Plus loin on aurait chassé Antiochus [III], plus démesurée allait être la tyrannie des Gaulois en Asie, et toutes les terres situées de ce côté du mont Taurus [en Anatolie cistaurique], vous les auriez ajoutées à l'empire des Gaulois, pas au vôtre », trad. R. Adam).

M. Aurelius Cotta (légat de L. Scipion) et des envoyés du roi séleucide. Tite-Live nous rapporte le discours du roi attalide devant le Sénat[121], le souverain confortant la puissance romaine et revendiquant une totale collaboration avec Rome : d'après le discours en question, le roi séleucide est politiquement repoussé de la zone cistaurique[122], « Car la Lycaonie, et chacune des deux Phrygies et la Pisidie dans son ensemble »[123] sont au pouvoir des Romains. Ce passage mérite un commentaire : la potentialité d'une mise au pas de la Phrygie Parorée est sous-entendue, de même que celle de toute la Pisidie. On se souvient que Selge avait aussi bien résisté à Achaios qu'à Antiochos III dans le dernier quart du IIIe siècle et jusqu'au printemps 193 av. J.-C.[124], sachant qu'il fallut ensuite plusieurs expéditions, dont celle de P. Servilius Vatia Isauricus, avant la colonisation augustéenne régionale qui fut décisive à l'avancée d'un pouvoir d'État capable d'annexer la Pisidie[125]. Les clauses territoriales du traité d'Apamée (188 av. J.-C.) entérinant la défaite d'Antiochos III apportent ensuite un jalon essentiel à notre enquête : à Rome le Sénat en fixa les grandes lignes, mais c'est une commission de *decemviri* (dix légats romains) qui fut chargée de l'exécution du traité sur place[126]. En rapport avec notre dossier, les régions ou villes qui tombèrent sous la coupe des Attalides furent[127] : la Phrygie hellespontique, la Grande Phrygie, une partie de la Mysie, la Lycaonie, la Milyade, la Lydie, Tralles, Éphèse et Telmessos, puis, un peu plus tard dans les tractations, la Pamphylie. À ces nouvelles possessions pergaméniennes, il importe de souligner la mention de la cité lycienne de Telmessos[128], qui ne fut pas cédée aux Rhodiens ayant déjà

121 Tite-Live, XXXVII, 52–54.

122 Tite-Live, XXXVII, 52, 4 et XXXVII, 53, 25. Sur les conséquences du traité d'Apamée et les Attalides, voir notamment L. Robert, *Études anatoliennes. Recherches sur les inscriptions grecques de l'Asie Mineure*, De Boccard, Paris, 1937, p. 86 ; E. Meyer, *Die Grenzen der hellenistischen Staaten in Kleinasien*, Füssli, Zürich-Leipzig, 1925, p. 154.

123 Tite-Live, XXXVII, 54, 11 : *Nam et Lycaonia et Phrygia utraque et Pisidia omnis.*

124 Polybe, V, 73, 8 ; V, 74, 3 ; Tite-Live, XXXV, 13, 5 ; J.D. Grainger, *The Roman war of Antiochos the Great*, Brill, Leiden-Boston, 2002, pp. 145–146, 153.

125 R. Syme, *Anatolica*, pp. 204–269 ; S. Mitchell, *Anatolia*, I, pp. 70–79 ; B. Levick, *Roman Colonies in Southern Asia Minor*, Clarendon Press, Oxford, 1967 (ensuite abrégé *RCSAM*).

126 Polybe, XXI, 45, 1 ; Tite-Live, XXXVII, 55, 7. Voir M. Holleaux, « La clause territoriale du traité d'Apamée (188 av. J.-C.) », *RÉG*, 44, 1931, pp. 304–319 et *REG*, 45, 1932, pp. 7–31 (= *Études d'épigraphie et d'histoire grecques*, V, Maisonneuve, Paris, 1957, pp. 208–243).

127 D'après Polybe, XXI, 45, 10 ; Tite-Live, XXXVII, 56, 2 et XXXVIII, 39, 15–16.

128 Polybe, XXI, 45, 8 et 10 ; Tite-Live, XXXVII, 56, 4–5. C'est Vulso qui reçut la soumission de la ville (Tite-Live, XXXVIII, 39, 3). Sur la cité à cette époque et Ptolémée de Telmessos, voir notamment M. Holleaux, *Études d'épigraphie et d'histoire grecques*, III, De Boccard, Paris, 1942, pp. 365–404 ; sur la période précédente, dans le premier tiers du IIIe siècle av. J.-C.,

obtenu de Rome la Lycie et la Carie jusqu'au Méandre[129]. On retiendra qu'au sein de leur vaste et nouveau domaine, les Attalides avaient désormais autorité sur les Lyciens de Milyade et de Telmessos[130], mais aussi sur les Thraces vivant en Phrygie hellespontique, en Mysie, ainsi qu'en Chersonèse de Thrace et sur le territoire de Lysimacheia[131].

Cette guerre impressionnante et complexe ayant opposé les Séleucides à Pergame, Rome et Rhodes fait souvent oublier les impitoyables guerres galatiques qui se prolongèrent après le traité d'Apamée et créèrent dans la région un traumatisme humain et un séisme géopolitique[132]. Face à la menace de la coalition pro-romaine, Antiochos III se fit largement fournir en contingents galates[133], qui étaient de logiques alliés pour contrer Pergame au centre et à l'Ouest de

---

cf. M. Wörrle, « Epigraphische Forschungen zur Geschichte Lykiens II. Ptolemaios II. und Telmessos », *Chiron*, 8, 1978, pp. 201–246 ; voir aussi, pour l'intérêt porté à Telmessos par les rois hellénistiques, M. Wörrle, « Epigraphische Forschungen zur Geschichte Lykiens III. Ein hellenistischer Königsbrief aus Telmessos », *Chiron*, 9, 1979, pp. 83–111.

129 Polybe, XXI, 45, 8 ; Tite-Live, XXXVIII, 39, 13.

130 Voir A. Bresson, « Unity, Diversity and Conflict in Hellenistic Lykia », dans H. Elton & G. Reger (éds), *Regionalism in Hellenistic and Roman Asia Minor*, Ausonius, Bordeaux, 2007, p. 76. Le pouvoir royal s'est peut-être intéressé de près à la gestion du territoire de cette cité à l'époque d'Antiochos III ou d'Eumène II (cf. *SEG*, 29, 1516 ; J.& L. Robert, *Bull. épigr.*, 1980, pp. 455–458, n° 484 ; *SEG*, 37, 1230), sachant que ce dernier roi a écrit une lettre qui répondait en 181 av. J.-C. à la pétition d'une communauté locale (οἱ κατοικοῦντες ἐν Καρδάκων κώμῃ) en difficulté : voir M. Segre, « Iscrizioni di Licia », *Clara Rhodos*, 9, 1938, pp. 190–207 ; F.G. Maier, *Griechische Mauerbauinschriften*, I, Quelle & Meyer, Heidelberg, 1959, pp. 248–250, n° 76 ; G.M. Cohen, *Hellenistic Settlements*, p. 330 ; B. Virgilio, *Lancia, diadema e porpora. Il re e la regalità ellenistica* (Studi ellenistici, 14), Pise, 2003² (1ère éd. 1999), pp. 300–302, n° 32 ; J. Ma, op. cit., p. 272, n. 151 ; C. Mileta, *Der König und sein Land. Untersuchungen zur Herrschaft der hellenistischen Monarchen über das königliche Gebiet Kleinasiens und seine Bevölkerung* (Klio, Bh. N.F. 14), Berlin, 2008, p. 150, n° I.13 (avec traduction en allemand). La cité fut restituée aux Lyciens par les Romains en 133 av. J.-C., à la fin du règne d'Attale III de Pergame (Strabon, XIV, 3, 4).

131 Polybe, XXI, 45, 9 ; Tite-Live, XXXVIII, 39, 14–16.

132 Sur les conséquences de ce conflit en Asie Mineure, voir Éd. Will, *Histoire politique du monde hellénistique (323–30 av. J.-C.)*, II, Seuil, Paris, 2003², pp. 285–301 (1ère éd. Presses universitaires de Nancy 1966–1967).

133 Tite-Live, XXXVIII, 12, 3–4 : *cum Gallis* [...] *qui et auxiliis iuuissent Antiochum* ; l'historien ajoute ensuite qu'en 189 av. J.-C. Cn. Manlius Vulso envoya des émissaires à Éposognatus, *qui unus ex regulis et in Eumenis manserat amiticia et negauerat Antiocho aduersus Romanos auxilia* (XXXVIII, 18, 1 : « le seul prince gaulois qui fût resté dans l'amitié d'Eumène [II de Pergame] et eût refusé à Antiochus [III] des troupes contre les Romains », trad. R. Adam ; cf. aussi Polybe, XXI, 37, 1–3) ; cela est également confirmé plus loin dans le texte à l'occasion de discussions politiques qui eurent lieu à Rome en 187 av. J.-C. : *sciatisne in*

l'Anatolie. Ce fut pour le consul romain Cn. Manlius Vulso un prétexte afin d'attaquer les Galates en 189 av. J.-C. lors d'une campagne assez précisément relatée par Polybe (livre XXI) et Tite-Live (livre XXXVIII), sur laquelle nous nous contenterons de revenir en soulignant ici le rôle des Attalides et la question des territoires cultivables.

Attale, frère du roi pergaménien Eumène II (197–159 av. J.-C.) et futur Attale II (159–138 av. J.-C.), fut en 189 av. J.-C. appelé par Vulso, auprès duquel son rôle ne fut pas tant de fournir 1000 fantassins et 500 cavaliers que de faire bénéficier le consul romain de sa connaissance de l'Anatolie en tant qu'allié[134]. Cela dit, le jeune Attale se montra très actif sur le terrain[135], en participant aux opérations militaires contre les Galates grâce à ses archers et frondeurs crétois, mais également grâce à « ses » Thraces[136]. Après la défaite des Galates Tolistoboges au mont Olympos (au Nord-Est de Gordion), Attale avait en outre participé à des pourparlers de paix à Ancyre pour le compte de Rome[137]. Dans le prolongement de la défaite des Galates Tectosages et Trocmes à la bataille de Magava, les Celtes s'étaient retirés provisoirement au-delà de l'Halys et Vulso avait pris ses quartiers d'hiver à Éphèse fin 189 av. J.-C., avant de revenir à Apamée de Phrygie au printemps suivant pour la conclusion du fameux traité, lequel entraîna de nombreux différends et des contestations locales et civiques qu'il fallait apaiser dans le cadre du règlement du conflit avec Antiochos III et du « nouvel ordre des choses » qui apparut alors à l'instigation du pouvoir romain[138]. Parmi les nouveaux problèmes qui se posaient se trouvait celui des terres cultivables qui allaient être clairement convoitées par les Galates en Anatolie centrale puisque le pouvoir séleucide devait dorénavant se retirer au Sud du Taurus. Nos deux sources littéraires sont très claires sur ce point fondamental : à deux reprises, d'abord dans un excursus sur l'invasion celtique de l'Asie Mineure par les Galates en 279–277 av. J.-C., puis dans un discours de Vulso recomposé, Tite-Live évoque « l'immense horde poussée par le manque de terres »[139], les Galates ayant été « chassés par le manque de terres »[140], sachant que l'historien idéalise par ailleurs l'Anatolie abondante en tout, à la terre fertile. En raison

exercitu Antiochi Gallorum legiones fuisse (XXXVIII, 48, 7 : « ne savez-vous pas que l'armée d'Antiochus [III] comportait des légions gauloises »).

134 Tite-Live, XXXVIII, 12, 7–8 ; Polybe, XXI, 39, 10 ; XXI, 40, 9.

135 Tite-Live, XXXVIII, 20, 3.

136 Tite-Live, XXXVIII, 21, 2 : *ab Attalo Cretenses sagittarii et funditores et Tralles et Thraeces.*

137 Tite-Live, XXXVIII, 25, 5.

138 Tite-Live, XXXVIII, 39, 5.

139 Tite-Live, XXXVIII, 16, 1 : *magna hominum uis, seu inopia agri.*

140 Tite-Live, XXXVIII, 17, 16 : *Extorres inopia agrorum.*

de l'aridité des plateaux phrygiens (par exemple la vallée de l'Axylon) où les Galates avaient été repoussés par les Pergaméniens depuis le IIIe siècle av. J.-C., cette quête de terres fertiles par les peuplades celtiques présentes en Anatolie était plus que jamais d'actualité en raison du recul de la puissance politique séleucide au Sud du Taurus, raison pour laquelle Vulso demanda instamment aux émissaires galates, venus le rencontrer en 188 av. J.-C. dans l'Hellespont à son retour vers Rome, de «rester dans les limites de leurs terres»[141], d'après Tite-Live, ce que l'on peut rapprocher d'un fragment de Polybe[142].

Or en 168 av. J.-C., les Galates se soulevèrent de nouveau face aux Attalides[143], lesquels avaient désormais pleine autorité pour intervenir face à eux dans les régions sous la juridiction de Pergame depuis le traité d'Apamée. À ce moment, Attale se plaignit à Rome des difficultés rencontrées face aux Celtes d'Asie[144], d'autant plus que ces derniers furent soutenus vers 168–163 av. J.-C. par certaines cités de Pisidie, parmi lesquelles Selge[145] et manifestement Amlada, comme nous l'apprend un document essentiel: une lettre d'Attale gravée à Amlada vers 160 av. J.-C. par laquelle le frère d'Eumène II réduit les indemnités de guerre des habitants et libère des otages de la cité vaincue en témoignage d'apaisement, suite à une ambassade de la ville envoyée à Pergame en vue d'adoucir les sanctions ayant résulté des guerres galatiques[146].

---

141 Tite-Live, XXXVIII, 40, 2: *agrorumque suorum terminis se continerent*. À la suite de cette injonction, le consul romain franchit l'Hellespont et campa avec son armée à Lysimacheia.

142 Ὅτι τοῖς παρὰ τῶν ἐκ τῆς Ἀσίας Γαλατῶν πρεσβευταῖς συνεχώρησαν τὴν αὐτονομίαν μένουσιν ἐν ταῖς ἰδίαις κατοικίαις καὶ μὴ στρατευομένοις ἐκτὸς τῶν ἰδίων ὅρων. Le fragment est en outre rapprochable de l'entame des livres XXX et XXXI couvrant la période 168–161 av. J.-C.

143 Voir notamment Polybe, XXIX, 22, 4; XXX, 19, 12; Tite-Live, XLV, 9, 3 et XLV, 19, 12. Sur cette période, voir M. Sartre, *L'Anatolie hellénistique*, pp. 199–206, spécialement pp. 203–206; A. Avram & G. Tsetskhladze, «A new Attalid letter from Pessinus», *ZPE*, 191, 2014, pp. 151–181; P. Thonemann, «Pessinous and the Attalids: a new royal letter», *ZPE*, 194, 2015, pp. 117–128.

144 Polybe, XXX, 1, 1–2; XXX, 3, 2.

145 Polybe, XXXI, 1, 1–2, apparemment à l'instigation de Prusias II de Bithynie, voisin et ennemi de Pergame. Voir aussi Trogue Pompée, *Prologue*, 34.

146 *OGIS*, 751 = C.B. Welles, *Royal Correspondence in the Hellenistic Period. A Study in Greek Epigraphy*, Roma, 1966^2 (1ère éd. 1934), pp. 237–241, n° 54 (ensuite abrégé *Royal Correspondence*); H. Swoboda, J. Keil & F. Knoll, *Denkmäler aus Lykaonien, Pamphylien und Isaurien*, Wien, 1935, n° 74; R. Flacelière & P. Roussel, *Bull. épigr.*, 1936, p. 386, qui évoquent une hésitation d'attribution entre Attale II et III pour désigner l'auteur de la lettre principale. Sur ce document, voir M. Holleaux, «Sur la lettre d'Attale aux Amladeis», *RÉA*, 20, 1918, pp. 17–19 (= *Études d'épigraphie et d'histoire grecques*, II, De Boccard, Paris, 1938, pp. 149–151). Une lettre de la même période envoyée par Attale à Olbasa en Milyade confirme des

Eumène II et Attale s'occupèrent beaucoup de la région à cette époque[147], non seulement en écrivant à plusieurs reprises à Attis, prêtre du temple de Cybèle à Pessinonte entre 163 et 156 av. J.-C.[148], mais également en octroyant aux habitants de Toriaion (Tyriaion), en Phrygie du Sud (aux confins de la Lycaonie, à l'Est de la chaîne montagneuse du Sultan Dağ), le droit de se constituer en *polis* grecque par la reconnaissance d'un même *politeuma* regroupant Grecs et Galates[149], ce qu'il faut vraisemblablement interpréter comme la volonté politique d'un encouragement à la sédentarisation de ces derniers. Au surplus, une lettre d'Attale (futur Attale II à cette époque) au clergé de Pessinonte écrite entre 166 et 159 av. J.-C. incite à penser que des *katoikoi* furent installés à Amorion afin de protéger la Phrygie méridionale suite à la guerre galatique de 168–166 avant notre ère[150]. D'où l'hypothèse probable que les Attalides, très entreprenants, aient stratégiquement fermé l'intérieur de la Phrygie Parorée aux incursions galates et pisidiennes en plaçant des colons lyciens et thraces à Apollonia de Pisidie et à Neapolis de Phrygie vers cette époque, sûrement peu après l'offensive galate de 168.

Conclusions

Plusieurs éléments historiques bien documentés corroborent en effet l'hypothèse d'une installation des colons lyciens et thraces à Apollonia de Pisidie et Neapolis de Phrygie par les souverains Attalides, environ entre 168–166 et 150 avant notre ère. Tout d'abord l'onomastique galate est d'une manière générale

---

opérations militaires et l'implication des Attalides en Pisidie, dans ce cas plus au Sud-Ouest (R.A. Kearsley, « The Milyas and the Attalids : a decree of the city of Olbasa and a new royal letter of the second century B.C. », *AS*, 44, 1994, pp. 47–57 ; P. Gauthier, *Bull. épigr.*, 1997, pp. 578–579, n° 563).

147 Voir *MAMA*, VI, 173 : les habitants d'Apamée de Phrygie leur érigèrent ainsi des statues (lignes 10–11), dont le socle évoque une guerre non précisée (ligne 13) ; peut-être pourrait-il s'agir de la guerre galatique des années 160, à moins qu'il ne soit simplement question du conflit précédent entre Rome et Antiochos III.

148 C.B. Welles, *Royal Correspondence*, n° 55–61.

149 L. Jonnes & M. Ricl, « A new royal inscription from Phrygia Paroreios : Eumenes II grants Tyriaion the status of a polis », *EA*, 29, 1997, pp. 1–29 ; P. Gauthier, *Bull. épigr.*, 1999, pp. 680–682, n° 509 ; C. Schuler, « Kolonisten und Einheimische in einer attalidischen Polisgründung », *ZPE*, 128, 1999, pp. 124–132 ; *I. Sultan Dağı*, 393 ; *SEG*, 47, 1745 ; *SEG*, 55, 1428. Il s'agit d'une lettre d'Eumène II de Pergame, datable d'entre le traité d'Apamée et la mort du roi (188–159 av. J.-C.), sur laquelle nous reviendrons *infra*.

150 Cf. A. Avram & G. Tsetskhladze, *ZPE*, 191, 2014, pp. 160–167. Voir **carte 1**.

absente à l'intérieur des montagnes de la Phrygie Parorée, au cœur du cirque pisido-phrygien[151]. Face à cette absence, l'onomastique thrace présente dans la région en question, à Apollonia de Pisidie, Neapolis de Phrygie et Antioche de Pisidie, remonte pour l'essentiel au IIe siècle av. J.-C., comme le montre par exemple l'anthroponyme Mokaporis dont on trouve un parallèle au sein de la garnison attalide d'Égine (cf. *supra*), sachant que les Thraces étaient bien actifs dans l'armée d'Attale qui s'est jointe aux soldats romains de Cn. Manlius Vulso. Si définir la provenance exacte des Thraces recrutés par les Attalides est improbable, on peut néanmoins formuler des hypothèses. Dès 188 av. J.-C., le traité d'Apamée a permis de mettre sous la coupe de ces souverains des régions largement peuplées par les Thraces, parmi lesquelles on citera la Phrygie hellespontique, la Chersonèse de Thrace, le territoire de Lysimacheia, mais aussi une partie de la Mysie antérieurement sous la domination de Prusias II de Bithynie[152]. Sur ce dernier point, on se demande si Apollonia du Rhyndakos et sa région, aux confins de la Mysie et de la Bithynie[153], ne joua pas un rôle particulier à cette période, car d'une part un décret honorifique du IIe siècle av. J.-C. qui émane de cette cité rend hommage à Polemaios fils d'Asklépiadès et à Zénon fils de Simylos, ce dernier étant à la tête d'un groupe de gardes du corps en tant que *strategos*, cela dans un environnement de *katoikoi*[154] qui

151 Mentionnons cependant au passage l'épigramme funéraire d'Apollonia de Pisidie évoquant Σαγαρις (sur ce nom qui semble avoir rayonné à partir de l'Asie Mineure, voir L. Robert, *Noms indigènes*, pp. 536–538), en rapport avec Dokimeion, mais citant surtout les Galates Trocmes chez qui un troupeau de bœufs fut sauvé de la famine dans ce texte datable de 162 ap. J.-C. (*CIG*, 3973 = *MAMA*, IV, 140 = R. Merkelbach & J. Stauber, *Steinepigramme aus dem griechischen Osten*, 3, *Der «Ferne Osten» und das Landesinnere bis zum Tauros*, Saur, München-Leipzig, 2001, pp. 413–414, n° 16/62/01) ; sur ce texte relatif à une offrande de deux bœufs en marbre de Dokimeion, voir L. Robert, *À travers l'Asie Mineure*, pp. 224–225 ; *SEG*, 30, 1473. Le patronyme grec Γαλάτης est par ailleurs attesté à Küçükkabaca, près d'Apollonia de Pisidie (*MAMA*, IV, 197).

152 Pour ce qui concerne les rapports entre la Bithynie et la Thrace, voir A. Avram, « Les Bithyniens en Thrace, en Mésie inférieure et dans le Pont Nord à l'époque impériale », dans H. Bru & G. Labarre (éds), *L'Anatolie des peuples, des cités et des cultures (IIe millénaire av. J.-C.–Ve siècle ap. J.-C.). Autour du projet d'Atlas historique et archéologique de l'Asie Mineure antique. Actes du colloque international de Besançon (26–27 novembre 2010)*, I, PUFC, Besançon, 2013, pp. 111–132.

153 Voir notamment M. Holleaux, « Inscription trouvée à Brousse », *BCH*, 48, 1924, pp. 1–57 ; id., *Études d'épigraphie et d'histoire grecques*, II, A. Maisonneuve, Paris, 1938, pp. 114–116 (éd. L. Robert). La cité mysienne semble avoir subi l'influence attalide dès l'époque de la chute d'Antiochos Hiérax, mais elle pourrait avoir été l'objet de luttes entre les Séleucides et le royaume de Bithynie à l'époque d'Antiochos III (cf. J. Ma, op. cit., p. 66 et p. 269, n. 126).

154 C. Tanrıver & S. Kütük, « The katoikia of Daphnous and the sanctuary of Apollon Daph-

durent être installés par les Attalides ; d'autre part les Apolloniates du Rhyndakos honorent à Apamée de Phrygie Ti. Claudius Mithridatès, grand-prêtre de la province d'Asie, sûrement au IIe siècle de notre ère, d'une manière qui pourrait témoigner de relations anciennes entre les deux villes[155]. Les Attalides, Eumène II ou Attale II, auraient-ils installé des *katoikoi* à Apollonia du Rhyndakos en même temps qu'ils auraient déplacé des Thraces du territoire de cette cité ou des alentours vers la Phrygie Parorée ? Toujours est-il qu'au moment de l'offensive galate en Anatolie, en 168–167 av. J.-C., Attale demanda à Rome qu'on lui remît les cités thraces d'Aïnos et de Maroneia à titre de « don » en échange de services rendus[156]. C'est dire que les Attalides avaient toute latitude pour recruter des Thraces à cette époque et les déplacer au sein de leur vaste domaine micrasiatique.

Dans ce même contexte, il est possible de formuler quelques hypothèses quant à l'origine des colons lyciens de Phrygie Parorée. Ces Lyciens ont pu venir de Telmessos, une principauté tombée aux mains des Attalides en 188 av. J.-C. grâce au traité d'Apamée, mais ils peuvent tout aussi bien être issus de Milyade ou de Kibyratide parce que plusieurs conflits violents eurent lieu entre la confédération lycienne d'une part et d'autre part les tyrans de Kibyratide et les Pisidiens de Termessos, cela à la faveur de l'effacement de l'influence de Rhodes par la volonté romaine après 167 avant notre ère[157]. Pour ces raisons, on peut donc assez bien comprendre que les Attalides aient « posté » des Lyciens (peut-être chassés de leurs cités de Milyade, ou de Kibyratide par le tyran Moa-

---

nousios in the territory of Apollonia ad Rhyndacum », *EA*, 21, 1993, pp. 100–101, n° 1 (= *SEG*, 43, 879) ; cf. aussi C. Schuler, *Ländliche Siedlungen und Gemeinden im hellenistischen und römischen Kleinasien*, (Vestigia, 50), C.H. Beck, München, 1998, p. 191, n. 139.

155 *CIG*, 3960 = *IGR*, IV, 787.

156 Polybe, XXX, 3, 3.

157 Les Rhodiens ayant refusé de s'engager aux côtés de Rome contre Persée de Macédoine, on sait que les Romains optèrent pour de lourdes mesures de rétorsion envers leur allié, d'une part en demandant à la puissance du Dodécanèse d'évacuer la Carie et la Lycie, d'autre part en faisant de Délos un port franc qui concurrença le commerce de Rhodes (voir Polybe, XXX, 5, 12 ; M. Sartre, *L'Anatolie hellénistique*, p. 160). En Lycie, le décret d'Araxa en l'honneur d'Orthagoras montre la situation chaotique qui résulta des conflits civiques régionaux impliquant au moins Araxa, Tlôs, Boubôn, Kibyra, Termessos et Xanthos, possiblement vers 155–150 av. J.-C. d'après A. Bresson, « Rhodes and Lycia in Hellenistic Times », dans V. Gabrielsen, P. Bilde, T. Engberg-Pedersen, L. Hannestad & J. Zahle (éds), *Hellenistic Rhodes : Politics, Culture and Society*, Aarhus, 1999, pp. 116–117. Sur le décret d'Araxa, cf. G.E. Bean, « Notes and Inscriptions from Lycia », *JHS*, 68, 1948, pp. 46–56, n° 1 ; J. & L. Robert, *Bull. épigr.*, 1950, pp. 185–197, n° 183 ; M. Sartre, *L'Anatolie hellénistique*, pp. 204–206.

gétès[158]) à Apollonia de Pisidie et à Neapolis de Phrygie face à d'éventuels ennemis pisidiens venus d'Amlada, de Selge ou d'ailleurs au Sud de la Phrygie Parorée[159]. Notons en passant que contrairement aux Thraces à l'onomastique caractéristique et différente de l'anthroponymie plus ancienne en Anatolie, il n'est hélas guère possible de distinguer à coup sûr les descendants des colons lyciens, dans la mesure où ils puisaient comme les Pisidiens leurs voisins dans un stock onomastique hittito-louvite commun, à quelques nuances près. Or à Apollonia de Pisidie comme à Neapolis de Phrygie, on peut régulièrement distinguer les noms phrygiens, mais pas les anthroponymes pisidiens des noms lyciens. Il semble en tout cas que Rome ait au moins en partie organisé le désordre régional en vue d'affaiblir simultanément les Rhodiens et les Pergaméniens, puisqu'en 167 av. J.-C. « le Sénat accorda l'indépendance aux Galates, à condition qu'ils restassent chez eux et qu'ils ne fissent plus d'expéditions au-delà des frontières de leur territoire »[160], ce qui exprimait un vœu pieux aussi bien qu'une provocation[161].

Les Attalides exercèrent, plus qu'on ne l'a dit ou écrit, une profonde influence sur la Phrygie Parorée, ce dont témoigne l'onomastique « royale » inspirée par le pouvoir politique et historique dans la région : l'anthroponyme Ἄτταλος est ainsi fortement attesté encore à l'époque impériale sur le territoire de Neapolis de Phrygie[162], cité qui pourrait avoir été fondée par les Attalides pour contrôler la plaine Killanienne et le passage du *tractus Orondicus* tout en faisant pièce aux Pisidiens d'Anaboura, d'autant plus que dans le contexte régional, le nom non-dynastique de Neapolis peut inviter à concevoir une création qui ne fut pas séleucide. L'emprise limitée de l'établissement peut indiquer un point d'appui militaire qui ne fut pas destiné à devenir une cité influente comme le furent les fondations séleucides dans la région, de Seleukeia Sidera à Laodikeia Katakekaumene, en passant par Antioche de Pisidie. Le fait que Neapolis ne semble pas avoir frappé monnaie va dans ce sens. Si en revanche Apollonia de Pisidie fut une refondation séleucide de Mordiaion, les Attalides paraissent

158 Sur les tyrans de Kibyratide portant ce nom au IIe siècle av. J.-C. et le contexte politique chaotique après 167, voir A. Bresson, « Unity, Diversity and Conflict in Hellenistic Lykia », p. 74 ; C. Kokkinia (éd.), *Boubon. The inscriptions and archaeological remains. A survey 2004–2006*, ΜΕΛΕΤΗΜΑΤΑ 60, De Boccard, Athènes, 2008, pp. 15–23 ; A. Dumitru, « The tyrants of the Hellenistic East », dans S. Lewis (éd.), *Tyranny : New Contexts*, PUFC, Besançon, à paraître.

159 Voir **carte 3**.

160 Polybe, XXX, 28, 1.

161 Voir M. Sartre, *L'Anatolie hellénistique*, pp. 207–208.

162 Cf. par exemple *MAMA*, VIII, 354 ; 361 ; 373 (deux occurrences) ; 375 ; 391.

nettement avoir complété son peuplement par l'installation de colons lyciens et thraces sur cet ancien site phrygien, ce qui s'accorde bien avec une fondation idoine stratégique à Neapolis, à proximité de l'ancienne localité pisidienne d'Anaboura[163]. L'onomastique royale attalide est également très présente à Antioche de Pisidie[164], peut-être un peu moins à Apollonia de Pisidie[165], mais on la retrouve logiquement aussi à Apamée de Phrygie[166] au cours de l'époque impériale, tout comme à Tymbriada[167]. Notons que le dispositif colonial attalide fut complété par la fondation d'Eumeneia afin de protéger le flanc septentrional de la Phrygie Parorée, le lieu restant un site de garnison encore à la

163 Voir L. Zgusta, *KON*, p. 71, § 62–2. Strabon (XII, 7, 2) nous transmet par Artémidore d'Éphèse (ca. 100 av. J.-C.) la liste de treize cités pisidiennes, parmi lesquelles on compte Anaboura. Pour une attestation de l'anthroponyme Ἄτταλος à Anaboura, cf. *WE*, pp. 206–214, n° 339–342 = *I. Sultan Dağı*, 580 = M. Özsait, G. Labarre & N. Özsait, « Sites et inscriptions de la plaine Cillanienne », *Anatolia Antiqua*, 15, 2007, pp. 128–142, n° 1.

164 Pour l'anthroponyme Ἄτταλος, cf. par exemple *SEG*, 6, 570 ; 576 ; *NIA*, p. 17, n° 4 (2 occurrences) ; pp. 107–108, n° 209 (Attalus) ; pour Εὐμένης, cf. *SEG*, 6, 579.

165 On y trouve cependant une inscription relative à la famille de C. Iulius Severus (*MAMA*, IV, 139 ; *PIR*², I, 573), qui se dit descendant du « roi d'Asie Attale » dans une inscription d'Ancyre (*IGR*, III, 173, ligne 6) en 114 de notre ère (cf. *I. Ancyra*, 72–73 avec les commentaires et *infra*). Voir aussi M. Özsait, G. Labarre & N. Özsait, *Adalya*, 14, 2011, p. 275, n° 11 (Ἄταλος : pour une même orthographe du nom à Seleukeia Sidera, cf. G. Labarre, M. Özsait & N. Özsait, *Anatolia Antiqua*, 18, 2010, p. 82, n° 1. Pour une attestation d'Ἄτταλος encore à l'époque byzantine à Seleukeia Sidera, cf. E. Laflı, « Notes on the history of Seleuceia Sidera in Pisidia [south-western Turkey] : second preliminary report on the inscriptions », dans Ph. Freeman et *alii* [eds], *Limes XVIII. Proceedings of the XVIIIth International Congress of Roman Frontier Studies held in Amman [September 2000]*, I, BAR Int. series 1084 [I], Archaeopress, Oxford, 2002, p. 318, n° 2). Plus au Sud-Est, à Adada, pour Ἄτταλος, voir M. Özsait, G. Labarre, N. Özsait & İ. Güceren, « Taşkapı : un chôrion sur le territoire d'Adada ? », *Adalya*, 13, 2010, p. 96 et p. 108, n° 14.

166 Pour l'anthroponyme Ἄτταλος, cf. *IGR*, IV, 773–775 ; pour Εὐμένης, cf. *IGR*, IV, 791 (nom d'un épimélète fils de Dionysios) et T. Πετρώνιος Εὐμένης sur une stèle funéraire. Sur les épitaphes d'Apamée de Phrygie, voir A. Bresson, « An Introduction to the Funerary Inscriptions of Apameia », dans L. Summerer, A. Ivantchik, A. von Kienlin (éds), *Kelainai-Apameia Kibotos. Développement urbain dans le contexte anatolien*, Ausonius, Bordeaux, 2011, pp. 295–308 ; à propos de la *gens Petronia* dans la région, cf. notamment L. Petronius Alexander à Antioche de Pisidie (*NIA*, p. 100, n° 185 = W.M. Ramsay *Note-books* 1912 B n° 153 et 1912/13 n° 140).

167 Au IIe siècle de notre ère, l'épimélète de Tymbriada qui dédie la statue du dieu-fleuve Eurymédon au sanctuaire de Mètèr Theôn Ouegeinos (Zindan Mağarası) s'appelle Attale, fils, petit-fils et arrière-petit-fils d'Attale (D. Kaya & S. Mitchell, « The Sanctuary of the God Eurymedon at Tymbriada in Pisidia », *AS*, 35, 1985, p. 50).

période romaine[168]. Quant à Antioche de Pisidie, la continuité des liens qu'elle entretint avec Pergame sur la longue durée se manifesta en partie durant le Haut-Empire par l'entremise des gouverneurs de Galatie, des thiases dionysiaques et du culte impérial[169].

En définitive, les conclusions de cette enquête ont été dictées par le contexte historique tendu du IIe siècle avant notre ère, par la géopolitique de la Phrygie Parorée, mais aussi de la Lycie, de la Milyade, de la Kibyratide et de la Pisidie. La prestigieuse dynastie séleucide, de Séleukos Ier à Antiochos III, a bien installé l'essentiel des premières vagues de *katoikoi* en Phrygie Parorée, mais Eumène II et Attale ont ensuite organisé la région comme nous l'avons évoqué. On observe en tout cas une colonisation venant souvent directement des côtes anatoliennes: principalement de Magnésie du Méandre pour Antioche de Pisidie, mais encore de la Thrace des Détroits ou de la Thrace égéenne pour Apollonia de Pisidie et Neapolis de Phrygie. Les Macédoniens, qui ont créé ces mouvements, n'ont cependant pas hésité à faire venir également des Juifs de régions continentales telles que la Babylonie et la Mésopotamie. L'approche de ces peuplements hellénistiques est d'autant plus délicate, nous l'avons vu, qu'elle doit être surtout effectuée par le prisme des représentations identitaires et de la documentation issues de l'époque impériale romaine.

---

168 Eutrope (IV, 4, 2) attribue la fondation à Eumène II, alors que Stéphane de Byzance (s.v. «Eumeneia») postule pour une création d'Attale II en l'honneur de son frère. Voir les références utiles dans G.M. Cohen, *Hellenistic Settlements*, pp. 301–305.

169 Voir H. Bru & Ü. Demirer, «Dionysisme, culte impérial et vie civique à Antioche de Pisidie (Deuxième partie)», *RÉA*, 109/1, 2007, pp. 35–49. Voir également B. Levick, *RCSAM*, pp. 124–127.

CHAPITRE 3

Apollonia de Pisidie et « Olympichos »

Depuis les expéditions épigraphiques fondatrices que furent la *Wolfe Expedition* en 1885 et celles liées aux travaux des *Monumenta Asiae Minoris Antiqua* dans les années 1930, lesquelles nous ont fourni un corpus des inscriptions d'Apollonia de Pisidie (en fait en Phrygie), on y connaît une famille puissante qui entre la fin de l'époque hellénistique (Ier siècle av. J.-C.) et le Haut-Empire romain (IIIe siècle ap. J.-C.) aime à appeler régulièrement ses leaders Ὀλύμπιχος, puis plus tard Ἀλέξανδρος. Ce sont de grands notables qui ont déjà fait couler un peu d'encre, aussi résumerons-nous rapidement les attributions reflétant leur parcours à la fois familial, politique et religieux. Un texte sobre et bref de la fin de l'époque hellénistique trouvé dans la muraille de la forteresse qui domine Uluborlu et la vallée de l'Hippophoras nous fait connaître Artémôn fils d'Olympichos, prêtre de Zeus, un grand notable de la cité honoré par le *dèmos* d'Apollonia[1]. Au début du Ier siècle de notre ère, la cité honore ensuite Apollonios fils d'Olympichos, petit-fils d'Artémôn, parce que ce notable d'envergure dit *philosébastos* fut certes gymnasiarque et lié au culte de la déesse Rome, mais il éleva trois statues des membres de la famille julio-claudienne dans le sanctuaire civique du culte impérial et fut surtout envoyé en ambassade auprès de Germanicus César[2], en raison de la confiance dont Apollonia lui témoigne au regard de ses ancêtres et de son évergétisme[3]. Un peu plus tard, toujours au Ier siècle de notre ère, Alexandros fils d'Olympichos et petit-fils d'Olympichos rend hommage à Apollonios son oncle qualifié de θεῖος, ainsi qu'à sa tante Gè, en un court texte de trois lignes (sur deux colonnes) où l'anthroponyme *Olympichos* apparaît à quatre reprises sur ce qui ressemble à une double base

1 *MAMA*, IV, 141 (avec planche 34, n° 141).

2 Probablement en 18 ap. J.-C.; cf. W. Kroll, *RE*, X.1, 1918, s.v. « Germanicus Iulius Caesar », col. 451–452.

3 *MAMA*, IV, 142 (= *WE*, pp. 375–376, n° 546 = *IGR*, III, 322) : [ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος] / ἐτείμησεν Ἀ̣[πολλώνι-] / ον Ὀλυμπίχ[ου τοῦ Ἀρ-] / τέμωνος φι[λοσέβασ-] / τον καὶ φιλό[πατριν, ἀ-] / ναστήσαντ[α εἰκόνας ἐφίπ-] / πους τρεῖς ἐ[ν τῶ τεμένει] / τῶν Σεβαστῶ[ν, καὶ πρὸς τὴν] / πόλιν ἐκ προγ[όνων κατὰ βίον ὅ-] / λον εὐεργετικῶ[ς διακείμενον] / καὶ πρεσβεύσαν[τα πρὸς Γερμα-] / νικὸν Καίσαρα κ[αὶ γυμνασιαρ-] / χήσαντα λαμπρ[ῶς καὶ ἱερέα θε-] / ᾶς Ῥώμης γενόμ[ενον καὶ ἐπι-] / δόσεις δόντα [καὶ ἑστιάσεις] / πολυτελεῖς π[αρασχόμενον] / καὶ συμφερόντ̣[ως ἀναστρε-] / [φόμενον ...]. Voir le *stemma* de la famille en question en commentaire de cette inscription pp. 48–49 du volume *MAMA*, IV.

© KONINKLIJKE BRILL NV, LEIDEN, 2017 | DOI: 10.1163/9789004337404_006

de statues familiales[4] ; M. Iulius Longus, fils de G. Iulius Olympichos, est lui aussi honoré par la cité en rapport avec sa lignée[5], et l'on remarque que ces deux générations affichent leur citoyenneté romaine par leur nomenclature. D'autres textes commémorent cette famille qui œuvre beaucoup pour son auto-représentation dynastique[6] et cultive activement la mémoire de sa lignée jusqu'au début du IIIe siècle de notre ère, par l'entremise d'Aurelios Asklépiadès, fils d'Alexandros, petit-fils d'Artémôn IV, lui-même fils d'Olympichos[7]. Au final, on inventorie quatre personnages dynastiquement nommés Olympichos par des textes publics ou privés à Apollonia de Pisidie. Il est bien évident que l'on souhaiterait remonter avant la fin de l'époque hellénistique afin de connaître les antécédents de cette famille, ce que nous nous proposons de faire ici à titre d'hypothèse.

Comme souvent avec son intuition, W.M. Ramsay avait ouvert la voie en supputant avec raison que cette famille avait contribué à l'éviction du pouvoir mithridatique à Apollonia[8], ce qui permit à la cité d'être intégrée à la province romaine d'Asie à la paix de Dardanos en 85 av. J.-C. : l'ère civique en témoigne[9]. Afin de comprendre comment cette importante famille joua un rôle majeur pour l'histoire d'Apollonia sur une assez longue durée, il est nécessaire de rappeler ce qu'est une mythologie familiale et de la replacer ensuite dans un contexte historique et géopolitique régional plus large. L'étude prosopographique de cette famille montre que le premier *héros* familial (au sens propre hellénique comme au sens figuré contemporain) fut assez probablement un personnage nommé *Olympichos*, anthroponyme à la fois en tête du *stemma* obtenu et le plus récurrent dans les inscriptions : ce nom masculin de personne s'est clairement transmis de manière dynastique[10], de l'époque hellénistique

---

4 MAMA, IV, 160 (= J.G.C. Anderson, « A Summer in Phrygia : II », JHS, 18, 1898, p. 98, n° 38).

5 MAMA, IV, 162 (= WE, pp. 365–366, n° 529) ; voir également MAMA, IV, 161 (= WE, p. 367, n° 531 = IGR, III, 321).

6 MAMA, IV, 171 (= CIG, 3975 = WE, p. 361, n° 318) ; MAMA, IV, 172 ; cf. aussi IGR, III, 320 (où figure Olympichos IV).

7 MAMA, IV, 222 (= WE, pp. 364–365, n° 528).

8 W.M. Ramsay, JHS, 38, 1918, pp. 178–179, n° XVII, avec un premier *stemma* de la famille avant celui présenté plus tard en 1933 dans le volume IV des MAMA (p. 49).

9 C. Foss, ZPE, 25, 1977, pp. 285–288 ; W. Leschhorn, *Antike Ären*, p. 249 et 276.

10 Sur la transmission des anthroponymes masculins dans les milieux dynastiques d'Anatolie à l'époque hellénistique, cf. L. Robert, *À travers l'Asie Mineure*, pp. 243–244. À propos de la persistance des anthroponymes au sein des élites de la région, deux inscriptions de Synnada nous renseignent sur une famille de notables : Damas, fils de *Lysias* est honoré par la cité où il s'est illustré comme agoranome, chréophylaque, archonte de la *gerousia*, stratège, mais aussi parce qu'il a pavé à ses frais la cité sur 2000 pieds (MAMA, VI, 371), alors

au Haut-Empire romain. Fait onomastique remarquable concernant sa diffusion et sa distribution dans le temps et dans l'espace, l'anthroponyme masculin Ὀλύμπιχος est assez répandu aux Vᵉ–IIIᵉ siècles et surtout IVᵉ siècle av. J.-C. en Attique[11], en Grèce centrale (Thessalie, Béotie, Phocide)[12] et dans une moindre mesure en Macédoine (Bottiée)[13], mais on observe une nette raréfaction de son apparition aux IIᵉ–Iᵉʳ siècles av. J.-C., laquelle devient résolument marginale à l'époque impériale; une périodisation assez analogue (IVᵉ–Iᵉʳ siècles av. J.-C. surtout) est observée pour les cités côtières de l'Anatolie[14]. En Asie Mineure, l'anthroponyme est exclusivement attesté à l'époque hellénistique en Carie (Labraunda, Iasos), en Ionie (Milet, Priène) et en Phrygie à Apollonia de Pisidie (aux périodes hellénistique et impériale romaine), si l'on excepte deux occurrences en Troade/Mysie, une dans le Pont-Paphlagonie et une en Phrygie occidentale à Laodicée du Lykos. Ces constatations confirment que nous avons sans doute affaire à un cas particulier.

Existe-t-il un rapport entre la famille d'Apollonia qui nous intéresse et le fameux *Olympichos* qui fut un tenant séleucide de Séleukos II en Carie occidentale[15], devenu dynaste sur les anciens territoires des Hécatomnides situés à l'Ouest du Marsyas en passant au service des Antigonides lorsqu'Antigone Dôsôn s'empara de la région vers 227 avant notre ère[16], puis au service de

---

que son fils *Zeuxis*, lui aussi agoranome prodigue, chréophylaque qui a pavé à ses frais l'agora sur 2000 pieds, est honoré de même (P.-E. Legrand & J. Chamonard, « Inscriptions de Phrygie », *BCH*, 17, 1893, pp. 279–280, n° 78) : on ne peut savoir depuis quand cette famille exerce une forte influence sur la vie civique de Synnada lorsqu'on arrive à l'époque impériale, mais il est frappant de noter que les deux anthroponymes Lysias et Zeuxis furent portés par de grands serviteurs des rois séleucides dans la région en question.

11 M.J. Osborne & S.G. Byrne (éds), *LGPN*, II, *Attica*, Clarendon Press, Oxford, 1994, p. 351.

12 P.M. Fraser & E. Matthews (éds), *LGPN*, III B, *Central Greece. From the Megarid to Thessaly*, Clarendon Press, Oxford, 2000, p. 323.

13 P.M. Fraser & E. Matthews (éds), *LGPN*, IV, *Macedonia, Thrace, Northern Regions of the Black Sea*, Clarendon Press, Oxford, 2005, p. 262.

14 T. Corsten (éd.), *LGPN*, VA, pp. 346–347.

15 Peut-être un hyparque à la tête d'une subdivision de satrapie (J. Ma, op. cit., p. 93) ; cela dit, il ne porte dans notre documentation que le titre de *strategos* (J. Crampa, *Labraunda. Swedish Excavations and Researches*, III, 1. *The Greek Inscriptions* [*1–12*], Lund, 1969, pp. 67–71, n° 9 = *I. Labraunda*, 9 ; J. & L. Robert, *Bull. épigr.*, 1970, p. 452, n° 550), ou de *dynastès* chez Polybe (V, 90, 1). À propos du serment prêté par Olympichos lorsque Séleukos II accorda la liberté à Mylasa, voir *I. Labraunda*, 5 ; J. & L. Robert, *Bull. épigr.*, 1970, p. 450, n° 546.

16 F.W. Walbank, « Olympichus of Alinda and the Carian expedition of Antigonus Doson », *JHS*, 62, 1942, pp. 8–13, spécialement p. 10, où l'auteur écrit : « Olympichus *may* have been exceptional among the dynasts. » ; J. & L. Robert, *Fouilles d'Amyzon en Carie. I. Explora-*

Philippe V de Macédoine vers 218 av. J.-C.[17], à la faveur de la confusion consécutive à la défaite d'Antiochos Hiérax[18] ? D'après J. Ma, Olympichos domina d'Alinda Mylasa et Amyzôn, tout en lançant des incursions contre Iasos environ entre 221 et 214 avant notre ère[19] ; le dynaste maintint son autorité pour le compte des Antigonides jusqu'à 201 avant notre ère[20]. Olympichos avait montré ses capacités militaires en tenant le fort de Pétra proche de Labraunda[21], d'où il commandait la route entre Alinda et Mylasa[22], et l'on comprend clairement que les structures politiques séleucides qui tentaient d'imposer des institutions étatiques s'appuyaient également sur des dynastes[23], qui étaient des relais du pouvoir central ayant fait leurs preuves sur le terrain, parfois avec le titre un peu vague de *strategos*[24]. Cette tradition des dynastes existait, on le sait, depuis les satrapes achéménides et l'époque d'Alexandre. Au sein de l'empire séleucide, cela fut particulièrement le cas à la suite des révoltes ou usurpations d'Antiochos Hiérax sous Séleukos II, puis d'Achaios sous Antiochos III pour ce qui concerne la Phrygie Parorée. Car en 219, pendant la IVe guerre de Syrie entre Lagides et Séleucides[25], Achaios profita de la situation face à Antiochos III : très ambitieux, après une tentative d'assassinat du roi par

tion histoire, monnaies et inscriptions, De Boccard, Paris, 1983, pp. 147–150 ; R.A. Billows, *Kings and colonists. Aspects of Macedonian imperialism*, Brill, Leiden-New York-Köln, 1994, pp. 94–96 ; J. Kobes, *Kleine Könige. Untersuchungen zu den Lokaldynasten im hellenistischen Kleinasien*, St. Katharinen, 1996, p. 80, 109–111, 136–144, 193–195 (ensuite abrégé *Kleine Könige*) ; J. Ma, op. cit., p. 54.

17 On le sait grâce à une lettre de ce roi à Olympichos sous la troisième année de son règne (*I. Labraunda*, 7 ; cf. J. & L. Robert, *Bull. épigr.*, 1970, p. 450, n° 548).

18 J. Ma, op. cit., p. 38.

19 *I. Iasos*, 150.

20 On perd sa trace vers cette date, car il semble avoir été remplacé à Alinda par un autre stratège ; sur la campagne de Philippe V de Macédoine, la Carie et Olympichos, cf. Éd. Will, op. cit., II, pp. 124–128, spécialement p. 127.

21 On y a entre autres trouvé une dédicace de notre personnage à Zeus Osogollis, où il est dit « Olympichos fils d'Olympichos » (*I. Labraunda*, 8).

22 J. Ma, op. cit., p. 87, 124. On connaît notamment une lettre d'Olympichos à Mylasa (cf. *I. Labraunda*, 8 ; J. & L. Robert, *Bull. épigr.*, 1970, pp. 450–451, n° 549).

23 J. Ma, op. cit., pp. 130–131.

24 Voir notamment L. Capdetrey, *Le pouvoir séleucide. Territoire, administration, finances d'un royaume hellénistique (312–129 av. J.-C.)*, PUR, Rennes, 2007, pp. 145–147, 206–207 ; P. Thonemann (éd.), *Attalid Asia Minor: money, international relations, and the state*, Oxford University Press, Oxford-New York, 2013, p. 16.

25 Voir M. Sartre, *D'Alexandre à Zénobie. Histoire du Levant antique (IVe siècle av. J.-C.–IIIe siècle ap. J.-C.)*, Fayard, Paris, 2001, pp. 196–200.

Hermias, Achaios agit de concert avec Ptolémée IV[26]. Ptolémée II ayant auparavant soumis aux Lagides la Syrie du Sud, la Palestine et des lieux emblématiques tels que Séleucie de Piérie, Achaios projetait d'attaquer la Syrie du Nord en s'appuyant sur les Kyrrhestes, qui avaient subi la loi des Séleucides[27]. Parti de Lydie avec toute son armée, il ceignit le diadème à Laodicée du Lykos en Phrygie occidentale et officialisa ce coup d'État en prenant le titre de roi tout en le signifiant aux cités[28]. Il se rendit ensuite en Lycaonie, très vraisemblablement en empruntant la route de la Phrygie Parorée intérieure, la plus directe, et non la route royale passant au Nord du Sultan Dağ. À la suite de cela, Achaios ravagea la Pisidie et y fit campagne en 218 avant notre ère[29]. Antiochos III réagit à l'usurpation d'Achaios, notamment en nommant pour l'Asie Mineure un haut-fonctionnaire plénipotentiaire bien connu qui fut Zeuxis, homme de confiance qui occupa ce poste entre ca. 214–213 et ca. 190–189 avant notre ère[30]. Achaios fut éliminé en 213 av. J.-C., à la suite de quoi Antiochos III se lanca dans une campagne iranienne vers les Hautes Satrapies de son empire en reconstitution, dont il ne revint qu'en 204. Dans cet intervalle, Antiochos III tenait à contrôler militairement et à structurer la Phrygie Parorée, comme le prouvent à la même époque d'une part l'ordonnance (*prostagma*) de Philomelion de 209 av. J.-C. portant sur le contrôle de tous les sanctuaires par Nikanôr pour le compte du roi (dont nommément ceux d'Antioche de Pisidie et de la plaine Killanienne)[31], d'autre part la volonté d'implanter comme *katoikoi* 2000 familles de Juifs hellénisés fidèles originaires de Mésopotamie en Phrygie et en Lydie[32]. En plus de ces dispositions exécutées sur place par Zeuxis, Antiochos III autorisa ou ordonna peut-être l'installation de dynastes afin d'encadrer militairement et géographiquement la Phrygie Parorée, ce qui est à mettre en relation avec la fondation séleucide des cités de Philomelion (Akşehir)[33] à l'Est du Sultan

26 Polybe, V, 57, 2.

27 Polybe, V, 57, 4.

28 Polybe, V, 57, 5.

29 Polybe, V, 57, 7 ; V, 72, 1 à V, 77, 1.

30 Voir J. Ma, op. cit., pp. 92–96, spécialement p. 95. L'auteur qualifie Zeuxis de « vice-roi » pour l'Asie Mineure.

31 H. Malay, « A copy of the letter of Antiochos III to Zeuxis (209 B.C.) », pp. 407–413.

32 Josèphe, *Antiquités Juives*, XII, 148–153.

33 A. Wilhelm, *Neue Beiträge zur griechischen Inschriftenkunde*, I, Wien, 1911, pp. 48–54 avait démontré que Philomelion provenait du nom de Philomélos fils de Lysias, dynaste hellénistique du IIIe siècle av. J.-C., d'après lui possiblement général de Séleukos Ier ; L. Robert, *Villes d'Asie Mineure*, pp. 156–157 ; id., *Noms indigènes*, pp. 40–41, 333–334 ; G. Cohen, *Hellenistic Settlements*, pp. 319–321 ; J. Kobes, *Kleine Könige*, pp. 220–221 ; B. Chrubasik,

Dağ et de Lysias[34] au Nord du Karakuş Dağ[35]. Cela n'était pas une première dans la région, puisque Lysimaque laissa à Dokimos, ex-officier de Perdiccas et d'Antigone le Borgne, la garde de Synnada tout en l'autorisant à fonder à proximité la cité de Dokimeion à la fin du IVe siècle avant notre ère[36]. En vue de compléter ce dispositif d'encadrement civique régional, les Séleucides auraient-ils confié Apollonia de Pisidie à un membre de la famille d'Olympichos ? car le dynaste en question était déjà réputé pour avoir tenu des territoires, des cités et des places fortes en Carie au service de Séleukos II et de Philippe V de Macédoine.

On sait que Zeuxis avait au nom d'Antiochos III la haute main sur la Carie (comme sur la Phrygie), notamment parce qu'il laissa en 203 av. J.-C. une dédicace à Amyzôn[37], tout en étant lié aux affaires d'Alinda en 202–201 avant notre ère[38], date à laquelle Olympichos le dynaste perdit ses prérogatives dans la région. Nous émettons ici l'hypothèse qu'il aurait par exemple pu, lui et/ou sa famille, se déplacer vers cette époque, avec un assentiment royal, à Apollonia de Pisidie avec une garde ou des soldats afin de contrôler l'Ouest de la Phrygie Parorée intérieure et de compléter l'encadrement stratégique déjà promu par les fondations de Lysias et Philomelion au Nord et à l'Est de l'écrin montagneux. Depuis l'époque achéménide en effet, Kelainai était devenue une résidence royale du pouvoir perse située dans la haute vallée du Méandre, commandant d'une part un axe anatolien Est-Ouest entre l'Ionie et les Portes de Cilicie, d'autre part un axe Nord-Sud entre la Pamphylie, la Phrygie centrale et, au-delà, la Propontide. Pour ces raisons, le site était bien choisi, lieu continental (comme Sardes en Lydie), mais aussi place militaire et commerciale. La vallée d'Apollonia de Pisidie joua certainement un rôle actif sous le règne des rois achéménides, car des notables commandèrent à de hautes époques de

« The Attalids and the Seleukid kings 281–175 B.C. », dans P. Thonemann (éd.), *Attalid Asia Minor : money, international relations, and the state*, Oxford University Press, Oxford-New York, 2013, pp. 88–90.

34 Voir G.M. Cohen, *Hellenistic Settlements*, pp. 311–313 ; J. Kobes, *Kleine Könige*, pp. 221–223.

35 Probablement entre Metropolis de Phrygie et Iulia-Ipsos, non loin du Karamik Gölü.

36 Voir **carte 1**. L. Robert, « Études d'épigraphie grecque », *RPh*, 1934, pp. 267–268 ; id., « Les Kordakia de Nicée, le combustible de Synnada et les poissons-scies. Sur les lettres d'un métropolite de Phrygie au Xe siècle. Philologie et réalités », *JSavants*, 1962, pp. 24–25, notes 10–12 ; id., *À travers l'Asie Mineure*, pp. 240–244 ; R. Merkelbach & J. Stauber, op. cit., p. 382, n° 16/53/01 ; p. 383, n° 16/53/02 ; p. 387, n° 16/53/07.

37 *OGIS*, 235 ; J. Ma, op. cit., pp. 335–336, n° 7.

38 J. & L. Robert, *Fouilles d'Amyzon en Carie*. I., pp. 146–151 et 151–154, n° 15 ; J. Ma, op. cit., pp. 338–341, n° 9–10.

splendides stèles, dont une découverte à Yassıören (Tymandos) est le magnifique témoignage d'une hybridation culturelle faisant la part belle à des inspirations artistiques et culturelles à la fois perses, phrygiennes et grecques[39]. Les *tumuli* de Tymandos et les splendides vestiges de bois peint de la tombe perse de Tatarlı[40] (au Nord de la chaîne du Karakuş Dağ, non loin de Metropolis de Phrygie) confirment cela, sans doute à l'instar de l'hydronyme de la vallée d'Apollonia, l'Hippophoras, qui pourrait renvoyer à un élevage de chevaux promu par les Perses. En plus des avantages précités, Kelainai constituait également une bonne base de repli stratégique militaire, à condition de savoir la protéger. Antigone le Borgne en avait fait sa capitale éphémère, mais sa défaite d'Ipsos en 301 av. J.-C. au Nord de la Phrygie Parorée amena sûrement ses successeurs séleucides à en tirer des conclusions, plus encore après l'usurpation et les campagnes d'Achaios.

Les Séleucides s'installèrent après Ipsos à Kelainai, refondée sous le nom d'Apamée, et ils protégèrent vraisemblablement la ville, d'une part grâce à une garnison à Aulutrène ou légèrement plus au Nord vers les plaines de Güngörmez Ovası et Dombay Ovası pour en commander l'accès Nord-Est par/vers la Phrygie centrale et orientale[41], d'autre part aussi en établissant au Sud d'Apamée une garnison qui contrôlait à Baris (Kiliç et/ou ses alentours)[42] la route venant de Pamphylie et traversant le centre-ouest de la Pisidie par le Nord-Est du lac de Burdur. Cependant, la route provenant du centre, de l'intérieur de la Phrygie Parorée qui remontait la vallée de l'Hippophoras (moderne Pupa çay) jusqu'à la passe de Çapalı pour s'engager vers Apamée de Phrygie plus à l'Ouest posait un problème stratégique en exposant le flanc oriental de la cité. C'est la raison pour laquelle les Séleucides fondèrent Apollonia, qui commandait ainsi d'une part l'essentielle passe de Çapalı, d'autre part la fertile vallée de l'Hippophoras descendant doucement vers l'Est jusqu'au grand lac d'Hoyran/Eğirdir. Des recherches comparées récentes menées par Giuseppe Scardozzi (CNR, Lecce) montrent dans la vallée d'Apollonia les vestiges d'une cadastration hellénistique basée sur des modules également obser-

---

39 Voir fig. 5.

40 L. Summerer & A. von Kienlin (éds), *Tatarlı. Renklerin Dönüşü. The Return of Colours. Rückkehr der Farben*, Istanbul, 2010.

41 Voir la carte de C. Naour dans M. Christol et T. Drew-Bear, *Un castellum romain près d'Apamée de Phrygie*, p. 9.

42 Pour les sources historiques concernant cette cité, cf. H. von Aulock, *Münzen*, II, pp. 23–28 ; L. Robert, *Hellenica*, X, Maisonneuve, Paris, 1955, p. 240 ; id., *Hellenica*, XI–XII, Maisonneuve, Paris, 1960, p. 353, 596. Le toponyme *Baris*, « (la) Tour » en grec, est, à mon sens, programmatique.

vables et comparables à Nicée en Bithynie et à Hiérapolis de Phrygie[43], éléments confirmant une fondation séleucide d'Apollonia dans la première moitié du IIIe siècle avant notre ère[44].

Que les Séleucides aient pu faire appel à la famille d'Olympichos pour contrôler Apollonia de Pisidie dans le contexte de reprise en main de l'Anatolie centrale suite à l'usurpation d'Achaios ne serait pas étonnant, d'autant que la Carie possède une histoire à la fois commune et riveraine avec la Phrygie-Pisidie. En effet, d'une part Phrygiens et Pisidiens ont investi cette région du Sud-Ouest anatolien en suivant les affluents méridionaux du Méandre pour les premiers, jusqu'au plateau de Tabai pour les seconds[45], d'autre part on connaît les grandes fondations civiques séleucides de Laodicée du Lykos, d'Antioche du Méandre[46] ou de Stratonicée de Carie. L'expérience et l'exemple d'Olympichos en Carie au service de Séleukos II et de Philippe V de Macédoine en tant que dynaste pourraient expliquer que la garde d'Apollonia fût confiée à un membre de sa famille parce qu'un besoin existait à cet endroit. Par leur établissement à Philomelion et Lysias, les Philomélides avaient déjà protégé les flancs Nord et Est de la Phrygie Parorée contre des incursions venues du Nord-Est. Cette stratégie séleucide défensive semble confirmée par le fait que les Attalides renforcèrent après le traité d'Apamée la position d'Apollonia en y installant des colons thraces et lyciens à l'occasion de la guerre galatique de 168–166 avant notre ère. Plus tard lors des guerres mithridatiques, on pourrait alors supposer que des descendants d'Olympichos, qui connaissaient leur histoire familiale et régionale, aient opté pour Rome, d'un côté parce que les armées et la diplomatie de la République syllanienne se montrèrent les plus puissantes comme nous le raconte Appien d'Alexandrie, de l'autre parce que l'histoire

43 G. Scardozzi, « The territory of Hierapolis in Phrygia between the Hellenistic colonization and the Roman conquest : the evidence from the archaeological surveys » dans H. Bru, A. Dumitru & N.V. Sekunda (éds), *Colonial geopolitics and local cultures in the Hellenistic and Roman East (IIIrd century B.C.–IIIrd century A.D.)*, Akanthina, Gdańsk, 2017, à paraître. Pour les implications de ces observations sur l'histoire de la vallée de l'Hippophoras, voir le chapitre dévolu aux territoires civiques.

44 Sur la fondation séleucide de Hiérapolis de Phrygie, cf. G.M. Cohen, *Hellenistic Settlements*, pp. 305–308.

45 Voir Strabon, XIII, 4, 13 ; L. Robert, *La Carie*, II ; C. Doni, « The Pisidians : from their origin to their western expansion », dans H. Bru, F. Kirbihler & S. Lebreton (éds), op. cit., pp. 213–227. Strabon (XII, 7, 3) ajoute en outre que des Lélèges s'étaient mêlés aux Pisidiens à de hautes époques.

46 Laquelle entretint sans doute par certains personnages des relations avec Apamée de Phrygie encore à l'époque impériale tardive (cf. MAMA, VI, 224 ; pl. 40, n° 224).

d'Apollonia se rattachait, pour les motifs stratégiques et géopolitiques qui précèdent, à l'histoire d'Apamée-Kelainai située à l'Ouest de la passe de Çapalı. C'est pourquoi Apollonia de Pisidie fut intégrée à la province romaine d'Asie en 85 av. J.-C., comme la région de la Phrygie Parorée « extérieure » située au Nord du Karakuş Dağ.

La famille dont les leaders portent le nom d'Olympichos se maintint en tout cas parmi les élites de la vie politique d'Apollonia jusqu'au cœur de l'époque impériale, dans une cité en marge de la province d'Asie, entre les deux puissantes villes d'Apamée de Phrygie et d'Antioche de Pisidie. C'est, semble-t-il, avec un certain naturel et une continuité revendiquée qu'ils se tinrent très proches des premiers Julio-Claudiens, nouveaux « maîtres de toutes choses » qui avaient refondé Antioche de Pisidie en 25 av. J.-C. ; c'est pourquoi la famille d'Apollonia envoya à ses frais plusieurs ambassades, dont une auprès de Germanicus, afin de défendre les intérêts de la cité mais aussi en vue d'y maintenir ses prérogatives civiques, au même titre que la famille de Iulia Severa[47], Servenia Cornuta[48], L. Servenius Cornutus[49] et C. Iulius Severus revendiquant à Apollonia de Pisidie et à Ancyre de Galatie le fait d'être des descendants des Attalides à l'époque impériale[50]. Une nouvelle dédicace du Ier siècle de notre ère découverte à Pergè, à la faveur du culte impérial, émane des *Iulii Cornuti*, dont C. Iulius Cornutus, C. Iulius Cornutus Bryoninus[51], Iulia Tertulla[52], mais aussi Iulia Severa[53]. La présence de cette dernière dans cette inscription de Pamphylie confirme plusieurs liens familiaux déjà constatés par les recherches antérieures, lesquelles ont mis en relation des personnages de Pergè, Akmoneia (Phrygie), Apollonia de Pisidie, et Ancyre (Galatie). En effet, Iulia Severa (fille de Caius)[54] est connue comme grande notable d'Akmoneia à l'époque néronienne et flavienne (sous Néron et Vespasien) : elle y est honorée d'une part par la *gerousia* comme grande-prêtresse du culte impérial et

47 PIR², I, 701.

48 PIR², S, 568.

49 PIR², S, 566.

50 Voir MAMA, IV, 139 (à Apollonia) ; IGR, III, 173 et 192 ; ILS, 8971 ; IGR, IV, 1212 ; MAMA, VI, 254 ; S. Mitchell, « The *Plancii* in Asia Minor », JRS, 64, 1974, pp. 37–38, n° 4 ; G. Labarre, M. Özsait, N. Özsait & I. Güceren, « La collection du musée d'Uluborlu : nouvelles inscriptions d'Apollonia Mordiaion », *Anatolia Antiqua*, 20, 2012, pp. 123–125, n° 2 (= WE, p. 379, n° 552 = MAMA, IV, 163).

51 Voir *I. Perge*, 42–45.

52 PIR², I, 706.

53 Voir H. Bru, Ü. Demirer & N. Tüner Önen, « Inscriptions de Pergè », ZPE, 199, 2016, pp. 65–72, n° 1.

54 PIR², I, 701.

agonothète, saluée de tous les honneurs pour son évergétisme[55], d'autre part par la communauté juive de la cité en rapport avec la synagogue bénéficiaire de sa générosité[56]. C'est non loin de là, plus au Sud, à Apollonia de Pisidie, que la dédicace d'une exèdre et d'un portique à des divinités vante pour Servenia Cornuta[57] (liée à L. Servenius Cornutus[58]) et Iulia Severa des origines familiales royales attalides[59], revendication identitaire prestigieuse semblable à celle des *Iulii Severi* d'Ancyre plus tard au IIe siècle[60], qui prétendaient officiellement descendre à la fois des rois de Galatie et des rois de Pergame. En effet, C. Iulius Severus[61], le consul suffect vers 139 qui devint proconsul d'Asie en 152–153, sans doute né entre 80 et 90 d'après Stephen Mitchell, prétendait descendre des rois galates Deiotaros et Amyntas, mais aussi des Attalides[62],

---

55 *MAMA*, VI, 263 : ἡ γερουσία ἐτεί̣μησεν Ἰουλίαν Γαΐου θυγατέρα Σεουήραν, ἀρχιέρειαν κα̣[ὶ] ἀγωνοθέτιν τοῦ σ̣ύνπαντος τῶν [θ]εῶν Σεβαστῶν [οἴ]κ̣ου (…) ; voir également *IGR*, IV, 656. Pour le monnayage d'Akmoneia affichant sur ses légendes comme magistrats civiques L. Servenius Capito et Iulia Severa sous Néron, cf. *RPC*, I, 3170–3177.

56 *MAMA*, VI, 264 (= *IGR*, IV, 655). Pour un autre honneur civique, voir *MAMA*, VI, 265.

57 *PIR*², S, 568. Voir *MAMA*, VI, 254. Apollonia de Pisidie était une cité où les Cornuti faisaient partie des familles les plus influentes, comme le confirment les inscriptions encore récemment publiées : voir par exemple celles concernant C. Iulius Patruinus Cornutus (G. Labarre, M. Özsait, N. Özsait & I. Güceren, *Anatolia Antiqua*, 20, 2012, pp. 123–126, n° 2 [= *WE*, p. 379, n° 552 = *MAMA*, IV, 163], 3 et 4). Les monnaies de la cité mentionnent déjà au revers un évergète nommé Cornutus dès le règne de Tibère (H. von Aulock, *Münzen und Städte Pisidiens*, II, Tübingen, 1979, pp. 55–56, n° 63), et des *Cornuteia* y étaient célébrées depuis le Ier siècle de notre ère (ibid., p. 128, n° 8). Rappelons en outre qu'un des premiers gouverneurs impériaux de Galatie, légat propréteur de la province créée par Auguste en 25 av. J.-C., n'était autre que Cornutus Aquila (*PIR*², C, 1510). Comme en attestent plusieurs milliaires, c'est lui qui fit construire en 6 av. J.-C., peu avant la guerre contre les Homonadenses, la *via Sébastè* reliant la Pamphylie, l'Est de la province de la province d'Asie dont faisait partie Apollonia de Pisidie depuis les guerres mithridatiques, la Phrygie Parorée intérieure et l'Ouest de la Lycaonie/Isaurie, en passant par Antioche de Pisidie.

58 *PIR*², S, 566.

59 *MAMA*, IV, 139 ; *MAMA*, XI, 5. Sur cela, voir H. Halfmann, *Die Senatoren aus dem östlichen Teil des Imperium Romanum bis zum Ende des 2. Jh n. Chr.*, Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen, 1979, p. 31, 48, 102–103 (ensuite abrégé *Senatoren*).

60 Sur ces rapports familiaux, civiques et géographiques, voir S. Mitchell, *JRS*, 64, 1974, pp. 37–38.

61 *PIR*², I, 573 ; H. Halfmann, *Senatoren*, pp. 151–152, n° 62. Son fils, homonyme (*PIR*², I, 574 ; H. Halfmann, *Senatoren*, p. 165, n° 81), devint consul dès 155 et effectua une brillante carrière « impériale » en Orient. Il semble que Iulia Aquilia Severa Augusta (*PIR*², I, 648), deuxième épouse d'Élagabale, fût une descendante de cette prestigieuse et influente famille d'Orient.

62 En 114 ; voir E. Bosch, *Quellen zur Geschichte der Stadt Ankara im Altertum*, Ankara, 1967

et marié à Claudia Aquillia[63], avait une fille se nommant Plancia Magna Aquillia[64], ce qui nous ramène à l'histoire de Pergè.

Dans cette optique d'une fierté et d'une légitimité aristocratiques tirées de l'époque hellénistique, la famille dont les leaders portent le nom d'Olympichos joua un rôle très actif dans la célébration du culte impérial par l'exercice de prêtrises et éleva au début du règne de Tibère au moins un groupe de trois statues (sûrement celles de Tibère, Germanicus et Drusus) au nom de la cité, tout cela en rapport avec la gravure de la version grecque des *Res gestae divi Augusti* sur un socle monumental[65]. Il importe de brièvement souligner qu'il s'agit de la seule version grecque certaine des *Res gestae divi Augusti* retrouvée dans l'empire romain avec celle du temple d'Auguste et de Rome à Ancyre, capitale de la province de Galatie[66] : comme je l'ai écrit ailleurs, l'identité culturelle et historique hellénique s'exprime ainsi à Apollonia de Pisidie par rapport aux notables de la colonie romaine d'Antioche de Pisidie qui choisirent de graver le texte en latin en raison du statut de leur ville. Certes la famille d'Apollonia ne pouvait renier le passé séleucide de la ville, mais elle souhaitait être au plus près du nouveau pouvoir central en place, après s'être accommodée des trafiquants italiens, mais aussi des réseaux pompéiens et antoniens des guerres civiles. Pour ce faire, il existait des rites : un culte étatique des souverains que le dynaste Olympichos en personne n'aurait sans doute pas dédaigné lorsqu'Antiochos III l'organisa pour lui-même et pour la reine Laodikè[67].

Si l'on suit le *stemma* de la famille d'Apollonia en question sous le Haut-Empire, on s'aperçoit qu'au fil du temps le nom des personnages en vue devint au moins pour l'une des branches *Alexandros*, peut-être parce que le souvenir attaché au nom Olympichos s'effaçait dans les ombres d'une histoire hellénistique confuse qui s'éloignait, alors que le pouvoir autocratique

---

(ensuite abrégé *Quellen*), pp. 122–123, n° 105–106 (= *I. Ancyra*, 72–73, avec le commentaire de S. Mitchell pp. 228–229).

63 PIR^2, C, 1072.

64 PIR^2, P, 445. Voir S. Mitchell, *JRS*, 64, 1974, pp. 34–35 (à propos d'une inscription de Tavium, en Galatie) et le *stemma* dans PIR^2, P, 443, p. 174.

65 Cf. *MAMA*, IV, pp. 49–56, n° 143.

66 Sauf à mentionner P. Thonemann (« A copy of Augustus' *Res Gestae* at Sardis », *Historia*, 61/3, 2012, pp. 282–288) qui pense avoir identifié un fragment d'inscription de Sardes comme étant issu d'une variante grecque « locale » du texte latin des *Res gestae divi Augusti*. Cela dit, même dans cette éventualité, ce ne serait pas la seule attestation du texte grec dans la province d'Asie, puisqu'Apollonia de Pisidie appartenait à cette entité administrative.

67 E. Bikerman, *Institutions des Séleucides*, BAH 26, Geuthner, Paris, 1938, pp. 236–257.

était revenu en force, en célébrant toujours et encore la figure du *cosmocrator* Alexandre le Grand. Les monnaies d'Apollonia frappées sous Caracalla à l'effigie d'Alexandre pourraient localement plaider en ce sens[68], et il n'est pas exclu que l'Alexandros très actif au sein d'un thiase (sans doute dionysiaque) au IIe siècle de notre ère soit issu de cette même famille[69]. Le nom d'Alexandre pourrait également renvoyer à l'anthroponymie aristocratique de certains rois hellénisés d'Arménie qui eurent des liens familiaux avec des membres installés en Phrygie Parorée. Ici sur critère onomastique, cela montre une fois encore comment les familles des élites civiques se percevaient en tentant toujours de se rapprocher des modèles fournis par le pouvoir central, qu'il fût royal, impérial ou, d'une manière plus allusive, historique et mythique. Opter d'une façon préférentielle pour *Alexandre* lorsqu'il s'agit de nommer les hommes d'une famille dominante socialement et politiquement revenait à rassembler symboliquement autour d'une figure consensuelle et populaire une communauté civique, sachant que certaines familles d'Apollonia étaient conscientes d'un passé relatif aux Séleucides, alors que d'autres chérissaient le souvenir des Attalides.

En conclusion, rappelons que les rapports socio-politiques et culturels entre la Carie et la Phrygie ne surprennent pas, surtout depuis l'époque achéménide. Des relations suivies furent entretenus entre ces deux régions par la suite, surtout lorsque l'empire séleucide entreprit sous Antiochos III de reconstituer une domination étatique structurée sur tout le kernel continental de l'Anatolie centrale et occidentale. Bien plus tard d'ailleurs, dans la seconde moitié du IIIe siècle de notre ère, le pouvoir impérial romain choisit de former en découpant l'Est de la province d'Asie une province de Phrygie-Carie à laquelle appartenait Apollonia de Pisidie[70]. Toujours est-il qu'en considérant le contexte qui a conduit à une nécessité d'encadrement dynastique et militaire de la Phrygie Parorée ressentie par les Séleucides, c'est la documentation épigraphique d'Anatolie occidentale (Pergame, Didymes) et de Delphes qui permit à A. Wil-

---

68 Cf. F. Rebuffat, « Alexandre le Grand et Apollonia de Pisidie », *RN*, 28, 6e série, 1986, pp. 65–71.

69 *MAMA*, IV, 167 (voir fig. 6), où «les mystes» honorent Alexandros, fils de Patruinus, luimême fils d'Alexandros. Si tel était le cas, l'inscription témoignerait d'une alliance entre la famille prisant le nom Olympichos et celle des *Cornuti*.

70 Voir C. Roueché, *JRS*, 71, 1981, pp. 106–113 ; M. Christol & T. Drew-Bear, « Une délimitation de territoire en Phrygie-Carie », pp. 23–42 ; C. Roueché, « A new Governor of Caria-Phrygia : P. Aelius Septimius Mannus», pp. 231–239 ; H. Bru, G. Labarre & M. Özsait, *Anatolia Antiqua*, 17, 2009, pp. 202–204 ; voir les détails dans le chapitre introductif voué à l'histoire administrative de la région à l'époque romaine.

helm l'identification de la dynastie des Philomélides installée à Philomelion et Lysias[71]. Il est possible qu'il en fût de même à Apollonia de Pisidie pour la famille défendant l'anthroponyme Olympichos dans une cité originellement séleucide, laquelle n'avait pas à être refondée, mais simplement à être confortée par une présence militaire et une fidélité politique *ad hoc*.

71 A. Wilhelm, *Neue Beiträge zur griechischen Inschriftenkunde*, I, pp. 48–54. On note au passage qu'un dénommé Lysias apparaît dans une lettre royale hellénistique (*SEG*, 48, 1532, ligne 11) à Olbasa aux IIIe–IIe siècles av. J.-C. ; sur les rapports entre cette cité, le dynaste Sotas et Attale II en 138–137 avant notre ère, cf. P. Thonemann (éd.), *Attalid Asia Minor : money, international relations, and the state*, pp. 13–14.

PARTIE 2

Territoires civiques et populations en Phrygie Parorée et en Pisidie septentrionale aux époques hellénistique et romaine

Remarques liminaires

La Phrygie Parorée constitue vraiment un espace géographique et historique à part. Ceint de chaînes montagneuses imposantes et splendides culminant aux environs de 2500 mètres d'altitude[1], la vie s'organise autour de deux vastes lacs (Eğirdir et Beyşehir) et de hautes plaines le plus souvent situées entre 1000 et 1200 mètres au dessus du niveau de la mer. Si certains espaces sont plutôt arides ou sub-arides (chaîne de l'Anamas Dağ par exemple), d'autres sont plus accueillants, à l'image des fertiles plaines d'Apollonia Mordiaion (dite « de Pisidie »), d'Antioche de Pisidie (en fait « vers la Pisidie » d'après Strabon) ou de la plaine Killanienne proche du lac de Beyşehir. Sans doute depuis l'époque néolithique, et plus encore depuis le IIe millénaire av. J.-C., la région a accueilli des populations nomades et semi-nomades à la belle saison, entre mai et octobre : leurs provenances sont essentiellement les régions que l'on appelle à l'époque gréco-romaine la Pamphylie, la Milyade, la Lycie, la Kibyratide et la Lycaonie. Le « cirque pisido-phrygien » a également vu les populations se sédentariser d'une part grâce à la qualité de certains territoires cultivables, d'autre part en rapport avec le rayonnement de hüyüks et l'organisation de grands sanctuaires, dont le plus emblématique est certainement celui de Mèn Askaènos près d'Antioche de Pisidie, en tout cas pour ce qui concerne les époques hellénistique et romaine.

On considère jusqu'à l'époque augustéenne que la région d'Apollonia Mordiaion (ou « de Pisidie ») et celle d'Antioche de Pisidie sont sises contre les montagnes de la Phrygie, à l'intérieur de cette vaste entité multipartite. En réalité, il s'agit d'une région à la fois limitrophe et centrale, au peuplement mixte, où Louvitophones et Phrygophones vivent ensemble depuis la fin du IIe millénaire avant notre ère[2]. La plupart des inscriptions néo-phrygiennes datables entre la fin du Ier siècle et le IIIe siècle de notre ère ont été découvertes en des lieux bien précis : d'une part à l'Ouest du lac Hoyran dans la vallée d'Apollonia (sur les territoires de cette cité et de Tymandos)[3] et au

1 Pour une description détaillée, cf. H. Bru, « L'origine des colons romains d'Antioche de Pisidie », dans H. Bru, F. Kirbihler, S. Lebreton (éds), op. cit., pp. 278–281.

2 D'où l'appellation de « Pisido-Phrygian borderland » par W.M. Calder et J.M.R. Cormack dans *Monumenta Asiae Minoris Antiqua*, VIII, Manchester, 1962. Ce partage de l'espace peut remonter aux XIe–Xe siècles av. n.è. ou à plus tard, en l'absence d'inscriptions paléo-phrygiennes.

3 Voir **carte 2 et image satellitale** 8.

© KONINKLIJKE BRILL NV, LEIDEN, 2017 | DOI: 10.1163/9789004337404_007

Nord, d'autre part plus au Sud-Est, dans la plaine Killanienne[4]. La cinquantaine de textes en langue pisidienne publiés semblent tous venir du territoire de Tymbriada[5], au Sud-Est du lac d'Eğirdir. Les Pisidiens sont considérés comme le peuple le plus anciennement attesté dans la région, notamment grâce à leur dialecte issu du louvite qui les rattache à l'histoire des Hittites et de leurs royaumes « vassaux »[6]. L'influence culturelle et politique la plus étendue des Phrygiens en Anatolie est à situer entre les XIe et VIIIe siècles avant notre ère. Si l'influence assyrienne directe ne paraît pas s'être exercée en Phrygie Parorée dans une perspective impériale[7], il n'en fut pas de même ensuite avec l'inclusion de la région dans l'empire perse, non loin de la résidence royale achéménide de Kelainai[8]. À l'époque hellénistique, Antigone le Borgne, les Séleucides puis les Attalides changèrent largement la donne. Antigone s'installa pour un temps à Kelainai, avant que la cité ne fût refondée par les Séleucides sous le nom d'Apamée de Phrygie. Ces derniers lotirent de nombreux colons gréco-macédoniens ou juifs de Mésopotamie en fondant Apollonia sur le site de Mordiaion, Antioche de Pisidie, Seleukeia Sidera, alors que Neapolis, près d'Anaboura, dans la plaine Killanienne, paraît plutôt avoir été fondée par les Attalides. La défaite d'Antiochos III face à Rome au début du IIe siècle av. J.-C. a permis aux Pergaméniens de s'imposer en profondeur dans la région (traité d'Apamée en 188 av. J.-C.)[9], avant que l'Anatolie ne fût intégrée à l'empire romain dont elle allait politiquement dépendre pendant plus de cinq siècles. La région qui nous intéresse, réputée sauvage et rétive aux pouvoirs centraux en raison d'une forte identité culturelle pisidienne[10], fut désenclavée par

---

4 Cf. *infra* et le chapitre consacré aux inscriptions néo-phrygiennes et pisidiennes.

5 **Carte 3, image satellitale 7**. D'après Claude Brixhe, que je remercie vivement de ses précieuses précisions. Voir C. Brixhe & M. Özsait, « Nouvelles inscriptions pisidiennes et grecques de Timbriada », *Kadmos*, 40/2, 2001, pp. 155–176 et C. Brixhe & M. Özsait, « Cours moyen de l'Eurymédon : apparition du pisidien », dans H. Bru et G. Labarre (éds), *L'Anatolie des peuples, des cités et des cultures (IIe millénaire av. J.-C.–Ve siècle ap. J.-C.)*, II, PUFC, Besançon, 2013, pp. 231–250. Cf. *infra* le chapitre consacré aux inscriptions néo-phrygiennes et pisidiennes.

6 Voir R. Lebrun, « Le sidétique et le pisidien », *Res Antiquae*, IX, 2012, pp. 353–368.

7 Voir par exemple P. Naster, *L'Asie Mineure et l'Assyrie aux VIIIe et VIIe siècles av. J.-C. d'après les annales des rois assyriens*, Louvain, 1938, pp. 55–57.

8 Voir par exemple P. Briant, *Histoire de l'empire perse. De Cyrus à Alexandre*, Fayard, Paris, 1996, pp. 309–310, 725–727. On pourrait également mentionner l'influence lydienne dans la région, surtout avant la domination achéménide. Voir A. Ivantchik & I.-X. Adiego, « Une inscription lydienne de Kelainai », Bordeaux, 2016, pp. 289–299.

9 Polybe, XXI, 45, 3–11 ; Appien, *Syr.*, 38–39.

10 Voir notamment C. Doni, « The Pisidians : from their origin to their western expansion », dans H. Bru, F. Kirbihler & S. Lebreton (éds), op. cit., pp. 213–227.

le pouvoir augustéen (grâce à la construction de la *via Sébastè* par les soins du gouverneur Cornutus Aquila en 6 av. J.-C.). L'année 25 av. J.-C. fut décisive : la province impériale romaine de Galatie fut créée suite à la mort du roi Amyntas en même temps que fut fondée la puissante colonie d'Antioche de Pisidie[11], dont le territoire s'étendait à l'époque impériale entre le Sultan Dağ et le lac d'Eğirdir, limité au sud par la chaîne de l'Anamas Dağ et sans doute les territoires civiques de la plaine Killanienne. Face aux pouvoirs royaux ou impériaux, proches ou plus lointains, les populations de Phrygie Parorée avaient à se partager l'espace évoqué afin d'y vivre le mieux possible. Et si la mixité sociale ou ethnique était régulièrement de mise, des cités ou bourgades aux histoires et aux peuplements variés se livrèrent des luttes sans merci afin d'étendre leurs territoires respectifs, souvent en s'appuyant sur le pouvoir central[12]. Plus que par des sources littéraires, cette histoire nous est retracée par les textes épigraphiques et par les monnaies, lesquels s'inscrivent dans des paysages, des biotopes et des contextes spatiaux particuliers intégrés à l'imaginaire des populations.

11 Centre d'un dispositif colonial d'envergure : voir B. Levick, *RCSAM* ; S. Mitchell & M. Waelkens, *Pisidian Antioch* ; H. Bru, « L'origine des colons romains d'Antioche de Pisidie », dans H. Bru, F. Kirbihler, S. Lebreton (éds), op. cit., pp. 263–287.

12 Voir H. Bru, G. Labarre & M. Özsait, *Anatolia Antiqua*, 17, 2009, pp. 187–207.

CHAPITRE 4

Le territoire d'Apollonia de Pisidie[1]

Bien que l'usage soit de désigner la cité comme cela, Apollonia se situe dans une région historiquement phrygienne de longue date, ce que confirment des *tumuli*, des motifs sculptés, les stèles-portes funéraires, mais surtout les inscriptions néo-phrygiennes des Ier–IIIe siècles de notre ère. C'est sous l'influence de la colonisation augustéenne en Phrygie Parorée intérieure et au cœur de la Pisidie historique plus au Sud, les deux entités étant traitées géopolitiquement ensemble, que la région est devenue au début du IVe siècle de notre ère une circonscription administrative appelée «Pisidie» en tant que province romaine avec Antioche de Pisidie à sa tête, cité pour laquelle on pourrait formuler la même remarque.

La limite occidentale du territoire d'Apollonia est connue depuis que W.M. Ramsay a découvert dans la passe de Çapalı un pilier gravé par les autorités civiques (ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος ὁ Ἀπολλωνιατῶν Λυκίων καὶ Θρακῶν κολώνων θεοῖς [Ἐ]νορίοις) en prenant à témoin l'empereur Hadrien honoré avec la maison impériale, sous le patronage symbolique du «dieu des limites» en 135 ap. J.-C., sans doute suite à un litige avec la puissante cité voisine d'Apamée de Phrygie, dont le nom n'est cependant pas mentionné[2]. De la haute vallée de l'Hippophoras, dont l'hydronyme semble n'apparaître sur le monnayage civique que tardivement sous Caracalla, on pouvait rejoindre vers l'Ouest la haute vallée du Méandre et Aulutrène en infléchissant son parcours vers le Nord-Ouest, plein Ouest vers Apamée de Phrygie, alors qu'en obliquant vers le Sud et Keçiborlu, on descendait vers Baris. On a au surplus découvert près de la passe de Çapalı plusieurs milliaires: l'un, à environ 6.5 km au Nord-Est du village fut gravé sous Septime Sévère sur ordre du gouverneur Atticius Norbanus Strabo en 198 pour une réfection[3], mais l'indication de distance (PE, 105

1 Voir fig. 7–11.

2 W.M. Ramsay, *The Historical Geography of Asia Minor*, pp. 171–173 = *IGR*, III, 324 = M. Christol et T. Drew-Bear, *Un castellum romain près d'Apamée de Phrygie*, pp. 16–19, n° 1 = *SEG*, 37, 1100; cf. *supra*; **cartes 1** et **2**.

3 D.H. French, *Roman Roads and Milestones of Asia Minor*. II. *An Interim Catalogue of Milestones*, BAR Int. series 392 [II], Oxford, 1988, n° 43 (ensuite abrégé *RRMAM* II). T. Callander, «Explorations in Lycaonia and Isauria», dans W.M. Ramsay (éd.), *SERP*, p. 173, n° 58 pensait que le *caput viae* était Ancyre, en réalité située à une distance bien plus grande. Le fait que les milliaires soient régulièrement déplacés (cf. *infra*) complique les enquêtes spatiales effectuées.

© KONINKLIJKE BRILL NV, LEIDEN, 2017 | DOI: 10.1163/9789004337404_008

[mille pas] en grec) semble se rapporter à Pergè comme *caput viae*[4], ce qui montre que nous avions là un nœud de communications terrestres non loin d'Apamée de Phrygie, en rapport avec l'accès au golfe de Pamphylie vers le Sud ; deux autres milliaires signalés par D.H. French remontent à l'époque plus tardive de la première tétrarchie[5], mais une étude plus approfondie a montré que certaines colonnes avaient été gravées en latin à sept reprises pour l'une d'elles, ce qui en rendait la lecture difficile[6]. À environ 4 km à l'Est de la borne des Apolloniates, dans la cuvette d'İlek (village d'İleydağı), vivait à l'extrémité occidentale de leur territoire civique le *dèmos* des *Plinnènoi*, comme le montre la dédicace d'un autel en calcaire à Zeus réalisée par Mennéas, dit Moschas, fils de Gilliôn[7], en des lieux plus propices à l'élevage qu'à la céréaliculture[8] :

Μεννέας Γιλλίωνος
ὁ καὶ Μοσχᾶς
ἐτείμησεν δῆμον
Πλιννηνῶν ἐκ τῶν
ἰδίων ἀναλωμάτων
Δεὶ εὐχήν.

4 En accord avec l'opinon de D.H. French, « Roads in Pisidia », dans E. Schwertheim (éd.), *Forschungen in Pisidien*, Asia Minor Studien 6, 1992, p. 170, car en effet l'épigraphie d'Antioche de Pisidie, la numismatique d'Apollonia de Pisidie (Homonoia célébrée avec Pergè très probablement sous Caracalla : H. von Aulock, *Münzen*, II, p. 53, n° 14–20) et l'archéologie monumentale de Pergè invitent à y voir la cité la plus influente de Pamphylie à cette époque.

5 D.H. French, *RRMAM* II, n° 44–45.

6 M. Christol et T. Drew-Bear, *Un castellum romain près d'Apamée de Phrygie*, pp. 19–22, n° 2 : se trouvent sur ce milliaire des textes datant de Septime Sévère, la première tétrarchie, Valens, Gratien, Valentinien II et Théodose Ier, de 198 à 383 ap. J.-C. ; pp. 22–24, n° 3, il s'agit d'un milliaire dédié à Julien l'Apostat et aux premiers tétrarques ; p. 24, n° 4, milliaire de la première tétrarchie déjà signalé par D.H. French.

7 *WE*, pp. 406–407, n° 597 = *MAMA*, IV, 137 = M. Özsait, G. Labarre & N. Özsait, *Adalya*, 14, 2011, pp. 273–274, n° 6 (avec photographies p. 286, fig. 6–7). Mennéas (L. Zgusta, *KPN*, p. 310, § 900 et p. 693), Gilliôn (L. Zgusta, *KPN*, p. 135, note 31, 682 ; cf. aussi, en Pisidie occidentale, *SEG*, 14, 809 et P. Iversen, *EA*, 48, 2015, pp. 25–26, n° 15) et Moschas (L. Zgusta, *KPN*, p. 334, § 973 et p. 694) sont des noms grecs, mais ce dernier serait à rapprocher d'une forme anthroponymique épichorique lycienne *Muskka* attestée à Myra (*TAM*, I, 93) d'après L. Zgusta. Le texte d'İleydağı est datable des IIe–IIIe siècles, mais avant 212, car on trouverait sinon la nomenclature *Aur. Mennéas*, courante dans la vallée d'Apollonia (voir par exemple, toujours à İleydağı, M. Özsait, G. Labarre & N. Özsait, *Adalya*, 14, 2011, p. 272, n° 4, ligne 5).

8 La décoration de l'autel est conventionnelle, avec guirlande, mais aussi pampre et épi de blé, deux éléments symboliques notamment liés aux cultes de Déméter, Koré et Dionysos.

Il est intéressant que l'on trouve la mention d'une communauté à quelques kilomètres seulement à l'Ouest d'Apollonia, mais que l'on constate ici en son sein une onomastique hellénique classique, alors que l'on aurait pu attendre une anthroponymie au moins partiellement phrygienne comme à Tymandos (moderne Yassıören). Une épitaphe trouvée également à İleydağı nous fait d'ailleurs connaître des anthroponymes grecs en rapport avec un bouleute[9], ce qui démontre une claire intégration socio-politique des populations vivant précisément en ces lieux à la cité d'Apollonia. En corrélation avec cela, on peut émettre l'hypothèse que les colons hellénistiques d'Apollonia aient souhaité que la population installée sur les hauteurs près de la passe de Çapalı fût d'origine grecque, et non phrygienne en ce lieu stratégique.

À environ 5 km au Nord-Est d'Apollonia / Uluborlu, un milliaire a été découvert à Küçükkabaca, « couché le long du mur du cimetière »[10]. Les éditeurs l'attribuent par erreur à Caracalla en s'étonnant que son nom soit martelé à la ligne 4, puisqu'en effet cet empereur n'a pas subi de *damnatio memoriae* officielle. Le fait est que le texte, classique et bien lisible, date du règne d'un empereur donné au nominatif, dit petit-fils de Septime Sévère et fils d'un Marc-Aurèle Antonin qui n'est autre que Caracalla lui-même[11] : il s'agit bien sûr ici d'Élagabale (218–222), qui a bien subi une *damnatio memoriae*. Au surplus, l'empereur en question est qualifié de *Pius Felix Augustus* (lignes 5–6), une mention qui n'existe dans les titulatures qu'à partir du règne de Macrin (217–218), et la plupart des lettres de la ligne 4 martelée se devinent sur la pierre, qu'il convient de lire comme suit :

Imp(erator) · Caes(ar) · diui · L(uci) · Septi-
mi · Seueri nepos · diui ·
M(arci) · Aureli · Antonini ·
[[filius M(arcus) · Aurelius · An-]]
toninus Pius Felix
Aug(ustus) · Pontifex Ma-
ximus · trib(uniciae) · pot(estatis) · cons(ul)
p(ater) · p(atriae) · procons(ul) · restituit ·
m(ilia passuum) III
Γ

9 M. Özsait, G. Labarre & N. Özsait, *Adalya*, 14, 2011, p. 272, n° 4.

10 Ibid., pp. 275–276, n° 12 (avec photographies, p. 287, fig. 15).

11 Pour la désignation d'Élagabale comme fils de Caracalla et petit-fils de Septime Sévère, voir par exemple *AE*, 1986, 684 (= *AE*, 2001, 1915) à Aksakli (Galatie) ; *CIL*, III, 12214 = *AE*, 1991, 1542 sur un milliaire de Cappadoce à Porsuk.

On note que les D sont gravés comme des Δ, et que les U ont la forme d'un *upsilon* ou d'un u minuscules, ce qui rappelle la « constitution » de Tymandos, gravée en latin avec certaines lettres qui sont déjà des onciales. Comme déjà constaté dans la lettre impériale de Dioclétien aux Tymandéniens, le lapicide est davantage habitué à graver des textes grecs que des textes latins. Cela se confirme à sa manière d'abréger le terme latin très courant de « consul » sous la forme *cons*(*ul*), alors que la pratique générale dans l'empire est d'abréger sous la forme *co*(*n*)*s*(*ul*) dans un contexte latinophone. Le texte n'en est pas moins soigné, avec de nombreuses interponctions, et une indication de distance bilingue (III mille pas) identique à celle que l'on trouve sur un milliaire du règne de Septime Sévère à l'Ouest d'Apollonia[12]. À propos des rapports entre les Apolloniates et la « haute culture » latine du pouvoir central romain, rappelons que si Apollonia de Pisidie est une des trois seules cités de l'empire à nous avoir certainement fourni avec Ancyre et Antioche de Pisidie le texte gravé des *Res gestae diui Augusti*, il s'agissait d'une version grecque traduite du latin, alors que la grande colonie romaine avait logiquement opté pour le latin, la capitale de la province de Galatie pour une version bilingue.

C'est très probablement la chaîne montagneuse du Karakuş Dağ qui marquait la limite septentrionale du territoire d'Apollonia centré sur la vallée de l'Hippophoras (Pupa çay). Au Nord-Ouest du massif s'étendaient les territoires d'Apamée de Phrygie et d'Aulutrène aux alentours de la haute vallée du Méandre et de ses affluents, alors qu'au Nord même se situait le territoire de Metropolis de Phrygie[13], autour de la localité moderne de Tatarlı, où l'on a notamment découvert un *tumulus* de l'époque achéménide avec sa chambre funéraire en bois peint exceptionnellement conservée[14]. À une quinzaine de kilomètres au Nord-Est de Tatarlı se trouve la plaine de Karaadilli à la tête de

---

12 *MAMA*, IV, 148 = D.H. French, *RRMAM* II, n° 404.

13 Voir **cartes 1** et **2**. La localisation de Metropolis de Phrygie est due à W.M. Ramsay et WH. Waddington, qui rapprochèrent la légende monétaire civique Ἀλεξ(άνδρου) Τιείου d'une inscription civique honorant un personnage portant ce nom au IIIe siècle de notre ère (*MAMA*, IV, 132) ; cf. W.M. Ramsay, *JHS*, 4, 1883, pp. 56–57, 60 sq. ; L. Robert, *Villes d'Asie Mineure*, p. 228. Cela a été confirmé par l'attestation du nom de Metropolis lu sur une inscription de Tatarlı (T. Drew-Bear, *Nouvelles inscriptions de Phrygie*, Zutphen, 1978, pp. 19–20, n° 11 ; carte 1 p. 64) ; voir aussi G.M. Cohen, *Hellenistic Settlements*, pp. 313–314. Au Ier siècle ap. J.-C., Metropolis appartenait au *conventus* d'Apamée de Phrygie (Pline l'Ancien, *NH*, V, 106) ; cf. C. Habicht, « New evidence on the province of Asia », *JRS*, 65, 1975, p. 65 et 82.

14 Cf. L. Summerer & A. von Kienlin (éds), *Tatarlı. Renklerin Dönüşü. The Return of Colours. Rückkehr der Farben*, Istanbul, 2010.

laquelle on trouvait une autre cité, à une trentaine de kilomètres au Sud de Synnada.

Vers l'Est et le Nord-Est, le territoire de l'ancienne Mordiaion semble au moins s'être étendu à une époque jusqu'à Gençali, village situé sur la rive occidentale de l'Hoyran Gölü, parce que le fameux texte du Ier siècle av. J.-C. donnant à Apollonia des portions du territoire de Tymbriada[15] ne se comprend que si l'on considère les Apolloniates comme riverains du grand lac, certaines des terres concédées ne pouvant se situer que sur sa rive orientale opposée. De nouveaux éléments proviennent des recherches comparées récemment menées par Giuseppe Scardozzi (CNR, Lecce), qui a travaillé sur des photographies satellitales prises entre 1975 et aujourd'hui : elles révèlent entre les localités modernes d'Uluborlu (site d'Apollonia de Pisidie) et de Senirkent (légèrement à l'Ouest de Yassıören, l'ancienne Tymandos) les vestiges d'une cadastration hellénistique avérée basée sur des modules de 660 × 420 m (22 × 14 *plethra* linéaires) que le chercheur rapproche des modules de Nicée en Bithynie (660 × 540 m soit 22 × 18 *plethra* linéaires), mais surtout de Hiérapolis de Phrygie (660 × 480 m soit 22 × 16 *plethra* linéaires)[16], éléments qui confirment une fondation séleucide d'Apollonia dans la première moitié du IIIe siècle avant notre ère[17]. Les vestiges cadastraux des *kleroi* hellénistiques semblent s'interrompre à Senirkent, ce qui pourrait indiquer que Tymandos fût distinguée du reste du territoire d'Apollonia au moment de la fondation séleucide de cette dernière. Comme les Tymandeis exigèrent de ne plus être une *kômè* d'Apollonia à l'époque de Dioclétien, il faudrait dans ce cas logiquement envisager une époque de tension lors de laquelle le territoire de l'Est de la vallée de l'Hippophoras serait passé officiellement aux mains des Apolloniates. Les Séleucides ne semblent avoir cadastré le territoire que dans la moitié occidentale de la vallée de l'Hippophoras pour y installer les colons macédoniens d'Apollonia, l'Est de la vallée ayant d'emblée le statut de *kômè* de la cité grecque. La situation aurait en outre pu changer au IIe siècle avant notre ère après le traité d'Apamée, lorsque les Attalides installèrent dans la vallée des colons lyciens et thraces.

Au Nord-Ouest du lac Hoyran, on a retrouvé à Gençali, notamment dans un cimetière, au total dix milliaires, dont une colonne milliaire gravée de

---

15 *WE*, p. 377, n° 548. Cf. *infra*.

16 G. Scardozzi, « The territory of Hierapolis in Phrygia between the Hellenistic colonization and the Roman conquest : the evidence from the archaeological surveys » dans H. Bru, A. Dumitru & N.V. Sekunda (éds), op. cit., 2017, à paraître. Voir **carte 2 et image satellitale** 8.

17 Sur la fondation séleucide de Hiérapolis de Phrygie, cf. G.M. Cohen, *Hellenistic Settlements*, pp. 305–308.

trois textes latins[18]. Dans l'ordre chronologique, la première inscription donne la titulature de l'empereur Hadrien au nominatif en 127–128[19] et indique la distance de XXIX mille pas (environ 43.5 km)[20] : il faut comprendre que la pierre fut placée à cette distance d'Antioche de Pisidie, la cité étant *caput viae*, dans le courant de l'année 128[21] peu avant le passage du prince dans la région l'année suivante[22]. Un autre milliaire de Gençali datant du règne de Septime Sévère, Caracalla et Géta sous le gouverneur Atticius Norbanus Strabo en 198[23] donne également la distance de XXIX mille pas en dépit d'une légère erreur de gravure (on lit le chiffre XXIIX[24]), en référence au même *caput viae*[25]. Le deuxième texte, nettement postérieur, honore au datif Constantin, Licinius Père, Crispus et Licinius le Jeune entre 317 et 324, mais la fin de

18 *CIL*, III, 6965–6967 (= D.H. French, *RRMAM* II, n° 393). Cette borne borde l'importante route de Phrygie Parorée (devenue *Via Sébastè* à l'époque d'Auguste) reliant Apollonia et Antioche de Pisidie en longeant le Nord du lac Hoyran. Sur cet itinéraire méridional (qui constituait une variante du segment de la « route royale » passant au Nord du Sultan Dağ) utilisé à l'époque hellénistique puis aménagé à l'époque augustéenne, cf. R. Syme, « Observations on the province of Cilicia » dans W.M. Calder & J. Keil (éds), op. cit., p. 303 (avec les références aux travaux de W.M. Ramsay n. 3) ; H. Bru, « L'origine des colons romains d'Antioche de Pisidie », dans H. Bru, F. Kirbihler, S. Lebreton (éds), op. cit., pp. 279–280.

19 D. Kienast, op. cit., pp. 128–130.

20 *CIL*, III, 6967. La voie de circulation privilégiée ici concernée est bien sûr la *Via Sébastè* formant un arc autour de la Pisidie et reliant les colonies augustéennes : il est important de souligner qu'un milliaire de Comama (*CIL*, III, 6974) qui bordait cette même voie construite en 6 avant notre ère sous le légat impérial de Galatie Cornutus Aquila indique une distance de CXXII mille pas (environ 183 km), laquelle confirme à Antioche de Pisidie son statut de *caput viae* dès cette époque. Apollonia de Pisidie se situe sur cette voie presque à mi-chemin entre Comama et Antioche de Pisidie (voir S. Mitchell, *Anatolia*, I, carte 5).

21 Le mois de décembre de l'année précédente (renouvellement de la puissance tribunicienne) n'étant pas favorable à des travaux de voirie en raison de la fréquence de la neige à cette époque.

22 Hadrien passa manifestement en Carie et à Laodicée du Lykos (*IGR*, IV, 1033), ainsi qu'à Apamée de Phrygie le 23 juillet 129 (cf. C.P. Jones, *Phoenix*, 37, 1983, p. 74) ; voir H. Halfmann, *Itinera Principum*, p. 193 et 204.

23 À mettre en rapport avec le milliaire trouvé à environ 3 km à l'Ouest d'Apollonia / Uluborlu, avec indication de distance bilingue portant Δ (*MAMA*, IV, 148 = D.H. French, *RRMAM* II, n° 404).

24 Comme sur D.H. French, *RRMAM* II, n° 397, autre milliaire de Gençali, pour la gravure antérieure à la première tétrarchie.

25 *AE*, 1922, 5 (= D.H. French, *RRMAM* II, n° 394 = *MAMA*, XI, 9). Sous ce même gouverneur, un autre milliaire découvert à ca. 2.9 km à l'Est de Gençali, donc du côté d'Antioche, affiche

l'inscription indique cette fois clairement et en toutes lettres que nous sommes à XVIII mille pas d'Apollonia (environ 27 km)[26]; le troisième texte honore au datif Constantin, Crispus et Constantin II entre 324 et 326, après l'éviction de Licinius[27]. Deux autres milliaires de la seconde tétrarchie, l'un découvert à Büyükkabaca, l'autre à Tymandos, montrent qu'il y eut des travaux sur le réseau viaire local à cette époque, au moins entre 317 et 324[28]. Un des milliaires de Gençali, hélas endommagé, semble indiquer que dans un premier temps, avant la première tétrarchie, la distance affichée fut XXIX, ensuite IΘ (19 en grec) sous la première tétrarchie[29], ce qui paraît confirmer qu'Antioche fût considérée comme *caput viae*, puis Apollonia. Le milliaire le plus ancien datant de 6 av. J.-C. sous le gouverneur de Galatie Cornutus Aquila (chargé de l'aménagement de la *Via Sébastè*) et montrant la distance XXIII (mille pas) sans autre précision[30], a été déplacé; il devait se trouver à environ VI mille pas à l'Est de Gençali, du côté d'Antioche de Pisidie. Deux autres milliaires très endommagés de la

---

la distance cohérente de XXVII mille pas (D.H. French, *RRMAM* II, n° 398), sachant qu'il fut regravé sous la première tétrarchie, et qu'au même endroit, on trouvait également deux milliaires peu lisibles, l'un datant de Philippe l'Arabe (D.H. French, *RRMAM* II, n° 399), l'autre étant d'époque constantinienne (D.H. French, *RRMAM* II, n° 400).

26 *CIL*, III, 6965. Cela pourrait donner l'impression qu'Apollonia est devenue *caput viae*, au moins dans la forme, ce que confirme un autre milliaire de la première tétrarchie découvert à Gençali (H. Waldmann, « Neue Inschriften aus Pisidien », *ZPE*, 44, 1981, p. 100, n° 8 = D.H. French, *RRMAM* II, n° 396). Qui a financé ces travaux, sachant que cette section de la voie passait alors vraisemblablement sur le territoire de la fraîche cité de Tymandos ? On pourrait penser que ce fut cette dernière, car les empereurs de cette époque se déchargèrent régulièrement de ces frais (et d'autres), au besoin en accordant le droit de cité à des communautés, comme aux Tymandéniens, ou aux gens d'Orkistos qui avaient longtemps dépendu de Nakoleia, au Nord de notre région.

27 *CIL*, III, 6966.

28 Büyükkabaca : *CIL*, III, 6969 (= D.H. French, *RRMAM* II, n° 388), qui donne à XX mille pas Apollonia comme *caput viae* sous la première tétrarchie, une autre colonne endommagée de cette même période étant D.H. French, *RRMAM* II, n° 390 ; un autre milliaire de cette localité gravé sous Hadrien en 121–122 donne l'indication de distance XII mille pas, mais il a évidemment été déplacé (*CIL*, III, 6968 = D.H. French, *RRMAM* II, n° 389) ; on connaît en outre à Büyükkabaca encore un milliaire de Cornutus Aquila (= D.H. French, *RRMAM* II, n° 391), puis un gravé sous Carus, Carinus et Numerianus entre 282 et 285 (= D.H. French, *RRMAM* II, n° 392) ; Tymandos / Yassıören : *CIL*, III, 6970 (= D.H. French, *RRMAM* II, n° 405) et *CIL*, III, 6972 (= D.H. French, *RRMAM* II, n° 406). Pour d'autres milliaires de la région à cette époque, voir M. Christol & T. Drew-Bear, « Documents latins de Phrygie », *Tychè*, 1, 1986, pp. 43–47. Voir **carte 2 et image satellitale** 8.

29 D.H. French, *RRMAM* II, n° 397.

30 D.H. French, *RRMAM* II, n° 395.

Via Sébastè ont été retrouvés au Nord du lac Hoyran, à Aşarı Kaşıkara, dans une zone sans doute proche des limites des territoires civiques d'Apollonia et d'Antioche : l'un porte l'indication de distance XX mille pas se rapportant à cette dernière cité comme *caput viae*[31], l'autre nous donne d'après la lecture de D.H. French XIII mille pas[32], ce qui est mathématiquement aberrant pour les deux villes.

Notre étude récente[33] a montré que Tymandos n'est restée pendant longtemps qu'une *kômè* d'Apollonia de Pisidie en dépit de probables ambassades sous Antonin le Pieux[34] et Caracalla[35], avant de devenir tardivement une *ciuitas* par la volonté de Dioclétien, dont la chancellerie a écrit en ce sens une lettre circonstanciée en latin à Iulius Lepidus, gouverneur de la province de Phrygie-Carie dont dépendait la région vers 300 de notre ère[36]. En raison de l'indépendance civique statutaire et d'une certaine montée en puissance politique et économique de Tymandos au niveau local, il est logique que le territoire d'Apollonia ait été amputé au moins en partie à l'Est de la vallée de l'Hippophoras, mais nous ne savons pour l'instant pas à quel point.

On peut penser, sans que nous en ayons la certitude, que le territoire d'Apollonia de Pisidie était dans l'ensemble limité au Nord par les montagnes du Karakuş Dağ, au Sud par celles du Barla Dağ, mais la réalité des remaniements territoriaux à la fin de l'époque hellénistique et à la mort du roi de Galatie Amyntas en 25 avant notre ère reste à éclaircir[37]. Sur ce point, W.M. Ramsay et S. Mitchell pensent que l'attribution aux Apolloniates des trois portions territoriales précitées aux dépens de Tymbriada autour des lacs d'Eğirdir et Hoyran

31 D.H. French, *RRMAM* II, n° 382.

32 D.H. French, *RRMAM* II, n° 381.

33 H. Bru, G. Labarre & M. Özsait, *Anatolia Antiqua*, 17, 2009, pp. 187–207.

34 Car les *Tymandeis* érigèrent en 140 une importante statue à cet empereur par les soins de l'épimélète Licinnius Ne[---] sous un stratège de *kômè* dont le nom paraît provenir lui aussi du gentilice précité (J. Chamonard & Ph.-E. Legrand, *BCH*, 17, 1893, pp. 258–259, n° 40 = *IGR*, III, 311 = *MAMA*, IV, 235).

35 H. Bru, G. Labarre & M. Özsait, *Anatolia Antiqua*, 17, 2009, pp. 187–192, n° 1.

36 *WE*, pp. 384–387, n° 558 = *CIL*, III, 6866 = *ILS*, 6090 = *MAMA*, IV, 236 = H. Bru, G. Labarre & M. Özsait, *Anatolia Antiqua*, 17, 2009, pp. 193–207, n° 4.

37 À titre d'exemple, le fait que Marc-Antoine ait confirmé au roi Amyntas son pouvoir sur la Galatie en 36 av. J.-C. (d'après Dion Cassius, XLIX, 32, 3) ne nous indique pas précisément la délimitation occidentale de cette entité avec la province romaine d'Asie à cette époque. L'évocation, par les auteurs anciens, de l'annexion complète du royaume d'Amyntas à la nouvelle province de Galatie en 25 av. J.-C. n'est pas plus détaillée sur cette question (Strabon, XII, 5, 1 ; Dion Cassius, LIII, 26, 3). Cependant, cf. *infra*.

remonte précisément à cette époque[38], sans que nous en ayons la preuve décisive. Cependant, l'existence de l'inscription (*infra*) seulement vue et copiée par J.R.S. Sterrett a deux incidences particulières : d'une part cela aurait signifié pour Apollonia une extension notable de son territoire cultivable à l'Est des deux lacs[39] alors que ses terres arables[40] étaient jusqu'à cette époque sans doute confinées entre le Karakuş Dağ et le Barla Dağ, d'autre part ce remaniement expliquerait assez bien qu'à l'époque de Dioclétien le pouvoir impérial tétrarchique romain ait consenti à céder à Tymandos un territoire civique en lui permettant d'échapper à son ancien statut de simple *kômè* à 3 ou 4 heures de marche à l'Est d'Apollonia[41]. Cela dit, d'autres remaniements territoriaux durent avoir lieu entre l'époque d'Auguste et celle de Dioclétien (cf. *infra*). Un texte épigraphique capital, en rapport avec les confins orientaux du territoire d'Apollonia est à la fois connu et délicat à interpréter : les épigraphistes et les historiens s'accordent depuis le XIXe siècle pour dire qu'il est du plus haut intérêt pour l'histoire de la Phrygie Parorée.

---

38 S. Mitchell, *Anatolia*, I, p. 91.

39 On voit par cet exemple qu'il faut se méfier de la notion artificielle de « frontière naturelle » lorsqu'on cherche à définir les limites d'un territoire ancien : ce sont les populations, les cités, les États et les pouvoirs qui fixent les limites territoriales au fil de l'Histoire.

40 Notons au passage qu'aux IIe–IIIe siècles, Athénée (III, 20) nous indique que les pommes d'Apollonia-Mordiaion étaient réputées ; les cultures arbustives sont encore très pratiquées de nos jours dans la vallée d'Uluborlu.

41 W.M. Ramsay, *The Historical Geography of Asia Minor*, p. 401 ; T. Mommsen, « Stadtrechtbriefe von Orkistos und Tymandos », *Hermes*, 22, 1887, p. 321. On compte en effet environ 14–15 km entre les localités modernes d'Uluborlu et de Yassıören.

CHAPITRE 5

La Tête de Serpent, l'*Aulôn* et le pays d'Ouramma

En 1885, J.R.S. Sterrett découvrait à Uluborlu, sur le territoire de l'ancienne Apollonia Mordiaion, une inscription qui allait à juste titre faire couler beaucoup d'encre et frapper les imaginations pendant longtemps[1]. Il s'agissait d'un monument honorifique grec de quinze lignes (seize d'après J.G.C. Anderson) aux lettres malheureusement assez effacées, ce qui a pu susciter la méfiance bien compréhensible de certains épigraphistes, en plus des difficultés d'interprétation historique et topographique consécutives à différentes restitutions. L'autre aspect qui a rebuté les chercheurs est que nous ne connaissons cette inscription que par la copie de J.R.S. Sterrett, lequel faisait cependant preuve d'une application certaine. Puisque ni estampage ni photographie ne permettaient de travailler sur la pierre qui ne fut à notre connaissance jamais retrouvée, W.M. Ramsay a confronté les lectures de G. Hirschfeld, A. Wilhelm, J.G.C. Anderson, W.H. Buckler et la sienne afin de fixer avec méthode la version la plus probable du texte, au sein d'un savant article dévolu à l'utilisation des vieilles copies épigraphiques[2]. Nous ne nous contenterons ici que de quelques remarques. Grâce aux travaux des épigraphistes précités et à un réexamen de la copie de J.R.S. Sterrett, voici le texte auquel on peut aboutir :

1 *WE*, p. 377, n° 548 : le texte n'est donné qu'en majuscules, avec seulement un début de transcription. W.M. Ramsay, « The Utilisation of Old Epigraphic Copies », *JHS*, 38, 1918, pp. 139–150, n° VI revient en détail sur l'inscription (cf. *infra*) et l'interprète dans l'ensemble d'une manière assez convaincante, alors qu'il se montre confus dans son ouvrage posthume *The Social Basis of Roman Power in Asia Minor*, Hakkert, Amsterdam, 1967[2], pp. 158–161 (initialement publié à Aberdeen en 1941 grâce au concours de J.G.C. Anderson et de Miss Ramsay; ensuite abrégé *Social Basis*). R. Syme, « An Aulon in Pisidia » (*Appendix B*) dans *Anatolica*, pp. 340–343 pose de nouveau les problématiques d'identification topographique des lieux mentionnés par l'inscription d'Apollonia ; B. Levick, op. cit., p. 45, n. 1 n'invite pas à démêler l'écheveau en question ; cf. aussi S. Mitchell, *Proceedings of th 10th International Congress of Classical Archaeology*, I, Ankara, 1978, pp. 316–317 ; id. *Anatolia*, I, p. 91, 173 ; G.M. Cohen, *Hellenistic Settlements*, p. 290.

2 W.M. Ramsay, *JHS*, 38, 1918, pp. 139–150, n° VI. Ce grand connaisseur de la Phrygie Parorée écrit : « Recognising its exceptional importance, both Anderson and I have repeatedly attempted (from 1888 to 1912) to find it » (p. 139).

© KONINKLIJKE BRILL NV, LEIDEN, 2017 | DOI: 10.1163/9789004337404_009

[---]
τὸν̣ με̣[ταλλάξαν-]
τα τὴ[ν] τοῦ βασιλέ-
ω̣ς [διά]ταξ̣ιν πρὸς
Τυμβριαδέσι [τ' ?] Ο[ὐ-]
ραμμα χώραν καὶ Ὄ-
φεως Κεφαλὴν λ̣ε-
γομένηην καὶ Αὐλῶ-
ν̣α τὸν κατάγον-
[τ]α π̣ρ̣ὸς Μισυλωι
καὶ προσνείμαν-
[τ]α αὐτοῖς καὶ ὁ-
[ρ]ο̣θ̣ετήσαντα
π̣ίσ̣τεως [ἕ]νε-
κεν καὶ με̣γ̣αλο-
φροσύνης.

Le début du texte, incomplet, pose des difficultés, et les savants ayant travaillé sur la copie de J.R.S. Sterrett ont procédé à des corrections multiples et parfois violentes. D'emblée par exemple, alors que Sterrett a lu en premier élément TOY, et donc un génitif, ils ont opté pour τὸν̣ à l'accusatif en renvoyant à la personne honorée ; la restitution donnée ici est celle de Ramsay, car elle est attestée en Asie Mineure pour l'usage de μεταλλάξαντα[3] ; dès la deuxième ligne, alors que la copie de Sterrett donne quasiment τοῖ βασιλεῖος[4], ils ont choisi de lire τὴ[ν] τοῦ βασιλέω̣ς, au prix de la transformation d'un I en Y, puis d'un O en Ω. Ligne 3, les reconstructeurs du texte ont opté pour [διά]ταξ̣ιν alors que J.R.S. Sterrett lisait sur la pierre [---]TAΣIN : un Ξ peut en effet parfois se confondre avec un Σ sur une pierre usée, et le terme se trouve régulièrement dans les textes en Asie Mineure[5]. Après les trois premières lignes, J.G.C. Anderson a même choisi de rajouter une ligne entière oubliée d'après lui par Sterrett (elle n'est pas reprise ici). Ligne 4 cependant, on accepterait plus facilement

3 Cf. *I. Iasos*, 112 et 115. Le verbe μεταλλάσσω convient bien ici, dans la mesure où il signifie à la fois « changer, modifier, transférer, substituer ».

4 Un datif attesté par exemple à Larissa pour Eumène II (*SEG*, 31, 575) ou pour Philippe V de Macédoine (*SEG*, 31, 572) à Larissa dans les deux cas ; voir aussi *IG*, IX, 2, 517.

5 Par exemple dans le grand texte d'Antiochos Ier de Commagène au Nemrud Dağ dans le dernier tiers du Ier siècle av. J.-C. (*IGLS*, I, 1, ligne 76), ou encore non loin au Sud à Sia en Pisidie, aux IIe–IIIe siècles de notre ère (*SEG*, 19, 858 = *I. Central Pisidia*, 146) ; voir également *IGR*, IV, 790 à Apamée de Phrygie sous le Haut-Empire.

la correction de W.H. Buckler qui à la place d'un Π lit Ι Τ après ΤΥΜΒΡΙΑΔΕΣ, avant l'énumération des trois portions territoriales, mais Claude Brixhe objecte que la présence de l'enclitique τε (τ') est peu probable et obscurcit la syntaxe. La fin du texte est moins délicate, bien que la forme ὁ[ρ]ọθ̣ετήσαντα soit loin d'être courante. Ligne 9, Claude Brixhe remarque dans la forme π̣ρ̣ὸς Μισυλωι une substitution du datif à l'accusatif que l'on pourrait attendre, y percevant «une hypercorrection à situer dans le cadre du déclin, puis de l'élimination du datif»[6]; j'ajoute que sur la pierre figurait d'après la copie de J.R.S. Sterrett un *iota* adscrit après le Ω. Ligne 11, αὐτοῖς (datif pluriel) se rapporte aux dédicants apolloniates, à qui le personnage honoré a assigné les territoires en jeu: καὶ προσνείμαν[τ]α αὐτοῖς, passage décisif de l'inscription (lignes 10–11)[7].

Comme l'explique Ramsay, les restitutions à proposer furent complexes dans la mesure où les chercheurs pensèrent d'abord qu'un roi avait octroyé aux Apolloniates des terres prises sur le territoire de Tymbriada. D'après une autre hypothèse, retenue par les «reconstructeurs» du texte endommagé, il semblerait qu'un intercesseur, peut-être un gouverneur romain, ait modifié une attribution territoriale royale pour favoriser Apollonia au détriment de Tymbriada. Ce dernier fait est assuré car la stabilité de la fin de l'inscription est clairement établie. En tête d'inscription, laquelle a disparu, les Apolloniates honoraient un personnage puis on pourrait comprendre le texte[8], d'une manière partiellement approximative, au regard des éléments manquants depuis la copie de J.R.S. Sterrett, comme suit: ce personnage semble avoir modifié une disposition du roi du côté des Tymbriadiens pour ce qui concerne le pays d'Ouramma, ce que l'on appelle la Tête de Serpent et l'*Aulôn* qui descend vers Misylos, en leur ayant assigné, et en en ayant fixé les limites, grâce à sa bonne foi et à sa noblesse d'esprit.

Le style du texte est emblématique des monuments honorifiques civiques, dans le sens où pour des raisons diplomatiques et politiques, une certaine hypocrisie convenue ne dit pas les choses dans leur intégralité. Il est nécessaire, dès l'époque de la gravure du texte, de lire entre les lignes. Il est bien évident que de vives tensions existèrent entre Apollonia de Pisidie, située en Phrygie et notamment peuplée de colons hellénistiques d'une part, et de l'autre Tym-

---

6 Sur cela, voir C. Brixhe, *Essai sur le grec anatolien au début de notre ère*, Presses Universitaires de Nancy, 1984, pp. 95–97; id., «Du 'datif' mycénien aux protagonistes de la situation linguistique», dans J.-P. Olivier (éd.), *Mykénaïka. Actes du IXe colloque international sur les textes mycéniens et égéens* (Athènes, 2–6 octobre, 1990), BCH Suppl. XXV, Athènes-Paris, 1992, pp. 145–150.

7 Même si J.R.S. Sterrett lut à cet endroit, ligne 11, ΑΥΤΙΟΙΣ.

8 Voir déjà W.M. Ramsay, *JHS*, 38, 1918, p. 142.

briada, vieille cité du Nord de la Pisidie. Le texte ne dit pas que Tymbriada a été spoliée, mais évoque par un euphémisme descriptif des remaniements territoriaux et administratifs en énumérant avec la conjonction καί (à cinq reprises en 15 lignes) d'une part les espaces concernés, d'autre part les raisons qui ont conduit les dédicants apolloniates à décerner des honneurs et vraisemblablement une statue à leur puissant protecteur, dont l'action est soulignée par les verbes προσνέμω et ὁροθετέω[9]. Le style du texte n'est pas celui des grands décrets hellénistiques découverts sur les littoraux anatoliens, il est plus simple, beaucoup plus schématique bien qu'il s'inspire de cette tradition. On notera avec Ramsay que cette inscription dédicatoire était relativement courte et devait se trouver sur le piédestal d'une statue honorifique, comme l'indique la longueur limitée des lignes : 14 lettres pour la ligne 5 qui est la plus longue, intégralement conservée et clairement lisible. Relativement peu de lignes semblent donc manquer au début du texte, mais l'on ne saurait dire combien.

Si le moment exact de cette modification territoriale reste à fixer plus précisément, il apparaît que nous nous situons historiquement entre 85 et 25 av. J.-C., c'est-à-dire entre l'époque de l'activité de Sylla face à Mithridate VI (plus exactement la paix de Dardanos et l'avancée de la province romaine d'Asie dans notre région) et celle d'Auguste lorsqu'il créa la province romaine de Galatie, tout en fondant les colonies tauriques (cf. *infra* pour des hypothèses argumentées)[10]. La passation de trois portions du territoire civique de Tymbriada sous la coupe d'Apollonia de Pisidie est avérée, mais reste à expliquer. Il semble qu'Apollonia a profité d'un situation géopolitique locale : dans le prolongement des guerres mithridatiques, la cité des Apolloniates se situait à la limite orientale de la province romaine d'Asie, au contact de la Pisidie qui fut confiée aux rois-clients galates Deiotaros Ier puis Amyntas de Galatie, lesquels tenaient officiellement et diplomatiquement leur pouvoir de la volonté de Rome, comme le montre bien le fait que Marc-Antoine ait confirmé en 36 av. J.-C. son trône à Amyntas[11], nous l'avions évoqué. Dans l'optique stratégique romaine de conquête en cours, le royaume de Galatie constituait une zone-tampon transitoire (entre la province d'Asie et celle de Cilicie), où les gouverneurs d'Asie et leurs bureaux avaient l'initiative, ce qu'illustre bien pour notre région l'ambassade de Prostanna à Délos dès 113 avant notre ère[12]. Il n'est pour l'instant pas vraiment possible de connaître l'identité du roi qui

9 Voir, à Tymbrianassos, *IGR*, III, 335 = *OGIS* 538, lignes 12–13.

10 À partir de 25 av. J.-C. en effet, toute la région est sous administration romaine directe, et il n'est plus question des rois hellénistiques.

11 Dion Cassius, XLIX, 32, 3.

12 *I. Délos*, 1603.

avait initialement favorisé les droits territoriaux de Tymbriada, mais l'on peut penser à la suite de Ramsay à Mithridate VI, à Deiotaros Ier ou à Amyntas[13]. Dans la configuration du Ier siècle av. J.-C. qui vient d'être rappelée, il semblerait que la volonté de Rome et de son gouverneur d'Asie, dont la juridiction incluait manifestement Apollonia[14], se soit imposée à Tymbriada en revenant sur une ancienne disposition royale, ce qui était bien sûr une façon d'exprimer la puissance romaine en marge de ses territoires officiels tout en confirmant son influence grandissante sur le destin des populations anatoliennes.

Ces trois unités topographiques et historiques nous plongent en tout cas au cœur des territoires réels et imaginaires des populations de la Phrygie Parorée sur la longue durée, en raison de la mention de trois toponymes marquants.

1 La Tête de Serpent

W.M. Ramsay identifiait curieusement la « Tête de Serpent » au promontoire coupant le lac en deux parties (Hoyran gölü et Eğirdir gölü)[15], alors qu'il est à mon sens visuellement incontestable que l'appellation renvoie à la forme de l'ensemble de l'Hoyran gölü : cela pouvait se distinguer assez nettement des montagnes environnantes parcourues depuis de hautes époques comme lieux potentiels de refuge et d'observation, mais aussi de passage par certains chemins suivant les lignes de crête. De nos jours, l'apparition est bien sûr plus saisissante d'avion ou grâce à des clichés pris de l'espace[16]. D'un point de vue topographique, le lieu le plus fondamental et central est sans doute le détroit reliant les deux parties du grand lac (570 km², 4e lac de Turquie par sa superficie), lequel porte d'ailleurs un beau nom en langue turque : *Bülbül Boğazı* (« la gorge du rossignol »)[17]. Cet endroit, qui mesure environ 1300 mètres,

13 Sur ce point, on peut légitimement tenter de retrouver le nom du roi au début de l'inscription d'Apollonia : Ramsay avait initialement proposé de lire en corrélation avec la ligne 1 [Μιθριδά]του (W.M. Ramsay, *JHS*, 38, 1918, p. 143).

14 Contrairement à ce que pensait W.M. Ramsay, *JHS*, 38, 1918, p. 143, qui évoquait pour Apollonia la juridiction de la province de Galatie et de son premier gouverneur M. Lollius.

15 W.M. Ramsay, *JHS*, 38, 1918, p. 144.

16 Voir les **images satellitales 2, 3, et 6**.

17 Je dois cette information à la vaste connaissance de la région par le prof. M. Özsait (Université d'Istanbul), et le remercie vivement de sa large contribution à l'exploration de l'Asie Mineure antique. Avec l'appellation de *Bülbül Boğazı*, nous restons donc dans un registre animalier proche d'un bestiaire imaginaire ; il serait intéressant de savoir si cette dénomination remonte à l'époque seldjoukide (probable), ottomane, à moins que l'inspiration ne soit antique ou byzantine.

permettait de franchir le lac assez aisément par bateau, tout en reliant des terres cultivables de part et d'autre. On pense particulièrement à l'intérêt que le territoire irrigué par le cours inférieur de l'Anthios (sur l'actuelle commune de Gelendost, cf. *infra*)[18] a pu susciter chez les Apolloniates, ce que Ramsay avait déjà souligné dans ses travaux.

Les aspects religieux doivent en outre être pris en compte, d'autant plus que les épisodes mythologiques mettant en scène la figure du serpent sont nombreux, et ce symbole chthonien par excellence a souvent permis l'intégration, voire la fusion de cycles mythologiques se rapportant notamment à Apollon, à Déméter, à Asklépios, à Cybèle et à Dionysos, ce qui n'exclut d'ailleurs pas des références à d'anciens cultes anatoliens[19]. Dans sa *Vie de César* (9, 4–5), Plutarque, lorsqu'il en vient à Pompéia, épouse du dictateur, évoque par exemple à propos de la Phrygie des mystères de Bona Dea : « Or les Romains ont une divinité qu'ils nomment Bona Dea, assez semblable à la Gynaeceia des Grecs. Les Phrygiens l'ont adoptée et voient en elle la mère du roi Midas ; les Romains prétendent qu'il s'agit d'une dryade qui fut l'épouse de Faunus ; quant aux Grecs, ils en font une des mères de Dionysos, celle qu'il est interdit de nommer. C'est pour cette dernière raison que l'on célèbre sa fête en dressant sur des tonnelles des sarments de vigne et en plaçant auprès de la déesse, conformément au mythe, un serpent sacré ». Les mystères étaient l'occasion d'actualiser des mythes grâce à des rites, des processions et des initiations qui se sont manifestement déroulées autour du lac d'Eğirdir : l'attestation de mystes à Apollonia[20], et d'un thiase dionysiaque à Antioche de Pisidie[21] va dans ce sens, en rapport avec la culture de la vigne, les habitudes gréco-romaines et l'existence même du fleuve portant le nom d'*Anthios*, comme nous le verrons ensuite.

Le territoire de la Tête de Serpent intéressant les Apolloniates est à notre sens à situer au Nord-Est du lac Hoyran, donc sur la rive opposée de leurs principales possessions de la vallée de l'Hippophoras, à l'endroit (Hoyran Ova) où une langue de bonne terre alluviale arable jouxte le plan d'eau et constitue en quelque sorte la langue de cette créature mythique. On y accédait par la route longeant le grand lac par le Nord, celle-là même qui devint sous Auguste la *Via Sébastè* construite sous la supervision de Cornutus, en un point presque situé à mi-chemin entre Antioche et Apollonia de Pisidie. On note d'ailleurs

---

18 Voir **image satellitale 2**.

19 W.M. Ramsay, *JHS*, 38, 1918, pp. 144–145.

20 *CIG*, 3972 = *MAMA*, IV, 167 (voir fig. 6), dont la divinité n'est pas précisée, mais certainement en rapport avec un culte chthonien.

21 H. Bru et Ü. Demirer, « Dionysisme, culte impérial et vie civique à Antioche de Pisidie », *RÉA*, 108/2, 2006, pp. 581–611 et *RÉA*, 109/1, 2007, pp. 27–50.

que cette zone a livré un tombeau rupestre phrygien ainsi qu'une inscription néo-phrygienne d'époque impériale sur les hauteurs[22].

2 L'*Aulôn*

Le terme *aulôn* correspond *a priori* à une vallée longiligne, relativement encaissée, un défilé, mais aussi à une sorte de « canal », car d'après les usages que l'on en connaît, le paramètre ou la notion hydrographique existe bel et bien. Dans le texte perdu d'Apollonia, *aulôn* correspond manifestement à ces trois réalités. Dans un appendice de son étude strabonienne[23], R. Syme paraît avoir situé l'*Aulôn* en question au Nord-Est du lac Hoyran, en une vallée longiligne (Hoyran Ova) qui serait à mon sens plutôt la « langue » de la Tête de Serpent : cela correspond à la vallée de l'Elek su passant par Gökçeali et Kumdanlı, laquelle reçoit les cours d'eau tributaires qui coulent de la chaîne montagneuse du Sultan Dağ vers Ayvalı, Körküler, et Mısırlı[24]. Le nom contemporain du village turc Mısırlı, situé à environ 18 km du rivage, avait fait songer R. Syme à « Misylôn », suite à une persistance toponymique supposée, mais qui n'est pas avérée dans ce cas. L'argument essentiel de Syme tient d'une part au texte d'Apollonia qui lui fait rechercher des espaces pris à Tymbriada à l'Est du grand lac, d'autre part à l'accessibilité de ce territoire cultivable à partir d'Apollonia grâce à l'ancienne *Via Sébastè* (l'aménagement n'intervenant qu'à l'époque augustéenne), aujourd'hui la route Keçiborlu-Yalvaç reliant la haute vallée du Méandre, Dinar (Apamée de Phrygie), Uluborlu (Apollonia) et Yalvaç (Antioche de Pisidie). Plusieurs objections s'imposent cependant :

22 G. Fiedler & M. Taşlıalan, « Un monument rupestre phrygien au bord du lac de Hoyran », *Anatolia Antiqua*, 10, 2002, pp. 97–112 ; C. Brixhe & T. Drew-Bear, « Huit inscriptions néo-phrygiennes », dans R. Gusmani et *alii* (éds), *Frigi et Frigio. Atti del I° Simposio Internazionale, Roma, 16–17 ottobre 1995*, Roma, 1997, pp. 70–81, n° 1 = *CIPh* (en cours) n° 114 ; cf. *infra*.

23 R. Syme, « An Aulon in Pisidia » (*Appendix B*) dans *Anatolica*, pp. 340–343. L'auteur recense des usages du terme *aulôn* en grec, puis tente de suivre la piste ouverte par W.M. Ramsay (*JHS*, 38, 1918) en vue de trouver un unique *aulôn* pisidien qui serait à la fois celui de l'inscription d'Apollonia et le lieu de la défaite d'Alcétas face à Antigone le Borgne en 319 av. J.-C. près de Crétopolis (Polyen, *Stratagèmes*, 4, 7, où le terme apparaît [*aulôn pisidikôn*] ; Diodore, 18, 44–45). Comme l'a démontré S. Mitchell (« Three cities in Pisidia », *AS*, 44, 1994, pp. 129–136), il ne s'agit pas du même lieu, Crétopolis se situant à une dizaine de kilomètres au Sud-Ouest du lac de Kestel. Pour ce qui concerne l'emplacement de l'*aulôn*, R. Syme s'inspire en fait de W.M. Ramsay, *JHS*, 38, 1918, p. 144.

24 Voir **image satellitale 5**.

d'une part le toponyme « Misylôn » (en fait plutôt *Misylos*) pourrait se retrouver en d'autres lieux. D'autre part, le terrain descend-il de l'*aulôn* de Syme vers Mısırlı ? Cela n'est pas le cas, car nous sommes sur les contreforts du Sultan Dağ qui descendent au contraire vers le lac : en effet, l'Hoyran Ova est à une altitude de 920 m, et Mısırlı à près de 1100 m d'altitude. Il faut en tout cas reconnaître que l'espace qui s'étend d'Ouest en Est (sur environ 25 km) entre Taşevi, au Nord de l'Hoyran gölu, et Mısırlı au Nord-Est, est intéressant à cultiver, sans préjuger de la qualité de la terre alluviale, plutôt favorable. Il s'agit bien d'un des grands espaces arables de l'Est du grand lac, mais nous le reconnaissons *supra* comme ce qui concerne la *Tête de Serpent*. Du point de vue de la territorialité antique, on note que l'épitaphe d'un des premiers colons d'Antioche de Pisidie fut retrouvée à Celeptaş (à 14 km à l'Ouest de Yalvaç)[25], c'est-à-dire à peine à 1.5 km du cours d'eau irriguant la vallée en question ici : cela paraît nettement indiquer que nous étions sur le territoire colonial d'Antioche de Pisidie ou près de ses limites, au moins depuis l'époque augustéenne. Mentionnons aussi qu'une inscription néo-phrygienne a été retrouvée à Yukarı Kaşıkara[26], à 4 km au Nord du territoire cultivable proche du Nord de l'Hoyran gölü[27], ainsi qu'une autre un peu plus au Nord-Est à Sağır[28] : cela nous donne l'indice d'une zone linguistique de contact entre les influences de l'Est de la vallée d'Apollonia, où l'on a retouvé la majorité des textes épigraphiques néo-phrygiens (fin Ier siècle–IIIe siècle)[29], et celles plus gréco-romaines de la plaine d'Antioche de Pisidie.

Pour les raisons précitées, il est souhaitable de proposer une autre situation géographique de l'*aulôn* en question. On peut en effet chercher un *aulôn* plus au sud, plus près du territoire supposé de Tymbriada centré sur la haute plaine qui abrite les localités de Sofular, Aksu, Yılanlı, Pazarköy et Kösre[30]. Une

---

25 M. Christol et T. Drew-Bear, « Vétérans et soldats légionnaires à Antioche de Pisidie », dans G. Paci (éd.), *Epigrafia romana in area adriatica. Actes de la IXe rencontre franco-italienne sur l'épigraphie du monde romain* (*Macerata, 10–11 novembre 1995*), Macerata, 1998, p. 321, n° 7. Voir **carte 4 et image satellitale 1**.

26 C. Brixhe & T. Drew-Bear, « Huit inscriptions néo-phrygiennes », dans R. Gusmani et *alii* (éds), op. cit., pp. 70–81, n° 1 = *CIPh* (en cours) n° 114. Voir **carte 4 et image satellitale 5**.

27 Où l'on a également découvert une tombe de type phrygien taillée dans le roc (G. Fiedler & M. Taşlıalan, *Anatolia Antiqua*, 10, 2002, pp. 97–112).

28 W.M. Calder, « Corpus Inscriptionum Neo-Phrygiarum II », *JHS*, 33, 1913, pp. 101–103, n° 71 = O. Haas, *Die phrygischen Sprachdenkmäler*, Académie bulgare des sciences, (*Linguistique Balkanique* X), Sofia 1966, n° 71. Voir **carte 4**.

29 Cf. *infra*.

30 Il est important de souligner que c'est quasi exclusivement sur ce territoire de Tymbriada que les textes épichoriques en langue pisidienne ont été découverts (voir C. Brixhe & M. Özsait, *Kadmos*, 40/2, 2001, pp. 155–176). Voir **images satellitales 4 et 7**.

approche cartographique et satellitale de la zone méridionale conduit rapidement à une hypothèse car un espace d'exception existe dans ce secteur: l'étonnante vallée rectiligne qui descend, sur un axe Nord-Sud, de l'extrémité méridionale du lac d'Eğirdir au lac de Kovada (Kovada gölü)[31] sur environ 20 km en présentant une largeur moyenne Ouest-Est de 1.3–1.4 km. Il est plausible de plaider pour l'identification de l'*aulôn* en cet endroit pour plusieurs motifs. Tout d'abord nous sommes à environ 8 km de la partie occidentale de la plaine de Tymbriada, tout en entrant dans une autre entité géographique. Ensuite la vallée de Kovada correspond exactement à la désignation topographique grecque d'*aulôn*, c'est-à-dire une vallée longiligne et drainante; sur ce point il faut souligner que l'inscription d'Apollonia ne donne aucune précision quant à cet *aulôn*, comme si cela avait le caractère d'une évidence bien connue dans la région, à l'instar de la Tête de Serpent et du pays d'Ouramma. La preuve à mon sens ultime de cette identification topographique proposée tient dans les qualités géologiques et édaphiques du *poljé* de Kovada[32]: il s'agit en fait d'une dépression formant une plaine de saturation karstique qui offre une terre noire arable de haute qualité. Cette dernière possède de telles vertus agricoles que la jachère y est exceptionelle[33], contrairement à la plaine d'Aksu (territoire originel de Tymbriada, cf. **image satellitale** 7) qui nécessite une rotation biennale en raison d'une terre au substrat pédologique moins riche. On cultive encore aujourd'hui dans la plaine de Kovada, comme dans l'Antiquité gréco-romaine, des pommes et de la vigne, mais on dut précédemment y planter davantage de céréales[34], ainsi que des oliviers[35], surtout si cet espace est effectivement passé

---

31 Voir **carte 3** et **image satellitale 4**.

32 X. De Planhol, op. cit., p. 465.

33 Ibid., p. 149 et fig. 56.

34 Car il s'agissait auparavant, depuis le néolithique, de la base de l'alimentation et de l'économie. Pour ce qui concerne la culture des céréales traditionnelles dans la région, cf. X. De Planhol, op. cit., p. 151. Voir par ailleurs G. Labarre, M. Özsait & İ. Güceren, «Insécurité et rébellion en Pisidie. Le témoignage de deux nouvelles fortifications», *Res Antiquae*, 13, 2016, pp. 165–182.

35 L'olivier était à l'époque de Strabon présent à Selge, à Sagalassos comme à Synnada; on peut donc sans risque en conclure que la Phrygie Parorée hellénisée ne faisait pas exception (cf. S. Mitchell, «L'olive, Louis Robert et la répartition de la culture hellénique en Anatolie», dans H. Bru, F. Kirbihler & S. Lebreton [éds], *L'Asie Mineure dans l'Antiquité: échanges, populations et territoires. Regards actuels sur une péninsule*, Rennes, 2009, pp. 439–446). Une analyse palynologique de l'*aulôn* de Kovada pourrait éventuellement nous permettre de confirmer la période à laquelle la culture et l'agriculture helléniques se mirent à dominer les lieux. Outre l'élevage développé dans les yaylas plus en hauteur, la sylviculture venait compléter les activités agricoles, grâce aux pins qui poussent au dessus de la plaine de Kovada (X. De Planhol, op. cit., p. 61).

aux mains des Grecs d'Apollonia. Au surplus, la vallée de Kovada descend bien du lac d'Eğirdir vers celui de Kovada : le cours d'eau aujourd'hui canalisé passe de 925 m d'altitude à 905 m environ entre ces deux points. Misylos serait donc plutôt à rechercher sur les territoires turcs actuels de Yeşilyurt ou de Karadiken[36].

On comprend bien que la vallée de Kovada dut susciter des convoitises territoriales autour du grand lac en raison d'enjeux économiques évidents. Il est probable qu'Apollonia ait obtenu ce territoire au détriment de Tymbriada, mais la proximité immédiate de Prostanna interroge : quel était exactement le territoire de cette dernière cité ? possédait-elle à l'Ouest une partie de l'assez vaste plaine au contact des terres de Seleukeia Sidera ? Les monnaies au « dieu-fleuve » ΤΙΟΥΛΟΣ[37] sur les revers à partir du règne de Iulia Mamaea et la prospérité des Prostannéens à l'époque impériale signifient que l'*aulôn* de Kovada est manifestement passé en leurs mains après avoir appartenu aux Apolloniates, comme nous le verrons *infra*.

3 Le pays d'Ouramma

La simple évocation du « pays d'Ouramma » donne déjà l'impression de toucher du doigt la légende d'une très ancienne principauté anatolienne. W.M. Ramsay a conjecturé il y a longtemps que le pays d'Ouramma s'étendait à l'Est du lac d'Eğirdir sur ce qui devint le territoire d'Antioche de Pisidie[38], et nous le suivons *a priori* sur ce point, en tentant d'apporter pour l'instant quelques précisions. Deux inscriptions, l'une d'Apollonia, l'autre d'Anaboura, dans la plaine Killanienne (**carte 1**), nous donnent respectivement les noms

36 Dans R.J.A. Talbert (éd.), *Barrington Atlas of the Greek and Roman World, Map-by-map directory*, Princeton-Oxford, 2000, p. 971 (Phrygia), T. Drew-Bear accepte l'hypothèse de L. Zgusta, *KON*, p. 387, § 817 pour situer Misylos entre Apollonia et Tymbriada, ce qui va dans le sens de B. Levick, *RCSAM*, p. 45, n. 1. W.M. Ramsay (*JHS*, 38, 1918, p. 144) met en rapport le toponyme *Misylos* avec l'ethnique Μ[ι]συλιάτης figurant parmi les longues listes de ξένοι τεκμορεῖοι du IIIe siècle de notre ère découvertes par J.R.S. Sterrett à Sağir, au Nord d'Antioche de Pisidie (voir W.M. Ramsay, « The tekmoreian guest-friends : an anti-christian society on the imperial estates at Pisidian Antioch », dans W.M. Ramsay [éd.], *SERP*, p. 325).

37 H. von Aulock, *Münzen*, II, pp. 150–153, n° 1811–1813, 1823–1825, 1847.

38 W.M. Ramsay, *JHS*, 38, 1918, pp. 148–150, lequel se base sur l'inscription d'Apollonia et sur une autre d'Anaboura découverte à Karaagaç : W.M. Ramsay, *Athenische Mitteilungen*, 8, 1883, p. 72 (= *MAMA* VIII, 356, avec un fac-similé p. 171). Ce dernier texte fait écho à un descendant de Manès Ourammoas. Voir **carte 4**.

d'Ouramma et d'Ourammoas en rapport avec la région située entre le lac d'Eğirdir et la chaîne montagneuse du Sultan Dağ. « Ouramma » est bien sûr une manière grecque de transcrire « Uramma ». De nombreux noms hittites débutent par l'adjectif louvite ura- « grand »[39], ce que l'on connaît par exemple sur une bague de Konya gravée en hiéroglyphique[40]; R. Lebrun et L. Zgusta reconnaissent dans l'élément final *-ma* (avec un redoublement du m) un neutre pluriel[41]. Pour *-ma*, deux interprétations sont possibles : on peut penser à Mâ, la déesse de Comana[42], qui aurait été remplacée par Mèn suite à l'hellénisation de la Phrygie Parorée d'après W.M. Ramsay. Par ailleurs, en langue lycienne (héritière directe du louvite), l'adjectif neutre pluriel *-mmaja* s'applique aux noms de lieux, avec le sens littéral de « appartenant à une habitation, propre à l'habitat », non sans rapport avec le verbe « bâtir »[43] : avec *-mmaja* sous une forme réduite *-mma*, on pourrait donc comprendre *Uramma* comme « les grands lieux propres à l'habitat »[44]. Puisque nous sommes ici dans une perspective toponymique, on est en droit de s'interroger sur l'origine du nom de la chaîne montagneuse de l'Anamas[45] qui sépare Tymbriada de la plaine Killanienne. Dans le texte d'Anaboura, Ourammoas est sans doute devenu un nom en référence à une divinité et/ou un roi dont un personnage semble être le descendant, au moins à titre symbolique[46]. Manifestement en rapport avec

39 E. Laroche, *Les noms des Hittites*, Klincksieck, Paris, 1966, pp. 197–199. L'adjectif s'applique notamment aux divinités et aux rois (p. 198, n° 1441), ce qui va dans le sens des suggestions de Ramsay.

40 Ibid., p. 198, n° 1440 (Ura-LION « Grand Lion »).

41 L. Zgusta, *KON*, p. 462, § 983.

42 Suggestion de René Lebrun, que je remercie vivement pour certaines indications linguistiques données ici.

43 G. Neumann & J. Tischler, *Glossar des Lykischen*, DBH 21, Wiesbaden, 2007, p. 231 ; cf. *TL* 29, 8.

44 Hypothèse aimablement suggérée par R. Lebrun. Cette interprétation pourrait convenir à une appellation couvrant la Phrygie Parorée intérieure orientale et la plaine Killanienne depuis l'âge du Bronze.

45 X. De Planhol (op. cit., p. 102) avait déjà remarqué que cet oronyme était pré-turc. La forme « Anamas » ne dériverait-elle pas de Ouramma ? ou d'Ammama, déesse hittite témoin des traités ? sur ce dernier point, voir E. Laroche, *Recherches sur les noms des dieux hittites*, Maisonneuve, Paris, 1947, pp. 20–21 (cf. références épigraphiques, lieux de culte et rituels). D'après l'auteur, le nom peut se décliner sous la forme *Amma*(*m*)*a* et *Mamma*. Pourrait-on voir *Uramma* comme contraction de *Ura-mamma* ?

46 W.M. Ramsay, *Athenische Mitteilungen*, 8, 1883, p. 72 (= *MAMA* VIII, 356, avec un fac-similé p. 171). L. Zgusta, *KPN*, p. 399, § 1168, d'où dérive la forme dialectale « Opramoas », bien attestée en Pisidie et en Lycie. Voir aussi L. Zgusta, *Anatolische Personennamensippen*, I, Prag, 1964, p. 56 (où l'auteur renvoie à une utilisation du nom au génitif au

la culture hittito-louvite, on note au passage que des tablettes cunéiformes assyriennes de Kültepe exhumées en 1993 et remontant aux XXe–XVIIIe siècles avant notre ère nous signalent à plus de dix reprises le toponyme translittéré *Hurrama*, que C. Michel resitue dans l'Anti-Taurus à une cinquantaine de kilomètres au Sud-Est de Kaniš[47].

Il importe de tenter de définir ce que fut territorialement le « pays d'Ouramma ». Le texte d'Apollonia évoque de cette façon un territoire qui appartenait précédemment à la cité de Tymbriada, au moins en partie. Il est possible qu'Ouramma ait correspondu au IIe millénaire av. J.-C. au nom d'une principauté hittite, inféodée aux Hittites ou en tout cas louvitophone, qui englobait l'espace naturel situé entre le lac d'Eğirdir et le Sultan Dağ, peut-être avec la plaine Killanienne. La donne dut changer suite à l'arrivée des Phrygiens à la fin du IIe millénaire dans le cadre d'un nouveau partage de l'espace, mais nous sommes peu renseignés sur cet aspect. Notons toutefois qu'aucune inscription paléo-phrygienne n'a été pour l'instant découverte en Phrygie Parorée[48]. En revanche, les inscriptions néo-phrygiennes d'époque romaine (environ fin Ier siècle–IIIe siècle ap. J.-C.) s'y distribuent d'une manière très particulière : sept textes proviennent de la plaine d'Apollonia, mais sans doute tous du territoire de l'ancienne Tymandos plus à l'Est, à Yassıören[49],

Ier siècle de notre ère), p. 158. Dans une perspective louvitophone, il semblerait que l'on soit néanmoins proche d'une forme du type *Ura-m(a)-muwa*, « de la substance d'Uramma », « d'Uramma », et donc « descendant d'Uramma » ? L'anthroponyme masculin d'Anaboura *Ourammoas* est en tout cas à rapprocher d'Ουϝραμυας attesté sur trois timbres d'amphores pamphyliennes (C. Brixhe & G. Cankardeş-Şenol, *Timbres amphoriques de Pamphylie*, Centre d'études alexandrines, De Boccard, Alexandrie-Paris, 2012, pp. 349–350, n° 700–702 ; cf. aussi C. Brixhe, « Réflexion sur l'onomastique personnelle d'une vieille terre coloniale : la Pamphylie », dans C. Dobias-Lalou [dir.], *Des dialectes grecs aux lois de Gortyne*, ADRA-De Boccard, Nancy-Paris, 1999, p. 45).

47 C. Michel, « Nouvelles données de géographie historique anatolienne d'après des archives récentes de Kültepe », dans K. Strobel (éd.), *New Perspectives on the Historical Geography and Topography of Anatolia in the II and I Millenium B.C.*, Eothen 16, LoGisma, Firenze, 2008, p. 238, 244, 245 (carte), 247, n. 22. Mais d'après Claude Brixhe le H (diacrité) de *Hurrama* « dans une forme anatolienne correspond à une consonne rendue généralement par Γ ou K lors de l'intégration du mot au grec ».

48 Cette indication, ainsi que celles qui suivent, doivent beaucoup au talent, aux travaux et à l'amabilité de Claude Brixhe que je remercie chaleureusement de son concours.

49 *MAMA*, IV, 239 (précisément à Aljibar, entre Garip et Yassıören ; pl. 51) = O. Haas, op. cit., n° 93, IIIe siècle ap. J.-C. ; *WE*, p. 393, n° 571 = W.M. Calder, « Corpus Inscriptionum Neo-Phrygiarum », *JHS*, 31, 1911, p. 177, n° 28 = *MAMA*, IV, 241 (pl. 52) = O. Haas, op. cit. n° 28 ; *MAMA*, IV, 243 = O. Haas, op. cit., n° 95 ; T. Drew-Bear, A. Lubotsky & M. Üyümez, « Three New Phrygian inscriptions », *Kadmos*, 47, 2008, pp. 111–112, n° 2.

Senirkent[50] et Büyükkabaca[51], ce que l'on peut corréler avec l'identité politique de Tymandos, *kômè* d'Apollonia qui obtint le statut de *polis/civitas* tardivement sous Dioclétien. À proximité, mais à 4 km de la pointe Nord du lac Hoyran, sur les hauteurs de Yukarı Kaşıkara[52], un autre texte néo-phrygien fut découvert, possiblement au Nord-Ouest du territoire d'Antioche de Pisidie[53]. La publication récente d'une épitaphe de Kurusarı (à 9 km à l'Ouest de Yalvaç, voir **carte 4**) montrant un texte grec suivi d'une interdiction en pidgin anatolien est commentée *infra*[54]. Plus au Sud, dans la plaine Killanienne, trois inscriptions néo-phrygiennes seulement sont apparues à Şarkikaraağaç et dans ses alentours[55]. Ce dernier espace, sur lequel nous reviendrons, était manifestement instable et difficile à contrôler, comme en attestent deux inscriptions d'époque impériale relatives à des orophylaques[56] qui devaient patrouiller entre l'Anamas Dağ, le Sultan Dağ et la passe (dite *tractus Orondicus*) qui mène de la Phrygie Parorée à la Lycaonie, entre le lac de Beyşehir, Pappa et Ikonion, *a priori* sur le territoire des Orondeis.

---

50 Légèrement à l'Ouest de Yassıören : W.M. Calder, *JHS*, 31, 1911, p. 184, n° 37 = *MAMA*, IV, 242 = O. Haas, op. cit., n° 37.

51 *WE*, p. 402, n° 590 = W.M. Calder, *JHS*, 31, 1911, p. 177, n° 29 = *MAMA*, IV, 240 = O. Haas, op. cit., n° 29 = C. Brixhe & T. Drew-Bear, « Huit inscriptions néo-phrygiennes », dans R. Gusmani et *alii* (éds), op. cit., pp. 110–113, n° 8. L'un des sept textes a vraisemblablement été attribué par erreur à Uluborlu (site civique principal d'Apollonia de Pisidie), alors qu'il a de bonnes chances de plutôt provenir de Büyükkabaca d'après A. Hämmig : il s'agit de l'inscription néo-phrygienne W.M. Calder, « Corpus Inscriptionum Neo-Phrygiarum », *JHS*, 31, 1911, pp. 176–177, n° 25 = O. Haas, op. cit., n° 25. Voir **carte 2 et image satellitale** 8.

52 C. Brixhe & T. Drew-Bear, « Huit inscriptions néo-phrygiennes », dans R. Gusmani et *alii* (éds), op. cit., pp. 70–81, n° 1 = *CIPh* (en cours) n° 114 ; cf. aussi C. Brixhe & T. Drew-Bear, « Un nouveau document néo-phrygien », *Kadmos*, 17, 1978, pp. 50–54 et pl. I, qui dans une publication préliminaire traitait seulement de la moitié visible de la stèle.

53 Voir la **carte 4**, l'étude du territoire d'Antioche de Pisidie et le chapitre consacré aux inscriptions néo-phrygiennes et pisidiennes.

54 G. Labarre, M. Özsait, İ. Güceren & Ö. Çomak, « Colonisation et interculturalité en Pisidie et Phrygie Parorée », *EA*, 48, 2015, pp. 101–102, n° 8 et p. 114, fig. 16–17.

55 Voir **carte 4**. W.M. Calder, *AJA*, 36, 1932, p. 454, n° 6 = *MAMA*, VIII, 347 = O. Haas, op. cit., n° 94, à Şarkikaraağaç ; *EJ*, p. 184, n° 186 = *MAMA*, VIII, 368 = O. Haas, op. cit., n° 27, à Eyüpler au Sud de Şarkikaraağaç, à ne pas confondre avec le village homonyme situé sur le territoire d'Antioche de Pisidie (cf. *WE*, p. 276, n° 394) ; *EJ*, p. 176, n° 175 = W.M. Calder, *JHS*, 31, 1911, p. 177, n° 26 = O. Haas, op. cit., n° 26 = *I. Sultan Dağı*, 555, à Çarıksaray.

56 Les deux textes proviennent de Şarkikaraağaç (*MAMA*, VIII, 354 = *I. Sultan Dağı*, 509 : sarcophage mentionnant Attalos, orophylaque, avec mention du « dieu du ciel ») et d'Hadrianopolis de Lycaonie, sur le versant opposé du Sultan Dağ (*EJ*, p. 166, n° 156 = *I. Sultan Dağı*, 230 : Sousou égorgé par des brigands, d'après une épitaphe).

Comme me l'a confirmé Claude Brixhe, la cinquantaine d'inscriptions épichoriques connues en langue pisidienne proviennent à peu près exclusivement du territoire supposé de Tymbriada (Aksu, Sofular, yayla de Senitli, à une quinzaine de kilomètres au Nord d'Aksu)[57], la plus longue d'entre elles ayant été récemment découverte à Kesme[58], à une quarantaine de kilomètres au Sud-Est d'Aksu[59]. Les textes pisidiens les plus mériodionaux connus de nous furent mis au jour à Değirmenözü (cours moyen de l'Eurymédon)[60], à environ 20 km au Nord-Est de Selge (sans doute sur le territoire de cette dernière), et à environ 50 km au Sud-Est d'Aksu. Étant donné que le texte pisidien le plus septentrional fut trouvé au cœur du yayla de Senitli, à une quinzaine de kilomètres au Nord d'Aksu, plusieurs conclusions s'imposent. Les ancêtres des Pisidiens de l'époque impériale qui ont gravé ces textes semblent s'être repliés entre le Sud-Est du lac d'Eğirdir et l'Anamas Dağ, au Sud-Ouest de ce massif qui les séparait de la plaine Killanienne. D'après les inscriptions néo-phrygiennes et pisidiennes datant de l'époque impériale romaine, la région située entre Senitli, qui est aussi celle où l'Eurymédon prend sa source, et Kurusarı dans la plaine d'Antioche, semble avoir constitué la limite linguistique entre Phrygiens au Nord et Pisidiens au Sud, cela à l'Est du lac d'Eğirdir, non loin de la limite territoriale entre Tymbriada et Antioche de Pisidie à cette époque. W.M. Ramsay pensait que la basse vallée de l'Anthios, sur le territoire communal actuel de Gelendost, correspondait au « pays d'Ouramma »[61]; cela est possible et nous le rejoignons sur ce point, dans la mesure où il y a tout lieu de croire que le « pays d'Ouramma » situé « du côté des Tymbriadiens » était la bonne terre alluviale de l'estuaire de l'Anthios, actuellement sur la commune turque moderne de Gelendost, portion d'espace évoquée qui devait jouxter celle, plus au Sud, de la région de Senitli et de Gökçehöyük, notamment parce qu'un assez bon

57 Voir **carte 3** et **images satellitales 4 et 7**. Pour l'inventaire des 36 premiers textes publiés, cf. C. Brixhe & M. Özsait, *Kadmos*, 40/2, 2001, pp. 155–176. Quelques inédits des musées de Burdur et d'Isparta, ou de la collection de R. Koç proviennent sans doute de la même région. Cf. C. Brixhe, « Au long de l'Eurymédon. Le pisidien », *Res Antiquae*, 13, 2016, pp. 29–36.

58 Voir **carte 3**. Peut-être pourrait-on rapprocher ce toponyme du nom *Kismis* attesté à Termessos (*TAM*, III, 1, 8; L. Zgusta, *KPN*, p. 234, § 618).

59 C. Brixhe & M. Özsait, « Cours moyen de l'Eurymédon: apparition du pisidien », dans H. Bru et G. Labarre (éds), op. cit., pp. 231–250.

60 Voir **carte 3** et **image satellitale 2**.

61 W.M. Ramsay, *JHS*, 38, 1918, p. 146. Notons qu'en raison du faible territoire cultivable supposé de la colonie augustéenne de Parlais sur la rive occidentale du lac d'Eğirdir, on a de bonnes raisons de penser que Parlais possédait également des terres sur la rive orientale, dans la basse vallée de l'Anthios ou bien près de Mahmatlar et Hacılar; cf. *infra*.

territoire cultivable existe par exemple près des rives sud-orientales du lac, à Mahmatlar et Hacılar.

L'explication des remaniements territoriaux assez brutaux qui émanent de cette inscription fondamentale d'Apollonia de Pisidie (*WE* n° 548) est à chercher dans une corrélation archéologique et historique prenant en compte l'existence très ancienne du Gelendost Hüyük à l'Est du lac d'Eğirdir, les limites des territoires ultérieurs d'Apollonia de Pisidie et d'Antioche de Pisidie (cf. *infra*), ainsi que la localisation des textes néo-phrygiens et pisidiens (traités dans un chapitre en IIIème partie). En effet, le Gelendost Hüyük (n° 47)[62] connu à l'Âge du Bronze Ancien (IIIe millénaire) relève manifestement de l'histoire des peuples louvites et est à mettre en rapport avec Tymbriada, la cité post-louvite de la plaine d'Aksu plus au Sud[63]. Il faut comprendre, en corrélation avec le texte d'Apollonia, qu'au Ier siècle av. J.-C. le territoire de Tymbriada constituait encore à ce moment un saillant culturellement et historiquement pisidien, entre les territoires des cités grecques séleucides d'Apollonia de Pisidie à l'Ouest, et d'Antioche de Pisidie à l'Est. Or le Nord du lac Hoyran (avec un tombeau rupestre phrygien des VIe–IVe siècles av. J.-C. et l'inscription néo-phrygienne de Yukarı Kaşıkara, cf. *infra*)[64] et l'Ouest de ce même lac avec ses 6–7 inscriptions néo-phrygiennes sur le territoire des Tymandéniens[65] a clairement accueilli des populations phrygophones, avec une certitude documentaire au moins entre le début de l'époque hellénistique et le IIIe siècle de notre ère. Il apparaît donc que toute cette zone entourant le double lac Hoyran/Eğirdir fut durant l'époque hellénistique, à partir du IIIe siècle av. J.-C., une région de confins entre les territoires coloniaux séleucides d'Apollonia de Pisidie (à

62 J. Mellaart, « Preliminary report on a survey of pre-classical remains in southern Turkey », *AS*, 4, 1954, p. 192, carte 3. Des rapports existèrent certainement aussi avec les deux autres proches hüyüks de la même période prospectés dans la plaine d'Antioche de Pisidie : Hüyüklü Hüyük (n° 49) à seulement 7 km au Sud-Ouest d'Antioche, et Ören Hüyük (n° 48). Ces trois hüyüks furent très probablement le cœur de l'ancien pays d'Ouramma.

63 Voir **images satellitales 2, 4 et 7**. Sachant que la plus septentrionale des inscriptions épichoriques en langue pisidienne, récemment publiée, semble provenir du territoire de la municipalité turque moderne de Gelendost, au Nord du massif de l'Anamas Dağ (C. Brixhe, *Stèles et langue de Pisidie*, ADRA-De Boccard, Nancy-Paris, 2016, pp. 71–72, II n° 42 = N 49 ; ouvrage ensuite abrégé *SLP*).

64 Voir **carte 4**.

65 Alors que ni la grande partie occidentale du territoire d'Apollonia de Pisidie (moitié Ouest de la vallée de l'Hippophoras, **carte 2** et **image satellitale** 8), ni le centre du territoire d'Antioche de Pisidie (**carte 4** et **image satellitale 3**) n'ont fourni d'inscriptions néo-phrygiennes, outre l'épitaphe en pidgin anatolien de Kurusarı.

l'Ouest) et d'Antioche de Pisidie (à l'Est)[66], où furent sans doute rejetées après expropriation les populations louvitophones et phrygophones. Plus tard, au Ier siècle av. J.-C., le « saillant » pisidien qui était encore la propriété de Tymbriada autour du grand double lac, fut réduit au profit de la cité grecque d'Apollonia de Pisidie. On ne connaît pas l'identité exacte du roi évoqué par l'inscription d'Apollonia. Mithridate VI Eupatôr aurait-il soutenu les Pisidiens de Tymbriada face à Apollonia afin de s'assurer de leur concours militaire face à Rome durant les guerres mithridatiques ? Quelle fut ensuite l'attitude d'Amyntas de Galatie (entre 37–36 et 25 av. J.-C.) qui domina Apollonia de Pisidie et Antioche de Pisidie, étant donné ses très mauvaises dispositions à l'égard des Pisidiens[67] contre lesquels il luttait pour le compte de Rome ? Quoi qu'il advînt dans le détail, il est certain que des Phrygiens se trouvèrent installés à l'Est de la vallée de l'Hippophoras sur le territoire de Tymandos, *kômè* d'Apollonia de Pisidie jusqu'au règne de Dioclétien, puis *ciuitas/polis* de plein droit ensuite grâce à un noyau politique, économique et culturel qui s'était développé à cet endroit. Par ailleurs, il est vraisemblable que les Pisidiens expropriés au bénéfice des Apolloniates se soient repliés au Sud, sur le territoire de Tymbriada. Les attitudes radicales des Grecs et des Romains dans cette affaire coloniale expliquent sans doute en partie l'expression d'identités culturelles particulières qui s'ensuivirent entre les Ier et IIIe siècles de notre ère par les inscriptions néo-phrygiennes et pisidiennes, en plus d'un contexte inhérent à l'histoire de l'empire romain.

---

66 Ce que confirment les données des milliaires romains se référant aux deux cités dans cette zone.

67 Strabon, XII, 6, 4. Il s'agissait surtout des Homonadenses, installés entre la Pisidie et l'Isaurie, au Sud-Est du lac Karalis (Beyşehir), près du lac Trogitis (Suğla).

CHAPITRE 6

Territoires, « dieux-fleuves » et monnayages

1 Le territoire de Tymbriada

Le territoire de Tymbriada[1] était limité par celui d'Antioche au Nord, sûrement au niveau de la bordure septentrionale de l'Anamas Dağ, ce qui laissait la belle plaine cultivable à la grande colonie romaine, mais sans doute déjà en partie au moins à la colonie séleucide, car le propre des colons gréco-romains était de s'emparer des meilleures terres arables au détriment des indigènes, grâce à leur puissance militaire et à l'appui du pouvoir central, royal ou impérial. Sur ce point, il semble historiquement et géographiquement logique que Tymbriada, en raison de son ancienneté et de l'emprise locale que l'on devine, ait dominé à de hautes époques l'Est du lac d'Eğirdir, c'est-à-dire l'Ouest de la plaine qui devint celle d'Antioche aux époques hellénistique et romaine, la partie Nord-Est de la plaine coloniale ayant peut-être été dominée auparavant à une période par Anaboura ou un autre établissement ancien de la plaine Killanienne en rapport avec « le pays d'Ouramma ». Dans cette optique, on comprend mieux

1 Voir **carte 3** et **image satellitale 7**. Les légendes monétaires, probablement plus proches d'une étymologie louvite, portent ΤΙΜΒΡΙΑΔΕΩΝ, mais l'inscription *WE* n° 548 (Ier siècle av. J.-C.) semble indiquer le mot Τυμβριαδέσ[ιν], selon une forme plus hellénique, peut-être par rapprochement allusif avec τύμβος, les *tumuli* étant fréquents dans la région, et l'on en trouvera sur le territoire de Tymbriada, par exemple dans la plaine d'Aksu. Toujours est-il que la plus ancienne des attestations littéraires que nous ayons avec Strabon (XII, 7, 2) donne Τυμβρίαδα (neutre pluriel), comme le rappelle L. Zgusta, *KON*, pp. 639–640, §1383–1 ; voir également Pline l'Ancien, *NH*, V, 25 où l'on trouve le mot *Tumbriani*. Pour le mécanisme linguistique de remplacement de I par Y, voir. C. Brixhe, « Étymologie populaire et onomastique en pays bilingue », *RPh*, 65/1, 1991, pp. 67–81. Dans une inscription agonistique d'Adada au IIIe siècle de notre ère, on trouve l'ethnique Τιμβριαδεὺς pour Aurelios Papianos Titos, bouleute (*WE*, p. 299, n° 420, lignes 6–7) ; pour la mention d'un citoyen de Tymbriada dit βουλευτικὸς à Sagalassos, voir également C. Lanckoronski, *Les villes de la Pamphylie et de la Pisidie*, II, 1893, n° 194 ; une inscription honorifique incomplète du sanctuaire de Zindan Mağarası (territoire de Tymbriada) pour Samos et Abas donne Τιμ[---], que les éditeurs complètent Τιμ[βριαδέων ὁ δῆμος] (B. Takmer & N. Gökalp, « Inscriptions of the sanctuary of Meter Theôn Vegeinos at Zindan Mağarası », *Gephyra*, 2, 2005, pp. 109–112, n° 3 = *SEG*, 55, 1449) ; quant au court texte très mutilé et publié par W.M. Ramsay en 1930, on ne peut guère en tirer de conclusions (« Res Anatolicae. III. Ecce Iterum Pisidia », *Klio*, 23, 1930, pp. 246–247 = *SEG*, 6, 454).

© KONINKLIJKE BRILL NV, LEIDEN, 2017 | DOI: 10.1163/9789004337404_010

qu'Apollonia Mordiaion « la Phrygienne », qui régnait de longue date sur la vallée de l'Hippophoras à l'Ouest du lac d'Eğirdir, ait profité d'une situation géopolitique locale favorable au Ier siècle av. J.-C. pour s'emparer des trois portions du territoire de Tymbriada « la Pisidienne » :

– l'une au Nord-Est du lac Hoyran, à savoir une bande de terre limoneuse de bonne qualité correspondant à la langue de la « Tête de Serpent », sachant d'une part qu'un monument phrygien (sans doute un tombeau datable entre les VIIIe et VIe siècles av. J.-C. d'après G. Fiedler) a été précisément découvert à cet endroit près d'Aşağıtırtar[2], d'autre part qu'une inscription néo-phrygienne déjà évoquée a été localisée à Yukarı Kaşıkara, sur les hauteurs dominant le Nord du lac Hoyran[3]. D'Apollonia Mordiaion on y accédait par la seule route possible contournant le lac par le Nord, qui devint la *Via Sébastè* à l'époque augustéenne.
– une autre sans aucun doute près de l'estuaire de l'Anthios (Yalvaç çay), sur la commune turque actuelle de Gelendost, en un lieu où les alluvions offrent une assez bonne terre à cultiver, cet espace ayant tout à fait pu appartenir à l'ancienne principauté d'Ouramma.
– une dernière au Sud du lac d'Eğirdir, l'*Aulôn*, où l'excellence de la terre dispense les agriculteurs de jachère.

En sa partie Nord-Est, le territoire de Tymbriada devait coïncider avec les contours de l'Anamas Dağ près des rives du lac Karalis, mais il est possible que le massif montagneux ait été partagé avec Anaboura, l'autre très ancienne cité sise à l'Est de la plaine Killanienne, en bordure de l'Anamas Dağ (voir **cartes 3 et 4**). Au Sud, le territoire de Tymbriada voisinait avec celui d'Adada (**carte 3**), mais peut-être aussi avec celui de la puissante Selge, avec une limite qui a pu se tenir dans la vallée moyenne de l'Eurymédon, à l'Est d'Adada. Au Nord-Ouest, c'est le territoire de Prostanna, elle aussi riveraine du lac d'Eğirdir, qui bordait celui de Tymbriada au niveau de l'*Aulôn* (*poljé* de Kovada)[4].

Le site principal de Tymbriada n'est pour l'instant pas confirmé par l'épigraphie. Depuis les travaux de W.M. Ramsay et de J.R.S. Sterrett[5], on recherche plutôt l'établissement civique principal de Tymbriada dans la partie septentrionale de son territoire, dans la plaine dépendant de nos jours des municipa-

2 G. Fiedler & M. Taşlıalan, *Anatolia Antiqua*, 10, 2002, pp. 97–112.
3 C. Brixhe & T. Drew-Bear, « Huit inscriptions néo-phrygiennes », dans R. Gusmani et *alii* (éds), op. cit., pp. 70–81, n° 1.
4 Voir **carte 3** et **image satellitale 4**.
5 W.M. Ramsay, *The Historical Geography of Asia Minor*, p. 406.

lités turques contemporaines de Yılanlı et d'Aksu, car il s'agit du seul territoire arable d'envergure et digne d'une cité aussi influente, situé dans le cours du Haut Eurymédon. Certains pensent que Tymbriada pouvait être centrée sur les vestiges, très modestes, d'Akçaşar, près d'Aksu[6]. M. Özsait et G. Labarre évoquent en outre Tymbriada en rapport avec des lieux situés plus au Sud[7], en aval de l'Eurymédon, près du village d'Imrahor, sur la foi de ruines et d'une inscription donnant le nom de l'empereur Hadrien au nominatif avant la simple mention « ὁ δῆμος »[8], sur un site dépourvu de terres arables et très isolé qui devait se trouver dans la partie méridionale du territoire ; la mention du *dèmos* sans autre précision renvoie possiblement à un simple *chôrion*. Sur ce point, le *dèmos* des *Tynadeis*, attesté à un vingtaine de kilomètres au Sud-Est d'Aksu, autour des villages de Terziler et de Yakaafşar[9], paraît avoir été administré par des kômarques[10], dont les nomenclatures du IIIe siècle montrent que Tynada fut visiblement une *kômè* de Tymbriada, comme Tymandos fut une *kômè* d'Apollonia de Pisidie avant l'époque de Dioclétien. Une inscription de Tynada récemment publiée[11] montre que le *dèmos* a honoré d'une statue, entre le milieu du IIe et le début du IIIe siècle, Philetairos fils d'Attalos, par les soins d'Attalos et d'Orokendéas, fils de Kralos : ce texte confirme l'hellénisation institutionnelle de cette bourgade pisidienne, ainsi que l'influence de l'histoire pergaménienne depuis le traité d'Apamée sur l'onomastique régionale, constatée ailleurs, mais en contrepoint apparaissent deux noms de personnes manifestement attestés pour la première fois (Orokendéas et Kralos[12]). L'anthroponyme d'origine hittito-louvite Kendéas est bien répertorié en Pisidie (Termessos, Selge), Lycie, Pamphylie (Aspendos, Attaleia) et Cilicie[13], alors que le composant Oro- fait songer à la morphologie de plusieurs noms composites attestés en Pamphylie[14]. Suivant une pratique religieuse anatolienne tradition-

6 M. Özsait, G. Labarre & N. Özsait, « Timbriada et Tynada », *Adalya*, 12, 2009, pp. 199–200.

7 M. Özsait, G. Labarre & N. Özsait, *Adalya*, 12, 2009, pp. 197–201 et p. 211, carte 1.

8 *WE*, p. 280, n° 399.

9 Voir **carte 3**.

10 F. Sarre, « Reise in Phrygien, Lykaonien und Pisidien », *Archäologish-Epigraphische Mitteilungen aus Österreich-Ungarn*, 19, 1896, p. 52, n° 29 ; M. Özsait, G. Labarre & N. Özsait, *Adalya*, 12, 2009, pp. 197–219.

11 G. Labarre, M. Özsait, İ. Güceren & Ö. Çomak, *EA*, 48, 2015, pp. 96–97, n° 4.

12 On connaît en Arabie, à Khirbet es-Samra, le nom Kralisos, au VIe siècle de notre ère (*SEG*, 31, 1468).

13 L. Zgusta, *KPN*, p. 222, § 576–1.

14 Voir par exemple C. Brixhe, *Timbres amphoriques de Pamphylie*, p. 167, n° 335 ; J.-S. Balzat et *alii* (éds), *LGPN*, VB, Clarendon Press, Oxford, 2013, p. 331.

nelle, l'esclave Primus (au nom latin choisi par son maître, peut-être ironiquement) a laissé une dédicace à Mètèr Oreia, divinité des montagnes, alors qu'il appartenait à la famille d'un certain Bôxos, sans doute porteur d'un nom d'origine iranienne[15].

Encore un peu plus au Sud, sur le cours moyen de l'Eurymédon, on connaît le *dèmos* des *Moulasseis* grâce à une dédicace à Septime Sévère réalisée par cette communauté à environ 2.5 km au Nord-Ouest de Kesme[16], localité où fut découverte la plus longue inscription connue en langue pisidienne[17].

Entre la fin de l'époque hellénistique et le IIIe siècle de notre ère, ce sont les émissions monétaires des cités riveraines du lac d'Eğirdir qui permettent d'aller plus loin, car d'une part elles indiquent le niveau relatif de prospérité économique des communautés et leur rapport au pouvoir central (qui contrôle les ateliers), d'autre part elles montrent des « dieux-fleuves » symbolisant leur prospérité (agricole et donc économique) comme leur domination territoriale, l'eau étant garante de la fertilité/fécondité des sols. Les motifs et légendes des monnaies nous apportent au surplus bien d'autres détails historiques contextuels.

15 *WE*, pp. 280–281, n° 400 (= G. Labarre, M. Özsait, İ. Güceren & Ö. Çomak, *EA*, 48, 2015, p. 99, n° 6) ; le dernier anthroponyme cité, sur lequel L. Robert (*Noms indigènes*, p. 321, note 1) ne se prononce pas, est considéré comme anatolien par L. Zgusta (*KPN*, p. 130, § 201), mais d'origine iranienne par N.V. Sekunda, « Achaemenid settlements in Caria, Lycia and Greater Phrygia », dans H. Sancisi-Weerdenburg & A. Kuhrt (éds), *Asia Minor and Egypt. Old Cultures in a New Empire. Proceedings of the Groningen 1988 Achaemenid History Workshop*, Achaemenid History VI, Leiden, 1991, pp. 109–110, d'où *SEG*, 41, 1245.

16 À İdrisler sarnıç asar (voir **cartes 3 et 4**) ; voir G. Radet & P. Paris, « Inscriptions de Pisidie, de Lycaonie et d'Isaurie », *BCH*, 10, 1886, pp. 501–502, n° 3 ; G. Radet, « Les villes de Pamphylie », *RA*, 3e série, 16, 1890, pp. 211–212 ; W. Ruge, *RE*, XVI, 1 (1933), s.v. « Μουλασσέων ὁ δῆμος », col. 493 ; M. Özsait, G. Labarre, N. Özsait & İ. Güceren, « Sites et statuts des communautés en Pisidie : l'exemple des *Hadrianoi* et des *Moulasseis* », *Adalya*, 15, 2012, pp. 183–189. Sur les antiquités de Kesme, voir G. Labarre & M. Özsait, « Deux sites antiques dans la vallée de l'Eurymédon (Eski Beydili-Kesme) », dans H. Bru & G. Labarre (éds), *L'Anatolie des peuples, des cités et des cultures (IIe millénaire av. J.-C.–Ve siècle ap. J.-C.). Autour du projet d'Atlas historique et archéologique de l'Asie Mineure antique (Besançon, 26–27 novembre 2010)*, II, PUFC, Besançon, 2013, pp. 258–272. Existe-t-il un rapport entre l'appellation *Moulasseis* et l'anthroponyme hittite *Mulla* (E. Laroche, *Les Noms des Hittites*, p. 120, n° 816) ?

17 C. Brixhe & M. Özsait, « Cours moyen de l'Eurymédon : apparition du pisidien », dans H. Bru & G. Labarre (éds), op. cit., pp. 236–237, 2.2.2. (Kesme 2).

2 Prostanna et Tymbriada

Le *dèmos* de Prostanna, attesté sur le site même[18], est connu pour avoir dédié à Délos une statue à M. Antonius l'orateur en 113 av. J.-C. alors qu'il était questeur propréteur de la province d'Asie, cela par l'entremise de ses six ambassadeurs Αττας, Θαρωξις, Ἀγέλαος, Μάνης, Μιστανισθος, Μοτωξις[19]. Dès cette époque d'ailleurs, l'influence exercée par Rome sur les Προσταννεῖς semble se trouver en quelque sorte illustrée par la graphie légèrement latinisée de leur propre ethnique dans l'inscription délienne : Προστ<u>αε</u>ννέων, alors que leur monnayage civique donne toujours Προσταννέων sur les légendes[20].

Si dès le Ier siècle av. J.-C., les figures d'Hélios et d'Hermès sont présentes en plus de triskèles et de têtes casquées[21], le premier élément exprimant l'identité territoriale de Prostanna sur ses monnaies entre la fin du Ier siècle av. J.-C. et la première moitié du Ier siècle de notre ère est le mont ΟΥΙΑΡΟΣ, qui apparaît à l'avers[22] et sur lequel le site principal de l'établissement civique a été localisé au dessus de la ville moderne d'Eğirdir[23]. Vers cette époque on trouve également au droit de certaines monnaies un aigle de face aux ailes semi-déployées,

---

18 M. Ballance, « The Site of Prostanna », *AS*, 9, 1959, p. 127, n° 1.

19 *I. Délos*, 1603. Sur ce texte, voir *supra* à propos des limites administratives provinciales romaines dans la région.

20 On pourrait donc penser que la minute du lapicide de Délos provenait d'un document officiel romain lui-même traduit du latin et/ou ayant laissé cette scorie. Ce détail ne paraît pas avoir été remarqué, même dans L. Zgusta, *KON*, p. 511, § 1105.

21 H. von Aulock, *Münzen*, II, p. 146, n° 1749–1753. On comprendra donc plus tard qu'un militaire (M. Seius [...]), possiblement issu de la XVe légion *Apollinaris*, ait volontiers réalisé une dédicace à Néron, Nouvel Hélios (M. Ballance, *AS*, 9, 1959, p. 128, n° 3 ; *SEG*, 18, 566 ; *SEG*, 57, 1408). Un peu plus tard encore, on connaît à Prostanna une dédicace à Arès réalisée par un vétéran prétorien qui servit sous Vespasien, Titus et Domitien (L. Robert, *Hellenica*, X, pp. 74–76). La représentation de triskèles est assez banale en Pisidie, par exemple sur les monuments d'Adada, ou encore sur le fronton d'une stèle pisidienne récemment publiée (C. Brixhe, *SLP*, pp. 37–39, II n° 21 et pl. XXV = N 40).

22 H. von Aulock, *Münzen*, II, p. 146, n° 1754–1759. Au revers figure un arbre (motif récurrent sur les monnaies de la cité), qui renvoie sans doute à l'exploitation forestière, le territoire cultivable de Prostanna étant *a priori* relativement réduit. L'emblématique mont Viaros revient sur les monnaies jusqu'aux dernières émissions sous Claude II le Gothique (cf. H. von Aulock, *Münzen*, II, pp. 153–154, n° 1848–1853, 1857, 1859–1861), avec l'oronyme apparaissant sous la forme ΒΙΑΡΟΣ sur une des dernières frappes en 268–270 (H. von Aulock, *Münzen*, II, p. 154, n° 1863–1870).

23 M. Ballance, *AS*, 9, 1959, pp. 125–129 ; G. Labarre, M. Özsait & N. Özsait, *Anatolia Antiqua*, 13, 2005, pp. 223–257.

un arbre au revers[24]. Une tête féminine tourelée se manifeste ensuite au IIe siècle au droit des monnaies avec la légende ΠΟΛΙΣ[25], ce qui exprime classiquement la fierté poliade, également vantée par la Tychè, garante de la prospérité et de la destinée de la ville[26]. Les Dioscures[27] coiffés du *pileus*, avec étoile et croissant de lune (allusion probable au dieu Mèn), font leur apparition au revers des monnaies d'Antonin le Pieux[28] et d'Élagabale[29], ce que l'on peut rapprocher du Poséidon au trident et dauphin que l'on voit sur les frappes de Iulia Domna[30] et de Géta Auguste[31], parce que les trois personnages mythiques assurent une bonne navigation sur l'élément aquatique[32] : cela confirme la représentation du lac d'Eğirdir comme une mer locale, vers laquelle coulaient l'Anthios d'Antioche et l'Hippophoras d'Apollonia. Un relief de l'île de Nis (à Eğirdir, au pied du mont Viaros) montre qu'au IIIe siècle on y entretenait une activité piscicole soutenue, confirmée par la mention d'un λίμνης ἐπιστάτης sur un document écrit et figuré (pêche au trident)[33] à mettre en rapport avec un cippe funéraire d'Uluğbey (Nord du Barla Dağ, dans la vallée d'Apollonia) offrant aussi une scène de pêche au trident, laquelle était

24 H. von Aulock, *Münzen*, II, p. 146, n° 1760. Ce motif de l'aigle est notamment courant aux frontons des stèles funéraires de la région, par exemple dans la proche vallée d'Apollonia.

25 H. von Aulock, *Münzen*, II, pp. 146–147, n° 1763–1773.

26 H. von Aulock, *Münzen*, II, p. 147, n° 147, n° 1780–1782. À ces attestations numismatiques, il faut ajouter l'épitaphe d'un prêtre à vie du dieu Pluton réalisée par les soins de sa femme Ουαουα (M. Ballance, *AS*, 9, 1959, pp. 127–128, n° 2). Sur ce nom féminin attesté avec cette forme en Pisidie et en Lycie, cf. L. Zgusta, *KPN*, p. 392, § 1142–1.

27 Sur ce culte dans la région, cf. R.A. Kearsley, « Cultural diversity in Roman Pisidia : the cult of the Dioskouroi », dans T. Drew-Bear, M. Taşlıalan & C.M. Thomas (éds), *Actes du Ier congrès international sur Antioche de Pisidie*, De Boccard, Paris, 2002, pp. 401–416.

28 H. von Aulock, *Münzen*, II, p. 147, n° 1783–1786.

29 H. von Aulock, *Münzen*, II, p. 149, n° 1802–1805.

30 H. von Aulock, *Münzen*, II, p. 148, n° 1798.

31 H. von Aulock, *Münzen*, II, p. 148, n° 1799–1800.

32 À Tymbriada, les monnaies pseudautonomes non datées et d'époque impériale montrent Mèn au droit, et les bonnets des Dioscures avec étoile au revers (H. von Aulock, *Münzen*, II, p. 169, n° 2106–2107). À Antioche de Pisidie, les sculptures des propylées ouvrant sur l'*Augusta Platea* montrent la figure de Poséidon/Neptune au trident accompagné d'un dauphin, dans un contexte qui est celui de l'idéologie actiaque faisant la part belle à l'empereur et à l'empire romain, dominateurs universels de la terre (représentée sur le même monument par Déméter/Cérès) et de la mer, suivant une expression que l'on trouvait déjà chez Polybe (I, 3, 9) ; sur cet important monument, voir D.M. Robinson, « Roman sculptures from Colonia Caesarea (Pisidian Antioch) », *The Art Bulletin*, 9/1, 1926, p. 26 ; p. 27, fig. 38–39 ; pp. 29–30.

33 *SEG*, 2, 747. L. Robert, *Hellenica*, XIII, p. 282.

une activité économique complémentaire aux travaux agricoles dans la famille d'Aurelios Asklépiadès Andronicos[34]. On note en outre que dès le IIe siècle, Aphrodite se présentait sur les revers civiques de Prostanna une pomme dans la main droite[35], allusion à la pomme de discorde jetée par Eris « à la plus belle », qui obligea Pâris à choisir entre Héra, Athéna et Aphrodite, le conduisant à enlever Hélène[36]. Le revers d'une monnaie de Géta illustre la présence de Telesphoros, fils d'Asklépios[37] dont le culte s'est beaucoup développé au IIe siècle de notre ère, notamment en rapport avec le grand sanctuaire de Pergame et le culte impérial[38]. Une monnaie agonistique frappée sous Sévère Alexandre montrant au revers trois athlètes autour d'une urne de tirage au sort indique ensuite que la cité trouva à ce moment les ressources économiques nécessaires à l'organisation de concours grecs[39], alors que ceux d'Antioche de Pisidie connaissaient un succès remarqué. Mais il faut attendre une monnaie de Iulia

34 *WE*, pp. 357–358, n° 513–514 = M. Özsait, G. Labarre & N. Özsait, *Adalya*, 14, 2011, pp. 277–278, n° 13 ; S. Lebreton, « Quelques remarques à propos de la navigation sur les fleuves et les lacs anatoliens », dans H. Bru & G. Labarre, « Chronique d'Orient 2012 », *DHA*, 38/2, 2012, pp. 201–204 (voir photographie). Parlais utilisait également le lac (cf. *infra*).

35 H. von Aulock, *Münzen*, II, p. 147, n° 1774–1779.

36 En rapport avec ce motif, on pourrait également évoquer les pommes réputées d'Apollonia Mordiaion (Athénée, III, 20), sachant que ces fruits étaient des récompenses aux concours pythiques, comme le montrent des monnaies agonistiques, ou certaines statues d'athlètes qui présentent cet attribut de la victoire au spectateur. Les pommes du jardin des Hespérides sont associées à Héraklès à Prostanna sous Claude II le Gothique (H. von Aulock, *Münzen*, II, p. 153, n° 1854–1855). Ajoutons que les pommes sont également présentes dans la mythologie de la Mère des dieux (Arnobe l'Ancien, *Adversus nationes*, V, 13, 1–2).

37 H. von Aulock, *Münzen*, II, p. 149, n° 1801. Telesphoros, qui apparaît aussi sur des monnaies d'Apollonia sous Septime Sévère (H. von Aulock, *Münzen*, II, p. 58, n° 102–103), ainsi que sur celles de Parlais, est un anthroponyme assez fréquent en Phrygie, par exemple pour le prêtre de Nikatôr à Apollonia au IIe siècle de notre ère (*MAMA*, IV, 226 = *SEG*, 6, 592), et ailleurs par exemple à Akmoneia (*SEG*, 29, 1388) ou Aizanoi (*SEG*, 30, 1469). C'était également le nom d'un des généraux d'Antigone le Borgne. Voir notamment L. Robert, *Hellenica*, X, p. 31.

38 Cf. Asklépios et Hygeia apparaissant sur les monnaies d'Apollonia de Pisidie à l'époque de Commode (H. von Aulock, *Münzen*, II, p. 58, n° 99–101), ainsi que la dédicace latine d'Apamée de Phrygie à Asklépios et Hygeia réalisée fin IIe–début IIIe s. par Marcus Antonius Baebianus, *procurator portuum quadrigesimae provinciae Asiae* ; à propos de cela, voir notamment L. Winkler, *Salus vom Staatskult zur politischen Idee. Eine archäologische Untersuchung*, Heidelberg, 1995 et A. Bresson, « A new procurator of the *quadragesima Asiae* at Apameia », Bordeaux, 2016, pp. 301–329.

39 H. von Aulock, *Münzen*, II, p. 149, n° 1809.

Mamaea pour découvrir le dieu-fleuve de Prostanna ΤΙΟΥΛΟΣ au revers des monnaies[40], motif qui revient par la suite sous Philippe II César[41], puis à la fin des émissions sous Claude II le Gothique[42].

En raison de la topographie et de la géologie locale[43], ce cours d'eau ne peut être que celui qui s'écoule dans la vallée de Kovada, du Sud du lac d'Eğirdir au lac de Kovada : il s'agit donc de la rivière coulant du Nord au Sud entre Prostanna et Tymbriada, laquelle draine le trop-plein du lac d'Eğirdir le long de l'*Aulôn* dans ce qui a formé le *poljé* de Kovada, créant d'excellentes conditions édaphiques propres à cette configuration du milieu karstique[44]. Dès la fin du XIXe siècle W.M. Ramsay, D.G. Hogarth[45] et G.F. Hill ont identifié ainsi le Τίουλος, dieu-fleuve de Prostanna. À ce que l'on peut donc comprendre, l'*Aulôn* appartenait manifestement au territoire de Prostanna au plus tard sous Sévère Alexandre (222–235) : cette importante entité territoriale locale semble être passée de la domination d'Apollonia de Pisidie aux mains des habitants de Prostanna entre le Ier siècle av. J.-C. et ce moment-là. Cela a pu se dérouler à l'époque augustéenne, peut-être en rapport avec la création de la colonie romaine de Parlais[46], juste au Nord de Prostanna, également au bord du lac et au contact du territoire d'Apollonia. Ou plus tard, par exemple sous Élagabale[47], car une instabilité politique existait sous les Sévères, nous y reviendrons, et l'on remarque que Tymbriada n'émit apparemment pas de monnayage sous cet empereur, contrairement à sa voisine Prostanna, tout comme Apollonia, qui ne frappa à notre connaissance pas de monnaies entre Caracalla et Philippe l'Arabe, c'est-à-dire entre 217 et 244. En revanche Tymbriada avait émis des monnaies avec Cybèle et le dieu-fleuve Eurymédon dès le règne de Septime Sévère[48], en affichant même la légende ΕΥΡΥΜΕ sur les revers de frappes

40 H. von Aulock, *Münzen*, II, p. 150, n° 1811–1813.

41 H. von Aulock, *Münzen*, II, p. 151, n° 1823–1825.

42 H. von Aulock, *Münzen*, II, p. 153, n° 1847.

43 Voir en annexes l'**image satellitale 4** et la **carte 3**.

44 De nos jours, l'ancien Tioulos a été canalisé.

45 D.G. Hogarth, « Notes in Phrygia Paroreus and Lycaonia », *JHS*, 11, 1890, p. 166, n° 29, en rapport avec une inscription du village de Kharkan, en Lycaonie.

46 Voir **image satellitale 6**.

47 Sous le règne duquel Seleukeia Sidera émit elle aussi des monnaies avec son dieu-fleuve ΟΥΑΕΝΔΟΣ (H. von Aulock, *Münzen*, II, p. 157, n° 1905–1907, 1911 à la même époque que la célébration d'un concours grec, cf. n° 1902–1904), ensuite sous Sévère Alexandre (p. 160, n° 1943), puis sous Claude II le Gothique avec la variante ΟΥΑΙΝΔΟΣ (p. 169, n° 2104–2105).

48 H. von Aulock, *Münzen*, II, pp. 169–170, n° 2121–2123. Cela est à mettre en rapport avec Memnon fils de Bianor, prêtre de Cybèle et du culte impérial connu par la belle inscription découverte près du sanctuaire de Mètèr Theôn Ouegeinos sur les bords de l'Eurymédon,

de l'époque de Iulia Domna[49]. Apollonia de Pisidie émit pour sa part des monnaies exhibant le dieu-fleuve de sa vallée, l'Hippophoras, sans doute sous Caracalla, au début du IIIe siècle[50]. Mais ce fut d'abord Antioche de Pisidie qui précéda toutes les cités de la région en célébrant son dieu-fleuve Anthios sur ses monnaies coloniales dès Antonin le Pieux.

3 Antioche de Pisidie et le dieu-fleuve Anthios

Manifestement à partir du règne d'Antonin le Pieux[51], la colonie romaine d'Antioche de Pisidie (en fait en Phrygie Parorée) émet des monnaies mettant à l'honneur la figure d'*Anthius* sur le revers de frappes de bronze (as, dupondius, quadrans), par l'entremise de la convention iconographique classique du type « dieu-fleuve ». Sachant que l'atelier colonial d'Antioche de Pisidie frappe monnaie d'Auguste en 25 av. J.-C. à Claude II le Gothique (268–270), l'apparition numismatique d'Anthios/Anthius semble donc *a priori* relativement tardive. Le type concerné revient ensuite sur les monnaies civiques de Sévère Alexandre, Philippe l'Arabe, Trajan Dèce, Valérien et Gallien, donc essentiellement au IIIe siècle de notre ère. La plupart des types en question ayant été recensés par A. Krzyzanowska[52], en voici quelques rapides descriptions commentées[53].

Monnaie 1[54] : au droit apparaît Antonin le Pieux (138–161) lauré à droite. Au revers, Anthius légendé à droite se trouve en posture assise classique de dieu-fleuve, *cornucopia* dans la main gauche. Le rapport symbolique clair entre l'eau et la fertilité possible des terres dans le cadre de l'agriculture traditionnelle est ici souligné. L'eau se déverse d'un petit vase à gauche.

---

au cœur du territoire de Tymbriada (Zindan Mağarası) : B. Takmer & N. Gökalp, *Gephyra*, 2, 2005, pp. 105–107, n° 1 (voir photographie), *a priori* datable du règne de Marc-Aurèle seul, comme le montre la dédicace du sanctuaire (pp. 107–109, n° 2) ; cf. aussi D. Kaya & S. Mitchell, *AS*, 35, 1985, pp. 39–55 ; J. Dedeoğlu, « The sanctuary at Zindan Mağarası in the light of new archaeological evidence », *Gephyra*, 2, 2005, pp. 95–102. Sur ce sanctuaire, cf. *infra*.

49 H. von Aulock, *Münzen*, II, p. 171, n° 2141–2144 ; avec pêche au harpon sur n° 2145–2147, cf. aussi les revers des monnaies de Géta, p. 173, n° 2182–2183.

50 H. von Aulock, *Münzen*, II, pp. 54–55, n° 34–56, avec au revers la légende ΙΠΠΟΦΟΡΑΣ (moderne Pupa Çay). Existait-il un rapport avec l'élevage de chevaux dans cette vallée ?

51 Voir fig. 12 monnaie 1 (moulage d'une monnaie issue d'une collection privée).

52 A. Krzyzanowska, *Monnaies coloniales d'Antioche de Pisidie*, Varsovie, 1970.

53 Pour les 4 monnaies qui suivent, voir fig. 12.

54 Collection privée.

Monnaie 2[55] : on trouve au droit Sévère Alexandre (222–235) lauré à droite. Au revers, Anthius légendé à gauche est en posture assise classique, une ondulation de type aquatique apparaissant sur ses jambes, avec sa *cornucopia* comme symbole d'abondance en main droite ; sur la droite, on constate la présence métonymique d'un arbre incarné par une branche (saule ? olivier ?), en une allusion possible à l'arboriculture. L'eau se déverse d'un petit vase à droite.

Monnaie 3[56] : au droit est présent Philippe l'Arabe (244–249) radié à droite. Au revers, Anthius à gauche en posture « fluviale ». Sur son bras gauche, la *cornucopia* ; devant lui près de sa main droite, un roseau, qui renvoie aux marais et aux mythes d'Attis et Cybèle. L'eau se déverse d'un petit vase à droite.

Monnaie 4[57] : au droit, Trajan Dèce [Imp(eratori) Caes(ari) C(aio) Mess(io) Q(uinto) Decio Tr(aiano) Aug(usto)] lauré à droite. Au revers, ANTHIOS (avec forme grecque) légendé à gauche ; sur son bras gauche, la *cornucopia* ; devant lui dans sa main droite, sûrement un roseau (en rapport avec les marais et les mythes d'Attis et Cybèle). L'eau se déverse d'un vase, ce qui rappelle au passage l'eau potable que l'on va chercher à la rivière ou au fleuve.

B. Levick avait déjà noté la persistance étonnante du motif d'*Anthios*, qu'elle estimait être le plus récurrent de toutes les variétés de l'atelier colonial[58], à l'instar du dieu-fleuve Gallos à Philomelion, cité située sur le versant opposé de la chaîne du Sultan Dağ. Il convient donc de s'interroger sur ce nom.

Le nom « Anthios »

Dans son livre sur l'Attique, Pausanias nous indique que dans le dème de Phlya (aujourd'hui Chalandri, au Nord-Est d'Athènes), on pouvait voir un certain nombre d'autels, dont un de Dionysos *Anthios*[59] :

« Quant à Phlya et à Myrrhinonte, on trouve dans le premier lieu des autels d'Apollon Dionysodotos et d'Artémis Sélasphoros, de Dionysos Anthios, des Nymphes Isménides et de Gè qu'ils appellent la Grande Déesse. »[60]

---

55 A. Krzyzanowska, op. cit., p. 173 et pl. XXIX, table 25, I/5.

56 A. Krzyzanowska, op. cit., p. 189 et pl. XLII, table 29, VII/9 ; *SNG* France 1272 ; *SNG* von Aulock 4970.

57 A. Krzyzanowska, op. cit., p. 193 et pl. XLIV, table 30, IV/12 ; *SNG* France 1288.

58 B. Levick, op. cit., pp. 141–142.

59 Manifestement attesté en Attique au début du IVe siècle av. J.-C. dans *IG* II^{2}, 1356 : Διονύσ[ο] Ἀν[θίο] ; cf. *SEG*, 25, 161.

60 Pausanias I, 31, 4 : Ταῦτα μὲν δὴ οὕτω λέγεται, Φλυεῦσι δέ εἰσι καὶ Μυρρινουσίοις τοῖς μὲν

Anthios est présenté ici comme un nom de Dionysos, que l'on pourrait en quelque sorte interpréter comme une épiclèse du dieu, mais l'on note bien que Pausanias formule *Anthios* comme un surnom, non comme il le fait avec les deux divinités qui précèdent. Le terme ἄνθος se rapporte aux fleurs, et *a priori* au printemps, grande époque du renouveau végétatif associé à Dionysos ; certains traduisent même Dionysos Anthios par « Dionysos Fleuri ». On note par ailleurs que le terme ἄνθιον se rapporte à la « source » dans certains poèmes orphiques[61]. Il est en tout cas clair que Dionysos jouait un rôle religieux central à Phlya, puisqu'en dehors de Dionysos Anthios, Pausanias mentionne un Apollon « Don de Dionysos » (si l'on traduit mot à mot), mais aussi une Artémis « Porte-flamme » qui fait songer aux mystères d'Éleusis et à ses processions. On remarque également que des Nymphes Isménides suivent de près Dionysos Anthios du côté de l'élément aquatique, et que pour finir le périégète nous présente la Grande Déesse Gè comme une sorte d'aboutissement de son évocation. Cette dernière paraît religieusement programmatique, tant nous sommes en présence de traditions ioniennes, manifestement en rapport avec d'anciennes dionysies rurales au sein desquelles s'articulaient les figures d'Apollon, d'Artémis, de Gè et de Dionysos[62]. On célébrait sûrement à Phlya une procession en rapport avec un lieu aquatique, source, lac ou marais, et ce depuis de hautes époques, comme semble en attester la mention de la grande divinité agraire Gè. En rapport avec le monde chthonien, Pausanias indique en outre ce qui suit dans sa description de l'Attique : « En prenant la route conduisant d'Éleusis à Mégare, vous trouvez d'abord le puits nommé *Anthios*. Dans ses poèmes, Pamphos dit qu'après le rapt de son enfant, Déméter métamorphosée en vieille femme s'assit près de ce puits »[63].

On a par le passé rapproché *Anthios* de *Antheus*[64], mais peut-être est-il plus justifié d'évoquer *Antheias*, le fils du fondateur Eumélos qui s'empara du char de Triptolème, l'inventeur mythique de l'agriculture, afin de semer

---

Ἀπόλλωνος Διονυσοδότου καὶ Ἀρτέμιδος Σελασφόρου βωμοὶ Διονύσου τε Ἀνθίου καὶ Νυμφῶν Ἰσμηνίδων καὶ Γῆς, ἣν Μεγάλην θεὸν ὀνομάζουσι.

61 Clément d'Alexandrie, *Protreptique*, 676.

62 Et ce d'autant plus que dans la phrase suivant le passage donné ici *in extenso*, il est question d'un second temple renfermant notamment des autels de Déméter Anésidora et de Koré Protogoné.

63 Pausanias, I, 39, 1 : Ἑτέρα δὲ ὁδὸς ἐξ Ἐλευσῖνος πρὸς Μέγαρα ἄγει. Ταύτην ἐρχομένοις τὴν ὁδὸν, φρέαρ ἐστὶν Ἄνθιον καλούμενον. Ἐποίησε δὲ Πάμφως ἐπὶ τούτῳ τῷ φρέατι καθῆσθαι Δήμητρα μετὰ τὴν ἁρπαγὴν τῆς παιδὸς, γραῒ εἰκασμένην.

64 Comme le suggère W.H. Roscher (dir.), *Ausführliches Lexikon der griechischen und römischen Mythologie*, I, Teubner, Leipzig, 1884–1886, s.v. *Antheus*, col. 368–369.

avant de mourir d'une chute : la cité d'Anthéia aurait alors été fondée d'après la légende près de Patras, en Achaïe[65]. Cela est à noter, car Patras devint comme Antioche de Pisidie une colonie romaine par la volonté d'Auguste[66]. Or Pausanias explique que près du théâtre de Patras, les habitants avaient élevé une statue de Dionysos qui portait le nom de Antheus, en rapport avec l'agglomération de Antheia, sachant que lors de certaines festivités, la statue était convoyée vers le sanctuaire d'Aisymnétès, lorsqu'on se dirige vers la partie littorale de la cité[67].

Du côté de l'anthroponymie, on note qu'*Anthios* est relativement rare, par exemple porté par des hommes à Amorgos au IIIe siècle av. J.-C.[68], à Athènes aux IIe–Ier siècles avant notre ère[69], à Cos à l'époque impériale[70]. Mais une épigramme d'Antioche de Pisidie paraît nous donner le nom de l'enfant adoptif d'Aquila, officier romain, d'après l'appellation du dieu-fleuve de la cité, comme suit au début du premier vers restitué : [Ἀνθίου ἦν π]οταμοῖο ῥ' ἐ[πώ]νυμος[71]. Sur l'autre versant de la chaîne montagneuse du Sultan Dağ, on trouve à Philomelion l'anthroponyme Ἄνθος[72], tout comme à Apamée de Phrygie[73], plus courant, en Attique comme en Asie Mineure.

La topographie de l'Anthios

L'Anthios est une rivière qui s'écoule sur les contreforts occidentaux de la chaîne montagneuse du Sultan Dağ ; de Yarıkkaya, son cours principal descend vers le Sud en passant par Çamharman, Sücüllü, avant de décrire une légère courbe vers le Sud-Ouest jusqu'à Hüyüklü en passant par Yalvaç (province d'Isparta, Turquie), ville abritant le site d'Antioche de Pisidie ; à ce niveau, un tributaire de l'Anthios passant par le village d'Hissarardı et coulant vers l'Ouest par le ravin bordant la cité antique rejoint le cours principal de la rivière. La moyenne vallée de l'Anthios proche d'Antioche de Pisidie est riante, agréable grâce à la fraîcheur suscitée par la végétation : une vue du Kara Kuyu,

---

65 Pausanias, VII, 18, 2. Fondée par Triptolème, héros légendaire lié aux colonies séleucides (voir Strabon, XVI, 2, 5).

66 Strabon, VIII, 7, 5 ; Pausanias, VII, 18, 7–8.

67 Pausanias, VII, 21, 6. Par ailleurs, Ἀνθίας était aussi le nom d'un poisson (*Suidae Lexicon*, éd. A. Adler, I, 224, n° 2512 Δ).

68 *IG* XII, 7, 48.

69 *SEG*, 13, 92.

70 *SEG*, 46, 1112b.

71 R. Merkelbach & J. Stauber, op. cit., p. 409, n° 16/61/09 (= W.M. Calder, « Colonia Caesareia Antiocheia », *JRS*, 2, 1912, p. 90, n° 10) ; voir fig. 13.

72 *I. Sultan Dağı*, 10.

73 *IGR*, IV, 790.

l'éminence qui domine Yalvaç et où se situe le grand sanctuaire de Mèn Askaènos, permet de juger de la qualité des terres irriguées par l'Anthios ; on y perçoit bien le croissant végétal de la vallée[74] obliquant tranquillement vers l'Ouest en direction du lac d'Eğirdir. De Hüyüklü, l'Anthios se dirige ensuite vers Eğirler par une zone un peu plus sèche pour déboucher plus au Sud-Ouest en sa basse vallée sur le fertile territoire cultivable de *Gelendost* riverain du lac d'Eğirdir, dans lequel la rivière se jette enfin. En la basse vallée de l'Anthios, le toponyme de *Gelendost* vaut que l'on s'y attarde un peu.

Gelendost

En dépit d'une turquification propre à l'histoire du pays au XXe siècle[75], on sait que la persistance toponymique se vérifie régulièrement en Anatolie, qui fut notamment un des berceaux d'une culture devenue hellénique[76]. Avec *Gelendost*, on pourrait soupçonner la présence d'un mot grec ayant connu une altération, d'ailleurs au XIXe siècle la carte de H. Kiepert nous donne pour l'endroit le toponyme de *Gelendos*, situé dans la basse vallée de l'*Anthios*, nommé ainsi, à l'antique. C'est également l'appellation que retient W.M. Ramsay[77]. Hésychius le lexicographe, après avoir précisé que γελεῖν renvoie à λάμπειν («éclairer, briller») et à ἀνθεῖν dans le sens de «fleurir», renvoie pour l'entrée «γέλενος» à ἀσφοδελός et à νάρκισσος[78]. Le terme γέλενος se présente donc comme une épi-

74 Voir **photographies satellitales 1, 2 et 3** du territoire d'Antioche, ainsi que fig. 14–15. Existerait-il un rapport symbolique entre le culte du dieu lunaire (Mèn Askaènos) garant de la fertilité et le croissant décrit par l'Anthios irriguant les belles terres arables de ce plateau anatolien d'exception sis à 1100 m d'altitude ? Les croissants lunaires du dieu figurent un peu partout dans l'iconographie, notamment sur les rochers bordant la voie sacrée qui conduit au sanctuaire.

75 En l'occurrence, «Gelendost» peut se comprendre en turc comme «l'ami qui vient», mais cela semble être l'adaptation d'une forme plus ancienne, tout comme L. Robert pense que le toponyme de «Bedre» (près de Parlais, sur la rive opposée du lac d'Eğirdir) provient du mot «Petra», ultérieurement transformé par la langue turque en «Beydere», puis «Bedre» selon un usage populaire local tout à fait courant (voir J. & L. Robert, *Bull. épigr.*, 1958, pp. 334–335, n° 493 et *infra*).

76 Voir bien sûr J. & L. Robert, «La persistance de la toponymie antique dans l'Anatolie», dans *La toponymie antique. Actes du Colloque de Strasbourg (12–14 juin 1975)*, Travaux du Centre de Recherche sur le Proche-Orient et la Grèce antique 4, 1977, pp. 11–63. Cela se vérifie par exemple pour Anaboura (moderne Enevre).

77 W.M. Ramsay, *JHS*, 38, 1918, p. 146.

78 *Hesychii Alexandrini Lexicon*, éd. M. Schmidt, Iéna, 1867, col. 340 ; l'entrée «γέλενος» chez Hésychius est signalée par H.-G. Liddell, R. Scott, H.S. Jones, *A Greek-English Lexicon*, Clarendon Press, Oxford, 1996 (9e éd. avec suppl.), p. 342.

thète, proche du sens de *anthios* (« fleuri »), et s'appliquant aux asphodèles et aux narcisses, fleurs qui s'épanouissent dans la prairie de Koré/Perséphone[79], comme l'expriment de manière complémentaire l'*Odyssée*[80], l'*Hymne homérique à Déméter*[81], Lucien de Samosate[82], Hérodien le grammairien[83] et la Souda[84]. L'asphodèle est la fleur des morts, que l'on plante régulièrement sur leurs sépultures ; dans ce contexte religieux et funéraire, la plante est celle de Koré, d'Artémis (ces deux divinités étant couronnées avec à Rhodes, d'après la Souda), mais aussi d'Hécate, dont le culte est, entre autres, bien attesté en Phrygie[85], alors que les cultes de Déméter et d'Artémis sont attestés sur le territoire d'Antioche de Pisidie. La valeur alimentaire de la racine tubéreuse de l'asphodèle est reconnue par Théophraste[86], par Pline l'Ancien qui la conseille cuite sous la cendre, agrémentée de figues écrasées[87], alors que Galien la considère comme une nourriture pour paysans affamés[88]. Pour notre propos, il importe de souligner l'existence d'un fragment d'Aristophane évoquant « de l'asphodèle qui cuit dans de grandes marmites », parce que cela fait songer au rite des *chutroi* lors du troisième jour des Anthestèries[89] (cf. *infra*), à l'occasion duquel on offrait une préparation culinaire sacrée à Hermès Chthonien. Sur ce point, l'*Hymne homérique à Hermès* se fait l'écho de traces de pas allant vers « la prairie d'asphodèles »[90], ce qu'il faut sans doute mettre symboliquement en rapport avec les *vestigia* dédiées à Némésis à l'époque impériale[91].

---

79 Voir S. Amigues, « La 'Prairie d'Asphodèle' de l'*Odyssée* et de *l'Hymne homérique à Hermès* », *RPh*, 76, 2002/1, pp. 7–14.

80 Homère, *Odyssée*, XI(λ), 539 et 573 ; 24(ω), 13, avec l'expression κατ' Ἀσφοδελὸν Λειμῶνα.

81 *Hymne homérique à Déméter*, 5–18 ; 417–430. Les fleurs, dont les narcisses, brillent dans l'énumération qui en est faite aux vers 6–8 et 426–428.

82 Lucien, *De luctu*, 19 explique avec mordant que les morts mangent les asphodèles par la racine, laquelle est en effet tubéreuse et comestible.

83 Hérodien, Περὶ 'Οδυσσεακῆς προσῳδίας Λ 539 (éd. A. Lentz, *Grammatici Graeci*, Leipzig, 1867–1870, III 2, p. 152).

84 *Suidae Lexicon*, éd. A. Adler, I, n° 4299.

85 Voir par exemple la magnifique statuette tricéphale d'Hécate *triformis* en marbre du musée archéologique d'Afyon Karahisar.

86 Théophraste, *Histoire des plantes*, VII, 13, 2.

87 Pline, *Histoire naturelle*, XXI, 108.

88 Galien, VI, 652 (éd. Kühn).

89 Aristophane, fr. 693 K.-A. (= 674 Kock) ; cf. S. Amigues, *loc. cit.*, p. 12. Il s'agissait probablement de cuire, entre autres, les graines de la plante, en rapport avec de très anciennes pratiques agraires liées à la fertilité.

90 *Hymne homérique à Hermès*, 221 et 344.

91 Sur les rapports entre Némésis, Perséphone et Hécate à l'époque impériale, cf. H. Bru, *Le*

La prairie de Koré dont il est question évoque d'une part la félicité et la lumière, d'autre part les mondes infernaux obscurs et inquiétants[92], en constituant une interface entre morts et vivants, au point que la fille de Déméter s'approche en quelque sorte du gouffre en cueillant le narcisse qu'avait fait croître Gaïa[93].

Imaginaire grec et toponymie de la vallée de l'Anthios

Il apparaît qu'Anthios est intimement lié à Dionysos, à Gè, la Terre, et aux fêtes de printemps honorant les morts en rapport avec le monde infernal. Sur ce point, la tradition de la colonie séleucide est plutôt ionienne, ce qui n'étonne pas, puisque Strabon explique qu'Antioche de Pisidie fut fondée par des colons venus de Magnésie du Méandre à l'époque hellénistique[94]. D'un point de vue documentaire, nos sources sont à la fois numismatiques et tardives, c'est-à-dire de l'époque impériale romaine. La figure du « dieu-fleuve » Anthios apparaît sur les monnaies de la colonie à l'époque d'Antonin le Pieux, en plein renouveau du dionysisme impérial, surtout manifeste depuis l'époque de Trajan et Hadrien, qui ont unifié les associations de technites dionysiaques en un synode sacré et universel (oecouménique) : vers cette époque, le thiase de Liber Pater (Dionysos désigné de manière italique[95]) d'Antioche de Pisidie rendait hommage au gouverneur de Galatie L. Caesennius Sospes par une célèbre inscription latine[96], alors que l'empereur Hadrien faisait célébrer à

pouvoir impérial dans les provinces syriennes. Représentations et célébrations d'Auguste à Constantin (*31 av. J.-C.–337 ap. J.-C.*), Brill, Leiden-Boston, 2011, pp. 165–166 (ensuite abrégé *Le pouvoir impérial*).

92 A. Motte, *Prairies et jardins de la Grèce antique. De la religion à la philosophie*, Bruxelles, 1973, p. 7 ; C. Cousin, « Bocages et prairies, ambiguité du paysage infernal odysséen », pp. 2–3 (mis en ligne le 31 juillet 2005 : http://antiquitatis-notae.univ-paris1.fr/cousinbocagesetprairies.pdf).

93 *Hymne homérique à Déméter*, 8–9 ; 15–18.

94 Strabon, XII, 8, 14.

95 Cf. E. Benveniste, « *Liber* et *liberi* », *RÉL*, 14, 1936, pp. 51–58 ; G.W. Elderkin « Dionysos Eleutheros and Liber », *CPh*, 31, 3, 1936, pp. 259–261.

96 *CIL*, III, 291 (= 6818) = *ILS*, 1017 : ---]*P*(*ublii*) *f*(*ilio*) *Stel*(*latina tribu*) *Sos*[*pi*]/*ti fetiali, leg*(*ato*) *Aug*(*usti*) / *pro pr*(*aetore*) *prouinc*(*iae*) *Gal*(*atiae*) / *Pisid*(*iae*) *Phryg*(*iae*) *Luc*(*aoniae*) *Isaur*(*iae*) / *Paphlag*(*oniae*) *Ponti Galat*(*ici*) / *Ponti Polemoniani* / *Arm*(*eniae*), *leg*(*ato*) *leg*(*ionis*) *XIII Gem*(*inae*) / *donat*(*o*) *don*(*is*) *militarib*(*us*) / *expedit*(*ione*) *Suebic*(*a*) *et Sarm*(*atica*) / *cor*(*ona*) *mur*(*ali*) *cor*(*ona*) *uall*(*ari*) *cor*(*ona*) / *aur*(*ea*) *hast*(*is*) *pur*(*is*) *trib*(*us*) *ue/xillis trib*(*us*), *curat*(*ori*) *colo/ ni*(*a*)*r*(*um*) *et municipior*(*um*), *prae*(*fecto*) / *frum*(*enti*) *dand*(*i*) *ex s*(*enatus*) *c*(*onsulto*), *praetor*(*i*) / *aed*(*ili*) *curul*(*i*), *q*(*uaestori*) *Cret*(*ae*) *et C*[*ur*(*enarum*)], / *trib*(*uno*) *leg*(*ionis*) *XXII*⟨*I*⟩ *Primigen*(*iae*), / *III uir*(*o*) *a*(*uro*) *a*(*rgento*) *a*(*ere*) *f*(*lando*) *f*(*eriundo*), / *thiasus Lib*(*eri*). Voir fig. 16 ; sur cela, et notamment sur la cor-

Ancyre, capitale de la province, un *agôn mystikos* dionysiaque[97]. Un peu plus tard, entre l'époque de Marc-Aurèle et celle de Septime Sévère (peut-être sous Commode), les Antiochiens, par l'entremise du notable C. Iulius Asper Pansinianus, érigèrent un arc honorifique orné de sculptures qui représentent notamment la fête dionysiaque romaine des *Liberalia* (17 mars), lors de laquelle on remettait à la jeunesse dorée des élites de la ville des *missilia*, armes prophylactiques qui symbolisaient le rite de passage entre l'adolescence et l'âge adulte[98]. De fait, le culte de Dionysos est épigraphiquement attesté à Antioche de Pisidie par un texte grec d'époque impériale[99], et tout semble indiquer qu'il existait logiquement déjà parmi les colons grecs à l'époque hellénistique.

La grande fête hellénique en rapport avec Dionysos, le printemps et le monde chthonien correspond bien sûr aux *Anthesteria*, que Thucydide appelle les « vieilles Dionysies »[100]. C'est une fête de printemps qui avait lieu à Athènes au mois d'*Anthesterion* (fin février-début mars), entre le 11 et le 13[101]. Au premier jour, celui des *Pithoigia*, on ouvrait les jarres de vin nouveau, au sanctuaire attique de Limnae/Limnai[102] voué à Dionysos, en un lieu marécageux, au Sud de l'Acropole ou peut-être à l'Est au bord de l'Ilissos[103]. Or on note que Limnae/Limnai est manifestement le nom antique du lac d'Eğirdir[104] jusqu'où le

---

rection de la formule finale du texte, que l'on a souvent lue Thiasus lib(ertus) depuis Mommsen, cf. H. Bru et Ü. Demirer, *RÉA*, 108/2, 2006, pp. 581–611 et *RÉA*, 109/1, 2007, pp. 27–50.

97 D'après *IGR*, III, 209 (= *I. Ancyra*, 141), inscription datée de l'année 128.

98 H. Bru et Ü. Demirer, *loc. cit.*

99 *CIG*, 3979 (= *EJ*, pp. 154–155, n° 139 = *IGR*, III, 299) : Λ. Καλπούρνιον / Ῥηγειν‹ι›ανὸν, / τὸν λαμπρότατον συ[ν]-/ κλητικον, υἱὸν Καλ-/ πουρνίου Ῥηγινιανοῦ, τοῦ/ λανπροτάτου ὑπατικοῦ, / Οὔλπιος Τατιανὸς Μάρκελος / δυανδρικὸς, ἀρχιερεὺς διὰ / βίου τοῦ ἐπιφανεστάτου θεοῦ Διονύσο̣[υ]. Il s'agit d'une base de statue dédiée par Ulpius Tatianus Marcel(l)us, ancien duumvir et grand-prêtre perpétuel de Dionysos, à L. Calpurnius Reginianus (*PIR*², C, 308), fils de Calpurnius Reginianus, le consulaire clarissime (*PIR*², C, 307).

100 Thucydide (II, 15, 4), en rapport avec le sanctuaire de Dionysos ἐν λίμναις, « dans les marais ». Sur ce passage, voir E. Capps, « The 'more ancient Dionysia' at Athens-Thucydides II.15 », *CPh*, 2, 1, 1907, pp. 25–42.

101 Voir N. Robertson, « Athens' festival of the new wine », *HSCP*, 95, 1993, pp. 197–250.

102 ἐν λίμναισιν, dans Aristophane, *Grenouilles*, 217.

103 Sur la localisation discutée, voir notamment M. Carroll, « Thucydides, Pausanias and the Dionysium in Limnis », *CR*, 19, 6, 1905, pp. 325–328.

104 Voir W.M. Ramsay, *The Historical Geography of Asia Minor*, p. 172. Le lac est connu sous le nom de *Limnae/Limnai*, par les récits des croisades en rapport avec la défaite de l'empereur byzantin Manuel Comnène à Myriocephalum (-kephalon) le 17 septembre 1176

territoire d'Antioche de Pisidie s'étendait, et dans lequel se jetait l'Anthios[105]. Au deuxième jour de la fête appelé *Choes*, jour des pichets[106], on buvait des pichets de vin nouveau, et des concours de boisson étaient organisés, avec une réactualisation de hiérogamie entre la femme de l'archonte-roi et Dionysos. Ce jour-là, une procession était apparemment organisée à Athènes entre la mer (peut-être le port de Phalère) et le sanctuaire de Dionysos à Limnai, la statue du dieu « Libérateur » (*Eleutheros*) étant peut-être portée sur un bateau-char pourvu de roues[107]. Le troisième jour était celui des marmites (*Chutroi*), accompagné de festivités en l'honneur des morts et des mourants sous l'égide d'Hermès Chthonien/Psychopompe[108] ; on préparait dans des marmites un gruau à base de graines et/ou de céréales comme offrandes. L'ancienneté de ces rites ne fait pas de doute, au moins en remontant à l'époque archaïque grecque, laquelle puise sa substance dans les pratiques religieuses et agraires du IIe millénaire avant notre ère. La pérennité de la fête évoquée n'en est pas moins remarquable, car on sait d'après Plutarque et Philostrate que les Anthestèries rénovées par Lycurgue l'orateur à Athènes au IVe s av. J.-C. donnaient lieu à un concours de comédie, mais aussi à des danses lascives au son de l'*aulos*, et à des lectures ou spectacles réactualisant l'épopée d'Orphée[109]. Ce

---

face aux Seldjoukides du sultan Kilij Arslan II. Mais dès le VIe sècle de notre ère, Hiéroklès (*Synekdèmos*, 672, 3) cite le toponyme « Limenai » juste après Antioche (de Pisidie) et Neapolis (de Phrygie).

105 Il existe des rapports morphologiques et sémantiques non précisément éclaircis par les linguistes entre « la prairie » (ὁ λειμών) et ce qui concerne les lieux humides ou aquatiques tels que les marais, les littoraux, les lacs et les ports (dérivés de λιμν-). Voir P. Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Paris, 1968, s.v. λειμών ; A. Motte, op. cit., p. 7. Le monde d'Hadès est souvent décrit dans les textes anciens comme humide.

106 Voir H.R. Immerwahr, « Choes and Chytroi », *TAPhA*, 77, 1946, pp. 245–260 ; S. Papaspyridi Karouzou, « Choes », *AJA*, 50/1, 1946, pp. 122–139.

107 Sur l'iconographie en question, voir R. Hamilton, *Choes and Anthesteria. Athenian Iconography and Ritual*, University of Michigan Press, Ann Arbor, 1992 ; aucun texte ne semble cependant confirmer l'existence du rite (J.-C. Moretti, *Théâtre et société dans la Grèce antique*, Le Livre de Poche, Paris, 2001, p. 82).

108 Cf. notamment R. Garland, *The Greek Way of Death*, Ithaca-New York, 1985, pp. 104–120 ; X. de Schutter, « La marmite et la panspermie des morts », *Kernos*, 9, 1996, pp. 333–345.

109 Plutarque, *Vie des dix orateurs*, 841 f., l'auteur expliquant qu'un prix spécial était accordé au vainqueur du concours de théâtre des *Chutroi* ; Philostrate, *Vie d'Apollonios de Tyane*, IV, 21. J'ai *supra* brièvement évoqué l'orphisme à propos du terme poétique *anthion*. Notons par ailleurs que Lycurgue fit célébrer un concours en l'honneur de Poséidon au Pirée (Plutarque, *Vie des dix orateurs*, 842a), alors qu'au bord du lac d'Eğirdir, Poséidon était représenté sur des monnaies de Prostanna à l'époque impériale.

fait est d'autant plus notable que Lycurgue l'orateur, du parti anti-macédonien de Démosthène, a exercé ses fonctions à Athènes dans le domaine des finances, des constructions publiques (dont ce qui concerne le théâtre de Dionysos au pied de l'Acropole), de la religion et des affaires militaires entre 336 et 324 av. J.-C., c'est-à-dire à là période exacte de la puissance d'Alexandre le Grand, au seuil de l'époque hellénistique[110]. Il est donc vraisemblable que les colons venus de Magnésie du Méandre au IIIe siècle avant notre ère aient importé à Antioche de Pisidie leurs traditions ioniennes influencées par les rites attiques. Des processions dionysiaques et/ou en relation avec d'autres divinités chthoniennes (Déméter, Koré/Perséphone, Gè, Hécate) eurent-elles lieu entre Antioche et le lac Hoyran/Eğirdir (Limnae/Limnai) à l'occasion de fêtes printanières calquées sur les Anthestèries en raison de ce qui précède ? Cela ne peut être prouvé. Notons cependant d'une part que le pourtour du lac Hoyran/Eğirdir comporte un certain nombre de peupliers et de saules qui figurent dans les descriptions homériques des bois de Perséphone[111], d'autre part que les rives orientales du lac se situaient aux confins occidentaux du territoire d'Antioche de Pisidie ; il est donc tout à fait plausible que des cérémonies et des fêtes religieuses se soient déroulées à cet endroit (moderne Gelendost)[112], en un sanctuaire périurbain qui aurait par exemple pu être voué à Déméter, à une extrémité du territoire cultivable de la cité[113]. Cela d'autant plus que les prêtres de Mèn Askaènos étaient également prêtres de Déméter d'après les inscriptions d'époque impériale au grand sanctuaire du Kara Kuyu[114]. Toujours est-il

---

110 Sur le contexte dionysiaque et civique au IVe siècle av. J.-C., voir notamment S. Lambert, *Inscribed Athenian Laws and Decrees 352/1–322/1 BC. Epigraphical Essays*, Brill, Leiden-Boston, 2012, p. 338 et n. 5, à propos du texte *IG* II² 350. L'action de Lycurgue fut particulièrement importante dans le domaine religieux et culturel ; cf. P. Brun, « Lycurgue d'Athènes : un législateur ? », dans P. Sineux (éd.), *Le législateur et la loi dans l'Antiquité. Hommage à Françoise Ruzé*, Caen, 2005, pp. 187–199 ; V. Azoulay, « Les métamorphoses du *koinon* athénien : autour du *Contre Léocrate* de Lycurgue », dans V. Azoulay et P. Ismard (éds.), *Clisthène et Lycurgue d'Athènes. Autour du politique dans la cité classique*, Publications de la Sorbonne, Paris, 2011, pp. 215–216.

111 Homère, *Odyssée*, X, 510.

112 Voir **image satellitale** 2.

113 Ce type de sanctuaire dont on connaît l'importance pour les échanges et les territoires des cités coloniales grecques de l'époque archaïque semble avoir également joué un rôle déterminant aux époques hellénistique et romaine dans le contexte colonial (cf. D. Rousset, « La cité et son territoire dans la province d'Achaïe et la notion de 'Grèce romaine' », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, Mars-Avril 2004, n° 2, p. 377).

114 J.G.C. Anderson, « Festivals of Men Askaenos in the Roman Colonia at Antioch of Pisidia », *JRS*, 3, 1913, p. 269, n° 2 (= E. Lane, *Corpus Monumentorum Religionis Dei Menis*, I, Brill,

que la toponymie (*Anthios*, *Gelendost*, *Limnai*) indique manifestement un classique ancrage religieux chthonien de la communauté civique d'Antioche de Pisidie qui pourrait être en rapport avec la célébration ionienne et attique des Anthestèries à l'époque hellénistique, avec divers prolongements qui se sont illustrés ensuite dans le dionysisme d'époque impériale. Pour des motifs culturels évidents, cela s'accompagnait de pratiques initiatiques autour de Dionysos et Déméter, non sans rapport avec l'orphisme, avec une même logique implicite qui faisait reconnaître dans l'asphodèle une plante sacrée garante de la fertilité, capable d'illuminer de sa hampe le monde des ténèbres comme la torche du dadouque.

Nous avons vu par le passage de Pausanias (I, 31, 4) les rapports qui existaient à Phlya, en Attique, entre Dionysos Anthios, les Nymphes Isménides et Gè, appelée la Grande Déesse. Soulignons qu'à une époque ancienne remontant sans doute aux Hittites et à des principautés contemporaines, la région d'Antioche de Pisidie était au moins pour partie appelée « le pays d'Ouramma », comme le montre la fameuse inscription grecque du Ier siècle av. J.-C. decouverte à Apollonia de Pisidie[115]. De nombreux noms hittites débutent par l'adjectif louvite *ura-* « grand »[116], ce que l'on connaît par exemple sur une bague de Konya gravée en hiéroglyphique[117], nous l'avons évoqué. Pour l'élément final *-ma*, une interprétation possible (mais discutée entre linguistes) pourrait nous conduire à Mâ, la déesse de Comana, qui aurait été remplacée par Mèn suite à l'hellénisation de la Phrygie Parorée d'après W.M. Ramsay.

À l'époque impériale, et surtout à partir du IIe siècle de notre ère, le renouveau du dionysisme s'est largement exprimé en Phrygie Parorée, notamment à grâce à des thiases actifs et très influents qui ont réactualisé d'anciens mythes faisant la part belle aux processions, aux fêtes et aux rites mystériques (à Antioche de Pisidie, Dionysos est dit *theos epiphanestatos*), non sans rapport avec la promotion du culte métroaque par Antonin le Pieux. La culture de la vigne était prisée autour du lac, et des mystes sont par ailleurs attestés

Leiden, 1971, n° 161, ensuite abrégé *CMRDM*) ; p. 287, n° 12 (= E. Lane, *CMRDM*, I, n° 164) ; p. 288, n° 13 (= E. Lane, *CMRDM*, I, n° 165) ; pp. 288–289, n° 14 (= E. Lane, *CMRDM*, I, n° 166) ; p. 289, n° 16 (= E. Lane, *CMRDM*, I, n° 167). Une représentation sculptée de Déméter/Cérès fut en outre retrouvée sur le site d'Antioche près des marches séparant l'*Augusta Platea* et la *Tiberia Platea* à l'occasion des fouilles de 1924 (D.M. Robinson, *The Art Bulletin*, 9/1, 1926, p. 26 ; p. 28 fig. 40 ; p. 29).

115 *WE*, p. 377, n° 548. Cf. *supra*.

116 E. Laroche, *Les noms des Hittites*, pp. 197–199. L'adjectif s'applique notamment aux divinités et aux rois (p. 198, n° 1441), ce qui va dans le sens des suggestions de W.M. Ramsay.

117 E. Laroche, *Les noms des Hittites*, p. 198, n° 1440 (Ura-LION « Grand Lion »).

par une inscription de la citadelle d'Apollonia de Pisidie[118], Parlais ayant en outre émis entre Marc-Aurèle et Caracalla des monnaies figurant Dionysos et le fameux « Marsyas colonial »[119]. C'est dans ce contexte religieux et culturel à la fois populaire et soutenu par le pouvoir impérial[120] qu'Antioche de Pisidie a frappé des monnaies mettant la figure d'Anthios à l'honneur aux IIe et IIIe siècles de notre ère. Les hydronymes *Anthios* et *Limnai* nous plongent pour ainsi dire au cœur de l'imaginaire des colons gréco-romains d'Antioche de Pisidie, avec toutes les réactualisations mythologiques que cela peut supposer. Si l'on devait commenter quelque peu et de manière laconique le rapport de ces derniers à l'espace dans « leur » Phrygie Parorée, qu'ils ont dominée au détriment des Pisidiens et des Phrygiens indigènes, on pourrait dire d'une part qu'ils vivaient dans le mythe, d'autre part qu'ils avaient suscité un réenracinement ou une transplantation effective de leur culture au sein des montagnes anatoliennes. *A minima*, l'assonance entre « Anthios » et « Antiochos » a pu éventuellement conforter les habitants d'Antioche de Pisidie dans le choix du nom de leur « dieu-fleuve » dès l'époque hellénistique, en raison de l'origine séleucide et du nom de la cité. Au regard des pratiques semblables d'autres cités, il apparaît qu'exhiber un dieu-fleuve sur des monnaies revenait à affirmer un pouvoir sur un territoire, et spécialement sur un territoire cultivable, sachant que l'agriculture comme la terre étaient dans l'Antiquité la première source de richesse économique. Il est manifeste qu'à l'époque impériale, la colonie romaine augustéenne d'Antioche de Pisidie émit des monnaies au type d'Anthios afin de montrer son emprise spatiale et de marquer une montée en puissance territoriale et politique qui dépassa largement les rives du lac d'Eğirdir, puisqu'elle devint sous le règne de Galère la capitale de la nouvelle province de Pisidie.

---

118 *CIG*, 3972 = *MAMA*, IV, 167. On ne connaît pas la divinité tutélaire des mystes en question, mais il est probable qu'il s'agisse de Dionysos.

119 Cf. P. Veyne, « Le 'Marsyas colonial' et l'indépendance des cités », *RPh*, 87, 1961, pp. 87–98.

120 Le nombre de monnaies aux thèmes dionysiaques culmine ainsi en Asie Mineure entre Antonin le Pieux et Caracalla (voir I. Tassignon, *Recherches sur l'iconographie et le culte de Dionysos en Asie Mineure*, Thèse de doctorat en Histoire de l'Art et Archéologie, Université de Liège, 1999, p. 240).

4 Parlais

Cette colonie augustéenne mineure a longtemps suscité la controverse et elle fut recherchée à tort sur le pourtour du lac de Beyşehir[121], jusqu'à ce que L. Robert invoque dès 1935, il est vrai à la suite de F.V.J. Arundell[122] et de H. Kiepert, le rapprochement avec le toponyme turc moderne de Barla[123], également lié au massif montagneux séparant la plaine d'Apollonia de Pisidie au Nord de celle de Seleukeia Sidera au Sud. Une localisation précise et une identification ont ensuite été confirmées sur la rive Sud-Ouest du lac d'Eğirdir, entre Prostanna au Sud et l'extrémité orientale de la vallée de l'Hippophoras et du territoire d'Apollonia de Pisidie plus au Nord[124]. Un tombeau rupestre d'influence phrygienne (VIe–IVe siècles av. J.-C. environ) se trouve sur le territoire de Parlais[125]. Les monnaies autonomes de la cité datables du Ier siècle av. J.-C. nous indiquent l'ethnique Παρλαιτέων et le nom d'un magistrat monétaire qui s'appelle classiquement Diomédès, mais montrent aussi des divinités tutélaires courantes telles que Zeus, Artémis et Apollon au droit, les revers exhibant panthère (généralement liée à Dionysos), bonnets des Dioscures (protecteurs de la navigation)[126], ainsi que des navires (parfois du type « galère »), certains avec pilote et rameurs[127]. La vocation lacustre de Parlais est donc confirmée par ses premières monnaies, avant que les frappes civiques de l'époque coloniale romaine ne nous offrent d'autres indications entre Marc-Aurèle et Iulia Domna[128]. Ce sont ces documents qui confirment que la cité devint colonie sous Auguste sous le titre *Iulia Augusta Colonia Parlais*, alors que sous Commode on trouve *Iul*(*ia*) *Aug*(*usta*) *Ha*(*driana*) *Col*(*onia*) *Parla*(*is*) ; le dieu lunaire Mèn est présent comme sur le monnayage d'Antioche de Pisidie, mais encore

121 En raison du positionnement de W.M. Ramsay, lequel s'appuyait sur Ptolémée (V, 6, 15) qui avait placé par erreur Parlais en Lycaonie.

122 F.V.J. Arundell, *Discoveries in Asia Minor*, London, 1834 (réimp. Hildesheim-New York, 1975), I, pp. 338–342 ; II, p. 157.

123 L. Robert, *Villes d'Asie Mineure*, p. 98, 284–285, 369, 395. Voir **cartes 1, 2** et **image satellitale 6**.

124 L. Robert, *Études épigraphiques et philologiques*, pp. 265–285 ; J. & L. Robert, « Voyages en Pisidie et en Carie », *CRAI*, 1948, p. 402, 452.

125 G. Labarre, M. Özsait & N. Özsait, *Anatolia Antiqua*, 13, 2005, pp. 233–235.

126 Cf. R.A. Kearsley, « Cultural diversity in Roman Pisidia : the cult of the Dioskouroi », dans Th. Drew-Bear, M. Taşlıalan & Chr. M. Thomas (éds), op. cit., pp. 401–416.

127 Voir les exemples recueillis par L. Robert, *Études épigraphiques et philologiques*, p. 271.

128 Cf. L. Robert, *Études épigraphiques et philologiques*, pp. 273–275 ; H. von Aulock, « Kleinasiatische Münzstätten X. Parlais in Pisidien », *JNG*, 23, 1973, pp. 7–18.

Dionysos, Asklépios, Hygeia, Telesphoros ou Tychè[129]; un *vexillum* apparaît, ainsi que le type du Marsyas colonial[130]. Une inscription grecque agonistique célébrant un concours (θέμις) à l'époque de deux *duumviri* confirme le statut colonial du site de Parlais à l'époque impériale[131]. Pour le nom d'un des deux *duumviri* au génitif permettant de dater officiellement le texte, il convient sans doute de lire aux lignes 8–10, à la suite de W. Crönert et de L. Robert : ἐπὶ δυάνδ[ρ]ων Μ. Οὐλπίου Κεν[δ]αβιανοῦ. L'anthroponyme pisidien *Kendabianos* est certain[132], et si le texte est probablement datable du IIIe siècle, à l'époque où Antioche de Pisidie célèbre des concours grecs, à l'instar de la cité voisine de Prostanna depuis le règne de Sévère Alexandre, nous sommes après Iulia Domna, ce qui explique que nous n'ayons pas d'attestations de manifestations agonistiques sur les monnaies coloniales de Parlais. La nomenclature du *duumvir* évoqué faisant état d'un membre de la *gens Ulpia*, on pourrait conjecturer que sa famille d'origine pisidienne ait reçu la citoyenneté romaine à l'époque de M. Ulpius Traianus (père de Trajan) lorsqu'il était gouverneur de Cappadoce-Galatie ou plus tard proconsul d'Asie en 79–80[133], mais c'est plus probablement de l'empereur Trajan qu'il obtint cette distinction. Le flamine, patron de la colonie et curateur M. Ulpius Aquillianus Sosthénès Théodôros confirme d'ailleurs l'influence impériale positive dont bénéficia Parlais au début de l'époque antonine[134], impression renforcée par une dédicace grecque

129 Pour les divinités recensées sur les monnaies, cf. B. Levick, *RE*, Suppl. XII, 1970, s.v. « *Parlais* », col. 999–1001 ; 1005–1006.

130 Voir P. Veyne, *RPh* 87, 1961, pp. 87–98 ; l'indépendance affirmée ainsi était d'ordre politique, par rapport aux cités pérégrines des alentours, selon une forme de fierté poliade sans contenu juridique précis.

131 B. Pace, *Annuario della Scuola Archeologica di Atene*, III, 1921, pp. 45–46, n° 33 (= *SEG*, 2, 745). Pour une confirmation de l'existence du duumvirat à Parlais grâce à une autre inscription grecque honorifique, voir L. Robert, *Hellenica*, VII, p. 78, annonçant la publication de l'inscription qui honore T. Marcus Proclus Neos, duumvir, comme *ktistès* de la colonie (L. Robert, « Villes antiques de l'Anatolie I. La ville de Parlais dans l'Anatolie centrale », *Ankara Üniversitesi Dil ve Tarih Coğrafya Fakültesi Dergisi*, VI, 1948, pp. 537–540 = *OMS*, III, A.M. Hakkert, Amsterdam, 1969, pp. 1449–1452 ; B. Levick, *RE*, Suppl. XII, 1970, s.v. « *Parlais* », col. 1004–1005, n° 9).

132 L. Zgusta, *KPN*, p. 222, § 576–3, avec d'autres anthroponymes de formes proches.

133 *PIR*, V, 574 ; E. Dąbrowa, *The Governors of Roman Syria from Augustus to Septimius Severus*, Habelt, Bonn, 1998, pp. 64–68 ; B.E. Thomasson, *Laterculi Praesidum*, I, Göteborg, 2009, p. 9, 04 :008.

134 B. Levick, *RE*, Suppl. XII, 1970, s.v. « *Parlais* », col. 1004, n° 7 ; G. Labarre, M. Özsait, İ. Güceren & Ö. Çomak, *EA*, 48, 2015, pp. 89–90, n° 1 (texte appartenant sans doute à la seconde moitié du IIe siècle).

à Trajan découverte sur un bloc d'architrave à Mahmatlar[135], de l'autre côté à l'Est du lac d'Eğirdir, sur de belles terres arables qui purent appartenir à la colonie de Parlais. Il est en outre possible que les habitants de Parlais aient obtenu le privilège d'ajouter au nom de leur ville celui de l'empereur Hadrien lorsque ce dernier fit une halte à Apamée de Phrygie le 23 juillet 129[136]. Or une stèle incomplète de Parlais donne le nom d'Hadrien au nominatif sans que l'on connaisse la destination exacte du texte[137].

Le site et la situation de Parlais méritent quelques commentaires[138], car comme le reconnaît en 1967 B. Levick à propos des colonies augustéennes de la région, « Parlais comes last : the most difficult foundation to explain »[139]. L. Robert a découvert sur les hauteurs de Bedre/Beydere[140], environ à mi-chemin entre Barla (Parlais) et Eğirdir[141] (Prostanna) une importante borne inscrite sur un rocher marquant les limites entre *Par*(*lais*) au Nord et *Pr*(*ostanna*) au Sud[142], ce qui a bien sûr confirmé sa précédente identification sur le terrain. Trois autres bornages rupestres ont été découverts à l'Ouest de Bedre/Bey-

---

135 Ibid., p. 95, n° 3.

136 C.P. Jones, *Phoenix*, 37, 1983, p. 74 ; H. Halfmann, *Itinera Principum*, p. 205. Plus tard, une dédicace semble avoir été réalisée par la cité au bénéfice de Caracalla (B. Levick, *RE*, Suppl. XII, 1970, s.v. « *Parlais* », col. 1004, n° 8, qui hésite cependant sur la nature du texte).

137 H. Brandt, « Parlais : eine römische Kolonie in Pisidien », *EA*, 24, 1995, p. 58 ; l'éditeur rapproche le document du texte d'Antioche de Pisidie commémorant la restauration d'une taverne et d'un portique par le gouverneur de Galatie Q. Orfitasius Aufidius Umbrus (*PIR*^{2}, A, 1395 ; B.E. Thomasson, *Laterculi Praesidum*, I, Göteborg, 2009, p. 108, 29 :016) sous Trajan, désigné au nominatif (*AE*, 1979, 620).

138 Voir **cartes 1, 2 et image satellitale 6**.

139 B. Levick, op. cit., p. 53 ; id., *RE*, Suppl. XII, 1970, s.v. « *Parlais* », col. 990–1006 ; G. Labarre, M. Özsait & N. Özsait, *Anatolia Antiqua*, 13, 2005, pp. 223–257.

140 Le toponyme « Bedre » est issu de « Petra » d'après J. & L. Robert, *Bull. épigr.*, 1958, pp. 334–335, n° 493, mais L. Robert conseille des précautions lorsque le toponyme moderne a un sens en langue turque, or de nos jours on appelle l'endroit « Beydere », ce qui pourrait se traduire par « le ruisseau du Monsieur » (au sens honorifique pour « Bey »), « Bedre » pouvant être une désignation plus ancienne, avant turquification toponymique au XXe siècle. La prudence s'impose donc, même si l'altération de « Petra » a pu donner « Bedre » avant une turquification par la forme « Beydere ». Il est en tout cas intéressant de savoir, comme le précise L. Robert, que les communautés grecques qui vivaient encore à Barla avant 1922 continuaient à appeler leur village « Parla », sous une forme très proche de l'appellation antique.

141 Le toponyme provenant de Ἀκρωτήριον d'après L. Robert, *Noms indigènes*, p. 339.

142 L. Robert, « Villes antiques de l'Anatolie I. La ville de Parlais dans l'Anatolie centrale », pp. 537–540 ; J. & L. Robert, *CRAI*, 1948, p. 402. Prostanna jouissait donc de la petite plaine alluviale de Bedre au Nord-Ouest de la ville moderne d'Eğirdir, alors que le territoire de

dere[143] : à Karakuş Taşı mevkii (à environ 3.5 km au Nord-Ouest de Bedre)[144], à Küçük Katran Başı mevkii (à 5 km à l'Ouest de Bedre et à 3.5 km à l'Est de Damlacı Mağarası)[145] et à Koca Katranın Başı (à 7 km au Nord-Ouest de Bedre)[146]. La mention de Θεοβουλ[---] sur deux des bornes pourrait renvoyer à Θεόβουλ(ος)[147], arpenteur et/ou responsable du bornage (non daté), mais dans le dispositif des bornes en question, cela semble plutôt renvoyer au toponyme byzantin Θεοβουλ(ούπολις) d'après les éditeurs, qui évoquent en outre un éventuel établissement d'époque hellénistique ou romaine à Kapıcak, sur les contreforts méridionaux du Barla Dağ, au Sud-Ouest de Parlais et au Nord-Est de Seleukeia Sidera.

Le site de Parlais se trouve sur un escarpement fortifié[148] des rives occidentales du lac d'Eğirdir, en un lieu rocailleux dépourvu de territoire cultivable digne de ce nom, et le seul accès terrestre possible consiste en une route étroite qui longe le lac directement dominé par les abrupts du Barla Dağ côté Ouest, entre Prostanna (sur un piton rocheux au Sud) et l'extrémité orientale de la vallée de l'Hippophoras dépendant d'Apollonia de Pisidie au Nord. Deux questions légitimes et connexes se posent alors à l'historien : quel était l'intérêt d'établir une colonie augustéenne à cet endroit ? où se trouvait le territoire cultivable permettant de lotir des colons romains ?

En raison de cette problématique, W.M. Ramsay a catégoriquement refusé l'hypothèse de H. Kiepert ensuite validée par L. Robert à propos de la localisation de Parlais, le savant anglais trouvant le site dangereux, isolé et militai-

---

Parlais se composait surtout de reliefs montagneux et boisés, à l'exception de la modeste langue de terre alluviale aujourd'hui visible près du village de Barla.

143 Signalés dans K. Belke & N. Mersich, *Tabula Imperii Byzantini*, VII, *Phrygien und Pisidien*, Wien, 1990, pp. 209–210.

144 G. Labarre, M. Özsait & N. Özsait, *Anatolia Antiqua*, 13, 2005, p. 252, n° 1 (= *SEG*, 55, 1441) : ṆPLAIS PAR, avec une forme abrégée (et ligature ṆPL) visiblement influencée par le bilinguisme. Les éditeurs ne proposent pas de lecture particulière, et l'on a l'impression d'un décalage de ligne ou d'une confusion du lapicide, qui a manifestement voulu graver ΠΡ(ΟΣΤΑΝΝΑ) / PARLAIS.

145 G. Labarre, M. Özsait & N. Özsait, *Anatolia Antiqua*, 13, 2005, pp. 252–253, n° 2 (= *SEG*, 55, 1442) : Θεοβουλ[---]PARLAIS.

146 G. Labarre, M. Özsait & N. Özsait, *Anatolia Antiqua*, 13, 2005, p. 253, n° 4 (= *SEG*, 55, 1443) : Θεοβουλ[---].

147 Hypothèse de restitution de N. Mersich, *loc. cit.*

148 Sans doute depuis la haute époque hellénistique (première moitié du IIIe siècle av. J.-C.), grâce à ses remparts à crémaillères dépourvus de tours (G. Labarre, M. Özsait & N. Özsait, *Anatolia Antiqua*, 13, 2005, pp. 225–233 ; Y. Garlan, *Recherches de poliorcétique grecque*, De Boccard, Paris, 1974, pp. 248–250).

rement inutile[149]. Il ne faut cependant pas perdre de vue qu'Auguste, Agrippa, M. Lollius[150] et leurs conseillers étaient plutôt avisés. En effet, le territoire de Parlais se situait entre Apollonia de Pisidie au Nord et Prostanna au Sud : la première avait fait allégeance à Rome depuis les guerres mithridatiques et appartenait à la province d'Asie avec une ère civique remontant à 85 av. J.-C. ; la seconde s'était montrée plutôt docile envers le pouvoir romain en élevant dès 113 av. J.-C. à Délos une statue à M. Antonius, alors questeur propréteur de la province d'Asie[151]. C'est dire que les colons romains de Parlais ne s'installaient pas franchement dans un environnement politique hostile, pour ce qui concernait leur proche voisinage. L'installation de colons romains à Parlais permettait de contrôler ce site fortifié à l'époque hellénistique et de disposer d'un point d'appui éventuel à l'Ouest du lac d'Eğirdir, cela au contact de la proche province sénatoriale d'Asie.

Reste la question de la viabilité territoriale et économique de la colonie romaine de Parlais. On peut imaginer qu'il s'agissait d'un établissement relativement modeste. Le site défensif hellénistique de Parlais fut probablement délaissé au profit de la partie inférieure du territoire qui a pu accueillir quelques vignobles, y compris sur certains coteaux assez pentus[152], la récurrence des motifs dionysiaques des monnaies pouvant aller en ce sens, outre la mode antonino-sévérienne. Il va sans dire que la pêche était une activité essentielle et complémentaire, comme pour les autres cités riveraines du lac d'Eğirdir, plusieurs d'entre elles l'ont bien exprimé sur leur monnayage. Des terres arables étaient cependant indispensables : Parlais possédait tout de même un petit territoire cultivable sur le littoral alluvial du lac[153], mais sans doute insuffisant, et il est très probable que les colons aient été pour certains lotis partiellement sur la rive opposée du lac, près de l'estuaire alluvial de l'Anthios, qui recèle de belles

149 W.M. Ramsay, *The Historical Geography of Asia Minor*, p. 391, traduit (et critiqué) par L. Robert, *Études épigraphiques et philologiques*, p. 276.

150 PIR², L, 311 ; B.E. Thomasson, *Laterculi Praesidum*, I, Göteborg, 2009, pp. 101–102, 28 :001.

151 *I. Délos*, 1603. Cf. notamment L. Robert, *Hellenica*, XIII, p. 83, n. 1.

152 À titre de parallèle, que l'on pense aux vertigineux vignobles rhodaniens de Condrieu, au Nord de Vienne.

153 À proximité duquel des vestiges antiques remontant sans doute à l'époque de l'établissement colonial d'époque romaine ont été retrouvés, près de Eskiköy (sur le site de Parlais, voir en dernier lieu G. Labarre, M. Özsait, İ. Güceren & Ö. Çomak, EA, 48, 2015, pp. 87–95 et p. 109, carte fig. 7). Un pont romain dont il reste aujourd'hui de beaux claveaux de grand module soutenant les archivoltes fut sûrement construit au IIe siècle, sachant qu'il subit visiblement plusieurs réfections en vue de continuer à enjamber le Kocapınar Deresi (ibid., p. 91 et p. 110, fig. 8–9).

terres, sur le territoire communal actuel de Gelendost. L. Robert avait souligné les facilités de communication par bateau comme la navigabilité du lac[154], reflétée par la numismatique locale, alors que B. Levick avait déjà formulé l'hypothèse qui précède[155]. Ce territoire cultivable à la fois subsidiaire et fondamental pour lotir les colons augustéens peut à mon sens avoir été une partie du « pays tymbriadien d'Ouramma »[156] précédemment donné à Apollonia de Pisidie et qui aurait été cédée à Parlais en raison de la même volonté impériale qui fonda en 25 av. J.-C. la colonie romaine d'Antioche de Pisidie tout en créant simultanément la province de Galatie. Si les débuts de la colonie romaine de Parlais durent être modestes, la cité frappa de nouveau monnaie par des émissions coloniales de Marc-Aurèle à Iulia Domna, et organisa des concours grecs à partir du IIIe siècle, lorsque la situation économique s'y prêta[157].

5 Cybèle, l'Eurymédon et le sanctuaire de Zindan Mağarası (Tymbriada)

Outre l'établissement civique principal de Tymbriada qui devait se trouver dans la plaine cultivable d'Aksu, l'épicentre religieux du territoire de cette cité fut certainement le sanctuaire de Zindan Mağarası, dont le site est assez spectaculaire. Nichée en un escarpement karstique de la haute vallée de l'Eurymédon traversant le massif de l'Anamas Dağ, la grotte située rive gauche juste au dessus du niveau du lit du fleuve s'enfonce dans les entrailles de la montagne sur au moins 600 mètres qui sont accessibles à pied[158]. En raison de l'encaissement de la vallée à cet endroit, on accédait depuis la route de la rive droite venant de Tymbriada à l'entrée de la grotte par un pont romain dont l'unique arche, en appareil datable des IIe–IIIe siècles, est encore conservée. On a découvert en 1977 à l'entrée de cette grotte une statue du dieu-fleuve Eurymédon dont la facture et le style remontent au milieu IIe siècle[159], ce qui

154 L. Robert, *Études épigraphiques et philologiques*, p. 281. Voir **image satellitale 6.**

155 B. Levick, op. cit., pp. 54–55.

156 W.M. Ramsay, *JHS*, 38, 1918, p. 146 reconnaissait déjà cet endroit cité par l'inscription *WE* n° 548 comme étant situé près de Gelendos(t).

157 Sur la multiplication des concours grecs à cette époque, voir W. Leschhorn, « Die Verbreitung von Agonen in den östlichen Provinzen des römischen Reiches », *Colloquium « Agonistik in der römischen Kaiserzeit », Landhaus Rothenberge bei Münster* (*25.–27. Oktober 1995*), *Stadion*, 24/1, 1998, pp. 31–57.

158 Voir fig. 17–18.

159 D. Kaya & S. Mitchell, « The Sanctuary of the God Eurymedon at Tymbriada in Pisidia »,

a fait croire de prime abord que le sanctuaire était voué à l'hydronyme personnifié[160]. Les travaux essentiellement menés par les archéologues et les épigraphistes turcs depuis le milieu des années 1980 ont cependant montré, grâce aux précieuses inscriptions découvertes, qu'il fallait plutôt considérer les lieux comme un sanctuaire local de Cybèle[161], appelée à cet endroit Μήτηρ θεῶν Οὐεγείνος.

Dès 1985, D. Kaya et S. Mitchell examinaient les vestiges situés devant la grotte[162] en les datant, avec l'avis éclairé de Marc Waelkens, du début du IIe siècle, et publiaient d'importants textes pour l'histoire des lieux, à commencer par la dédicace du piédestal de la statue du dieu (ἄγαλμα) Eurymédon par la cité, grâce aux soins de l'épimélète Attale, fils, petit-fils et arrière-petit-fils d'Attale[163]. Le sanctuaire semble avoir fait l'objet d'une règlementation spécifique[164]. Par ailleurs, M. Aurelius Abas, un grand-prêtre de l'empereur qui fut sans doute aussi agonothète, honore son fils Aurelius Dionysios d'une statue suite à sa victoire au pancrace dans la catégorie des adolescents[165] : comme le fait remarquer l'éditeur, on connaît un athlète d'Adada nommé lui aussi M. Aurelius Abas, dont un remarquable palmarès agonistique de la seconde moitié du IIe siècle nous informe de sa stature internationale dans le milieu du sport et de la politique[166]. Cependant, S. Mitchell reconnaît plutôt à Tymbriada un préfet de cohorte dont l'unité ou la précision d'un lieu de

---

AS, 35, 1985, pp. 49–51 : la proposition de datation pour la statue décrite est le milieu du IIe siècle de notre ère ; J. Dedeoğlu, « The sanctuary at Zindan Mağarası in the light of new archaeological evidence », *Gephyra*, 2, 2005, pp. 95–102. Voir fig. 19–20.

160 D. Kaya & S. Mitchell, *AS*, 35, 1985, pp. 39–55.

161 Dont le site rupestre et montagneux convient parfaitement à Cybèle, également appelée *Mètèr Oreia* (Diodore de Sicile, III, 58, passage de l'œuvre dans lequel l'auteur rappelle qu'Attis fut renommé « Papas »). Sur le nom de la Mère des dieux, cf. C. Brixhe, « Le nom de Cybèle. L'antiquité avait-elle raison ? », *Die Sprache*, 25/1, 1979, pp. 40–45.

162 Pour la description du sanctuaire et du pont, voir D. Kaya & S. Mitchell, *AS*, 35, 1985, pp. 42–48.

163 D. Kaya & S. Mitchell, *AS*, 35, 1985, p. 50 = *SEG*, 35, 1409.

164 D. Kaya & S. Mitchell, *AS*, 35, 1985, p. 53, n° 3b (= *SEG*, 35, 1411), où apparaît le mot ἐπίκριμα ; cf. C. Brixhe & R. Hodot, *L'Asie Mineure du Nord au Sud. Inscriptions inédites*, Nancy, 1988, pp. 35–36, n° 10.

165 S. Mitchell, *AS*, 35, 1985, pp. 51–52, n° 1 = *SEG*, 35, 1408 = C. Brixhe & R. Hodot, *L'Asie Mineure du Nord au Sud*, pp. 32–33, n° 8.

166 *WE*, pp. 291–292, n° 413 = L. Moretti, *Iscrizioni agonistiche greche*, Roma, 1953, p. 222, n° 76. Pour des attestations des anthroponymes [A]bas et Abbas à Tynada, voir G. Labarre, M. Özsait, İ. Güceren & Ö. Çomak, *EA*, 48, 2015, pp. 97–98, n° 5 ; cf. aussi L. Zgusta, *KPN*, p. 44, § 1–3 et 1–6 et *infra*.

campagne militaire commence par A[...][167], à la fin de la ligne 3. On remarque une fois de plus les rapports étroits qui existaient entre le culte impérial et les concours grecs.

Essentielle à notre connaissance de l'histoire de Tymbriada et de son sanctuaire de Zindan Mağarası est une base de statue honorant Marôn fils d'Antiochos[168], qui non seulement fut quatre fois archonte «pour le bien commun» (l. 2–3), prêtre de Οὐεγείνος et de Mèn, mais qui assura aussi une ambassade civique à Rome même auprès d'un empereur, probablement au cours du IIe siècle. En voici le texte, dont la lecture a été complétée pour ce qui concerne la divinité dédicataire du sanctuaire de Zindan Mağarası (aux lignes 3–4):

Μ̣άρ̣ωνα Ἀντιόχου, ἄνδρα [ἀ-]
γαθόν, ἄρξαντα τετράκι δη-
μωφελῶς, ἱερατεύσαντα Ο[ὐ-]
εγεινου καὶ Μηνὸς πολ[υτ̣ε̣]-
λῶς, πολλὰς πρεσβείας ἀπ̣α[ρ]-
τ̣ίσαντα, μίαν δὲ καὶ πρὸς [Αὐτο-]
κράτορα μέχρι τῆς [βασιλίδος]
[Ῥώ]μης προῖκα, ἐπ[ὶ---]

Le fait que la nomenclature du dédicataire (l. 1) ne soit pas celle d'un citoyen romain conduit S. Mitchell à dater le texte d'avant 212, l'ambassade ayant alors été accomplie auprès d'un empereur régnant seul au IIe siècle avant Caracalla, par exemple Antonin le Pieux, Commode, Pertinax ou Didius Iulianus: pour ce qui regarde l'identité de l'empereur non cité, on pourrait particulièrement penser à Commode, d'une part en raison de la datation contextuelle du sanctuaire, d'autre part en raison de la *damnatio memoriae* de ce prince pouvant expliquer le silence du texte à son propos. Peu après la mention de l'ambassade (l. 5–8), je propose de restituer à la dernière ligne simplement le mot ἐπ[ὶ], qui devait précéder le nom du responsable civique (par exemple un épimélète) chargé de célébrer Marôn au nom des habitants de Tymbriada.

---

167 Étant donné que plusieurs inscriptions du sanctuaire remontent à l'époque de Marc-Aurèle, on pourrait suggérer, à la fin de la ligne 3 du texte en question, de restituer, en rapport avec la campagne parthique de 161–166: στρατευσάμενος ἐν τῇ Ἀ[ρμενίᾳ], avec 28 lettres à cette ligne, pour 30 en ligne 4.

168 S. Mitchell, *AS*, 35, 1985, pp. 53–55, n° 4 = *SEG*, 35, 1407 = C. Brixhe & R. Hodot, *L'Asie Mineure du Nord au Sud*, pp. 28–32, n° 7. Pour une autre attestation de l'anthroponyme Marôn dans le même secteur, également au sein d'un texte grec, cf. C. Brixhe, *SLP*, pp. 67–68, II n° 38 et pl. XLII.

L'adverbe δημωφελῶς (l. 2–3) « dans l'intérêt du peuple », « pour le bien commun (du peuple) », est récurrent dans les monuments honorifiques d'époque impériale, en Asie Mineure comme en mer Noire, cela dans le cadre des évergésies civiques[169]. Dans ce même esprit, l'adverbe πολ[υ]τελῶς (l. 4–5) « à grands frais », « avec extravagance », dans le sens de « sans compter », est à rapprocher du contexte du banquet, comme l'a bien vu S. Mitchell à la suite des remarques de L. Robert[170], ici en rapport avec les divinités Οὐεγείνος et Mèn[171]. Concernant cet important aspect de la vie religieuse et civique, ce texte honorifique est à croiser avec deux inscriptions du sanctuaire jetant la lumière sur le rôle de Memnon fils de Bianôr, prêtre de Μήτηρ θεῶν Οὐεγείνος et grand-prêtre des empereurs qui a financé le temple, son *triclinium* et son ensemble[172]. Il est clair que des banquets avaient lieu en l'honneur de cette Cybèle locale et des empereurs, comme le montrent les mots τρίκλεινον[173] et δειπνιστήριον[174] renvoyant aux installations festives financées par les soins de l'évergète Memnon fils de Bianôr. La conjonction des deux cultes est certaine, puisque d'une part le personnage assure les deux prêtrises, d'autre part une dédicace fut réalisée pour la déesse et un empereur, sans doute Marc-Aurèle.

Le nom exact de la divinité principale honorée est Μήτηρ θεῶν Οὐεγείνος, connu par trois occurrences épigraphiques précitées, sous les formes suivantes : Μητρὸ[ς] θεῶν Οὐεγεινου (au génitif)[175], Μητρὶ θεῶν Οὐεγεινῳ (au datif)[176] et plus simplement Ο[ὐ]εγεινου (au génitif)[177]. L'épiclèse de la divinité a été rapprochée d'une inscription votive à Μητρὶ Ουεγνα[178] découverte au village de

169 Voir par exemple à Laodicée Katakekaumene (*MAMA*, VII, 11, ligne 6), à Apamée de Phrygie (*IGR*, IV, 791, ligne 18), à Iotapè en Cilicie (*CIG*, 4415, ligne 4), ou encore à Tyras (*SEG*, 47, 1196, ligne 10).

170 L. Robert, *Hellenica*, XIII, p. 225.

171 Sur ce point, voir notamment G. Labarre & M. Özsait, « Une salle de banquet pour Men et les *Volumnii* d'Antioche de Pisidie », *DHA*, 33/2, 2007, pp. 91–114.

172 B. Takmer & N. Gökalp, « Inscriptions of the sanctuary of Meter Theôn Vegeinos at Zindan Mağarası », *Gephyra*, 2, 2005, pp. 105–107, n° 1 (= *SEG*, 55, 1447), voir fig. 21 ; pp. 107–109, n° 2 (= *SEG*, 55, 1448) ; C. Brixhe, *Bull. épigr.*, 2007, p. 742, n° 489.

173 *SEG*, 55, 1447, ligne 6 ; *SEG*, 55, 1448, ligne 7.

174 *SEG*, 55, 1448, lignes 5–6.

175 *SEG*, 55, 1447, lignes 2–3.

176 *SEG*, 55, 1448, ligne 4.

177 Voir texte complet (corrigé et complété) donné *supra* ; S. Mitchell, *AS*, 35, 1985, pp. 53–55, n° 4 = *SEG*, 35, 1407, lignes 3–4.

178 A.S. Hall, « Notes and inscriptions from eastern Pisidia », *AS*, 18, 1968, p. 75, n° 19, lignes 11–14. Possiblement sur le territoire de Misthia. On note que parmi les anthroponymes cités sur la pierre, on trouve *Quintus* aux lignes 6–7. D'après A.S. Hall, puis J. & L. Robert, *Bull.*

Kolkorum (anciennement connu sous le toponyme Ararım), situé à une dizaine de kilomètres au Sud-Est de Beyşehir, à l'Ouest de la vallée de l'Irmak, ainsi qu'à une douzaine de kilomètres au Nord-Est d'Amlada[179]. C. Brixhe et R. Hodot[180] évoquent les rapports entre Ουεγνα et l'anthroponyme Ουεγνος attesté à Koçaş, à une dizaine de kilomètres au Nord de Doğanhisar[181], alors que L. Zgusta hésite à classer Ουεγνος comme nom anatolien de personne : en le qualifiant de « unklar », le savant évoque une abréviation du nom latin *Vegnonius*[182]. De fait, ce gentilice semble rare, mais on note qu'un certain L. Vegnonius, fils de Lucius, vétéran d'une VIIe légion (très bien attestée dans la région qui nous intéresse) est connu par une épitaphe latine de Dalmatie[183], précisément à Bijaći, à l'Ouest de la colonie romaine césarienne de *Colonia Martia Iulia Salona*, en actuelle Croatie, dans la baie de Split. Οὐεγία (Vegium) est identifié comme un *oppidum* des Liburnes dans cette même région[184], sachant que l'on a d'ailleurs retrouvé sur le site en question l'urne funéraire en bronze du décurion L. Sestus L. f. Silvester, de la tribu Sergia[185] (la même que celle d'Antioche de Pisidie)[186]. Une certaine Vegia, fille de Caius, est en outre attestée à Ariminum (Rimini) sur l'autre rive de la mer Adriatique[187]. Probablement sans aucun rapport avec la divinité de Tymbriada, *Vegnius* est manifestement l'un des surnoms celtiques de Mars sur une table de bronze de Dalheim (Luxembourg), qui se

---

épigr., 1969, p. 522, n° 575, on lit aux lignes 1–2 le mot δο[ῦ]μος, dans le sens d'association religieuse, ce terme étant régulièrement en rapport avec le culte métroaque, mais pas exclusivement (cf. J. & L. Robert, *Bull. épigr.*, 1968, pp. 435–436, n° 131). L. Zgusta, *KON*, p. 457, § 969 remarque que l'épiclèse Ουεγνα ne donne pas l'impression d'appartenir à un nom de lieu.

179 Voir **carte 3**.

180 C. Brixhe & R. Hodot, *L'Asie Mineure du Nord au Sud*, p. 30 et suiv.

181 *EJ*, p. 174, n° 170 = *MAMA*, VII, 167 = *I. Sultan Dağı*, 201. Sur le territoire de Thymbrion/Hadrianopolis. O. Haas (op. cit., p. 53) signale cet anthroponyme en rapport avec la sphère linguistique phrygienne.

182 L. Zgusta, *KPN*, p. 395, § 1150.

183 *CIL*, III, 9712. L'absence de *cognomen* du personnage peut indiquer qu'il a plutôt vécu à la fin de la période républicaine et/ou au début de l'époque impériale.

184 Ptolémée, II, 16, 2 ; Pline l'Ancien, *N.H.*, III, 140 ; B. Saria, *RE*, VIII A1, 1955, s.v. « *Vegium* », col. 576–577.

185 *CIL*, III, 10027.

186 Sur ce point, il semble important de souligner qu'une inscription latine d'Antioche de Pisidie sans doute relative à un ou des affranchis nous livre en toutes lettres la mention de LIBVRNI (B. Levick, « Unpublished inscriptions from Pisidian Antioch », *AS*, 17, 1967, p. 111, n° 26).

187 *CIL*, XI, 380.

situait alors sur le territoire des Trévires[188], ce que confirme l'épiclèse dans une dédicace à Mars *Vegnius* découverte dans la vallée de la Moselle à Grevenmacher (Luxembourg), tout près de Trèves/Trier[189]. En raison des données qui précèdent, certains auraient pu avoir l'impression que l'épiclèse Οὐεγείνος provenait d'un appellatif de Mars, et qu'elle fut promue au sanctuaire de Zindan Mağarası comme désignation locale de Cybèle par des militaires romains, ou reconnue comme telle *a posteriori* : on sait en effet à quel point ces derniers favorisèrent et développèrent par exemple le culte de Mithra (d'origine orientale) aux IIe et IIIe siècles de notre ère, or comme nous l'avons vu, un préfet de cohorte semble honorer la divinité du lieu. Cependant on observe que la langue et l'anthroponymie latines pénétrèrent peu sur le territoire de Tymbriada, raison pour laquelle il est sans doute préférable de chercher une origine culturelle et linguistique plus anatolienne au nom de la divinité du sanctuaire de Zindan Mağarası. Par ailleurs, une enquête plus approfondie sur les mouvements des militaires romains pendant les guerres civiles du Ier siècle av. J.-C., spécialement pour ce qui concerne les vétérans de Jules César (présents à Antioche de Pisidie comme à Salona), pourrait éventuellement permettre de confirmer, entre autres, certains liens qui existèrent entre le Nord de la Pisidie et la mer Adriatique[190].

On sait la prudence qu'impose la complexité des figures religieuses adorées dans des régions multiculturelles sur la longue durée, avec leur lot d'identifications et d'assimilations successives basées sur les représentations, les imaginaires, mais aussi sur les pratiques linguistiques. Bien qu'en latin on puisse songer à une racine étymologique en rapport avec le verbe *uegeo/uegere* sous sa forme intransitive, dont le sens est « être vif, ardent », faut-il évoquer l'éventualité d'une analogie interprétative romaine tardive se rapportant à la figure d'Attis, à sa mythologie et à ses mystères, lorsque ce dernier était frappé de folie[191] ? Si la sphère culturelle latine ne semble pas appropriée pour rechercher l'éventuelle origine de Οὐεγείνος, des pistes phrygo-anatoliennes doivent

---

188 F.M. Heichelheim, *RE*, VIII A1, 1955, s.v. « *Vegnius* », col. 577.

189 *CIL*, XIII, 4049. P. Lambrechts, « Où en est le problème de la nationalité du peuple trévire ? », *L'Antiquité Classique*, 7, 1938, pp. 359–381 a montré que les noms des divinités vénérées par les Trévires étaient d'origine celtique.

190 Il ne s'agit en effet pas d'une influence celtique venue par les Galates à l'époque hellénistique (C. Brixhe & R. Hodot, *L'Asie Mineure du Nord au Sud*, p. 31). On note cependant déjà quelques influences illyriennes dans l'onomastique des colons hellénistiques macédoniens d'Antioche de Pisidie (cf. *infra*).

191 Comme source littéraire à l'époque augustéenne, voir par exemple Ovide, *Fastes*, IV, 223–244 ; au IIe siècle, cf. Pausanias, VII, 17, 12.

sans doute être privilégiées, au moins à titre hypothétique. L'épiclèse Οὐεγεί-νος est même utilisée comme nom unique de la divinité dans une des inscriptions du sanctuaire. *A priori*, la séquence Ουε- ne semble pas propre à la langue grecque[192], c'est pourquoi à l'époque impériale (ou à la rigueur à l'époque hellénistique), on cherchera donc plutôt une interprétation de l'épiclèse dans le domaine linguistique phrygien (en rapport avec le culte de Cybèle) ou louvite. La désinence grecque -ος proche du latin *-us* exprime le masculin et renvoie peut-être à Attis, compagnon de la Mère des dieux. On connaît plusieurs anthroponymes débutant par Fεχ-[193], notamment par les timbres amphoriques ou des inscriptions de Pamphylie : Fεχιᾶς[194], Fέχις (Fέχης)[195], Fεχι-δάμυ (gén.)[196], Fεχιμούας[197]. Ce dernier exemple montre bien que le thème Fεχ-avait un sens particulier, car on reconnaît dans l'anthroponyme le suffixe et élément final louvite *-muwa*, que l'on peut comprendre comme « de la substance de », « descendant de »[198], dont le sens général n'est pas très éloigné du suffixe latin *-nus* translittérable en grec -νος. En vertu d'une hybridation culturelle et linguistique constatée entre les sphères gréco-romaine et anatolienne, mais aussi au regard de la grande variété anthroponymique de l'Anatolie, il n'est donc peut-être pas exclu que nous découvrions un jour une attestation de l'anthroponyme Fεχινος. Un substrat linguistique anatolien a en tout cas pu préfigurer une interprétation gréco-romaine débouchant sur l'épiclèse Οὐεγεί-νος, identifiable aux oreilles des locuteurs de ces deux « familles » culturelles[199].

---

192 À ce propos, il semble utile d'évoquer au passage la possible influence linguistique illyrienne sur le nom de la cité macédonienne de *Vergina*.

193 Thème grec d'après Claude Brixhe et P. Chantraine. Sur ces anthroponymes comme sur les influences entre onomastiques grecque et anatolienne, cf. par exemple C. Brixhe, « La Pamphylie. Peuplement et dialecte : 40 ans de recherche », *Kadmos*, 52, 2013, pp. 186–187.

194 C. Brixhe, *Timbres amphoriques de Pamphylie*, pp. 104–105, n° 185–188, anthroponyme « typiquement aspendien »; id., *Le dialecte grec de Pamphylie. Documents et grammaire*, Maisonneuve, Paris, 1976, n° 93.

195 C. Brixhe, *Timbres amphoriques de Pamphylie*, pp. 319–320, n° 645 ; id., *Le dialecte grec de Pamphylie*, n° 50.

196 C. Brixhe, *Timbres amphoriques de Pamphylie*, p. 319, n° 644 ; id., *Le dialecte grec de Pamphylie*, n° 54.

197 C. Brixhe, *Timbres amphoriques de Pamphylie*, p. 106, n° 189 ; pp. 276–277, n° 563–564 ; id., « Réflexion sur l'onomastique personnelle d'une vieille terre coloniale : la Pamphylie », dans C. Dobias-Lalou (dir.), op. cit., p. 41, 44–45.

198 Voir E. Laroche, *Les noms des Hittites*, pp. 322–324.

199 À propos de la séquence Ουε-, du côté de la sphère phrygienne, on note au passage que l'on connaît le mot [ο]υεκρω (MAMA, I, 33, à Laodikeia Katakekaumene), ainsi qu'une certaine Dada, qui était Οὐεκροκωμήτισσα, ethnique se rapportant à une *kômè* de Nakoleia nommée

Si le sanctuaire de Zindan Mağarası se situait bien sur le territoire de Tymbriada qui fut, nous y reviendrons, un bastion de la culture louvitophone encore à l'époque impériale romaine, il est manifeste que la culture grecque s'y enracina avec force. L'inscription honorifique probablement gravée par les habitants de Tymbriada pour Samos et Abas, représentants panhelléniques, en témoigne[200] :

Τιμ[βριαδέων ὁ δῆμος]
Σάμον, Ἄ̣β̣α̣ντα
Πανέλληνας
παρὰ Ῥείῃ

La restitution proposée par les éditeurs en première ligne du texte est tangible, à la suite de quoi nous trouvons honorés Samos[201], puis Abas[202], nom anatolien déjà attesté dans le sanctuaire[203], en Carie à Olymos[204], en Pisidie à Adada[205], en Kibyratide[206]. Le Panhellenion créé par Hadrien en 131–132 a connu un succès aisé auprès des cités de la partie orientale et hellénophone de l'empire romain, dont Apamée de Phrygie et Synnada, toutes deux dans la province romaine d'Asie[207]. Les Panhellènes en question (lignes

Ouékrokômè (W.M. Ramsay, « Sepulchral customs in ancient Phrygia », *JHS*, 5, 1884, p. 260, n° 12), mais les lieux concernés sont nettement au Nord et au Nord-Est de Tymbriada et du massif de l'Anamas Dağ. On connaît également le mot ουεβαν dans des inscriptions phrygiennes relatives au contexte funéraire, notamment à Philomelion (*MAMA*, VII, 195 = O. Haas, op. cit., n° 30) ; sur cela, voir A. Avram, « Zur Bezeichnung des Grabes und der Grabanlagen im Phrygischen », dans B. Takmer, E.N. Akdoğu-Arca & N. Gökalp Özdil (éds), *Vir doctus Anatolicus, Studies in Memory of Sencer Şahin / Sencer Şahin Anısına Yazılar*, Istanbul, 2016, pp. 122–133.

200 B. Takmer & N. Gökalp, *Gephyra*, 2, 2005, pp. 109–112, n° 3 = *SEG*, 55, 1449. Cette inscription semble suffire à R. Gordillo Hervás (« Il *Panhellenion* e i suoi membri un riesame della documentazione epigrafica relativa alla composizione della lega », *Mediterraneo Antico*, 16, 2013, pp. 103–104) pour faire de Tymbriada, qu'il situe curieusement sur carte en Carie, une cité membre du Panhellenion.

201 Un nom de personne bien attesté à Pisidie, notamment parmi les notables de Termessos.

202 L. Zgusta, *KPN*, p. 44, § 1–3.

203 S. Mitchell, *AS*, 35, 1985, pp. 51–52, n° 1 = *SEG*, 35, 1408 = C. Brixhe & R. Hodot, *L'Asie Mineure du Nord au Sud*, p. 32, n° 8 ; cf. *supra*.

204 *SEG*, 4, 381.

205 *WE*, pp. 291–292, n° 413.

206 *SEG*, 17, 742.

207 Sur cela, voir notamment A.J. Spawforth & S. Walker, « The world of the Panhellenion.

2–3) étaient nommés pour une année, au nom de Rhéa, divinité à laquelle les Grecs assimilaient régulièrement Cybèle[208]. Abas était visiblement assez célèbre dans la région, et au-delà, pour qu'il soit inutile de graver sa nomenclature complète, et suffisant de le désigner par son *cognomen*. On émet ici l'hypothèse qu'il s'agit de M. Aurelius Abas, honoré à Adada en tant que citoyen et bouleute, mais surtout athlète au palmarès exceptionnel[209], qui s'est illustré aux Capitolia de Rome, aux Eusebeia de Pouzzoles, aux Sebasta de Naples, aux Asklepeia d'Épidaure, aux Olympeia de Pisa (Péloponnèse), mais aussi à Sparte, aux concours du *koinon* de Bithynie à Nicomédie, aux Artemeisia, Hadrianeia, Balbilleia et Epinikeia d'Éphèse, aux concours du *koinon* d'Asie à Cyzique, enfin aux Panhelleneia d'Athènes. M. Aurelius Abas était donc d'une stature panhellénique indiscutable, qui lui permit probablement de recevoir la citoyenneté romaine de Marc-Aurèle (comme son gentilice en atteste), d'être un membre influent du synode oecouménique des athlètes patroné par Héraklès et les empereurs depuis le début de l'époque antonine, et ainsi de devenir à ce titre « Panhellène »[210], honoré dans le sanctuaire de Μήτηρ θεῶν Οὐεγείνος. Ajoutons qu'à quelques mètres du sanctuaire, en aval du cours de l'Eurymédon toujours sur sa rive gauche, un foudre de Zeus est gravé dans la paroi rocheuse[211].

On sait par la documentation épigraphique, archéologique et numismatique que le culte de Cybèle s'est développé dans de nombreuses régions,

---

I. Athens and Eleusis », *JRS*, 75, 1985, pp. 78–104 ; id., « The world of the Panhellenion. II. Three Dorian cities », *JRS*, 76, 1986, pp. 88–105, avec bibliographie antérieure.

208 Strabon, X, 3, 12–13 et 15, où l'auteur évoque, entre autres, les rapports étroits unissant les cultes de Cybèle et de Dionysos, notamment par les rites orgiastiques. Sur cela ainsi que sur les « échos du IIe millénaire » perceptibles dans le culte de Cybèle encore à l'époque impériale, voir par exemple P. Borgeaud, *La Mère des dieux. De Cybèle à la Vierge Marie*, Seuil, Paris, 1996, p. 43, 53–55, 75–79.

209 *WE*, pp. 291–292, n° 413 = *IGR*, III, 370 = L. Moretti, *Iscrizioni agonistiche greche*, Roma, 1953, p. 222, n° 76 ; cf. *SEG*, 6, 609 ; 14, 810. En raison du contexte historique et archéologique du sanctuaire de Μήτηρ θεῶν Οὐεγείνος, de l'ensemble du palmarès agonistique de M. Aurelius Abas et du contexte historique panhellénique bien identifiable, il convient de dater l'inscription d'Adada et de Tymbriada commentée ici de la seconde moitié du IIe siècle, vers l'époque de Marc-Aurèle ou de Commode (malgré *SEG*, 36, 1203).

210 Pour l'attestation d'autres notables portant ce glorieux brevet d'hellénisme en Phrygie, cf. *IGR*, IV, 801 (à Apamée de Phrygie, pour un ancien agoranome) ; *IGR*, IV, 562 (à Aizanoi pour P. Claudius Dionysius « synèdre du Panhellenion » sous le règne d'Hadrien) ; M. Wörrle, « Neue Inschriftenfunde aus Aizanoi I », *Chiron*, 22, 1992, p. 352, n° 4 (à Aizanoi, pour Euryklès après les années 160–170).

211 Voir fig. 22.

non seulement en Pisidie septentrionale au contact de la Phrygie méridionale, mais aussi par exemple en Pisidie occidentale[212]. La lettre (en fait *prostagma*) d'Antiochos III à Philomelion datée de 209 av. J.-C. mentionne dans la juridiction du grand-prêtre Nikanôr ἐν τῶι περὶ Κιλ[λ]ανίωι τόπωι un temple/sanctuaire de la Mère des dieux dont le lieu est précisé, mais qui se trouve hélas peu lisible[213] : ne faudrait-il pas lire *Tymbrias* après la mention de Μητρὸς θεῶν ? Cela confirmerait les liens culturels et politiques anciens que l'on perçoit depuis de hautes époques entre la plaine Killanienne et Tymbriada. Bien qu'originaire de Phrygie, le culte de la *Magna Mater* a été fortement promu par les Romains à partir de sa reconnaissance officielle par l'État dès 204 av. J.-C., à la fin de la deuxième guerre punique[214]. C'est l'empereur Claude, féru d'histoire grâce aux cours dispensés par Tite-Live à la cour julio-claudienne, qui a officialisé et assuré une forte promotion des rites métroaques. Dans la tradition romaine, il a développé les *ludi Megalenses* (appelés aussi *Megalesia*) qui existaient depuis 204 av. J.-C. avec mise en œuvre de combats de gladiateurs et de concours théâtraux, ces manifestations se déroulant au printemps entre le 4 et le 10 avril suivant le férial romain[215], dans un contexte aristocratique[216]. Le calendrier de Philocalus (datable de l'année 354 ap. J.-C.) et d'autres sources littéraires permettent de connaître les transformations liturgiques des célébrations qui avaient lieu entre le 15 et le 27 mars[217]. Le 15 mars fêtait « l'entrée du roseau » en rappelant la découverte d'Attis par la Mère des dieux sur les

212 Voir notamment M.J. Vermaseren, *Corpus Cultus Cybelae Attidisque*, I. *Asia Minor*, Brill, Leiden, 1987, p. 28*sq* (Phrygie), p. 222*sq* (Pisidie) ; L.E. Roller, *In Search of God the Mother. The Cult of Anatolian Cybele*, University of California Press, Berkeley, 1999 ; M. Özsait, G. Labarre & N. Özsait, « Nouveaux témoignages sur le culte de Cybèle en Pisidie occidentale », *Adalya*, 9, 2006, pp. 1–31.

213 *SEG*, 54, 1353, lignes 12–14 : ἐν τοῖς ἱεροῖς τῶι τε ἐν ΤΙΜΙ̣Δ̣.ΝΩΙ τῆς Ἀ[φ]- / [ρο]δ̣ίτ̣ης καὶ τοῖς ἐν τῶι περὶ Κιλ[λ]ανίωι τόπωι Διὸς κ̣α̣ὶ̣ [Μη]νὸ[ς] / [Ἀσκ]αιηνοῦ καὶ Μητρὸς θεῶν ΤΥΗΜΙ.Ε̣ΙΑΣ.

214 Tite-Live, XXIX, 14, 13–14 raconte la réception de la divinité à Ostie puis Rome, et les festivités qui s'ensuivirent.

215 En mémoire du 10 avril 191 av. J.-C., date de la dédicace du sanctuaire de la déesse à Rome (Cicéron, *De haruspicum responsis*, 24), le 4 avril célébrant l'anniversaire de 204 av. J.-C. lorsque la « Mère de l'Ida » fut d'abord installée sur la Palatin dans le sanctuaire de la Victoire (Tite-Live, XXIX, 14, 14). Le culte de Cybèle connut en outre des succès marqués ailleurs, notamment en mer Noire (voir A. Avram, « Cyzique et la mer Noire », dans M. Sève & P. Schlosser [éds], *Cyzique, cité majeure et méconnue de la Propontide antique*, Metz, 2014, p. 227, n. 4–5 avec bibliographie).

216 Voir P. Borgeaud, op. cit., pp. 98–99 ; p. 207, note 36.

217 D. Fishwick, « The *Cannophori* and the March Festival of Magna Mater », *TAPhA*, 97, 1966, pp. 193–202 ; P. Borgeaud, op. cit., pp. 131–135.

rives du Gallos[218] (nom du dieu-fleuve de Philomelion), avec une procession des collèges de cannophores qui date manifestement des réformes du règne d'Antonin le Pieux[219]. Le 22 mars marquait « l'entrée de l'arbre », en rapport avec les mythes de Pessinonte et les pins sacrés portés en procession, sachant que le collège de dendrophores a été institué plus tôt à Rome par l'empereur Claude[220]. Le 24 mars était le « jour du sang » lors duquel les galles pratiquaient leur fameux rite de castration, ce qui fut surtout remplacé par des tauroboles au IIe siècle de notre ère sous Antonin le Pieux[221], période à partir de laquelle on fêta vraisemblablement le lendemain 25 mars des *Hilaria*, où le rire exprimait la joie de la résurrection d'Attis, dans un contexte sûrement souvent initiatique.

Une inscription découverte près de la grotte a révélé un oracle du IIe siècle de notre ère qui affirme la présence symbolique d'Hécate (l. 5), de Némésis (l. 7) et de Sarapis (l. 18 et 24)[222]. Le culte d'Hécate était notamment prisé en Phrygie, comme le montre par exemple une statue tricéphale du musée d'Afyonkarahisar déjà mentionnée ; elle est ici associée à Némésis en raison de leurs communes attributions chthoniennes, que l'on peut mettre symboliquement en rapport avec le contexte de la grande grotte cultuelle de la Mère des dieux de Zindan Mağarası. Comme nous l'évoquons ailleurs, le culte de Némésis, qui présidait entre autres à une justice distributive[223], était très populaire aux IIe et IIIe siècles de notre ère[224], ce que confirme une stèle pisidienne à flexion mixte trouvée dans les environs, également sur le territoire de Tym-

218 Julien, *Sur la Mère des dieux*, 3 ; Sallustius le philosophe, *De diis et mundo*, 4.

219 J. Beaujeu, *La religion romaine à l'apogée de l'Empire. I. La politique religieuse des Antonins*, Paris, 1955, pp. 312–320. Sur ce point, on note que la première monnaie au dieu-fleuve de la région étudiée ici fut frappée par Antioche de Pisidie précisément sous Antonin le Pieux, avec au revers l'Anthios (fig. 12, monnaie n° 1, coll. privée). Toujours sur le monnayage de cette cité, un roseau est nettement visible au revers des monnaies de Philippe l'Arabe (Krzyzanowska, p. 189 et pl. XLII, table 29, VII/9 ; *SNG* France 1272 ; *SNG* von Aulock 4970).

220 Jean Lydus, *De mensibus*, 4, 59.

221 P. Lambrechts, « Les fêtes 'phrygiennes' de Cybèle et d'Attis », *Bulletin de l'Institut Historique Belge de Rome*, 27, 1952, pp. 157–158 ; M.-F. Baslez, « Les Galles d'Anatolie : images et réalités », *Res Antiquae*, 1, 2004, pp. 233–245.

222 C. Brixhe & R. Hodot, *L'Asie Mineure du Nord au Sud*, pp. 140–141, n° 46.

223 Sur cette idée, cf. Aristote, *Éthique à Nicomaque*, V, 5, 1130b ; M. Schofield, « Two Stoic approaches to justice », dans A. Laks & M. Schofield (éds), *Justice and Generosity. Studies in Hellenistic Social and Political Philosophy. Proceedings of the Sixth Symposium Hellenisticum*, Cambridge University Press, 1995, pp. 191–192.

224 Non sans rapport avec le culte impérial : cf. H. Bru, *Le pouvoir impérial*, pp. 157–173.

briada, sur laquelle Némésis est un anthroponyme féminin[225]. La divinité syncrétique gréco-égyptienne Sarapis est citée à deux reprises dans l'oracle de Tymbriada : son culte s'est étendu à l'époque impériale romaine, allant même jusqu'à inspirer des analogies entre le dieu initialement prisé par les Lagides et la sculpture de certains portraits de Septime Sévère. Auprès de la grotte de Cybèle qui domine l'Eurymédon, Sarapis peut avoir été mis en rapport avec le culte du dieu-fleuve local, parce que l'eau et le Nil jouèrent un grand rôle dans les célébrations religieuses de l'Égypte hellénistique[226].

6 Tityassos

Tityassos compte parmi les noms des treize cités pisidiennes que Strabon emprunte à Artémidore d'Éphèse le géographe (vers 100 av. J.-C.) à la fin de l'époque hellénistique[227]. Jusqu'à récemment on ne connaissait que ses monnaies (cf. *infra*), mais grâce à la copie qui en fut faite par T.B. Mitford en 1970, K. Tomaschitz a publié en 1993 une inscription qui permet de localiser la cité près du village turc de Bademli (province d'Antalya), sur l'éminence de Kızlar Penceresi, à environ 15 km au Nord-Ouest de Cevizli[228], au Sud d'Amlada et à environ une soixantaine de kilomètres à l'Est d'Adada. En voici le texte, gravé sur une base de calcaire dans une *tabula ansata* :

> Τ[ιτ]υ̣ασσέων ὁ δῆμος ἐτείμη-
> σ[ε]ν Σηταν Ἱππομάχου πάσης
> ἀρ̣ετῆς ἕνεκεν καὶ τῆς εἰς τὸν
> δῆμ̣ον εὐνοίας.

L'inscription émanant du δῆμος de Tityassos honore donc Σητας[229] fils d'Ἱππόμαχος, au début de l'époque impériale d'après l'éditeur. En 2009, des prospec-

225 C. Brixhe, T. Drew-Bear & D. Kaya, « Nouveaux monuments de Pisidie », *Kadmos*, 26, 1987, pp. 148–151, n° 25 (= *SEG*, 37, 1198).

226 Voir R.A. Wild, *Water in the cultic worship of Isis and Sarapis*, Brill, Leiden, 1981.

227 Strabon, XII, 7, 2 ; Hiéroklès, 674, 6.

228 K. Tomaschitz, « Terence B. Mitfords Reisen in Kilikien 1969–1975 », dans G. Dobesch & G. Rehrenböck (éds), *Die epigraphische und altertumskundliche Erforschung Kleinasiens : Hundert Jahre Kleinasiatische Kommission der Österreichischen Akademie der Wissenschaften*, TAM Suppl. 14, Denkschr. Österr. Akad. Wiss., Phil.-Hist. Kl. 236, Wien, 1993, pp. 353–354, n° 1 (= *SEG*, 43, 999).

229 Voir notamment G.E. Bean & T.B. Mitford, *Journeys in Rough Cilicia 1964–1968*, Wien, 1970,

tions effectuées à une quinzaine de kilomètres au Sud du site d'Adada, près de Sütçüler (**carte 3**), ont permis de découvrir sur un site fortifié dominant les affluents du Kestros une autre inscription honorifique au bénéfice de Biôn, fils de Nestôr[230], mais les éditeurs n'ont curieusement pas saisi l'ethnique du personnage pourtant clairement visible à l'accusatif aux lignes 1–2 (avec coupure du mot après upsilon à la fin de la 1ère ligne) : Τιτυασσέα. Les deux premières lignes sont donc à lire comme suit :

> ἐτείμησαν Βίωνα Νέστορος Τιτυ-
> ασσέα ἄνδρα σεμνὸν καὶ ἀγαθόν.

À la ligne 2, on lit assez bien ἄνδρα en toutes lettres, que les éditeurs n'avaient pas vu non plus[231]. Le texte gravé d'une belle écriture régulière des IIe–IIIe siècles confirme donc qu'en dépit de la soixantaine de kilomètres de montagnes très escarpées de cette partie méridionale du Taurus, des relations suivies existaient entre les cités pisidiennes d'Adada et de Tityassos, sur un axe Est-Ouest perpendiculaire aux vallées du Kestros et de l'Eurymédon.

En 1979, H. von Aulock a présenté le monnayage de Tityassos (de l'époque d'Hadrien à celle de Trajan Dèce), à propos duquel nous formulerons quelques remarques[232]. Une des premières monnaies civiques pseudautonomes du IIe siècle ap. J.-C. montrant un sanglier au droit et au revers un temple tétrastyle associé à la légende MHTROC[233], on en conclut qu'il y existait *a priori* un édifice de ce type voué à Cybèle[234], principale divinité de la cité. Mais Cybèle n'est représentée graphiquement avec *polos* et lions qu'au revers d'une monnaie de Septime Sévère[235], par analogie suggestive avec Iulia Domna, potentielle « Mère des dieux » Caracalla et Géta, sans que cela ne soit dit ou écrit,

---

n° 12–13. L. Zgusta, *KPN*, p. 463, § 1412 et p. 91, n. 321 est sceptique quant à J. Sundwall (*Die einheimischen Namen der Lykier nebst einem Verzeichnisse kleinasiatischer Namenstämme*, Leipzig, 1913, p. 247) affirmant avoir vu le nom Σετας dans une inscription inédite de Termessos.

230 M. Özsait, G. Labarre, N. Özsait & İ. Güceren, « Taşkapı : un chôrion sur le territoire d'Adada ? », *Adalya*, 13, 2010, p. 95 et p. 107, fig. 12 (photographie).

231 La fin de la ligne 3 se lit manifestement : « αὐτοῖς εὔνοιάν τε ». Pour l'ensemble du texte établi suite à diverses remarques épigraphiques correctives, voir *SEG*, 60, 1452.

232 H. von Aulock, *Münzen*, II, pp. 50–51, 174–178, n° 2193–2264.

233 H. von Aulock, *Münzen*, II, p. 174, n° 2193–2213.

234 Un temple tétrastyle apparaissant également sur d'autres revers (n° 2226–2230, 2232, 2234, 2241, 2243–2258, 2263) sans divinité associée mais avec la légende ΤΙΤΥΑΣΣΕΩΝ, le monument étant emblématique de la cité.

235 H. von Aulock, *Münzen*, II, p. 176, n° 2242.

conformément à l'idéologie impériale sévérienne. Héraklès combattant le lion de Némée apparaît au revers d'une monnaie d'Hadrien[236], au moment où les Antonins promouvaient le synode sacré des athlètes patroné par cette divinité[237]. Zeus trône classiquement sur les revers des monnaies d'Antonin le Pieux, de Lucius Verus, de Commode ou de Géta Auguste[238], mais la Tychè garante du destin et de la prospérité civique n'apparaît que sous Commode[239], alors qu'Hermès à la bourse et au caducée n'est présent que sur les revers de Iulia Mamaea et Herennia Etruscilla[240] dans la première moitié du IIIe siècle, au moment où la cité voisine d'Adada se couvre d'impressionnants monuments. Ce monnayage indique d'une part que Tityassos suivait les grandes tendances politiques et religieuses de l'empire romain, d'autre part il reflète l'essor économique dont la région a bénéficié au IIIe siècle.

---

236 H. von Aulock, *Münzen*, II, p. 175, n° 2216.

237 Concernant cette période, il exista à Ikonion une tribu *Hadriana Herculana* (cf. U. Kunnert, *Bürger unter sich. Phylen in den Städten des kaiserzeitlichen Ostens*, Schweizerische Beiträge zur Altertumswissenschaft 39, Schwabe, Basel, 2012, pp. 161–162).

238 H. von Aulock, *Münzen*, II, pp. 175–177, n° 2217–2225, 2232–2234, 2239–2240, 2259–2261.

239 H. von Aulock, *Münzen*, II, p. 176, n° 2237–2238.

240 H. von Aulock, *Münzen*, II, pp. 177–178, n° 2262, 2264.

CHAPITRE 7

Le territoire d'Antioche de Pisidie

D'après des prospections archéologiques réalisées au début des années 1950, la plaine d'Antioche de Pisidie comportait à l'Âge du Bronze Ancien (IIIe millénaire) trois hüyüks[1]: Gelendost Hüyük (n° 47), Hüyüklü Hüyük (n° 49) à seulement 7 km au Sud-Ouest d'Antioche, et Ören Hüyük (n° 48). Si, bien plus tard, le choix d'installation d'une groupe de *katoikoi* par les rois séleucides fut d'ordre géopolitique en vue de s'assurer le contrôle d'une zone-tampon entre la Phrygie centrale au Nord et la Pisidie insoumise au Sud, cela près du «centre de gravité» de la «Grande Route» reliant l'Ionie et les Détroits aux Portes de Cilicie, le milieu physique a nécessairement influé sur les limites territoriales de ce qui devint une grande colonie romaine à partir de l'époque augustéenne. De ce point de vue, l'arête montagneuse du Sultan Dağ qui structure l'Est de la Phrygie Parorée joue un rôle essentiel en marquant une limite avec le territoire de l'établissement, également d'époque séleucide, de Philomelion à l'Est, alors que le site urbanisé d'Antioche de Pisidie se tient sur un des contreforts occidentaux du massif, dans la partie supérieure du bassin hydrographique de l'Anthios. Le plateau de type «acropole» s'étendant sur un peu plus de 70 hectares est contourné par un des tributaires de l'Anthios dont le cours principal descend du Nord du grand cirque montagneux avant d'obliquer vers le Sud-Ouest en un majestueux croissant fertile qui se dirige ensuite vers le grand lac d'Eğirdir. Outre le caractère dominant du site urbain qui permet clairement de commander et de voir la plaine s'étendant vers l'Ouest jusqu'au lac, on note que l'affluent de l'Anthios en question qui passe par le village d'Hissarardı fournit directement au piémont du Sultan Dağ une eau pérenne qui a permis plus haut la contruction d'un aqueduc romain de tout premier ordre, sans doute au IIe siècle de notre ère, comme l'indiquent son grand appareil, son ampleur et les parallèles effectuables dans l'empire romain[2]. C'est

1 J. Mellaart, «Preliminary report on a survey of pre-classical remains in southern Turkey», *AS*, 4, 1954, p. 192, carte 3.

2 Voir J. Burdy et M. Taşlıalan, «L'aqueduc d'Antioche de Pisidie», *Anatolia Antiqua*, 5, 1997, pp. 133–166; id., «L'aqueduc d'Antioche», dans T. Drew-Bear, M. Taşlıalan & C.M. Thomas (éds), *Actes du Ier congrès international sur Antioche de Pisidie*, De Boccard, Paris, 2002, pp. 323–336; E.J. Owens, «The water supply of Antioch», dans T. Drew-Bear, M. Taşlıalan & C.M. Thomas (éds), op. cit., pp. 337–348; E.J. Owens & M. Taşlıalan, «The fountain house at Pisidian Antioch and the water supply of the Roman colony: changes in the water mana-

© KONINKLIJKE BRILL NV, LEIDEN, 2017 | DOI: 10.1163/9789004337404_011

dire que les premiers colons séleucides avaient choisi un site défensif dans une perspective stratégique militaire, sur une acropole capable de soutenir un siège éventuel grâce à un solide approvisionnement en eau, laquelle fertilisait en contrebas une vaste plaine cultivable[3].

À l'Est, nous l'avons évoqué, la limite théorique officielle du territoire d'Antioche avec celui de Philomelion fut manifestement la ligne de crête de la chaîne du Sultan Dağ, d'une part en raison de la configuration cadastrale recommandée par les *gromatici* romains qui arpentaient les zones coloniales[4], d'autre part parce qu'une borne de délimitation territoriale d'époque sévérienne a été retrouvée dans une passe environ à mi-chemin entre les deux cités[5]. Bien que cette manière romaine légale (ou légaliste) de délimitation des territoires civiques qui s'appuie sur les conditions orographiques locales nous donne une indication tardive d'époque impériale (sous Septime Sévère), il est cependant probable que cette limite « naturelle » ait été reconnue plus ou moins formellement dès l'installation à peu près contemporaine des deux fondations séleucides d'Antioche de Pisidie[6] et de Philomelion[7] au IIIe siècle avant notre ère.

Afin de découvrir la limite méridionale du territoire civique d'Antioche de Pisidie, il convient de longer dans la direction Sud-Est la chaîne du Sultan Dağ jusqu'aux limites du territoire de l'autre plaine du « grand cirque », la plaine

---

gement and use », dans C. Ohlig (éd.), *Cura Aquarum in Jordanien. Proceedings of the 13th international conference on the history of water management and hydraulic engineering in the Mediterranean region, Petra/Amman, 31 March–9 April 2007*, Siegburg, 2008, pp. 301–312.

3 Voir en annexe la **carte 4** concernant le territoire d'Antioche de Pisidie.

4 Voir par exemple le cas de Carseoli dans le Picenum (*Libri coloniarum*, II, 1, 15 = p. 254 éd. Lachmann, Berlin 1848–1852).

5 M. Christol et T. Drew-Bear, *CCG*, 9, 1998, pp. 141–164, avec photographie du site de découverte pp. 144–145, fig. 4–5, et carte p. 147, fig. 6. Cela montre qu'une zone montagneuse de « limite naturelle », d'*eschatiai*, peut donner lieu à un arbitrage frontalier, comme ce fut par exemple ailleurs le cas en Phocide orientale de part et d'autre de l'Hélikon entre Phanoteus et Stiris à l'époque hellénistique (cf. D. Rousset, « Centre urbain, frontière et espace rural dans les cités de Grèce centrale », dans M. Brunet [éd.], *Territoires des cités grecques. Actes de la Table Ronde Internationale organisée par l'École Française d'Athènes [31 octobre–3 novembre 1991]*, BCH Suppl. 34, Athènes, 1999, p. 51).

6 Strabon, XII, 8, 14, G.M. Cohen, *Hellenistic Settlements*, pp. 278–281.

7 Comme évoqué précédemment, A. Wilhelm (*Neue Beiträge zur griechischen Inschriftenkunde*, I, Wien, 1911, pp. 48–54) avait démontré que Philomelion provenait du nom de Philomélos fils de Lysias, dynaste hellénistique du IIIe siècle av. J.-C., possiblement général de Séleukos Ier ; L. Robert, *Noms indigènes*, pp. 40–41, 333–334 ; G.M. Cohen, *Hellenistic Settlements*, pp. 319–321.

Killanienne (voir **cartes 1 et 4**). Pour ce faire, on devait certainement traverser les terres sacrées du sanctuaire de Mèn Askaènos, qui intéressait tant Antiochos III[8], et dont on serait tenté de voir la trace de nos jours dans le toponyme moderne de *Gemen*[9], en contrebas du Kara Kuyu, site escarpé où résidait le grand dieu lunaire[10]. Les cités d'Anaboura et de Neapolis de Phrygie (et probablement deux autres établissements[11]) se partageaient la plaine Killanienne s'étendant entre l'Anamas Dağ à l'Ouest, le Sultan Dağ à l'Est, le lac Karalis (Beyşehir) au Sud, et la plaine d'Antioche au Nord. Nous proposons de voir la limite éventuelle entre la plaine d'Antioche et la plaine Killanienne au niveau de l'affluent de l'Anthios (Yalvaç çay) le plus méridional, c'est-à-dire le Yukarıçamlıca Deresi, rivière tributaire qui s'écoule dans un axe Est-Ouest, des pentes du Sultan Dağ, en passant par Dedeçam dans son cours supérieur[12], puis coulant vers l'Ouest sur les communes turques de Çetince, Bahtiyar, avant de confluer avec l'Anthios à Madenli[13]. Ce cours d'eau tributaire de l'Anthios se situe environ à mi-chemin entre Antioche de Pisidie (Yalvaç) et Neapolis (vers İznebolu, au Sud-Est de Şarkıkaraağaç) et constitue donc une limite équilibrée entre les deux plaines cultivables, sachant qu'au Nord Antioche de Pisidie disposait d'une bien plus grande profondeur territoriale vers l'Ouest, environ jusqu'aux rives orientales du lac d'Eğirdir/Hoyran. On note que deux colonnes milliaires gravées de textes sous Hadrien en 128–129, sous la première tétrarchie puis sous Valérien et Gallien en 259 furent justement retrouvées à Dedeçam[14],

8 H. Malay, « A copy of the letter of Antiochos III to Zeuxis (209 B.C.) », pp. 407–413 ; J. Ma, op. cit., p. 330.

9 Voir la carte proposée par S. Mitchell & M. Waelkens, *Pisidian Antioch*, p. 2, fig. 2.

10 Voir fig. 23 ; sur le sanctuaire, cf. notamment M.-T. Le Dinahet, « Les inscriptions votives au dieu Men à Antioche : état des recherches », dans T. Drew-Bear, M. Taşlıalan & C.M. Thomas (éds), *Actes du Ier congrès international sur Antioche de Pisidie*, De Boccard, Paris, 2002, pp. 201–212 ; G. Labarre & M. Taşlıalan, « La dévotion au dieu Men : les reliefs rupestres de la Voie Sacrée », dans T. Drew-Bear, M. Taşlıalan & C.M. Thomas (éds), op. cit., pp. 257–312 ; S. Mitchell, « The Temple of Men Askaenos at Antioch », dans T. Drew-Bear, M. Taşlıalan & C.M. Thomas (éds), op. cit., pp. 313–322 ; S. Mitchell & M. Waelkens, *Pisidian Antioch*, pp. 37–90 ; G. Labarre, *Le dieu Mèn et son sanctuaire à Antioche de Pisidie*, E.M.E., Bruxelles, 2010.

11 Cf. *infra*.

12 Où l'on trouve de nos jours un barrage, à environ 2.5 km à l'Est de Dedeçam.

13 Voir **carte 4**. Sachant que les textes gromatiques romains spécifient l'usage des cours d'eau afin de délimiter les territoires coloniaux (par exemple pour Falerio, dans le Picenum : *Libri coloniarum*, II, 1, 31 = p. 256 éd. Lachmann, Berlin 1848–1852 ; cf. aussi Hygin, *De limitibus*, 74).

14 *EJ*, pp. 178–180, n° 178–181 ; D.H. French, *RRMAM* II, n° 383–384. Le *caput viae* constitué par

alors même que l'on n'en connaît pas d'autres entre le Nord-Est du lac Hoyran[15] et l'angle Nord-Est du lac de Beyşehir[16]. La localité située sur les pentes occidentales du Sultan Dağ et riche en eau a tout à fait pu accueillir dans l'Antiquité des moulins comme cela fut le cas sur des sites de configuration analogue en Phrygie, à Tymandos plus à l'Ouest et à Orkistos plus au Nord. Une prospection systématique du lit majeur de cet affluent de l'Anthios permettrait peut-être de compléter notre documentation épigraphique.

Entre la confluence à Madenli et l'estuaire de l'Anthios, il est difficile de proposer des limites territoriales précises, mais il semble assez clair qu'à l'époque impériale au moins, au plus tard sous Antonin le Pieux, la rive droite de l'Anthios appartenait à la colonie d'Antioche, le «dieu-fleuve» étant représenté sur ses monnaies à partir de cette époque, et ce jusqu'aux règnes de Valérien et Gallien au IIIe siècle de notre ère[17]. Comme nous le montrons *supra*, l'hydronyme *Anthios* renvoie aux cultes et à une mythologie chthonienne qui emprunte à la sphère culturelle attico-ionienne historiquement bien repérable en remontant jusqu'au IVe siècle avant notre ère. Dans la zone au Sud de Madenli, un peu moins fertile dans les collines qui annoncent le massif de l'Anamas Dağ, le territoire devait pour partie être celui d'Anaboura, alors qu'un peu plus à l'Ouest, toujours au Sud de l'Anthios, on s'approchait des terres anciennes de Tymbriada, manifestement celles du «pays d'Ouramma» qui furent acquises pendant un temps à Apollonia de Pisidie à partir du Ier siècle avant notre ère. Le discret écrin fertile de Gökçehöyük dut subir la loi des Tymbriadiens pendant longtemps, tout comme la frange cultivable de la rive orientale du lac d'Eğirdir entre sa pointe méridionale et l'estuaire de l'Anthios plus au Nord, sur la commune actuelle de Gelendost. Ce sont en outre ces lieux qui durent échoir au moins pour partie à la colonie augustéenne de Parlais afin qu'elle dispose d'un territoire cultivable où lotir des vétérans.

Au Nord du territoire d'Antioche de Pisidie se trouvait d'après certains historiens celui de la cité de Iulia, à proximité d'un important carrefour routier de Phrygie vers le Nord de la pointe la plus septentrionale du Sultan Dağ[18].

---

la grande colonie romaine est précisé sur la première colonne *ab Antiochia*, à une distance de XI mille pas environ, bien que cela n'apparaisse pas dans les textes en question.

15 À Kumdanlı, à XI mille pas d'Antioche : *CIL*, III, 6964 = D.H. French, *RRMAM* II, n° 403.

16 D.H. French, *RRMAM* II, n° 633–636.

17 Voir par ailleurs la monnaie issue d'une collection privée, puis A. Krzyzanowska, *Monnaies coloniales d'Antioche de Pisidie*, Varsovie, 1970, p. 173 et pl. XXIX, table 25, I/5 ; p. 189 et pl. XLII, table 29 (cf. *SNG* France 1272 ; *SNG* von Aulock 4970) ; p. 193 et pl. XLIV, table 30, IV/12 (cf. *SNG* France 1288). Cf. fig. 12 et *supra* à propos de l'Anthios.

18 W.M. Calder, «Iulia Ipsus and Augustopolis», *JRS*, 2, 1912, pp. 237–266. Pour une critique,

De cet endroit, en redescendant vers le Sud-Ouest, la ligne de crête du Karakuş Dağ délimitait probablement le territoire d'Antioche au Sud, de celui de la puissante Synnada au Nord. Du côté des pentes méridionales du Karakuş Dağ, on atteignait près de la pointe Nord du lac Hoyran la limite probable entre les territoires civiques d'Apollonia et d'Antioche. Juste à l'Ouest de Taşevi en effet, l'unique route (qui devint la *Via Sébastè* sous Auguste)[19] trouve à peine l'espace pour se glisser entre le lac et les pentes du Karakuş Dağ, au point qu'aucune terre arable ne se situe à cet endroit, qui convient donc parfaitement à une délimitation territoriale à l'époque impériale, sachant que peu avant, au Ier siècle avant notre ère, Apollonia avait selon troute vraisemblance obtenu l'annexion de ces bonnes terres de la « Tête de Serpent », entre Taşevi, Aşağıtırtar et Yukarıtırtar, peut-être même jusqu'à Kumdanlı plus au Nord-Est en remontant la vallée alluviale, aujourd'hui appelée Hoyran Ova, qui avait jadis probablement appartenu à Tymbriada au temps de sa splendeur[20], d'après l'inscription d'Apollonia *WE* n° 548. On note en tout cas qu'un milliaire de la *Via Sébastè* a été découvert à Kumdanlı à XI mille pas d'Antioche[21], et deux autres plus à l'Ouest à Aşarı Kaşıkara, dans cette zone des confins territoriaux d'Apollonia et d'Antioche à l'époque impériale : l'un indique XX mille pas en se rapportant à cette dernière cité comme *caput viae*[22], l'autre nous donne d'après la lecture de D.H. French XIII mille pas[23], ce qui est mathématiquement aberrant pour les deux villes, nous l'avons dit. Ajoutons que deux marqueurs culturels phrygiens déjà évoqués sont à relever dans cette zone : un tombeau rupestre au Sud-Ouest d'Aşağıtırtar ainsi qu'une inscription néo-phrygienne d'époque impériale à Yukarı Kaşıkara sur les hauteurs, à quelque 4 km au Nord du lac Hoyran[24]. Il est essentiel de noter qu'en dépit de régulières

parfois violente, de la localisation, toujours hypothétique, voir L. Robert, *Hellenica*, VII, pp. 214–219.

19 À propos d'une inscription d'Antioche de Pisidie qui commémore la restauration d'une taverne et d'un portique par le gouverneur de Galatie Q. Orfitasius Aufidius Umbrus sous Trajan (*AE*, 1979, 620), cela confirmant l'importance de cet axe de circulation pour la cité, la région et le pouvoir romain, voir H. Brandt, *EA*, 24, 1995, p. 58.

20 Cette idée semble confirmée par l'existence de l'important et proche Gelendost Hüyük à l'époque du Bronze Ancien, au IIIe millénaire (cf. J. Mellaart, *AS*, 4, 1954, p. 192, carte 3, n° 47), à mettre en rapport avec la découverte de la plus septentrionale des inscriptions épichoriques pisidiennes à Gelendost (C. Brixhe, *SLP*, pp. 71–72, II n° 42 = N 49). Voir **carte** 4 et **image satellitale** 5.

21 *CIL*, III, 6964 = D.H. French, *RRMAM* II, n° 403, déjà signalé.

22 D.H. French, *RRMAM* II, n° 382.

23 D.H. French, *RRMAM* II, n° 381.

24 G. Fiedler & M. Taşlıalan, *Anatolia Antiqua*, 10, 2002, pp. 97–112 ; C. Brixhe & Th. Drew-Bear,

prospections et publications épigraphiques depuis le XIXe siècle, on n'a pas découvert d'inscriptions néo-phrygiennes dans le cœur de la plaine d'Antioche de Pisidie, alors qu'on en trouve sept dans la vallée de l'Hippophoras (territoires d'Apollonia et de Tymandos) et trois dans la plaine Killanienne plus au Sud-Est. Or le site de trouvaille d'un des deux seuls textes néo-phrygiens semblant être sur le territoire civique d'Antioche mais manifestement dans son extrême angle Nord-Ouest, est clairement un lieu de repli et de refuge par rapport à la riche plaine cultivable quelques kilomètres en contrebas : Yukarı Kaşıkara offre une topographie perturbée, abrupte et peu praticable[25], même s'il est possible d'y poursuivre vers le Nord une route menant à la plaine marécageuse de Karamik qui ne présente pas de cité immédiatement proche, sans doute pour des motifs d'insalubrité. L'autre texte néo-phrygien connu provient de Sağır, à une vingtaine de kilomètres au Nord d'Antioche, manifestement en rapport avec le sanctuaire d'Artémis[26]. Une épitaphe découverte à Kurusarı (à 9 km à l'Ouest de Yalvaç, voir **carte 4**) gravée en grec et en pidgin anatolien avec une interdiction funéraire d'inspiration phrygienne montre néanmoins à cet endroit une zone de contact entre les cultures phrygienne, pisidienne, grecque et romaine[27]. Étant donné que la chronologie des inscriptions néo-phrygiennes débute vers le milieu du Ier siècle de notre ère, jusqu'au IIIe siècle, il apparaît que les colons romains installés par Auguste en 25 av. J.-C. dans la plaine d'Antioche ne vécurent que parmi le peu de Phrygiens qui s'y trouvaient encore ou qui en furent chassés par les Romains[28], à moins que cela ne fût

---

« Huit inscriptions néo-phrygiennes », dans R. Gusmani et *alii* (éds), op. cit., pp. 70–81, n° 1 = *CIPh* (en cours) n° 114 ; cf. aussi C. Brixhe & T. Drew-Bear, *Kadmos*, 17, 1978, pp. 50–54 et pl. I, qui traitait seulement de la moitié visible de la stèle encastrée à l'époque dans le mur d'une maison, et dégagée depuis.

25 Voir C. Brixhe & Th. Drew-Bear, « Huit inscriptions néo-phrygiennes », dans R. Gusmani et *alii* (éds), op. cit., carte fig. 1 p. 72 ; photographies fig. 2, p. 73 et fig. 3, p. 75.

26 Voir **carte 4**. W.M. Ramsay, « Sketches in the religious antiquities of Asia Minor », *ABSA*, 18, 1911–1912, p. 72, évoquait le texte, publié ensuite par W.M. Calder, « Corpus Inscriptionum Neo-Phrygiarum II », *JHS*, 33, 1913, pp. 101–103, n° 71 = O. Haas, op. cit., n° 71.

27 G. Labarre, M. Özsait, İ. Güceren & Ö. Çomak, *EA*, 48, 2015, pp. 101–102, n° 8. L'inscription mentionne aux lignes 5–6 une *kômè*, que les éditeurs transcrivent comme Χειονία, mais la lecture de la pierre semble ici délicate. Pour des commentaires sur ce texte, cf. *infra* le chapitre consacré aux inscriptions néo-phrygiennes et pisidiennes.

28 Le gromatique romain Hygin (*De limitibus*, 50) explique avec un certain naturel que les vaincus repoussés s'arrêtent au point fort d'une hauteur. En cas d'assignation coloniale des terres, l'expulsion des anciens possesseurs était réglementée (Hygin, *De limitibus*, 83) par la *lex* promulguée en amont, Siculus Flaccus (*De condicionibus agrorum*, 210–211 ; éd. M. Clavel-Lévêque, D. Conso, F. Favory, J.-Y. Guillaumin, P. Robin, Jovene Editore, Napoli,

déjà le cas du fait des *katoikoi* gréco-macédoniens, thraces et juifs arrivés par l'initiative des rois séleucides et attalides aux IIIe–IIe siècles avant notre ère. La documentation néo-phrygienne et sa distribution spatiale donnent en tout cas l'impression que les Phrygiens se sont pour la plupart réfugiés au Nord du territoire d'Antioche, sur les hauteurs ou peut-être auprès du sanctuaire d'Artémis (à Sağır), ainsi que dans l'Est de la vallée d'Apollonia, près de Tymandos[29].

En l'absence, hélas, d'une documentation d'époque hellénistique pour Antioche, si l'on excepte quelques monnaies des IIe–Ier siècles av. J.-C. (parfois d'attribution incertaine) et une inscription dont on a retrouvé la copie dans les carnets de W.M. Ramsay à l'Ashmolean Museum d'Oxford[30], nous devons comme souvent nous appuyer sur les sources épigraphiques d'époque impériale. Sur ce point, nous connaissons une dizaine d'épitaphes des premiers vétérans romains de deux légions (Ve *Gallica* et VIIe) lotis en tant que colons à Antioche de Pisidie au tout début de l'époque impériale et de la province de Galatie[31], comme l'indiquent le plus souvent leurs nomenclatures dépourvues de *cognomina* et la paléographie de leurs stèles[32]. Parmi ces dix inscriptions, quatre furent retrouvées à Yalvaç, sur le site archéologique ou en remploi dans la ville moderne en contrebas, mais six d'entre elles ont été découvertes

1993) racontant qu'à la suite d'une guerre il était logique de confisquer les terres des ennemis, sauf à ceux qui se montraient amicaux ou d'un certaine notabilité, et à qui l'État romain concédait leurs propres terres (*nam quorumdam dignitas aut gratia aut amicitia uictorem ducem mouit ut ei⟨s⟩ concederet agros suos*).

29 Sur cela, voir *infra* le chapitre consacré aux inscriptions néo-phrygiennes et pisidiennes.

30 *NIA*, pp. 29–30, n° 27 (*Note-book* 1912/1913, n° 88). L'inscription, qui est une liste de noms féminins avec patronymes et papponymes, fut copiée au village d'Hissarardı cité *supra*, et doit donc probablement provenir du site principal d'Antioche de Pisidie (à environ 2 km à l'Ouest d'Hissarardı).

31 M. Christol et T. Drew-Bear, « Vétérans et soldats légionnaires à Antioche de Pisidie », dans G. Paci (éd.), op. cit., pp. 303–332. Sur ces colons possiblement recrutés en 49 av. J.-C. par Varron en Bétique, voir H. Bru, « L'origine des colons romains d'Antioche de Pisidie », dans H. Bru, F. Kirbihler et S. Lebreton (éds), op. cit., pp. 263–287.

32 Voici les références épigraphiques utiles concernant ces premiers colons installés sous Auguste dans la colonie d'Antioche de Pisidie : T. Cissonius, fils de Servius (*CIL*, III, *Suppl.* 6826) de la VIIe légion ; L. Coelius (*CIL*, III, *Suppl.* 6827) de la VIIe légion ; T. Campusius (*CIL*, III, *Suppl.* 6824) de la Ve légion *Gal(l)ica* ; L. Pomponius Niger (*AE*, 1920, 75) de la Ve légion *Gallica* ; M. Tiberius (*CIL*, III, *Suppl.* 6828) de la Ve légion *Gallica* ; T. Cissonius, fils de Quintus (*CIL*, III, *Suppl.* 6825) de la Ve légion *Gallica* ; P. Carbo et C. Carbo (M. Christol et Th. Drew-Bear, *loc. cit.*, p. 321, n° 7) de la Ve légion *Gallica* ; M. Ceius (ibid., p. 323, n° 8) de la Ve légion *Gallica* ; Q. Vibius Aquila (ibid., p. 325, n° 9) ; Q. Mannaeus (ibid., p. 329, n°10) centurion de la Ve légion *Gallica*.

ailleurs, et même si certaines d'entre elles ont éventuellement pu être déplacées depuis une nécropole urbaine en tant que pierres de taille réutilisables, il est toutefois intéressant de prendre en note leur lieu de trouvaille[33] : elles furent initialement localisées à Hüyüklü, à 7 km au Sud-Ouest d'Antioche[34] ; à Kurusarı, à 9 km au Sud-Ouest d'Antioche[35] ; à Celeptaş, à 14 km à l'Ouest d'Antioche[36] ; à Tokmacık, à 17 km au Sud-Ouest d'Antioche[37] ; enfin à Eyüpler, à 10 km à l'Ouest d'Antioche et à environ 4.5 km au Sud-Est de Celeptaş[38]. La distribution spatiale de ces épitaphes peut refléter, au moins pour partie, une emprise territoriale des colons d'Antioche dans la première moitié du Ier siècle de notre ère, bien qu'il faille rester prudent à propos de ces pierres souvent arrachées à leur site funéraire originel. Parmi les dix vétérans inventoriés, on remarque en tout cas que deux de ces monuments funéraires sont des stèles-portes à fronton d'un type répandu en Anatolie et en Phrygie[39], ce qui montre que les colons romains concernés et leurs familles avaient accepté la mode locale encouragée bien sûr par les sculpteurs de la région, notamment liés aux ateliers de Dokimeion[40]. En raison du choix, du style de ces stèles-portes, et parce que les deux défunts en question sont les seuls à être dotés d'un *cognomen* sur les dix vétérans, on peut en revanche légitimement se demander si leurs sépultures ne seraient pas légèrement postérieures aux autres. On remarque qu'une inscription copiée en 1905 par W.M. Ramsay dans l'angle Nord-Est du lac Hoyran nous fait connaître un δῆμος Καρβοκωμητῶν[41],

33 Voir la carte de T. Lochman dans M. Christol et T. Drew-Bear, *loc. cit.*, p. 307, fig. 1. Voir **carte 4** et **image satellitale 1**.

34 *WE*, p. 275, n° 391 = *CIL*, III, *Suppl.* 6826 = M. Christol et T. Drew-Bear, *loc. cit.*, pp. 307–309, n° 1.

35 *WE*, p. 275, n° 393 = *CIL*, III, *Suppl.* 6824 = *ILS*, 2237 = M. Christol et T. Drew-Bear, *loc. cit.*, p. 312, n° 3.

36 M. Christol et T. Drew-Bear, *loc. cit.*, pp. 321–323, n° 7.

37 M. Christol et T. Drew-Bear, *loc. cit.*, pp. 325–329, n° 9.

38 M. Christol et T. Drew-Bear, *loc. cit.*, pp. 329–330, n° 10.

39 Il s'agit des monuments de L. Pomponius Niger (W.M. Ramsay, « Colonia Caesarea [Pisidian Antioch] in the Augustan Age », *JRS*, 6, 1916, pp. 90–92, d'où *AE*, 1920, 75 = M. Christol et T. Drew-Bear, *loc. cit.*, pp. 313–316, n° 4, avec photographie p. 314, fig. 4), et de Q. Vibius Aquila (M. Christol et T. Drew-Bear, *loc. cit.*, pp. 325–329, n° 9, avec photographie p. 327, fig. 12). Sur les stèles-portes, voir M. Waelkens, *Die kleinasiatischen Türsteine. Typologische und epigraphische Untersuchungen der kleinasiatischen Grabreliefs mit Scheintür*, Ph. von Zabern, Mainz am Rhein, 1986.

40 Voir **carte 1**.

41 W.M. Ramsay (éd.), *SERP*, p. 309, n° 1, lignes 6–7. Voir également *NIA*, p. 25, n° 15, ligne 5 (*Note-book* 1911 C n° 89–90).

dont l'existence est confirmée à cinq reprises par l'ethnique correspondant dans les importantes listes de *xenoi tekmoreioi* du IIIe siècle de notre ère découvertes à Sağır[42], à 20 km au Nord-Ouest de Yalvaç et à environ 20 km au Nord-Est de l'angle évoqué du lac Hoyran. Existe-t-il un rapport entre cette *kômè* et le gentilice (rare) *Carbo* des deux vétérans dont on a retrouvé la stèle à Celeptaş[43] ? La question se pose, parce que le village de Celeptaş se situe près de la pointe orientale de l'Hoyran Ova qui descend vers le lac du même nom, et que nous pensons être les terres de la Tête de Serpent passées au Ier siècle avant notre ère de la possession de Tymbriada à celle d'Apollonia de Pisidie[44]. W.M. Ramsay pensait qu'un domaine impérial s'étendait à cet endroit, comme il l'écrit en 1906 dans quelques pages confuses, à une époque où l'on connaissait bien moins de textes épigraphiques du territoire d'Antioche. Son intuition n'en est pas moins intéressante, mais en l'occurrence un certain M. Philinus[45] est dit « prêtre », symboliquement honoré comme *ktistès*, alors que Neillos (?)[46] semble bien être πραγματευτής ἱερέος[47], administrateur ou gestionnaire du personnage précité, cela en rapport avec Karbokômè. La prêtrise de M. Philinus (sans *cognomen*) n'est pas précisée, mais le sanctuaire le plus proche dans le Nord de la plaine d'Antioche en rapport avec l'Hoyran Ova qui s'étend vers le Nord-Est du grand lac est celui de la μεγάλη Ἄρτεμις citée dans une longue inscription découverte plus à l'Est, à Kumdanlı[48], et dont le nom est redonné à

42 W.M. Ramsay (éd.), *SERP*, p. 321, n° 2, ligne 16 ; p. 330, n° 4, ligne 22 ; p. 333, n° 9, lignes 7 et 9 ; p. 343, n° 20, ligne 4. L'écrasante majorité des nomenclatures comporte le gentilice impérial de Caracalla *Aurelius*, donc ces textes sont postérieurs à 212 ap. J.-C.

43 D'autant plus que le gentilice *Carbo* est inconnu ailleurs dans le monde romain (O. Salomies, « Les gentilices romains en Asie Mineure », dans H. Bru, G. Labarre & G. Tirologos [éds], *Espaces et territoires des colonies romaines d'Orient*, PUFC, Besançon, 2016, p. 39). On pourrait de même s'interroger sur l'ethnique Κασωνιάτης relative à un « bouleute » d'Antioche de Pisidie au IIIe siècle de notre ère dans une inscription du sanctuaire d'Artémis à Sağır (W.M. Ramsay [éd.], *SERP*, p. 340, n° 18, ligne 2), peut-être en corrélation avec un gentilice provenant d'un des premiers colons romains à l'époque augustéenne.

44 *WE*, p. 377, n° 548.

45 Voir W.M. Ramsay (éd.), *SERP*, pp. 309–310, n° 1.

46 L'anthroponyme Νεῖλος est bien attesté en Asie Mineure, notamment sur le territoire des Ormeleis à Tefenni (*EJ*, p. 99, n° 69). Mais W.M. Ramsay (« The Tekmoreian Guest-Friends », *JHS*, 32, 1912, p. 152) est ensuite revenu sur sa lecture, hésitante.

47 Sans rapport avec une quelconque *gerousia*, comme l'avait cru W.M. Ramsay. Le terme πραγματευτής est attesté ailleurs à Antioche, sans doute pour un des affranchis de Q. Munatius (*EJ*, pp. 160–161, n° 147 = *IGR*, III, 306).

48 W.M. Ramsay (éd.), *SERP*, p. 319, n° 2, ligne 1 ; p. 314, le savant britannique indique avoir copié le texte en question à « Gondane or Gondanni » (en fait aujourd'hui Kumdanlı)

Sağır dans une dédicace de la statue en bronze de la divinité dans le *pronaos* par les *xenoi tekmoreioi* « pour la fortune, la victoire et l'éternité » des empereurs[49]. Une épitaphe bilingue débutant par l'abréviation latine conventionelle *D*(*iis*) *M*(*anibus*) pour un prêtre de Diane/Artémis y confirme l'attribution du temple et du sanctuaire[50]. La plupart des inscriptions relevées à Sağır[51] semblent dater du IIIe siècle de notre ère, mais ce n'est pas parce qu'Artémis est par deux fois associée au pouvoir des empereurs dans les textes qu'il faut situer là un domaine impérial, comme l'avait proposé W.M. Ramsay. Il est certain que ce sanctuaire est ancien et a possédé un territoire sacré que l'on visualise bien par la qualité du terroir autour du village moderne. En descendant légèrement plus au Sud vers Kırkbaş[52] et Mısırlı se trouvent également de belles terres arables bénéficiant de l'eau qui descend d'un bassin hydrographique parallèle à celui de l'Anthios (situé plus à l'Est), dont la productivité a été renforcée par le barrage moderne de Körküler[53].

Il est essentiel de noter que les inscriptions relatives aux *xenoi tekmoreioi* sont liées aux bonnes terres arables s'étendant entre Sağır et la pointe Nord-Est du lac Hoyran (c'est-à-dire la Tête de Serpent)[54] et ayant initialement appar-

---

dans un cimetière en 1882 à onze ou douze miles à l'Ouest d'Antioche près d'un milliaire marqué XI (mille pas), qu'il faut rapprocher de *CIL*, III, 6964 = D.H. French, *RRMAM* II, n° 403 (cité *supra*), portant effectivement cette indication de distance. Sur ce long texte très dense en anthroponymes et en ethniques renvoyant à de nombreux toponymes régionaux, cf. *WE*, pp. 226–237, n° 366. Pour d'autres textes de Kumdanlı également liés aux *xenoi tekmoreioi*, cf. W.M. Ramsay (éd.), *SERP*, pp. 329–330, n° 4 ; pp. 331–332, n° 6.

49 W.M. Ramsay (éd.), *SERP*, pp. 334–335, n° 13, lignes 10–11, et sans doute partiellement ligne 1.

50 Voir **carte 4**. W.M. Ramsay (éd.), *SERP*, pp. 344–345, n° 24. Il s'agit de Ti. Claudius Eugeniôn, dont la nomenclature renvoie à la dynastie julio-claudienne, ce qui ne surprend pas à proximité d'Antioche de Pisidie.

51 Sur ces dernières, voir *WE*, pp. 238–273 ; W.M. Ramsay (éd.), *SERP*, pp. 329–377, avec commentaires préliminaires pp. 314–316 et d'une manière générale une synthèse des travaux des deux savants. Outre ces deux contributions principales, voir également pour ce dossier complexe W.M. Ramsay, *JHS*, 32, 1912, pp. 151–170 ; id., *ABSA*, 18, 1911–1912, pp. 61–77 ; W. Ruge, *RE*, VA1 (1934), s.v. « *Xenoi Tekmoreioi* », col. 158–169 ; *NIA*, pp. 22–29, n° 14–26.

52 Où l'on a trouvé un autel dédié à Artémis (W.M. Ramsay, *ABSA*, 18, 1911–1912, p. 74).

53 Voir **images satellitales 1 et 5**.

54 Sur ce point, il importe de souligner que la corrélation des sommes assez élevées qui semblent données par les *xenoi tekmoreioi* (d'où mes commentaires sur les « *Les 'xenoi tekmoreioi' et le sanctuaire de la Grande Artémis* [*Sağır*] *près d'Antioche de Pisidie* », Chicago-Paris Workshop on Ancient Religions IXth meeting, University of Chicago center in Paris, 21–22 septembre 2015) avec l'obtention du statut de cité par la *kômè* de Tymandos par Dioclétien (H. Bru, G. Labarre et M. Özsait, *Anatolia Antiqua*, 17, 2009, pp. 187–207) confirme

tenu au sanctuaire d'Artémis à Sağır[55]. On peut rapprocher ces terres de celles du toponyme *Gemen*, au pied du sanctuaire de Mèn Askaènos du Kara Kuyu, où l'on a trouvé une liste latine de huit affranchis portant le prénom et le gentilice de leur patron (*Caius Caristanius*)[56], grand notable d'Antioche évidemment lié au sanctuaire[57]. L'impression est que les anciennes terres sacrées de Mèn Askaènos et d'Artémis furent annexées à la création de la colonie et de la province impériale de Galatie en 25 av. J.-C. sur la décision d'Auguste, et qu'elles se trouvèrent ensuite administrées par les familles les plus influentes comme des domaines agricoles, sans qu'il soit question de procurateurs impériaux[58]. Pour ce qui concerne le sanctuaire d'Artémis à Sağır, on y retrouve une grande divinité ionienne qui paraît clairement avoir récupéré les prérogatives religieuses d'une Mère des dieux locale, ce que prouvent l'épigraphie[59] et l'archéologie[60]. Dans une perspective culturelle ionienne liée à l'origine des premiers colons séleucides venus, on le sait, de Magnésie du Méandre, on est tenté de mettre en relation la liste des jeunes filles de la fin de l'époque hellénistique[61] avec ce sanctuaire de la Grande Artémis à Sağır, d'autant que cette dernière montre des points communs avérés avec Artémis Ephesia[62] : il pourrait par exemple s'agir

---

a priori un enrichissement économique des populations phrygiennes de la région au IIIe siècle de notre ère, ce qui n'a pas freiné les exactions de certaines autorités locales à leur encontre, comme des pétitions en témoignent plus au Nord.

55 Il est hélas difficile de connaître le statut exact de ces terres entre cité et sanctuaire. Sur cette question, pour les périodes classique et hellénistique en Grèce, voir notamment D. Rousset, « Sacred property and public property in the Greek city », *JHS*, 133, 2013, pp. 113–133.

56 *EJ*, p. 134, n° 107 = *CIL*, III, *Suppl.* 6852.

57 Sur cette famille qui fut une des plus puissantes de la cité au Ier siècle de notre ère sous les Julio-Claudiens et les Flaviens, voir G.L. Cheesman, « The family of the Caristanii at Antioch in Pisidia », *JRS*, 3, 1913, pp. 253–266 ; S. Demougin, *Prosopographie des chevaliers romains julio-claudiens* (*43av. J.-C.–70 ap. J.-C.*), CEFR 153, Rome, 1992, pp. 121–123, n° 118 ; M. Christol, T. Drew-Bear & M. Taşlıalan, « L'empereur Claude, le chevalier C. Caristanius Fronto Caesianus Iullus et le culte impérial à Antioche de Pisidie », *Tychè*, 16, 2001, pp. 1–20.

58 Sur cela, voir la critique justifiée des vues de W.M. Ramsay par T.R.S. Broughton, « Roman Landholding in Asia Minor », *TAPhA*, 65, 1934, pp. 231–233 et par W. Ruge, *RE*, VA1, 1934, s.v. « *Xenoi Tekmoreioi* », col. 165.

59 Ce que confirme à Sağır la dédicace de la statue d'un archigalle d'Artémis sur une base hexagonale (W.M. Ramsay [éd.], *SERP*, p. 343, n° 22), voir photographie (fig. 23a).

60 En effet, dans le soubassement d'une maison de Sağır, on peut encore aujourd'hui voir le relief d'un autel montrant Cybèle sur son trône entouré de ses lions, alors que le registre inférieur figure un cerf, animal emblématique d'Artémis. Voir photographie (fig. 23b).

61 *NIA*, pp. 29–30, n° 27 (*Note-book* 1912/1913, n° 88), citée *supra*.

62 W.M. Ramsay, *ABSA*, 18, 1911–1912, pp. 67–70. Le succès du culte d'Artémis Ephesia est

de jeunes filles issues des élites politiques, sociales et économiques d'Antioche de Pisidie choisies pour participer à un chœur à l'occasion des fêtes d'Artémis célébrées au sanctuaire de Sağır. La récente publication d'une stèle à fronton dédicacée par L. Calpurnius Maximus en ex-voto à la « Déesse Epèkoos » (non nommée), trouvée à Tokmacık, à 17 km à l'Ouest de Yalvaç, montre une divinité à la représentation proche de l'Artémis Ephesia, trônant avec deux cerfs affrontés à ses pieds[63]; il importe de souligner que dans la région, la déesse phrygienne Angd(e)is(s)is est appelée Epèkoos (« qui écoute ») à Arvalıköy en Pisidie au Sud de Burdur, sur un bel autel hexagonal figurant un pampre, des épis de blé et une couronne[64], alors que dans la plaine Killanienne près d'Anaboura, à Viranköy, la déesse est mentionnée dans un texte fragmentaire[65]. La Grande Artémis de Sağır paraît donc condenser d'une part les attributions phrygiennes et chthoniennes d'une Angd(e)is(s)is/Cybèle liée à Pessinonte, d'autre part celles de l'Artémis ionienne.

En outre, l'avantage des inscriptions relatives aux *xenoi tekmoreioi* qui s'adonnaient peut-être d'après W.M. Ramsay à un rite religieux particulier en échange d'un don à la Grande Artémis, est de nous livrer de nombreux ethniques, dont certains sont bien localisables, d'autres pas encore[66]. Sans entrer ici dans le détail, les listes de *xenoi tekmoreioi* découvertes à Sağır et Kumdanlı

notamment confirmé en Pisidie par un relief inscrit du musée de Burdur (inv. n° 415-34-74) pouvant provenir de Cremna par rapprochement avec ses monnaies civiques frappées sous Tranquillina, Gordien III et Aurélien au IIIe siècle (G.H.R. Horsley, « The mysteries of Artemis Ephesia in Pisidia: a new inscribed relief », *AS*, 42, 1992, pp. 119–150), sachant que des prêtrises de la divinité sont également attestées à Termessos (*TAM*, III, 1, 390 et 830).

63 G. Labarre, M. Özsait, İ. Güceren & Ö. Çomak, *EA*, 48, 2015, pp. 100–101, n° 7 et p. 113, fig. 14–15.

64 G.E. Bean, *Belleten Türk Tarih Kurumu*, 18, 1954, pp. 478–481, n° 9; L. Robert, *Hellenica*, XIII, p. 108; id., *À travers l'Asie Mineure*, pp. 238–239, avec fig. 15–16. La dédicace émane de la prêtresse Briséis, affiliée à Antiochos, Attalos et Arsakès (nom iranien que l'on retrouve à Adada dans *WE*, p. 302, n° 423 et p. 305, n° 428, comme l'a bien vu G.E. Bean, *Belleten Türk Tarih Kurumu*, 18, 1954, p. 480 et note 40. J'ajoute que dans le premier cas on se trouve en rapport avec un agoranome, dans le second avec un hiérophante, au cœur des élites sociales de la cité).

65 *MAMA*, VIII, 396 (= *I. Sultan Dağı*, 561): l'onomastique identifiable dans ce fragment renvoie à la sphère culturelle phrygienne.

66 Voir la **carte 4**, la liste dressée par J.R.S. Sterrett (*WE*, pp. 271–273) et les commentaires topographiques de W.M. Ramsay (éd.), *SERP*, pp. 361–371. Sur les questions délicates d'utilisation des ethniques et de localisation des *kômai* dans les études territoriales, voir D. Rousset, « Centre urbain, frontière et espace rural dans les cités de Grèce centrale », dans M. Brunet (éd.), op. cit., pp. 53–59.

livrent les noms de 17 cités et d'environ 120 villages donnés dans des inscriptions datables entre 212 et 270 de notre ère environ[67]. La plupart des *xenoi tekmoreioi* proviennent, d'après leurs ethniques, de la Phrygie au Nord des montagnes du Sultan Dağ et du Karakuş Dağ, spécialement des territoires de Synnada, de Metropolis, de Iulia, d'Eumeneia, d'Akroenos, de la communauté des Tataéniens et d'autres bourgades de cette région, ce que confirme souvent l'onomastique phrygienne, même si leurs anthroponymes ou patronymes sont régulièrement helléniques ou hellénisés. Des ethniques relatifs à Adada (Pisidie)[68] ou peut-être à Pappa-Tibériopolis[69] se trouvent aussi. À l'intérieur du cirque montagneux de la Phrygie Parorée, un Apolloniate, sans doute bouleute, est représenté[70], de même qu'Aur. Galbas fils de Gaius dont l'ethnique Λιμενίας paraît renvoyer au grand lac d'Eğirdir/Hoyran[71]. Toujours dans cette zone, on note à plusieurs reprises avec intérêt la mention de l'ethnique Μαλῃνὸς πρὸς Χῶμα Σακηνὸν[72], qu'on pourrait croire relative à la cité de Malos[73], mais qu'il faudrait plutôt mettre en rapport avec la communauté des Μαλῃνοί, près de Bayat et du village de Mallıca, entre Dokimeion et Amorion[74], ce qui n'ôte rien à l'intéressante précision reflétant une identité territoriale particulière. Parmi ces inscriptions sur lesquelles nous reviendrons ailleurs, on trouve un fils de bouleute d'Antioche avec l'ethnique Κατιηνείτης[75], ainsi qu'un bouleute de la même cité portant celui de Κασωνιάτης[76] : ces ethniques ont de bonnes chances d'être formés à partir des noms de *kômai* d'Antioche de Pisidie, dont la colonie est nommément citée ailleurs[77]. Une *kômè* sans nom précisé est visi-

---

67 Sur ce point, voir W.M. Ramsay (éd.), *SERP*, pp. 350–356 ; W. Ruge, *RE*, VA1, 1934, s.v. « *Xenoi Tekmoreioi* », col. 162–164.

68 W.M. Ramsay (éd.), *SERP*, p. 337, n° 15, ligne 46.

69 La mention de l'ethnique Παπαηνὸς (W.M. Ramsay [éd.], *SERP*, p. 339, n° 17, lignes 14 et 16) invite en effet à voir la présence de ressortissants de cette cité, en dépit d'une approximation de la graphie.

70 W.M. Ramsay (éd.), *SERP*, p. 340, n° 18, ligne 1.

71 W.M. Ramsay (éd.), *SERP*, p. 341, n° 18, ligne 44.

72 W.M. Ramsay (éd.), *SERP*, p. 336, n° 15, lignes 23 et 36 ; p. 338, n° 16, ligne 38 ; p. 339, n° 17, ligne 18.

73 Pour la localisation de Malos à Sarıidris, au Sud-Est du lac d'Eğirdir et à l'Ouest du massif de l'Anamas Dağ, voir K. Belke & N. Mersich, *Tabula Imperii Byzantini*, 7. *Phrygien und Pisidien*, Wien, 1990, pp. 334–335.

74 L. Robert, *Hellenica*, XI–XII, p. 578.

75 W.M. Ramsay (éd.), *SERP*, p. 335, n° 15, ligne 11.

76 W.M. Ramsay (éd.), *SERP*, p. 340, n° 18, ligne 2.

77 W.M. Ramsay (éd.), *SERP*, p. 341, n° 18, ligne 26 ; pour une autre mention incomplète d'Antioche, cf. p. 339, n° 17, ligne 4.

blement citée pour celle de Sağır même[78]. D'autres *kômai* apparaissent dans les ethniques des *xenoi tekmoreioi*, mais l'on ne peut savoir pour l'instant systématiquement s'il convient de les mettre en rapport avec le territoire d'Antioche ou pas. Ailleurs, à titre d'exemple, sur le site du sanctuaire de Mèn Askaènos à l'Ouest de l'église paléochrétienne, une inscription mentionnant deux *duumviri* évoque les *tekmoreioi* de Pheinnaskômè[79].

L'époque impériale romaine nous a livré pour les quartiers urbains d'Antioche de Pisidie les noms de sept *vici* de la colonie augustéenne, attestés dans des inscriptions édilitaires qui honorent les grands notables de la cité, souvent simultanément dans ou par plusieurs *vici* à la fois. Nous connaissons ainsi le *vicus Velabrus*[80], le *vicus Venerius*[81], le *vicus Tuscus*[82], le *vicus Cermalus*[83], le *vicus Salutaris*[84], le *vicus Aedilicius*[85] et le *vicus Patricius*[86]. Onze inscriptions latines concentrées entre la fin du IIe siècle et peut-être le début du IIIe nous

78 W.M. Ramsay (éd.), *SERP*, p. 345, n° 25, ligne 4.

79 G. Labarre & M. Özsait, « Nouveaux *duoviri* d'Antioche de Pisidie et dédicaces au dieu Men », *Anatolia Antiqua*, 16, 2008, pp. 156–158, n° 2.

80 *CIL*, III, 289 = III, *Suppl.* 6810 = *ILS*, 7198a honorant C. Arrius Calpurnius Frontinus Honoratus (*PIR*², A, 1095), un clarissime, du IIIe siècle de notre ère d'après C. Eilers, *Roman Patrons of Greek Cities*, Oxford University Press, 2002, p. 280. L'autre attestation de ce *vicus* (*NIA*, pp. 93–94, n° 171; *Note-books* 1914B n° 15 et 1924 n° 51) est également la plus récente, issue des carnets de W.M. Ramsay qui relate les deux dernières lignes d'une inscription copiée au village d'Hissarardı.

81 W.M. Calder, *JRS*, 2, 1912, pp. 101–102, n° 33 = *AE*, 1914, 130 honorant C. Arrius Calpurnius Frontinus Honoratus; W.M. Ramsay, *JRS*, 6, 1916, p. 130, fig. 13 = *AE*, 1920, 78 honorant manifestement dans la seconde moitié du IIe siècle de notre ère C. Novius Rusticus Venuleius Apronianus (*PIR*², N, 191), fils de C. Novius Priscus (*PIR*², N, 186; consul en 152), et de Flavonia Menodora (*PIR*², F, 449). Sur ces trois personnages, voir notamment *CIL*, III, *Suppl.* 6815–6816; *NIA*, pp. 76–77, n° 165.

82 *CIL*, III, 297 = III, *Suppl.* 6837 = *ILS*, 5081 honorant vers la fin du IIe siècle de notre ère Cn. Dottius Plancianus, patron de la colonie et asiarque (M.D. Campanile, *I sacerdoti del koinon d'Asia* [*I sec. a.C.–III sec. d.C.*]. *Contributo allo studio della romanizzazione delle élites provinciali nell'Oriente Greco*, Pisa, 1994, p. 93, n° 85; ensuite abrégé *I sacerdoti*).

83 W.M. Calder, *JRS*, 2, 1912, p. 104, n° 40 = *AE*, 1914, 132 honorant sans doute C. Novius Rusticus Venuleius Apronianus (voir *CIL*, III, *Suppl.* 6814 et 6816); *CIL*, III, 296 = III, *Suppl.* 6835 honorant Cn. Dottius Plancianus.

84 *CIL*, III, *Suppl.* 6836 honorant de nouveau Cn. Dottius Plancianus.

85 *CIL*, III, 290 = III, *Suppl.* 6811 = *ILS*, 7198b honorant C. Arrius Calpurnius Frontinus Honoratus.

86 B. Levick, *AS*, 17, 1967, p. 107, n° 12 = *AE*, 1967, 502 honorant un personnage nommé [...]tius Plancus; *CIL*, III, *Suppl.* 6812 = *ILS*, 7198c honorant C. Arrius Calpurnius Frontinus Honoratus.

confirment donc l'existence de sept *vici* distincts à Antioche, quatre étant attestés à deux reprises, ce qui prouve une politique édilitaire active à cette époque. Le fait qu'une seule inscription mentionnant un *vicus* soit apparue depuis 1967[87] alors que les recherches se poursuivent depuis le XIXe siècle sur le territoire de la cité inciterait à penser qu'il n'y en eut peut-être que sept au total, en référence à l'*Vrbs*[88]. Cependant, comme le rappelle W.M. Calder, J.R.S. Sterrett avait dès 1888 observé que la municipalité turque de Yalvaç comptait à son époque douze *mahallülar* («quartiers»), en lesquels il percevait «an inheritance from antiquity»[89] à mettre éventuellement en rapport avec l'existence d'un douzaine de *vici* romains qui auraient remplacé les douze *phylai* d'époque hellénistique d'après W.M. Ramsay[90], mais dans le cadre institutionnel colonial romain qui pouvait témoigner d'une certaine souplesse en Orient, il importe de distinguer les *vici* (subdivisions territoriales) des tribus (subdivisions civiques et politiques) utilisées dans le processus électoral.

Pour conclure, on peut estimer le territoire cultivable d'Antioche de Pisidie sis à l'intérieur du cirque montagneux de Phrygie Parorée à environ 900 km^2, sans compter son emprise effective sur les massifs du Sultan Dağ et du Karakuş Dağ jusqu'aux lignes de crête. B. Levick, qui donnait une estimation relativement proche («540 square miles»)[91], jugeait que cette superficie était relativement faible lorsqu'on la comparait par exemple à celle de Philippes en Macédoine, mais l'on observe d'une part qu'au regard de la topographie de la Phrygie Parorée le territoire cultivable d'Antioche de Pisidie est plutôt remarquable par son étendue, d'autre part que la qualité édaphique des terres en question est excellente pour la céréaliculture, économiquement centrale dans

87 En fait dans les carnets de W.M. Ramsay depuis 1914 (*NIA*, pp. 93–94, n° 171; *Note-books* 1914B n° 15 et 1924 n° 51).

88 B. Levick, op. cit., pp. 76–77.

89 J.R.S. Sterrett, *EJ*, p. 143.

90 Voir W.M. Calder, *JRS*, 2, 1912, p. 102. Selon d'anciennes hypothèses, Ancyre aurait compté douze *phylai* (fait confirmé par *I. Ancyra*, 81, à la ligne 15), unité de subdivision civique que l'on trouvait en outre à Ikonion et peut-être à Lystra (cf. H.S. Cronin, «First report on a journey in Pisidia, Lycaonia and Pamphylia. Part III.», *JHS*, 24, 1904, p. 113, n° 150; W.M. Ramsay, *Social Basis*, pp. 167–169, n° 164 [= *MAMA*, VIII, 3]; pp. 184–185, n° 170–171); *I. Ancyra*, 81, ligne 15; sur le sujet, cf. U. Kunnert, *Bürger unter sich. Phylen in den Städten des kaiserzeitlichen Ostens*, pp. 160–163, avec le compte rendu critique de C. Brélaz, «La vie démocratique dans les cités grecques à l'époque impériale romaine», *Topoi*, 18/2, 2013, pp. 387–398. L'importante tribu *Romana* est attestée à trois reprises à Antioche de Pisidie (cf. par exemple *AE*, 1965, 15).

91 Voir B. Levick, op. cit., pp. 44–45. Voir **cartes 1, 4** et **image satellitale 3**.

l'Antiquité[92]. Au surplus, il est tout à fait tangible que les colons romains d'Antioche de Pisidie aient exercé leur pouvoir sur des *praefecturae*. Fut-ce le cas pour certaines portions de la plaine Killanienne au Sud ? Que devinrent statutairement les terres du sanctuaire d'Artémis de Sağır au Nord à partir de la création de la colonie romaine d'Antioche ?

Plusieurs auteurs ont souligné l'importance de la culture du pavot dans la région, entre Afyonkarahisar (qui doit son nom à la plante, lequel provient ici de la langue arabe) et la plaine d'Antioche, sachant qu'il convient aussi d'évoquer le territoire d'Apamée de Phrygie, mais on ne peut affirmer comme le fit W.M. Ramsay que cela fit la richesse d'Antioche de Pisidie[93] : même en relation avec la médécine antique qui joua un rôle dans la cité, il s'agit d'un anachronisme, car la richesse d'Antioche provenait de la céréaliculture, du commerce et indirectement de la résultante de vastes réseaux politiques et clientélaires jusqu'aux familles impériales, sans négliger les apports économiques suscités par les guerres romaines. Il est possible que le pavot soit naturellement une plante autochtone de la région, mais le développement de sa culture, de son exploitation et de sa commercialisation est une autre question[94]. Les spécialistes de botanique sont partagés quant à une origine géographique naturelle précise du pavot, essentiellement parce que cette plante est un cultivar

92 Outre la qualité du terroir que l'on peut encore constater de nos jours, le fameux édit du gouverneur de Galatie L. Antistius Rusticus (PIR², A, 765 ; B.E. Thomasson, *Laterculi Praesidum*, I, Göteborg, 2009, p. 9, 04 :011) qui intervint à l'époque de Domitien, notamment à Antioche de Pisidie, afin de plafonner le prix du blé en raison d'une disette, mais en prenant soin de ne pas pénaliser les producteurs de céréales et les grands propriétaires, confirme l'importance de cette céréaliculture (voir W.M. Ramsay, « Studies in the Roman Province Galatia. VI. Some inscriptions from Colonia Caesarea Antiochea », *JRS*, 14, 1924, pp. 179–184, n° 6 = *AE*, 1925, 126 ; H.-U. Wiemer, « Das Edikt des L. Antistius Rusticus : eine Preisregulierung als Antwort auf eine überregionale Versorgungskrise ? », *AS*, 47, 1997, pp. 195–215). Concernant la qualité du sol cultivable, il n'en était pas de même ailleurs pour certaines parties très marécageuses du territoire de Philippes : voir C. Brélaz et G. Tirologos, « Essai de reconstitution du territoire de la colonie de Philippes : sources, méthodes et interprétations », dans H. Bru, G. Labarre & G. Tirologos (éds), *Espaces et territoires des colonies romaines d'Orient*, PUFC, Besançon, 2016, pp. 119–189.

93 Sur la fin de sa carrière, le savant a rassemblé ce qu'il estimait être des témoignages, dans un court chapitre intitulé « Lethaea Papavera » (W.M. Ramsay, *Social Basis*, pp. 165–170). Voir également X. De Planhol, op. cit., p. 120, 124, 178, 316–317, 409, 417, 419 ; S. Mitchell & M. Waelkens, *Pisidian Antioch*, pp. 159–160.

94 Sur cela, voir notamment P.-A. Chouvy, « Le pavot à opium et l'homme. Origines géographiques et premières diffusions d'un cultivar », *Annales de Géographie*, 110, 2001, pp. 182–194.

qui s'est développé dans un milieu anthropique. En conséquence, la culture du pavot à des fins alimentaires, médicales, rituelles ou récréatives est consubstantielle à l'essor de l'agriculture elle-même, dès le néolithique. Sans entrer ici dans les détails, une tablette cunéiforme de Nippour (ca. 2100 av. J-C.) paraît mentionner le pavot à opium, et l'opium égyptien de Thébaïde connut un succès commercial vers le XIIIe siècle av. J.-C.[95], à une époque où l'Égypte entrenait des relations diplomatiques suivies avec l'empire hittite. Du côté des Grecs, le pavot est connu dans les textes sous le terme μήκων, mais si on le trouve régulièrement dans les textes littéraires, il est rare dans les inscriptions. En Attique vers le milieu du IVe siècle av. J.-C., une liste d'offrandes alimentaires comprenant vin, huile, sésame et pavot concerne les Thesmophories[96], alors qu'à Priène un texte fragmentaire (non daté) relatif à des sacrifices pour Koré mentionne le mot μηκωνίδ̣α̣, peut-être à mettre en rapport avec le suc du pavot[97], utilisé par exemple pour des préparations dans lesquelles cet élément est mêlé à du lait et à du miel[98]. À l'époque romaine, l'apparition du mot *papaver* semble très rare dans les inscriptions latines, or une des seules pour l'instant recensées à ma connaissance donne le texte suivant[99] :

Quis tu laete puer genius
cur dextra aristam
laeva uvas vertex quidve
papaver habet
haec tria dona deum Cereris
Bacchi atque sororis
namque his mortales
et Genio.

Le texte renvoie avec une certaine précision aux rites chthoniens liés à Cérès/Déméter et Dionysos/Bacchus (tenue de l'épi de blé en main droite, du pampre

---

95 D. Latimer & J. Goldberg, *Flowers in the Blood. The Story of Opium*, F. Watts, New York-London, 1981, p. 17.

96 *IG*, II^2, 1184.

97 *I. Priene*, 171.

98 Ovide, *Fastes*, IV, 151 (dans ce cas en rapport avec Vénus).

99 *AE*, 1961, 118 ; A. Ferrua, « Giovanni Zaratino Castellini raccoglitore di epigrafi », *Epigraphica*, 20, 1958, p. 147 ; cf. J. & L. Robert, *Bull. épigr.*, 1960, p. 135, n° 8. Sur les rapports entre botanique, rites et religion, voir par exemple R.G. Wasson, S. Kramrisch, J. Ott & C.A. Ruck, *Persephone's Quest: Entheogens and the Origins of Religion*, Yale University Press, New Haven-London, 1986.

en main gauche), ce que l'on pourrait par exemple mettre en rapport avec la fête des *Liberalia* (17 mars) et les reliefs de l'arc d'Antioche de Pisidie, où un «*genius*» tient une guirlande de la main droite et une grappe de raisin effectivement de la main gauche[100]. Le culte de Déméter est encore bien attesté à Antioche de Pisidie à l'époque impériale[101], où un autel dédié à Hermès (connu pour ses prérogatives chthoniennes) par Diomède fils de Diomède montre sous le texte une gerbe d'épis au milieu de laquelle trône une imposante capsule de pavot[102]. En outre, rappelons qu'à l'époque augustéenne, Ovide décrit poétiquement le rapt de Cérès en soulignant que les jeunes filles qui accompagnent l'héroïne coupent notamment des tiges de pavot[103] dans sa prairie, où la terre brille[104]. Par ailleurs, il n'est pas inutile de mentionner que parmi les noms de personnes, Μηκωνίς est attesté en Attique au IVe siècle av. J.-C.[105], Μήκων à Lamia (Thessalie) peut-être vers le IIe siècle av. J.-C.[106], mais aussi sûrement à Milet parmi un groupe de Crétois[107]; on gardera à l'esprit d'une part que ces derniers provenaient d'une île qui a livré plusieurs attestations iconographiques du pavot à de hautes époques, d'autre part que les Crétois furent très présents en Pisidie, de l'époque archaïque grecque à l'époque hellénistique. Il ne fait pas tellement de doute que le pavot était déjà cultivé aux époques hellénistique et romaine en Phrygie Parorée, et probablement auparavant. Exista-t-il un commerce des graines de pavot et de l'opium pour des motifs cultuels et médicaux à partir de la région, notamment vers l'Ionie ou l'Attique? Une inscription de l'agora d'Athènes d'époque impériale tardive sur un tesson évoque en tout cas un poids de 47 onces d'ὄπιον de pavot «rouge», ou plutôt «pourpre»[108], en rapport avec une préparation

---

100 H. Bru et Ü. Demirer, *RÉA*, 108/2, 2006, p. 590, fig. 4. Mais le *genius* sculpté dans l'écoinçon opposé du monument devait tenir une grappe dans la main droite.

101 J.G.C. Anderson, *JRS*, 3, 1913, p. 288, n° 14; p. 289, n° 16.

102 D.M. Robinson, *TAPhA*, 57, 1926, p. 219, n° 41, pl. XXIII, fig. 41.

103 Ovide, *Fastes*, IV, 438.

104 À propos de l'importance rituelle (et poétique) de la lumière en rapport avec le culte de Déméter et Koré, voir *supra* ce qui concerne le toponyme *Gelendost*.

105 *IG*, II², 12108.

106 *IG*, IX, 2, 75.

107 A. Rehm, dans G. Kawerau & A. Rehm, *Das Delphinion in Milet*, (Milet III), Berlin, 1914, p. 195, liste n° 38: [M]ήκων. Ces Crétois furent installés sur le territoire de Milet vers 228–222 avant notre ère.

108 Répandu en Europe et en Asie Mineure (cf. C. Debue-Barazer, G. Baudoin & F. Tillequin, «Le pavot, l'opium et les objets associés au Musée de matière médicale de la faculté de pharmacie de Paris», *Revue d'Histoire de la Pharmacie*, 90e année, 336, 2002, p. 556).

médicinale[109]. Pour ce qui concerne des avancées plus précises (notamment la chronologie) quant à la culture du pavot dans la région, seules des analyses palynologiques et paléoenvironnementales permettront de progresser, mais on aurait pour l'instant plutôt l'impression que la culture du pavot se développa fortement aux époques seldjoukide et surtout ottomane, les prédécesseurs de l'exploitation commerciale du pavot et de l'opium étant les Arabes.

L'aspect exact de la centuriation coloniale augustéenne d'Antioche de Pisidie reste à étudier. Une *lex Iulia de agris adsignandis et coloniis deducendis* fut promulguée sous le règne du premier empereur[110], ce qui lui permit de faire procéder à la distribution de lots de terre coloniale, conformément aux mesures prises sur le terrain par les *agrimensores* chargés d'élaborer chaque *pertica*. Les textes gromatiques romains montrent qu'à l'époque d'Auguste, ce furent le plus souvent des centuries traditionnelles d'une surface de 200 jugères[111] qui furent privilégiées[112], avec des bornes principales distantes entre elles de 2400 pieds[113]. Il existe donc de bonnes chances pour que ce module

---

109 M. Lang, *Graffiti and Dipinti*, The Athenian Agora XXI, Princeton, 1976, p. 11, n° B19 (P8046). Le tesson porte φοινοῦ ὄπιον.

110 Sur cette époque, cf. *Res gestae diui Augusti*, 28, qui cite nommément la Pisidie comme région où eurent lieu des déductions coloniales; Suétone, *Auguste*, 46.

111 Siculus Flaccus, *De condicionibus agrorum*, 193 (éd. M. Clavel-Lévêque, D. Conso, F. Favory, J.-Y. Guillaumin, P. Robin, Jovene Editore, Napoli, 1993) : *Centuriis, quarum mentionem nunc facimus, uocabulum datum est ex eo ⟨ quod ⟩ cum antiqui [Romanorum] agrum ex hoste captum uictori populo per bina iugera partiti sunt, centenis hominibus ducentena iugera dederunt : et ex hoc facto centuria iuste appellata est.*

112 Ce fut déjà le cas peu avant à Florence, en Toscane : *Colonia Florentina deducta a triumuiris, adsignata lega Iulia, centuriae Caesarianae in iugera CC, per kardines et decimanos. Termini rotundi pedales, et distant a se in ped(es) IICCCC* (*Libri coloniarum*, I, 6, 4 = p. 213 éd. Lachmann, Berlin 1848–1852). Idem pour la colonie d'Ancône en Italie, cette fois à l'époque augustéenne, selon la même loi : *Ager Anconitanus ea lege qua et ager Florentinus est adsignatus limitibus Augusteis* (*Libri coloniarum*, I, 7, 1 = p. 225 éd. Lachmann, Berlin 1848–1852). La cité de Firmum, dans le Picenum, fut également cadastrée par centuries de 200 jugères (*Libri coloniarum*, I, 8, 4 = p. 226 éd. Lachmann, Berlin 1848–1852).

113 Voir note précédente. Pour les questions de méthodologie et des parallèles d'études cadastrales d'époque romaine en Méditerranée orientale, voir par exemple G. Tirologos, « Les recherches sur les cadastres romains du territoire colonial de Philippes (Macédoine orientale-Grèce) : bilan et perspectives », dans A. Gonzales, J.-Y. Guillaumin (éds), *Autour des* Libri coloniarum. *Colonisation et colonies dans le monde romain*, PUFC, Besançon, 2006, pp. 131–149 ; mais aussi, pour Delphes, J.-L. Ferrary & D. Rousset, « Un lotissement de terres à Delphes au IIe s. après J.-C. », *BCH*, 122, 1998, pp. 277–342 (d'où D. Mulliez et *alii*, *Bull. épigr.*, 2000, pp. 498–499, n° 366 ; *AE*, 1998, 1275 et *SEG*, 48, 592) ; D. Rousset, G. Tirologos & L. Fadin, « Le lotissement de terres à Delphes au IIe siècle après J.-C. Du texte au terrain », *BCH*, 130, 2006, pp. 639–663.

de 200 jugères le plus répandu ait servi à la création de la *pertica* d'Antioche de Pisidie par les *gromatici*, dans un contexte où Auguste attachait une grande importance aux pratiques traditionnelles romaines. Quoi qu'il en fût, en l'insuffisance des conjectures[114], une mission complète de prospection archéologique et épigraphique sur le terrain confrontée à l'imagerie satellitale et à des photographies aériennes permettrait certainement d'étudier et de retrouver des bornes et au moins une partie de la centuriation romaine d'époque augustéenne, voire les limites de certains anciens *kleroi* d'époque hellénistique.

114 B. Levick, op. cit., pp. 92–96.

CHAPITRE 8

La plaine Killanienne et le pays des Orondeis

Lorsqu'on longe le *tractus Orondicus*, entre la chaîne du Sultan Dağ et le lac Karalis (lac de Beyşehir), aujourd'hui entre les localités turques modernes de Şarkikaraağaç et de Beyşehir, on est certes frappé par la nature riante des lieux déjà soulignée par Louis Robert dans les alentours de Kireli[1], mais on en garde une très forte impression si l'on est un historien ou un archéologue, car le rivage lacustre est accompagné d'un chapelet de *tumuli*/hüyüks qui nous ramènent d'emblée à l'Âge du Bronze, vers de hautes périodes pour les spécialistes des études classiques qui se sont penchés sur l'épigraphie régionale relativement plus récente. Les prospections archéologiques des années 1950 ont assigné à ce que l'on nomme « plaine Killanienne » trois hüyüks datés de l'Âge du Bronze Ancien (IIIe millénaire)[2] : Ağap Hüyük (n° 50) non loin de Dedeçam (cf. *infra*), Karacayır Hüyük (n° 51) non loin de Şarkikaraağaç, et Hozat Hüyük (n° 52) près d'Anaboura. La plaine Killanienne porte un nom issu de la culture louvitophone. Sans s'attarder sur la fascination que cela peut engendrer, disons-le tout net : nous sommes sur des territoires historiques exceptionnels. Dès 1963, Claude Brixhe proposait un compte rendu de l'imparfait volume VIII des *Monumenta Asiae Minoris Antiqua*[3], lequel rassemblait alors les inscriptions du *Pisido-Phrygian borderland* incluant la plaine Killanienne comme le *tractus Orondicus*, et l'on sait que deux années plus tard, L. Robert publiait en guise de compte rendu l'essentiel du volume XIII de ses *Hellenica* en reprenant, corrigeant et amendant bien des éléments qui méritaient de l'être, pour diverses raisons. De vastes travaux archéologiques et épigraphiques devraient être entrepris dans cette région qu'est la plaine Killanienne et plus au Sud au sein de l'ancien territoire des Orondeis, parce que ce lieu de passage et de sédentari-

1 L. Robert, *Hellenica*, XIII, p. 77, 81, 84–85. Pour des notes manuscrites de Louis Robert qui contribuèrent sans doute à l'élaboration du volume XIII de ses *Hellenica*, voir fig. 24 a-b-c.

2 J. Mellaart, *AS*, 4, 1954, p. 192, carte 3.

3 C. Brixhe, « *Monumenta Asiae Minoris Antiqua*, vol. VIII, *Monuments from Lycaonia, the Pisido-Phrygian borderland, Aphrodisias*, edited by W.M. Calder, J.M.R. Cormack, with contributions from M.H. Balance and M.R.E. Gough, Manchester University Press, 1962, XVIII–190 p., 40 pl. », *RBPh*, 41, 1963, pp. 856–859. Plus récemment, les inscriptions de Neapolis de Phrygie ont été rassemblées dans un volume également imparfait, mais commode pour la Phrygie Parorée orientale/Lycaonie : L. Jonnes, *The Inscriptions of the Sultan Dağı* I, IGSK 62, Habelt, Bonn, 2002, pp. 96–116.

© KONINKLIJKE BRILL NV, LEIDEN, 2017 | DOI: 10.1163/9789004337404_012

sation de ce qui devint la Phrygie Parorée a conservé de remarquables vestiges de différentes cultures qui ont fusionné, peut-être plus qu'ailleurs, notamment en raison de conditions socio-économiques et géographiques favorables. Nous proposons dans les pages qui suivent une modeste synthèse historique, pour l'instant partielle et incomplète, pour ce qui concerne les questions territoriales, ainsi que des remarques centrées sur les époques hellénistique et impériale romaine.

1 La plaine Killanienne

Dès 1935, L. Robert attirait notre attention sur la plaine Killanienne[4] à la suite des investigations de W.M. Ramsay et de W.M. Calder[5], ce à quoi R. Syme ajoutait plusieurs remarques en 1939 en vue de concilier les sources littéraires sur le sujet[6]. Comme nous l'avons mentionné dans le chapitre introductif, la plaine Killanienne est à notre connaissance nommée pour la première fois dans notre documentation classique par une ordonnance royale (*prostagma*) d'Antiochos III dont une copie fut découverte à Akşehir, l'ancienne Philomelion, et dans laquelle le grand roi séleucide montre son intérêt pour la région et ses sanctuaires en conférant à Nikanôr une autorité de grand-prêtre ἐν τῶι περὶ Κιλ[λ]ανίωι τόπωι[7]. Sur ce point, il importe de souligner que la lettre de 209 av. J.-C. associe notamment la mention de la plaine Killanienne au sanctuaire de Mèn Askaènos[8] : ces deux entités, la seconde ayant possédé des terres et des esclaves sacrés jusqu'à 25 av. J.-C.[9], étaient étroitement liées sur le temps long, car d'une part une inscription de Şarkikaraağaç (proche de l'ancienne Neapolis de Phrygie) gravée sur l'entablement d'une exèdre honore un prêtre de Mèn Askaènos, manifestement à l'époque impériale[10] ; d'autre part nous

4 L. Robert, *Villes d'Asie Mineure*, pp. 234–236 ; il fournit une matière plus détaillée ensuite dans *Hellenica*, XIII, pp. 88–94. Voir **carte 4 et image satellitale 3**.

5 W.M. Calder, *AJA*, 36, 1932, pp. 452–464.

6 R. Syme, *Anatolica*, p. 180 et 189.

7 H. Malay, « A copy of the letter of Antiochos III to Zeuxis (209 B.C.) », dans H. Heftner & K. Tomaschitz (éds), *Festschrift für Gerhard Dobesch zum 65. Geburtstag*, Wien, 2004, pp. 407–413, d'où *SEG*, 54, 1353 ; J. Ma, op. cit., p. 330. Pour la copie de Pamukçu (Mysie), cf. *SEG*, 37, 1010 et *SEG*, 54, 1237.

8 *SEG*, 54, 1353, dont voici les lignes 12–14 : ἐν τοῖς ἱεροῖς τῶι τε ἐν ΤΙΜΙ̣Σ̣.ΝΩΙ τῆς Ἀ[φ]- / [ρο]δ̣ί̣τ̣ης καὶ τοῖς ἐν τῶι περὶ Κιλ[λ]ανίωι τόπωι Διὸς κ̣α̣ὶ̣ [Μη]νὸ[ς] / [Ἀσκ]αιηνοῦ καὶ Μητρὸς θεῶν ΤΥΗΜΙ.Ε̣ΙΑΣ.

9 Strabon, XII, 8, 14.

10 W.M. Calder, *AJA*, 36, 1932, p. 454, n° 7 = *MAMA*, VIII, 351= *I. Sultan Dağı*, 506 (voir fig. 25).

connaissons durant cette période une dédicace de G. Anthestios *Kilaneus* (ethnique) à la divinité dans son grand sanctuaire du Kara Kuyu[11]. Au surplus, une remarquable dédicace acéphale réalisée au sanctuaire de Mèn Askaènos nous fait connaître un παρα[φ]ύλαξ Ἀντιοχ[έ]ων καὶ Κιλλανί[ο]υ Πεδίου qui souligne les rapports de proximité entre les deux plaines[12]. Élément essentiel, la lettre royale de Philomelion associe de fait les « lieux des alentours de Killanion » que furent les sanctuaires de Zeus, de Mèn Askaènos et de la Mère de dieux : le premier n'est pas localisé strictement mais doit se trouver dans la plaine Killanienne ou sur le territoire d'Antioche de Pisidie, le deuxième est bien connu sur le Kara Kuyu (Antioche), le troisième pourrait éventuellement être, avec une correction de lecture de la partie mutilée du texte, le sanctuaire de Cybèle à Tymbriada/Tymbrias. Cela confirmerait vraisemblablement l'hypothèse d'une histoire régionale commune de la plaine Killanienne et de Tymbriada depuis l'époque hittite, pour certains au sein du royaume vassal de Tarhuntassa (?), puis à l'époque phrygienne, de part et d'autre du massif de l'Anamas Dağ[13]. Le document semble en tout cas mentionner les sanctuaires régionaux les plus influents et les plus riches en 209 avant notre ère[14]. Dans l'ordre chronologique des sources historiques, c'est ensuite Strabon qui évoque la plaine Killanienne pour en souligner le peuplement mixte, phrygien et pisidien, sans cependant nous offrir de localisation précise[15], avant que Pline l'Ancien ne cite brièvement ensemble dans son texte *Cyllanicum et Oroandicum Pisidiae tractum*, d'après les manuscrits qui nous sont parvenus[16]. À l'époque impériale, la plaine Killanienne est citée dans une inscription grecque de Çarıksaray, à une quinzaine de kilomètres au Nord de Şarkikaraağaç[17], mais aussi par une inscription latine de Şarkikaraağaç où apparaît l'expression *ciuitas Cillanensiun*

---

11 *SEG*, 31, 1187 : Γάιος Ἀνθέστιος / Κιλανεὺς Μηνὶ Ἀ[σ]- /καηνῷ εὐχήν.

12 *SEG*, 31, 1201.

13 Voir **cartes 3** et 4.

14 Comme on l'aura remarqué, les trois sanctuaires évoqués sont dans l'inscription précédés d'un sanctuaire d'Aphrodite ἐν ΤΙΜΙ̣Σ̣.ΝΩΙ, un toponyme dont la lecture pose difficulté ; cf. L. Zgusta, *KON*, p. 619, § 1338–3.

15 Strabon, XIII, 4, 13.

16 Pline l'Ancien, *N.H.*, V, 147.

17 *EJ*, p. 177, n° 176 = *MAMA*, VIII, 364 (photographie pl. 15, n° 364) = *I. Sultan Dağı*, 554. Il est probable que le début du texte nomme un [ἐπίτρο]πος, procurateur de la plaine Killanienne (W.M. Ramsay, *ABSA*, 1911–1912, pp. 77–79, n° XVI). Notons en outre qu'on a découvert à Çarıksaray une épitaphe dont la brièveté de la formulation invite à y voir un texte d'époque hellénistique (*MAMA*, VIII, 366 = *I. Sultan Dağı*, 550 ; L. Robert, *Hellenica*, XIII, p. 93).

(sic) qui permit à W.M. Calder de la localiser avec certitude[18] : d'après le texte, cette base de statue qui aurait été dédiée en 236 à Maximus, fils de l'empereur Maximin le Thrace[19], est remarquable d'une part lorsqu'on se souvient du peuplement thrace de Neapolis de Phrygie depuis l'époque hellénistique[20], d'autre part lorsqu'on constate que le court texte est rédigé avec un accusatif selon l'habitude grecque[21], mais un accusatif latin fautif avec une finale en *-n* au lieu de *-m*, ce qui confirme plus encore la prédominance de la langue hellénique sur le latin dans la région, même à proximité d'une grande colonie romaine, ici au IIIe siècle de notre ère[22]. Cependant, trois inscriptions néo-phrygiennes ont été découvertes dans la plaine Killanienne[23].

---

18 W.M. Calder, *AJA*, 36, 1932, pp. 453–454, n° 4 = *MAMA*, VIII, 348 = *I. Sultan Dağı*, 503 : *G. Iuliun Ve- /run Maximun / Caesara Au-/ g P F, ciu*[*i*]*ta- /s Cillanensiun*. C'est volontairement que je n'ai pas développé les abréviations, en laissant telles quelles les désinences constatées sur la pierre.

19 D. Kienast, op. cit., p. 185. L'auteur précise : « Augustustitel auf einigen Inschriften abusiv ! » ; c'est ce qui paraît être le cas ici, plus qu'une confusion entre Maximinus et son fils Maximus dans la gravure du texte, correcte en dehors des désinences (cf. *infra*). Cependant, ces approximations et la mention des épithètes *Pius Felix* (courantes dans les titulatures impériales depuis le règne de Macrin) ont conduit W.M. Calder à attribuer cette base à l'empereur Maximin le Thrace.

20 Sachant que cette dédicace latine de statue à Maximus est apparemment un cas unique non seulement en Anatolie, mais peut-être aussi pour tout l'Orient romain. En effet, les inscriptions latines gravées au nominatif ou au datif en l'honneur de Maximus se situent toutes en Occident, sauf sur deux milliaires de Cappadoce au nominatif (D.H. French, *RRMAM*, II, n° 563 à Mollahuseyin ; n° 858 = *AE*, 1977, 814, à Belkuyu) et sur deux autres millaires en Galatie au datif (D.H. French, *RRMAM*, II, n° 174 ; n° 328 = *AE*, 1985, 813). Pour les seules autres attestations au Proche-Orient *a priori*, au datif, cf. *AE*, 1902, 16 (à Naplouse, Palestine) et *AE*, 1971, 474 (Palestine également) ; *CIL*, III, 14154[1] = *ILS*, 5844 = *AE*, 1895, 177 (Arabie), ainsi qu'à Césarée Maritime. S'il ne s'agit pas d'une intéressante exception, cette constatation renforce l'appréciation de W.M. Calder qui reconnaît ici une base de statue dédiée à Maximin le Thrace (avec confusion de Maximinus et de Maximus), ce qui ne change pas l'interprétation que je fais de cette trouvaille en rapport avec le sentiment identitaire thrace, car les statues de Maximin le Thrace sont rares, surtout en Orient.

21 Pour des exemples analogues d'utilisation de l'accusatif « de dédicace » en latin, voir les dédicaces impériales encadrant le pont de Kiahta (*Cendere köprüsü*) en Commagène (*IGLS*, I, 38–44 ; cf. H. Bru, *Le pouvoir impérial*, pp. 34–35). Cf. aussi I. Mednikarova, « The accusative of the name of the deceased in Latin and Greek epitaphs », *ZPE*, 143, 2003, p. 121.

22 Voir le chapitre sur l'hellénisme à Antioche de Pisidie.

23 W.M. Calder, *AJA*, 36, 1932, p. 454, n° 6 = *MAMA*, VIII, 347 = O. Haas, op. cit., n° 94 = *I. Sultan Dağı*, 502, à Şarkikaraağaç ; *EJ*, p. 184, n° 186 = *MAMA*, VIII, 368 = O. Haas, op. cit., n° 27, à

Le nom même de la plaine est bien sûr intéressant. L. Zgusta a rassemblé plusieurs toponymes anatoliens anciens en *Kil-* : *Kilaraza* non loin de Laodicée du Lykos et de Denizli[24], *Kilbianon pedion* et *Killamena* en Lydie[25], *Kildara/Killara* en Carie[26], *Kilistra* en Lycaonie[27], ainsi que *Killa* en Mysie, dans une notice qui inclut Κιλλάνιον πεδίον, en Phrygie-Pisidie[28]. D'une manière complémentaire, l'anthroponymie en *Kil-* doit également être prise en compte : L. Robert s'y est intéressé dans une recherche liminaire, comme le montre une copieuse note infrapaginale[29] ; parmi l'inventaire proposé par L. Zgusta[30], on retiendra le nom féminin Κιλλανή attesté à Priène[31], Κιλλη (féminin) à Termessos de Pisidie[32], Κίλλης (masculin) en Mysie, Carie, Phrygie, Isaurie-Cilicie[33] et Κιλλᾶς en Isaurie[34]. Non loin, à Amlada, deux patronymes des ambassadeurs de la cité auprès des Attalides vers 160 av. J.-C. sont Κιλαριος et Κιλα[---][35]. Ces noms en *Kil-* issus de la culture hittito-louvite se retrouvent en fait à l'époque impériale romaine dans une bonne partie de l'Anatolie continentale et littorale[36]. Il est assez probable qu'ils aient pénétré le monde égéen jusqu'à Athènes par l'Ionie, l'Éolide, la Carie et la Mysie depuis une époque indéterminée, au plus tard à l'époque hellénistique. En effet, des documents bien plus anciens pro-

---

Eyüpler au Sud de Şarkikaraağaç, à ne pas confondre avec le village homonyme situé sur le territoire d'Antioche de Pisidie (cf. *WE*, p. 276, n° 394) ; *EJ*, p. 176, n° 175 = W.M. Calder, *JHS*, 31, 1911, p. 177, n° 26 = O. Haas, op. cit., n° 26 = *I. Sultan Dağı*, 555, à Çarıksaray, à environ 15 kilomètres au Nord de Şarkikaraağaç.

24 *EJ*, pp. 14–15, n° 12 ; L. Zgusta, *KON*, p. 258, § 508.

25 L. Zgusta, *KON*, p. 259, § 509 ; p. 261, § 512–2 ; J.& L. Robert, *Bull. épigr.*, 1976, pp. 543–544, n° 628.

26 L. Zgusta, *KON*, p. 259, § 510.

27 L. Zgusta, *KON*, pp. 259–260, § 511.

28 L. Zgusta, *KON*, pp. 260–261, § 512–1.

29 L. Robert, *Noms indigènes*, pp. 400–401, note 4.

30 L. Zgusta, *KPN*, pp. 230–232, § 607–608.

31 *I. Priene*, 270 ; L. Robert, *Noms indigènes*, p. 237 et note 11, où l'épigraphiste date cette base de statue de la basse époque hellénistique ; L. Zgusta, *KPN*, p. 231, § 607–17.

32 *TAM*, III, 1, 98 ; L. Zgusta, *KPN*, p. 231, § 607–14.

33 L. Zgusta, *KPN*, p. 231, § 607–13.

34 *SEG*, 6, 521 ; L. Zgusta, *KPN*, p. 231, § 607–16.

35 C.B. Welles, *Royal Correspondence*, p. 238, n° 54, lignes 2–3 ; L. Zgusta, *KPN*, p. 231, § 607–9 restitue pour Oprasatès le même patronyme Κιλα[ριου] (gén.) que pour Nalagloas, ce qui pourrait peut-être faire de ces ambassadeurs deux frères. Pour au moins une autre attestation de l'anthroponyme Κιλαριος dans cette même zone, à Seydişehir, cf. A.S. Hall, *AS*, 18, 1968, pp. 83–84, n° 41.

36 Voir par exemple Κιλοκαιρος à Philomelion (*I. Sultan Dağı*, 77), qui semble être un hapax relevé par Heberdey dans son journal.

venant de l'Est anatolien à l'époque hittite nous font par exemple connaître l'anthroponyme *Kilamuwa* pour un roi de Sam'al[37] ou encore *Kella* en Cappadoce pour un prêtre de Nérik[38]. Parmi les plus anciens toponymes de la Phrygie Parorée intérieure, on compte donc la plaine Killanienne et le pays d'Ouramma, qui donnent comme l'anthroponymie précitée l'impression de s'être répandus d'Est en Ouest dans la péninsule anatolienne au temps des rois hittites et de leurs vassaux[39].

Une inscription funéraire grecque du IIIe siècle de notre ère découverte à Şarkikaraağaç indique à cette époque l'existence d'une *tetrapolis* dont le personnage originaire d'Altada, Aur. Menestheus fils de Ménélas, petit-fils de Lucius, fut bouleute[40]. Plusieurs interprétations en furent données afin de nommer les quatre cités en question[41], mais ce que l'on devrait à mon sens retenir est que les quatre cités étaient Anaboura, Altada, Neapolis de Phrygie et enfin Killa(nion), le site majeur ancien qui donna son nom à la plaine (voir **carte 4**), certainement à mettre en rapport avec un des hüyüks répertoriés dans la zone, peut-être Karacayır Hüyük? à moins qu'il ne s'agisse de Tolca Hüyük au Nord du *tractus Orondicus*, à 5 km à l'Ouest de Kireli? Anaboura se situe au Sud-Ouest de la plaine Killanienne sur les contreforts orientaux du massif de l'Anamas et du Dedegöl Dağ, comme l'a identifiée J.R.S. Sterrett grâce à deux inscriptions mentionnant le *dèmos* d'Anaboura, en le rapprochant en outre du toponyme moderne Enevre[42]. Un domaine agricole au moins se situait non loin

---

37 E. Laroche, *Les noms des Hittites*, p. 93, n° 575. L'élément *-muwa* signifiant «force de, substance de».

38 Ibid., p. 93, n° 574.

39 Voir *WE*, p. 377, n° 548 (inscription d'Apollonia de Pisidie); C. Michel, «Nouvelles données de géographie historique anatolienne d'après des archives récentes de Kültepe», dans K. Strobel (éd.), op. cit., p. 238, 244, 245 (carte), 247, n. 22 à propos du toponyme *Hurrama* resitué par l'auteur dans l'Anti-Taurus à une cinquantaine de kilomètres au Sud-Est de Kaniš; cf. *supra*.

40 *EJ*, p. 183, n° 185 = W.M. Calder, *AJA*, 36, 1932, p. 453, n° 3 = *MAMA*, VIII, 349.

41 Voir le point dans G. Labarre, M. Özsait & N. Özsait, *Anatolia Antiqua*, 15, 2007, pp. 113–115, avec carte p. 114, fig. 1.

42 *WE*, p. 199, n° 328 (au village de Salur, à l'Est d'Enevre); pp. 206–212, n° 339 (au village d'Ördekçi, au Nord d'Enevre) et p. 203. Une troisième inscription mentionnant le *dèmos* d'Anaboura semble avoir été déplacée puisqu'elle fut retrouvée à Fele, près de l'angle Nord-Est du lac Karalis (*WE*, pp. 193–194, n° 317). Cette Anaboura de la plaine Killanienne ne doit pas être confondue avec Anaboura de Pamphylie (citée dans W.M. Calder, *AJA*, 36, 1932, p. 453, n° 3 = *MAMA*, VIII, 349 mentionnée *supra*), ni avec celle où Cn. Manlius Vulso fit étape au Nord du Sultan Dağ en 189 av. J.-C. alors qu'il se dirigeait vers la Phrygie centrale (Tite-Live, XXXVIII, 15).

d'Enevre[43], et une *kômè* est mentionnée dans un texte d'Örenköy, à une vingtaine de kilomètres au Nord d'Enevre[44]. Le toponyme Altada est donné par l'ethnique d'Aur. Menestheus, et il est probable que le site soit celui de Zengibar Kalesi, sur les contreforts occidentaux du Sultan Dağ, à une vingtaine de kilomètres au Nord de Şarkikaraağaç, car une enceinte fortifiée, des sanctuaires et de la céramique des époques hellénistique et impériale y ont été prospectés[45], alors qu'un nombre significatif d'inscriptions y furent découvertes dès le XIXe siècle. Un *téménos* (37.50 × 37.30 m) y a été localisé mais on n'en connaît pas l'attribution, pas davantage que pour le sanctuaire dont il est question sur le territoire d'Anaboura d'après une inscription de Salur[46]. Neapolis de Phrygie est une fondation hellénistique sise à proximité de l'angle Nord-Est du lac Karalis (lac de Beyşehir), comme nous l'avons déjà évoqué[47], qui devint évêché puis archevêché à partir de l'Antiquité tardive[48]. Killa(nion), le site historiquement le plus influent sur la longue durée et le plus central, qui a donné son nom à la plaine pour ces motifs, semble être à rechercher à Şarkikaraağaç ou ses alentours, puisque la localité turque moderne a fourni l'inscription mentionnant *ciuitas Cillanensiun*[49], ainsi que bien d'autres textes et des sculptures d'excellente facture aux IIe–IIIe siècles de notre ère[50]. Le lieu est central sur bien des points, et l'on note que le tombeau du bouleute de la *tetrapolis* Aur. Menestheus fut retrouvé à Şarkikaraağaç, bien qu'il fût originaire d'Altada.

---

43 Cf. *WE*, p. 198, n° 325.

44 *WE*, pp. 215–216, n° 344. On ne s'étonnera donc pas d'y trouver des vestiges (cf. G. Labarre, M. Özsait & N. Özsait, *Anatolia Antiqua*, 15, 2007, p. 115).

45 Voir G. Labarre, M. Özsait & N. Özsait, *Anatolia Antiqua*, 15, 2007, pp. 120–128.

46 *WE*, p. 202, n° 332.

47 Voir A. Maiuri, *Nuova Silloge epigrafica di Rodi e Cos*, Firenze, 1925, p. 73, n° 97 ; L. Robert, *Études épigraphiques et philologiques*, pp. 260–265 et *Villes d'Asie Mineure*, pp. 414–415 ; G.M. Cohen, *Hellenistic Settlements*, pp. 348–349 ; selon D.H. French, *AS*, 34, 1984, p. 11, le site principal de Neapolis de Phrygie serait à situer sur/près de la localité turque moderne d'Iznebolu / Isnebolu, dans les alentours de Kireli. Notons qu'une inscription très mutilée de Kireli (dans le *tractus Orondicus*) débutant par Νεα[---] a incité certains (dont W.M. Ramsay) à y voir une mention de Neapolis (H.S. Cronin, « First Report of a Journey in Pisidia, Lycaonia and Pamphylia », *JHS*, 22, 1902, p. 108, n° 20), mais il pourrait tout aussi bien s'agir d'un anthroponyme. Dans cette optique, l'influence des cités de la plaine Killanienne débordait jusqu'à la plaine du *tractus Orondicus* qui longeait le rivage oriental du lac Karalis en incluant le Monastir Dağ.

48 K. Belke & N. Mersich, *Tabula Imperii Byzantini*, 7. *Phrygien und Pisidien*, Wien, 1990, p. 347.

49 W.M. Calder, *AJA*, 36, 1932, pp. 453–454, n° 4 = *MAMA*, VIII, 348 = *I. Sultan Dağı*, 503.

50 Comme celles aujourd'hui conservées au musée d'Isparta (voir fig. 26 a-b-c-d). Les sarcophages paraissent porter la marque des ateliers de sculpture de Dokimeion.

Le territoire Killanien était surveillé par des orophylaques comme nous le prouve une inscription pour Attalos[51], sans doute particulièrement la zone montagneuse du Sultan Dağ, puisqu'un autre orophylaque nommé Sousou est connu sur le versant oriental à Hadrianopolis de Lycaonie au IIIe siècle[52]. L'adjuration gravée sur le sarcophage d'Attalos afin de protéger son tombeau «par le dieu ouranien» anonyme ouvre la porte à quelques conjectures, et si L. Robert propose d'y voir peut-être Mèn Ouranios (sans justification particulière)[53], on pourrait songer au Zeus évoqué par le *prostagma* d'Antiochos III à Philomelion en rapport avec la plaine Killanienne, derrière lequel se trouverait éventuellement le vieux dieu hittite de l'orage, Tarhunt, en raison de l'histoire des lieux. Les cités riveraines pouvaient s'entendre afin de contrôler leurs territoires par des patrouilles, puisque nous connaissons l'existence d'un παρα[φ]ύλαξ Ἀντιοχ[έ]ων καὶ Κιλλανί[ο]υ Πεδίου officiant dans les deux plaines adjacentes, celle d'Antioche de Pisidie et la plaine Killanienne[54]. Sur ce point, comme nous l'avons déjà évoqué, il est possible que la limite entre les deux plaines aux époques hellénistique et impériale romaine ait été l'affluent de l'Anthios (Yalvaç çay) le plus méridional, à savoir le Yukarıçamlıca Deresi, s'écoulant dans un axe Est-Ouest entre le Sultan Dağ et la localité moderne de Madenli, en passant par Dedeçam dans son cours supérieur[55]. Dans cette optique, Zengibar Kalesi, où je propose de situer Altada, se trouve exactement à mi-chemin entre Dedeçam et Şarkikaraağaç. Selon la configuration spatiale qui vient d'être présentée, quatre territoires se répartiraient d'une manière assez équilibrée la plaine Killanienne, Anaboura pour l'Ouest, Killa(nion) pour le centre, Altada pour le Nord-Est, Neapolis pour le Sud-Est. Le massif du Kızıl Dağ situé vers le centre-Sud de la plaine Killanienne délimitait sans doute à cet endroit les territoires d'Anaboura, de Neapolis et de Killa(nion). Environ à mi-chemin entre Şarkikaraağaç et Kireli se trouve un ensemble de collines et des escarpements, le Monastir Dağ, que l'on franchit par une passe située

---

51 *MAMA*, VIII, 354 = *I. Sultan Dağı*, 509. Cf. L. Robert, *Hellenica*, XIII, pp. 98–103; C. Brélaz, *La sécurité publique*, p. 404, E5. L'inscription a de bonnes chances de dater du IIe siècle environ, avant 212, en raison de l'absence du gentilice impérial *Aurelius*.

52 Inscription découverte à Doğanhisar: *EJ*, p. 166, n° 156 = *I. Sultan Dağı*, 230; C. Brélaz, *La sécurité publique*, p. 403, E2.

53 L. Robert, *Hellenica*, XIII, p. 103.

54 *SEG*, 31, 1201. Sur les paraphylaques en Asie Mineure, cf. C. Brélaz, *La sécurité publique*, pp. 123–145.

55 Sachant qu'on a trouvé à Dedeçam deux milliaires (*EJ*, pp. 178–180, n° 178–181; D.H. French, *RRMAM* II, n° 383–384). Pour les détails, voir ce qui concerne le Sud du territoire d'Antioche de Pisidie, avec la **carte 4** et l'**image satellitale 3**.

à environ 3 km au Nord-Est du lac Karalis, près de Yassıbel : c'est cet ensemble orographique déjà décrit par des voyageurs du XIXe siècle (Hamilton et Sarre) qui sépare la plaine Killanienne et le *tractus Orondicus* au sens géographique[56].

2 Le *tractus Orondicus* et le pays des Orondeis

Le *tractus Orondicus* est cette langue de territoire qui s'étend entre le lac Karalis et la chaîne montagneuse du Sultan Dağ, de Neapolis de Phrygie et du Monastir Dağ au Nord-Ouest jusqu'au seuil de la Lycaonie au Sud-Est, entre Mistea (près de Beyşehir)[57] et Pappa-Tiberiopolis, près de Yunuslar (voir **carte 1**)[58]. De cette dernière cité, on accède à Hadrianopolis de Lycaonie (près de Doğanhisar) et à Philomelion (Akşehir) vers le Nord, à Ikonion vers l'Est. L'histoire qui précéda le IIe siècle av. J.-C. nous est mal connue par les sources écrites, mais le contexte archéologique est marqué par de nombreux hüyüks qui ont façonné les toponymes turcs modernes, puisqu'un village situé à 5 km à l'Est de Kireli s'appelle Hüyük et qu'il existe même une Hüyük yolu (« route des *tumuli* ») longeant le *tractus Orondicus* en reliant Hüyük à Yunuslar. À l'Âge du Bronze Ancien, deux hüyüks sont répertoriés dans cette zone[59], Eflatun pınar Hüyük (n° 53) et Beyşehir Hüyük C (n° 54), alors que pour le IIe millénaire, J. Mellaart signale à Tolca Hüyük (près du Nord-Est du lac de Beyşehir) ce qu'il considère comme une capitale régionale, non loin du hüyük de Kireli (5 km plus à l'Est, vers les pentes occidentales du Sultan Dağ) et de celui de Küladasi sur une île du lac à environ dix kilomètres au Sud de Kireli[60]. On note en tout cas que la disposition du Tolca Hüyük au bord du lac de Beyşehir en vis-à-vis du Kireli Hüyük situé au pied de la pente occidentale du Sultan Dağ, à 5 km plus à l'Est du premier, permet de contrôler la passe dans sa totalité, ce qui montre en cet endroit un indéniable souci stratégique (et peut-être économique) dès de hautes époques. Un extraordinaire monument hittite datable entre la fin du XIIIe et le début du XIIe siècle av. J.-C. sous les règnes de Tuthaliya IV et Suppiluliuma II existe à Eflatun pınar, près de Sadıkhacı, à une quinzaine de kilomètres au Nord de Beyşehir : il s'agit d'un bassin sacré surmonté d'un étonnant ensemble sculpté en haut relief figurant des personnages divins (dont certains semblent por-

56 L. Robert, *Hellenica*, XIII, p. 88 et 91.

57 A.S. Hall, « The site of Misthia », *AS*, 9, 1959, pp. 119–124.

58 Sur la région, sa topographie et ses inscriptions, voir L. Robert, *Hellenica*, XIII, pp. 73–87.

59 J. Mellaart, *AS*, 4, 1954, p. 192, carte 3.

60 J. Mellaart, « The Late Bronze Age monuments of Eflatun pınar and Fasıllar near Beyşehir », *AS*, 12, 1962, p. 117.

ter la voûte céleste) et sûrement de hauts dignitaires ornés d'une sorte de tiare[61]; une inscription royale hiéroglyphique hittito-louvite paraît avoir été gravée à cet endroit, ce qui n'étonne nullement[62]. On note que les orthostates à bossage qui constituent aujourd'hui les margelles du bassin paraissent être d'époque hellénistique. Comme l'indique le toponyme moderne, la région est riche en sources, la qualité et l'abondance de l'eau coucourant aux magnifiques qualités édaphiques de sols très propices à l'agriculture céréalière comme à l'arboriculture : ce sont exactement ces lieux qui ont accueilli autour de Kireli un domaine impérial à l'époque augustéenne, nous y reviendrons.

Des circonstances à vrai dire dramatiques nous font connaître le destin des Orondeis à partir de l'impitoyable campagne militaire menée en Asie Mineure par le consul Cn. Manlius Vulso en 189 av. J.-C. à l'occasion de sa guerre contre les Galates, laquelle fut en réalité du côté romain un prétexte pour piller et explorer en profondeur l'*hinterland* anatolien en vue de projets ultérieurs. Les armées et les généraux romains étant précédés de leur réputation, les Orondeis n'attendirent pas pour envoyer au corps expéditionnaire « occidental » et à son chef une ambassade qui visait à reconnaître la suprématie de Vulso : un « pacte d'amitié » fut donc conclu et accepté par le général romain au prix négocié de deux cents talents[63]. Cet acte évitait donc le massacre des Orondeis tout en signifiant clairement leur soumission à Rome, cela à une date relativement haute. Non content de l'avoir rançonné, Vulso instrumentalisa ce peuple, puisque les Orondeis servirent ensuite de médiateurs entre Romains et Galates pendant la guerre qui fit rage en Phrygie centrale[64]. Q. Minucius Thermus et L. Manlius se rendirent même en personne à Oroanda au nom de Rome[65]. D'après Tite-Live, certains commissaires romains tels que L. Furius Purpurio et L. Aemilius Paulus, qui accompagnaient Cn. Manlius Vulso lorsqu'il dut rendre compte de sa campagne à son retour à Rome, critiquèrent avec véhémence le fait que le consul s'en soit pris à des peuples aussi pacifiques que les Orondeis[66]. Ces derniers eurent peut-être un peu de répit ensuite,

61 Voir fig. 27.

62 Voir notamment J. Mellaart, *AS*, 12, 1962, pp. 111–117 ; A.S. Özenir, « Eflatunpınar Hitit Anıtı 1996 yılı Temizlik ve Kazı Çalışmaları », *VIII. Müze Kurtama Kazıları Semineri*, Ankara, 1997, pp. 135–157 ; P. Neve dans T. Richter, D. Prechel, J. Klinger (éds), *Kulturgeschichten : Altorientalistische Studien für Volker Haas zum 65. Geburtstag*, Saarbrücken, 2001, pp. 291–293.

63 Tite-Live, XXXVIII, 18, 2 ; Polybe, XXI, 41, 7 et 43, 1.

64 Tite-Live, XXXVIII, 19, 1.

65 Tite-Live, XXXVIII, 39, 1. Sur le toponyme, cf. L. Zgusta, *KON*, pp. 445–447, § 946–1.

66 Tite-Live, XXXVIII, 45, 9.

passant cependant sous le contrôle théorique de Pergame en 188 av. J.-C. à la faveur de la défaite d'Antiochos III et du traité d'Apamée, mais une autre guerre galatique se déroula en 168–166 av. J.-C. entre les Attalides et les Celtes d'Asie[67] : la documentation indique que Selge[68] et Amlada[69] appuyèrent les Galates, cette dernière cité étant voisine de Mistea, principal établissement urbain des Orondeis avec Pappa. En raison d'une forte pression géopolitique ambiante, les Orondeis ayant aussi participé à des pourparlers avec les Galates face à Rome en 189 av. J.-C., il est possible qu'ils aient pris parti face à Pergame au début des années 160 avant notre ère dans le contexte de la guerre galatique en cours, parce que la fin d'une lettre qui précède celle d'Attale à Amlada mentionne des ambassadeurs des cités voisines de Mistea et Vasada visiblement envoyés aux Attalides[70]. Une neutralité des Orondeis semble avoir été délicate à tenir en raison de la situation spatiale, régionale et stratégique de leurs territoires. Toujours est-il que les Attalides qui désiraient sécuriser et contrôler étroitement l'intérieur de la Phrygie Parorée face aux incursions galates installèrent manifestement vers cette époque des colons thraces au Nord du *tractus Orondicus*, fondant possiblement Neapolis de Phrygie[71]. Les sources littéraires disponibles se font ensuite silencieuses, jusqu'au siècle suivant.

En 63 av. J.-C. en effet, un discours de Cicéron nous informe que le consul romain de 79 av. J.-C. P. Servilius Vatia Isauricus soumit les Orondeis entre 78 et 74 av. J.-C., leurs territoires étant incorporés à l'*ager publicus*[72]. Dans le contexte d'une grande puissance et des nombreuses prérogatives politiques, fiscales et spatiales de la province romaine d'Asie depuis 129 av. J.-C., plus encore dans la région qui nous intéresse depuis les guerres mithridatiques qui virent en 85–84 av. J.-C. l'incorporation d'Apollonia de Pisidie, mais aussi de zones phrygiennes situées au Nord du Karakuş Dağ, comme autour d'Akmoneia[73], les territoires des Orondeis furent manifestement incorporés dans ce grand ensemble administratif sénatorial. Sur ce point, Philomelion fut siège du *conventus* de

67 Voir Polybe, XXX, 1, 1–2 ; XXX, 3, 2.

68 Polybe, XXXI, 1, 1–2 ; Trogue Pompée, *Prologue*, 34.

69 Qui fut sanctionnée par les Attalides : cf. C.B. Welles, *Royal Correspondence*, pp. 237–241, n° 54.

70 H. Swoboda, J. Keil & F. Knoll, *Denkmäler aus Lykaonien, Pamphylien und Isaurien*, n° 74 ; cf. R. Flacelière & P. Roussel, *Bull. épigr.*, 1936, p. 386.

71 Voir *supra* le chapitre consacré aux Thraces et Lyciens en Phrygie Parorée.

72 Cicéron, *De lege agraria*, II, 50. Sur l'itinéraire de la campagne d'Isauricus et la seconde soumission des Orondeis à Rome, cf. R. Syme, *Anatolica*, pp. 211–212.

73 W. Leschhorn, *Antike Ären*, pp. 263–265. Voir **carte 1**.

la province romaine d'Asie au plus tard au milieu du Ier siècle de notre ère[74], mais le contexte historique et spatial infléchit l'idée d'une avancée de cette entité administrative jusqu'à la cité du piémont oriental du Sultan Dağ au même moment des guerres mithridatiques que pour Apollonia et Akmoneia. Dans cette optique, on comprend que les opérations militaires et diplomatiques menées par Isauricus pour obtenir la soumission définitive des Orondeis ne furent qu'un prolongement délibéré de l'encerclement de l'intérieur de la Phrygie Parorée par Rome moins d'une dizaine d'années après la paix de Dardanos. La plaine d'Antioche de Pisidie et la plaine Killanienne n'étaient encore pas soumises officiellement à Rome et furent pendant une partie du premier siècle av. J.-C. incluses dans le royaume de Galatie jusqu'à son annexion en 25 avant notre ère, à la mort du roi Amyntas.

C'est alors que le *tractus Orondicus* entra dans une nouvelle période de son histoire, car les deux plaines précitées furent annexées par M. Lollius à la nouvelle province impériale romaine de Galatie créée en 25 av. J.-C., qui formait à cet endroit une enclave dans la province sénatoriale d'Asie, à laquelle Philomelion appartenait toujours. Or une inscription de Rome découverte près de la *via Labicana* signalée mais non commentée par L. Robert nous fait connaître un *proc*(*urator*) *Orondici* qui était un affranchi impérial ayant auparavant exercé la fonction de *vestitor*[75]; bien que le texte soit en partie restitué, on note qu'Ama[76] et Abucia[77] sont deux anthroponymes qui paraissent directement liés à la Phrygie. La teneur de ce texte est confirmée par une inscription grecque de Kireli où apparaît Théophilos, ἐπίτροπος lui aussi affranchi impérial[78]: L. Robert a donc conclu qu'un domaine impérial se trouvait à Kireli[79], en suggérant que les bornes découvertes entre Sevincik et Eflatun pınar en marquaient la limite au Sud-Ouest, dans ce cas sans doute avec le territoire de la cité orondienne de

74 Pline l'Ancien, *N.H.*, V, 95; L. Robert, *Hellenica*, VII, pp. 224–226; C. Habicht, *JRS*, 65, 1975, pp. 69–70.

75 *AE*, 1927, 104: *V*(*ivus*) *d*(*is*) [*M*(*anibus*)] / *Ama*[*m*] / *Aug*(*usti*) *lib*(*ertus*) / *vestitor Augu*(*sti*) / *proc*(*urator*) / *Orondici* / *Abuciae Hori* / *mar*[*itae*] / *b*(*ene*) [*m*(*erenti*)]. Le terme *vestitor* peut s'appliquer au tailleur ou à celui qui habille. Sur ce type d'affranchis impériaux, voir G. Boulvert, *Domestique et fonctionnaire sous le Haut-Empire*, Paris-Besançon, 1974, p. 125 et 148.

76 L. Zgusta, *KPN*, p. 55, § 57–1; *MAMA*, V, 40 (à Dorylaion). Ce *Lallname* féminin était déjà attesté chez les Hittites.

77 *Abucia* est notamment attesté dans la péninsule ibérique (*CIL*, II, 2626).

78 Et qui a laissé une inscription pour son *threptos* Kalligenès: G. Radet & P. Paris, « Inscriptions de Pisidie, de Lycaonie et d'Isaurie », *BCH*, 10, 1886, pp. 502–503, n° 4 = *EJ*, p. 185, n° 188 = *IGR*, III, 243 = *SEG*, 6, 451 = *MAMA*, VIII, 341.

79 L. Robert, *Hellenica*, XIII, pp. 80–84.

Mistea[80]. Toujours selon L. Robert, à l'image de Iulius Marcellus, des *stationarii*, soldats détachés de leur unité, surveillaient le domaine impérial et le *tractus Orondicus*[81]. Comme nous l'avons évoqué, ce territoire très fertile et bien situé dont l'histoire remontait aux rois hittites échut directement au *patrimonium* d'Auguste dès 25 av. J.-C.[82] tout en étant manifestement incorporé à la nouvelle province impériale de Galatie, car d'une part cela créait une continuité spatiale avec la plaine Killanienne fraîchement annexée, d'autre part la province sénatoriale d'Asie qui était déjà très vaste ne dut pas objecter à son désaisissement du territoire orondien conquis par Isauricus. Le nouvel État impérial a logiquement aménagé les communications régionales en faisant passer par Kireli la *via Sébastè* dont les travaux furent supervisés par Cornutus Aquila en 6 avant notre ère[83]. Les données épigraphiques, l'onomastique et la toponymie du pays des Orondeis[84] montrent que les empereurs julio-claudiens furent particulièrement attentifs à cette région et à ses habitants.

À commencer naturellement par la cité de Pappa-Tiberiopolis. Pappa est un vieux toponyme local[85], à mettre en relation avec le Lallname *Papas* très répandu en Phrygie et en Lycaonie[86]. Le territoire de cet établissement était centré à proximité de la localité turque moderne de Yunuslar, qui a livré au Sud de l'extrémité la plus méridionale du Sultan Dağ les plus importantes inscriptions donnant le nom de Pappa-Tiberiopolis. Sur son territoire passait la

---

80 H.S. Cronin, *JHS*, 22, 1902, pp. 104–105 ; L. Robert, *Hellenica*, XIII, p. 87. À la série signalée par H.S. Cronin, il convient d'ajouter A.S. Hall, *AS*, 18, 1968, p. 68, n° 7, près de Sarıköy.

81 *EJ*, pp. 184–185, n° 187 = *IGR*, III, 242 et 1470 = *SEG*, 6, 450 = *MAMA*, VIII, 340 ; L. Robert, *Hellenica*, XIII, pp. 79–80 ; id., *Études anatoliennes*, Paris, 1937, p. 285 ; J. & L. Robert, *Bull. épigr.*, 1958, p. 322, n° 469.

82 À titre de parallèle, les célèbres forêts de cèdres du mont Liban que l'on trouvait dans l'arrière-pays phénicien de Tyr et de Sidon appartinrent par privilège royal aux souverains assyriens et babyloniens bien avant de devenir des domaines impériaux spécifiques à l'époque romaine. L'inspiration de ce type de pratique politique, symbolique et matérielle d'appropriation de l'oekoumène et de ses ressources est transparente.

83 On a trouvé à Kireli un milliaire illisible (H.S. Cronin, *JHS*, 22, 1902, pp. 108–109 = D.H. French, *RRMAM*, II, n° 640) qui s'insère dans la série de ceux du *tractus Orondicus* (cf. D.H. French, *RRMAM*, II, n° 633–636 ; 663–665).

84 Ptolémée, V, 4, 9 ; dans le passage de Pline l'Ancien, *N.H.*, V, 147, les Orondeis sont inclus dans une entité qui est celle de la province romaine de Galatie ; cf. aussi W. Ruge, *RE*, XVIII, 1 (1939), s.v. « *Oroandeis* », col. 1130–1132 et R. Syme, *Anatolica*, pp. 180–181. Les Orondeis émigrèrent : voir leurs attestations à Rhodes et à Athènes grâce à L. Robert, « Villes de Carie et d'Ionie dans la liste des théorodoques de Delphes », *BCH*, 70, 1946, pp. 521–523.

85 L. Zgusta, *KON*, p. 469, § 1003–3 (neutre pluriel) ; Ptolémée, V, 4, 9–12.

86 L. Zgusta, *KPN*, pp. 406–408, § 1199–1.

via Sébastè qui fut construite en 6 av. J.-C. sous l'égide de Cornutus Aquila, comme en témoignent les milliaires trouvés à Yunuslar[87], à mettre en corrélation avec les contemporains découverts à Selki (à une quinzaine de kilomètres à l'Ouest de Yunuslar), lesquels étaient installés à 44 et 45 mille pas du *caput viae* Antioche de Pisidie[88], non loin des limites supposées entre le domaine impérial du *tractus Orondicus* et le territoire civique de Mistea. Pappa, qui commandait l'entrée septentrionale du corridor formé par le *tractus Orondicus*, a été refondée au nom de l'empereur Tibère, cet événement étant pour certains à mettre en rapport avec des bienfaits impériaux consécutifs au séisme destructeur de l'année 17 de notre ère[89]. C'est un peu plus tard sous l'empereur Claude que la cité commandant en vis-à-vis l'entrée méridionale du *tractus Orondicus* fut elle aussi refondée, sous l'appellation de Klaudiokaisareia-Mistea (Beyşehir), dans l'angle Sud-Est du lac Karalis[90]. La cité de Pappa-Tiberiopolis dédia une statue à Vespasien[91], puis à Trajan comme on le sait par un texte grec mutilé mentionnant la *boulè* et le *dèmos*[92], ainsi qu'à un gouverneur anonyme de Galatie sous le règne de ce même empereur, entre 102 et 114[93]. Trois importantes inscriptions grecques à mettre en regard nous aident ensuite à comprendre l'histoire de la cité : l'une d'elles, non datée, montre la *boulè* et le *dèmos* honorant un grand-prêtre (sans précision) nommé Orestès (A)[94]; une autre, également non datée, voit « le *koinon* et la *boulè* et le *dèmos* des Orondiens » honorer d'une statue le grand notable T. Iulius Quadratus Leônia, curateur de la cité et grand-prêtre de Dionysos (B)[95]; une troisième nous montre Pappa por-

87 H.S. Cronin, *JHS*, 22, 1902, p. 102, n° 7.

88 Ibid., p. 105, n° 11–12 ; cf. D.H. French, *RRMAM*, II, n° 663–665.

89 Lequel détruisit au moins un douzaine de cités, surtout en Ionie, en Éolide et en Lydie (Tacite, *Annales*, II, 47).

90 Voir A.S. Hall, *AS*, 9, 1959, p. 119, d'où *SEG*, 18, 564: Κλαυδιοκαισα- / ρέων Μιστεα-/ νῶν Ὀρονδέων / βουλὴ δῆμος / Τιβέριον Κλαύ- / διον Κουρβούλω- / νος υἱὸν Ὅπλωνα / τειμῆς ἕνεκεν. Cf. *infra*.

91 *MAMA*, VIII, 330.

92 A.S. Hall, *AS*, 18, 1968, pp. 63–64, n° 2.

93 H.S. Cronin, *JHS*, 22, 1902, p. 101, n° 5 ; *IGR*, III, 1469. Pour la datation, voir D. Kienast, op. cit., pp. 122–124. C. Iulius Quadratus Bassus, qui fut gouverneur de Galatie entre 107 et 111 (*AE*, 1933, 201 = *AE*, 1934, 176 = *I. v. Perg.*, VIII, 3, n° 21 ; E. Dąbrowa, *The Governors of Roman Syria from Augustus to Septimius Severus*, pp. 85–88), pourrait être le personnage honoré.

94 *MAMA*, VIII, 332 : [Τιβεριοπολι]-/ [τ]ῷν Παππ̣η̣[νῶν] / Ὀρονδέων ἡ β[ου]-/ λὴ καὶ ὁ δῆμο[ς]/ Ὀρέστην Τειμ[ο]-/ θέου ἀρχιερέ[α].

95 *MAMA*, VIII, 333 : τὸ κοινὸν Ὀρον-/ δέων καὶ ἡ βου-/ λὴ καὶ ὁ δῆμ[ος] / τ. Ἰούλιον Κουα-/ δρᾶτον Λεωνίαν / ἄνδρα ἀγαθὸν καὶ / εὔνουν τῇ πόλει λο-/ γιστὴν καὶ ἀρχι[ε]-/ ρέα καὶ εἱρέα Διο-/ νύσου

tant le titre de *Metropolis* honorer d'une statue l'empereur Sévère Alexandre (222–235) [C][96]. La divinité concernant le grand-prêtre du texte A n'est pas précisée car elle est censée être connue et évidente pour les familiers de la cité, mais on pourrait évoquer Dionysos en raison de la grande-prêtrise du texte B, ou le culte impérial, ou à la rigueur Mèn d'après les monnaies frappées par Pappa-Tiberiopolis sous Antonin le Pieux[97]. L'inscription B est essentielle, surtout lorsqu'on met en rapport le *koinon* et le titre de *Metropolis* obtenu au plus tard sous Sévère Alexandre (C), parce qu'il est avéré que ces deux éléments sont directement liés à l'organisation locale et régionale du culte impérial[98], comme on l'a constaté ailleurs en Orient. Savoir de quel *koinon* il s'agit précisément est difficile ; l'histoire de l'avancée de Rome au pays des Orondeis et dans les alentours indique que nous nous situons dans la province impériale de Galatie qui devint une immense circonscription administrative dès sa création et jusqu'au IIe siècle de notre ère, mais notre documentation ne permet pas de définir nommément un groupe officiel de cités ayant constitué un *koinon* régional, parce que l'histoire et le peuplement du pays des Orondeis sont notamment issus de contacts anciens entre Phrygiens, Pisidiens et Lycaoniens[99]. On songe à l'influente éparchie de Galatie pour le culte impérial[100], mais d'un point de vue plus local, on pourrait penser à un *koinon* regroupant les cités de la plaine Killa-

---

καὶ τὰς λοι-/ πὰς πάσας λειτουρ-/ γίας ἐνδόξως / [σ]ῠν̣τελέσαντα / [πάσ]ης ἀρε̣τῆ̣ς / [ἕνε]κεν τὸν ἴδι-/ [ον ἑαυ]τῶν ε̣ὐερ-/ [γέτην].

96 A.S. Hall, *AS*, 18, 1968, pp. 62–63, n° 1 : [Αὐτοκράτορα Καίσαρα Μᾶρκον] / [Αὐρήλιον Σεουῆρ]ο̣ν Ἀ̣λ̣έ̣ξ̣α̣ν̣δ̣ρ̣ο̣ν̣ Σεβ-/ [αστὸν Εὐσεβῆ] Εὐτ̣υχῆ ἡ μητρόπολις / [τοῦ Ὀρο]ν̣δικοῦ Παππα (version 2 de restitution proposée par l'éditeur). Sévère Alexandre fut également honoré à Ariassos, où une base de statue au moins fut retrouvée sur l'arc honorifique qui s'y dresse (cf. A. Schulz, « Ariassos, eine hellenistisch-römische Stadt in Pisidien », dans E. Schwertheim [dir.], *Forschungen in Pisidien*, Asia Minor Studien 6, Habelt, Bonn, 1992, p. 38).

97 H. von Aulock, *Münzen*, I, pp. 117–118, n° 1149–1173.

98 Ce que L. Robert n'avait pas appréhendé (*Hellenica*, XIII, p. 76), mais il est vrai que le titre de *metropolis* porté par la ville ne fut connu que par la publication épigraphique ultérieure d'A.S. Hall, en 1968 (cf. *supra*).

99 De fait, la documentation épigraphique de l'Orient romain nous montre que les *koina*, éparchies du culte impérial et les limites provinciales (d'ailleurs évolutives) ne coïncident pas et se chevauchent souvent en raison de la complexité de l'histoire locale et des pratiques administratives de l'État romain : il est donc parfois un peu vain de spéculer sur les découpages de ces circonscriptions religieuses, administratives et politiques en l'absence de documents écrits fiables ou en se basant sur des sources littéraires et poétiques qui ne s'intéressent aucunement à ces questions.

100 Voir M. Vitale, *Eparchie und Koinon in Kleinasien von der ausgehenden Republik bis ins 3. Jh. n. Chr.*, Asia Minor Studien 67, Habelt, Bonn, 2012, pp. 129–132.

nienne et celles des Orondeis. Nous avons vu que Pappa-Tiberiopolis mena une politique civique assez active sous Trajan en direction du pouvoir central, dont découle à mon sens clairement le texte B : d'une part les premières curatèles de cité débutent sous Trajan[101] et le pouvoir central a confié ici à l'époque antonine la charge de *logistès* à un grand notable de confiance dont la nomenclature renvoie à une citoyenneté obtenue ou par sa famille dès les Julio-Claudiens (gentilice), ou plutôt par l'intermédiaire d'un des deux très influents gouverneurs de Galatie originaires de Pergame, C. Antius Aulus Iulius Quadatrus (en 82–83)[102] ou C. Iulius Quadratus Bassus (entre 107 et 111)[103], qui semble être un excellent candidat pour l'inscription acéphale citée *supra* ; d'autre part, outre le fait que ces deux gouverneurs furent très proches des empereurs Trajan et Hadrien, on sait que ce dernier oeuvra à créer des *koina* culturellement et historiquement cohérents en Orient[104], sachant qu'il fit une tournée dans la région, s'arrêtant à Apamée de Phrygie, mais aussi sans doute à Antioche de Pisidie et à Ikonion durant l'été de l'année 129[105], étapes lors desquelles il a facilement pu recevoir une délégation des Orondeis et d'autres communautés des environs, puisqu'est alors apparue à proximité plus au Nord une Hadrianopolis de Lycaonie (près de Doğanhisar) ; par ailleurs la mention de la grande-prêtrise de Dionysos confirme l'influence de la politique religieuse antonine au début du IIe siècle par la grande intrication qui existait entre le culte impérial et le culte dionysiaque à Antioche de Pisidie, à Pergame (autour de Dionysos Kathègémon), ici à Pappa-Tiberiopolis, ou dans d'autres régions de l'empire[106]. En bref, Pappa-Tiberiopolis est devenue un centre du culte impérial pour les Orondeis sous les Antonins, sans doute dès le début du IIe siècle, ce que confirme le titre

101 F. Jacques, *Les curateurs des cités dans l'Occident romain de Trajan à Gallien*, Nouvelles Éditions Latines, Paris, 1983, pp. 19–22, n° 1: notice de L. Caesennius Sospes, gouverneur de Galatie bien connu par l'inscription d'Antioche de Pisidie *CIL*, III, *Suppl.* 6818 = *ILS*, 1017.

102 Voir E. Dąbrowa, *The Governors of Roman Syria from Augustus to Septimius Severus*, pp. 79–81 ; il fut aussi gouverneur de Lycie-Pamphylie (ca. 89–93), et de la province d'Asie (ca. 109–110).

103 Voir E. Dąbrowa, *The Governors of Roman Syria from Augustus to Septimius Severus*, pp. 85–88. Les deux gouverneurs en question furent très liés aux thiases dionysiaques d'Asie Mineure. Sur la méfiance que cela suscita chez Trajan à propos des affaires de Bithynie, voir Pline le Jeune, *Lettres*, X, 34, 1 ; 56–57.

104 Sur les *koina*, les éparchies du culte impérial et le titre de *metropolis* au Proche-Orient, de l'Arabie à la Commagène en passant par la Mésopotamie et la Syrie, cf. H. Bru, *Le pouvoir impérial*, pp. 276–285.

105 Voir H. Halfmann, *Itinera principum*, p. 193, 204–206.

106 Voir H. Bru et Ü. Demirer, *RÉA*, 108/2, 2006, pp. 581–611 et *RÉA*, 109/1, 2007, pp. 27–50.

de *metropolis* qui a pu être obtenu soit en même temps, soit plus tard. On note que la cité ne frappa curieusement monnaie que sous Antonin le Pieux[107], ce fait appuyant du reste l'hypothèse d'importantes faveurs reçues des premiers empereurs de la dynastie antonine, sous laquelle Pappa-Tiberiopolis dédia en outre à Antioche de Pisidie une statue de Tychè afin d'entrenir des relations de connivence et de bon voisinage régional[108]. Justement du côté de la plaine Killanienne voisine, un certain Timothéos, fils de Ménnéas, originaire de Pappa est connu sur le territoire d'Anaboura[109], Aur. Dioklès fils de Dioklès apparaissant pour sa part comme « Pap(p)ènien » au sanctuaire d'Artémis d'Antioche de Pisidie à Sağır[110]. Au milieu du IIIe siècle, Pappa-Tiberiopolis honora d'une statue l'impératrice Marcia Otacilia Severa, épouse de Philippe l'Arabe (244–249)[111].

Mistea-Klaudiokaisareia est l'autre cité des Orondeis, identifiée grâce à une inscription par A.S. Hall, lequel souligne au passage l'intérêt que l'empereur Claude porta à la région en refondant à son nom Seleukeia Sidera, Laodikeia Katakekaumene et Ikonion[112]. Le personnage honoré par la *boulè* et le *dèmos* de Mistea se nomme Ti. Claudius Oplôn, fils de Corbulon : l'intérêt des Julio-Claudiens pour la région rejaillit de nouveau, avec une probabilité pour que le père du dédicataire ait participé à la campagne parthique d'Arménie sous

107 Règne sous lequel une branche méridionale de la *via Sébastè* fut réparée entre Mistea et Amlada (A.S. Hall, AS, 18, 1968, p. 84, n° 42). C'est à partir de cette époque que l'atelier monétaire colonial d'Antioche de Pisidie se lança dans d'importantes et régulières émissions (les premières remontant à Auguste) qui furent largement utilisées localement par les cités et communautés voisines, dont celles de la plaine Killanienne et du pays des Orondeis jusqu'au règne de Claude II le Gothique (268–270) : voir A. Krzyzanowska, op. cit., pp. 19–26, 87–91.

108 *EJ*, p. 124, n° 97 = *IGR*, III, 309 : Τύχην εὐ-/ μενῆ τῇ / κολωνεί-/ ᾳ Τιβεριο-/ πολειτῶν Παπ[π]-/ ηνῶν Ὀρονδέ-/ ων βουλή, δῆμος. Voir fig. 28. Pour une utilisation de la même épithète (εὐμενῆ) à Pissia (mod. Bisse), de l'autre côté du Sultan Dağ, sur une base de statue dédiée à Septime Sévère, cf. J.G.C. Anderson, *JHS*, 18, 1898, p. 115, n° 56 ; C. Brixhe & T. Drew-Bear, « Huit inscriptions néo-phrygiennes », dans R. Gusmani et *alii* (éds), op. cit., pp. 105–110, avec photographie p. 109, fig. 23.

109 *WE*, p. 196, n° 322 = *MAMA*, VIII, 388. Par ailleurs, on connaît à Ancyre un *eques singularis* originaire de Pappa portant une nomenclature typique de cette cité : Iulius Timothéos (E. Bosch, *Quellen*, p. 412, n° 367 = *I. Ancyra*, 186).

110 W.M. Ramsay (éd.), *SERP*, p. 339, n° 17, ligne 16, au IIIe siècle de notre ère.

111 H.S. Cronin, *JHS*, 22, 1902, pp. 101–102, n° 6 = *MAMA*, VIII, 331. La pierre fut retrouvée à Çukurağıl, à 5 km au Sud-Ouest de Yunuslar, y ayant sûrement été déplacée pour un remploi.

112 A.S. Hall, *AS*, 9, 1959, p. 119 ; Ptolémée, V, 4, 10 ; *SEG*, 18, 564 : voir le texte donné *supra*.

l'égide du célèbre général à l'époque néronienne, avant de prendre son nom[113]. Mistea fut visiblement une cité moins influente que sa voisine Pappa sous le Haut-Empire d'après notre documentation. Son ethnique ne semble pas se retrouver facilement dans les inscriptions régionales en nous indiquant un mouvement de ses habitants, mais L. Robert rapproche toutefois l'anthroponyme Μισταvισθου (au génitif) d'un des ambassadeurs de Prostanna à Délos du toponyme orondien à la fin du IIe siècle avant notre ère[114].

En guise de conclusion provisoire, il faut rappeler que la région considérée intéressa dès l'époque hellénistique les Gréco-Macédoniens et particulièrement les Attalides après 188 av. J.-C., qui fondèrent probablement Neapolis et eurent le souci d'une colonisation militaire stratégique à cet endroit commandant l'accès entre la Phrygie Parorée intérieure et la Lycaonie. L'onomastique, qui sera traitée ailleurs, en témoigne largement. Plus tard, on peut souligner d'un point de vue politique et administratif que suite à l'annexion de la plaine Killanienne et du pays des Orondeis par Rome, on y trouve sous le Haut-Empire deux affranchis impériaux procurateurs du domaine impérial du *tractus Orondicus* et vraisemblablement un procurateur de la plaine Killanienne. On constate aussi qu'en dehors de quelques émissions de Pappa-Tiberiopolis sous Antonin le Pieux, les cités de la zone considérée ne semblent pas avoir frappé monnaie. De ce fait, lorsqu'on ajoute à cela une surveillance militaire extérieure (les *stationarii*) et tout de même civique (orophylaques et paraphylaques), la région donne dans l'ensemble l'impression d'avoir été largement mise sous tutelle depuis son annexion, d'une part au regard de la position stratégique de ses territoires, d'autre part en raison de la qualité agricole des sols. La nature statutaire précise de la *tetrapolis* Killanienne attestée tardivement au IIIe siècle nous échappe, tout comme la certitude de plusieurs localisations civiques. Il apparaît cependant que la cité de Pappa-Tiberiopolis obtint une reconnaissance politique de la part du pouvoir impérial central grâce à l'obtention du titre avéré de *Metropolis*, à mettre en rapport avec l'influence d'un *koinon* incluant quoi qu'il advienne le vieux peuple des Orondeis, une communauté certes composite, mais qui connaissait sans doute bien une partie de son ancienne histoire. Sur ce point, on peut imaginer que les ambassadeurs des Orondeis auprès des Julio-Claudiens puis des Antonins firent valoir dans leurs discours, requêtes et supplications un passé brillant qui dans les sociétés anciennes était source d'un prestige indiscutable. Peut-être rappelèrent-ils aussi qu'ils étaient devenus des alliés de Rome dès 189 av. J.-C., du temps de

113 Ibid., p. 120.

114 *I. Délos*, 1603; L. Robert, *Hellenica*, p. 83; L. Zgusta, *KPN*, p. 320, § 932.

Cn. Manlius Vulso. Cela n'empêcha pas une colonisation militaire, administrative et politique, mais des prérogatives religieuses liées au culte impérial furent accordées *a posteriori* par le pouvoir central romain à cette vieille communauté des Orondeis en guise de compensation ou plutôt de consolation, sachant qu'elle fut conquise à deux reprises sous la pression de la violence d'État de Rome. De la part des Antonins, c'était une manière de reconnaître implicitement l'histoire et l'identité culturelle ancienne des Orondeis.

À ce propos, on notera la récurrence marquée de la figure du lion dans les sculptures de la plaine Killanienne découvertes pour le Haut-Empire romain autour de Şarkikaraağaç (visibles au musée d'Isparta), et même le *cognomen* Λεωνία d'un curateur de Pappa-Tiberiopolis : sans doute peut-on mettre cela en rapport avec les cultures de l'Orient ancien[115], avec la mythologie héracléenne bien attestée par la sculpture[116], avec certaines influences ioniennes, mais aussi avec la présence effective des lions en Ionie, en Lydie et ailleurs jusqu'au IIe siècle de notre ère. Si les Orondeis furent assimilés par l'empire romain, une anthroponymie secondaire tardive s'est répandue afin de célébrer leur histoire, leur souvenir, sûrement dans le cadre de mythologies familiales : vers les IIIe–IVe siècles en effet, on connaît des noms de personnes basés sur la racine *Orond-* à Laodikeia Katakekaumene[117], et peut-être à Amlada[118].

115 Ce que confirme au sanctuaire d'Eflatun pınar la découverte d'un bloc de trachyte représentant un félin qui supportait un trône (pierre appelée populairement « Aslantaş », la « pierre du lion ») : voir J. Mellaart, *AS*, 12, 1962, pp. 113–115.

116 Voir fig. 29–30. La proche cité pisidienne d'Amlada a frappé au Ier siècle av. J.-C. des monnaies figurant Héraklès au droit et une massue au revers (H. von Aulock, *Münzen*, I, p. 59, n° 117–122), une de ses tribus portant le nom de la divinité (A.S. Hall, *AS*, 18, 1968, pp. 79–80, n° 26–27). On note au passage qu'Aur. Solôn, qui a laissé au IIIe siècle une épitaphe à son épouse à Fakılar (Sud-Ouest de Şarkikaraağaç), se présente comme ἱππ(εὺς) κῆρυξ originaire d'Amlada (*MAMA*, VIII, 370 ; L. Robert, *Hellenica*, XIII, pp. 104–105), ce qui témoigne de relations régionales.

117 *MAMA*, I, 11 ; *MAMA*, VII, 87 (Ὀρονδιανή).

118 Voir L. Zgusta, *KPN*, p. 381, § 1109.

PARTIE 3

Identités culturelles, peuplement et onomastique

CHAPITRE 9

L'hellénisme à Antioche de Pisidie à l'époque impériale romaine (langue, institutions, onomastique)

Sans même entrer dans le détail des contacts culturels, sociaux et économiques qu'entretinrent les Grecs et les Romains en mer Tyrrhénienne à l'époque archaïque grecque, il serait assez mal venu d'imposer encore aujourd'hui une stricte dichotomie entre deux sphères culturelles qui ont en réalité fusionné jusqu'à la création d'un ensemble géopolitique appelé «empire romain d'Orient», lequel a fleuri à la fin de l'Antiquité pour connaître ses derniers feux au XVe siècle de notre ère. La création de colonies romaines en Orient dans le sillage des guerres civiles romaines du Ier siècle av. J.-C. fut peut-être, pour reprendre l'expression de Benjamin Isaac, une «explosion» qui a pour partie changé la donne géopolitique et culturelle en Méditerranée orientale, mais cet événement notable suscité par un très puissant État romain en expansion ne pouvait remettre en cause les fondements d'un hellénisme qui avait pénétré les contrées les plus continentales à des degrés divers mais avérés, surtout depuis le IVe siècle avant notre ère. Bien que certains colons fussent porteurs d'une culture partiellement italique, on sait par exemple très bien que leurs élites sociopolitiques chérissaient de longue date la culture hellénique dont ils assuraient la promotion auprès de leurs enfants, précepteurs et voyages initiatiques à Athènes à l'appui. En raison de ces brèves remarques, on peut à bon droit admettre qu'une colonie romaine installée au tout début de l'époque impériale sur le site et le territoire d'une colonie séleucide, hellénistique et gréco-macédonienne, semble être le meilleur lieu pour étudier de près la quintessence de cette culture gréco-romaine qu'il est préférable de traiter dans un même ensemble[1]. Sur ce point, la colonie augustéenne d'Antioche de Pisidie, en réalité fondée en 25 av. J.-C. par des vétérans de Jules César en Phrygie Parorée, fournit de nombreux exemples, qui ne pourront tous être abordés ici en raison d'une abondante documentation épigraphique exhumée depuis le XIXe siècle, et dont la synthèse est en cours. Nous tenterons de

1 Sur l'hellénisation comme vecteur de la romanisation en Anatolie, voir M. Sartre, « Romanisation en Asie Mineure ? », dans G. Urso (éd.), *Tra Oriente e Occidente. Indigeni, Greci e Romani in Asia Minore*, Pisa, 2007, pp. 229–245.

© KONINKLIJKE BRILL NV, LEIDEN, 2017 | DOI: 10.1163/9789004337404_013

commenter brièvement dans les pages qui suivent les documents et les faits culturels paraissant les plus significatifs lorsqu'on s'interroge sur la présence et l'influence de l'hellénisme sur la vie civique de la plus puissante des colonies romaines d'Orient. Dans cette optique, nous avons choisi de proposer quelques remarques sur la langue, les institutions et l'onomastique de cette cité à l'époque impériale.

1 La langue des inscriptions d'Antioche de Pisidie

Depuis le IIe millénaire av. J.-C., les langues oralement pratiquées à l'intérieur du cirque montagneux de la Phrygie Parorée étaient la langue pisidienne parlée par les populations louvitophones anciennement vassales des Hittites, et le phrygien, en vogue depuis le Ier millénaire avant notre ère. La résurgence écrite de ces deux langues entre la première moitié du Ier siècle et le IIIe siècle de notre ère, en pleine époque impériale romaine, a prouvé par les inscriptions en langue pisidienne et par les textes néo-phrygiens découverts dans cette zone que ces deux cultures restèrent vivantes jusqu'à la période qui nous intéresse, en dépit ou à cause du succès de l'hellénisme dans cette partie de l'Asie Mineure[2]. Car en effet dans cette région de l'empire territorial romain classée comme officiellement hellénophone du point de vue de la langue véhiculaire, *a fortiori* au sein d'une ancienne colonie séleucide fondée au IIIe siècle av. J.-C. par des colons d'abord venus de Magnésie du Méandre[3] avant de passer sous le contrôle de Pergame à partir du traité d'Apamée en 188 avant notre ère[4], il semble clair que le grec était la langue la plus parlée au quotidien sur le territoire d'Antioche de Pisidie, par les *incolae* comme par une bonne partie des colons romains, cette tendance se renforçant dans le temps. B. Levick s'est déjà interessée au déclin du latin dans les inscriptions de la colonie d'Antioche[5], et bien que certaines de ses remarques soient à corriger en raison d'une meilleure datation de certains textes officiels depuis 1967, la plupart de ses observations sont toujours recevables, même si notre perception de la vie sociale, économique et politique du IIIe siècle est aujourd'hui différente, plus ouverte aux changements qui survinrent. En dépit des difficultés de datation d'un bon nombre de textes gravés sur des critères paléogra-

2 S. Mitchell, « Hellenismus in Pisidien », dans E. Schwertheim (éd.), *Forschungen in Pisidien*, Asia Minor Studien 6, Habelt, Bonn, 1992, pp. 1–27.

3 Strabon, XII, 8, 14 ; G.M. Cohen, *Hellenistic Settlements*, pp. 278–281.

4 Polybe, XXI, 45, 10 ; Tite-Live, XXXVII, 56, 2 et XXXVIII, 39, 15–16.

5 B. Levick, op. cit., pp. 130–144.

phiques, avec la marge d'incertitude que cela suppose, on peut globalement résumer la situation observable comme suit : le latin se maintint, avec une certaine logique pour les inscriptions civiques officielles émanant des décurions à l'intention des empereurs ou de personnages officiels tels que des gouverneurs ou des patrons de la colonie, ce jusqu'au début du IVe siècle. B. Levick évoque à deux reprises le chiffre de 41 % d'inscriptions latines sur l'ensemble épigraphique connu sur le territoire supposé d'Antioche de Pisidie en 1967[6], mais il convient de distinguer ensuite les textes par époque et par catégorie ou par nature. Dans l'ensemble, le latin est fermement présent durant l'époque julio-claudienne, c'est-à-dire pendant la première partie de l'histoire de la colonie augustéenne, avant une sorte d'équilibrage avec les inscriptions grecques à l'époque antonine, durant le IIe siècle. Ensuite, entre l'époque de Marc-Aurèle et surtout celle de Septime Sévère, les inscriptions (parallèlement à l'intensité des frappes monétaires) se multiplièrent, mais nettement en faveur du grec, cela tout au long du IIIe siècle, le latin devenant marginal, sauf pour les inscriptions publiques officielles, nous l'avons dit. Le sursaut latinophone constaté dans la région à l'époque de Dioclétien pour des motifs politiques, culturels et militaires, mais de toute manière à l'égard des documents officiels, ne changea pas la donne[7]. Ce sursaut issu d'une volonté politique en rapport avec la chancellerie impériale confirme *in fine* l'écrasante domination de la langue hellénique à cette époque dans la région, et l'on constate avec clarté par une analyse paléographique attentive des inscriptions latines que même les meilleurs lapicides de la région étaient presque exclusivement affectés à la gravure de textes grecs.

Si à l'intérieur de la cité les inscriptions des monuments publics sont en latin depuis l'époque augustéenne de la fondation coloniale romaine, les monuments funéraires se partagent linguistiquement en deux d'une manière qui paraît, dans l'ensemble, équivalente, environ jusqu'au IIe siècle. Cet aspect est déterminant, car le choix de la langue pour une épitaphe se fait selon des critères culturels et familiaux souvent assez conservateurs. Un exemple intéressant est celui d'un monument funéraire élevé à un fils évoqué par un texte gravé en grec sur les bandeaux (*fasces*) d'une architrave ressemblant à un édifice public de type *stoa*/portique[8]. Les monuments publics de la colo-

---

6 Ibid., p. 133, n. 2 ; p. 144.

7 Sur cela, voir par exemple H. Bru, G. Labarre & M. Özsait, *Anatolia Antiqua*, 17, 2009, pp. 187–207 ; M. Christol & T. Drew-Bear, « Documents latins de Phrygie », *Tychè*, 1, 1986, pp. 41–87.

8 Pour un autre monument funéraire somptuaire de ce type à Antioche de Pisidie, également inscrit en grec, voir *NIA*, pp. 51–52, n° 94.

nie proposent sans surprise des inscriptions monumentales latines, souvent en grandes lettres (jusqu'à 15 cm de hauteur), gravées[9] ou en bronze, scellées au plomb[10].

Le théâtre d'Antioche de Pisidie était un haut lieu de la vie sociale, culturelle et politique de la colonie[11]. Les inscriptions officielles y figurent en latin, qu'il s'agisse des claveaux dédiés aux tétrarques à l'époque du premier gouverneur de la province de Pisidie M. Valerius Diogenes au début du IVe siècle[12] ou de ce qui dut sans doute être l'architrave du *proskenion* supportant la nomenclature de Marcus Terentius, fils de Marcus [---][13]. Mais lorsqu'on inspecte les gradins du théâtre, on y trouve des inscriptions grecques, dont certaines sont les noms de cités de la région, en tout premier lieu Philomelion, ville voisine sise sur le versant oriental du Sultan Dağ[14]. Apollonia de Pisidie et Synnada étaient également mentionnées[15]. Ces inscriptions gravées maladroitement par des non-professionnels sur les gradins paraissent quelque peu informelles, et difficilement datables, même si elles rappellent une manifestation ostentatoire de l'*Homonoia* (c'est-à-dire de la Concorde) civique dont il sera ensuite question. Un tragédien, M. Aurelius Castor, est attesté en grec, la langue du théâtre, cela sans doute dans le seconde moitié du IIe siècle lorsqu'il rendit un hommage funéraire[16], alors que le philosophe Ti. Claudius Paullinus est honoré par une inscription latine[17].

---

9 Comme la belle dédicace emblématique à Jupiter Optimus Maximus trouvée près de la Tiberia Platea (*AE*, 2011, 1380) ; voir fig. 31.

10 Tel est par exemple le cas des deux textes de l'arc-porte honorifique de la ville, l'un daté de 129 pour Hadrien et Sabine, l'autre rappelant une évergésie de C. Iulius Asper Pansinianus dans le dernier tiers du IIe siècle (cf. M.A. Byrne, « The date of the city-gate of Antioch », dans T. Drew-Bear, M. Taşlıalan & C.M. Thomas [éds], *Actes du Ier congrès international sur Antioche de Pisidie*, De Boccard, Paris, 2002, pp. 193–200 ; H. Bru et Ü. Demirer, *RÉA*, 108, 2, 2006, pp. 605–611).

11 Voir fig. 32.

12 M. Christol et T. Drew-Bear, « Antioche de Pisidie capitale provinciale et l'œuvre de M. Valerius Diogenes », *AnTard*, 7, 1999, pp. 39–71.

13 La *gens Terentia* est bien représentée à Antioche (voir par exemple W.M. Ramsay, *JRS*, 14, 1924, p. 196, n° 22 [= *SEG*, 6, 565] et n° 23 ; D.M. Robinson, *TAPhA*, 57, 1926, pp. 219–221, n° 42 = *SEG*, 6, 567).

14 Fig. 33a–b.

15 Cf. T. Drew-Bear, « Pisidia Antiokheia tiyatrosunun yazıtları », *Araştırma Sonuçları Toplantısı*, 17–1, 1999, pp. 209–214.

16 W.M. Ramsay, *JRS*, 14, 1924, p. 199, n° 34 = *SEG*, 6, 562.

17 *CIL*, III, 302 = III, *Suppl.* 6850 = *ILS*, 7777 (fig. 34).

Certaines inscriptions officielles sont cependant en grec : les dédicaces de Lystra[18], de Tavium[19] et de Klaudioseleukeia (Seleukeia Sidera)[20] à *Homonoia*[21], ainsi qu'un hommage de la *boulè* et du *dèmos* de Pappa-Tiberiopolis[22] à la colonie Antioche de Pisidie, l'offrande d'une statue de Tychè. Ces textes à la fois honorifiques, civiques, politiques, religieux, conventionnels et symboliques gravés pour trois d'entre eux sur des bases de statues représentant la figure féminine de la Concorde personnifiée n'émanant pas de la colonie d'Antioche, on peut comprendre qu'ils soient rédigés en langue grecque. Cela n'étonne pas pour Seleukeia Sidera, cité séleucide par excellence ; Tavium est une cité de Galatie revendiquant sa composante trocme dans la langue véhiculaire hellénique, mais Lystra, colonie romaine augustéenne « sœur »[23] de Lycaonie, s'exprime en grec à Antioche de Pisidie, grande colonie romaine, ce qui pourrait surprendre. C'est sans doute qu'*Homonoia*, personnification hellénique de la Concorde, est considérée comme un culte et un concept grecs, de tradition ancienne, remontant à l'époque classique et hellénistique, avec à son actif l'instrumentalisation politique qui en fut faite par Philippe II de Macédoine, Isocrate, Alexandre le Grand, et d'autres. Le fait que Lystra, colonie romaine, s'exprime en grec dans une autre colonie romaine pourrait peut-être en outre s'expliquer si les actes coloniaux publics émanant des décurions n'étaient valables que sur le sol propre de la colonie émettrice et décisionnaire ; mais la consécration symbolique d'une statue d'*Homonoia* peut aussi n'être considérée que comme une intercession religieuse, indépendante du droit. La paléographie des inscriptions relatives à Lystra[24] et Tavium[25] nous situe entre la fin du IIe et le début du IIIe siècle de notre ère. On sait que ce

---

18 *WE*, pp. 218–219, n° 352 = *OGIS*, 536 = *IGR*, III, 302 ; fig. 35.

19 W.M. Calder, *JRS*, 2, 1912, p. 84, n° 3.

20 W.M. Ramsay, *JRS*, 14, 1924, p. 197, n° 26 fragmentaire, confirmée par une splendide dédicace complète (T. Drew-Bear & G. Labarre, « Les trois statues de la Concorde à Antioche de Pisidie », *EA*, 34, 2002, pp. 71–92, n° 3 = *SEG*, 52, 1367) ; fig. 36.

21 Voir notamment G. Thériault, *Le culte d'Homonoia dans les cités grecques*, Lyon-Québec, 1996, pp. 90–92.

22 Voir photographie fig. 28 : *EJ*, p. 124, n° 97 = *IGR*, III, 309 : Τύχην εὐ-/ μενῆ τῇ / κολωνεί-/ ᾳ Τιβεριο-/ πολειτῶν Παπ[π]-/ ηνῶν Ὀρονδέ-/ ων βουλή, δῆμος. La même épithète (εὐμενῆ) se trouve à Pissia (mod. Bisse), de l'autre côté du Sultan Dağ, sur une base de statue dédiée à Septime Sévère, cf. J.G.C. Anderson, *JHS*, 18, 1898, p. 115, n° 56 ; C. Brixhe & Th. Drew-Bear, « Huit inscriptions néo-phrygiennes », dans R. Gusmani et *alii* (éds), op. cit., pp. 105–110, avec photographie p. 109, fig. 23.

23 *WE*, pp. 218–219, n° 352, lignes 4–5 : ἡ λαμπροτάτη Λυστρέων κολωνία τὴν ἀδελφὴν …

24 Offrant un statue *a priori* cultuelle (ἄγαλμα).

25 Dont l'inscription mentionne pour la statue le terme ἀνδριάς.

culte s'applique régulièrement à l'entente entre cités grecques suite à des tensions graves. Lesquelles éventuellement ? Pour Lystra et Tavium, peut-être à la suite d'une prise de position différente lors de la guerre civile de 193–194 entre Pescennius Niger et Septime Sévère, date possible des textes, mais il faut souligner qu'Antioche de Pisidie frappa en tant que colonie des monnaies célébrant d'une légende latine la CONCORDIA avec la colonie d'Ikonion plus tard, sous le règne de Philippe l'Arabe (244–249)[26]. Depuis l'époque augustéenne, la colonie d'Antioche se montra très loyale, très proche du pouvoir central dès son origine, et fut notamment liée aux affaires militaires danubiennes par ses relations avec la Ve légion *Macedonica*[27] (sans doute créée avec des survivants de la Ve légion *Gallica* qui fournit les premiers colons avec une VIIe légion) et la XIIIe *Gemina*[28], or en 193 Septime Sévère se fit acclamer empereur en Pannonie. On pourrait donc par exemple supposer qu'Antioche soutint Septime Sévère, et que Tavium et Lystra prirent plutôt le parti de son adversaire Pescennius Niger : cela n'est qu'une hypothèse, et il pourrait tout aussi bien s'agir d'une classique concurrence poliade pour la prééminence régionale ; notons toutefois au passage que grâce à une inscription monumentale, on connaît à Antioche dès le début de l'histoire de la colonie un certain St. Pescennius, *duumvir* quinquennal qui fut préfet de Drusus[29] ; par ailleurs les inscriptions grecques relatives au sanctuaire d'Artémis à Sağır (à une vingtaine de kilomètres au Nord-Ouest d'Antioche) nous donnent au IIIe siècle à plusieurs reprises l'ethnique Πεσκενιάτης pour origine géographique locale de certains *xenoi tekmoreioi*[30]. L'instabilité politique du début du IIIe siècle dans la région et particulièrement autour d'Antioche de Pisidie pourrait également être imputable, au moins pour partie, à la tentative d'usurpation de la pourpre par Gellius Maximus, légat de la IVe légion *Scythica* en Syrie, mais surtout fils de L. Gellius Maximus, médecin de Caracalla et originaire de la colonie[31]. La dédicace de Klaudioseleukeia est plus tardive, manifestement du début du IVe

26 P.R. Franke & M.K. Nollé, *Die Homonoia-Münzen*, p. 9 et taf. 5, n° 49.

27 Voir *NIA*, p. 75, n° 162.

28 *CIL*, III, 291 = III, *Suppl.* 6818 = *ILS*, 1017. Une légion très active sur le limès danubien, à l'instar de la Ve *Macedonica*.

29 *CIL*, III, 300 = III, *Suppl.* 6843 = *ILS*, 7201.

30 W.M. Ramsay (éd.), *SERP*, p. 326, n° 2, lignes 106, 116 ; pp. 329–330, n° 4, lignes 11, 24, 33 ; pp. 336–337, n° 15, lignes 39, 51 ; p. 339, n° 16, ligne 54 ; p. 341, n° 18, ligne 40. Voir **carte 4**.

31 Cela se produisit en 219, sous le règne d'Élagabale. Voir Dion Cassius, 80, 7, 1 ; *PIR*², G, 130 et 131 ; H. Halfmann, « Die Senatoren aus den kleinasiatischen Provinzen des römischen Reiches vom 1. bis 3. Jahrhundert », *Tituli V. Atti del colloquio internazionale AIEGL su epigrafia e ordine senatorio* (*Roma, 14–20 Maggio 1981*), II, Roma, 1982, p. 646 ; M. Christol & T. Drew-Bear, « Caracalla et son médecin L. Gellius Maximus à Antioche de Pisidie » dans

siècle, et pourrait être mise sur le compte du choix de l'empereur Galère, qui a créé la nouvelle province romaine de Pisidie avec pour capitale Antioche, événement qui attisa peut-être la jalousie de certaines cités et alimenta sûrement des tensions régionales[32]. Quant à l'hommage de la *boulè* et du *dèmos* des Orondeis de Pappa-Tiberiopolis à la colonie d'Antioche, il émane expressément d'une *polis*, ce peuple phrygo-lycaonien s'exprimant naturellement en grec dans ses actes officiels. On note avec intérêt que l'identité culturelle et historique des Trocmes pour Tavium[33], des Orondeis pour Pappa-Tiberiopolis[34] est soulignée par leurs ethniques comme par désir de reconnaissance de la part de la colonie romaine d'Antioche.

Cette dernière s'exprime en latin lorsqu'elle honore officiellement au IIe siècle le grand notable de la cité Paullinus[35], mais l'affranchi Flavonius Auxanôn élève une statue à P. Flavonius Paulinus en utilisant sur sa base la langue grecque[36]. On trouve sans surprise à Antioche quelques inscriptions bilingues[37], lesquelles reflètent une mixité sociale, familiale et culturelle. Un exemple probant de mixité culturelle gréco-romaine au sein de la vie civique de la colonie d'Antioche est certainement l'hommage rendu en grec à Marcellus, comme suit :

S. Colvin (éd.), *The Greco-Roman East. Politics, Culture, Society*, Yale Classical Studies 31, Cambridge Univ. Press, 2004, pp. 85–118.

32 Cela dit, il faut aussi mentionner une monnaie de Baris célébrant sous le règne de Trébonien Galle (251–253) *Homonoia* avec Klaudioseleukeia (H. von Aulock, *Münzen*, II, p. 74, n° 374).

33 Dans le texte W.M. Calder, *JRS*, 2, 1912, p. 84, n° 3, la colonie d'Antioche est honorée à l'accusatif τὴν λαμπροτάτην καὶ σεβασμιωτάτην Ἀντιοχέων κολωνίαν ἀδελφήν, alors que la cité dédicante s'appelle Σεβαστὴ Τρόκμων Ταουία : les référents culturels sont triples pour son appellation, dans la mesure où le très ancien nom de Tavium (remontant au IIe millénaire av. J.-C.) est mentionné en dernier, après le peuple galate des Trocmes, lui-même précédé d'une désignation impériale romaine par excellence. Mais tout cela est exprimé en langue grecque.

34 Dans l'inscription *EJ*, p. 124, n° 97, les dédicants se présentent comme la *boulè* et le *dèmos* des Τιβεριοπολειτῶν Παππηνῶν Ὀρονδέων (pour une nomenclature civique identique, voir *MAMA*, VIII, 332 dans leur propre cité).

35 W.M. Calder, *JRS*, 2, 1912, p. 102, n° 34.

36 *SEG*, 6, 555 ; cf. *PIR*², F, 448.

37 Voir par exemple celle concernant L. Malius Flacus et L. Malius Maximus, un texte étant gravé en latin dans une *tabula ansata*, l'autre en grec dans un cadre du même type (E. Collas-Heddeland, « Une famille bilingue d'Antioche », dans T. Drew-Bear, M. Taşlıalan & C.M. Thomas [éds], *Actes du Ier congrès international sur Antioche de Pisidie*, De Boccard, Paris, 2002, pp. 169–175).

[Μ]άρκελλον | [π]ρῶτον τῶν | [Ἑ]λλήνων | [ἡ Ἀ]ντ[ιοχέων] | [πόλις][38].

Dans ce cas d'espèce, l'esprit agonistique grec appliqué à la vie civique, politique et évergétique ressort avec éclat. Le personnage honoré à l'accusatif comme « premier des Grecs » par la cité d'Antioche, et qui est nommé ici par son seul *cognomen* en raison de sa notoriété pourrait être L. Cornelius Marcellus[39], mais plus sûrement Ulpius Tatianus Marcellus, qui fut *duumvir* et surtout grand-prêtre perpétuel de Dionysos, comme nous l'apprend une dédicace qu'il adressa en grec à L. Calpurnius Reginianus[40], fils de consulaire clarissime[41], sur une base de statue datable du IIIe siècle[42]. Ces deux textes importants, dont un officiel, civique, sont en grec, le premier clamant la primauté hellénique, le second étant lié au culte dionysiaque, qui est aussi attesté en latin dans une dédicace à C. Caristanius C. f. Fronto Marullianus, prêtre de Jupiter et de Liber Pater[43], alors qu'une célèbre dédicace latine pour le gouverneur de Galatie L. Caesennius Sospes émane du thiase de Liber (Pater) dès le début du IIe siècle, sous le règne de Trajan en 112–113 d'après R.K. Sherk[44]. Cela dit, l'histoire du dionysisme comme celle de la cité depuis l'époque hellénistique indique que le thiase (association religieuse) préexistait à la fondation de la colonie romaine augustéenne, en l'expression la plus manifeste de la fusion culturelle gréco-romaine.

---

38 NIA, pp. 15–16, n° 2 (*Note-book* 1912/1913, n° 98).

39 Qui fut duumvir, édile et secrétaire (CIL, III, *Suppl.* 6833), peut-être au IIe siècle.

40 PIR², C, 308.

41 Nommé également Calpurnius Reginianus (PIR², C, 307). Notons que l'on connaît maintenant, à la faveur des récentes fouilles effectuées à Antioche de Pisidie, un ex-voto pour le salut des « maîtres » Reginianus et Antonia, réalisé par L. Calpurnius Hélios, probablement affranchi. Le monument découvert entre le théâtre et l'esplanade du nymphée ne précise pas quelle divinité est concernée, mais on pourrait songer à Dionysos. On connaît par une dédicace du sanctuaire de Mèn Askaènos L. Calpurnius Agathôn, manifestement un affranchi issu de la même *gens* (G. Labarre & M. Özsait, *Anatolia Antiqua*, 16, 2008, p. 158, n° 3).

42 CIG, 3979 = EJ, pp. 154–155, n° 139 = IGR, III, 299. Sur la datation de ce texte, voir B. Levick, RE Suppl. XI, 1968, s.v. « Antiocheia (Pisid.) », col. 56 ; H. Halfmann, *Senatoren*, p. 207 ; P.M.M. Leunissen, *Konsuln und Konsulare in der Zeit von Kommodus bis Severus Alexander* (*180–235 n. Chr.*), Gieben, Amsterdam, 1989, p. 190 ; cf. également NIA, pp. 16–17, n° 3.

43 Sur la *gens* Caristania, cf. notamment G.L. Cheesman, JRS, 3, 1913, pp. 253–266 ; M. Christol, T. Drew-Bear & M. Taşlıalan, *Tychè*, 16, 2001, pp. 1–20.

44 Fig. 16 : CIL, III, 291 = III, *Suppl.* 6818 = ILS, 1017, dont la dernière ligne inscrite en grandes lettres est à lire *thiasus Lib*(*eri*) ; cf. H. Bru et Ü. Demirer, RÉA, 109/1, 2007, pp. 27–43, d'où

Nous avons bien noté, avec B. Levick, que le grec est nettement favorisé lorsqu'il s'agit des affaires cultuelles[45]: cela est vrai pour le culte d'*Homonoia*, partiellement pour celui de Dionysos, mais particulièrement pour ce qui concerne les nombreuses dédicaces à la grande divinité d'Antioche depuis l'époque hellénistique, Mèn Askaènos: sur les ca. 530 inscriptions votives ou relatives à la divinité découvertes sur le territoire d'Antioche de Pisidie[46], une écrasante majorité est gravée en grec, les textes latins sont des exceptions. Deux rapides remarques cependant à propos du sanctuaire du dieu lunaire du Kara Kuyu: d'une part les dédicants qui s'y expriment proviennent de toute la région et non exclusivement d'Antioche, d'autre part un grand nombre d'inscriptions votives datent du IIIe siècle, c'est-à-dire de l'acmé du sanctuaire avec ses concours grecs appelés *Maximianeia*, mais également époque lors de laquelle la langue hellénique s'imposa avec vigueur dans les textes épigraphiques.

Que peut-on dire de la qualité de la langue grecque parlée (et écrite) à Antioche de Pisidie? Le problème majeur est que nous ne connaissons à Antioche pour l'instant pas vraiment d'inscription hellénistique digne de ce nom, remontant au delà de la fin du Ier siècle avant notre ère[47]. Comme dans d'autres régions de l'Orient méditerranéen, la *koinè* attico-ionienne s'est répandue, et ce d'autant plus que le premier noyau de colons hellénistiques installé à Antioche de Pisidie véhiculait une culture gréco-macédonienne et provenait de Magnésie du Méandre, en Ionie. L'anthroponymie observable sur le territoire de la colonie à l'époque impériale livre un certain nombre de noms phrygiens ou anatoliens[48], mais aucune inscription néo-phrygienne entre le

---

SEG, 57, 1397. Voir aussi R.K. Sherk, «A chronology of the governors of Galatia AD 112–285», *AJPh*, 100/1, 1979, pp. 167–168, n° 1.

45 B. Levick, op. cit., pp. 135–136.

46 G. Labarre, *Le dieu Mèn et son sanctuaire à Antioche de Pisidie*, E.M.E., Bruxelles, 2010, pp. 29–30.

47 Si l'on excepte à la rigueur un très court texte sur une statuette de Cybèle trouvée à l'Ouest de Yalvaç à Eyüpler (*SEG*, 35, 1403) et la copie d'une liste de noms de jeunes filles avec patronymes et papponymes: *NIA*, pp. 29–30, n° 27 (*Note-book* 1912/1913 n° 88).

48 Voir par exemple l'épitaphe grecque d'Αφφια, belle-fille de Pomponia Marulla (W.M. Calder, *JRS*, 2, 1912, p. 91, n° 14); sur cet anthroponyme anatolien, cf. L. Zgusta, *KPN*, p. 83, § 66–51. Pour Ιμαν (anthroponyme masculin phrygien), cf. W.M. Calder, *JRS*, 2, 1912, p. 95, n° 23 (texte votif au dieu cavalier); W.M. Ramsay (éd.), *SERP*, p. 329, n° 4; L. Zgusta, op. cit., pp. 195–196, § 466–1. Pour d'autres noms anatoliens découverts dans les inscriptions d'Antioche, voir C. Hoët-Van Cauwenberghe, «Statius Anicius, décurion d'Antioche», dans T. Drew-Bear, M. Taşlıalan & C.M. Thomas (éds), *Actes du Ier congrès international sur Antioche de Pisidie*, De Boccard, Paris, 2002, p. 160; *NIA*, pp. 25–26, n° 16; pp. 29–30, n° 27; p. 32, n° 32; p. 40, n° 66; p. 41, n° 69; p. 46, n° 82; p. 47, n° 84; p. 51, n° 93 (tous ces textes

milieu du Ier et le IIIe siècles de notre ère[49], si l'on excepte d'une part un texte découvert dans l'extrême angle Nord-Ouest du territoire civique supposé, à Yukarı Kaşıkara sur les hauteurs et non dans la plaine, à environ 4 km au Nord du lac Hoyran[50], d'autre part l'inscription néo-phrygienne de Sağır, également sur les marges septentrionales du territoire supposé d'Antioche[51]. Il est donc assez probable que les colons romains aient repoussé à la suite des colons hellénistiques une part significative des populations phrygienne et pisidienne de la plaine cultivable qu'ils ont annexée en bonne partie. Les *incolae*, pérégrins et esclaves phrygiens restés sur le territoire colonial d'Antioche pratiquaient encore leur langue sous le Haut-Empire romain, tout en parlant le plus souvent aussi le grec, langue choisie en tout cas à l'écrit, ce qui est à mettre en corrélation avec les textes, quasiment tous grecs, nommant des indigènes anatoliens. La langue pratiquée à l'écrit est la *koinè*, et lorsqu'on constate de légers écarts renvoyant à des dialectes plus anciens, ce sont sans surprise les formes archaïsantes ioniennes de la langue grecque qui apparaissent dans les textes gravés sur pierre découverts à Antioche. On trouve ainsi par exemple un fragment[52] portant le mot ἰητρὸς alors que l'on aurait attendu ἰατρὸς ; dans ce texte honorant sur une architrave Dottia Chareinè, issue d'une *gens* bien connue à Antioche par plusieurs textes latins[53], le métier du médecin dédicant est donc donné sous une forme poétique archaïsante[54], alors que nous sommes proba-

---

sont en grec). Pour l'anthroponyme masculin Appas (L. Zgusta, *KPN*, pp. 71–72, n° 66–8), fréquent en Phrygie et trouvé gravé en grec sur la muraille d'Antioche, cf. fig. 37.

49 Contrairement à la vallée d'Apollonia de Pisidie à l'Ouest, qui en a fourni sept (O. Haas, op. cit., n° 25, 28, 29, 37, 93, 95 ; T. Drew-Bear, A. Lubotsky & M. Üyümez, *Kadmos*, 47, 2008, pp. 111–112, n° 2), et à la plaine Killanienne au Sud qui en a fourni trois (O. Haas, op. cit., n° 26, 27, 94).

50 C. Brixhe & T. Drew-Bear, « Huit inscriptions néo-phrygiennes », dans R. Gusmani et *alii* (éds), op. cit., pp. 70–81, n° 1 = *CIPh* (en cours) n° 114 ; voir également C. Brixhe & T. Drew-Bear, *Kadmos*, 17, 1978, pp. 50–54 et pl. I..

51 W.M. Calder, *JHS*, 33, 1913, pp. 101–103, n° 71 = O. Haas, op. cit., n° 71. Notons au passage que deux stèles portant la gravure d'une *menorah* ont également été découvertes à Sağır, ce qui constitue une rare attestation ostentatoire de la présence de la communauté juive sur le territoire d'Antioche de Pisidie. Voir **carte 4**. Pour l'inscription en pidgin anatolien de Kurusarı, cf. *infra*.

52 *NIA*, p. 42, n° 71 : [---] Δοττίᾳ Χαρείνῃ τῇ γυναικὶ | [---]ΗΣ ἰητρὸς ἔην δ' ἀγαθό[ς].

53 Le grand notable civique Cn. Dottius Plancianus fut notamment patron de la colonie et agonothète dans le dernier quart du IIe siècle (*CIL*, III, Suppl. 6835–6837).

54 Tout comme dans une épigramme grecque versifiée pour un médecin défunt découverte dans le village d'Örkenez (*EJ*, p. 180, n° 182 = *MAMA*, VIII, 404 = R. Merkelbach & J. Stauber, op. cit., p. 406, n° 16/61/04, ligne 11, vers 6).

blement entre la fin du IIe siècle et le début du IIIe siècle de notre ère. Cela ne surprend pas, dans la mesure où, au surplus, Strabon (XII, 8, 14) nous disait déjà que le premiers colons séleucides provenaient de Magnésie du Méandre, mais aussi parce que les Antiochiens entretinrent sur la longue durée des rapports étroits avec les grandes cités ioniennes de Smyrne et d'Éphèse par la vallée du Méandre, ainsi qu'avec Pergame, conservatoire de la culture égéenne. L'identité culturelle « ionienne » n'est pas nécessairement revendiquée, mais elle l'est par Synnada au Nord de la Phrygie Parorée au IIe siècle[55], alors que plus au Sud, en Pisidie, les habitants de Selge et d'Amlada se disaient descendants des Lacédémoniens[56], et qu'en effet des noms aux inflexions doriennnes dus aussi à la diaspora crétoise en Pisidie s'y font bien sentir[57].

Le bilinguisme gréco-latin dominant dans la colonie d'Antioche (*diglossia* comme l'a évoqué G. Salmeri) a donné lieu à quelques phénomènes lexicaux mineurs mais significatifs, dont les inscriptions rendent régulièrement compte. Asklépios, un *eques singularis* d'Ancyre appartenant à la première cohorte *Cyrenaica* est donné dans une inscription[58] comme appartenant à une χώρτη, alors qu'on aurait attendu le mot σπεῖρα, qui traduit généralement *cohors* en grec. De même, dans le cursus de P. Flavonius Paulinus gravé en grec[59], on lit κουαίστο[ρα] (à l'accusatif), ce qui est une forme assez rare, surtout dans un texte datable du IIe siècle[60]. On trouvera aussi, par exemple, une translittération directe de la fonction du *commentariensis* dans un texte grec[61], alors que pour deux membres de la *gens* Ulpia ayant entretenu une familia de gladiateurs, la fonction de *duumvir* est de manière plus attendue traduite par δύανδρος[62], mais on note que pour l'Orient hellénophone, le terme et son champ lexical ne sont attestés que dans les colonies romaines de Pisidie ou

---

55 Surtout par ses monnaies, lesquelles revendiquent d'ailleurs également des origines doriennes (cf. notamment L. Robert, *JSavants*, 1962, p. 52). À propos de l'identité culturelle hellénique et athénienne de Synnada, voir *MAMA*, VI, 374 et *infra*.

56 Pour Selge, voir Strabon, XII, 7, 3.

57 L'influence crétoise sur la culture et le peuplement est notamment sensible en Pisidie à Crétopolis, Keraia et Cremna, des proxènes de Gortyne étant par ailleurs attestés à Selge au tournant de notre ère (*I. Selge*, 14 ; cf. A. Paluchowski, « Les relations entre les villes de Crète centrale et celles de Pisidie et de Phrygie sous le Haut-Empire : Gortyne et Selgé, Arkadès et Tiberiopolis de Phrygie », *DHA*, 34/1, 2008, pp. 49–53).

58 *NIA*, p. 47, n° 85.

59 *SEG*, 6, 555.

60 Sur cela, voir E. Famerie, « La transposition de *quaestor* en grec », *L'Antiquité Classique*, 68, 1999, pp. 211–225, d'où *SEG*, 49, 2498.

61 W.M. Calder, *JRS*, 2, 1912, pp. 88–89, n° 7.

62 *NIA*, pp. 78–93, n° 169 = *SEG*, 56, 1694.

presque. Bien que le grec se soit dans l'ensemble proportionnellement imposé dans les inscriptions de la colonie aux IIe et IIIe siècles, on voit donc assez bien comment le vocabulaire latin s'est immiscé dans la langue grecque des inscriptions au moins, et donc aussi sans doute dans la vie quotidienne de populations plutôt hellénophones. *A contrario*, dans le cursus municipal de L. Cornelius Marcellus gravé en latin[63], le mot *grammati* (au datif) s'est glissé comme une adaptation directe de γραμματεύς, et l'on trouve dans un titulature latine de Caracalla l'épithète *Bretannico* (au datif) pour *Britannico*, ce qui démontre une fois encore l'influence linguistique hellénique jusque dans les dédicaces officielles gravées par la colonie, dans ce cas au début du IIIe siècle[64].

Les artistes et/ou artisans s'expriment visiblement en grec à Antioche, par exemple un sculpteur pour signer une statue de Zeus-Jupiter comme suit[65]:

> Μένανδρο̣[ς Δι]ο̣γ̣έ̣ν̣[ου] Δ̣ο̣κιμεὺ̣ς | ἐπ̣όησεν.

On pourrait également citer la signature de C. Anthestius Baenaebianus en grec, aujourd'hui incluse dans la muraille d'Antioche, dont la forme du gentilice est relativement rare, mais attestée dans une autre colonie romaine à Dion en Macédoine[66], pour ne rien dire du *cognomen* qui paraît être un hapax, ou une rareté[67]. Les carrières de marbre de Dokimeion, au Nord de la Phrygie Parorée, ont vu l'installation d'artistes et artisans grecs souvent venus par la vallée du Méandre, en des lieux où la culture ionienne s'est développée. À l'instar de Synnada, Dokimeion fut intégrée assez rapidement aux possessions pergaméniennes puis à la province sénatoriale romaine d'Asie[68]; les cités grécoromaines de Phrygie, d'Ionie ou de Lydie passaient commande aux ateliers travaillant avec du marbre de Dokimeion, et/ou envoyaient ces professionnels de la pierre dans les cités qui avaient besoin de leurs services[69]. De la documenta-

---

63 *EJ*, pp. 132–133, n° 105 = *CIL*, III, *Suppl.* 6833.

64 M. Christol & Th. Drew-Bear, «Caracalla et son médecin L. Gellius Maximus à Antioche de Pisidie» dans S. Colvin (éd.), op. cit., pp. 86–90, n° 1.

65 W.H. Buckler, W.M. Calder & C.W.M. Cox, «Monuments from Iconium, Lycaonia and Isauria», *JRS*, 14, 1924, pp. 30–31, n° 9 = *SEG*, 6, 557 = *NIA*, p. 55, n° 105.

66 Cf. *AE*, 1998, 1209 = *AE*, 2003, 1578 = *AE*, 2008, 1228; à Antioche même, voir *SEG*, 31, 1187.

67 À moins qu'il ne s'agisse d'un ethnique.

68 Voir **carte 1**. Dokimeion frappa plus tard des monnaies célébrant l'Homonoia d'une part avec Synnada, sous le règne de Gordien III (P.R. Franke & M.K. Nollé, *Die Homonoia-Münzen*, pp. 22–23 et taf. 13, n° 140) et de Tranquillina (entre 241 et 244; ibid., p. 23, n° 141–142 et taf. 13, n° 141), d'autre part avec Éphèse sous Gordien III (ibid., p. 23, n° 143–144 et taf. 13 n° 144).

69 Par exemple à Pergè: voir H. Bru, Ü. Demirer & N. Tüner Önen, «Inscriptions de Pergè»,

tion inédite ou récemment publiée issue des IIe et IIIe siècles éclaire à la fois la vie des communautés rurales de Phrygie et les rapports étroits qu'entretinrent Antioche de Pisidie et les carrières de Dokimeion.

Quatre objets sculptés inédits (dont trois stèles) issus d'une collection particulière puis offerts au *Medelhavsmuseet* de Stockholm en 2010 enrichissent en effet notre connaissance sur ce point[70]. Ces objets étant pour deux d'entre eux dédiés en grec à Zeus Alsènos, dont le sanctuaire principal a été identifié en Phrygie (actuelle Turquie), à 2.5 km au Sud de Kurudere, dans un lieu nommé Yanal Mevkii, probablement sur l'ancien territoire de la communauté des *Appolenoi*[71], près de l'ancienne Phyteia (Φυτεία, au Nord-Est de Dokimeion[72] et au Sud-Est d'Amorion[73]), nous avons pu en retrouver l'origine. De nombreuses stèles votives phrygiennes à Zeus Alsènos sont connues[74], conservées au Musée des civilisations anatoliennes d'Ankara, ainsi que dans les musées archéologiques d'Istanbul, de Kütahya et d'Afyon, provenant essentiellement de fouilles illégales qui ont alimenté le trafic d'antiquités depuis le XIXe siècle[75]. Parmi les ex-voto à Zeus Alsènos redécouverts au sein des collections

---

ZPE, 199, 2016, pp. 75, 77–78. Sur le développement de ces carrières par les Romains, voir Strabon, XII, 8, 14.

70 C. Mühlenbock, H. Bru & E. Laflı, « Dédicaces de Phrygie à Zeus Alsènos au *Medelhavsmuseet* de Stockholm », *Revue Archéologique*, 2015/1, pp. 23–34.

71 Pour une description de ce sanctuaire où l'on a retrouvé des dédicaces à Zeus Alsènos et Zeus Petarenos, voir Th. Drew-Bear & Chr. Naour, « Divinités de Phrygie », *ANRW*, II, 18.3, 1990, pp. 1915–1921. Sur cette contribution, lire en outre les commentaires de C. Brixhe, *Bull. épigr.*, 1991, pp. 528–529, n° 559.

72 Municipalité moderne de Kemerkaya.

73 Municipalité moderne de Hisar Köy. Pour une carte de la région, autour du massif de l'Emir dağ, voir par exemple R.M. Harrison, « Amorium 1987 : A Preliminary Survey », *AS*, 38, 1988, p. 177, fig. 1.

74 Voir par exemple Th. Drew-Bear & Chr. Naour, *ANRW*, II, 18.3, 1990, pp. 1921–1931 pour des dédicaces découvertes à Nakoleia, sur le territoire de Dokimeion et à Akmoneia. Pour 92 dédicaces à Zeus Alsènos publiées dans le volume en question, voir l'inventaire dans Th. Drew-Bear, Chr. M. Thomas & M. Yıldızturan, *Phrygian Votive Steles*, Ankara, 1999, p. 371 ; sur cet ouvrage, cf. notamment *SEG*, 49, 1805, C. Brixhe, *Bull. épigr.*, 2000, pp. 551–552, n° 597 et L. Roller, *AJA*, 105/2, 2001, pp. 368–369, où l'auteur écrit à propos du style simple et rustique des stèles en question « Theses features reflect the lower economic status of the dedicants and their isolation from major centers of sculptural production ». Pour ce qui concerne les dévotions à Zeus Alsènos, voir notamment *SEG*, 28, 1185 (à Nakoleia) ; 33, 1143 (à Çoğu) ; 40, 1210 (à Ağzıkara, non loin de Dokimeion) ; 40, 1220 ; 40, 1192 (à Akmoneia) ; 40, 1203–1205 (à Yanal Mevkii) ; 47, 1707–1709 ; 47, 1716–1719 ; 57, 1314 (musée d'Afyon) ; 55, 1422 (musée d'Afyon).

75 Sur cela, lire l'introduction de Th. Drew-Bear, Chr. M. Thomas & M. Yıldızturan, *Phrygian*

du *Medelhavsmuseet* de Stockholm, on trouve la représentation sculptée en marbre d'un pic de carrier ou de tailleur de pierre *a priori* unique dans l'empire romain[76]. Cet objet rare fut consacré à la divinité grecque locale aux IIe–IIIe siècles de notre ère, en grec, par Papas fils de Manès, manifestement un sculpteur ou un carrier travaillant dans les carrières de Dokimeion (à environ une trentaine de kilomètres au Nord-Est de Synnada) proches du principal sanctuaire de Zeus Alsènos. On note que le nom du dédicant comme son patronyme sont typiquement anatoliens. Dans la même veine et vers la même époque, Ama fille de Mnoas a dédié à la même divinité une stèle de type *naïskos* sur laquelle apparaît un outil de type marteau à un seul taillant[77]. Au IIIe siècle de notre ère, Appas Artémô, qui porte un nom double, anatolien et hellénique, a dédié pour les siens et lui-même une stèle sur laquelle une figure assez fruste de bovidé est gravée en relief[78], ce qui rappelle les préoccupations pastorales des populations de la Phrygie rurale. Dans ce même groupe d'objets, on découvre enfin une simple stèle anépigraphe de type *naïskos* nous montrant un couple de bergers anatoliens, probablement phrygiens, l'homme représenté à gauche avec une cape de berger à capuchon, la femme à droite drapée dans un manteau plus souple qui doit être de laine, tête couverte et sans doute voilée ; le style très fruste du relief figurant par une timide convention graphique les yeux et le nez des personnages, invite à y reconnaître une stèle phrygienne votive du IIIe siècle de notre ère[79].

Les artefacts du *Medelhavsmuseet* de Stockholm confirment ce que nous connaissions du mode de vie des Phrygiens de la région de Dokimeion aux IIe–IIIe siècles de notre ère : l'élevage traditionnel des bovidés se poursuivait sur les plateaux anatoliens au Nord de la chaîne du Sultan Dağ, alors que les carrières impériales de marbre[80] polarisaient d'assez nombreux artisans, souvent de statut pérégrin ou servile, ce domaine étant géré sur place pour le compte du

---

Votive Steles, pp. 13–16. Des figurines en marbre dit « de Dokimeion » furent sculptées dès l'Âge du Bronze Ancien (IIIe millénaire), comme le prouvent deux objets trouvés à Synnada (Şuhut) : cf. J. Mellaart, « Preliminary report on a survey of pre-classical remains in southern Turkey », *AS*, 4, 1954, p. 215 et 239, n° 462–463.

76 C. Mühlenbock, H. Bru & E. Laflı, *Revue Archéologique*, 2015/1, pp. 25–26, n° 1 : inv. n° MM 2014:006 ; L. : 0.21 m ; H. 0.075 m ; Ép. : 0.015–0.06 m.

77 C. Mühlenbock, H. Bru & E. Laflı, *Revue Archéologique*, 2015/1, pp. 27–28, n° 2 : inv. n° MM 2014:005 ; L. : 0.125 m ; H. : 0.252 m ; Ép. : 0.045 m.

78 C. Mühlenbock, H. Bru & E. Laflı, *Revue Archéologique*, 2015/1, pp. 27–30, n° 3 : inv. n° MM 2014:004 ; L. : 0.135 m ; H. : 0.22 m ; Ép. : 0.04 m.

79 C. Mühlenbock, H. Bru & E. Laflı, *Revue Archéologique*, 2015/1, pp. 30–31, n° 4 : inv. n° MM 2014:003. L. : 0.14 m ; H. : 0.234 m ; Ép. : 0.028 m.

80 Sur ces carrières, voir W.M. Calder, « Iulia Ipsus and Augustopolis », *JRS*, 2, 1912, p. 245*sq* ;

princeps par des procurateurs, dont le plus connu est certainement Hesperus, qui était en 125–126 en contact avec l'empereur Hadrien ainsi qu'avec le proconsul d'Asie Avidius Quietus[81]. Un fragment de dédicace inédite d'Antioche de Pisidie donne sur deux lignes appartenant sans doute à une base de statue, en de grandes et belles lettres du IIe siècle, le nom d'Hesperus au nominatif associé au terme « Auguste », manifestement en raison de sa fonction de procurateur impérial, elle-même liée dans le texte à un perfectissime évoqué au datif.

Nous avons dans ce cas affaire aux élites politiques, alors que les populations de Phrygie étaient en moyenne économiquement pauvres et souvent écrasées par les abus des fonctionnaires, administrateurs et militaires romains, comme le prouvent plusieurs pétitions adressées par ces dernières aux empereurs[82]. La

---

L. Robert, « Les Kordakia de Nicée, le combustible de Synnada et les poissons-scies. Sur les lettres d'un métropolite de Phrygie au Xe siècle. Philologie et réalités », *JSavants*, 1962, pp. 43–55 ; L. Robert, *À travers l'Asie Mineure*, pp. 223–235 ; M. Christol & Th. Drew-Bear, « Inscriptions de Dokimeion », *Anatolia Antiqua*, 1, 1987, pp. 83–137 ; J. Clayton Fant, Cavum antrum Phrygiae : *the organization and operations of the Roman imperial marble quarries in Phrygia*, BAR Int. series n° 482, Oxford, 1989 ; M. Christol & Th. Drew-Bear, « Les carrières de Dokimeion à l'époque sévérienne », *Epigraphica*, 53, 1991, pp. 113–174 ; Th. Drew-Bear, « Nouvelles inscriptions de Dokimeion », *MEFRA*, 106/2, 1994, pp. 747–844 ; A.M. Hirt, *Imperial mines and quarries in the Roman world. Organizational aspects* (*27 BC – 235 AD*), OUP, Oxford, 2010.

81 *PIR*², A, 1409. Sur Hesperus, cf. *CIL*, III, 355 ; *CIG* 3835 (à propos des terres du temple de Zeus à Aizanoi) ; J. & L. Robert, *Bull. épigr.*, 1971, p. 520, n° 658 ; S. Cramme, *Die Bedeutung des Euergetismus für die Finanzierung städtischer Aufgaben in der Provinz Asia*, Diss., Köln, 2001, pp. 259–260 ; B. Dignas, *Economy of the sacred in Hellenistic and Roman Asia Minor*, OUP, Oxford, 2002, pp. 178–180 ; A.C. Johnson, P.R. Coleman-Norton & F.C. Bourne, *Ancient Roman Statutes*, The Lawbook Exchange Ltd, Clark (NJ), 2003 (rééd.), pp. 181–182, n° 241 ; M. Christol & Th. Drew-Bear, « De Lepcis Magna à Aizanoi : Hesperus procurateur de Phrygie et l'administration des carrières de marbre », dans J. Desmulliez & C. Hoët-Van Cauwenbergue (éds), *Le monde romain à travers l'épigraphie : méthodes et pratiques*, Lille, 2005, pp. 189–216 ; S. Cuomo, *Technology and culture in Greek and Roman Antiquity*, Cambridge, 2007, p. 118 ; B. Russell, *The economics of the Roman stone trade*, OUP, Oxford, 2014, p. 43.

82 Voir T. Hauken, *Petition and response. An epigraphic study of petitions to Roman emperors, 181–249*, Monographs from the Norwegian Institute at Athens, Bergen-Athènes, 1998 (ensuite abrégé *Petition and response*), pp. 140–161 pour la communauté rurale d'Aragua (territoire d'Appia) se plaignant à Philippe l'Arabe des réquisitions et extorsions par l'armée ; pp. 188–202 pour une communauté rurale située entre Eumeneia et Sandıklı (Kilter) subissant sous Commode (entre 187 et 191) les exigences illégales de l'armée (notamment des réquisitions alimentaires) ; D.P. Kehoe, *Law and the rural economy in the Roman*

modestie des stèles et leurs dimensions réduites incitent à penser que des ateliers secondaires de Phrygie utilisaient des chutes de marbre de Dokimeion afin de sculpter ces monuments votifs à un prix abordable[83]. Cette pratique contrastait avec les luxueux sarcophages sculptés en marbre de Dokimeion, réservés aux familles fortunées (par exemple dans la plaine Killanienne), et ce dernier point donne l'impression d'un déclassement social de certaines populations phrygiennes, phénomène confirmé par une volonté d'intégration par le biais de l'hellénisation largement constatable de ces anatoliens : l'utilisation de la langue grecque à l'écrit, la pratique du culte de Zeus Alsènos[84] ou la commande et la création de stèles de type « *naïskos* » vont dans ce sens. On connaît environ 600 stèles votives phrygiennes de ce type, dont on peut imaginer qu'elles furent produites, au moins pour une partie d'entre elles, à proximité des sanctuaires où elles furent ensuite érigées, souvent grâce à un tenon. Il s'agissait dans ce cas d'un marché secondaire qui satisfaisait sans doute des artisans locaux tout en répondant à une demande des populations phrygiennes. L'identité culturelle des bergers et des sculpteurs de Phrygie s'exprime avec simplicité sur ces stèles, y compris pour ce qui concerne leur assimilation des pratiques helléniques. Il n'en demeure pas moins qu'un conformisme social, culturel et religieux fort émane de ces artefacts, qu'il s'agisse des formulaires grecs courts et stéréotypés, de la forme décorative ou des sujets représentés. Cependant, les deux outils (pic de carrier et marteau à un seul taillant) montrent d'une manière plus rare la fierté revendicative des artisans anatoliens de cette région de Phrygie.

Un autre domaine d'activité lié à la culture grecque que j'évoquerai brièvement à propos d'Antioche de Pisidie est celui de la médecine ; nous avons vu *supra* qu'un médecin faisait une dédicace à Dottia Chareinè. Mais il faut aussi mentionner L. Gellius Maximus « *philos* et *archiatros* » ducénaire de l'empereur Caracalla et originaire d'Antioche : trois inscriptions, une latine et deux grecques, honorent L. Gellius Maximus dans la colonie, une quatrième étant une dédicace réalisée par lui, manifestement en tant que prêtre d'Asklépios à vie, sachant qu'il est dit « prêtre d'Esculape à vie » dans le texte latin[85]. Les médecins grecs étaient très présents à Antioche, probablement au sein d'une

---

empire, University of Michigan Press, 2007, pp. 87–88 ; W. Tabbernee & P. Lampe, *Pepouza and Tymion : the discovery and archaeological exploration of a lost city and an imperial estate*, De Gruyter, Berlin-New York, 2008, pp. 57–62, 64–68, 73–74.

83 Th. Drew-Bear, Chr. M. Thomas & M. Yıldızturan, *Phrygian Votive Steles*, pp. 13–14.

84 Cf. C. Mühlenbock, H. Bru & E. Laflı, *Revue Archéologique*, 2015/1, pp. 25–26.

85 Sur tout cela, voir M. Christol & Th. Drew-Bear, « Caracalla et son médecin L. Gellius Maximus à Antioche de Pisidie » dans S. Colvin (éd.), op. cit., pp. 85–118, d'où *SEG* 54, 1368–1370.

association/guilde ; ce qui semble certain est l'influence de Pergame dans ce domaine depuis le traité d'Apamée favorable aux Attalides à l'époque hellénistique (188 av. J.-C.), mais aussi en raison de l'essor de l'Asklépieion de Pergame au IIe siècle de notre ère[86], dont on perçoit une résonance à Antioche de Pisidie au début du IIIe siècle, à l'époque de Galien, le célèbre médecin grec.

La poésie grecque occupait manifestement une place de choix dans la culture de la colonie romaine d'Antioche de Pisidie, puisqu'on peut y inventorier au moins quinze épigrammes gravées sur pierre en langue hellénique versifiée. La colonie a par exemple élevé un monument en l'honneur d'un centurion régionnaire nommé Aurelius Dionysius : l'inscription grecque évoquant le nom du personnage à l'accusatif, on pense à une base de statue, cippe quadrangulaire sur une face duquel on trouvait deux hexamètres qui célèbraient la Mygdonie et la paix[87]. L'élément aquatique a inspiré trois compositions, une faisant allusion à une source[88], une à ce qui semble être un canal (en rapport avec l'aqueduc d'Antioche ?)[89], une funéraire paraissant enfin mettre en parallèle le nom du fils adoptif du tribun militaire Aquila avec l'Anthios, dieu-fleuve d'Antioche de Pisidie[90]. Ces textes poétiques honorent

86 Avec les encouragements du pouvoir impérial, notamment par le biais d'Hadrien.

87 *EJ*, pp. 121–122, n° 92–93 ; W.M. Calder, *JRS*, 2, 1912, pp. 80–84, n° 1 ; R. Merkelbach & J. Stauber, op. cit., p. 403, n° 16/61/01. On peut considérer la Mygdonie comme une appellation poétique et archaïsante de la Phrygie (cf. Homère, *Iliade*, III, v. 184–187), probablement dans ce cas au IIIe siècle de notre ère, après 212, si l'on s'en réfère au gentilice du personnage honoré.

88 *EJ*, p. 161, n° 149 ; L. Robert, *Hellenica*, IV, Paris, 1948, p. 65 ; *SEG*, 6, 561 ; *SEG*, 30, 1506 ; S. Mitchell & M. Waelkens, *Pisidian Antioch*, pp. 227–228 ; R. Merkelbach & J. Stauber, op. cit., pp. 406–407, n° 16/61/05. Il y est visiblement question d'un « sage juge des Pisidiens », mais on se demande s'il ne faut pas voir dans cette épigramme de l'Antiquité tardive (ca. Ve–VIe siècles) une allusion à l'ordalie par l'eau qui était notamment pratiquée par les Hittites et les anciens Pisidiens à de hautes époques. Sur cela, voir S. Lebreton, « La fontaine de Zeus Orkios ou fontaine d'Asbama (Tyane, Cappadoce) », dans R. Lebrun & A. Degrève (éds), *Deus Medicus. Actes du colloque organisé à Louvain-la-Neuve les 15 et 16 juin 2012*, Homo Religiosus (série II) 12, Brepols, Turnhout, 2013, pp. 219–243.

89 *EJ*, p. 161, n° 148 ; L. Robert, *Hellenica*, IV, p. 64 ; *SEG*, 6, 560 ; *SEG*, 30, 1505 ; S. Mitchell & M. Waelkens, *Pisidian Antioch*, p. 227 ; R. Merkelbach & J. Stauber, op. cit., p. 407, n° 16/61/06. Dans cet autre texte de l'Antiquité tardive, il y est encore question de « sages conseillers », ce qui peut faire allusion à la curie d'Antioche, mais aussi de nouveau peut-être aux anciens « jugements par l'eau ».

90 W.M. Calder, *JRS*, 2, 1912, p. 90, n° 10 ; R. Merkelbach & J. Stauber, op. cit., p. 409, n° 16/61/09. Cette inscription est plus ancienne que les précédentes et peut environ être datée du IIe siècle, à la rigueur du début du siècle suivant. Voir fig. 13.

des enfants tels qu'Eutychianos et Maximinus, des époux ou encore un médecin défunts[91]. Bien entendu, les épigrammes grecques servaient également à honorer les dieux, à commencer par Mèn Askaènos, *theos patrios* de la colonie : c'est ce que montrent un autel et une dédicace à celui qui est par deux fois dénommé Ἀσκαίης[92]. Une épigramme grecque fragmentaire copiée par W.M. Ramsay récemment exhumée de ses carnets[93] honore la mémoire d'un personnage protecteur des étrangers avec la formule littéraire ξείνοις δ' ἄλκαρ : ce dernier mot rare se trouve dans l'*Iliade* (V, 644 et XI, 823), dans *Les Troyennes* d'Euripide (590), ou dans un fragment de Callimaque (fr. 124), ξείνοις renvoyant à une forme là encore archaïsante, cela pour honorer un personnage qui a pu être un magistrat civique aux attributions proches de celles d'un proxène, le terme d'archonte étant cité. Ce texte exprime visiblement d'une manière combinée à la fois les traditions littéraires et politiques des Grecs liées à la *polis*.

2 Les institutions grecques dans la colonie romaine d'Antioche

Parce qu'Antioche de Pisidie était à l'origine une fondation séleucide et parce que la langue la plus couramment utilisée sur son territoire était le grec, on ne s'étonnera pas de voir apparaître dans les inscriptions des institutions ou des magistratures relatives à l'époque classique, même si ces mots renvoyaient à l'époque impériale à une réalité politique assez différente. Dans le contexte d'un bilinguisme gréco-latin inhérent à l'histoire de la cité, certains mots grecs apparaissent en outre comme une simple traduction du vocable colonial latin. Si le cadre agonistique des concours grecs fournit bien sûr un terrain privilégié à la langue hellénique, il n'en est pas moins un lieu d'expression du bilinguisme de la colonie romaine, en raison des enjeux culturels, religieux, économiques et politiques qui se sont cristallisés autour de ces événements civiques et supra-régionaux majeurs.

---

91 R. Merkelbach & J. Stauber, op. cit., p. 406, n° 16/61/04 ; p. 408, n° 16/61/07 et n° 16/61/08 ; p. 410, n° 16/61/10 et n° 16/61/11 ; p. 411, n° 16/61/12 ; p. 412, n° 16/61/13 et 16/61/99.

92 Pour l'autel sur lequel le texte grec est gravé au dessus d'un aigle, voir W.M. Calder, *JRS*, 2, 1912, pp. 93–95, n° 22 ; R. Merkelbach & J. Stauber, op. cit., p. 404, n° 16/61/02 ; pour la dédicace, cf. J.G.C. Anderson, « Festivals of Men Askaenos in the Roman colonia at Antioch of Pisidia », *JRS*, 3, 1913, p. 271, n° 6 ; R. Merkelbach & J. Stauber, op. cit., p. 405, n° 16/61/03.

93 *NIA*, p. 44, n° 77 (*Note-book* 1912 B n° 156).

Dans la colonie romaine d'Antioche, les décurions sont logiquement mentionnés à de multiples reprises dans les textes épigraphiques latins, mais c'est avec un certain naturel que les inscriptions grecques peuvent nous offrir par équivalence le terme de βουλευτής, spécifiquement dans les textes du sanctuaire d'Artémis à Sağır, donc dans un contexte religieux hellénique[94] qui a recouvert la tradition phrygienne du lieu. C'est d'ailleurs une importante inscription fragmentaire grecque (et très partiellement latine) du sanctuaire de Mèn Askaènos mentionnant Ulpius Baebianus qui confirme non seulement l'utilisation des termes βουλή et δῆμος, mais également celui d' ἄρχων, un peu plus inattendu dans une colonie romaine[95]. Également dans un ordre d'équivalence, une inscription grecque d'Antioche mentionne l'agoranomie en tant que très estimable magistrature[96] : le texte découvert dans la cour d'une maison d'Hissarardı[97] honore à l'accusatif Maximus Eveius Domitius Valerianus Gaius, flamine et chevalier romain qui peut avoir effectué un cursus colonial local[98]. Dans ce contexte, il semble légitime de penser que le personnage précité fut édile[99], cette fonction étant évoquée en grec en insistant sur le prestige de la magistrature hellénique de laquelle l'édilité coloniale romaine provenait implicitement.

L'irénarchie[100] est attestée dans la cité par une belle dédicace latine cette fois, ce qui représente la forme de reconnaissance culturelle et civique particu-

---

94 W.M. Ramsay (éd.), *SERP*, p. 335, n° 15, lignes 11–12 (à propos d'un « bouleute » d'Antioche) ; p. 337, n° 16, ligne 1 ; p. 340, n° 18, ligne 2 (bouleute d'Antioche spécifié).

95 J.G.C. Anderson, *JRS*, 3, 1913, pp. 284–287, n° 11.

96 D.M. Robinson, *TAPhA*, 57, 1926, pp. 221–222, n° 44 = *SEG*, 6, 588, lignes 6–8 : ἐπὶ τῇ ἐνδόξῳ ἀγορανομίᾳ.

97 Village turc situé à environ 2 km à l'Est du site principal d'Antioche de Pisidie, sur les pentes occidentales de la chaîne montagneuse du Sultan Dağ.

98 Peut-être s'agit-il d'un des deux *duumviri* ayant offert à Antioche des combats de gladiateurs au IIe siècle de notre ère (voir *NIA*, pp. 78–93, n° 169, spécialement le fragment 3 p. 80, et p. 85), d'après une inscription fragmentaire trouvée dans la muraille de la cité. Voir en outre *WE*, p. 202, n° 331 ; L. Zgusta, *KPN*, p. 397, note 160.

99 Sur les édiles d'Antioche, voir notamment B. Levick, op. cit., p. 82, note 1 ; H.D. Saffrey, « Un nouveau duovir à Antioche de Pisidie », *AS*, 38, 1988, pp. 67–69, avec une liste des attestations ; *NIA*, p. 77, n° 166 (*Note-book* 1912–193 n° 143) : fragment d'un cursus sénatorial qui mentionne sans doute une édilité exercée ailleurs qu'à Antioche. Sur les agoranomes en Asie Mineure à l'époque impériale, voir C. Brélaz, *La sécurité publique*, pp. 72–73. Pour une traduction manifeste de la fonction de *curator annonae* en λογιστὴς σειτηρεσίου dans le contexte des concours grecs d'Antioche de Pisidie, voir J.G.C. Anderson, *JRS*, 3, 1913, pp. 295–296, n° 25.

100 Sur cette magistrature dans les cités anatoliennes à l'époque impériale, voir C. Brélaz,

lière d'une institution grecque à l'époque impériale en milieu colonial romain : C. Valerius Niger, fils de Gallus, de la tribu Sergia (celle d'Antioche), est honoré comme *pater optumus* (sic) par sa fille Valeria Paula, sachant qu'il fut questeur, édile, *duumvir* et irénarque, dernière charge citée[101]. Par son style, sa paléographie et dans une moindre mesure par l'emploi du superlatif *optimus* faisant songer à l'épithète accordée à Trajan[102], ce texte peut sans doute être daté du début du IIe siècle de notre ère. La fonction d'irénarque chargé de police municipale territoriale est attestée dans la région à Comama de Pisidie[103], à Ikonion[104], sur le territoire des *Osienoi* aux confins de la plaine pamphylienne et de la Pisidie, à proximité d'Ariassos[105], ainsi qu'à Termessos de Pisidie[106]. En dehors du fait qu'Antioche était une colonie romaine (à l'instar de Comama et Ikonion), la cité ne détonne donc pas sur ce point dans son environnement pérégrin et régional. Dans le contexte plus large des colonies romaines d'Orient, l'irénarchie se trouve mentionnée dans leurs inscriptions latines à Ikonion, à Philippes en Macédoine[107] et à Corinthe en Achaïe, où l'on trouve un surprenant « irénarque de Janus » (*irenarches Iani*), peut-être dans le dernier quart du Ier siècle de notre ère[108]. Depuis l'édition de ce texte, le titre en question a été considéré comme une prêtrise en rapport avec la fermeture du

La sécurité publique, pp. 90–122, 208–213 (pour les colonies romaines d'Orient) ; id., « Les irénarques de la colonie romaine de Philippes », in M. Mayer i Olive, G. Baratta et A. Guzmân Almagro (éds), *Acta XII Congressus internationalis epigraphiae Graecae et Latinae. Provinciae imperii Romani inscriptionibus descriptae* (Barcelona, 3–8 Septembris 2002), Barcelone : Universitat Autònoma de Barcelona, Institut d'Estudis Catalans (Monografies de la Seccio Historico-Arqueologica, X), 2007, II, pp. 1217–1219.

101 H.D. Saffrey, *AS*, 38, 1988, pp. 67–69 (avec photographie planche VIII) = *AE*, 1988, 1032 ; C. Brélaz, *La sécurité publique*, p. 371, B82.

102 Depuis 114, cf. Pline le Jeune, *Panégyrique de Trajan*, 88 ; D. Kienast, op. cit., p. 123.

103 G.E. Bean, « Notes and inscriptions from Pisidia. Part II », *AS*, 10, 1960, pp. 51–53, n° 100 ; C. Brélaz, *La sécurité publique*, p. 372, B83.

104 *AE*, 1906, 70 = *ILS*, 9414 ; C. Brélaz, *La sécurité publique*, p. 365, B62.

105 L. Robert, « Études épigraphiques. I. Inscriptions de Pisidie », *BCH*, 52, 1928, pp. 407–409 ; *SEG*, 6, 686 et 714.

106 *TAM*, III, 1, 104 ; 906–909 ; 912–915 ; cf. A. Zamai, « Gli irenarchi d'Asia Minore », *Patavium*, 17, 2001, pp. 53–73 ; *SEG*, 52, 1364 et 1953.

107 *AE*, 1939, 185 = C. Brélaz, *La sécurité publique*, p. 379, B102 ; ibid., p. 379, B103–105 ; *AE*, 2006, 1332.

108 J.H. Kent, *Corinth. Results of the excavations conducted by the American School of Classical Studies at Athens*, VIII, 3. *The Inscriptions 1926–1950*, Princeton, 1966, p. 87, n° 195 = C. Brélaz, *La sécurité publique*, p. 378, B101 ; cf. aussi ibid., pp. 92–93. La datation proposée par l'éditeur paraît avoir été infléchie par un rapprochement contextuel avec les événements de Judée au début de l'époque flavienne.

temple de Janus à Rome par Vespasien à l'issue de la guerre juive, mais à la suite des remarques de N. Yannakopulos[109], il importe de souligner la corrélation entre la fonction de surveillance de l'irénarque et l'espace et lieu de passage exceptionnel qu'était dans l'Antiquité l'isthme de Corinthe, porte d'accès du Péloponnèse comme de l'Attique, ainsi que point terrestre de contact entre le golfe de Corinthe et le golfe Saronique, sachant que Janus était un protecteur sacré des passages, des arcs et des ponts dans la culture romaine : dans cette optique, on pourrait imaginer une magistrature spéciale liée à cet espace isthmique hors du commun, la question de la prêtrise passant à l'arrière-plan. Concernant la chronologie qui montre une forte diffusion de l'irénarchie en Asie Mineure au IIe siècle de notre ère[110] avec une première attestation précise à Sébastopolis de Carie en 116–117[111], on peut être tenté d'y percevoir un encouragement initial émanant de Trajan et des gouverneurs, car d'une part on constate que la première attestation d'un curateur (*logistès*[112] en Orient) chargé de surveiller les finances des cités est datable entre 105 et 112–113[113], d'autre part nous avons signalé ci-dessus l'influence éventuelle de cet empereur jusqu'à la qualification d'*optumus* attribuée à l'irénarque d'Antioche de Pisidie dans un texte officiel émanant de la cité[114]. En effet, le contexte impérial que l'on connaît indique d'abord que Trajan était très méfiant à l'égard des cités d'Asie Mineure comme sa correspondance avec Pline le Jeune (gouverneur de Bithynie en 111–113) le montre bien, ensuite que son bras droit Hadrien était particulièrement philhellène, archonte d'Athènes dès 111–112. Une remise au goût du jour de l'irénarchie d'inspiration hellénistique au début du IIe siècle de notre ère n'est donc pas étonnante, à l'époque où les deux personnages précités créaient le synode œcuménique des artistes dionysiaques sous le patronage de Dionysos et sous le leur en tant que *Nouveaux Dionysos*, à l'exemple des

---

109 N. Yannakopulos, « Preserving the *Pax Romana* : the peace functionaries in the Roman East », *Mediterraneo Antico*, 6, 2003, p. 882, note 225.

110 C. Brélaz, *La sécurité publique*, pp. 114–118, 210.

111 M. Holleaux & P. Paris, « Inscriptions de Carie », *BCH*, 9, 1885, pp. 346–347, n° 30 ; *EJ*, pp. 27–28, n° 25 ; C. Brélaz, *La sécurité publique*, p. 351, B6.

112 Fonction attestée à Antioche de Pisidie sans date précise (W.M. Calder, *JRS*, 2, 1912, p. 87 n° 6), les curateurs de cité étant comme les irénarques choisis dans le milieu des magistrats civiques.

113 R.K. Sherk, « A chronology of the governors of Galatia A.D. 112–285 », *AJPh*, 100/1, 1979, pp. 167–168, n° 1 ; F. Jacques, op. cit., pp. 19–22, n° 1 : notice consacrée à L. Caesennius Sospes, gouverneur de Galatie renommé par l'inscription d'Antioche de Pisidie *CIL*, III, *Suppl.* 6818 = *ILS*, 1017.

114 À la ligne 8 du texte (*AE*, 1988, 1032), juste avant la mention *h*(*onoris*) *c*(*ausa*) *d*(*ecreto*) *d*(*ecurionum*), ligne 9.

Lagides. Toujours à propos des questions de surveillance territoriale, on note que pour l'instant aucun orophylaque n'est attesté à Antioche, alors qu'on en trouve un peu plus au Sud à Neapolis dans la plaine Killanienne[115], ainsi que de l'autre côté de la chaîne du Sultan Dağ à Thymbrion/Hadrianopolis de Lycaonie[116].

Les affaires du gymnase ainsi que les concours grecs sont bien sûr consubstantiellement liés à la *polis* et à l'expression de la culture hellénique. Nous ne reprendrons pas ici le dossier, mais nous nous contenterons de formuler quelques remarques, tout en donnant quelques références utiles. La gymnasiarchie est par exemple attestée à Antioche à l'époque impériale par une inscription latine pour un personnage dont le *cognomen* mutilé put être *Asprena*[117], alors qu'un autre texte latin incomplet découvert à Hissarardı provenant de l'*Augusta Platea* nous révèle un gymnasiarque anonyme qui épousa manifestement une carrière équestre et militaire, ce qui ne l'empêcha pas de suivre un cursus municipal incluant sans doute le flaminat[118]. Dans cette inscription datée d'après W.M. Ramsay entre la fin du Ier siècle et le milieu du IIe siècle de notre ère, on s'aperçoit sans trop de surprise qu'à Antioche l'exercice de la gymnasiarchie n'était pas sans rapport avec le culte impérial, qu'il s'agisse de la mention sur la pierre de l'*Augusta Platea*, qui accueillit le texte probablement à proximité d'un temple du culte impérial, ou du flaminat (non précisé). On sent dans la présence de cette institution civique essentielle une continuité depuis l'époque hellénistique, d'autant plus que le texte provient du centre urbain colonial d'époque augustéenne, même s'il fut gravé plus tard en ces lieux.

Les agonothètes attestés à Antioche sont relativement nombreux, surtout célébrés au sein du sanctuaire de Mèn Askaènos du Kara Kuyu, car les grands prêtres du dieu lunaire occupaient souvent la fonction d'agonothètes aux IIe–IIIe siècles au moins, les deux charges étant régulièrement exercées à vie, ce qui garantissait probablement une certaine stabilité financière aux concours appelés à une époque *Maximianeia*[119]. On connaît ainsi au moins quatre ago-

115 *MAMA*, VIII, 354 = *I. Sultan Dağı*, 509 ; C. Brélaz, *La sécurité publique*, p. 404, E5.

116 *EJ*, p. 166, n° 156 = *I. Sultan Dağı*, 230 ; C. Brélaz, *La sécurité publique*, p. 403, E2. Sur les orophylaques en Asie Mineure, cf. ibid., pp. 157–171.

117 *NIA*, p. 108, n° 211 (*Note-book* 1926 n° 24).

118 W.M. Ramsay, *JRS*, 6, 1916, pp. 106–108, n° 6.

119 Voir J.G.C. Anderson, *JRS*, 3, 1913, pp. 267–300 ; *NIA*, p. 19, n° 8 ; pp. 20–21, n° 11 ; pp. 90–93 ; N. Belayche, « Un dieu romain et ses dévots au sanctuaire romain d'Antioche de Pisidie », *CCG*, 19, 2008, pp. 201–218. Pour les témoignages épigraphiques du nom du concours textuellement présenté comme ἀγῶν Μαξιμιάνειος, cf. J.G.C. Anderson, *JRS*, 3, 1913, p. 289,

nothètes à vie : G. Ulpius Baebianus, G. Caesennius Proculus Staianus et G. Flavius Baebianus, célébrés par au moins quatorze inscriptions grecques[120] ; le quatrième porte dans un texte gravé en langue hellénique une nomenclature qui recouvre à elle seule l'histoire de la colonie par ses élites entre les Ier et IIIe siècles de notre ère : Titus Caesennius Septimius Gellius Flavonianus Lollius[121]. Cela dit, les inscriptions latines de la colonie contribuent nettement à nous donner une image des concours grecs qui s'y déroulèrent : une assez belle petite inscription latine, évocatrice bien qu'incomplète, fut gravée pour un prêtre anonyme (de Mèn *a priori*), agonothète, édile, *duumvir*, dont deux fois quinquennal, qui a offert une chasse à ses frais. On voit bien que tout est lié ici, prêtrise, concours grecs et *ludi* romains, qu'il ne faut pas séparer, car d'une part les *ludi* romains remontent probablement aux jeux funéraires que l'on trouve dans l'*Iliade*, d'autre part j'ai par exemple montré qu'à Antioche de Syrie, les grands concours grecs se terminaient par des *ludi*, avec chasses et combats de gladiateurs[122]. Cela exprime de belle manière la fusion culturelle gréco-romaine que l'on observe ici encore. D'ailleurs dès le règne de Claude, en 45–46, C. Caristanius Fronto Caesianus Iullus organisait à Antioche de Pisidie des chasses et des jeux troyens, des *ludi iuvenales*[123]. Le notable civique qui remporte cependant pour ainsi dire la palme dans le dernier tiers du IIe siècle est certainement Cn. Dottius Plancianus, patron de la colonie, flamine, *duumvir* dont deux fois quinquennal, deux fois *munerarius*, agonothète perpétuel des concours quinquennaux d'Antioche (le concours est désigné comme *talantiaios*, doté d'un prix en argent), asiarque à Éphèse, et sur les rangs pour être agonothète perpétuel des *Hadrianeia* d'Éphèse par la volonté du divin Marc Aurèle[124]. Il s'agissait donc d'un champion toutes catégories de l'évergétisme au service du culte impérial et de sa cité, car trois *vici* d'Antioche l'honorent de

---

n° 15–17 ; p. 290, n° 19 ; p. 291, n° 20 ; p. 293, n° 21 ; pp. 294–295, n° 23 ; p. 295, n° 24. À propos de l'organisation des tirages au sort, cf. J.G.C. Anderson, *JRS*, 3, 1913, p. 281, n° 7–8 ; S. Mitchell & M. Waelkens, *Pisidian Antioch*, p. 87, n. 18 (*SEG*, 48, 1521) ; *NIA*, p. 19, n° 10 ; sur l'organisation civique des concours, cf. J.G.C. Anderson, *JRS*, 3, 1913, pp. 284–287, n° 11.

120 Voir surtout J.G.C. Anderson, *JRS*, 3, 1913, p. 287, n° 12 ; p. 288, n° 13–14 ; pp. 289–290, n° 16–19 ; p. 291, n° 20 ; p. 293, n° 21–22 ; pp. 294–295, n° 23–24 ; cf. par ailleurs *NIA*, p. 19, n° 8–9 ; pp. 20–21, n° 11–12.

121 *NIA*, pp. 20–21, n° 11. Ce chevalier romain était également prêtre de Mèn à vie et curateur (*logistès*) de la cité.

122 Sur tout cela, voir H. Bru, *Le pouvoir impérial*, pp. 225–271, spécialement pp. 225–229, 248–254.

123 M. Christol, T. Drew-Bear & M. Taşlıalan, *Tychè*, 16, 2001, pp. 1–20, particulièrement p. 18 et n. 75 à propos des jeux troyens ; sur le nom rare *Iullus*, cf. *SEG*, 53, 2196.

124 *CIL*, III, *Suppl.* 6835–6837 ; M.D. Campanile, *I sacerdoti*, p. 93, n° 85.

la sorte. Le IIe siècle est marqué par un grand succès des concours d'Antioche, ce que confirme l'inscription d'Aphrodisias pour le pancratiaste T. Aelius Aurelius Menander honoré entre 161 et 169 *paradoxos* (vainqueur le même jour à la lutte et au pancrace), et vainqueur à Antioche de Pisidie où il devint xystarque à vie[125]. Il fut en fait un agent responsable du synode œcuménique impérial des athlètes sous le patronage d'Héraklès et du prince, institution créée par Trajan et Hadrien parallèlement au synode oecuménique des technites dionysiaques. Pour ce qui concerne les épreuves et catégories agonistiques sont attestées à Antioche la course[126] (des enfants et des adultes), le pentathlon[127] (des enfants et des adultes), la lutte[128] (des enfants[129] et des adultes), le pancrace[130] (des enfants et des adultes), ainsi qu'un concours de hérauts et de trompette[131].

À propos des institutions grecques, nos lacunes épigraphiques liées à l'histoire hellénistique de la cité ne nous permettent pas de connaître à coup sûr les *phylai* au sein desquelles la population d'Antioche était répartie jusqu'à la création de la colonie romaine augustéenne. En raison de son histoire séleucide, il est probable qu'Antioche de Pisidie ait par exemple connu des *phylai* portant le nom des grandes divinités ioniennes dont le culte est attesté : Déméter[132], Dionysos[133], Artémis[134] ou Zeus[135] par exemple. Trois inscriptions latines mentionnant le terme *tribus* tendent à indiquer qu'en tant que subdivisions

125 C. Roueché, *Performers and Partisans at Aphrodisias in the Roman and Late Roman periods*, JRS Monographs 6, London, 1993, pp. 230–235, n° 91. Ce sportif de stature « internationale » devint sans doute président à vie de l'organisation locale des athlètes par le texte honorifique en question, lequel émanait du synode sacré xystique sous le patronage d'Héraklès et des empereurs Marc Aurèle et L. Vérus ; il bénéficia de la citoyenneté honoraire des Perganéniens et des colons d'Antioche de Pisidie.

126 J.G.C. Anderson, *JRS*, 3, 1913, pp. 282–283, n° 10.

127 J.G.C. Anderson, *JRS*, 3, 1913, pp. 282–283, n° 10–10a.

128 J.G.C. Anderson, *JRS*, 3, 1913, pp. 282–283, n° 10–10a.

129 Parmi les protagonistes de la lutte, catégorie enfants, on note la présence de Dottius Tiberius, visiblement issu de l'influente *gens* Dottia (J.G.C. Anderson, *JRS*, 3, 1913, pp. 282–283, n° 10).

130 J.G.C. Anderson, *JRS*, 3, 1913, pp. 282–283, n° 9–10 ; S. Mitchell & M. Waelkens, *Pisidian Antioch*, p. 87, n. 18 (*SEG*, 48, 1521) ; *NIA*, p. 22, n° 13.

131 J.G.C. Anderson, *JRS*, 3, 1913, p. 289, n° 15.

132 J.G.C. Anderson, *JRS*, 3, 1913, p. 288, n° 14 ; p. 289, n° 16.

133 *CIG*, 3979 = *EJ*, pp. 154–155, n° 139 = *IGR*, III, 299.

134 W.M. Ramsay (éd.), *SERP*, p. 319, n° 2 ; pp. 344–345, n° 24.

135 W.H. Buckler, W.M. Calder & W.M. Cox, *JRS*, 14, 1924, pp. 30–31, n° 9 = *SEG*, 6, 557 = *NIA*, p. 55, n° 105 ; la divinité, sans doute remplacée par Jupiter Optimus Maximus du temps de

électorales civiques les tribus romaines remplacèrent les *phylai* hellénistiques, sachant que la tribu *Romana* paraît avoir joué un rôle central[136]. Ce n'est pas un hasard si l'une des mentions provient d'une architrave du théâtre (probablement du *proskenion*) où le peuple acclamait régulièrement des patrons ou des évergètes de la ville. Cependant, les subdivisions territoriales des *vici* d'Antioche de Pisidie semblent avoir joué un rôle civique et institutionnel majeur dans la colonie romaine[137].

3 L'onomastique d'Antioche de Pisidie : quelques observations

On trouvera naturellement à Antioche de Pisidie une onomastique latine abondante et conservatrice, qui remonte régulièrement à la fin de l'époque républicaine, c'est-à-dire à l'origine de la fondation augustéenne et impériale. Le substrat socio-culturel anatolien et grec d'époque hellénistique (notamment séleucide et pergaménien) dont l'onomastique se fait l'écho montre une variété du choix des parents, mais aussi une mixité des familles. Les familles bilingues, voire trilingues, étaient fréquentes. On se mariait et on adoptait régulièrement entre Grecs et Romains, comme entre Gréco-Romains et indigènes/autochtones anatoliens, en dépit des clivages statutaires, économiques et politiques qui ne manquaient pas dans la grande plaine d'Antioche.

Pour ce qui concerne l'onomastique anatolienne, elle est essentiellement pisidienne et phrygienne. Les autres éléments sont, dans une bien moindre mesure lyciens, cariens, isaurico-ciliciens, bithyniens et thraces. L'onomasti-

---

la colonie romaine, était à la fois celle dominant le panthéon grec classique et protégeant officiellement les souverains séleucides.

136 La *tribus Romana* a ainsi effectué une dédicace à C. Caristanius C. f. Fronto Marullianus, patron de la colonie, prêtre de Jupiter et de Liber Pater ; B. Levick, « Two inscriptions from Pisidian Antioch », *AS*, 15, 1965, pp. 53–59, n° 1 ; *AE*, 1965, 15 ; la troisième attestation se trouve dans l'inscription latine d'un bloc d'architrave du théâtre.

137 Nous en connaissons sept, dont voici les références groupées : *vicus Velabrus* (*CIL*, III, 289 = III, *Suppl.* 6810 = *ILS*, 7198a ; *NIA*, pp. 93–94, n° 171) ; *vicus Venerius* (W.M. Calder, *JRS*, 2, 1912, pp. 101–102, n° 33 = *AE*, 1914, 130 ; W.M. Ramsay, *JRS*, 6, 1916, p. 130, fig. 13 = *AE*, 1920, 78) ; *vicus Tuscus* (*CIL*, III, 297 = III, *Suppl.* 6837 = *ILS*, 5081) ; *vicus Cermalus* (W.M. Calder, *JRS*, 2, 1912, p. 104, n° 40 = *AE*, 1914, 132 ; *CIL*, III, 296 = III, *Suppl.* 6835) ; *vicus Salutaris* (*CIL*, III, *Suppl.* 6836) ; *vicus Aedilicius* (*CIL*, III, 290 = III, *Suppl.* 6811 = *ILS*, 7198b) ; *vicus Patricius* (B. Levick, *AS*, 17, 1967, p. 107, n° 12 = *AE*, 1967, 502 ; *CIL*, III, *Suppl.* 6812 = *ILS*, 7198c) ; voir également *NIA*, pp. 94–96, n° 173 (*Note-book* 1924/1925 n° 9). Sur la question des *phylai* et *vici* à Antioche de Pisidie en tant que colonie romaine d'Orient, cf. B. Levick, *AS*, 15, 1965, pp. 53–59, n° 1 et id., op. cit., pp. 76–79.

que perse est plutôt absente ou très rare, en dépit de la résidence régionale royale de Kelainai sise de l'autre coté de la passe de Çapalı, à l'Ouest de la Phrygie Parorée. L'onomastique juive est presque absente[138], alors que les Juifs étaient présents à Antioche de Pisidie depuis le règne d'Antiochos III[139], mais ils étaient déjà hellénisés et assimilés à cette époque, d'autant plus que la diaspora babylonienne dont ils étaient issus n'était pas conservatrice comme celle que l'on pouvait trouver en Judée ou encore en Galilée. Les recherches menées, entre autres, sur l'onomastique d'Antioche de Syrie vont exactement dans le même sens[140] : on sait très bien par les sources littéraires que la communauté juive était influente à Antioche sur l'Oronte, mais lorsqu'on analyse l'onomastique de la plaine de l'Amuq, les noms juifs sont assez rares ; les autres membres de la communauté sont bien là, mais ils portent des noms grecs, à l'instar des grands-prêtres de Jérusalem Jason et Ménélas à l'époque d'Antiochos IV et de la révolte des Maccabées.

L'onomastique d'Antioche de Pisidie nous est partiellement connue au Ier siècle av. J.-C. en remontant environ jusqu'à la fin du IIe, grâce à une inscription grecque de seize lignes relevée par W.M. Ramsay dans ses carnets[141], laquelle nous offre une liste de jeunes filles avec patronymes et papponymes[142]. Parmi ces noms féminins, Ἄνασσα (ligne 16) serait un nom « royal » en rapport avec le vieux mot *wanax* (qui existe également en phrygien)[143] ; Ανμιον (ligne 15) est un nom anatolien attesté en Lydie[144] ; Τατια n'est pas un nom grec mais un anthroponyme féminin anatolien courant attesté en Mysie, Lydie, Carie, Phry-

---

138 On trouve durant l'Antiquité tardive les noms *Thomas* (*NIA*, p. 40, n° 65) et *Iôan*[*nès*] (*NIA*, p. 57, n° 110).

139 Josèphe, *Antiquités Juives*, XII, 148–153 ; H. Bengtson, op. cit., pp. 110–112 ; A. Schalit, *Jewish Quarterly Review*, 50, 1960, pp. 292–296 ; H.H. Schmitt, op. cit., p. 85 ; G.M. Cohen, *The Seleucid Colonies. Studies in Founding, Administration and Organization*, pp. 5–9 ; J. Ma, op. cit., p. 49, 210–211 et 261, n. 42. Deux stèles gravées de menorahs ont été découvertes à Sağir, nous l'avons évoqué.

140 H. Bru, « Essai de sociologie historique d'Antioche sur l'Oronte aux époques hellénistique et romaine : anthroponymie, cultures et peuplement » dans H. Pamir (éd.), *Archaeology of Hatay and its vicinity through the ages. Proceedings of the international symposium* (*Antakya, May 21st–24th, 2013*), 2014, pp. 127–144.

141 *NIA*, pp. 29–30, n° 27 (*Note-book* 1912/1913, n° 88), avec photographie de la copie p. 132.

142 D'un point de vue historique et documentaire régional, on rapprochera cette liste de l'inscription hellénistique à peu près contemporaine (IIe–Ier siècles av. J.-C.) de Seleukeia Sidera (*WE*, p. 336, n° 469 = P. Iversen, *EA*, 48, 2015, pp. 40–41, n° 34) commentée *infra* à propos de l'onomastique comme des relations entre colons grecs et indigènes.

143 Cf. *infra* à propos des anthroponymes grecs.

144 L. Zgusta, *KPN*, p. 63, § 57–21.

gie, Pisidie, Lycie, Galatie, Cappadoce et Cilicie[145], visiblement populaire chez les élites grecques (on le trouve en effet à deux reprises dans notre liste, lignes 11–12), car il sonne « grec ». Des noms féminins macédoniens typiques sont bien présents : Στρατονίκη (à deux reprises, lignes 2 et 3), Ὀλυνπιάς (ligne 8), Ἀντιοχίς (ligne 14). D'autres anthroponymes sont plus rares : Κύννις (féminin, ligne 4), Σωτίων (masculin, ligne 5), Νικησώ (féminin, ligne 7) ou encore Καλλίπολις (féminin, ligne 10), qui remet au centre de la vie familiale la fierté poliade hellénique. Outre les éléments onomastiques anatoliens précités, on note la présence remarquée de l'anthroponyme thrace Αυλουζελμις[146], sans doute ici un papponyme. Cette importante liste onomastique[147] complète avantageusement les noms dans une grande majorité gréco-macédoniens des magistrats civiques monétaires des IIe–Ier siècles av. J.-C. que nous connaissions déjà par la numismatique[148].

Voici quelques exemples représentatifs de l'onomastique observable sur le territoire de la colonie romaine d'Antioche de Pisidie, en ce qu'ils illustrent les structures socio-culturelles de sa population :

– *Attalos* (nom masculin grec)[149] et *Tateis* (nom féminin anatolien fréquent en Phrygie)[150] ont érigé un monument à *Manès* (nom masculin courant en Anatolie centrale, surtout en Lydie-Phrygie)[151], lui-même fils d'*Opnadeios* (nom pisidien)[152] : dans ce cas[153], la mixité de la famille est manifeste, résultant des cultures grecque, phrygienne et pisidienne.
– Au IIIe siècle de notre ère, *Aurelius Candidus* fait graver une épitaphe pour *Aurelia Stratonikè* et *Hortensianus Maximus*[154] : nous sommes donc là plutôt dans un milieu influencé par la culture gréco-romaine conservant la trace d'un nom royal séleucide.

145 L. Zgusta, *KPN*, pp. 499–501, § 1517–10.
146 D. Detschew, *Die thrakischen Sprachreste*, p. 35.
147 Pour des commentaires supplémentaires sur cette liste, voir *infra* le dernier chapitre consacré à l'onomastique régionale.
148 Voir W. Leschhorn, *Lexikon der Aufschriften auf griechischen Münzen*, II, *Ethnika und Beamtennamen*, Wien, 2009, p. 982, lequel précise toutefois, n. 2, que certaines monnaies pourraient émaner d'une autre Antioche, par exemple Antioche du Méandre ou Antioche de Carie/Alabanda.
149 Un anthroponyme « royal » très répandu dans toute la région passée sous contrôle pergaménien depuis le traité d'Apamée (188 av. J.-C.).
150 L. Zgusta, *KPN*, pp. 497–498, § 1517–5.
151 L. Zgusta, *KPN*, pp. 287–290, § 858–1.
152 L. Zgusta, *KPN*, p. 377, § 1098–1.
153 *SEG*, 6, 576.
154 *SEG*, 50, 1289bis.

- Fin IIe/début IIIe siècle, deux hommes, *Papas* (anthroponyme masculin fréquent en Anatolie centrale)[155] et *Iman* (nom masculin plutôt phrygien, courant en Phrygie/Pisidie)[156] font une dédicace à leur père *Zôsimos*, au nom très grec[157].
- *Straton* fils d'*Artémôn*, de Dokimeion, a laissé un monument à la mémoire de son fils *Attalos*, mais aussi à Karika et Zotikè, ses *threptoi* (enfants, ici des filles, adoptées)[158]. Tous les noms mentionnés sont grecs, et l'on note de nouveau une occurrence d'*Attalos* dans la région en souvenir des Attalides.
- Un texte funéraire nous fait connaître *Aurelia Artemis*, *Dionysios* et *Alexandros* fils d'*Hermaios*, ce qui nous livre « en bloc » un anthroponyme classique et trois théonymes grecs[159].
- À Keçili Köyü, une inscription du Sud du territoire d'Antioche[160], du côté de la plaine Killanienne, nous fait découvrir l'épitaphe de *Makedôn*, fils de *Manès* (lui-même fils de *Manès*), et d'*Ammia*[161], parents aux noms anatoliens. Nous avons ici le cas manifeste d'une volonté d'intégration socio-culturelle que l'on retrouve dans d'autres familles, car les Phrygiens et les Pisidiens furent marginalisés dans leur propre région depuis la colonisation gréco-romaine. Ce qui frappe est le choix des parents, lesquels optèrent pour un nom masculin d'enfant renvoyant directement à la Macédoine[162].
- Autre exemple à l'appui : une épitaphe[163] nous fait connaître *Aurelios Ménéklès* et *Aurelia Longilla* qui ont érigé une stèle à leurs parents *Titthios*[164]

---

155 L. Zgusta, *KPN*, pp. 406–408, § 1199–1.

156 L. Zgusta, *KPN*, pp. 195–196, § 466–1.

157 *SEG*, 52, 1389.

158 *SEG*, 6, 570.

159 *SEG*, 2,748.

160 *SEG*, 53, 1570 ; C. Brixhe, *Bull. épigr.*, 2004, p. 672, n° 358.

161 L. Zgusta, *KPN*, pp. 59–62, § 57–16.

162 Pour l'anthroponyme masculin *Makedôn*, cf. *NIA*, pp. 61–62, n° 119 (*Note-books* 1914B n° 27 et 1926 n° 50). La sphère culturelle concernée est gréco-romaine, puisque *Macedo* existe par exemple en tant que *cognomen* latin, mais il se trouve que les premiers colons d'époque séleucide à Antioche de Pisidie étaient essentiellement des Gréco-Macédoniens.

163 *NIA*, p. 47, n° 84.

164 D'après L. Zgusta, *KPN*, p. 517, § 1567–5, l'anthroponyme masculin *Titthos* provient du grec, sachant qu'on le trouve surtout en Bithynie et bien plus rarement en Phrygie ; *Titthè* est un nom d'esclave féminin en rapport avec la fonction de nourrice (O. Masson, *Onomastica Graeca Selecta*, I, p. 153), spécialement en Attique (cf. par exemple J. & L. Robert, *Bull. épigr.*, 1970, p. 390, n° 255). *Tittha* est un nom fréquent en Bithynie (L. Robert, « Inscriptions de Bithynie copiées par Georges Radet », *RÉA*, 42, 1940, pp. 315–316 ; J. & L. Robert, *Bull. épigr.*, 1953, p. 175, n° 194 ; *Bull. épigr.*, 1974, p. 296, n° 573 ; *Bull. épigr.*, 1979, p. 514, n° 546),

et *Antonia Ma*[165]. Nous sommes au début du IIIe siècle. Dans ce cas, le père montre un nom assez lié à la Bithynie, la mère une nomenclature à la fois romaine et louvitophone (que l'on trouve en l'occurrence en Isaurie, Cilicie, Carie et Pisidie). Leurs enfants portent un *cognomen* grec pour le garçon, latin pour la fille. D'après l'anthroponymie, l'intégration socio-culturelle vers la sphère gréco-romaine s'est faite dans cette famille sur deux générations, avec pour les enfants une acquisition du droit de cité romain à l'époque de Caracalla, en 212.

– Un pierre gravée trouvée à Antioche[166], peut-être en relation avec Anaboura plus au Sud, évoque une disposition testamentaire, en grec, où *Aurelios Attalos Neos*, fils de *Télémaque*, honore *Bianor*, fils d'*Attalos* : nous sommes alors vraisemblablement au début du IIIe siècle de notre ère, mais cette famille a conservé des anthroponymes hellénistiques très clairs.
– Face à cela, une inscription funéraire trouvée au Sud de Yalvaç[167] montre que *Tateis* (nom féminin anatolien) fille de *Deinarchos* (nom masculin grec)[168] a honoré *Eilèmoès* (anthroponyme d'influence louvite dont on trouve des formes proches en Pisidie, Lydie, Kibyratide et Cilicie)[169], fils de *Marrodès* (nom peu attesté et seulement en Pisidie)[170]. Il s'agit d'un bel exemple de mixité onomastique anatolienne, où les cultures phrygienne et louvitophone transparaissent, au contact avec un père de famille au nom grec. La mère de *Tateis* n'est pas mentionnée, mais il est probable qu'elle ait porté un nom anatolien, comme celui donné à sa fille.
– Une autre nous fait découvrir *Tateis Marula* (composante anatolienne et romaine) fille d'*Apollonios* (nom très grec), pour son fils *Gaius* (au nom très romain)[171].
– Dans la sphère culturelle gréco-romaine, une inscription latine nous fait connaître *Tiberius Iulius Menophilus*, sa femme *Iulia Attica*, sa sœur nommée *Megistè* et leur mère *Naïs* : ce sont les affranchis d'un même maître, à l'anthroponymie assez révélatrice du conformisme ambiant[172].

---

que l'on trouve également à Byzance (J. & L. Robert, *Bull. épigr.*, 1983, p. 121, n° 272). *Titthios* semble cependant être un hapax ou un nom rare sous une telle forme.

165 Pour l'anthroponyme féminin *Ma*, cf. L. Zgusta, KPN, pp. 276–277, § 839–1.

166 NIA, p. 17, n° 4 (*Note-books* 1914B n° 11 et 1926 n° 15).

167 NIA, p. 41, n° 69 (*Note-book* 1886C n° 2).

168 Notamment bien attesté en Grèce centrale (Thessalie, Phocide).

169 Voir surtout L. Zgusta, KPN, p. 158, § 321–2.

170 WE, p. 202, n° 331 ; L. Zgusta, KPN, p. 297, § 873–4.

171 NIA, p. 44, n° 76 (*Note-book* 1912B n° 146).

172 NIA, pp. 85–86.

- On trouve également, du côté des élites civiques d'Antioche, un *munerarius* nommé *T. Flavius Iulius Attalus* : dans son cas, la nomenclature retrace les influences historiques, politiques, sociales et culturelles qu'exercèrent tour à tour les Attalides, les Julio-Claudiens et les Flaviens sur la ville[173].

Afin de conclure brièvement, il est évident que la documentation épigraphique d'Antioche de Pisidie à l'époque impériale confirme la puissance et l'influence de la langue grecque dans la colonie romaine sur la longue durée, à l'écrit comme certainement à l'oral, avec une réaffirmation marquée au IIe et plus encore au IIIe siècle de notre ère. L'ensemble des documents connus nous invite à souligner une continuité de la culture hellénique dans la cité, des racines lexicales de l'époque mycénienne à l'anthroponymie de la période chrétienne, en passant par les sources classiques et par la *koinè* qui s'est imposée en Orient durant l'ère hellénistique. L'omniprésence des institutions grecques dans les domaines religieux, festif (concours grecs) et dans une moindre mesure politique surprennent peu, même si les colons augustéens imposèrent de nouvelles structures administratives et juridiques, tout en véhiculant une culture latine dans une cité historiquement hellénophone. L'onomastique d'Antioche de Pisidie à l'époque impériale romaine révèle les phénomènes socio-culturels les plus profonds : mixité et endogamie apparaissent, ainsi qu'une hellénisation culturelle et historique sur la longue durée, mais on observe nettement une fusion avec les éléments anatoliens et romains.

---

173 *NIA*, pp. 107–108, n° 209 (*Note-book* 1924 n° 9).

CHAPITRE 10

L'identité culturelle hellénique de quelques cités aux alentours de la Phrygie Parorée intérieure

Certaines cités de l'Orient hellénistique firent parfois appel à des mythographes, pas toujours connus de nous, afin de faire valoir une légende de fondation qui fit son apparition sur les monnaies de la ville, lesquelles étaient une manifestation de la fierté poliade ou d'une autonomie rêvée. On sait qu'à partir du IIe siècle de notre ère les rhéteurs de la seconde sophistique tels qu'Aelius Aristide ou Dion de Pruse se firent en quelque sorte les successeurs des mythographes hellénistiques, en recherchant puis en incluant dans leurs discours civiques de commande des éléments susceptibles de conforter l'expression d'une identité culturelle fondée sur des faits réels, historiques, ou fantasmés. Les auteurs antiques nous aident bien sûr à retracer les origines historiques et mythiques revendiquées par les cités grecques, mais il est nécessaire d'imaginer la transmission régulière et assez courante d'une histoire ancienne des cités, que certains de ses habitants qui avaient le plus de mémoire se plaisaient à divulguer par des récits oraux dont nous n'avons naturellement plus la trace. Il semble assez clair qu'historiens et rhéteurs utilisèrent eux-mêmes ces récits oraux sans doute populaires, avec toutes les distorsions que cela implique, en les recoupant avec des sources écrites qui leur inspiraient confiance. Quoi qu'il advînt, on sait que même dans les légendes qui paraissent fantasmées, une part de vérité existe, mais qu'il est indispensable à l'historien de le prouver en recoupant différentes sources. À titre d'exemple extérieur à notre région, des Argiens, des Crétois et des Chypriotes figurent dans la fondation coloniale initiale d'Antioche sur l'Oronte par Séleukos Ier avec des Héraklides ainsi qu'avec les descendants de Triptolème d'après les historiens et rhéteurs[1] : l'étude onomastique reposant sur la distribution des anthroponymes répertoriés dans la cité (aux époques hellénistique et impériale romaine) autour du bassin méditerranéen oriental sur la longue durée confirme les assertions des sources littéraires précitées[2]. On doit être prudent dans l'étude et l'analyse de cette distribution spatio-temporelle, mais la

1 Strabon, XVI, 2, 5 ; Libanios, *Or.*, XI, 91 ; Jean Malalas, *Chronographia*, éd. Dindorf, Bonn, 1831, p. 201.

2 H. Bru, « Essai de sociologie historique d'Antioche sur l'Oronte aux époques hellénistique et romaine : anthroponymie, cultures et peuplement » dans H. Pamir (éd.), op. cit., pp. 127–144.

© KONINKLIJKE BRILL NV, LEIDEN, 2017 | DOI: 10.1163/9789004337404_014

forme et le contenu des origines géographiques et/ou culturelles mérite toujours d'être pris en considération, même s'il est préférable de se méfier de certaines reconstructions artificielles que les sources antiques nous ont léguées. Les pages qui suivent ne visent pas une étude exhaustive de la question[3], mais se proposent de rappeler ou de donner quelques jalons concernant les revendications identitaires helléniques et civiques les plus frappantes dans les alentours de la Phrygie Parorée : il s'agit en effet plutôt d'offrir un contexte historique « hellénique » aux revendications culturelles identitaires des Phrygiens, des Pisidiens et des « colons lyciens et thraces » de la région qui nous intéresse aux trois premiers siècles de notre ère.

1 Synnada et Dokimeion[4]

L. Robert nous a déjà gratifié d'une approche de ces thèmes en soulignant comment la cité de Synnada avait promu ses ancêtres et son identité propre : « La ville cherche ses ancêtres et des fondateurs dans les peuples grecs du premier rang et elle affiche largement ses illustres parentés sur ses monnaies et dans les inscriptions : Ioniens et Athéniens, Doriens et Lacédémoniens, avec les images de l'Athéna d'Athènes et de l'Athéna Chalkioikos de Sparte »[5]. On lui donnera notamment raison à propos des « peuples grecs du premier rang », car s'il est évident que les Athéniens, les Ioniens et les Péloponnésiens jouèrent un grand rôle dans la colonisation grecque par une impulsion politique majeure, des Béotiens, des Thessaliens, des Phocidiens ou des Épirotes participèrent à de nombreux mouvements, comme certains anthroponymes rares nous le laissent parfois deviner, mais ce ne sont pas ces derniers peuples grecs qui sont généralement cités en tant qu'ancêtres mémorables. Les propos évoqués en introduction valent pour les Dokiméens, qui célébrèrent leur fondateur Dokimos, officier de Perdiccas puis d'Antigone le Borgne passé dans le camp de Lysimaque, grâce à des monnaies, mais aussi à travers des épigrammes honorifiques ou funéraires. La datation par les monnaies commémoratives est

---

3 Une littérature abondante existe sur le sujet ; voir par exemple P. Veyne, « L'identité grecque devant Rome et l'empereur », *RÉG*, 112, 1999, pp. 510–567 ; S. Follet (éd.), *L'hellénisme d'époque romaine : nouveaux documents, nouvelles approches (Ier s. a. C.–IIIe s. p. C.). Actes du colloque international à la mémoire de Louis Robert (Paris, 7–8 juillet 2000)*, De Boccard, Paris, 2004.

4 Voir **carte 1**.

5 L. Robert, *À travers l'Asie Mineure*, p. 240 ; id., *Hellenica*, VIII, Maisonneuve, Paris, 1950, pp. 90–91 (contenu des cours au Collège de France en 1944–1945) ; L. Robert, *JSavants*, 1962, p. 52 ; J. &. L. Robert, *Bull. épigr.*, 1966, p. 358, n° 144 ; id., *Bull. épigr.*, 1972, pp. 396–397, n° 139.

claire : elles furent frappées sous Antonin le Pieux en proclamant la légende Δοκιμέων Μακεδόνων ou Μακεδόνων Δοκιμέων[6]. On notera au passage que la plupart des sources littéraires concernant Dokimos datent du IIe siècle de notre ère : avec les monnaies et les épigrammes, elles viennent confirmer les origines macédoniennes de la fondation de Dokimeion.

Dans le contexte qui est celui de l'époque antonine, une inscription honorifique de Synnada est essentielle, pour plusieurs raisons[7] :

ὁ δῆμος
ὁ Ἀθηναίων
Κλ. Ἄτταλον,
Πείσωνος Τερ-
τυλλείνου ἀσιάρ-
χου υἱόν,
Ἀττάλου τοῦ ἱερέ-
ως τῶν Ἑλλήνων
ἀδελφιδοῦν, ἀρε-
τῆς ἕνεκα.

En effet, c'est le *dèmos* des Athéniens qui honore Claudius Attalus (connu par des monnaies civiques sous L. Verus), fils de Tiberius Claudius Piso Tertullinus (connu par des monnaies civiques sous Antonin le Pieux vers 140) qui fut asiarque, et peut-être neveu d'Attalus (ligne 7), lui-même frère de Ti. Claudius Piso Tertullianus et « prêtre des Hellènes », c'est-à-dire du Panhellenion créé à Athènes par l'empereur Hadrien[8]. Le texte nous donne à voir le « système impérial panhellénique » promu par Hadrien suite aux initiatives des Julio-Claudiens, ici en rapport avec la Phrygie Parorée : la nomenclature des personnages indique que leur famille reçut la citoyenneté romaine sous les Julio-Claudiens, l'anthroponyme Attalos étant à mettre en rapport direct avec la domination pergaménienne sur la région après le traité d'Apamée en 188

6 Sur la fondation de Dokimeion, cf. L. Robert, « Études d'épigraphie grecque », *RPh.*, 3e série, 8, 1934, pp. 267–268 ; id., *JSavants*, 1962, pp. 24–25, notes 10–12 ; id., *À travers l'Asie Mineure*, pp. 240–244 ; R.A. Billows, *Antigonos the One-Eyed and the Creation of the Hellenistic State*, University of California Press, Berkeley-Los Angeles, 1997[2], pp. 382–383, n° 35 ; pour les sources, cf. Diodore, XVIII, 44, 1–45, 3 ; XIX, 16, 1–5 et 75, 3–4 ; XX, 107, 3–4 ; Plutarque, *Vie d'Eumène*, 8, 4 ; Pausanias, I, 8, 1 ; Arrien, *Succ.*, 24, 3–5 ; Polyen, IV, 6–7 ; R. Merkelbach & J. Stauber, op. cit., p. 382, n° 16/53/01 ; p. 383, n° 16/53/02 ; p. 387, n° 16/53/07.

7 *MAMA*, VI, 374.

8 *OGIS*, 504.

avant notre ère. L'Asiarchie mentionnée est liée au culte impérial provincial de la province d'Asie, notamment autour du temple de Pergame[9], cette cité étant néocore[10], dans le prolongement du culte de Rome et d'Octave-Auguste qui avait été obtenu dès 29 avant notre ère[11]. Une nouvelle inscription honorifique de Pergè à Claudia Lorentia, grande-prêtresse d'Asie, fille de Tiberius Claudius Piso Tertullinus et petite-fille de Manius Claudius Tertullus, confirme les liens étroits que Synnada entretint avec Pergè dans le cadre du culte impérial provincial d'Asie et du Panhellenion[12]. Claudia Lorentia, grande-prêtresse d'Asie, nous est déjà connue par une inscription honorifique de Synnada (Phrygie) lui rendant hommage au nom de la *gerousia*, sous les archontes Valerius Corvinus et Valerius Fronto[13]. Une inscription contemporaine analogue et endommagée de Synnada a d'abord été restituée par A. Körte, qui y a reconnu les noms des archontes, mais pas celui de Tiberius Claudius Piso Tertullinus[14], que W.M. Ramsay a identifié à l'asiarque (ἀρχιερεὺς) apparaissant sur le monnayage civique de la ville de Phrygie[15]. Les deux savants pensaient qu'il s'agissait du mari de Claudia Lorentia : nous savons maintenant grâce au nouveau texte de Pergè qu'elle était sa fille. Tiberius Claudius Piso Tertullinus, asiarque (grand-prêtre d'Asie), était un personnage assez considérable dont le rayonnement dépassa même l'Anatolie, puisqu'il est cité dans un important décret fragmentaire de Synnada retrouvé à Athènes[16], lequel a suscité l'intérêt de plusieurs chercheurs. Le document en question s'inscrit dans le contexte d'intenses relations panhelléniques voulues par l'empereur Hadrien, lesquelles ont alors mis

9 Voir M.D. Campanile, « Asiarchi e archiereis d'Asia : titolatura, condizione giuridica e posizione sociale dei supremi dignitari del culto imperiale », dans G. Labarre (éd.), *Les cultes locaux dans les mondes grec et romain. Actes du colloque de Lyon* (*7–8 juin 2001*), De Boccard, Lyon-Paris, 2004, pp. 69–79, avec bibliographie antérieure.

10 C'est-à-dire gardienne d'une temple du culte impérial provincial, dans ce cas pour le *koinon* (groupement régional de cités) de la province d'Asie ; cf. B. Burrell, *Neokoroi : Greek cities and Roman emperors*, Brill, Leiden-Boston, 2004, pp. 18–37.

11 Tacite, *Annales*, IV, 37 et 55 ; Dion Cassius, LI, 20, 7.

12 Voir H. Bru, Ü. Demirer & N. Tüner Önen, « Inscriptions de Pergè », *ZPE*, 199, 2016, pp. 72–78, n° 2.

13 P.-E. Legrand & J. Chamonard, *BCH*, 17, 1893, pp. 280–281, n° 79 (= *IGR*, IV, 706) ; M.D. Campanile, *I sacerdoti*, p. 144, n° 172.

14 A. Körte, « Kleinasiatische Studien II », *MDAI* (*Athenische Mitteilungen*), 22, 1897, p. 28.

15 W.M. Ramsay, *Social Basis*, p. 245, n° 243. Pour les monnaies, voir Wadd. Inv. 6537 ; *SNG* München (Phrygien) 471 ; W. Weiser, « Namen römischer Statthalter auf Münzen Kleinasiens », *ZPE*, 123, 1998, p. 287. Sur cet asiarque, voir M.D. Campanile, *I sacerdoti*, pp. 88–89, n° 78, avec la bibliographie.

16 *IG*, III, 55 + *IG*, II^2, 1075 + 2291c ; *SEG*, 30, 89.

en rapport Athènes, Sparte, Platées et Synnada[17]. Dans le cadre du Panhellenion créé par Hadrien en 131–132[18], l'Homonoia entre les cités grecques fut promue, notamment par l'activation du très influent synode œcuménique des technites dionysiaques placé sous le patronage de l'empereur et qui organisait de grandes fêtes[19], même si des disputes purent éclater à ces occasions, sous les règnes d'Hadrien et d'Antonin le Pieux[20]. À Synnada, nous l'avons vu, Claudius Attalus fut honoré par le *dèmos* d'Athènes[21] : Tiberius Claudius Attalus Andragathus est peut-être à identifier à Claude Attalus[22], en tout cas membre de la famille de Tiberius Claudius Piso Tertullinus. Tiberius Claudius Attalus Andragathus fut pour sa part archonte d'Athènes en 140–141, sous le règne d'Antonin le Pieux[23]. C'est sous ce règne et sous celui de Marc Aurèle que Tiberius Claudius Piso Tertullinus apparaît comme ἀρχιερεὺς sur les légendes des monnaies de Synnada précédemment évoquées.

---

17 Cf. L. Robert, *Hellenica*, VIII, pp. 90–92 ; J. & L. Robert, *Bull. épigr.*, 1951, p. 122, n° 2 et p. 162, n° 104 ; *Bull. épigr.*, 1954, p. 131, n° 118 ; *Bull. épigr.*, 1966, pp. 357–358, n° 118 ; cf. aussi S. Follet, *Athènes au IIe et au IIIe siècle. Études chronologiques et prosopographiques*, Paris, 1976, pp. 191–193.

18 A.J. Spawforth & S. Walker, *JRS*, 75, 1985, pp. 78–104.

19 Voir D.J. Geagan, « Hadrian and the Athenian Dionysiac Technitai », *TAPhA*, 103, 1972, pp. 133–160, à propos du texte *IG*, II^2, 1105. Sur le décret de Synnada à Athènes, cf. p. 154 et note 51 ; A. Rizakis, « Urban Elites in the Roman East : Enhancing Regional Positions and Social Superiority », dans J. Rüpke (éd.), *A Companion to Roman Religion*, Malden (MA)-Oxford, 2007, pp. 320–321.

20 D.J. Geagan, *TAPhA*, 103, 1972, pp. 151–152.

21 *MAMA*, VI, 374. Claudius Attalus (cf. *PIR*^{2}, C, 797), prytane et *logistès* de Synnada sous Antonin le Pieux et Marc Aurèle (cf. *BMC Phrygia*, pp. 398–399, n° 35–36), avait en outre pour sœur Claudia Basilo (apparaissant sur des monnaies de Synnada, cf. *SNG* von Aulock 3988 et 8450 ; *BMC Phrygia*, p. 401, n° 51), mariée au consulaire A. Iulius Proculus (*PIR*^{2}, I, 492 ; H. Halfmann, *Senatoren*, p. 167, n° 82 ; B. Rémy, *Les carrières sénatoriales dans les provinces romaines d'Anatolie au Haut-Empire [31 av. J.-C.–284 ap. J.-C.]*, Istanbul-Paris, 1989, p. 305, n° 253, ensuite abrégé *Carrières*), probablement exécuté avec sa famille sous le règne de Commode dans la province d'Asie (Histoire Auguste, *Vie de Commode*, 7, 7). Sur toute cette famille, influente à Synnada depuis les règnes de Claude et Néron comme le montre le monnayage civique, voir W.M. Ramsay, *Social Basis*, pp. 245–252 ; H. Müller, « Claudia Basilo und ihre Verwandtschaft », *Chiron*, 10, 1980, pp. 457–484 (d'où *SEG*, 30, 1302) ; C.P. Jones, « Prosopographical Notes on the Second Sophistic », *GRBS*, 21, 1980, pp. 376–377. Pour une attestation des Iulii Proculi sur un monnayage de Prymnessos (Phrygie), cf. *SNG* von Aulock 3943.

22 Sur ces personnages, Synnada et le Panhellénion, voir A.J. Spawforth & S. Walker, *JRS*, 76, 1986, pp. 89–90.

23 *I. Délos*, 2538 ; *IG*, II^2, 2047, 2048 ; cf. aussi *SEG*, 21, 507.

Il est intéressant de constater qu'à partir du règne d'Hadrien, le culte impérial provincial du *koinon* d'Asie s'articule avec la prêtrise du Panhellenion d'Athènes créée en 131–132 (inscription citée *supra*, lignes 7–8). Sur ce point, les inscriptions de Synnada[24], d'Apamée de Phrygie[25] et d'Antioche de Pisidie[26] confirment au IIe siècle des relations très serrées entre les élites de ces cités et le *koinon* d'Asie, par des liens clientélaires et familiaux entretenus avec Pergame et Éphèse. Or les trois cités de Phrygie Parorée étaient les plus orientales d'Anatolie centrale parmi les membres du Panhellenion d'Athènes[27]. On constate en l'occurrence que cela coïncide avec les limites orientales de la province sénatoriale d'Asie d'un point de vue historique, dans la foulée des possessions attalides consécutives au traité d'Apamée, cette dernière ville ayant été un des sièges de *conventus* provincial avec Synnada et Laodicée du Lykos au Ier siècle avant notre ère. Cette limite coïncide également avec certaines des plus importantes fondations civiques hellénistiques en Anatolie centrale. Les rapports entre hellénisme, vie politique et culte impérial romain étaient devenus consubstantiels au fil du temps.

La culture hellénique allait de soi pour les membres des familles impériales dès les premiers Julio-Claudiens, avec un « pic » notable constaté sous Néron, comme en témoignèrent ses spectaculaires apparitions dans la cité grecque de Naples ou son voyage en Achaïe en 66, mais ces événements ne furent que de modestes prémices lorsqu'on se figure l'ampleur du programme panhellénique promu par l'empereur Hadrien, qui fut dans sa manière de conduire l'empire à la fois un intellectuel, un militaire et un grand administrateur. Cet empereur avait choisi de confirmer par la puissance d'initiative de l'État toutes les racines culturelles de l'hellénisme, ce qui répondait à une réalité sociétale dans l'Orient romain, avec lequel il se sentait « en phase ». Le meilleur exemple est la valorisation des figures déjà très populaires d'Héraklès et de Dionysos par les Antonins au IIe siècle, notamment grâce à la création des deux grands synodes œcuméniques des athlètes et des technites dionysiaques qui assuraient les spectacles et les grandes manifestations les plus populaires (concours grecs et panégyries) avec les combats de gladiateurs. Après l'impulsion donnée par Trajan et Hadrien, les cités grecques d'Orient se sentirent probablement

24 *IGR*, IV, 707 (= *MAMA*, IV, 66) ; *IGR*, IV, 706 et 709 ; *MAMA*, VI, 373.

25 *IGR*, IV, 780 (= *MAMA*, VI, 182) ; *IGR*, IV, 787 ; *IGR*, IV, 795 (= *MAMA*, VI, 222).

26 *CIL*, III, *Suppl.* 6835–6837.

27 A.J. Spawforth S. Walker, *JRS*, 75, 1985, p. 80, avec fig. 1 (carte). Pour ce qui concerne Apamée, voir le texte *IGR*, IV, 801, à mettre en rapport avec ceux d'Aizanoi (*IGR*, IV, 573–576).

plus légitimes par rapport au pouvoir central romain quant à leur culture et à leurs origines, mais elles tinrent du coup à les affirmer, à les justifier, parfois en s'accordant une sorte de « brevet d'hellénisme » un peu étrange : le monde avait-il tant changé depuis Auguste ? Comme nous l'évoquons à propos de l'apparition des inscriptions pisidiennes et néo-phrygiennes à titre d'hypothèse de travail, si les cités ou les communautés affirmaient une identité propre, c'était afin de se distinguer au sein de l'immense ensemble politique inédit en voie d'homogénéisation qu'était l'empire territorial romain, lequel dominait plusieurs centaines de peuples et s'étendait sur près de 5000 km entre l'Écosse actuelle et le désert arabique. Aidé par l'*Énéide* de Virgile, Auguste s'appuya dès le début du régime impérial sur les origines mythiques troyennes de Rome[28], une indication à suivre pour les élites civiques d'Asie Mineure qui au surplus s'engagèrent dans des concurrences régionales entre elles en recherchant le prestige de l'ancienneté, les honneurs panhelléniques universels, ainsi qu'une reconnaissance par le pouvoir central[29]. Tel fut le contexte historique d'affirmation de l'hellénisme des cités d'Anatolie au IIe siècle de notre ère sous les Antonins, puis au siècle suivant en raison de l'inertie de ce mouvement culturel, lequel s'exprima sur la longue durée comme une lame de fond qui se voulait porteuse d'universalité.

Autour de la Phrygie Parorée intérieure, et bien que la région ait été en bonne partie colonisée par des Grecs venus par l'Ionie en empruntant la vallée du Méandre, Synnada semble faire exception en revendiquant sur certaines de ses monnaies des origines ioniennes. En revanche, d'autres cités vantent avec ostentation des origines péloponnésiennes.

2 Akmoneia et Eumeneia

Un autel d'Akmoneia dédié en 215–216 ap. J.-C. à Zeus Alsènos « grand dieu de la patrie » par une association (*symbiôsis*) qui se présente comme un groupe de dix-neuf « illustres et vénérables Achéens » retient l'attention et appelle plusieurs remarques[30]. Il s'agit de deux hexamètres dactyliques qui nous condui-

28 Voir F. Dupont, *Rome, la ville sans origine*, « Le Promeneur », Gallimard, Paris, 2011.

29 Pour un exemple devenu classique, cf. L. Robert, « La titulature de Nicée et de Nicomédie : la gloire et la haine », *HSCP*, 81, 1977, pp. 1–39 (= *OMS*, VI, pp. 211–249).

30 T. Drew-Bear & C. Naour, « Divinités de Phrygie », *ANRW*, II, 18.3, 1990, pp. 1929–1931, n° 4 = *SEG*, 40, 1192 = R. Merkelbach & J. Stauber, op. cit., p. 167, n° 16/03/02 = *MAMA*, XI, 110. Voir **carte 1**.

sent pour des motifs poétiques à voir dans l'appellation « Achéens » les « vieux Grecs » du Péloponnèse, ceux de l'*Iliade*, avec une allusion directe à ceux que les historiens nomment « Mycéniens ». Disons que c'est à l'époque une manière de faire allusion aux plus lointains ancêtres grecs connus et incontestables, les Proto-Grecs ayant vécu dans le Péloponnèse à l'Âge du Bronze Final, au IIe millénaire avant notre ère. La date, précise, est en tout cas intéressante parce qu'elle suit de quelques années seulement la *constitutio Antoniniana* de 212, à une période où des mouvements et des tensions civiques agitent la région, comme l'indiquent par exemple les monnayages et les inscriptions célébrant Homonoia sous Caracalla. On note avec intérêt qu'à une trentaine de kilomètres au Sud, la cité d'Eumeneia de Phrygie se présente comme celle des Εὐμενέων Ἀχαιῶν, non seulement sur ses monnaies de Marc Aurèle César[31] et de Géta César[32], mais déjà également dans une inscription probablement datable du règne d'Hadrien[33]. L. Robert avait également signalé deux stèles au dieu cavalier *Theos Achaios* dont l'origine est inconnue mais qui ont de bonnes chances de provenir de Phrygie-Pisidie[34].

3 Amlada

La cité des Amladeis, sise à une vingtaine de kilomètres au Sud de Beyşehir et de l'angle Sud-Est du lac Karalis[35], nous est connue vers 160 av. J.-C. par une lettre d'Attale (le futur roi pergaménien Attale II) s'adressant aux « anciens » à propos du règlement et des conséquences de la guerre galatique qui eut lieu en 168–167 avant notre ère[36]. Strabon nous transmet plus tard par Artémidore d'Éphèse (ca. 100 av. J.-C.) la liste de treize cités pisidiennes à laquelle Amlada

31 *BMC Phrygia*, p. 220, n° 59, pl. XVIII, 12 ; *SNG* von Aulock 3595.

32 *SNG* von Aulock 3597.

33 T. Drew-Bear, *Nouvelles inscriptions de Phrygie*, pp. 67–68, n° 2 (= *SEG*, 28, 1115). Le texte fait allusion à la grande-prêtrise d'Asie.

34 L. Robert, « Documents d'Asie Mineure », *BCH*, 107, 1983, pp. 548–550, avec fig. 1–2, p. 549. À propos de l'Achaïe, mentionnons au passage le nom de Flavius Achaicus qui figure sur l'inscription bilingue (grecque et latine) d'un mausolée de Synnada qui dut probablement être celui d'affranchis impériaux, puisqu'on y trouve aussi la nomenclature de T. Flavius Syri[acus] et de Cytheris (*MAMA*, IV, 80a). Dans une perspective linguistique, voir aussi C. Brixhe, « Achéens et Phrygiens en Asie Mineure : approche comparative de quelques données lexicales », dans M. Fritz & S. Zeilfelder (éds), *Novalis Indogermanica. Festschrift für G. Neumann zum 80. Geburtstag*, Graz, 2002, pp. 49–73.

35 Voir **carte 3**.

36 *OGIS*, 751 = C.B. Welles, *Royal Correspondence*, pp. 237–241, n° 54.

appartient[37]. La cité était dotée d'irénarques et de paraphylaques[38], mais elle se distingue comme certaines autres par la revendication d'une origine lacédémonienne : déjà au Ier siècle av. J.-C., elle émettait des types autonomes avec Héraklès au droit et une massue au revers[39], puis elle frappa entre Commode (un fanatique de la divinité précitée) et Philippe le Jeune des monnaies au nom des ΑΜΒΛΑΔΕΩΝ ΛΑΚΕΔΑΙΜΩΝΙΟΝ[40]. Ces dernières émissions doivent être corrélées avec une inscription honorifique de la *boulè* et du *dèmos* pour M. Aurelius Vicrius Calpurnianus qui reprend la même titulature civique et qui se trouve être justement datable à partir du règne de Marc Aurèle[41]. L'origine spartiate revendiquée par cette cité au peuplement mixte, anatolien et grec, confirmé par l'onomastique, est donc à placer entre la seconde moitié du IIe siècle et le milieu du IIIe siècle de notre ère. Ce parti-pris est à mettre en relation avec les revendications identitaires analogues de la puissante cité pisidienne de Selge plus Sud, qui prétendait descendre des Lacédémoniens et de Calchas[42], tout en entretenant encore au tournant de notre ère des rapports suivis avec Gortyne (dont elle hébergeait des proxènes)[43], fondation crétoise issue des initiatives anciennes des Grecs du Péloponnèse[44]. À l'instar de Synnada, Kibyra fit

37 Strabon, XII, 7, 2. Cf. aussi Ptolémée, V, 4, 11 ; Hieroklès, 675, 4. Pour un inventaire des sources concernant Amlada, voir H. von Aulock, *Münzen*, I, pp. 22–23.

38 A.S. Hall, *AS*, 18, 1968, p. 76, n° 20.

39 H. von Aulock, *Münzen*, I, p. 59, n° 117–122. La cité avait notamment une tribu au nom d'Héraklès (A.S. Hall, *AS*, 18, 1968, pp. 79–80, n° 26–27). Le culte d'Héraklès s'est d'autant plus répandu en Pisidie par l'hellénisation que le dieu cavalier indigène Kakasbos était également doté d'une massue comme attribut. L. Robert prévoyait d'y consacrer une étude, comme le montrent certaines de ses notes et des photographies d'une inscription votive à Kakasbos qui provient manifestement de Lycie-Pisidie. Voir fig. 38a-b-c, et déjà L. Robert, *Hellenica*, III, Maisonneuve, Paris, 1946, pp. 173–174. Pour la distribution spatiale des pierres montrant des dieux cavaliers en Anatolie, voir i. Delemen, *Anatolian rider-gods : a study on stone finds from the regions of Lycia, Pisidia, Isauria, Lycaonia, Phrygia, Lydia and Caria in the late Roman period*, Asia Minor Studien 35, Habelt, Bonn, 1999, p. 204 (carte) ; à propos d'Héraklès, cf. G. Labarre, « Réflexions sur la diffusion de la sculpture d'Héraclès en Pisidie aux IIe–IIIe siècles » dans S. Montel (dir.), *La sculpture gréco-romaine en Asie Mineure. Synthèse et recherches récentes*, PUFC, Besançon, 2015, pp. 147–164.

40 H. von Aulock, *Münzen*, I, pp. 59–63, n° 123–170.

41 A.S. Hall, *AS*, 18, 1968, pp. 76–77, n° 21, qui montre le *omikron* ayant une forme de losange, ce que l'on trouve dans la région au début du IIIe siècle (pl. XII, 21) ; voir aussi, sur un autel, ibid., p. 77, n° 23 (avec *sigma* carré et *omikron* en forme de losange, cf. pl. XIII, 23).

42 Strabon, XII, 7, 3.

43 *I. Selge*, 14.

44 A. Paluchowski, *DHA*, 34/1, 2008, pp. 49–53.

également valoir une ascendance athénienne et lacédémonienne[45]. Cette dernière identité est à mettre en rapport avec les Licinnii d'Oenoanda très actifs au sein du *koinon* de Lycie et donc dans le domaine du culte impérial, comme nous le montre l'inscription cruciale du début du IIIe siècle qui nous rapporte leur généalogie faisant allusion aux Lacédémoniens[46].

Ces quelques remarques qui concernent dans un cadre civique et régional la revendication d'origines helléniques lointaines ne nient pas la part de mythe relative à des communautés qui se sont mêlées à d'autres durant des siècles après des fondations urbaines effectives, mais la plupart du temps le recoupement des sources historiques disponibles permet d'y déceler une part de vérité qui reste à évaluer de manière critique, une optique défendue avec raison par L. Robert. L'aspect mythique et symbolique de l'identité revendiquée est naturellement patent lorsqu'on invoque les ancêtres « achéens ». Il en va différemment des revendications « lacédémoniennes », symboliquement prestigieuses d'une part pour des populations anatoliennes ayant des traditions guerrières (on songe à la culture militaire des Pisidiens), d'autre part lorsqu'on célèbre implicitement le souvenir de Sparte qui a vaincu Athènes en 404 av. J.-C. à l'issue d'une guerre du Péloponnèse calamiteuse. Mais on note que certaines cités peut-être plus prudentes telles que Synnada et Kibyra revendiquèrent des origines à la fois athéniennes et spartiates, lesquelles pouvaient en outre faire écho à différentes strates de leur peuplement historique, comme on l'observe à Antioche sur l'Oronte. Cependant, le contexte impérial et panhellénique des IIe et IIIe siècles de notre ère fut essentiel, car marqué par l'éclosion de revendications identitaires, culturelles et historiques qui furent pour partie au moins des réactions à une homogénéisation socio-politique propre à l'empire romain, plus encore après la *constitutio Antoniniana* de 212 qui mit fin à certains privilèges statutaires juridiques détenus jusque là par une minorité de la population[47]. À partir du début du IIe siècle de notre ère, il convient de prendre en compte la valorisation de la culture hellénique par le pouvoir impérial des Antonins (suivis par les Sévères), laquelle se signale par une nette conjonction des élites locales et de ce pouvoir lors des manifestations du culte

---

45 Cf. J. & L. Robert, *Bull. épigr.*, 1972, p. 396, n° 139.

46 *IGR*, III, 500 ; *SEG*, 46, 1709 ; S. Jameson, « Two Lycian families », *AS*, 16, 1966, pp. 125–137. Sur les relations entre les Lacédémoniens et l'Anatolie, voir A.M. Woodward, « Sparta and Asia Minor under the Roman empire », *Studies presented to D.M. Robinson*, II, Saint-Louis, 1953, pp. 868–883 ; plus récemment, cf. I. Malkin, *Myth and Territory in the Spartan Mediterranean*, Cambridge University Press, 2003^2 (1ère éd. 1994), p. 67.

47 Sur cela, voir C. Ando, *Imperial Rome AD 193 to 284. The critical century*, Edinburgh University Press, 2012, pp. 76–99, chap. 4, « Law, citizenship and the Antonine revolution ».

impérial promues dans le cadre des *koina*, associations géographiques de cités grecques souvent redécoupées ou créées par l'empereur Hadrien, qui mit également en place le Panhellenion centré sur Athènes, ville dont il était archonte. Cette option politique stratégique choisie par un souverain philhellène faisait suite aux initiatives d'un État romain qui s'était appuyé dès les IIe–Ier siècles av. J.-C. sur les élites hellénisées de l'Orient pour étendre et affirmer son pouvoir, ce qui confirma à la langue grecque son statut de langue légitime partout. Ces données à l'esprit, on saisit mieux la portée identitaire des inscriptions néo-phrygiennes et pisidiennes, qui furent le témoignage conscient de cultures en voie de disparition.

CHAPITRE 11

Les inscriptions néo-phrygiennes et pisidiennes de Phrygie Parorée et de Pisidie septentrionale : essai de contextualisation et d'interprétation historique

Les textes néo-phrygiens et pisidiens de Phrygie Parorée et de Pisidie septentrionale caractérisent la culture de ces régions sous le Haut-Empire et s'inscrivent en négatif de la culture des colons gréco-romains, puisque des personnes ont fait le choix de d'exprimer sur des supports durables en utilisant d'autres langues que le grec et le latin, « légitimes » au sens sociologique. Afin de compléter l'approche socio-linguistique promue par Claude Brixhe dans leur étude, nous proposons d'en tenter une contextualisation et une interprétation historiques grâce à quelques modestes remarques dans les domaines de la spatialisation, mais aussi dans une perspective qui emprunte à la sociologie historique, culturelle et politique. Justement dans un souci de meilleure contextualisation historique des inscriptions découvertes en Phrygie Parorée intérieure, il importe de bien prendre en compte le phénomène au Nord et à l'Est de l'écrin montagneux considéré. En vue de ne pas isoler non plus ces documents dans le temps, nous évoquerons rapidement au passage la fin de l'époque hellénistique.

1 Les inscriptions néo-phrygiennes

La région de Dokimeion (Iscehisar), au Nord du Sultan Dağ délimitant la Phrygie Parorée intérieure dans notre étude, a livré plusieurs textes néo-phrygiens provenant de Bayat (15 km à l'Est d'Alanyurt), Göynük (12 km au Sud-Est d'Iscehisar), Afyonkarahisar, Akpınar (18 km à l'Est d'Iscehisar), Özburun (18 km à l'Est d'Iscehisar)[1]. En ces lieux, la surprise documentaire est venue d'une stèle paléo-phrygienne tardive (fin IVe–début IIIe siècle av. J.-C.) découverte dans un champ près d'Alanyurt (17 km au Nord d'Iscehisar), monument à fronton et acrotères d'influence grecque classique, dont l'inscription dextroverse est gravée en utilisant l'alphabet grec classique, alors qu'on aurait à cette

1 Il s'agit des n° 17, 18, 73, 4bis du *Corpus des inscriptions phrygiennes* en cours (C. Brixhe), et des inscriptions n° II–V publiées par C. Brixhe et T. Drew-Bear en 1987. Voir **carte 1**.

© KONINKLIJKE BRILL NV, LEIDEN, 2017 | DOI: 10.1163/9789004337404_015

époque attendu un alphabet épichorique[2]. Cette stèle funéraire d'Alanyurt datée sur des critères paléographiques d'une époque proche de la fondation de Dokimeion[3] semble indiquer que dès cette époque au moins certaines personnes appartenant aux élites phrygiennes ont adopté des anthroponymes grecs[4] : c'est en effet apparemment Νικόστρατος qui a fait élever ce monument funéraire[5] à Κλεύμαχος[6]. Comme le note C. Brixhe, l'acculturation des élites phrygiennes semble avoir été rapide, ce que confirme l'épitaphe grecque retrouvée à proximité pour la fille de Nikostratos, qui porte le nom anatolien assez courant de *Tatis*.

Un peu plus à l'Ouest, près d'Afyonkarahisar, à Prymnessos, a été récemment exhumée une stèle portant une imprécation funéraire phrygienne destinée à protéger une tombe[7] ; la belle gravure de ce texte a été hypothétiquement datée du IIe siècle av. J.-C. par les éditeurs, mais ils reconnaissent en conclusion de l'édition que « formulation et orthographe du nouveau document sont déjà celles des imprécations de l'époque impériale », or l'examen paléographique montre en effet un tracé des lettres très proche de ce qu'on lit à l'époque impériale dans les textes à tendance archaïsante qui montrent des sigmas à branches et des alphas à barres brisées comme c'est le cas ici, où les branches des sigmas sont droites et ne sont absolument pas divergentes comme on le constate en général à l'époque hellénistique aux IIIe–IIe siècles avant notre

2 Pour les références, la présentation du document, sa photographie, un fac-similé et des commentaires étendus, cf. C. Brixhe, « Inscriptions paléo-phrygiennes : Supplément II », *Kadmos*, 43, 2004, pp. 1–130, spécialement pp. 7–26, n° W-11.

3 Voir L. Robert, *À travers l'Asie Mineure*, pp. 240–244.

4 C. Brixhe, *Kadmos*, 43, 2004, pp. 11–12.

5 Anthroponyme cité après interponction à la fin de la ligne 4 : cf. C. Brixhe, *Kadmos*, 43, 2004, p. 20.

6 Cet anthroponyme cité au début de la ligne 5 n'est pas très fréquent sous cette forme en Asie Mineure ; on le trouve en Carie dans la Pérée rhodienne (île de Symè) aux IIIe–IIe siècles av. J.-C. (*I. Rhod. Peraia*, 302 ; A. Bresson, *Recueil des inscriptions de la Pérée rhodienne*, Besançon – Paris, 1991, n° 58b ; *SEG*, 14, 692). Pour la forme proche Κλεόμαχος (bien que jugée non pertiente par C. Brixhe dans le cas du texte discuté ici), elle n'est pas très courante non plus, mais elle existe en Ionie (*I. Didyma*, 534 ; à Colophon en 311–306 av. J.-C. : B.D. Merritt, « Inscriptions of Colophon », *AJPh*, 56, 1935, pp. 358–372, n° 1, ligne 377 ; à Notion au IVe ou au IIIe siècle av. J.-C. : H. Bru et E. Laflı, « Inscriptions gréco-romaines d'Anatolie II », *DHA*, 39/2, 2013, p. 295, n° 4), en Mysie au IIe siècle av. J.-C. (Pergame), et semble réapparaître bien plus tard au IIIe siècle ap. J.-C. en Lydie à Magnésie du Sipyle sous Septime Sévère (*IGR*, IV, 1337) et à Sülüklü en Galatie méridionale (*MAMA*, VII, 362).

7 C. Brixhe & T. Drew-Bear, « Inscription phrygienne hellénistique de Prymnessos », *Kadmos*, 49, 2010, pp. 161–168, avec photographie p. 163.

ère. Ne pourrait-on pas plutôt envisager une datation du Ier siècle av. J.-C. ? Ce monument phrygien reste néanmoins d'un grand intérêt pour l'histoire de Prymnessos et de la région, d'autant plus qu'il a été découvert sur un hüyük dont la céramique prospectée semble remonter au Bronze Ancien. Les pratiques funéraires des élites phrygiennes de Prymnessos à la fin de l'époque hellénistique se seraient-elles spatialement rapprochées des tombes aristocratiques du territoire réputées les plus anciennes, en l'occurrence de l'Âge du Bronze ? Cela n'est pas exclu, car on connaît par exemple des comportements aristocratiques de ce type ailleurs sur la longue durée, par exemple à Lefkandi en Eubée entre le Bronze Final et l'Âge du Fer[8]. On sait, notamment par les textes homériques et gréco-latins, que l'Âge du Bronze renvoyait à un imaginaire légendaire, lequel était alimenté par la présence d'anciens *tumuli* dans l'espace vécu des populations.

Légèrement plus au Nord-Est du Karakuş Dağ, entre Synnada (Şuhut) et Çay, une stèle-porte funéraire phrygienne est agrémentée d'une inscription bilingue[9] : le texte grec nous apprend que le tombeau a été élevé par *Aristoxénos* pour son beau-père *Adumètos*, fils de *Thalameidas*. Si l'anthroponyme grec *Aristoxénos* est assez courant, *Adumètos* semble être rare ou un hapax : comme le soulignent les éditeurs, il s'agit du nom masculin de personne Ἄδμητος avec anaptyxe, ce qui est relativement rare. Ἄδμητος se rencontre régulièrement aux époques hellénistique[10] et romaine, mais dans des régions assez déterminées, surtout en mer Égée à Délos et Thera, sinon, pour l'Asie Mineure, essentiellement en Carie et en Ionie, dans une moindre mesure en Lydie. Le sobriquet *Thalameidas* paraît être attesté pour la première fois, spécifiquement en rapport avec les niches cultuelles et le culte de Cybèle propre à l'Anatolie[11]. Comme

---

8 Voir notamment M.R. Popham, P.G. Calligas & L.H. Sackett (éds), *Lefkandi II. The Protogeometric Building at Tomba. Part 2 ; The Excavation, Architecture and Finds*, Athens, 1993 ; J.A.K.E. de Waele, « The layout of the Lefkandi heroon », *ABSA*, 93, 1998, pp. 379–384 ; J. Pakkanen & P. Pakkanen, « The Tomba building at Lefkandi. Some methodological reflections on its plan and function », *ABSA*, 95, 2000, pp. 239–252. Certains artefacts remontent aux XIIIe–XIIe siècles av. J.-C., alors que l'ensemble monumental semble être lié à l'aristocratie eubéenne vers 950 avant notre ère.

9 C. Brixhe & M. Waelkens, « Un nouveau document néo-phrygien au musée d'Afyon », *Kadmos*, 20, 1981, pp. 68–75 (= M. Waelkens, *Die kleinasiatischen Türsteine. Typologische und epigraphische Untersuchungen der kleinasiatischen Grabreliefs mit Scheintür*, Ph. von Zabern, Mainz am Rhein, 1986, n° 470).

10 Voir par exemple l'attestation récente à Notion dans H. Bru et E. Laflı, « Inscriptions gréco-romaines d'Anatolie II », *DHA*, 39/2, 2013, pp. 291–293, n° 2.

11 Cf. C. Brixhe & M. Waelkens, *Kadmos*, 20, 1981, pp. 70–71.

très souvent, le texte grec est suivi d'une malédiction néo-phrygienne avec protase et apodose, l'ensemble du monument funéraire issu du savoir-faire des ateliers de Dokimeion étant à dater de la seconde moitié du IIe siècle de notre ère. D'un point de vue culturel, on note bien sûr une onomastique hellénique marquée, influence que viennent souligner certains motifs sculptés tels que les palmettes qui couronnent le fronton triangulaire du monument. Cependant, le type de stèle-porte avec ses caissons est assez typique des coutumes connues en Phrygie.

En général, dans le cas de stèles funéraires bilingues assez stéréotypées, l'imprécation phrygienne suit l'épitaphe grecque, mais on peut trouver des exceptions. Ainsi une double stèle-porte du village d'Özburun près de l'ancienne cité de Polybotos (au Nord du Sultan Dağ) nous montre la gravure d'une malédiction phrygienne précédant l'épitaphe grecque qui nous renseigne sur un couple composé d'Alexandros fils d'Alexandros, marié à Tatia[12], laquelle porte un anthroponyme anatolien[13]. Dans ce cas nous avons sûrement affaire à une famille culturellement mixte, mais il importe de rappeler que l'on connaît sur le territoire d'Amorion, juste au Nord de l'Emir Dağ, une imprécation néo-phrygienne courante qui suit une épigramme grecque composée de deux distiques élégiaques mentionnant les *Arruntii* Symphonos et Prima[14], autant dire une famille de culture au moins en partie gréco-romaine : cet exemple montre, nous l'évoquons ensuite, que la pratique de gravure de ces imprécations ne concernait pas exclusivement des indigènes anatoliens de la région[15]. Les familles de culture mixte appartenant aux élites de la région font assez naturellement graver des monuments funéraires bilingues, comme c'est par exemple le cas à Piribeyli, à l'Est du massif de l'Emir Dağ et d'Amorion, où se combinent dans les textes du IIIe siècle ap. J.-C. une onomastique grecque, latine et indigène, servie par un registre linguistique grec

12 L. Zgusta, *KPN*, pp. 499–501, § 1517–10.

13 C. Brixhe & T. Drew-Bear, « Huit inscriptions néo-phrygiennes », dans R. Gusmani et *alii* (éds), op. cit., pp. 95–98, n° 5.

14 Ibid., pp. 98–102, n° 6. Leurs *cognomina* nous orientent hypothétiquement vers des affranchis des *Arruntii*.

15 On connaît d'ailleurs à Philomelion une malédiction seulement formulée en grec (W.M. Calder, *AJA*, 36, 1932, p. 456, n° 11 = *MAMA*, VII, 192 = *I. Sultan Dağı*, 34), tout comme une imprécation contre l'Envie sur une stèle funéraire de Thymbrion/Hadrianopolis (*EJ*, pp. 167–168, n° 159 = *I. Sultan Dağı*, 237) ; une tablette de défixion en plomb gravée en grec et trouvée à Apamée de Phrygie nous donne exclusivement 15 anthroponymes gréco-romains (*IGR*, IV, 806). Sur le sujet, voir également L. Robert, « Malédictions funéraires grecques », *CRAI*, 1978, pp. 241–289.

élevé[16]. Dans certains cas d'inscriptions bilingues, les textes grec et phrygien sont « fonctionnellement complémentaires », par exemple avec une protase en grec et une apodose en phrygien dans la constitution de l'imprécation funéraire[17], ce qui est un clair témoignage d'acculturation. Avec une certaine logique, le néo-phrygien subit au fil du temps les influences morphologiques et lexicales de la langue grecque[18].

Comme le précise Claude Brixhe, le corpus néo-phrygien est « totalement funéraire »[19]. La plus longue inscription néo-phrygienne découverte sur une stèle à Gezler Köyü à 12 km à l'Ouest d'Afyon (14 lignes) et datable du Ier–début IIe siècle de notre ère pose des difficultés en raison de sa longueur et de l'originalité de ses formulations, qui sont différentes des imprécations stétéotypées communes aux textes néo-phrygiens habituels à l'époque impériale dans la région qui nous intéresse[20] : c'est en quelque sorte une exception qui confirme la règle, dans la mesure où à l'époque impériale la langue phrygienne des inscriptions qui a subsisté n'est plus réservée qu'à des imprécations destinées à protéger les monuments funéraires et les sépultures. Ce n'est pas seulement que « le phrygien était conservé en tant que langue sacrée, qui donnait à la malédiction toute sa puissance »[21], car les populations de la région révéraient le grec en tant que langue cultuelle, comme on le voit pour les Phrygiens laissant

---

16 C. Brixhe & T. Drew-Bear, « Huit inscriptions néo-phrygiennes », dans R. Gusmani et *alii* (éds), op. cit., pp. 102–110, n° 7 : les noms d'Aur. Meneas Papas et de son fils Κυρίων précèdent celui de l'épouse Quintiana. Pour d'autres textes néo-phrygiens de Pissia, dont le n° 21 émanant de la même famille, cf. W.M. Calder, « Corpus Inscriptionum Neo-Phrygiarum », *JHS*, 31, 1911, p. 176, n° 20–21 ; W.M. Calder, « Corpus Inscriptionum Neo-Phrygiarum III », *JHS*, 46, 1926, p. 25, n° 82 ; O. Haas, op. cit., n° 20, 21, 82, 104.

17 O. Haas, op. cit., n° 96 ; *MAMA*, VI, 382 ; M. Waelkens, op. cit., n° 493, pl. 71 et 104 ; voir C. Brixhe, « Du paléo- au néo-phrygien », *CRAI*, 1993/2, p. 329 ; C. Brixhe & G. Vottéro, « L'alternance codique ou quand le choix fait sens », dans R. Hodot (éd.), *La koiné grecque antique*. V. *Alternance codique et changement de code*, Nancy, 2004, pp. 13–15. Les auteurs évoquent la conscience linguistique du graveur et un « orgueil » éventuellement tiré de sa connaissance des deux langues, comme du sens de leur emploi.

18 C. Brixhe, *CRAI*, 1993/2, p. 341.

19 C. Brixhe, *Kadmos*, 43, 2004, p. 13. Fait déjà affirmé par C. Brixhe & T. Drew-Bear, *Kadmos*, 17, 1978, p. 51. Sur près de 117 textes néo-phrygiens publiés, seuls 6 ne semblent pas être des imprécations (C. Brixhe & G. Vottéro, « L'alternance codique ou quand le choix fait sens », dans R. Hodot [éd.], op. cit., p. 14).

20 C. Brixhe & G. Neumann, « Découverte du plus long texte néo-phrygien ; l'inscription de Gezler Köyü », *Kadmos*, 24, 1985, pp. 161–184.

21 C. Brixhe & Th. Drew-Bear, « Huit inscriptions néo-phrygiennes », dans R. Gusmani et *alii* (éds), op. cit., p. 102.

de nombreuses dédicaces à Zeus Alsènos (toutes en grec) autour du sanctuaire de Yanal Mevkii près de Dokimeion[22], ou pour les colons romains d'Antioche de Pisidie qui réservaient dans une proportion écrasante le grec aux affaires religieuses, qu'il s'agît de laisser des dédicaces à Artémis, à Mèn Askaènos, ou de célébrer Homonoia[23]. Face au grec qui dominait la sphère linguistique en Anatolie à cette époque, surtout à l'écrit, la vieille langue phrygienne avait dans les croyances populaires des vertus et des pouvoirs de type magique, au même titre que l'hébreu et l'égyptien, deux anciennes langues sémitiques du Proche-Orient : c'est la raison pour laquelle les tablettes de défixion de l'époque gréco-romaine utilisaient régulièrement des mots « magiques », « opératoires », souvent issus de ces deux langues. Le fait que la langue phrygienne ait encore été parlée sous le Haut-Empire romain (sans doute jusqu'à l'Antiquité tardive) explique en outre la survivance de ces imprécations écrites et devenues communes au-delà de la stricte sphère culturelle phrygienne. Sous le Haut-Empire au sein de l'Occident romain, l'existence de textes latins de malédiction s'appuyant sur l'invocation de la Mère des dieux et d'Attis peut laisser penser que les deux figures phrygiennes étaient éventuellement dépositaires d'un pouvoir de protection[24]. Cela dit, d'autres divinités pouvaient intervenir dans cette optique, par exemple Zeus[25], ou un Dionysos ouranien[26]. Enfin, avant d'en venir à la Phrygie Parorée intérieure, il est bon de préciser qu'à sa limite orientale, à l'Est du Sultan Dağ, on connaît à Akşehir (Philomelion) deux textes néo-phrygiens[27].

---

22 Voir C. Mühlenbock, H. Bru et E. Laflı, « Dédicaces de Phrygie à Zeus Alsènos au Medelhavsmuseet de Stockholm », *RA*, 2015/1, pp. 23–34. Cf. **carte 1**.

23 Voir *supra* le chapitre dévolu à l'hellénisme à Antioche de Pisidie à l'époque impériale.

24 R. Gordon, « 'Ut tu me vindices' : Magna Mater and Attis in some new Latin curse-texts » dans A. Mastrocinque & C.G. Scibona (éds), *Demeter, Isis, Vesta and Cybele : Studies in Greek and Roman religion in honour of Giulia Sfameni Gasparro*, Steiner Verlag, Stuttgart, 2012, pp. 195–212, à propos de *testimonia* issus du Portugal et d'Allemagne.

25 À Tymandos : T. Drew-Bear, A. Lubotsky & M. Üyümez, *Kadmos*, 47, 2008, pp. 111–112, n° 2 ; à Tyriaion : W.M. Calder, *AJA*, 36, 1932, pp. 456–457, n° 12 = O. Haas, op. cit., n° 26 = *I. Sultan Dağı*, 555.

26 Dans l'inscription bilingue avec malédiction néo-phrygienne *MAMA*, I, 413 (= O. Haas, op. cit., n° 88) du village de Bağlıca (au Nord d'Emirdağ, à une trentaine de kilomètres au Nord-Est de Dokimeion) : cf. A. Lubotsky, « The syntax of the New Phrygian inscription n° 88 », *Kadmos*, 28, 1989, p. 153.

27 W.M. Calder, *JHS*, 31, 1911, pp. 169–170, n° 10 = O. Haas, op. cit., n° 10 = *I. Sultan Dağı*, 68 ; W.M. Calder, *JHS*, 31, 1911, pp. 178–179, n° 30 = *MAMA*, VII, 195 = O. Haas, op. cit., n° 30 = *I. Sultan Dağı*, 76.

Qu'en est-il des textes néo-phrygiens découverts en Phrygie Parorée intérieure, c'est-à-dire dans la vallée d'Apollonia, ainsi que dans la plaine d'Antioche, la plaine Killanienne et la *tractus Orondicus* ? Il semble important de ne pas trop les isoler du contexte linguistique et géographique régional, à savoir du Nord du Karakuş Dag et de l'Est du Sultan Dağ, d'où les remarques qui précèdent. En effet, au sein de l'aire d'ensemble dessinée par les lieux de trouvaille des inscriptions néo-phrygiennes, V. Orel distingue deux dialectes en comparant les types de formulaires utilisés dans les malédictions funéraires, ce qui se traduit d'après lui par deux types de variantes concernant les apodoses, mais aussi par deux phonétiques légèrement différentes. Il semble qu'une combinaison de facteurs linguistiques et culturels ait abouti à ces différenciations. En définitive, V. Orel explique ces différences en invoquant une aire orientale où le Vieux-Phrygien était parlé, laquelle est caractérisée par un dialecte plus riche en innovations, qu'il oppose à une aire occidentale à laquelle appartient la Phrygie Parorée intérieure, où la tradition linguistique phrygienne plus récente (on n'y trouve en effet pas d'inscriptions paléo-phrygiennes) aurait conduit à l'époque impériale romaine à une forme d' « archaïsme périphérique »[28].

La vallée d'Apollonia de Pisidie (en fait en Phrygie) a livré sept textes néo-phrygiens, ce qui est de loin la plus forte densité pour l'espace de la Phrygie Parorée intérieure. Au sein de la vallée de l'Hippophoras (Pupa çay), la distribution des textes est plus qu'éclairante, puisqu'ils furent tous découverts (six à titre certain, et un probable) dans l'Est de la vallée, sur le territoire de l'ancienne Tymandos, à Yassıören[29], Senirkent[30] et Büyükkabaca[31]. Le territoire de la commune turque moderne de Yassıören a livré de nombreuses inscrip-

---

28 V. Orel, « Two dialects in New-Phrygian ? », *Kadmos*, 33, 1994, pp. 60–64, avec 4 schémas spatiaux pp. 62–63. Sur la question d'une éventuelle différenciation dialectale et sur la distribution spatiale des inscriptions néo-phrygiennes en Anatolie, voir C. Brixhe, *CRAI*, 1993/2, p. 328, carte 2 et pp. 337–338.

29 *MAMA*, IV, 239 (précisément à Aljibar, entre Garip et Yassıören ; pl. 51) = O. Haas, op. cit., n° 93, IIIe siècle ap. J.-C. ; *WE*, p. 393, n° 571 = W.M. Calder, *JHS*, 31, 1911, p. 177, n° 28 = *MAMA*, IV, 241 (pl. 52) = O. Haas, op. cit., n° 28 ; *MAMA*, IV, 243 = O. Haas, op. cit., n° 95 ; T. Drew-Bear, A. Lubotsky & M. Üyümez, *Kadmos*, 47, 2008, pp. 111–112, n° 2.

30 Légèrement à l'Ouest de Yassıören : W.M. Calder, *JHS*, 31, 1911, p. 184, n° 37 = *MAMA*, IV, 242 = O. Haas, op. cit., n° 37.

31 *WE*, p. 402, n° 590 = W.M. Calder, *JHS*, 31, 1911, p. 177, n° 29 = *MAMA*, IV, 240 = O. Haas, op. cit., n° 29 = C. Brixhe & T. Drew-Bear, « Huit inscriptions néo-phrygiennes », dans R. Gusmani et *alii* (éds), op. cit., pp. 110–113, n° 8, voir fig. 39, et probablement W.M. Calder, *JHS*, 31, 1911, pp. 176–177, n° 25 = O. Haas, op. cit., n° 25 (sans doute attribué par erreur à Uluborlu/Apollonia de Pisidie). Voir **carte 2 et image satellitale** 8.

tions grecques, latines (plus rares), et donc néo-phrygiennes, qui ont confirmé qu'il s'agissait du centre de l'ancienne Tymandos, *kômè* d'Apollonia jusqu'à l'époque de Dioclétien (vers 300 ap. J.-C.), devenue ensuite une *polis/ciuitas* de plein droit grâce à la fameuse lettre latine de l'empereur au gouverneur de Phrygie-Carie Iulius Lepidus[32]. Cela s'est fait à l'issue d'une montée en puissance économique et politique des élites de Tymandos sous le Haut-Empire, mais aussi face à une adversité constituée par la puissante cité voisine grecque d'Apollonia, sise plus à l'Ouest. La concentration des textes néo-phrygiens de la vallée de l'Hippophoras à Tymandos, dont plusieurs datent du IIIe siècle, autorise plusieurs conclusions. Tout d'abord l'identité culturelle particulièrement phrygienne de la population et de ses élites ne fait pas de doute, même si les familles sont devenues mixtes au fil du temps. Le contexte historique et épigraphique de la vallée donne fortement l'impression que les colons séleucides qui ont fondé Apollonia au IIIe siècle av. J.-C. se sont emparés de tout l'Ouest du cours de l'Hippophoras en repoussant vers l'Est la population phrygienne, cette dernière se réfugiant par ailleurs sur les contreforts montagneux septentrionaux et méridionaux (voir la situation de Yassıören au pied du Barla Dağ et de Büyükkabaca au pied du Karakuş Dağ). Ensuite il est permis d'établir une corrélation entre une identité culturelle marquée et l'obtention de la reconnaissance tardive d'un statut politique de *polis/ciuitas* par les plus hautes autorités impériales, mais certainement après plusieurs ambassades et tentatives infructueuses en raison de l'opposition d'Apollonia, qui ne voulait pas perdre ses prérogatives territoriales, civiques et fiscales à l'Est de la vallée de l'Hippophoras, « dieu-fleuve » affiché sur ses monnaies[33].

Comme souvent, les formulaires des imprécations phrygiennes des textes de Tymandos et de ses environs sont stéréotypés, mais ils invitent à quelques remarques. Ainsi le texte de Yassıören n° 28 montre le *mu* avec des branches obliques descendant vers l'extérieur (ce qui annonce des tracés cursifs ultérieurs) et l'*oméga* carré : nous sommes sans doute plutôt au IIIe siècle (dans sa seconde partie ?), comme pour le n° 93 ; ce texte n° 28 est un autel de calcaire dédié par Νείκων et Νείκη pour eux-mêmes et leurs enfants[34], non nommés, mais on note l'anthroponymie des parents, qui paraît « plus grecque

32 Voir H. Bru, G. Labarre & M. Özsait, *Anatolia Antiqua*, 17, 2009, pp. 187–207.

33 À propos des « dieux-fleuves » en tant qu'expression de la souveraineté territoriale des cités de la région, voir *supra*.

34 W.M. Calder, *JHS*, 31, 1911, p. 177, n° 28 = *MAMA*, IV, 241 (pl. 52) : Νείκων καὶ Νείκη / ἑατῶ καὶ τοῖς / ἰδίοις τέκ⟨ν⟩οις / μνήμης / χάριν. / ιος νι σεμουν / κνουμανε /κακουν αδα- / κετ ιος τιτετουκμε- /νουν ειτου.

que les Grecs». Sur une stèle funéraire publiée plus récemment[35], Zôsas et Babeis rendent hommage à Antiochos, fils de Meneas, petit-fils de Aithon, et à leurs parents non nommés : Ζωσᾶς est un nom grec de personne qui n'est pas extrêmement fréquent, attesté en Attique, en Grèce centrale et en Macédoine, parfois à l'époque hellénistique (IIe–Ier siècles av. J.-C.), mais surtout massivement au IIe siècle de notre ère, puis au siècle suivant dans une moindre mesure ; Βαβεις est un anthroponyme féminin typiquement anatolien[36] ; le défunt Antiochos porte un nom de personne macédonien banal d'influence clairement séleucide, alors que son père Μενέας porte un nom grec très répandu en Anatolie centrale[37] ; le papponyme Αἴθων est en revanche un nom grec de personne plutôt rare[38], notamment attesté en Lycie à Oenoanda[39], en Carie à Hydisos[40], en Arcadie[41], mais également pour un Mylasien à Délos[42] ; l'apodose en langue phrygienne menace d'un châtiment par les soins de Zeus, représenté par un aigle aux ailes semi-déployées qui veille sur le fronton du monument ; la qualité de la sculpture, de la gravure du texte et les éléments onomastiques conduisent à dater cette stèle de la deuxième moitié du IIe siècle de notre ère. À Büyükkabaca enfin, une belle stèle funéraire de marbre blanc à fronton et acrotères datée de 199–200 ap. J.-C.[43] voit juste avant l'imprécation phrygienne le défunt Diogénès honoré par ses fils Menneas, Appas et Diogénès : cela est intéressant, parce qu'un anthroponyme est typiquement grec (celui du fils homonyme du père), Appas est typiquement anatolien et très fréquent en Phrygie[44], alors que Menneas est un nom grec de personne à « l'apparence indigène ». Le texte grec de trois lignes précise au surplus le nom de l'artisan qui a réalisé la stèle : Μουνας[45].

35 T. Drew-Bear, A. Lubotsky & M. Üyümez, *Kadmos*, 47, 2008, pp. 111–112, n° 2, publiée avec un commentaire réduit.

36 L. Zgusta, *KPN*, pp. 115–116, § 133–15.

37 L. Zgusta, *KPN*, p. 310, § 900.

38 Voir O. Masson, *Onomastica Graeca Selecta*, II, Nanterre, 1990, p. 589.

39 Manifestement à l'époque hellénistique : J. & L. Robert, *Bull. épigr.*, 1972, p. 467, n° 443.

40 Également à l'époque hellénistique : J. & L. Robert, *Bull. épigr.*, 1976, p. 505, n° 506.

41 *IG*, V, 2, 425.

42 J. & L. Robert, *Bull. épigr.*, 1974, p. 250, n° 385.

43 Fig. 39 : *WE*, p. 402, n° 590 = W.M. Calder, *JHS*, 31, 1911, p. 177, n° 29 = *MAMA*, IV, 240 = C. Brixhe & T. Drew-Bear, « Huit inscriptions néo-phrygiennes », dans R. Gusmani et *alii* (éds), op. cit., pp. 110–113, n° 8. Voir la photographie. La date du texte est l'an 284 de l'ère syllanienne, non de l'ère de Galatie (origine 25 av. J.-C.) comme le pensaient les éditeurs des *MAMA*, ni de l'ère actiaque comme l'avait cru O. Haas, op. cit., p. 71.

44 L. Zgusta, *KPN*, pp. 71–73, § 66–8.

45 L. Zgusta, *KPN*, p. 336, § 983–3.

Non loin de là, toujours à l'intérieur du cirque phrygo-pisidien, une inscription néo-phrygienne a été découverte dans le mur d'une maison à Yukarı Kaşıkara, dans une zone escarpée et difficile d'accès à 4 km de la pointe Nord du lac Hoyran[46], non loin d'un tombeau phrygien rupestre situé pour sa part en contrebas dans la plaine à Aşağıtırtar, près de l'angle Nord-Est du lac[47]. Comme nous l'avons souligné à propos du territoire d'Antioche de Pisidie, ce texte est géographiquement isolé et se trouve à proximité du territoire d'Apollonia de Pisidie (où l'on a en revanche découvert plusieurs textes néo-phrygiens évoqués) qui débute au Nord-Ouest du lac, sachant que les terres fertiles du Nord-Est du lac semblent avoir été disputées, Apollonia ayant vraisemblablement récupéré cette portion de territoire au détriment de Tymbriada au Ier siècle avant notre ère. Il est possible que ces lieux aient été intégrés plus tard, à l'époque impériale, au territoire colonial romain d'Antioche de Pisidie, mais la présence de terres sacrées qui appartenaient peut-être au sanctuaire d'Artémis de Sağır complique la configuration antique que nous devons reconstituer dans cette zone particulière[48]. Or c'est justement à Sağır que fut copiée la seule autre inscription néo-phrygienne éventuellement assignable au Nord du territoire colonial d'Antioche de Pisidie[49]. En résumé, les textes néo-phrygiens certifiés de Yukarı Kaşıkara et de Sağır sont les seuls que l'on pourrait à notre connaissance assigner au territoire de la colonie romaine d'Antioche de Pisidie depuis les régulières recherches menées à partir du XIXe siècle. On constate qu'ils se situent tous les deux vers les marges septentrionales du territoire colonial romain. Cette situation au Nord et au Nord-Ouest du territoire de la colonie augustéenne confirme *a priori* que les colons gréco-romains aient délibérément chassé la population phrygienne libre de la plaine, cette dernière se réfugiant sur les hauteurs (comme à Yukarı Kaşıkara), auprès du sanctuaire d'Artémis de Sağır, ou à la rigueur à l'Est du territoire riverain d'Apollonia de Pisidie, près de Tymandos. Le tombeau évoqué confirme en tout cas une

46 C. Brixhe & T. Drew-Bear, « Huit inscriptions néo-phrygiennes », dans R. Gusmani et *alii* (éds), op. cit., pp. 70–81, n° 1 = *CIPh* (en cours) n° 114; cf. aussi C. Brixhe & T. Drew-Bear, *Kadmos*, 17, 1978, pp. 50–54 et pl. I, qui dans une publication préliminaire traitait seulement de la moitié visible de la stèle.

47 G. Fiedler & M. Taşlıalan, « Un monument rupestre phrygien au bord du lac de Hoyran », *Anatolia Antiqua*, 10, 2002, pp. 97–112.

48 Voir **carte 4**.

49 W.M. Ramsay, « Sketches in the religious antiquities of Asia Minor », *ABSA*, 18, 1911–1912, p. 72, avait annoncé l'existence du texte, publié l'année suivante par W.M. Calder, « Corpus Inscriptionum Neo-Phrygiarum II », *JHS*, 33, 1913, pp. 101–103, n° 71, lequel présente une apodose sur un autel; cf. O. Haas, op. cit., n° 71.

aire d'influence culturelle phrygienne continue entre le territoire d'Apollonia et le Nord du lac Hoyran. Outre l'inscription en pidgin anatolien de Kurusarı (voir *infra*), le centre du territoire colonial romain d'Antioche de Pisidie dessine une enclave nette, dépourvue d'attestations de textes néo-phrygiens par rapport au contexte régional, et cela n'est pas dû au hasard. Les deux seules attestations septentrionales évoquées ci-dessus indiquent *a priori* un repli des Phrygophones vers le Nord d'Antioche de Pisidie, à proximité ou sur les terres du sanctuaire d'Artémis (centré sur Sağır) lors de la fondation coloniale augustéenne de 25 avant notre ère, ou déjà à l'époque séleucide. Deux remarques sur ce point : Strabon, grand connaisseur de l'Anatolie et contemporain de la fondation augustéenne, évoque à ce moment précis certains détails à propos du destin du sanctuaire de Mèn Askaènos[50], mais il ne dit pas un mot sur le sanctuaire d'Artémis. Pour quelle raison ? Ce silence est d'autant plus troublant que dans le passage crucial du livre XII, il évoque Antioche, le sanctuaire de Mèn avec sa prêtrise, ses terres et ses esclaves sacrés, puis en vient directement à Synnada, laissant un hiatus à propos du sanctuaire d'Artémis exactement situé entre les deux cités. Il faut par ailleurs souligner que les inscriptions du sanctuaire d'Artémis à Sağır relatives aux *xenoi tekmoreioi* comportent au IIIe siècle de nombreux ethniques et anthroponymes phrygiens, ce qui accrédite en ce lieu un intérêt indéniable pour le monde phrygophone. Parmi ces listes, les *xenoi tekmoreioi* sont encadrés par quelques « bouleutes » d'Antioche et d'Apollonia de Pisidie, mais le sanctuaire pourrait avoir bénéficié d'une relative autonomie, servant peut-être d'intermédiaire ou de médiateur dans les relations entre les populations indigènes, les cités gréco-romaines et le pouvoir central romain, représenté par les gouverneurs de Galatie sous le Haut-Empire.

Dans la plaine Killanienne, trois inscriptions néo-phrygiennes ont été mises au jour[51]. On constate qu'elles furent découvertes en plein centre de la plaine à Şarkikaraağaç ou dans les alentours. Le texte n° 94 comporte dans l'apodose un appel à Zeus pour protéger la tombe et punir les éventuels contrevenants, comme à Tymandos dans l'inscription néo-phrygienne publiée en 2008[52]. C'est

---

50 Strabon, XII, 8, 14.

51 W.M. Calder, *AJA*, 36, 1932, p. 454, n° 6 = *MAMA*, VIII, 347 = O. Haas, op. cit., n° 94 = *I. Sultan Dağı*, 502, à Şarkikaraağaç ; *EJ*, p. 184, n° 186 = *MAMA*, VIII, 368 = O. Haas, op. cit., n° 27, à Eyüpler au Sud de Şarkikaraağaç, à ne pas confondre avec le village homonyme situé sur le territoire d'Antioche de Pisidie (cf. *WE*, p. 276, n° 394) ; *EJ*, p. 176, n° 175 = W.M. Calder, *JHS*, 31, 1911, p. 177, n° 26 = O. Haas, op. cit., n° 26 = *I. Sultan Dağı*, 555, à Çarıksaray, à environ 15 kilomètres au Nord de Şarkikaraağaç. Voir **carte 4**.

52 T. Drew-Bear, A. Lubotsky & M. Üyümez, *Kadmos*, 47, 2008, pp. 111–112, n° 2.

une « haute » divinité, ouranienne, qui est invoquée[53], sans épiclèse particulière dans les deux cas : la portée de l'imprécation s'en trouve renforcée, sans allusion précise à la divinité d'un sanctuaire local, bien que nous connaissions par l'ordonnance d'Antiochos III découverte à Philomelion/Akşehir (209 av. J.-C.) la mention d'un important lieu sacré voué à un Zeus dans la région.

2 Les inscriptions épichoriques pisidiennes

La première publication de textes épichoriques en langue pisidienne revient à W.M. Ramsay (Aberdeen), qui en 1895 nous fit connaître en français 16 inscriptions[54]. Ses préjugés typiques des historiens occidentaux spécialistes de la culture classique ainsi qu'une certaine clairvoyance méritent qu'on le cite *in extenso*, à titre exceptionnel, lorsqu'il raconte la découverte du site de Sofular (territoire de Tymbriada) ayant livré en 1890 les premiers documents pisidiens écrits connus, en compagnie de D.G. Hogarth, alors fiévreux : « À première vue, la hameau de Sofoular ne répondit pas à notre attente, parce qu'il est encaissé dans un fond de vallée, au milieu des collines, loin de toute espèce de centre probable de civilisation gréco-romaine, et parce que, en règle générale, on ne trouve jamais rien dans une pareille situation. [...] Ces stèles, aussi grossières de gravure que de sculpture, étaient toutes des pierres tumulaires de petite dimension, hautes d'un pied et demi à deux pieds et demi, larges de neuf à dix pouces. [...] Les inscriptions paraissent mentionner essentiellement les noms et la parenté du mort ; les sculptures prouvent, comme on pouvait s'y attendre d'après l'état des lieux, que les anciens habitants menaient une vie pastorale. [...] Pour insignifiants qu'ils soient, ils n'en ont pas moins l'intérêt qui s'attache à une langue étrangère et à une société qui n'est pas autrement connue »[55].

---

53 Comme dans l'invocation du « dieu du ciel » gravée sur la sarcophage d'Attalos, orophylaque de la plaine Killanienne (inscription de Şarkikaraağaç *MAMA*, VIII, 354 = *I. Sultan Dağı*, 509).

54 W.M. Ramsay, « Inscriptions en langue pisidienne », *Revue des Universités du Midi*, 1, 1895, pp. 353–362. Une des 17 stèles était anépigraphe.

55 Ibid., pp. 353–356. Ces stèles ont en fait leur style propre, loin d'être « grossier », mais marqué par des figures laissant apparaître une rigidité et très peu d'expressivité, en l'absence de liens affectifs ostentatoires (C. Brixhe, *SLP*, p. 136). Par ailleurs la gravure des lettres peut faire montre d'un *ductus* soigné (C. Brixhe & E. Gibson, *Kadmos*, 21, 1982, pp. 155–156, n° 9 = C. Brixhe, *SLP*, p. 86, N 20). Les stèles funéraires inscrites en langue pisidienne sont en effet de dimensions réduites, tout comme les monuments du même type gravés en grec dans la région qui nous intéresse ; la plus grande stèle funéraire, gravée

Il fallut ensuite attendre 1975 pour qu'une dix-septième inscription pisidienne soit publiée après une nouvelle visite à Sofular, au Nord-Ouest de la plaine d'Aksu (Yılanlı Ovası), située à une dizaine de kilomètres au Sud-Est du lac d'Eğirdir[56]; Sofular se trouve au débouché d'une vallée orientée Nord-Sud, qui permet d'accéder à Malos vers le Nord, à Tymbriada vers le Sud-Est. Plusieurs études ont été consacrées à la langue pisidienne en cours de découverte mais qui ne sera pas discutée ici[57]; rappelons simplement que les chercheurs ont rapidement saisi que les quelques documents que nous connaissons présentent une écriture dextroverse utilisant des lettres grecques dont le tracé est d'époque impériale (IIe–IIIe siècles) sans séparation des mots, ce qui conduit l'épigraphiste à conjecturer une segmentation tributaire des comparaisons tirées du petit corpus (au total une quarantaine de textes épichoriques publiés jusqu'à 2013 et une douzaine publiés par C. Brixhe en 2016), ainsi que de l'étude linguistique des désinences. Cinq nouveaux textes épichoriques pisidiens certains, issus de la collection privée Rahmi Koç, furent publiés en 1982, bien que leur provenance soit inconnue ou vague, mais par leur typologie ils paraissent provenir également du territoire de Tymbriada, près de Sofular ou d'Aksu par exemple[58]. Une belle moisson épigraphique (et archéologique) fut finalisée en 1987, avec la publication de huit inscriptions épichoriques pisi-

---

en grec et trouvée à Sofular sur le territoire de Tymbriada, mesure 117 cm de hauteur, pour une largeur de 46 cm et une épaisseur de 21 cm (*SLP*, pp. 48–51, II n° 27 et pl. XXXI). Les frontons des stèles funéraires de Pisidie exhibent souvent des motifs prophylactiques courants tels qu'un triskèle (*SLP*, pp. 37–39, II n° 21 et pl. XXV = N 40), un buste féminin (*SLP*, pp. 45–46, II n° 24 et pl. XXVIII), un buste masculin (*SLP*, p. 53, II n° 29 et pl. XXXIII) ou un classique aigle aux ailes semi-déployées (*SLP*, pp. 62–63, II n° 35 et pl. XXXIX).

56 J. Borchhardt, G. Neumann & K. Schulz, « Vier pisidische Grabstelen aus Sofular », *Kadmos*, 14, 1975, pp. 71–72, n° 18 (= N 17) ; trois de ces stèles étaient déjà connues par W.M. Ramsay. Voir **images satellitales 4 et 7**.

57 Voir notamment L. Zgusta, « Die pisidischen Inschriften », *Archiv Orientální*, 25, 1957, pp. 570–610 ; id., « Die epichorische pisidische Anthroponymie und Sprache », *Archiv Orientální*, 31, 1963, pp. 470–482 ; C. Brixhe, « La langue des inscriptions épichoriques de Pisidie », dans Y. Arbeitman (éd.), *A Linguistic Happening in Memory of Ben Schwartz*, Peeters, Louvain-la-Neuve, 1988, pp. 131–155 et la bibliographie proposée par C. Brixhe & M. Özsait, « Nouvelles inscriptions de Timbriada », *Kadmos*, 40/2, 2001, p. 175.

58 C. Brixhe & E. Gibson, « Monuments from Pisidia in the Rahmi Koç collection », *Kadmos*, 21, 1982, pp. 147–149, n° 2 (= N 18) ; pp. 151–152, n° 4 (= N 19) ; pp. 155–156, n° 9 (= N 20) ; pp. 160–161, n° 13 (= N 21) ; pp. 164–166, n° 17 (= N 22). Sur les 24 stèles publiées dans cet article, plusieurs sont anépigraphes, mais on note surtout que plusieurs d'entre elles, de facture analogue aux autres, sont inscrites en grec (par exemple pp. 157–158, n° 10 ; pp. 158–159, n° 11 ; pp. 162–164, n° 16).

diennes sûres[59], trois probables[60] et pour la première fois trois présentant un système de flexion mixte[61]. Deux nouveaux documents épichoriques pisidiens furent publiés en 2001, provenant cette fois du yayla de Senitli[62], c'est-à-dire à une quinzaine de kilomètres au Nord-Est d'Aksu, sur un haut plateau qui appartient au massif de l'Anamas Dağ. En 2008, M. Özsait, G. Labarre et l'auteur de ces lignes nous sommes rendus au village de Yakaafşar, au Sud-Est d'Aksu (territoire de Tymbriada)[63], où nous avons eu la chance de pouvoir travailler sur un dizaine de stèles pisidiennes incluses dans le mur de la maison de l'instituteur du village Bekir Karakoç en 1960[64]; sur l'une d'elles figurant trois personnages (deux hommes à gauche et au centre, une femme voilée à droite)[65], G. Labarre a lu dans le champ au dessus des trois sujets:

ΒΑΚΟΥ Ω
ΚΟΜΑ

Pour ma part, j'ai lu avec certitude ΚΟΥΑ à la deuxième ligne, y reconnaissant un anthroponyme post-louvite[66]. Après estampage, C. Brixhe a récemment republié le texte[67]:

---

59 C. Brixhe, T. Drew-Bear & D. Kaya, « Nouveaux monuments de Pisidie », *Kadmos*, 26, 1987, pp. 122–170 ; n° 5 (= N 23), n° 6 (= N 24), n° 8 (= N 25), n° 11 (= N 27), n° 14 (= N 28), n° 17 (= N 29), n° 26 (= N 32).

60 Ibid., n° 9 (= N 26), n° 28 (= N 33), n° 36 (= N 35), n° 38 (= N 35a).

61 C. Brixhe, T. Drew-Bear & D. Kaya, *Kadmos*, 26, 1987, pp. 147–148, n° 24 et pl. XII 3 (= *SLP*, p. 89, N 30) ; pp. 148–151, n° 25, pl. XIII 1 et XX 1 (= *SLP*, p. 89, N 31) ; pp. 158–159, n° 30 et pl. XVII 1 (= *SLP*, pp. 90–91, N 34).

62 C. Brixhe & M. Özsait, « Nouvelles inscriptions de Timbriada », *Kadmos*, 40/2, 2001, pp. 156–169, n° 1–2 (= N 37–38).

63 Voir **carte 3**.

64 Voir fig. 40. Pour les photographies (notamment en couleur) et les détails des autres stèles, voir H. Bru, « Identités culturelles et conformisme social : sur quelques stèles de Phrygie et de Pisidie septentrionale » dans S. Montel (dir.), *La sculpture gréco-romaine en Asie Mineure. Synthèse et recherches récentes*, PUFC, Besançon, 2015, pp. 167–172, fig. 1 à 11b.

65 M. Özsait, G. Labarre & N. Özsait, « Timbriada et Tynada », *Adalya*, 12, 2009, p. 206, n° 9 et p. 219, fig. 34 ; voir fig. 40a.

66 Pour l'anthroponyme Kuwa, cf. E. Laroche, *Les noms des Hittites*, p. 101, n° 659 ; pour Κουας, voir L. Zgusta, *KPN*, p. 251, § 713–1.

67 C. Brixhe, *SLP*, pp. 60–62, II n° 34 et pl. XXXVIII (= N 47) : « Ba, fils de Koua, Koua, fils de Ba ». À propos de ce texte, il écrit (p. 62) : « En tout cas, on a ici à nouveau confirmation du lien identitaire entre onomastique et langue utilisée ». Pour une remarque du même ordre, voir p. 72 (concernant *SLP*, pp. 71–72, II n° 42 = N 49).

ΒΑ ΚΟΥΩϹ
ΚΟΥΑ ΒΑϹ

Certes l'incision des lettres est peu profonde, mais la segmentation de la première lecture ne convenait pas. Les lettres *oméga* et *sigma* sont lunaires. Il semblerait que nous ayons affaire à une inscription en pisidien, avec deux anthroponymes distincts[68], chacun sous deux formes, c'est-à-dire nominatif asigmatique et génitif sigmatique.

Assez récemment, quatre textes plus longs, plus denses et plus complexes découverts sur le cours moyen de l'Eurymédon à Değirmenözü et à Kesme (entre Tymbriada et Selge, voir **carte 3**) furent publiés entre 2005 et 2013 et nous apportent de nouveaux éclairages sur la langue pisidienne[69]. En 2016 enfin, Claude Brixhe nous gratifia de la publication d'une douzaine de textes épichoriques inédits ainsi que du corpus des inscriptions en langue pisidienne connues à ce jour[70]. Au sein des dernières fraîchement publiées, on note avec intérêt que la plus septentrionale d'entre elles semble avoir été découverte sur le territoire de la commune moderne de Gelendost[71], au Nord du massif de l'Anamas Dağ et de l'ancienne Tymbriada, probablement en rapport avec une zone de très ancien peuplement louvitophone, autour du Gelendost Hüyük.

Parmi les surprises occasionnées par les nouvelles trouvailles, plusieurs inscriptions épichoriques pisidiennes[72] montrent un étonnant système de flexion mixte promu par les rédacteurs antiques : la désinence y est grecque pour les anthroponymes jugés d'origine hellénique, pisidienne pour les anthropo-

68 Pour Βα, voir L. Zgusta, *KPN*, pp. 112–113, § 131–1.

69 G. Neumann & E. Fuhrmann, « Zwei epichorische Inschriften aus dem pisidischen Bergland », *Kadmos*, 44, 2005, pp. 7–18 ; C. Brixhe & T. Drew-Bear, « A new inscription in the Pisidian language », *T.C. Selçuk Üniversitesi Beyşehir Meslek Yüksekokulu. I. Uluslararası Beyşehir ve Yöresi Sempozyumu. Bildiriler Kitabı*, Beyşehir-Konya 11–13 Mayıs 2006, pp. 148–149 ; C. Brixhe & M. Özsait, « Cours moyen de l'Eurymédon : apparition du pisidien », dans H. Bru et G. Labarre (éds), *L'Anatolie des peuples, des cités et des cultures (IIe millénaire av. J.-C.–Ve siècle ap. J.-C.)*, II, PUFC, Besançon, 2013, pp. 231–250.

70 Voir les chapitres II et III de C. Brixhe, *Stèles et langue de Pisidie*, ADRA-De Boccard, Nancy-Paris, 2016, pp. 27–105. Le corpus distingue le « groupe Nord » (N, 49 textes) et le « groupe Sud » (S, 4 textes).

71 C. Brixhe, *SLP*, pp. 71–72, II n° 42 (= N 49).

72 La langue pisidienne étant mentionnée par Strabon (XIII, 4, 17) à propos des idiomes parlés en Kibyratide. Pour une synthèse sur cette langue, cf. C. Brixhe, « La langue des inscriptions épichoriques de Pisidie », dans Y. Arbeitman (éd.), *A Linguistic Happening in Memory of Ben Schwartz*, Peeters, Louvain-la-Neuve, 1988, pp. 131–155.

nymes pressentis d'origine indigène[73]. En voici un exemple probant, venu du territoire de Tymbriada, près d'Aksu[74] :

Μηνι Τίτου, Τατι
Τίτου, Νέμεσις Μη-
νις.

Μηνι est décliné en tant qu'anthroponyme masculin indigène[75] avec un nominatif asigmatique, suivi du patronyme Τίτος, rare anthroponyme d'origine latine ayant pénétré sur le territoire de Tymbriada[76], ici décliné avec un génitif patronymique grec ; ce dernier est visiblement aussi le patronyme de Τατι, qui montre un nominatif pisidien pour cet anthroponyme en général féminin assez courant en Anatolie en raison de ses précédents hittites[77] ; apparaît alors Νέμεσις (au nominatif grec) fille de Μηνι, le patronyme cette fois décliné avec un génitif pisidien (dans le texte donné ci-dessus). Certes *Némésis* est attesté ailleurs comme anthroponyme sous le Haut-Empire, mais il importe de souligner que la faveur dont bénéficia ce théonyme est à mettre en relation avec le grand succès que connut le culte némésiaque dans les cités gréco-romaines en rapport avec les combats de l'amphithéâtre, les concours grecs, le culte impérial ou encore la magie pratiquée dans la culture populaire, particulièrement aux IIe et IIIe siècles de notre ère[78], ce qui confirme la datation contextuelle

73 C. Brixhe, T. Drew-Bear & D. Kaya, *Kadmos*, 26, 1987, p. 133 ; 147–151, n° 24–25 (= N 30–31) ; 158–159, n° 30 (= N 34). Sur ces textes, voir C. Brixhe & G. Vottéro, « L'alternance codique ou quand le choix fait sens », dans R. Hodot (éd.), *La koiné grecque antique*. V. *Alternance codique et changement de code*, Nancy, 2004, pp. 15–17.

74 C. Brixhe, T. Drew-Bear & D. Kaya, *Kadmos*, 26, 1987, pp. 148–151, n° 25 (= N 31 = *SEG*, 37, 1198) : « Méni, fils de Titos ; Tati, fille de Titos ; Némésis, fille de Méni ». Pour une photographie de la stèle en format agrandi, cf. H. Bru, « Identités culturelles et conformisme social : sur quelques stèles de Phrygie et de Pisidie septentrionale » dans S. Montel (dir.), *La sculpture gréco-romaine en Asie Mineure. Synthèse et recherches récentes*, PUFC, Besançon, 2015, p. 174, fig. 12.

75 Voir également C. Brixhe & M. Özsait, *Kadmos*, 40/2, 2001, pp. 156–169, n° 1–2 (= N 37–38). Pour d'autres attestations de l'anthroponyme Μηνι, voir C. Brixhe, *SLP*, pp. 37–39, II n° 21 et pl. XXV (= N 40) ; pp. 46–48, II n° 25 et pl. XXIX (= N 43) ; pp. 71–72, II n° 42 (= N 49) ; p. 115.

76 Sur 51 inscriptions épichoriques pisidiennes provenant sûrement du territoire de Tymbriada, il s'agit du seul anthroponyme latin recensé, en raison d'une « onomastique excessivement conservatrice » (C. Brixhe, *SLP*, p. 110).

77 E. Laroche, *Les noms des Hittites*, p. 186.

78 Voir H. Bru, *Le pouvoir impérial*, pp. 157–173 ; M.B. Hornum, *Nemesis, the Roman State, and the Games*, coll. « Religions in the Graeco-Roman World » 117, Brill, Leiden-New York-

des stèles épichoriques de Tymbriada. Un autre exemple marquant de ce phénomène de flexion mixte est constitué par un autre texte épichorique funéraire de Tymbriada[79] :

Κουα Τας,
Στέφανος Ο-
υρζες,
Μουα ⟨Στ⟩εφάνου,
Να Ουρζες,
Εδα Στεφάνου.

L'anthroponyme très hellénique *Stephanos* est décliné en grec, alors que tous les autres le sont en pisidien, avec nominatif vocalique ou génitif sigmatique, ce qui fait dire aux éditeurs « On doit en conclure que ces bilingues conservaient un sentiment très vif de l'origine des noms qu'ils portaient »[80]. À propos de ces mêmes textes, Claude Brixhe écrit en 2001 : « Mais pourquoi le pisidien se manifeste-t-il si tard ? Serait-ce en raison de la résurgence, à l'époque impériale, d'un sentiment ethnique ? On ne peut l'exclure : de toute évidence, l'emploi du pisidien montre que l'usager a conscience de son ethnicité, comme l'indiquent, indirectement les textes 25 et 30 de Brixhe et *alii* 1987, où l'on change de grammaire en fonction de l'origine, indigène ou non, des anthroponymes »[81]. Avec prudence, je préfèrerais dire qu'il s'agit d'une caractérisa-

---

Köln, 1993 ; B. Lichocka, *Némésis en Égypte romaine*, von Zabern, Mainz, 2004 ; E. Stafford, « *Nemesis*, *Hybris* and Violence », dans J.-M. Bertrand (dir.), *La violence dans les mondes grec et romain. Actes du colloque international* (*Paris, 2–4 mai 2002*), Publications de la Sorbonne, Paris, 2005, pp. 195–212. Plus au Sud de notre région, la grande inscription épicurienne du philosophe Diogène d'Oenoanda gravée près du portique oriental de l'agora d'Oenoanda donne en son fragment 19, col. II, ll. 3–6 (= NF 115) : « et d'autres [statues des dieux] encore s'irritent contre les gens prospères, comme apparaît à la plupart Némésis. » (trad. A. Etienne et D. O'Meara). Ce texte est à dater des années 120–130 de notre ère (cf. M.F. Smith, *Diogenes of Oenoanda. The Epicurean Inscription*, Bibliopolis, Napoli, 1993, p. 39 et suivantes) ; voir aussi, pour les fragments 153 à 155 qui corroborent ce passage, M.F. Smith, *The Philosophical Inscription of Diogenes of Oenoanda*, Österreichische Akademie der Wissenschaften, Wien, 1996, pp. 78–79 et pl. 15, fig. 38 ; id., « Diogenes of Oenoanda, New Fragments 115–121 », *Prometheus*, 8, 3, 1982, pp. 196–198.

79 C. Brixhe, T. Drew-Bear & D. Kaya, *Kadmos*, 26, 1987, pp. 158–159, n° 30 (= N 34 = *SEG*, 37, 1202) : « Koua, fils de Ta ; Stéphanos, fils d'Ourzé ; Moua, fils de Stéphanos ; Na, fils (ou fille) d'Ourzé ; Eda, fils (ou fille) de Stéphanos ».

80 Ibid., p. 159. Voir aussi C. Brixhe, *SLP*, p. 127, 145–146.

81 C. Brixhe & M. Özsait, *Kadmos*, 40/2, 2001, p. 165 ; voir aussi C. Brixhe & M. Özsait, « Cours

tion linguistique de l'anthroponymie *a posteriori*, témoignage d'un mécanisme de différenciation des identités culturelles à l'œuvre aux IIe–IIIe siècles, mais aussi d'une instrumentalisation de la langue à cet effet, dans une perspective socio-politique inhérente à l'histoire de l'empire romain. L'État romain est en effet le seul qui soit parvenu à intégrer administrativement, certes avec difficultés et en plusieurs étapes assez brutales, les populations de la Pisidie et du Sud du Taurus qui avaient résisté à la puissance des Perses Achéménides, des rois séleucides, attalides, puis des rois de Galatie. Entre l'époque républicaine et la période impériale, l'empire romain a intégré de nombreuses populations, très variées et vivant dans des espaces divers, mais cet ensemble hétéroclite avait subi tous les aspects normatifs (sociaux, économiques, juridiques, politiques, militaires, fiscaux) que l'on pouvait attendre d'un État ayant atteint une telle ampleur. En conséquence, l'Orient méditerranéen étant sous la coupe de Rome depuis environ 200 av. J.-C. (époque de la poussée vers l'Est), une certaine forme d'homogénéisation se fit jour lorsqu'on arriva au IIe siècle de notre ère. Or c'est entre la fin du Ier siècle et le IIIe siècle ap. J.-C. que des communautés politiques, généralement civiques en raison du succès du modèle gréco-romain, affirmèrent une identité culturelle dans les inscriptions ou sur les monnaies, qu'il s'agît des « Lyciens et Thraces » de Phrygie Parorée, des « Lacédémoniens » d'Amlada, des « Achéens » d'Akmoneia, ou, plus loin au Proche-Orient dans la province romaine d'Arabie, des Grecs de Gerasa qui tinrent à rebaptiser leur cité « Antioche du Chrysorrhoas ». La *constitutio Antoniniana* qui accorda en 212 ap. J.-C. la citoyenneté romaine de plein droit à la plus grande partie des hommes libres de l'empire fit culminer cette homogénéisation sociale en réduisant dans l'ensemble les écarts statutaires juridiques entre individus (à l'exception des esclaves)[82]. C'est dans ce même contexte que certains Phrygiens et Pisidiens affirmèrent leur identité culturelle et leur existence dans l'immense empire normatif romain, mais leur particularité est d'avoir réaccédé (pour les premiers) ou accédé (pour les seconds) à leur langue à l'écrit, face au raz-de-marée d'une langue hellénique qui s'était suffisamment imposée sur la longue durée et en profondeur pour être reconnue comme langue officielle de l'Orient romain. Ils uti-

---

moyen de l'Eurymédon : apparition du pisidien », dans H. Bru et G. Labarre (éds), op. cit., 2013, p. 231 et 249.

82 Sur ce point, on note qu'une inscription grecque du Nord de la Pisidie (provenant sans doute du territoire de Tymbriada), au musée d'Isparta et récemment publiée, est à notre connaissance la seule de ce groupe de stèles à mentionner le gentilice impérial de Caracalla pour A(u)r. Ouidas, A(u)r. Amia et A(u)r. Kaliopè (voir C. Brixhe, *SLP*, pp. 69–71, II n° 41 et pl. XLV).

lisèrent néanmoins l'alphabet grec et le cadre culturel hellénique des stèles funéraires afin de faire valoir leurs différences culturelles et historiques. Quelles étaient les caractéristiques socio-culturelles des Pisidiens d'après les inscriptions épichoriques et les stèles funéraires qu'ils nous laissèrent dans le bassin de l'Eurymédon ?

Comme l'avait remarqué d'emblée W.M. Ramsay à la vue de ces monuments, les Pisidiens étaient des pasteurs, des bergers, c'est pourquoi ils se firent volontiers représenter en compagnie du petit bétail qu'ils élevaient, et qu'ils aimaient tant : au moins deux stèles de Sofular montrent des brebis[83], deux autres montrent une chèvre[84], et l'on peut plus exceptionnellement trouver un zébu[85]. Par ces monuments sculptés s'exprimait un mode de vie rural, proche de la nature[86]. D'un point de vue économique, on note qu'il s'agit essentiellement de petit bétail, contrairement à ce que nous montrent de nombreuses stèles votives phrygiennes au Nord du Sultan Dağ à la même époque, lesquelles sont focalisées sur des bovidés (bœufs et zébus). Ces animaux plus massifs étaient symboliquement et religieusement plus prisés, leur viande étant aussi plus chère et destinée aux grands sacrifices. On peut *a priori* en conclure que les cheptels des Pisidiens étaient plus modestes, et leur niveau de vie matérielle et économique plus bas, en partie parce qu'ils vivaient plus éloignés des réseaux urbains que l'on trouve en Phrygie Parorée et autour. Cela dit, les pasteurs qu'étaient les Pisidiens semblent avoir assez peu cultivé la terre en raison du manque de terres arables dans leur région montagneuse si escarpée et si

83 W.M. Ramsay, *Revue des Universités du Midi*, 1, 1895, p. 356, n° 1 = N 1 (fronton) ; p. 360, n° 11 (= N 11) décrite comme suit : « à gauche, un homme avec une brebis debout à sa droite ; à droite, une femme avec sa houlette » (voir la photographie dans J. Borchhardt, G. Neumann & K. Schulz, *Kadmos*, 14, 1975, pp. 68–72). En corrélation avec l'élevage ovin, une quenouille apparaissant sur cette stèle atteste d'activités traditionnelles liées au textile.

84 C. Brixhe & E. Gibson, *Kadmos*, 21, 1982, pp. 145–147, n° 1 (= N 17a), où une chèvre est à droite debout contre un homme armé, à comparer avec la stèle également anépigraphe de Yakaafşar, sur laquelle l'homme est à droite, non à gauche (M. Özsait, G. Labarre & N. Özsait, « Timbriada et Tynada », *Adalya*, 12, 2009, pp. 205–206, n° 8 et p. 219, fig. 33). Voir fig. 40, 40b–c. Une stèle anépigraphe récemment publiée montre peut-être un bouc (C. Brixhe, *SLP*, p. 30, II n° 7 et pl. XI).

85 C. Brixhe & E. Gibson, *Kadmos*, 21, 1982, pp. 166–167, n° 19. Sur le sujet, voir O. Casabonne, « Buffles et zébus dans le Proche-Orient ancien », *Colloquium Anatolicum*, 5, 2006, pp. 71–84.

86 À propos des bergers anatoliens, cf. L. Robert, *Hellenica*, X, pp. 28–33 ; C. Brixhe & E. Gibson, *Kadmos*, 21, 1982, p. 138, n. 24 ; sur les bergers dans le monde égéen, cf. L. Robert, *Hellenica*, VII, pp. 152–170.

rocailleuse[87]. Les vallées de l'Eurymédon et du Kestros sont particulièrement encaissées, et s'il est possible de cultiver des céréales rustiques telles que l'orge ou le seigle sur les haut-plateaux, les rendements y sont faibles, et les récoltes tardives (régulièrement pas avant la mi-août). À ce sujet, il paraît emblématique de mettre en rapport deux éléments : d'une part ce qui semble être la seule attestation d'une gerbe de blé figurant auprès d'une femme sur une stèle de Sofular vue en 1890[88], d'autre part l'extrême exiguïté du territoire cultivable du village turc de Değirmenözü (au Nord de Selge), niché dans un minuscule coude alluvial de l'Eurymédon qui a livré deux importantes inscriptions épichoriques pisidiennes.

Comme en attestent clairement et à plusieurs reprises les stèles du territoire de Tymbriada, les Pisidiens étaient des guerriers qui faisaient valoir le droit de la lance[89]. Ainsi deux stèles exemplaires les montrent dans toute leur splendeur à la fois comme des bergers et des soldats[90], appuyés sur leur lance, un motif qui n'est pas sans rappeler la figure campée par Archiloque de Paros au VIIe siècle avant notre ère. Une autre stèle nous montre un soldat à bouclier ovale et un fer de lance[91], alors qu'un monument vu par W.M. Ramsay représentait un homme en pied tenant une lance[92]. Cependant les Pisidiens utilisaient également le glaive ou une épée courte[93]. On note que sur ces quelques occurrences, du reste remarquables, l'armement offensif est plus mis en valeur que l'armement défensif : cela confirme ce que l'on sait des redoutables qualités des guerriers pisidiens, qui se firent remarquer sous les Achéménides, mais qui s'enrôlèrent nombreux comme mercenaires dans les armées hellénistiques, particulièrement dans les troupes lagides, en jouant un rôle actif lors des guerres de Syrie contre les Séleucides, ce que prouvent leurs tombes peintes à Sidon[94]. Sur ce

87 Voir fig. 41.

88 W.M. Ramsay, *Revue des Universités du Midi*, 1, 1895, p. 359, n° 8 (= N 8).

89 Par ailleurs, Strabon (XII, 7, 3) nous présente les Pisidiens comme des pirates, vivant en tribus distinctes, et gouvernés par des tyrans.

90 C. Brixhe & E. Gibson, *Kadmos*, 21, 1982, pp. 145–147, n° 1 = N 17a (collection Rahmi Koç) ; M. Özsait, G. Labarre & N. Özsait, *Adalya*, 12, 2009, pp. 205–206, n° 8 et p. 219, fig. 33, à Yakaafşar.

91 C. Brixhe, T. Drew-Bear & D. Kaya, *Kadmos*, 26, 1987, pp. 137–138, n° 8 (= N 25).

92 W.M. Ramsay, *Revue des Universités du Midi*, 1, 1895, pp. 357–358, n° 3 (= N 3). Pour d'autres figurations de lances sur des stèles de Pisidie, voir C. Brixhe, *SLP*, p. 33, II n° 13 et pl. XVII ; pp. 71–72, II n° 42 (= N 49) ; N 22.

93 C. Brixhe, *SLP*, pp. 45–46, II n° 24 et pl. XXVIII. Un Pisidien est même représenté avec une lance ou un épieu, tout en levant un glaive menaçant de la main droite (C. Brixhe, *SLP*, pp. 53–55, II n° 30 et pl. XXXIV = N 45).

94 Ces dernières montrent d'ailleurs des boucliers ovales. Voir T. Macridy, « À travers les

point, les recrutements se firent par la plaine de Pamphylie, des contacts se nouant sûrement à Sidè, Aspendos, Pergè ou Attaleia. Ces stèles affichent en tout cas la volonté d'une revendication identitaire mettant en valeur la figure et le statut traditionnel du guerrier. Au regard d'une stèle anépigraphe de Pisidie récemment publiée, figurant un lion bondissant sur un personnage, il est en outre possible que certains Pisidiens aient exercé dans l'amphithéâtre la fonction de bestiaire[95].

Si la facture des sculptures et le style des textes gravés sur les stèles de Tymbriada donnent à cet ensemble archéologique et épigraphique une certaine homogénéité à mettre en rapport avec un ou des ateliers que nous évoquerons ensuite, il semble que l'on n'ait pas souligné dans leur interprétation ce que ces monuments signifient au regard de la famille et du clan. Il apparaît en effet que ces stèles sont avant tout familiales et claniques, que l'anthroponymie soit pisidienne ou hellénique. On observe que les stèles et inscriptions épichoriques qui nous intéressent ne concernent qu'exceptionnellement un individu, contrairement aux pratiques gréco-romaines. Les stèles pisidiennes de Tymbriada témoignent de pratiques funéraires collectives, familiales ou claniques, par principe fonctionnel social comme en raison d'un côut moindre, tout en commandant un *sèma* de type hellénique. Les figures sculptées sont deux ou trois par stèle, mais les anthroponymes qu'on lit dans les inscriptions épichoriques gravées sont bien plus nombreux : ainsi un monument montrant trois personnages donne cinq anthroponymes différents[96], un clan (une famille et une personne collatérale avec son patronyme) paraît sans doute (de manière réduite) dans le texte donné *supra*[97], plus encore dans une inscription publiée en 2001 offrant pas moins de 27 formes anthroponymiques sur 6 lignes[98]. Du côté familial, à une échelle plus modeste, on trouve par exemple

nécropoles sidoniennes », *RBi*, 1904, pp. 549–556 et pl. XII, stèle conservée à Istanbul montrant par exemple la présence d'un certain Σαλμας (L. Zgusta, *KPN*, p. 451, § 1360–1), originaire d'Adada comme l'indique clairement l'ethnique du texte. Cf. aussi P. Perdrizet, « Syriaca », *RA*, 1904/1, pp. 234–244, spécialement pp. 239–244 ; L. Robert, « Notes d'épigraphie hellénistique. XLIII. Épitaphe d'un mercenaire à Sidon », *BCH*, 59, 1935, pp. 428–430.

95 Stèle de Sofular (territoire de Tymbriada) aujourd'hui au musée d'Isparta, n° inv. 8.1.89 (= C. Brixhe, *SLP*, p. 33, II n° 14 et pl. XVIII).

96 C. Brixhe & E. Gibson, *Kadmos*, 21, 1982, pp. 147–149, n° 2 (= N 18).

97 C. Brixhe, T. Drew-Bear & D. Kaya, *Kadmos*, 26, 1987, pp. 158–159, n° 30 = N 34 (= *SEG*, 37, 1202).

98 C. Brixhe & M. Özsait, *Kadmos*, 40/2, 2001, pp. 156–166, n° 1 (= N 37). On observe le plus souvent, mais pas systématiquement, une corrélation entre le relief sculpté des stèles et le texte associé (voir sur ce point C. Brixhe, *SLP*, p. 41, 117–118).

un homme debout accompagné d'une femme assise avec un enfant dans les bras[99]. Comme il a déjà été remarqué, les hommes sont toujours représentés en position debout[100], d'une manière valorisante traditionnelle qui rappelle que nous avons affaire à des bergers et à des guerriers. Qu'ils figurent à gauche ou à droite sur la stèle de couples[101], c'est auprès d'eux que les brebis ou les chèvres viennent quémander attention et caresses. Ces aspects *a priori* patriarcaux ne surprennent pas[102] ; comme sur de nombreuses stèles de l'Orient gréco-romain, les femmes apparaissent voilées, à tout le moins la tête couverte de l'*himation*[103]. En vue de s'exprimer, certaines familles ou clans pisidiens ont choisi une langue, et un support matériel sculpté particuliers aux IIe–IIIe siècles de notre ère.

Comme l'a détaillé Claude Brixhe, le pisidien qu'on peut lire aujourd'hui dans une cinquantaine de textes courts est une langue anatolienne postlouvite[104], dont on a pu essentiellement observer jusqu'à présent des anthroponymes déclinés avec un nominatif asigmatique ou un génitif sigmatique, au singulier[105]. Les appellatifs ou les verbes ne nous sont pas connus, et jusqu'aux publications de 2005–2013, aucune syntaxe n'apparaissait, mais seulement des anthroponymes. La densité et la complexité du déchiffrement des quatre inscriptions épichoriques les plus récemment découvertes en l'absence de textes bilingues interdisent pour l'instant hélas des progrès dans la lecture du pisidien, dont la gravure en *scriptio continua* ne facilite pas la segmentation, sachant que l'érosion de certaines pierres calcaires friables ne permet pas toujours d'être certain de la langue employée[106]. En attendant, le travail sur

99 W.M. Ramsay, *Revue des Universités du Midi*, 1, 1895, p. 358, n° 4 (= N 4). Pour d'autres représentations familiales pisidiennes sur les stèles, voir C. Brixhe, *SLP*, pp. 39–41, II n° 22 et pl. XXVI (= N 41) ; pp. 41–45, II n° 23 et pl. XXVII (= N 42) ; pp. 46–48, II n° 25 et pl. XXIX (= N 43) ; pp. 52–53, II n° 28 et pl. XXXII (= N 44).

100 C. Brixhe, T. Drew-Bear & D. Kaya, *Kadmos*, 26, 1987, p. 132.

101 À propos de latéralité, on ne peut guère tirer de conclusions de la réprésentation d'une femme à gauche ou à droite d'un homme sur une stèle (C. Brixhe, *SLP*, pp. 139–140).

102 Dans cette optique, les stèles en langue pisidienne indiquent la filiation des hommes (patronyme et parfois papponyme), mais pas toujours des femmes (cf. C. Brixhe, T. Drew-Bear & D. Kaya, *Kadmos*, 26, 1987, pp. 155–157, n° 28 = C. Brixhe, *SLP*, p. 90, N 33 et p. 118).

103 Cf. notamment C. Brixhe, *SLP*, p. 110, 136.

104 C. Brixhe & M. Özsait, « Cours moyen de l'Eurymédon : apparition du pisidien », dans H. Bru et G. Labarre (éds), op. cit., 2013, p. 231.

105 C. Brixhe, *SLP*, p. 120.

106 À titre d'exemple, C. Brixhe écrit à propos d'un passage du texte N 42, découvert à Aksu sur le territoire de Tymbriada : « Préjugé favorable pour le pisidien » (C. Brixhe, *SLP*, p. 43, II n° 23 = N 42).

l'onomastique pisidienne autorise des observations qui ont progressé depuis les années 1960. Bien que les anthroponymes pisidiens s'apparentent à ceux que l'on connaît en Lycie, Carie, Cilicie, Isaurie ou Lycaonie, force est de constater que le patrimoine onomastique de certaines communautés pisidiennes était limité[107], au point que W.M. Ramsay pensa même en 1895 que les formes *Dotes* ou *Dotais* si récurrentes étaient sûrement un ethnique[108]. L'hypothèse n'était pas si absurde, dans la mesure où la fréquence d'un même anthroponyme en un même lieu (en l'occurrence près de Sofular) reflète manifestement une certaine endogamie et un comportement social de type clanique mentionné *supra*. À titre d'exemple, *Mousèta* (anthroponyme masculin, au nominatif)[109] était déjà connu par son apparition dans 7 épitaphes publiées par W.M. Ramsay[110] ; *Gdaba* (nominatif) était également fréquent[111]. Cependant, les anthroponymes lus dans ces textes épichoriques sont régulièrement des hapax, comme ce serait par exemple le cas pour *Askenoa* ou *Lekenoa*, selon la leçon que l'on retient[112].

La persistance du *digamma* sous deux formes de signes empruntés à l'alphabet pamphylien[113] jusqu'aux IIe–IIIe siècles dans les inscriptions Değirmenözü 1 (= S 3) et Kesme 2 (= S 2)[114] découvertes sur le cours moyen de l'Eurymédon (voir **carte 3**), alors même que son usage avait disparu vers le début de notre ère en Pamphylie est frappante, ce que C. Brixhe analyse ainsi : « La dernière apparition de ces lettres en Pamphylie intervient au plus tard aux alentours du début de notre ère (timbres amphoriques). Or nous avons proposé d'assigner les documents de Değirmenözü et de Kesme aux IIe–IIIe siècles p. C., c'est-à-dire à une époque où le dialecte grec pamphylien, s'il a survécu, n'accède plus à l'écrit et où règnent en Pamphylie la *koiné* et son alphabet. Y a-t-il là

107 C. Brixhe & M. Özsait, *Kadmos*, 40/2, 2001, p. 159.
108 Voir W.M. Ramsay, *Revue des Universités du Midi*, 1, 1895, p. 357, n° 2 (= N 2) ; pp. 361–362, n° 13 (= N 13). Voir également C. Brixhe, *SLP*, pp. 37–39, II n° 21 et pl. XXV (= N 40).
109 C. Brixhe, T. Drew-Bear & D. Kaya, *Kadmos*, 26, 1987, pp. 135–136, n° 5 (= N 23).
110 W.M. Ramsay, *Revue des Universités du Midi*, 1, 1895, n° 1–7 = N 1–7 (sous la forme génitivale *Mousètos* dans les n° 2 et 6).
111 W.M. Ramsay, *Revue des Universités du Midi*, 1, 1895, n° 10–12 (= N 10–12) ; C. Brixhe, T. Drew-Bear & D. Kaya, *Kadmos*, 26, 1987, p. 139, n° 11 (= N 27).
112 C. Brixhe & E. Gibson, *Kadmos*, 21, 1982, pp. 147–149, n° 2 (= N 18).
113 C. Brixhe, *SLP*, pp. 128–129.
114 Il s'agit de la plus longue inscription jamais découverte en langue pisidienne, comportant 13 lignes et environ 260 signes (C. Brixhe & M. Özsait, « Cours moyen de l'Eurymédon : apparition du pisidien », dans H. Bru et G. Labarre [éds], op. cit., 2013, pp. 236–237 = C. Brixhe, *SLP*, pp. 98–99, S 2), un texte « aujourd'hui totalement impénétrable », de l'aveu de C. Brixhe (*SLP*, p. 131).

une contradiction ? Non nécessairement, si nous imaginons que l'adaptation de l'abécédaire grec au pisidien est ancienne et persiste comme élément d'un patrimoine identitaire »[115]. Il semble également que certains signes lus sur ces derniers textes découverts aient une valeur numérique inspirée du système milésien, alors que C. Brixhe souligne par ailleurs la proximité du pisidien avec le sidétique[116]. Cependant, lorsqu'on prend en compte la totalité du bassin de l'Eurymédon à la lumière de la documentation connue de nous à ce jour, il apparaît que le système graphique utilisé sur les stèles de Tymbriada était moins élaboré sur les stèles de Tymbriada au Nord qu'au sein des quatre inscriptions découvertes plus au Sud entre Selge et Adada[117]. L'explication en est à la fois culturelle et géographique : la vallée moyenne de l'Eurymédon était plus proche du dynamisme de la plaine de Pamphylie et moins enclavée que la région de Tymbriada proche des sources du fleuve. Il n'en demeure pas moins que d'après C. Brixhe, la langue parlée entre le cours moyen et la haute vallée de l'Eurymédon était la même et à la même époque[118], le pisidien partageant avec le néo-phrygien la particularité d'être par rapport au grec une langue « non-légitime »[119], dans une acception socio-politique, culturelle et sociologique. Mais qui a fait graver ces textes pisidiens aux IIe–IIIe siècles de notre ère ? D'après C. Brixhe, les membres des élites socio-économiques et politiques pisidiennes étaient « totalement hellénisés », « hellénophones unilingues » et la partie de la population la plus pauvre ne pouvait s'offrir les stèles que l'on connaît, d'où l'hypothèse de voir comme acteurs des personnages issus des « classes moyennes »[120]. Même s'il n'était pas nécessaire d'être alphabétisé pour commander une inscription sur pierre à un graveur, encore fallait-il en avoir l'impulsion culturelle. L'adaptation d'un système graphique destiné à noter la langue pisidienne en s'inspirant de l'alphabet grec de Pamphylie[121] provient d'élites cultivées et très hellénisées qui en ont formé le désir

115 C. Brixhe & M. Özsait, « Cours moyen de l'Eurymédon : apparition du pisidien », p. 241.

116 C. Brixhe, *SLP*, p. 122, sachant que les derniers textes sidétiques datent probablement de la première moitié du IIIe siècle, les derniers textes pisidiens du IIIe siècle (p. 123).

117 C. Brixhe & M. Özsait, « Cours moyen de l'Eurymédon : apparition du pisidien », pp. 238–239.

118 C. Brixhe, *SLP*, p. 130, 133.

119 C. Brixhe & M. Özsait, « Cours moyen de l'Eurymédon : apparition du pisidien », pp. 246–247.

120 C. Brixhe & M. Özsait, *Kadmos*, 40/2, 2001, p. 165.

121 Sur cet alphabet, cf. C. Brixhe, *Le dialecte grec de Pamphylie*, pp. 3–9 ; sur l'élargissement de la documentation dialectale pamphylienne depuis 1976, voir C. Brixhe, « La Pamphylie. Peuplement et dialecte : 40 ans de recherche », *Kadmos*, 52, 2013, pp. 169–170.

ou ressenti le besoin, C. Brixhe soulignant que le phénomène devait avoir une certaine ancienneté à l'époque impériale en raison de l'adoption du *digamma* noté à l'aide de deux signes distincts que l'on connaît entre autres par les timbres amphoriques[122]. Selon toute vraisemblance, en vertu de notre documentation et des propos qui précèdent, c'est à l'époque hellénistique que le phénomène eut lieu, par les soins des élites de Selge : d'une part les écrits pisidiens les plus longs et les plus élaborés proviennent des quatre inscriptions de Değirmenözü et de Kesme récemment publiées, découvertes dans ou près des marges septentrionales du territoire supposé de Selge[123] ; d'autre part Selge était particulièrement hellénisée depuis de hautes époques, comme le montrent par exemple son goût prononcé pour la culture de l'olivier[124], mais aussi le fait qu'elle ait frappé des monnaies d'argent dès le Ve siècle av. J.-C., cas tout à fait unique en Pisidie[125]. Or à l'époque hellénistique, Selge était politiquement et stratégiquement la ville-clé de toute la Pisidie, incontournable dans toutes les guerres et toutes les tractations régionales, face à d'importantes forces armées constituées. Ce fut par exemple le cas en 218 av. J.-C., lorsque les Selgiens s'opposèrent à Pednelissos, à Etenna, mais surtout à l'armée d'Achaios commandée par Garsyéris[126]. Plus tard, c'est Antiochos III en personne qui attaqua les Pisidiens à Selge au début du printemps 193 av. J.-C.[127], puis Attale II qui semble avoir marché sur la cité en 158 avant notre

122 C. Brixhe, *Timbres amphoriques de Pamphylie*, Centre d'Études Alexandrines, De Boccard, Alexandrie-Paris, 2012.

123 C. Brixhe, *SLP*, p. 132 : « De toute évidence, les Pisidiens de Selge ont donc accédé à l'écriture bien avant ceux de Timbriada ».

124 Strabon (XII, 7, 3) rappelle que les Selgiens revendiquaient une origine lacédémonienne, mais aussi le fait d'être des descendants de Calchas. L'auteur évoque des oliviers plantés sur tout le territoire, ainsi que des vignes de belle qualité. Détail d'importance à propos de leur « sociabilité » et du contexte géomorphologique des vallées encaissées du Kestros et de l'Eurymédon : ils ont des ponts. Rappelons en outre que des proxènes de Gortyne sont attestés à Selge par l'épigraphie au tournant de notre ère (*I. Selge*, 14), ce qui permettait d'entretenir des liens historiques anciens avec la cité crétoise qui avait été elle-même fondée pour partie par des Grecs du Péloponnèse (cf. A. Paluchowski, *DHA*, 34/1, 2008, pp. 49–53). Par ailleurs dans *I. Selge*, 16 inscriptions sur 84 sont agonistiques.

125 Voir H. von Aulock, *Münzen*, II, p. 45.

126 Polybe, V, 72, 3–7 ; V, 73, 8 ; V, 76, 10.

127 Tite-Live, XXXV, 13, 5. Contrairement à ce que retient la récente édition française des Belles-Lettres révisée par R. Adam en 2004, p. 20, qui retient à tort la leçon « Si*d*am » pour Sidè (en Pamphylie), alors qu'un manuscrit donne bien « Selgam ». Il faut lire dans ce passage : *ipse cum omnibus terrestribus copiis ad Pisidas, qui circa Selgam incolunt, oppugnandos est profectus*.

ère[128] : c'est dire l'importance de Selge. À l'époque augustéenne, le témoignage de Strabon appuie ce qui précède, lorsqu'il affirme que les Selgiens sont « les plus considérables des Pisidiens »[129], ajoutant dans un développement qu'ils ne furent jamais soumis par les pouvoirs étatiques, sauf par Alexandre le Grand et les Romains, sous certaines conditions[130]. Il fait donc peu de doute que le système graphique de notation de la langue pisidienne ait été mis au point dans cette cité par des élites hellénisées mais qui connaissaient leur histoire pisidienne et en avaient une conscience culturelle qu'ils choisirent d'exprimer par écrit, peut-être à partir du IIe siècle avant notre ère, lorsque l'influence multiforme des Gréco-Romains se renforça nettement dans les montagnes du Taurus méridional. La pratique de la langue écrite pisidienne semble ensuite s'être propagée en remontant la vallée de l'Eurymédon jusqu'au territoire de Tymbriada, mais dans une forme simplifiée et réservée aux sépultures de celles et ceux qui souhaitaient se distinguer des autres habitants en affichant relativement discrètement une identité culturelle différente de l'hellénisme triomphant. Un des motifs de contact suivi entre Selge et la haute vallée de l'Eurymédon du côté de Tymbriada pourrait bien avoir été le commerce de l'encens tiré du styrax et largement utilisé dans les sanctuaires[131].

L'utilisation de la langue pisidienne écrite[132] était réservée d'abord à celles et ceux dont la famille avait les moyens financiers d'ériger une stèle, donc en priorité les élites socio-économiques, ensuite à ceux que l'on désignerait de nos jours avec anachronisme comme appartenant aux « classes moyennes »[133]. Faute d'une forte densité urbaine et de pratiques scolaires étendues, le taux d'alphabétisation de la Pisidie à l'époque impériale devait être extrêmement faible, à ce que l'on perçoit du phénomène à Rome et dans l'empire[134], et il est

128 Trogue Pompée, *Prologue*, 34, (éd. Seel 1935, p. 320).

129 Strabon, XII, 7, 1 : οἱ Σελγεῖς, οἵπερ εἰσὶν ἀξιολογώτατοι τῶν Πισιδῶν.

130 Strabon, XII, 7, 3.

131 Strabon, XII, 7, 3.

132 À son propos, C. Brixhe (*SLP*, p. 133) écrit : « Certes, langue dominée, il [le pisidien] est certainement écarté de la sphère publique et, comme fréquemment en pareil cas, il s'est réfugié dans le domaine sacré, dédicaces et surtout épitaphes ».

133 Cette frange socio-économique de la population était réduite dans les sociétés anciennes, mais il est clair qu'un essor économique a affecté les cités de Pisidie aux IIe–IIIe siècles (comme le montre la parure monumentale d'une ville telle qu'Adada, mais on pourrait également citer Sagalassos, Cremna, Termessos et Selge), ce qui permit à une partie de la population d'accéder à de nouvelles prestations, dont les services funéraires.

134 W.V. Harris, « Literacy and Epigraphy, I », *ZPE*, 52, 1983, pp. 87–111 ; id., *Ancient Literacy*, Harvard University Press, Cambridge Mass.-London, 1989, critiqué et discuté dans *Literacy in the Roman World*, JRA Supplementary Series 3, 1991. Selon l'auteur, 5 à 30 % seulement

délicat de le corréler avec les commanditaires des stèles anépigraphes de Tymbriada[135]. D'abord parce que la commande d'une stèle funéraire ainsi gravée n'impliquait pas une alphabétisation de ceux qui payaient les artisans et les lapicides, ensuite parce qu'à l'évidence, les monuments anépigraphes étaient moins chers: on payait à l'atelier la sculpture, mais pas la gravure du texte[136]. Or, si certaines familles pisidiennes connurent une amélioration de leurs revenus aux IIe–IIIe siècles de notre ère, très peu durent faire fortune en Pisidie septentrionale: la géographie de la région limitait considérablement les flux commerciaux, à part pour le bois que l'on pouvait débarder puis faire descendre par flottage jusqu'au littoral pamphylien, par l'Eurymédon et le Kestros. Les quelques Pisidiens qui connurent une mobilité sociale ascendante s'installèrent manifestement ailleurs, en Pamphylie ou en Égypte, comme nous le montrent certains anthroponymes de fonctionnaires lagides. Pour ce qui concerne «la mode» des stèles inscrites en pisidien, comme souvent les élites socio-économiques initièrent le mouvement, alimenté ensuite par des familles plus modestes, ce que l'on l'observe régulièrement dans l'histoire des sociétés.

Justement en rapport avec les conditions économiques et les questions de «mode», il importe d'en venir quelque peu à la forme des stèles funéraires de Tymbriada. Qu'elles soient gravées en grec, en pisidien, en mode linguistique mixte, ou anépigraphes, une homogénéité se dégage de la plupart et nous permet souvent de les identifier, même hors contexte archéologique au sein d'une collection privée. C'est d'abord leur format réduit: sans doute peut-on l'imputer une fois encore à un coût moindre pour les commanditaires. Ces

du total de la population romaine mâle adulte était en moyenne alphabétisée selon les périodes et les lieux.

135 Sur les 128 stèles de Pisidie recensées, 54 sont anépigraphes, les autres étant inscrites en pisidien ou en grec (C. Brixhe, *SLP*, p. 141). C. Brixhe explique ce dernier chiffre élevé par «l'analphabétisme desdits commanditaires et par leur insensibilité au prestige de l'écriture» (p. 142), mais le fait d'élever une stèle avec acrotères et tympan est une pratique sociale hellénique qui induisait la gravure d'une inscription funéraire dans le dispositif, sauf pour les familles pisidiennes moins aisées qui commandaient un monument anépigraphe car moins onéreux. Ce fait est confirmé à mon sens par la forte proportion de stèles anépigraphes au sein du groupe de monuments de type I (les plus frustes) dégagé par C. Brixhe. Les stèles de type III, les plus soignées et les plus chères, montrent d'ailleurs une plus forte hellénisation des commanditaires dans leur choix d'une langue «légitime» (le grec) prisée par une partie des élites socio-économiques de Pisidie (p. 143).

136 On sait, notamment par de nombreuses inscriptions d'Athènes ou d'ailleurs, que les stèles à graver avaient un coût, régulièrement mentionné à la fin des décrets de l'époque classique.

monuments étaient sculptés dans du calcaire, car les Pisidiens ne pouvaient prétendre obtenir à bas prix des chutes de marbre comme les bergers phrygiens de la même époque qui vivaient plus au Nord dans les alentours de Dokimeion[137]. Les Pisidiens de Tymbriada avaient aussi peut-être des goûts plus discrets que les familles en vue des cités gréco-romaines. La forme typée des personnages sculptés intrigue et suscite souvent des commentaires condescendants ou dédaigneux, y compris de la part de certains spécialistes d'histoire de l'art, du XIXe siècle à nos jours, ces derniers étant toujours sous l'influence magnifiée et fantasmée des canons helléniques de l'époque classique. Cela est à mon sens assez mal venu, parce que le canon court privilégié par les artistes/artisans auteurs de ces monuments pourrait en quelque sorte préfigurer la plastique de certaines sculptures de l'époque médiévale, en Orient comme en Occident. On retrouve ce canon court dans le décor de l'arc triomphal d'Antioche de Pisidie qui fut élaboré entre la fin du règne du Marc Aurèle et l'époque de Septime Sévère, datation retenue par M. Waelkens et par l'auteur de ces lignes sur des critères épigraphiques et stylistiques[138]. Le point commun entre ces œuvres paraît être l'influent centre de taille et de sculpture qu'était Dokimeion grâce à ses nombreux carriers, artisans et artistes, qui travaillaient dans toute la région, comme le prouvent des signatures et l'ethnique régulièrement mentionné dans les inscriptions. Aussi n'est-il pas improbable que des sculpteurs formés à Dokimeion aient établi un ou plusieurs ateliers à Tymbriada lorsque la demande s'en fit sentir aux IIe–IIIe siècles de notre ère, à la faveur d'une meilleure conjoncture économique.

Pour conclure à propos de ces stèles et de ces inscriptions en langue épichorique pisidienne, bien qu'elles soient incontestablement le fruit d'une manifestation de l'identité culturelle, elles constituent en négatif la confirmation d'une profonde et ancienne hellénisation de la Pisidie jusqu'aux vallées septentrionales les plus inaccessibles. L'utilisation de l'alphabet grec pamphylien afin de noter la langue depuis l'époque hellénistique en constitue une preuve, tout comme les vêtements qui apparaissent sur les stèles de Tymbriada, *chiton* et *himation*, quelques hommes portant peut-être la toge des citoyens romains, accoutrements choisis de manière conforme et uniforme par quasiment tous les commanditaires. Soulignons une exception : parmi les dix stèles pisidiennes

137 Cf. *supra* ; T. Drew-Bear, C.M. Thomas & M. Yıldızturan, *Phrygian Votive Steles*, pp. 13–14 ; voir C. Mühlenbock, H. Bru & E. Laflı, *Revue Archéologique*, 2015/1, pp. 23–34.

138 M. Waelkens, « Pisidian Antioch : finds in the museums of Konya, Afyon and Istanbul », *III Araştırma Sonuçları Toplantısı*, Ankara, 1985, p. 194 ; S. Mitchell & M. Waelkens, *Pisidian Antioch*, p. 97 et 111, note 19 ; H. Bru et Ü. Demirer, « Dionysisme, culte impérial et vie civique à Antioche de Pisidie », *RÉA*, 108/2, 2006, pp. 581–611.

sciemment conservées au village de Yakaafşar[139] dans le mur de la maison d'un instituteur érigée en 1960, neuf sont quasiment intactes, mais au sein de la galerie de personnages qui apparaît, seuls deux visages sont mutilés, dont celui du fier berger-soldat pisidien appuyé sur sa lance et dont le vêtement affiché est une peau de chèvre[140]. Le contexte évoqué pourrait laisser penser que la mutilation de cette figure anticonformiste dépourvue des vêtements « à la gréco-romaine » adoptés par les élites locales eut lieu dans la nécropole dès l'Antiquité, sans certitude. En effet, le mode de vie à la grecque s'était progressivement répandu en Pisidie méridionale dès l'époque archaïque (VIIe siècle av. J.-C. environ) par les populations installées en Pamphylie, lesquelles influencèrent assez vite les cités telles que Selge et Sagalassos. La conquête gréco-macédonienne accéléra bien sûr nettement le mouvement culturel au IVe siècle avant notre ère, en s'appuyant sur des villes comme Cremna, plus à l'intérieur des montagnes pisidiennes. La diaspora crétoise y joua notamment un rôle actif (spécialement à Cremna, Keraia, Crétopolis) et concernant la conquête d'Alexandre, on peut probablement mettre en rapport les nombreuses occurrences de l'anthroponyme *Nearchos* en Phrygie-Pisidie[141] avec Néarque de Crète, parce que les rois hellénistiques (plus tard les empereurs) et leurs « bras droits » influencèrent notablement l'onomastique.

Conclusion

Claude Brixhe a observé d'après l'ensemble de la documentation disponible une « rétraction du monde phrygien » entre les VIIIe et IIIe siècles av. J.-C. pour ce qui concerne l'aire où vivaient les phrygophones, en soulignant qu'entre les textes paléo- et néo-phrygiens, les sphères d'utilisation de la langue s'étaient considérablement réduites, par un confinement au domaine sacré et privé, accompagné d'une perte de la fonction informative des documents écrits, sauf exception[142]. Mais il est vrai que dans ce laps de temps assez étendu,

---

139 Voir **carte 3**.

140 M. Özsait, G. Labarre & N. Özsait, *Adalya*, 12, 2009, pp. 205–206, n° 8 et p. 219, fig. 33. Voir fig. 40c. En outre, les hommes pisidiens sont sur les stèles fréquemment réprésentés bottés (C. Brixhe, *SLP*, pp. 45–46, II n° 24 et pl. XXVIII ; p. 48, II n° 26 et pl. XXX ; pp. 59–60, II n° 33 et pl. XXXII ; p. 73, II n° 44 et pl. XLVII).

141 Cf. C. Brixhe & M. Özsait, *Kadmos*, 40/2, 2001, pp. 172–174, n° 4; pour une attestation exemplaire des anthroponymes Νέαρχος et Κράτερος dans la même inscription à Conana, cf. P. Iversen, *EA*, 48, 2015, pp. 26–28, n° 16.

142 C. Brixhe, *CRAI*, 1993/2, p. 329, 334–337.

l'Anatolie centrale est successivement passée sous la domination éphémère ou durable des Cimmériens, des Lydiens, des Perses, des Gréco-Macédoniens, des Galates puis des Romains. Les Phrygiens perdirent l'usage de leur alphabet après la conquête macédonienne du IVe siècle av. J.-C., leur langue se réfugiant d'après C. Brixhe dans les campagnes ou parmi les populations urbaines défavorisées[143], cela face à une assimilation linguistique qui agissait comme une lame de fond. L'hellénisation rapide des Galates présents en Phrygie centrale depuis le IIIe siècle av. J.-C. semble avoir joué un rôle dans cette assimilation culturelle et linguistique du monde phrygien[144]. Je ne crois cependant pas que le maintien du néo-phrygien dans certaines régions qui nous intéressent soit lié à une absence de voies de communication ou d'urbanisme, parce que les zones situées au Nord du Karakuş Dağ et du Sultan Dağ bénéficiaient d'un maillage de cités hellénisées assez rapidement depuis le IVe siècle avant notre ère, alors que la région du Sud de la Galatie, entre le Sultan Dağ et le Tuz Gölü était traversée par de grandes routes (dont la « route royale ») qui reliaient un réseau de cités promues par les Séleucides puis les Attalides (Philomelion, Tyriaion, Laodicée Katakekaumene) où l'on a justement découvert un bon nombre d'inscriptions néo-phrygiennes à l'époque impériale. L'idée paraît en revanche recevable pour les textes en langue pisidienne découverts sur le territoire sauvage, très peu accessible et peu urbanisé de Tymbriada.

La densité des textes néo-phrygiens de la Phrygie Parorée intérieure n'est pas comparable avec celle des nombreux textes des cités phrygiennes au Nord du Sultan Dağ et du Karakuş Dağ ou avec ce que l'on trouve à l'Est du Sultan Dağ entre Philomelion, Tyriaion et Laodicée Katakekaumene. À la densité des textes du territoire de Tymandos (6 inscriptions, peut-être 7) s'oppose un relatif vide documentaire sur le territoire d'Antioche de Pisidie, à l'exception des confins septentrionaux où l'on ne connaît que deux textes (à Yukarı Kaşıkara et à Sağır). L'épitaphe de Kurusarı (à 9 km à l'Ouest de Yalvaç, voir **carte 4**) présentant un texte grec suivi d'une interdiction en pidgin anatolien mérite commentaire[145]. La stèle funéraire à fronton et acrotères figure en relief, sous l'inscription, un homme à gauche et une femme à droite : pour cette raison, il est peut-être préférable de voir là le monument de Lucius fils de Mènas érigé par sa fille Ινδη[146] (Ινδε sur la pierre). Suite aux remarques des éditeurs et de Claude

143 Ibid., p. 335.

144 Ibid., p. 336.

145 G. Labarre, M. Özsait, İ. Güceren & Ö. Çomak, *EA*, 48, 2015, pp. 101–102, n° 8 et p. 114, fig. 16–17.

146 L. Zgusta, *KPN*, p. 201, § 473–4. Cet anthroponyme féminin est attesté en Lydie, alors que

Brixhe, on observe que la structure de l'inscription de Kurusarı est conforme à celle qu'on connaît dans les épitaphes de la région mentionnant une protase et une apodose en langue phrygienne, après un texte grec. Telle qu'elle est formulée, l'interdiction funéraire régie par la *kômè* s'inspire des imprécations néo-phrygiennes, alors que la sorte de pidgin anatolien qui compose la seconde partie de l'épitaphe paraît emprunter à la fois aux langues phrygienne et pisidienne. Dans ce cas d'espèce, il en ressort que lors des contacts entre les populations de cultures pisidienne et phrygienne, c'est cette dernière qui semble avoir été la plus influente, pour ce qui concerne en partie la langue d'usage (en plus du grec) et les pratiques funéraires (avec stèle à relief et ornement « à la grecque ») reprenant parfois des formes d'interdiction/imprécation « à la phrygienne ». L'impression se confirme par le culte d'Angdissis/Cybèle, puisqu'il se développa même dans la haute vallée de l'Eurymédon, alors que dans cette région de la Pisidie profonde, où les textes en langue pisidienne virent le jour entre Tymbriada et Kesme, la culture grecque agit également comme un nouveau creuset. La plaine Killanienne se montre comme un espace intermédaire avec trois textes seulement. Nous connaissons donc pour la Phrygie Parorée intérieure au total 12 textes néo-phrygiens assurés qui peuvent donner par répétition, en raison de formulaires stéréotypés, une impression de « fossilisation » de la langue, davantage que dans la zone anatolienne plus orientale d'attestation des textes néo-phrygiens.

À la différence des textes néo-phrygiens qui montrent les signes d'une acculturation poussée et ancienne entre Grecs et Phrygiens tout en revendiquant un particularisme qui s'est fixé sur les imprécations funéraires sous le Haut-Empire, les textes pisidiens ne sont pas bilingues, témoins d'une culture de « niche » ou, mieux, de « bastion ». Au regard des stèles de Pisidie, les élites socio-économiques de la région semblent avoir autant résisté à l'hellénisation qu'elles ont utilisé le grec, mais sur les 51 stèles épichoriques assignables au territoire de Tymbriada, parmi 104 anthroponymes recensés, 4 seulement sont grecs, et un seul latin[147]. Les trois étonnants textes dotés d'un système de flexion mixte confirment *de facto* une volonté de différenciation culturelle et historique. Le fait que l'alphabet grec pamphylien ait été utilisé pour écrire la langue pisidienne en perte de vitesse par rapport au grec de plus en plus dominant à l'écrit comme à l'oral exprime une hellénisation culturelle, mais qui fut en réalité instrumentalisée par les élites pisidiennes commanditaires de la

---

le masculin Ινδης apparaît en Isaurie, Cilicie et Carie (L. Zgusta, *KPN*, p. 201, § 473–3). Dans les deux cas, il s'agit d'une onomastique hittite-louvite.

147 Même parmi les épitaphes gravées en langue hellénique, on trouve sur 40 anthroponymes 24 noms grecs pour 16 noms indigènes (C. Brixhe, *SLP*, p. 144).

gravure des textes pour tenter de résister culturellement face à un hellénisme triomphant. La démarche est donc très différente, puisque le bilinguisme et la complémentarité culturelle n'ont pas été promues dans les textes pisidiens comme dans les textes néo-phrygiens : pour les premiers, il s'agit plutôt d'une affirmation et d'un affichage culturels. Cependant, à ce que nous savons des textes pisidiens et néo-phrygiens, leur point commun est de célébrer le souvenir des défunts dans le cadre de pratiques funéraires qui empruntent au monde des cités helléniques, c'est-à-dire en érigeant des stèles en tant que *monumenta* au sens premier, dans un contexte sépulcral qui sublime la mémoire des morts grâce à une écriture affichée comme élément de résistance face au temps qui s'écoule irrémédiablement. Les rites funéraires étant si liés aux représetations du monde et aux pratiques religieuses, les langues phrygienne et pisidienne se sont réfugiées dans les épitaphes, dans le domaine du sacré, comme on l'a observé ailleurs, dans une autre mesure, lors du déclin des langues sumérienne et égyptienne. Cela dit, nous avons évoqué sur ce point, pour ce qui concerne les inscriptions néo-phrygiennes, le rôle et le contexte de la religion populaire qu'est la magie, en rapport avec les imprécations lancées par les apodoses des épitaphes.

CHAPITRE 12

Onomastique, cultures et peuplement en Phrygie Parorée

Depuis la fin du XIXe siècle, les prospections épigraphiques et les recherches linguistiques ont considérablement contribué à nous faire connaître l'onomastique des populations de l'Anatolie, spécifiquement dans la région qui nous intéresse. Dans l'Antiquité, les anthroponymes sont des marqueurs particulèrement forts d'une culture choisie et se transmettent régulièrement pendant plusieurs siècles au sein de certaines familles. Les milieux les plus conservateurs se replient vers un stock onomastique limité appartenant exclusivement à leur sphère linguistique et culturelle, notamment dans certaines vallées isolées qui sont éloignées des axes majeurs de circulation terrestre. Mais les choses changent avec le temps, et les bouleversements géopolitiques conduisent en général à l'introduction de nouveaux anthroponymes issus de populations plus récemment installées dans une région donnée. Naturellement, on ne peut toujours être certain de la culture ou de la langue parlée par celle ou celui qui porte un nom spécifique, mais le conservatisme familial précité et le contexte des inscriptions (ou des textes littéraires, voire des légendes monétaires) nous permettent cependant d'avoir une idée assez précise des référents culturels des parents qui choisirent l'anthroponyme de leur enfant à une période donnée, en fonction des pratiques de leur groupe social comme des phénomènes de mode liés à l'expression des évolutions traversées par la société. La prudence s'impose donc, raison pour laquelle il ne sera jamais question d'ethnicité, mais, en revanche, de culture et de pratiques sociales qui constituent les sociétés. À cet égard, les textes épigraphiques témoignent avant tout d'une grande mixité culturelle des familles, particulièrement dans le contexte urbain plus favorable à l'exogamie, tout en suscitant également une homogénéisation linguistique capable de faire émerger une *koinè*, une langue véhiculaire et « légitime », dans une acception sociologique. En tant que sources documentaires, nous évoquerons presque exclusivement des inscriptions découvertes dans des lieux précis, en tâchant de proposer lorsque c'est possible une datation des textes traités. L'onomastique révèle sans nul doute le peuplement des régions ou zones qui seront évoquées, mais le déplacement des populations s'effectuant souvent en plusieurs vagues, parfois sur plusieurs siècles, nous devrons parfois nous contenter par prudence de quelques remarques plutôt que d'une analyse systématique.

© KONINKLIJKE BRILL NV, LEIDEN, 2017 | DOI: 10.1163/9789004337404_016

La région sur laquelle nous allons concentrer nos efforts est la Phrygie Parorée orientale, séparée en deux par la chaîne du Sultan Dağ comme le précise Strabon, de la plaine Killanienne et d'Anaboura à l'Ouest, jusqu'aux environs de Tyriaion à l'Est, proche des confins de la Lycaonie (voir **carte 1**). Ce choix est motivé par trois éléments : d'une part cette zone livre une grande variété anthroponymique qui témoigne de la richesse de l'histoire et du peuplement de la région ; d'autre part cela permet de couvrir des entités géographiques différentes (l'Est du Sultan Dağ parcouru par la « route royale » ; le *tractus Orondicus* reliant la Lycaonie à la plaine Killanienne, vers l'intérieur de la Phrygie Parorée) ; enfin nous disposons d'un point de vue documentaire d'une collecte extensive qui a débouché sur la publication de plusieurs *corpora* épigraphiques exploitables[1]. Nous soulignerons les particularités onomastiques et culturelles de certaines aires en livrant différentes remarques ou analyses, tout en indiquant des parallèles ailleurs au sein de notre aire d'étude anatolienne. Après avoir présenté le contexte culturel supposé des anthroponymes rencontrés, nous insisterons sur la mixité, le conformisme ou encore le conservatisme de certaines zones géographiques ou de certains milieux sociaux, nous proposerons quelques conclusions qui concernent l'histoire de la région. Les anthroponymes pisidiens (ou issus des langues post-louvites) et phrygiens constituent fondamentalement et chronologiquement un socle de l'onomastique régionale, les linguistes pouvant en outre déceler parfois des radicaux ou thèmes pré-louvites dans certains cas. Les populations louvitophones puis phrygiennes ayant étendu leur influence culturelle en Anatolie sur la longue durée, il est assez logique de voir dominer leur onomastique en Phrygie Parorée (avant la venue des colons gréco-romains) par rapport à l'anthroponymie lydienne ou perse, parce que la domination politique des Lydiens puis des Achéménides fut d'une relative courte durée. Aussi nous intéresserons-nous surtout aux anthroponymes d'origines plus tardives, qui proviennent des sphères culturelles lydienne, perse, gréco-macédonienne, celtique, juive, puis latine.

---

1 J.R.S. Sterrett, *The Wolfe Expedition to Asia Minor during the Summer of 1885*, Papers of the American School of Classical Studies at Athens 3 (1884–1885), Boston, 1888 ; J.R.S. Sterrett, *An Epigraphical Journey in Asia Minor*, Boston, 1888 ; les volumes collectifs *MAMA*, I, VII, VIII ; L. Jonnes, *The inscriptions of the Sultan Dağı*, I, Habelt, Bonn, 2002, lequel reprend pour l'essentiel les volumes précités.

1 Des anthroponymes lydiens ?

Bien que le royaume de Lydie ait exercé une domination politique assez marquée sur l'Anatolie centrale et occidentale entre les VIIIe et VIe siècles av. J.-C. jusqu'à la chute des Mermnades en 546 face aux Perses Achéménides, les anthroponymes lydiens ne semblent pas avoir subsisté de manière significative en Phrygie Parorée au regard de la documentation épigraphique disponible sous le Haut-Empire romain, mais il est vrai que l'anthroponymie phrygienne puis plus tard gréco-romaine occupèrent une grande place. Parmi la liste d'Antioche de Pisidie nous offrant des anthroponymes féminins (avec patronymes et papponymes) au Ier siècle avant notre ère[2], on trouve Ανμιον[3], déjà attesté en Lydie mais en réalité variante orthographique de Αμμιον ; son patronyme n'est pas conservé, mais son papponyme était Démétrios, classiquement grec. Toujours est-il que vers la même époque, manifestement au Ier siècle avant notre ère, une épigramme funéraire de Philomelion, juste de l'autre côté de la chaîne du Sultan Dağ, nous fait connaître Ἐλάτη, femme originaire de Thyatire en Lydie[4]. L'anthroponyme avait d'abord été considéré comme lydien, alors qu'il semble plutôt grec[5] ; il est néanmoins plutôt rare, attesté sous cette même forme à Delphes vers 130 av. J.-C.[6], en Attique au IIe siècle de notre ère en rapport avec un Milésien[7], mais aussi à Catane en Sicile, également à l'époque impériale[8]. À Philomelion, le mari qui fit graver l'épigramme se nomme Αἴθαλος, un anthroponyme masculin rare (hapax sous cette forme ?). Quoi qu'il en soit, ce couple était hellénisé, comme le montrent *a priori* leurs anthroponymes et surtout le choix de cette épigramme dont on retrouve des vers dans l'Anthologie Palatine[9]. Il semblerait donc que la présence culturelle lydienne en Phrygie Parorée, même à la fin de l'époque hellénistique, fût des plus discrètes.

---

2 *NIA*, pp. 29–30, n° 27 (= *Note-book* 1912–1913, n° 88), ligne 15, avec photo du carnet de Ramsay p. 132.

3 L. Zgusta, *KPN*, p. 63, § 57–21, qui évoque un rapprochement incertain avec l'anthroponyme féminin Αμνια à Apamée de Phrygie (*MAMA*, VI, 192) ; ne s'agirait-il pas d'une variante de Αμμια, nom féminin de personne largement attesté en Anatolie (L. Zgusta, *KPN*, pp. 59–62, § 57–16), dont à Apamée (cf. par exemple *MAMA*, VI, 200 et 232) ?

4 *CIG*, 3982 = *MAMA*, VII, 201 = R. Merkelbach & J. Stauber, op. cit., pp. 392–393, n° 16/55/03 = *I. Sultan Dağı*, 1.

5 L. Robert, *Noms indigènes*, pp. 213–215 ; L. Zgusta, *KPN*, p. 684.

6 *FD* III, 4, 172.

7 *IG*, II^2, 6485.

8 *IG*, XIV, 504.

9 *Anthologie Palatine*, VII, 164.

2 Les anthroponymes perses

L'anthroponymie perse (ou iranienne) a laissé une marque assez significative dans la région, suite à la domination achéménide en Anatolie entre les VIe et IVe siècles avant notre ère[10], mais aussi par des relations suivies avec la Cappadoce. Maria a ainsi laissé à Philomelion une stèle pour son époux Ἀρίβαζος, à une période qui pourrait être tardive (IVe–Ve siècles ap. J.-C. ?) en raison de l'anthroponyme de l'épouse[11]. Ἀρίβαζος est un anthroponyme qui a intéressé L. Robert à propos de noms de personnes en Cappadoce[12], mais aussi en rapport avec une inscription honorifique des technites dionysiaques d'Attique pour Aribazos fils de Séleukos, portant l'ethnique du Pirée à l'époque impériale[13]. Les relations entre les cités grecques (dont Athènes) et le royaume de Cappadoce furent favorisées par l'entremise des associations de technites dionysiaques[14] depuis le règne d'Ariarathe V au IIe siècle avant notre ère[15], mais pour la Phrygie Parorée, il convient peut-être davantage de souligner les relations étroites que les Magnètes du Méandre entretinrent avec le royaume de Cappadoce, notamment au Ier siècle av. J.-C. lorsque ces derniers érigèrent une statue à la reine Glaphyra[16], parce que la cité d'Ionie avait fourni l'essentiel des colons à la fondation séleucide d'Antioche de Pisidie d'après Strabon[17]. Or on devine que les deux cités conservèrent des liens dans la durée, comme souvent entre métropoles et colonies. Au surplus, la Phrygie Parorée se situait

---

10 À propos des anthroponymes perses en Lydie, en Phrygie occidentale et en Kibyratide, voir L. Robert, *CRAI*, 1978, p. 282, 284–285.

11 *I. Sultan Dağı*, 28.

12 L. Robert, *Noms indigènes*, p. 441, note 1. Sur cet anthroponyme, voir aussi N.V. Sekunda, « Changing patterns of land holding in the south-western border lands of Greater Phrygia in the Achaemenid and Hellenistic period », dans A.H. Cadwallader & M. Trainor (éds), *Colossae in Space and Time. Linking to the Ancient City*, Göttingen, 2011, pp. 57–63. Pour l'attestation de cet anthroponyme dans une lettre d'Attale II (ligne 3) découverte à Pessinonte, cf. A. Avram & G.R. Tsetskhladze, *ZPE*, 191, 2014, pp. 163–164, avec des parallèles et remarques onomastiques.

13 L. Robert, *Noms indigènes*, p. 495 ; *IG*, II^2, 1331.

14 En raison de l'influence, de la popularité et de la mobilité des artistes qui organisaient toutes les plus importantes fêtes civiques en Orient aux époques hellénistique et romaine.

15 Voir le fameux décret des technites découvert au stade panathénaïque d'Athènes *IG*, II^2, 1330 ; cf. L. Robert, *Noms indigènes*, p. 495 ; id., *Hellenica*, XI–XII, p. 121.

16 *I. Magnesia*, 138 ; L. Robert, *Noms indigènes*, p. 440.

17 Strabon, XII, 8, 14. Cité où l'on trouve un certain [Πε]ρσικὸς au IIIe siècle de notre ère (cf. B. Levick, *AS*, 17, 1967, p. 116, n° 40).

entre l'Ionie et la Cappadoce par l'axe de circulation de la vallée du Méandre. L. Robert inclut en tout cas l'anthroponyme Ἀρίβαζος à titre d'exemple dans une liste en écrivant sans trop de surprise que « pour nous, la Cappadoce est un vrai conservatoire de noms iraniens »[18].

Plus à l'Est et plus près encore de la Cappadoce, à Tyriaion, Βατακης[19] a laissé une stèle funéraire pour sa mère Μαιφατεις[20] : le premier anthroponyme est attesté ailleurs en Phrygie, à Midiaion, dans un texte où il apparaît parmi trois noms anatoliens de personnes courants en Phrygie[21], ainsi qu'en Attique au IIe siècle av. J.-C. pour un habitant du Pirée[22] ; par prudence, L. Robert considère Βατακης comme un anthroponyme « indigène »[23], alors que L. Zgusta l'apprécie comme « unklar »[24]. L'anthroponyme féminin Μαιφατεις est en revanche reconnu comme d'origine iranienne par L. Zgusta[25], et implicitement comme tel par L. Robert[26]. Tyriaion nous a également livré sur une stèle le théonyme perse plus classique de Μίθρης (précédé du gentilice impérial Aurelios) pour sa sœur Ἀναστασία, ce dernier anthroponyme nous incitant à dater ce texte funéraire du début de l'époque byzantine[27]. La nomenclature assez proche d'Αὐρη. Μίθρης Δαμᾶ se trouve plus tôt au IIIe siècle de notre ère au sein des listes de *xenoi tekmoreioi* du sanctuaire d'Artémis à Sağır, au Nord d'Antioche de Pisidie[28]. Μείθρης honore son épouse Μεγίστη sur une stèle de Şarkikaraağaç[29], ce qui fit dire à L. Robert qu'il avait existé dans

18 L. Robert, *Noms indigènes*, p. 519.

19 Voir O. Masson, *Onomastica Graeca Selecta*, I, p. 204 et III, Genève-Paris, 2000, p. 219 se prononçant pour une origine iranienne de l'anthroponyme ; cf. aussi N.V. Sekunda, « Achaemenid settlements in Caria, Lycia and Greater Phrygia », pp. 83–143, spécialement p. 134, 137.

20 J.G.C. Anderson, *JHS*, 18, 1898, p. 123, n° 71 = *I. Sultan Dağı*, 309.

21 *CIG*, 4122.

22 *IG*, II^2, 3782.

23 L. Robert, *Noms indigènes*, p. 517, 533–534.

24 L. Zgusta, *KPN*, p. 122, § 156–4.

25 L. Zgusta, *KPN*, p. 280, § 846, avec les références aux formes les plus proches à Amaseia du Pont (*Studia Pontica*, III, 95b, aux IIe–Ier siècles av. J.-C.) et à Delphes pour un affranchi qui est dit d'origine galate dans la première moitié du IIe siècle av. J.-C. (*SGDI*, II, 1854 ; voir aussi O. Masson, *Onomastica Graeca Selecta*, I, p. 157). Alexandru Avram me fait en outre savoir que cet anthroponyme est également attesté à Pessinonte dans une inscription inédite.

26 L. Robert, *Noms indigènes*, pp. 517–518.

27 *MAMA*, VII, 126 = *I. Sultan Dağı*, 331.

28 W.M. Ramsay (éd.), *SERP*, p. 331, n° 5, ligne 13.

29 *MAMA*, VIII, 360 = *I. Sultan Dağı*, 515.

la plaine Killanienne « un noyau de familles iraniennes »[30]. Cette idée n'est pas surprenante, tout comme plus à l'Ouest à Seleukeia Sidera où on lit sur un couvercle de sarcophage les noms de *Gazatès* et *Azarétès*, dans un texte datable après 212 (mention de deux *Aurelii*) qui pourrait par exemple avoir été gravé au IVe siècle de notre ère[31]. Aurelios Gazatès est fils d'Atalos (sic), deuxième du nom, Azarétès[32] (au génitif) étant ensuite mentionné comme ascendant, avec Aurelia Papianè, fille de Papos. Pour revenir à l'Est de notre région d'étude, Laodikeia Katakekaumene livre sans trop de surprises les noms iraniens de Ρατουπατης[33] et Ρατοφατης[34], mais ces lieux se situent aux confins de la Phrygie sud-orientale et de la Lycaonie. Il n'en va cependant pas de même à Apamée de Phrygie, à l'Ouest de notre zone, où l'on peine en effet à trouver des traces d'une onomastique d'influence perse : on y trouvera sous le Haut-Empire le grand-prêtre d'Asie Ti. Claudius Mithridatès (fils de Ti., tribu Quirina)[35], son fils portant les *cognomina* de *Piso*, mais aussi de *Mithridatianus*[36]. L'anthroponyme *Mithridatès* n'est pas très fréquent ; il a néanmoins existé à Laodikeia Katakekaumene[37]. Comme on le perçoit, le peuplement et/ou les influences perses sont sensibles au moins dans toute la zone qui s'étend d'Apamée de Phrygie et Séleukeia Sidera à l'Ouest jusqu'à Tyriaion et Laodikeia Katakekaumene à l'Est, tout comme l'hellénisation assez claire des milieux où ces anthroponymes apparaissent. L'anthroponyme masculin *Bôxos* apparaît en Pisidie septentrionale à Tynada, *kômè* de Tymbriada[38]. On pourrait s'étonner de ne pas détecter davantage de traces d'anthroponymie perse à

30 L. Robert, *Hellenica*, XIII, p. 94.

31 G. Labarre, M. Özsait & N. Özsait, *Anatolia Antiqua*, 18, 2010, pp. 82–83, n° 1, avec photographie fig. 53.

32 Anthroponyme que les éditeurs rapprochent du toponyme Azara/Azari, de nos jours Gözpınarı, à environ 22 km à l'Est de Philomelion (K. Belke & N. Mersich, *Tabula Imperii Byzantini*, 7. *Phrygien und Pisidien*, Wien, 1990, p. 203).

33 *MAMA*, VII, 37.

34 *MAMA*, I, 130 ; sur ces deux anthroponymes, cf. L. Zgusta, *KPN*, p. 443, § 1322–1.

35 *IGR*, IV, 787 (honoré par le *dèmos* des Apolloniates du Rhyndakos) et 788.

36 *IGR*, IV, 789–790. Sur l'anthroponymie iranienne à Apamée de Phrygie, cf. N.V. Sekunda, « Changing patterns of land holding in the south-western border lands of Greater Phrygia in the Achaemenid and Hellenistic period », p. 65.

37 *MAMA*, I, 114.

38 Voir *WE*, pp. 280–281, n° 400 (= G. Labarre, M. Özsait, İ. Güceren & Ö. Çomak, *EA*, 48, 2015, p. 99, n° 6) ; L. Robert (*Noms indigènes*, p. 321, note 1) ne prend pas parti, L. Zgusta (*KPN*, p. 130, § 201) le classe comme anatolien, mais N.V. Sekunda (« Achaemenid settlements in Caria, Lycia and Greater Phrygia », pp. 109–110, d'où *SEG*, 41, 1245) opte pour une origine iranienne du nom.

Apamée-Kelainai qui fut une résidence royale achéménide ; y eut-il dans cette cité une réaction radicale d'Alexandre le Grand ou des diadoques suite à la défaite de Darius III ? On note en outre que l'on n'y trouve, sauf erreur, pas de noms pisidiens non plus. L'onomastique y est surtout grecque, latine et phrygienne.

3 Les anthroponymes grecs

Pour d'évidentes raisons historiques, géopolitiques, sociales et culturelles, l'anthroponymie hellénique est très présente en Phrygie Parorée et dans les alentours. Bien que l'influence hellénique se fît sentir à l'Ouest et au Sud du Taurus à partir des côtes par les vallées fluviales et les principaux axes terrestres de communication depuis l'époque archaïque grecque, notamment en Pisidie, c'est bien sûr à partir de la conquête alexandrine que tout changea en profondeur, surtout parce que des rois hellénistiques séleucides et attalides installèrent dans la région qui nous concerne de nombreux colons en des vagues successives et parfois simultanées. Il ne sera pas ici question d'un fastidieux inventaire de tous les anthroponymes grecs, mais il s'agira plutôt de tenter d'interpréter les sources épigraphiques afin de distinguer différentes zones remarquables, des phénomènes onomastiques particuliers, ainsi que les périodes, lorsque cela est possible.

Pour des raisons de mode et de dynamiques sociales, les anthroponymes grecs les plus prisés par les familles ne sont pas les mêmes suivant les époques. Certains se maintiennent, mais d'autres tendent à s'effacer, sauf dans des zones spécifiques. C'est ainsi qu'à mon sens des anthroponymes plutôt d'époque hellénistique, classique, voire archaïque, se sont maintenus dans la plaine Killanienne, visiblement plus conservatrice au regard de la documentation épigraphique de l'époque impériale. L'exemple d'un clan notamment influent à Anaboura à l'époque impériale romaine ressort d'un lot d'inscriptions dont le *stemma*[39] permet de tirer quelques conclusions. Sur 21 anthroponymes en rapport dans ce *stemma*, seuls deux, masculins, sont d'origine louvite et apparaissent en tête du *stemma* de ce clan : Τουλουρασις[40] et Τουλιανδος[41] ; on trouve

39 M. Özsait, G. Labarre & N. Özsait, *Anatolia Antiqua*, 15, 2007, pp. 128–142, n° 1 ; pour le *stemma*, voir p. 139, fig. 50.

40 *EJ*, p. 181, n° 183 = *MAMA*, VIII, 346 ; *WE*, pp. 200–201, n° 329 = *MAMA*, VIII, 375 ; L. Zgusta, *KPN*, p. 521, § 1590–3.

41 W.M. Calder, *AJA*, 36, 1932, p. 454, n° 7 = *MAMA*, VIII, 351 ; *WE*, pp. 200–201, n° 329 = *MAMA*, VIII, 375 ; *MAMA*, VIII, 391 ; cf. *WE*, pp. 206–214, n° 339–342.

également trois anthroponymes féminins plutôt d'origine anatolienne et fréquents en Phrygie : Βαβεις[42], Τατεις[43] et Αμμια[44]. Mais les autres anthroponymes sont d'origine culturelle hellénique de tradition assez ancienne : Τηλέμαχος, Νικόμαχος, Βιάνωρ, Ἑρμογένης, Μενεκράτης[45], et dans une moindre mesure Ἄτταλος, qui est de toute façon plus récent et l'un des plus fréquents dans la région. À cet exemple familial de la plaine Killanienne, on pourrait ajouter Μενεσθεὺς, fils de Μενέλαος[46], Τιμόθεος[47], Μνησίθεος[48], ou Ξενόφιλος[49]. À Çarıksaray, toujours dans la plaine Killanienne, L. Robert avait déjà attiré l'attention sur l'épitaphe très laconique de Παλαμήδης fils de Μενεκράτης[50], en soulignant que sa brièveté indiquait encore la basse époque hellénistique (Ier siècle av. J.-C.), contrairement à la date impériale de la grande majorité des inscriptions disponibles. Les anthroponymes qui précèdent sont à rapprocher de la liste de jeunes filles d'Antioche de Pisidie datable du Ier siècle av. J.-C. où figurent également leurs patronymes et papponymes, lesquels permettent de remonter jusqu'au IIe siècle avant notre ère[51] : outre le seul anthroponyme masculin non hellénique Αυλουζελμις[52], qui est d'origine culturelle thrace, on y trouve Δαμόξενος (essentiellement attesté en Grèce centrale)[53] fils de Φιλίσκος (particulièrement attesté en mer Égée)[54] ; Τιμόδημος (bien attesté en mer Égée et en Attique) fils de Βάκχιος, fils de Τίμων ; Θρασύμαχος[55] (attesté surtout en Grèce centrale et en mer Égée) fils de Μηνοφάνης ; Σωτίων (surtout attesté en Grèce centrale et en mer Égée) fils de Μένανδρος ; Εὐβ[ίο]τος (large-

42 *WE*, pp. 200–201, n° 329 = *MAMA*, VIII, 375 ; L. Zgusta, *KPN*, pp. 115–116, § 133–15.

43 *MAMA*, VIII, 391 ; L. Zgusta, *KPN*, pp. 497–498, § 1517–5.

44 *MAMA*, VIII, 373 ; L. Zgusta, *KPN*, pp. 59–62, § 57–16.

45 On trouve également ces anthroponymes à l'Est du Sultan Dağ, à Philomelion, Tyriaion ou Laodicée Katakekaumene.

46 *MAMA*, VIII, 349 et 353.

47 *MAMA*, VIII, 359.

48 *MAMA*, VIII, 371. Pour une autre occurrence, à Thymbrion/Hadrianopolis, voir *MAMA*, VII, 147 = *I. Sultan Dağı*, 251 (sarcophage de Μνησίθεος fils de Καλλικράτης).

49 *MAMA*, VIII, 380.

50 *MAMA*, VIII, 366 = *I. Sultan Dağı*, 550 ; cf. L. Robert, *Hellenica*, XIII, p. 93.

51 *NIA*, pp. 29–30, n° 27 (*Note-book* 1912/1913 n° 88). Dans un cas, on remonte sur trois générations ; dans cinq cas, sur deux générations.

52 D. Detschew, *Die thrakischen Sprachreste*, p. 35.

53 P.M. Fraser & E. Matthews (éds), *LGPN*, III B, pp. 101–102.

54 P.M. Fraser & E. Matthews (éds), *LGPN*, I, *The Aegean Islands, Cyprus, Cyrenaica*, Clarendon Press, Oxford, 1987, p. 463.

55 Avec un seul μ d'après les carnets de W.M. Ramsay, et non deux comme l'ont écrit par erreur les éditeurs.

ment attesté en Grèce centrale, mais surtout en Thessalie)[56] fils de Τιμόθεος ; Μενέλαος ; Μηνόδωρος (surtout attesté en Attique et Asie Mineure) ; Ἀριστοκλεῖς (nom de personne attesté en Béotie)[57] ; Μενεκλῆς (surtout attesté en Asie Mineure, mer Égée et Attique) ; Ἀντίπατρος ; Μενεκράτης ; Δημήτριος ; Δορυμένης (surtout attesté en Asie Mineure et à Delphes). Certains de ces patronymes ou papponymes sont banals, mais au regard de leur distribution spatiale globale dans les inscriptions publiées, les moins fréquents nous indiquent une origine liée à la Grèce centrale, aux îles égéennes, à l'Asie Mineure littorale égéenne (surtout l'Ionie et la Carie) et dans une moindre mesure à l'Attique. Il importe cependant d'évoquer maintenant la liste des jeunes filles concernées par cette liste, dans la mesure où il s'agit de la génération la plus récente dont les anthroponymes sont donnés par ce texte du Ier siècle avant notre ère à Antioche de Pisidie : en dehors d'Ανμιον et de Τατια[58] (présent à trois reprises en tant que nom de personne anatolien féminin courant et susceptible de sonner « grec »), tous les autres anthroponymes sont d'origine culturelle hellénique ; certains de ces noms féminins de personnes sont historiquement classables comme « macédoniens », à savoir 'Ολυνπιὰς (bien attesté en Asie Mineure sous cette forme), Στρατονίκη (à trois reprises sur le total de quinze anthroponymes ; surtout attesté en mer Égée et en Asie Mineure) et Ἀντιοχίς (massivement attesté en Attique et en mer Égée) ; Κυννίς est plutôt rare, attesté à l'époque hellénistique (entre le IIIe siècle et le début Ier siècle av. J.-C.) en Dalmatie[59], ainsi qu'à Éphèse[60] ; Νικησὼ est relativement rare, attesté surtout en Attique vers les IVe–

56 P.M. Fraser & E. Matthews (éds), *LGPN*, III B, p. 149.

57 P.M. Fraser & E. Matthews (éds), *LGPN*, III B, pp. 56–57.

58 L. Zgusta, *KPN*, pp. 499–501, § 1517–10.

59 F. Bechtel, *Die historischen Personennamen des Griechischen bis zur Kaiserzeit*, 1917, p. 271. O. Masson, *Onomastica Graeca Selecta*, III, p. 90 (« À propos d'inscriptions grecques de Dalmatie », *BCH*, 114, 1990, p. 510) rapporte l'existence de ce nom féminin à Issa en Dalmatie vers le IIIe siècle av. J.-C. On peut le rapprocher de Κυννάνα, le nom de la fille de Philippe II de Macédoine et de l'Illyrienne Αὐδάτα (à Beroia en Macédoine, J. & L. Robert, *Bull. épigr.*, 1967, p. 506, n° 350 ; O. Masson, *Onomastica Graeca Selecta*, II, p. 417, note 7) ; concernant Κυννάνα, cf. aussi M.B. Hatzopoulos, *Bull. épigr.*, 1987, p. 424, n° 658 pour une prêtresse du IIIe siècle av. J.-C. à Beroia ; O. Masson & L. Dubois, *Bull. épigr.*, 1989, p. 414, n° 352 (Macédoine centrale) ; *IG*, IX, 2, 334 (en Thessalie). L'anthroponyme féminin d'origine illyrienne Κυννίς, gravé sur la liste d'Antioche de Pisidie, y est clairement parvenu par les colons macédoniens d'époque hellénistique. On note que dans la même série d'inscriptions d'Issa (Dalmatie) du IIIe siècle av. J.-C., on trouve également Νικησὼ, comme dans la liste d'Antioche de Pisidie.

60 *I. Ephesos*, 131.

IIIe siècles av. J.-C., mais aussi en Dalmatie[61], et *a priori* seulement en Ionie pour l'Asie Mineure[62]; Ἀριστόκλεια est un nom relativement courant; Καλλίπολις n'est pas très fréquent, sa distribution est diverse, mais son attestation la plus ancienne semble être au IVe siècle av. J.-C. à Azoros en Thessalie[63]; le théonyme Μηνογενίς montre la particularité de n'être quasiment attesté qu'en Lydie[64], souvent plutôt vers l'époque impériale; Ἄνασσα, relativement rare[65], se trouve en Attique[66], à Périnthe en Thrace[67], en Ionie[68] et en Lycie[69], à partir du Ier siècle av. J.-C. et à l'époque impériale[70].

Dans deux cas au moins d'anthroponymes plus rarement portés, pour Εὐβίοτος[71] et Ἀριστοκλεῖς, la Thessalie et la Béotie sont respectivement à souligner, ce que l'on pourrait mettre éventuellement en rapport avec l'origine historique d'une partie des habitants de Magnésie du Méandre[72], lesquels étaient en partie venus de Magnésie de Thessalie à l'époque archaïque[73], mais il pourrait aussi s'agir d'un témoignage d'Hellènes de Grèce centrale venus se joindre à un noyau de colons ioniens à l'époque hellénistique. Parce que les mouvements de population s'effectuèrent en plusieurs vagues sur la longue durée, il convient d'être prudent, mais on peut formuler des remarques à propos d'anthroponymes rares ou «types» quant à leur origine culturelle et géographique. Δάμων, qui a élevé une stèle à son père Marcus à Thymbrion/Hadriano-

61 O. Masson, *Onomastica Graeca Selecta*, III, p. 84, à Issa vers le IIIe siècle av. J.-C., dans la même série d'inscriptions que Κυννίς.

62 *I. Erythrai*, 528; *I. Priene*, 173; *I. Smyrna*, 177.

63 *SEG*, 35, 543.

64 À Thyatire (*TAM*, V, 2, 976 et 1111), à Kula (*TAM*, V, 1, 257), à Iulia Gordos (*TAM*, V, 1, 736), et en Attique (*SEG*, 47, 163[1]).

65 Comme O. Masson, *Onomastica Graeca Selecta*, II, pp. 504–505 l'avait déjà souligné pour cet anthroponyme dérivant du lexique de la royauté/suzeraineté, qu'il traduit par «princesse». Voir aussi C. Brixhe, *Bull. épigr.*, 2000, p. 558, n° 625, à propos de *I. Perge*, 1; J. & L. Robert, *Bull. épigr.*, 1980, p. 430, n° 382 (concernant Kydonia, en Crète, au début de notre ère).

66 *IG*, II^2, 8449a.

67 *IGR*, I, 809.

68 *I. Ephesos*, 1622.

69 *IGR*, III, 500; *SEG*, 44, 1212.

70 Voir aussi C. Brixhe, *Kadmos*, 52, 2013, pp. 173–174.

71 Sur le nom Εὐβίοτος en Thessalie, cf. J. & L. Robert, *Bull. épigr.*, 1954, p. 117, n° 70; B. Helly, *Bull. épigr.*, 1988, p. 426, n° 774; B. Helly & J.-C. Decourt, *Bull. épigr.*, 1998, p. 612, n° 218.

72 Qui ont fortement contribué à la fondation séleucide d'Antioche de Pisidie (Strabon, XII, 8, 14).

73 Strabon, XIV, 1, 11; Pline l'Ancien, V, 31, 114.

polis porte un nom typique de la Béotie[74], alors qu' Ἰλάρα se distingue encore au IIIe siècle de notre ère par un anthroponyme plutôt attesté en Attique et en Thessalie[75]. Pour ce qui concerne les anthroponymes grecs d'époque hellénistique observés dans la plaine Killanienne et à Antioche de Pisidie, on les rapprochera de ceux apparaissant sur des stèles d'époque impériale (IIe–IIIe siècles) gravées en grec récemment publiées et provenant du Nord de la Pisidie, qu'il s'agisse de Νέαρχος, Μενέλαος et Κλέανδρος[76], d' Ἄτταλος et de Μενέλαος[77], ou d' Ἑρμογένης fils d' Ἄτταλος[78].

Philomelion nous a livré l'épitaphe d'Ἴθαρος[79], un anthroponyme masculin grec relativement rare[80] dont on connaît seulement quatre attestations (surtout d'époque impériale) en Carie (à Aphrodisias, Iasos et Apollonia de la Salbakè), deux en Ionie (Smyrne et Klaros), une en Lydie à Sardes, une en Macédoine dans la basse vallée du Strymon, une en Mysie, deux à Rome[81]. C'est Γαίλλα qui a élevé une stèle funéraire à son père Ἴθαρος à Philomelion[82]; l'origine culturelle de l'anthroponyme féminin en question n'est pas claire, d'où une accentuation fluctuante selon les éditeurs; sous cette même forme, le nom de personne est attesté à Antioche de Pisidie au sanctuaire de Mèn Askaènos[83], ailleurs dans une inscription latine[84]; l'anthroponyme est sinon attesté à plusieurs reprises, le plus souvent au datif, par deux textes grecs d'Antioche de Pisidie[85], dans la plaine Killanienne[86], et plus au Sud à Termessos[87]. Sachant que le territoire colonial romain d'Antioche de Pisidie est celui qui nous fournit le plus d'occurrences pour *Gailla*, qu'une attestation existe dans la colo-

---

74 *MAMA*, VII, 168 = *I. Sultan Dağı*, 202.

75 *I. Sultan Dağı*, 238.

76 Associés à un seul nom de femme qui est Ανα, un *Lallname* indigène (C. Brixhe, *SLP*, pp. 57–58, II n°32 et pl. XXXVI).

77 C. Brixhe, *SLP*, pp. 59–60, II n°33 et pl. XXXVII.

78 C. Brixhe, *SLP*, pp. 66–67, II n°37 et pl. XLI.

79 *I. Sultan Dağı*, 100.

80 Cf. notamment J.& L. Robert, *Bull. épigr.*, 1948, p. 168, n° 106; L. Robert, *Hellenica*, XI–XII, p. 246, note 4; L. Zgusta, *KPN*, p. 193, § 459; L. Robert, *Noms indigènes*, pp. 45–46.

81 Voir *LGPN*, IV, p. 173 et *LGPN*, VA, p. 224. Cf. *LGPN*, III B, pp. 104–106.

82 *I. Sultan Dağı*, 100.

83 M.M. Hardie, « The shrine of Men Askaenos at Pisidian Antioch », *JHS*, 32, 1912, p. 132, n° 29. Pour une autre attestation (incomplète) en ces lieux, voir E. Lane, *CMRDM*, I, n° 293 [2].

84 *EJ*, pp. 132–133, n° 105 = *CIL*, III, *Suppl.* 6833.

85 *EJ*, p. 133, n° 106; W.M. Calder, *JRS*, 2, 1912, pp. 90–91, n° 11.

86 *MAMA*, VIII, 370.

87 *TAM*, III, 1, 467.

nie augustéenne de Lystra[88], et que plusieurs inscriptions latines d'Occident complètent les attestations connues, à Vienne en Gaule Narbonnaise[89], à Pouzzoles en Campanie[90], à Nicopolis ad Istrum en Mésie Inférieure[91], à Brigetio en Pannonie Supérieure[92], on pourrait s'orienter vers une origine occidentale de l'anthroponyme féminin (celtique?) parvenu en Anatolie par les milieux militaires romains. Le fait est qu'en langue grecque, l'anthroponyme féminin Γαίλλα ne semble être attesté qu'en Phrygie-Pisidie, et quelque peu en Galatie.

À Thymbrion/Hadrianopolis, le fondateur de l'institution hellénique par excellence qu'est le gymnase est Diomède (deuxième du nom) fils de Ménékratès, son entourage étant constitué de Mnésithéos et de l'affranchi Alexandros[93]. La cité des pentes orientales du Sultan Dağ honore par ailleurs à plusieurs reprises une famille composée de Πανταλέων (souvent attesté en Grèce centrale), Τηλέμαχος, Μενέμαχος, mais également Ατταϛ[94] : les fils de Τηλέμαχος, Πανταλέων (qui porte le même nom que son grand-père) et Μενέμαχος, sont dans les textes désignés comme de « jeunes virtuoses » selon une formulation qui emprunte à un style à la fois épique et ionien[95], dans un contexte qui doit être celui du gymnase.

Les anthroponymes grecs basés sur *Orest-* et relatifs aux cycles mythologiques de l'Orestie sont certes fréquents en Grèce centrale en raison de la teneur des récits, mais on note un très grand nombre d'occurrences en Pisidie, Lycie et Lycaonie (pour partie en rapport avec le roi Thoas, peut-on penser?), le phénomène débordant logiquement en Phrygie Parorée jusqu'à une époque tardive[96]. Aussi note-t-on que les noms de personnes dotés d'un suffixe donnant par exemple 'Ορεστιανὸϛ sont quasi-exclusivement attestés en Pisidie, Lycie et Lycaonie, dans une bien moindre mesure en Phrygie, Macédoine et Mysie.

88 *CIL*, III, 12142 = *MAMA*, VIII, 23.

89 *CIL*, XII, 5686.

90 *CIL*, X, 3151.

91 *CIL*, III, 12422.

92 *AE*, 2008, 1091.

93 *I. Sultan Dağı*, 253.

94 L. Zgusta, *KPN*, pp. 106–107, § 119–9. Voir *I. Sultan Dağı*, 13 (= *MAMA*, VII, 200), avec le *stemma* de la famille.

95 « νεανίαν ἐνάρετον » (acc. sing.) dans *I. Sultan Dağı*, 254–255.

96 Voir par exemple Aur. Orestina à Thymbrion/Hadrianopolis (*I. Sultan Dağı*, 274) ; cf. aussi à Tyriaion pour une forme proche, de même époque (*I. Sultan Dağı*, 305), où Aur. Oresteina est fille de Iôn.

L'anthroponyme phrygien Ουαναξος se trouve dans deux inscriptions de Philomelion[97] ainsi que sur le territoire d'Amorion[98], à l'instar des formes proches Ουαναξων[99] et Ουαναξιων[100] que l'on connaît plus au Nord en Phrygie centrale[101]. On remarque cependant que ces noms de personnes apparaissent dans un contexte linguistique grec (non sans rapport avec le mot ϝαναξ)[102] et à une date tardive pour des *Aurelii*, plutôt au IIIe siècle de notre ère. Ces anthroponymes étant liés à l'idée de souveraineté dans une acception monarchique, on observe un contexte historique d'apparition qui est celui d'une bonne partie des inscriptions néo-phrygiennes. Vers cette même époque, on pourrait en outre mettre ce qui précède en rapport avec les attestations assez localisées de l'anthroponyme féminin Βασίλισσα en Phrygie Parorée orientale[103] et en Lycaonie[104].

4 Les anthroponymes juifs

Les attestations d'une onomastique juive traditionnelle sont rares en Phrygie Parorée, parce que l'hellénisation culturelle des Juifs à l'époque hellénistique fut profonde. C'est d'ailleurs ce qui explique qu'Antiochos III ait installé en Phrygie (et en Lydie) des colons juifs de Mésopotamie et de Babylonie vers la fin du IIIe siècle avant notre ère[105], lesquels fondèrent plus tard une synagogue à Antioche de Pisidie où Paul de Tarse vint prêcher le christianisme au Ier siècle de notre ère[106]. L'épigraphie confirme discrètement l'onomastique juive traditionnelle dans la région : on connaît ainsi l'épitaphe versifiée de

97 *CIG*, 3983 (= *I. Sultan Dağı*, 31) ; *SEG*, 6, 282 (= *I. Sultan Dağı*, 86). Voir également *MAMA*, VII, 251 à Gözören (Sud de la Galatie/Phrygie).

98 J. & L. Robert, *Bull. épigr.*, 1977, p. 421, n° 497.

99 *MAMA*, VII, 213 et 257.

100 *MAMA*, VII, 278.

101 Voir L. Zgusta, *KPN*, pp. 390–391, § 1138/1–3 ; C. Brixhe, *CRAI*, 1993/2, p. 339 et *Bull. épigr.*, 2000, p. 552, n° 597.

102 Voir C. Brixhe, « Achéens et Phrygiens en Asie Mineure : approche comparative de quelques données lexicales », dans M. Fritz & S. Zeilfelder (éds), *Novalis Indogermanica. Festschrift für G. Neumann zum 80. Geburtstag*, Graz, 2002, pp. 49–73.

103 *MAMA*, VII, 144 = *I. Sultan Dağı*, 391 ; *I. Sultan Dağı*, 328.

104 *MAMA*, VIII, 318 ; 326a.

105 Josèphe, *Antiquités Juives*, XII, 148–153.

106 *Actes des Apôtres*, XIII, 14. Comme nous l'avons rapidement évoqué *supra*, deux stèles ornées d'une *menorah* ont été découvertes à Sağır, à une vingtaine de kilomètres au Nord d'Antioche de Pisidie.

Δεββώρα à Apollonia de Pisidie, par un texte qui nous apprend qu'elle était originaire d'Antioche (probablement la grande colonie qui était proche[107]) et que son mari Eumélos provenait pour sa part de Sillyon en Pamphylie[108]. À Philomelion, L. Zgusta considère Αμμως (fils de Nikostratos)[109] comme nom indigène anatolien[110], à distinguer de la graphie Αμος. En revanche plus à l'Est, à Laodikeia Katakekaumene, le linguiste reconnaît en Ἀβρα[111] un hypocoristique de l'anthroponyme sémitique Ἄβραμος[112], dans ce cas vers le IVe siècle de notre ère[113]. L'époque protobyzantine nous indique également plus à l'Ouest à Isparta les noms d' Ἀβράμις[114], à Seleukeia Sidera celui d' Ἀβράμιος[115]. Au Nord

107 S. Mitchell, *Anatolia*, II, pp. 8–9, note 60, juge le nom de Δεββώρα comme « incongruous » à Antioche de Pisidie et préfère reconnaître comme son lieu d'origine la capitale de la Syrie romaine, mais est-ce un critère de rejet suffisant lorsqu'on sait qu'une synagogue existait au sein de la première cité dans les années 60 de notre ère ? Les anthroponymes juifs traditionnels sont également assez rares à Antioche sur l'Oronte sur un grand nombre d'inscriptions disponibles (voir par exemple *IGLS*, II, 422 ; 436 ; 456 ; 472 ; 510 ; *IGLS*, III/1, 934 ; 957 ; *IGLS*, III/2, 1242, 3 ; 1242, 14), ce qui ne signifie pas que ce groupe socio-culturel y ait été peu influent.

108 *WE*, p. 378, n° 550 = *MAMA*, IV, 202 = R. Merkelbach & J. Stauber, op. cit., p. 414, n° 16/62/02 ; cf. L. Robert, *Noms indigènes*, p. 401 ; *SEG*, 30, 1507 et 1903 ; J. & L. Robert, *Bull. épigr.*, 1982, p. 403, n° 394.

109 *MAMA*, VII, 202 = *I. Sultan Dağı*, 3.

110 L. Zgusta, *KPN*, p. 65, § 57–32. Philomelion a néanmoins livré sur une architrave de marbre montrant un alphabet grec carré un passage de l'Ancien Testament qui cite Jérusalem (*Isaïe*, 60, 1–3) : cf. W.M. Ramsay, *Cities and Bishoprics of Phrygia*, Clarendon Press, Oxford, 1895–1897, p. 741, n° 676 = *I. Sultan Dağı*, 51. Dans son expression culturelle et religieuse, cette citation est à rapprocher de l'inscription d'un autel funéraire d'Akmoneia qui nomme des *Aurelii* et dont une imprécation menace des « malédictions écrites dans le Deutéronome » (*MAMA*, VI, 335 ; cf. L. Robert, *Hellenica*, X, pp. 249–251) ; dans cette même cité où la communauté juive était très influente, voir aussi *MAMA*, VI, 316 et 334 ; L. Robert, *Hellenica*, XI–XII, pp. 399–400 ; à propos d'une imprécation judaïsante d'Eumeneia de Phrygie, cf. L. Robert, *Hellenica*, XI–XII, p. 390, et pp. 414–439 pour des épitaphes chrétiennes et juives de cette même cité.

111 *MAMA*, I, 172 = *SEG*, 6, 328.

112 L. Zgusta, *KPN*, p. 46, note 21.

113 À propos d'onomastique sémitique, on notera l'attestation de Ζηνοβία à Tyriaion (*MAMA*, VII, 111 = *I. Sultan Dağı*, 306), cet anthroponyme féminin se trouvant aussi en Lycaonie à Almassun (*MAMA*, VIII, 178) et dans le Nord de la Galatie (*RECAM*, II, n° 17).

114 *EJ*, pp. 118–119, n° 89.

115 *WE*, p. 333, n° 465 = E. Laflı, « Notes on the history of Seleuceia Sidera in Pisidia (southwestern Turkey) : second preliminary report on the inscriptions », dans Ph. Freeman et *alii* (éds), *Limes XVIII. Proceedings of the XVIIIth International Congress of Roman Frontier*

du Sultan Dağ, à Bayat, se trouvait la stèle funéraire d'"Ελίας[116], alors qu' Ἀβράαμ est attesté plus au Nord-Ouest à Afyonkarahisar[117]. Pour conclure, un des *cognomina* (Iullus) d'un grand notable d'Antioche de Pisidie du Ier siècle ap. J.-C. pourrait éventuellement être en rapport avec une ascendance culturelle et familiale juive[118]. Deux anthroponymes pouvant éventuellement se rapporter à des Juifs d'Antioche de Pisidie sont à signaler tardivement, probablement au début de l'époque byzantine[119].

5 Les anthroponymes celtiques

À notre connaissance, les Galates sont comme les Juifs de Mésopotamie arrivés dans la région au IIIe siècle av J.-C., partageant en outre avec eux le point commun de s'être assimilés assez rapidement à la culture grecque. En conséquence, l'onomastique celtique n'a laissé que relativement peu de traces, y compris en Phrygie Parorée orientale, qui était également devenue la Galatie méridionale depuis l'époque hellénistique. Dès le règne d'Eumène II de Pergame, entre le traité d'Apamée en 188 et 159 av. J.-C., ce roi octroya par une lettre aux habitants de Tyriaion le droit de se constituer en cité grecque en fondant un gymnase et en créant un unique *politeuma* qui rassemblait tous les citoyens[120], d'origine grecque ou autre, c'est-à-dire notamment celtique, parce que l'un des ambassadeurs envoyés au roi parmi Ἀντιγένης, Ἡλιάδης et Ὀρέστης

Studies held in Amman [*September 2000*], I, BAR Int. series 1084 [I], Archaeopress, Oxford, 2002, p. 318, n° 2.

116 W.M. Calder, *JRS*, 2, 1912, p. 258, n° 16. L'auteur explique p. 247 que Synnada fut longtemps considérée comme une ville juive.

117 W.M. Ramsay, *Cities and Bishoprics of Phrygia*, Clarendon Press, Oxford, 1895–1897, p. 742, n° 679.

118 M. Christol, Th. Drew-Bear & M. Taşlıalan, *Tychè*, 16, 2001, pp. 1–20 ; voir E. Habas, dans A. Demsky (éd.), *These are the names. Studies in Jewish onomastics*, III, Ramat Gan, 2002, pp. 73–92 ; *SEG*, 53, 2196. Ce à quoi on ajoutera l'épitaphe grecque d'un certain Ioullos (marié à Tatia) à Atabey, sur le territoire de Seleukeia Sidera aux IIe–IIIe siècles de notre ère (P. Iversen, *EA*, 48, 2015, p. 39, n° 31).

119 Il s'agit de *Thomas* (*NIA*, p. 40, n° 65) et *Iôan*[*nès*] (*NIA*, p. 57, n° 110).

120 L. Jonnes & M. Ricl, « A new royal Inscription from Phrygia Paroreios : Eumenes II grants Tyriaion the Status of a Polis », *EA*, 29, 1997, pp. 1–29 ; P. Gauthier, *Bull. épigr.*, 1999, pp. 680–682, n° 509 ; C. Schuler, « Kolonisten und Einheimische in einer attalidischen Polisgründung », *ZPE*, 128, 1999, pp. 124–132 ; *I. Sultan Dağı* 393 ; *SEG*, 47, 1745 ; *SEG*, 55, 1428.

se nommait Βρέννος[121], un anthroponyme typiquement celtique[122]. Cela prouve la place centrale qu'eurent les Galates dans l'histoire de Tyriaion comme leur goût pour le mode de vie à la grecque, l'effort du roi attalide ayant probablement visé à encourager en ces lieux une paix civile et une sédentarisation dans le cadre de l'octroi du droit de cité. Plus tard et un peu plus à l'Ouest, à Philomelion, une dédicace versifiée à Apollon et à Hélios-roi[123] a été réalisée à l'époque impériale sur un autel par Μενέστρατος fils d'Επατοριξ[124], un patronyme clairement celtique. Toujours à Philomelion, une inscription latine mutilée nous fait connaître *Mummius C(ai) l(ibertus)*, associé à *Tettasidia A(uli) f(ilia)*[125] : il s'agit d'un gentilice rare ou même d'un hapax sous cette forme au féminin, mais on notera avec intérêt que Priène (Ionie) a livré une inscription topique grecque émanant de *Aulus Tettasidius*[126] ; on connaît l'anthroponyme *Tettaro* régulièrement attesté en Gaule Belgique (à au moins cinq reprises)[127], à Lyon et en Bretagne à Eburacum[128], les *cognomina Tettaienus* et *Tettaeus* se trouvant en Italie centrale dans le Picenum[129]. On peut donc considérer *Tettasidia* comme un anthroponyme celtique féminin, ici en rapport avec un affranchi.

À l'Ouest de la Phrygie Parorée, la cité d'Apamée a honoré le primipilaire Iulius Ligus[130], dont le *cognomen* est d'origine celtique[131]. D'après T. Corsten, il pourrait peut-être s'agir du même officier que celui qui apparaît dans une

121 Cité aux lignes 3 et 51 de cet important texte.

122 Par exemple attesté sous la forme *Brennos* en Gaule à Bordeaux (*CIL*, XIII, 677) ou à Auxerre (*CIL*, XIII, 10010).

123 A. Körte, « Kleinasiatische Studien VI », *MDAI* (*Athenische Mitteilungen*), 25, 1900, pp. 443–444, n° 76 = M. Ricl, « *Hosios kai Dikaios. Corpus* », *EA*, 18, 1991, p. 43, n° 95 = R. Merkelbach & J. Stauber, op. cit., p. 391, n° 16/55/01 = *I. Sultan Dağı*, 44.

124 Sur cet anthroponyme attesté à Kavak (province d'Eskişehir) à l'époque impériale, cf. *RECAM*, II, n° 85 ; A. Coşkun, « Intercultural anthroponomy in Hellenistic and Roman Galatia », *Gephyra*, 9, 2012, p. 53 ; id., « *Histoire par les noms* in Ancient Galatia », dans R. Parker (éd.), *Personal Names in Ancient Anatolia*, Oxford University Press, 2013, p. 85. Pour l'attestation de noms commençant par Epa-, voir par exemple X. Delamarre, *Noms de personnes celtiques dans l'épigraphie classique*, Errance, Paris, 2007, p. 96.

125 *CIL*, III, *Suppl.* 13657 = *I. Sultan Dağı*, 74.

126 *I. Priene*, 313.709.

127 Par exemple à Bavay, à Arras, Boulogne-sur-Mer (Gesoriacum) ou à Amiens.

128 *CIL*, VII, 1336.

129 *CIL*, IX, 5076 et 5193. Pour des attestations de Tetto, Tettaro, Tettus, Tetturo, Tetturu ou Tettoserus, cf. X. Delamarre, *Noms de personnes celtiques dans l'épigraphie classique*, p. 180.

130 *IGR*, IV, 786.

131 Pour des anthroponymes débutant par Lig-, cf. X. Delamarre, *Noms de personnes celtiques dans l'épigraphie classique*, p. 117.

pétition des habitants du territoire d'Eumeneia de Phrygie à l'empereur Commode[132]. Plus au Sud en Pisidie, sur le territoire méridional de Takina, au village turc moderne de Sazak (à l'Ouest du lac de Yarışlı), un certain Ligus est honoré en grec avec sa famille[133], en rapport avec le Zeus Héliopolitain de Baalbek (Liban), divinité chargée de veiller à leur sauvegarde, et très prisée par les militaires, dont le sanctuaire se situe aujourd'hui dans la plaine de la Beq'a sur un territoire anciennement lié à la colonie romaine de Berytos. Notons que non loin de la précédente occurrence, dans la vallée du Lysis (Eren Çay) à Gebren, un certain P. Licinnius Ligus laissa une dédicace à Poséidon[134]. Λίγυς υἱὸς Λ̣α̣πρηνοῦ est enfin attesté dans une autre région, à Mehre, au Sud-Est du lac Trogitis (au Nord-Est de l'Isaurie)[135]. Comme nous l'avons précisé dans le chapitre concernant les Thraces et les Lyciens, la Phrygie Parorée intérieure ne nous fait *a priori* connaître aucun anthroponyme galate assuré.

6 L'onomastique latine : quelques remarques

Il n'est pas question ici d'une étude détaillée des anthroponymes d'origine latine, évidemment très nombreux dans la région. La pénétration de l'onomastique latine s'est réalisée en Phrygie Parorée d'abord par l'Ouest (du côté d'Apamée de Phrygie et d'Apollonia de Pisidie) et par le Nord (du côté de Metropolis de Phrygie et de Synnada), c'est-à-dire sur les territoires qui furent intégrés à la province romaine d'Asie, donc y compris jusqu'à Philomelion, à l'Est de l'enclave montagneuse : cela eut lieu à partir du second quart du Ier siècle av. J.-C., surtout après la paix de Dardanos (85 av. J.-C.), à la faveur des guerres mithridatiques. Au Sud-Est de notre zone d'étude, l'annexion du *tractus Orondicus* à l'*ager publicus* lors des campagnes de P. Servilius Vatia Isauricus dans les années 70 av. J.-C.[136] a contribué à l'expansion de l'onomastique latine dans cette région, en débordant sans doute plus au Nord vers la plaine

132 T. Hauken, *Petition and response*, p. 189 ; T. Corsten, « Zu Inschriften aus Kleinasien II », *Gephyra*, 8, 2011, p. 138.

133 G. Labarre, M. Özsait & N. Özsait, *Anatolia Antiqua*, 18, 2010, pp. 74–77, n° 3, à prendre en compte avec les remarques correctives de T. Corsten, *Gephyra*, 8, 2011, pp. 137–138. Le fils du personnage principal se nomme également Ligus, au sein d'un texte qui a de bonnes chances de dater du règne de Septime Sévère.

134 W.M. Ramsay, *Cities and Bishoprics of Phrygia*, Clarendon Press, Oxford, 1895–1897, p. 307, n° 109.

135 *MAMA*, I, 45a.

136 Cicéron, *De lege agraria*, II, 50.

Killanienne. L'autre moment décisif de pénétration de l'onomastique latine en Phrygie Parorée et en Pisidie fut bien sûr à l'époque augustéenne la création de la province de Galatie et d'un réseau de colonies romaines à la tête duquel se trouvait Antioche de Pisidie, un cas justifiant qu'on le traite à part. Les études menées par Olli Salomies montrent que pas moins de 160 gentilices sont attestés à Antioche de Pisidie[137], sachant qu'à titre de comparaison, Athènes en fournit environ 220, et Délos 185; « environ 20 % du nombre total des gentilices attestés en Asie Mineure sont attestés à Antioche », ce qui est considérable; ajoutons également que pour l'Asie Mineure « c'est Antioche de Pisidie qui offre le plus grand nombre de gentilices uniques dans l'Orient romain »[138]. Un rayonnement très fort de la culture, de l'emprise géopolitique et donc de l'onomastique romaine s'effectua en Phrygie Parorée sur la longue durée à partir des cités gréco-romaines évoquées ci-dessus, mais la Pisidie septentrionale, et spécialement Tymbriada, résistèrent longtemps à la pénétration de l'anthroponymie latine, comme l'a remarqué Claude Brixhe. En ces lieux, l'anthroponymie est jusqu'aux IIe–IIIe siècles majoritairement restée louvitophone, avec quelques éléments phrygiens, tout en laissant une part grandissante de noms helléniques de personnes se développer, mais l'onomastique latine resta en net retrait comparativement aux autres. S'il ne s'agit pas d'un acte de résistance, alors il est question de choix culturels particuliers des familles au gré des influences mêlées exercées par les éléments louvitophones/pisidiens, phrygiens et grecs.

L'influence historique et géopolitique romaine est bien sûr illustrée par la présence grandissante d'une onomastique latine au fil du temps. C'est ainsi qu'une dédicace grecque de Philomelion à l'empereur Septime Sévère le nomme Αὔγουστος, alors qu'on aurait plutôt attendu Σεβαστός[139]. Dans cette même cité, on connaît par exemple Ἀκουλία Ἀμμία, dont l'ethnique se rapporte peut-être à Selge si l'on corrige la lecture du texte, fourni sans photographie par l'éditeur[140]. L'onomastique latine semble avoir pénétré assez précocement dans le *tractus Orondicus*, annexé par les Romains dès le premier quart du Ier siècle av. J.-C. : on y trouve ainsi Σιλουανός[141] ou encore Ἰούλιος Μάρκε[λλ]ος[142]. Située entre Antioche de Pisidie et le *tractus Orondicus*, la plaine Killanienne

137 Voir O. Salomies, « Roman names in Pisidian Antioch. Some observations », *Arctos*, 40, 2006, pp. 93–94.

138 Sur cela, voir O. Salomies, « Les gentilices romains en Asie Mineure », p. 39.

139 *MAMA*, VII, 194 = *I. Sultan Dağı*, 38. Les deux formes peuvent alternativement se trouver.

140 *I. Sultan Dağı*, 99 où Lloyd Jonnes lit Σειγης à la deuxième ligne.

141 *MAMA*, VIII, 334.

142 *MAMA*, VIII, 340.

a logiquement connu une « latinisation » de son anthroponymie[143]. À titre de remarque conclusive, terminons par un exemple du rayonnement de la colonie romaine d'Antioche de Pisidie, de certaines familles et donc de son onomastique en Asie Mineure par le prisme de la documentation épigraphique. Il est possible de chercher, avec prudence, des citoyens romains originaires d'Antioche de Pisidie passés ou installés ailleurs. Dans ce cas d'espèce, on cherchera avec prudence des gentilices attestés dans cette cité et accompagnés de la mention de la tribu romaine officielle d'inscription des citoyens (tribu *Sergia*), en prêtant une attention particulière au contexte militaire. À titre d'exemple, on connaît depuis longtemps à Thyatire (Lydie) l'épitaphe acéphale d'un personnage anomyme inscrit dans la tribu *Sergia* qui fut chargé de l'hivernage des légions v^{a} *Macedonica*, vii^{a} *Claudia Pia Fidelis*, iv^{a} *Scythica* et i^{a} *Italica* à l'occasion d'une campagne parthique du iie siècle de notre ère[144] : étant donné que ces quatre légions reviennent à plusieurs reprises dans les inscriptions et la prosopographie de personnes originaires d'Antioche de Pisidie, on peut légitimement se demander si le défunt honoré ne serait pas issu de la colonie.

7 Une onomastique anatolienne marquée et conservatrice : quelques exemples

Face à l'arrivée massive de colons grecs et romains en Phrygie Parorée et en Pisidie à partir de l'époque hellénistique, certaines familles d'origine indigène ont sciemment choisi de conserver une anthroponymie anatolienne, dans la plupart des cas sans doute en rapport avec la structure familiale et la culture qui y prévalait. En voici quelques exemples révélant manifestement une relative endogamie indigène qui nous a paru évocatrice pour la Phrygie Parorée.

Comme nous l'avons évoqué, les inscriptions épichoriques pisidiennes de Tymbriada montrent régulièrement des anthroponymes exclusivement d'origine louvite, mais nous avons souligné la grande importance des stèles à flexion mixte, en adéquation avec la mixité onomastique, pisidienne ou grecque. Venons-en brièvement à la Phrygie Parorée orientale. À Thymbrion/Hadrianopolis, Μειρος était ainsi marié à Νας[145], ce dernier anthroponyme féminin étant

143 Voir par exemple *MAMA*, VIII, 352 = *I. Sultan Dağı*, 507 ; *MAMA*, VIII, 357 = *I. Sultan Dağı*, 512 ; *MAMA*, VIII, 365 = *I. Sultan Dağı*, 553 ; *MAMA*, VIII, 399 = *I. Sultan Dağı*, 567.

144 *TAM*, V, 2, 1143 ; *AE*, 1939, 132 ; *SEG*, 18, 554 et 33, 1033 ; L. Robert, « Documents d'Asie Mineure », *BCH*, 101, 1977, p. 48.

145 *MAMA*, VII, 162 = *I. Sultan Dağı*, 285. Μειρος est en quelque sorte considéré comme « phrygien secondaire » par L. Zgusta, *KPN*, p. 308, § 890.

plutôt d'origine louvite au regard de ses attestations en Pisidie, Isaurie, Cilicie, en plus de celles en Phrygie méridionale et orientale[146]. Dans cette même cité, Αὐρ. Μεννέας Ιμενος[147] a épousé Δουδα[148], plutôt en milieu d'origine culturelle phrygienne. Plus à l'Est, à Tyriaion, Τατεις[149] a élevé une stèle-porte funéraire à Κιδραμουης[150] aux IIe–IIIe siècles de notre ère[151] : dans ce cas l'anthroponyme féminin est plutôt fréquent en Phrygie, alors que le défunt offre un nom de personne assez répandu dans le Taurus. Dans la même cité, Απϖας[152] a érigé une stèle-porte funéraire pour sa femme Τατεις, ce qui témoigne d'un couple portant tous deux des anthroponymes anatoliens fréquents en Phrygie[153]. Plus à l'Est, à Laodikeia Katakekaumene, Τας Παπα rend un hommage funéraire à sa fille Ιωνας[154], alors qu' Ιμαν fils de Δαδης[155] fait de même pour son frère Παπας[156]. En dehors du cercle familial, certains Phrygiens se retrouvent parfois autour d'un culte ancien, comme dans la plaine Killanienne autour de la déesse Angdissis/Angdistis[157]. Cependant, la majorité des inscriptions de Phrygie Parorée montrent une mixité anthroponymique qui illustre la fusion des populations et de leurs cultures.

8 Indigènes, Grecs et Romains

Les exemples de mixité onomastique au sein des familles ou de la nomenclature d'une même personne abondent en Phrygie Parorée et montrent la richesse des échanges culturels dans la région en même temps qu'ils indiquent au moins en partie l'histoire de différents groupes sociaux constitués.

146 L. Zgusta, *KPN*, p. 345, § 1007–2.
147 L. Zgusta, *KPN*, pp. 195–196, § 466–1.
148 J.G.C. Anderson, *JHS*, 18, 1898, p. 119, n° 63 = *I. Sultan Dağı*, 286 ; cf. L. Zgusta, *KPN*, p. 153, § 306–1.
149 L. Zgusta, *KPN*, pp. 497–498, § 1517–5.
150 L. Zgusta, *KPN*, p. 229, § 603–3.
151 *MAMA*, VII, 118 = M. Waelkens, *Die kleinasiatischen Türsteine*, p. 268, n° 693 = *I. Sultan Dağı*, 321 (où le dernier éditeur a omis de mentionner ἀνδρὶ à la fin de la première ligne).
152 L. Zgusta, *KPN*, pp. 71–73, § 66–8.
153 *MAMA*, VII, 160 = M. Waelkens, op. cit., p. 269, n° 695 = *I. Sultan Dağı*, 398.
154 *MAMA*, I, 120. Cf. L. Zgusta, *KPN*, pp. 480–481, § 1493–4 ; p. 206, § 497 (voir aussi *MAMA*, VII, 63).
155 L. Zgusta, *KPN*, pp. 140–141, § 244–5.
156 *MAMA*, I, 147 ; L. Zgusta, *KPN*, pp. 406–408, § 1199–1.
157 *MAMA*, VIII, 396 = *I. Sultan Dağı*, 561. Sur cette divinité, voir L. Robert, *Hellenica*, XIII, p. 108 ; id., *À travers l'Asie Mineure*, pp. 236–240.

Une inscription hellénistique (IIe–Ier siècles av. J.-C.) de Seleukeia Sidera vue par J.R.S. Sterrett en 1885 mais récemment republiée avec une photographie nous fait connaître en partie une famille dans laquelle Tatein (ou Tateis)[158], fille d'Asklépiodôros, a épousé Paion, leurs enfants se nommant Pamménès et Glaukos[159]. On note que l'anthroponyme Paion est particulièrement répandu en Attique, et qu'en Asie Mineure ses attestations se confinent presque exclusivement à la Pamphylie[160], la Pisidie[161] et la Phrygie Parorée[162]. Dans le Nord de la Pisidie à l'époque impériale, une stèle funéraire figurant trois hommes et une femme, qui doit provenir des alentours de Tymbriada, nous donne trois anthroponymes très helléniques (Νέαρχος, Μενέλαος et Κλέανδρος) alors que le seul nom féminin, Ανα, est un *Lallname* indigène[163]. En cette même zone et vers la même époque, un monument analogue nous fait connaître Hermogénès fils d'Attalos, Syrien, lié à Hosia, fille de Mama[164]. Appartenant au même groupe de monuments que les deux derniers cités, une stèle grecque du IIIe siècle de notre ère portant les noms d'A(u)r. Ouidas, A(u)r. Amia et A(u)r. Kaliopè confirme l'acculturation à l'œuvre entre Pisidiens, Grecs et Romains[165].

À Philomelion, les deux frères Ménélaos et Alexandros ainsi qu'une troisième personne honorent leur père Παπιας[166] fils de Κάλλιππος sur une stèle funéraire[167] : il en ressort que les enfants et leur grand-père portent des noms helléniques courants, mais pas le père. Une stèle montre également un couple manifestement composé d'Hadrianus fils de Lucius et de Δα, un anthroponyme féminin indigène bien attesté[168]. Toujours dans la même cité de Philomelion, après 212, Aur. Lucius fils de Lucius et petit-fils de Ménélaos honore sa fille Domnè, fille de Ménémachos et petite-fille de Charidèmos, ainsi qu'une

158 Anthroponyme féminin courant en Phrygie.

159 *WE*, p. 336, n° 469 = P. Iversen, *EA*, 48, 2015, pp. 40–41, n° 34. Plus que l'*alpha* à barre brisée, c'est surtout l'*oméga* suspendu à ses appendices (ligne 1) qui permet de dater l'inscription.

160 Avec quatre occurrences à Sidè, et une à Aspendos vers le IIe siècle av. J.-C. (C. Brixhe, *Le dialecte grec de Pamphylie*, n° 91).

161 *I. Selge*, 32.

162 *MAMA*, IV, 151 (Apollonia de Pisidie).

163 C. Brixhe, *SLP*, pp. 57–58, II n°32 et pl. XXXVI.

164 C. Brixhe, *SLP*, pp. 66–67, II n°37 et pl. XLI.

165 C. Brixhe, *SLP*, pp. 69–71, II n° 41 et pl. XLV.

166 L. Zgusta, *KPN*, pp. 409–410, § 1199–5.

167 J.G.C. Anderson, *JHS*, 18, 1898, p. 112, n° 53 = *I. Sultan Dağı*, 87.

168 *I. Sultan Dağı*, 88 ; L. Zgusta, *KPN*, p. 139, § 242–1.

mère probablement nommée A. Hilara[169] : dans ce cas le milieu culturel paraît gréco-romain, un peu comme lorsqu'à Tyriaion Didymos nomme sa fille Aquilina[170].

Au IIIe siècle sans doute, à Thymbrion/Hadrianopolis, Aur. Eustathis[171] fils d'Iman (anthroponyme courant en Phrygie)[172] a laissé un hommage à son épouse Aur. Kyreia fille de Ménéklès[173], au sein d'un milieu qui semble bien hellénisé au témoignage de l'onomastique. Dans la même cité cependant, on pourra trouver une stèle funéraire nous offrant six anthroponymes (trois personnes et leurs patronymes)[174], dont seulement deux sont grecs et les quatre autres anatoliens, mais si Ménékratès est fils d'Appas, [Ιμ]αν[175] est fils de Dioklès. Sans surprise, on rencontre également en ce lieu des textes funéraires où voisinent anthroponymes helléniques, phrygiens et latins[176]. Aur. Asklépiadès rend en outre un hommage à sa famille, dont les membres portent des noms grecs et anatoliens, Pantaléôn étant par exemple marié avec Da, elle-même fille d'Hermogénès[177]. Aur. Amma[178] fille de Ménandros se distingue quant à elle en rendant hommage à Onèsimos et Epiktètos[179]. Toujours à Hadrianopolis, Aur. Zôtikos fils de Paulinus avait épousé Aurelia Da[180], Aur. Epagathos fils d'Hilarion pour sa part Aur. Apphia fille de Mènodôros[181], Pantaléôn fut l'époux de Dada[182], autant d'exemples qui confirment que souvent les Gréco-Romains fondaient une famille en se mariant avec des femmes d'origine anatolienne, lesquelles donnaient régulièrement un nom anatolien à leurs filles (exemples

---

169 *EJ*, p. 170, n° 163 = *MAMA*, VII, 143 = *I. Sultan Dağı*, 90. J.R.S. Sterrett proposait de lire *Ailara*, ce qui n'est pas très satisfaisant, bien que l'on connaisse l'anthroponyme *Aelaria* à Rome à l'époque paléochrétienne (*ICUR*, III, 7638a).

170 *MAMA*, VII, 117 = *I. Sultan Dağı*, 311.

171 L'anthroponyme *Eustathis* est notamment attesté au IIIe siècle en Mysie (*I. Hadrianoi & Hadrianeia*, 75) et à Olympie (*I. v. Olympia*, 120).

172 Et que l'on pourrait qualifier de « typiquement phrygien » (L. Zgusta, *KPN*, pp. 195–196, § 466–1).

173 *MAMA*, VII, 154 = *I. Sultan Dağı*, 203.

174 *EJ*, p. 175, n° 171 = *MAMA*, VII, 139 = *I. Sultan Dağı*, 204.

175 Restitution proposée, ligne 3.

176 *EJ*, p. 172, n° 167 = *MAMA*, VII, 170 = *I. Sultan Dağı*, 205.

177 *EJ*, p. 173, n° 168 = *MAMA*, VII, 150 = *I. Sultan Dağı*, 209 ; L. Robert, *Noms indigènes*, p. 506, note 4.

178 L. Zgusta, *KPN*, p. 58, § 57–14.

179 J.G.C. Anderson, *JHS*, 18, 1898, p. 116, n° 58 = *I. Sultan Dağı*, 226.

180 *MAMA*, VII, 142 = *I. Sultan Dağı*, 232.

181 *MAMA*, VII, 153 = *I. Sultan Dağı*, 235.

182 *I. Sultan Dağı*, 256.

précédents), voire à leurs fils : les trois fils d'un certain Hermogénès, tous des *Aurelii*, se nomment ainsi Zôtikos, Ménandros et Attas[183]. Ce type de configuration familiale se confirme avec Hermogénès fils de Mnésithéos, marié à Tateis fille d'Attalos, leur fille se nommant Ammia, dans un milieu gréco-phrygien d'Hadrianopolis[184]. Gès fille de Panis[185] avait cependant nommé son fils Teimolaos[186], alors que Tatas[187] avait choisi l'anthroponyme Papylos pour son enfant[188]. Aur. Mnésithéos fils de Papas Kourmas[189] était marié à Basilissa[190].

À Tyriaion, cité dont la mixité socio-culturelle s'est annoncée dès sa fondation autorisée par Eumène II de Pergame au IIe siècle av. J.-C., Aur. Loukis et son épouse Kyriakè ont appelé leur fille du nom anatolien Appè[191], alors qu'Aur. Mennéas Ta fils d'Anenklètos s'est marié à Doda[192], anthroponyme dont la forme est attestée en Lycaonie[193]. Eugenia avait épousé Manosas[194], Manès était fils de Ménékratès[195], Marcus fils de Ménémachos avait épousé Douda[196], Appia était fille de Ménékratès[197]. Plus rarement sans doute, un anthroponyme latin peut être donné par un père d'origine indigène, à l'exemple de Sousou fils de Gourdilos[198] qui nomma sa fille Valentilla[199]. Kaliklès avait appelé ses fils Tas et Gaius[200], alors que Mamas était fils de Ménélaos[201]. Aur. Tas fils de Glyptos

183 *MAMA*, VII, 152 = *I. Sultan Dağı*, 234.
184 *MAMA*, VII, 172 = *I. Sultan Dağı*, 236.
185 Voir L. Zgusta, *KPN*, p. 131, § 202–4 et p. 405, § 1197–1.
186 *MAMA*, VII, 169 = *I. Sultan Dağı*, 245.
187 Il peut s'agir d'un anthroponyme indigène féminin ou masculin dans ce cas (L. Zgusta, *KPN*, p. 504, § 1517–21).
188 *MAMA*, VII, 164 = *I. Sultan Dağı*, 280.
189 Pour Kourmas, cf. L. Zgusta, *KPN*, p. 255, § 736, qui renvoie à une inscription incomplète d'Aspendos en Pamphylie (p. 274, § 830–1).
190 *MAMA*, VII, 151 = *I. Sultan Dağı*, 233.
191 *MAMA*, VII, 124 = *I. Sultan Dağı*, 303. Un anthroponyme banal en Phrygie.
192 *I. Sultan Dağı*, 304.
193 L. Zgusta, *KPN*, p. 150, § 294–1 ; cf. J.G.C. Anderson, *JHS*, 18, 1898, p. 119, n° 64 ; *EJ*, pp. 194–195, n° 202.
194 *I. Sultan Dağı*, 312 ; L. Zgusta, *KPN*, p. 292, § 862–1.
195 *MAMA*, VII, 105 = *I. Sultan Dağı*, 314.
196 *MAMA*, VII, 116 = *I. Sultan Dağı*, 315 ; L. Zgusta, *KPN*, p. 153, § 306–1.
197 *I. Sultan Dağı*, 316.
198 Sousou est assez courant en Phrygie (L. Zgusta, *KPN*, pp. 473–474, § 1463–1), alors que Gourdilos semble être un hapax, mais Gourdos est attesté (L. Zgusta, *KPN*, p. 137, § 231).
199 *I. Sultan Dağı*, 319. Voir photographie.
200 *MAMA*, VII, 115 = *I. Sultan Dağı*, 320.
201 *MAMA*, VII, 106 = *I. Sultan Dağı*, 381.

et Aur. Babis fille de Gaius ont nommé leur fils Mennéas[202] : on pourrait dans certains cas avoir l'impression que des pères gréco-romains ont laissé l'initiative à des mères (souvent non citées) d'origine culturelle locale pour donner des noms aux enfants, lesquels ont par la suite choisi pour leur propre fils un anthroponyme grec d'Anatolie très prisé en Galatie, Phrygie et Pisidie. Témoignage plus rare, les parents d'Aur. Proclus semblent avoir été Cassia et Tatas, Proclus ayant ensuite choisi de nommer son fils Tas[203], sans doute en référence au grand-père de l'enfant.

Plus à l'Est à Laodikeia Katakekaumene, Bassus et Mama eurent comme enfants Aur. Meiros et Mama[204], ce qui illustre assez bien la manière de nommer une descendance au sein d'une famille dont le père portait un anthroponyme latin, et la mère un *Lallname*. Aur. Dodès et Pôlla (sic) ont dédié un autel à leur père Mosis et à leur mère[205] ; Marcus a laissé un monument à sa fille Douda, en compagnie de sa mère, mais cette dernière n'est pas nommément citée[206]. Meiros fils de Quintus prit Gè pour épouse[207] ; Tateis s'est occupée de la stèle de son mari Lucius[208], Lysias fils de Papas s'était marié à Oida[209], de même qu'Hermias fils de Dadès à Ba[210] : dans ces deux derniers cas, on observe que les maris portent un anthroponyme grec, mais que leurs pères étaient sûrement d'origine indigène, à la suite de quoi ils épousèrent manifestement des femmes autochtones. Cette configuration sans doute culturelle et familiale, en tout cas onomastique, est à rapprocher de Das fille de Philoklès qui se maria à Manosas fils d'Agathoklès[211]. Sachant qu'un certain nombre des textes qui précèdent sont à dater du IIIe siècle de notre ère, notamment le dernier évoqué, y eut-il dans certaines familles d'origine indigène une volonté de revenir à une onomastique plus traditionnelle et locale après avoir donné aux enfants des noms helléniques pendant une ou parfois plusieurs générations ? Cela est tout à fait probable et semble se vérifier régulièrement.

Cependant l'hellénisation des anthroponymes est un phénomène profond et incontestable. Toujours à Laodikeia Katakekaumene, Papas et Masa ont

---

202 *MAMA*, VII, 145 = *I. Sultan Dağı*, 394.

203 *MAMA*, VII, 146 = *I. Sultan Dağı*, 395 ; L. Zgusta, *KPN*, pp. 480–481, § 1493–4.

204 *MAMA*, I, 59.

205 *MAMA*, I, 67 ; L. Zgusta, *KPN*, p. 334, § 972–2.

206 *MAMA*, I, 119.

207 *MAMA*, I, 149 ; L. Zgusta, *KPN*, pp. 131–132, § 202–6.

208 *MAMA*, I, 136.

209 *MAMA*, I, 143 ; L. Zgusta, *KPN*, p. 371, § 1076–1.

210 *MAMA*, I, 145 ; L. Zgusta, *KPN*, p. 112, § 131–1.

211 *MAMA*, I, 155.

choisi de nommer leur fils Diomède[212], alors que Iuvenis et Neikomedeia optèrent pour Ἀρίων[213], un anthroponyme grec assez rare, surtout attesté en Laconie et en Messénie. D'une manière évocatrice, une inscription de la même zone nous fait connaître Boula[214] fille de Kléarchos, à qui Kourilè et Diomède sont associés[215]. Ancharèna laissa par exemple aussi une inscription à son époux Alexandros[216].

À l'Ouest de la Phrygie Parorée, à Apamée de Phrygie, certaines familles gréco-anatoliennes paraissent en vue, notamment un épimélète de la cité d'après une inscription[217] qui nous donne Παπίου Δείδα τοῦ Αἰδούχου : l'épimélète Papios (?)[218] est fils de Deidas[219] et petit-fils d'Aidouchos, un anthroponyme attesté à l'époque hellénistique en Crète à Itanos[220], ainsi qu'en Ionie, d'où il parvint possiblement à Apamée par la vallée du Méandre dans ce cas précis. Ἀπφία Παπίου rend par ailleurs hommage à son fils Ἥσυχος, emporiarque portant un anthroponyme bien attesté en Attique depuis l'époque hellénistique et recevant dans ce cas des honneurs funéraires[221]. Aur. Zôsimos a engagé des frais pour un *herôon* à Aur. Synklètikè, pour son épouse Tatia ainsi que pour sa belle-mère Αὐρ. Λαυια Σκύμνου[222] : cela assure que la belle-famille en question était en bonne partie d'origine anatolienne, en raison des deux anthroponymes féminins en question ; Tatia est courant, alors que la lecture de Λαυια paraît mal assurée[223]. Toujours à Apamée, Marcus, originaire de Seleukeia (Sidera problement) a épousé Tateia[224], comme Marcus Aure-

212 *MAMA*, I, 124 ; L. Zgusta, *KPN*, p. 300, § 875–1.

213 *MAMA*, I, 127.

214 L. Zgusta, *KPN*, p. 126, § 181–3 pose la question de la nature du rapprochement entre Boula et *boulè*, en évoquant déjà un anthroponyme grec pour ce dernier mot (*MAMA*, VII, 431 dans le Sud de la Galatie, à Serefli), ou l'hellénisation d'un nom indigène de personne.

215 *MAMA*, I, 140.

216 *MAMA*, I, 141.

217 *IGR*, IV, 790.

218 Cf. L. Zgusta, *KPN*, p. 410, § 1199–6. *Papios* est bien attesté comme nom indigène (ici avec une mère qui porte un anthroponme indigène pour le contexte de l'inscription), mais montre également l'apparence d'un nom dérivé du latin *Papius*.

219 L. Zgusta, *KPN*, p. 148, § 282–4.

220 *IC*, III, 4, 9.

221 *IGR*, IV, 796.

222 *CIG*, 3963.

223 On pourrait éventuellement rapprocher cet anthroponyme de Λαουας lu sur un autel de Galatie dans la région de Çardak (J.G.C. Anderson, « Exploration in Galatia cis Halym », *JHS*, 19, 1899, pp. 79–80, n° 43 ; L. Zgusta, *KPN*, p. 268, § 793–1).

224 *MAMA*, VI, 197.

lius Ba[---] une certaine Apphia[225]; Aur. Tata a épousé Attalos, ce qu'indique un texte qui mentionne également Aur. Apphianos[226], comme Aur. Tatia fille d'Artémôn devint la femme de Philippos, agoranome du IIIe siècle de notre ère[227], de même qu'Aur. Aphia Askla fille de Dion épousa Zôtikos fils de Démétrios[228]. Il apparaît donc clairement que les Gréco-Romains d'Apamée prenaient fréquemment des Phrygiennes pour épouses. Certaines de ces familles d'origines culturelles mixtes appartenaient aux milieux des notables de la cité. Dans l'état actuel de la documentation disponible, on note *a priori* l'absence d'anthroponymes pisidiens dans les inscriptions la cité, et si l'on en trouve à l'avenir, ces cas seront des raretés.

Au Nord de la Phrygie Parorée, à Synnada, Ammia fille d'Epiktètos, Telmessienne et Synnadienne, a érigé un ensemble monumental[229]. Nana épousa pour sa part Klearchos, leurs enfants se nommant Zôtikos, Glykon et Appas[230] : dans ce cas, la mère qui porte un *Lallname* indigène a vécu avec quelqu'un qui portait un anthroponyme grec classique ; si l'on se fie au texte épigraphique, leurs deux premiers enfants furent nommés « à la grecque », le troisième montrant un anthroponyme typique de la Phrygie à l'époque impériale romaine.

Quelques remarques conclusives

Au début de l'époque byzantine, qui vit probablement l'extinction de certaines langues anatoliennes, les inscriptions continuent de nous livrer les preuves d'une mixité culturelle et sociale ainsi que la persistance de certains anthroponymes indigènes très anciens. À Tyriaion par exemple, Ιετωτηλια[231] honore Maximus fils d'Hermogénès, mais dans le contexte laudatif apparaît également Papas fils d'Attas[232]. Une stèle chrétienne issue de la même localité nous fait connaître Aur. Anenklètos[233] et Miros qui honorent leur mère

225 *MAMA*, VI, 206.
226 *MAMA*, VI, 213.
227 *MAMA*, VI, 215.
228 *MAMA*, VI, 228.
229 *MAMA*, IV, 85.
230 *MAMA*, IV, 85a.
231 Cet anthroponyme semble être un hapax ; on trouve peut-être Ιετω à Cos au IIIe siècle av. J.-C. (*I. Cos*, 369).
232 R. Merkelbach & J. Stauber, op. cit., p. 401, n° 16/59/01 = *I. Sultan Dağı*, 325.
233 Ἀνένκλητος est un anthroponyme rare, qui paraît seulement attesté à l'époque impériale à Smyrne (*I. Smyrna*, 299 et 763), à Eumeneia (T. Drew-Bear, *Nouvelles inscriptions de Phrygie*, p. 80, n° 13 ; *SEG*, 28, 1132), à Akmoneia (*SEG*, 40, 1195) et à Chypre (*SEG*, 39, 1522).

Πριειυς[234]. On y découvre un peu plus tôt (IIe siècle ?) une dédicace à Zeus réalisée par Ῥοῦφος Αββικρου[235] : Rufus doit probablement être le fils d'*Abbikras*, car la forme proche Αββικου est attestée (également au génitif, donc) à Bağlıca, à une soixantaine de kilomètres au Nord du Sultan Dağ[236]. Dans la plaine Killanienne, à Şarkikaraağaç, Μανια Τουημιος a laissé sur une architrave une dédicace à Hermogénès fils d'Hermogénès[237], ce qui paraît témoigner de la rencontre de deux familles, l'une d'origine indigène, l'autre d'origine hellénique ; notons que si l'anthroponyme féminin Μανια est largement attesté par nos sources[238], Τουημιος (ici au génitif) semble être un hapax, à rapprocher des anthroponymes d'origine louvite Τουης[239] et Τουησιανος[240]. Pour conclure avec ces quelques exemples à mon sens éclairants, la mixité culturelle de la Phrygie Parorée pourrait être illustrée par la nomenclature d'Αὐρηλία Απφη Αὐξάνοντος, laquelle portait à Philomelion un gentilice impérial romain, un anthroponyme anatolien courant en Phrygie, et un patronyme grec d'Anatolie[241].

La fréquente absence de datation ainsi que la récurrence des anthroponymes les plus courants ne permettent hélas pas de contribuer très efficacement à une étude chronologique et spatialisée du peuplement de la Phrygie Parorée. Les noms rares sont en revanche précieux pour ce type d'enquête. La prudence s'impose, mais nos connaissances historiques de l'Asie Mineure ayant progressé depuis le XIXe siècle, il est maintenant possible de confirmer ce que nous savions des grands traits de ce peuplement, en y ajoutant des précisions. Des éléments originaires de Thessalie, de Béotie et d'Illyrie sont par exemple décelables dans l'histoire de la Phrygie Parorée, même s'ils passèrent auparavant par l'Ionie ou une autre région littorale par le biais de la colonisation macédonienne. Dans une perspective de sociologie culturelle, l'anthroponymie autorise en revanche des remarques plus précises concernant l'histoire et la structure des familles, d'après les milieux qui ont laissé une trace documentaire par des inscriptions gravées, un acte devenu relativement commun dans la cadre des cités gréco-romaines, et auquel de nombreux indi-

234 J.G.C. Anderson, *JHS*, 18, 1898, p. 125, n° 84 = *I. Sultan Dağı*, 327 (où l'éditeur du corpus a oublié le second *nu* pour Ἀνένκλητος) ; L. Zgusta, *KPN*, p. 441, § 1305–8.

235 *I. Sultan Dağı*, 379.

236 *MAMA*, I, 414 ; L. Zgusta, *KPN*, p. 45, § 7–2.

237 *MAMA*, VIII, 358 = *I. Sultan Dağı*, 513.

238 L. Zgusta, *KPN*, pp. 293–294, § 865–1. Anthroponyme considéré comme indigène, mais qui par ailleurs peut « sonner grec ».

239 L. Zgusta, *KPN*, p. 520, § 1585–4, bien attesté en Pisidie, Pamphylie, Lycaonie et Cilicie.

240 L. Zgusta, *KPN*, p. 520, § 1585–5, attesté en Pamphylie et Pisidie.

241 *I. Sultan Dağı*, 102.

gènes ont souscrit, lorsque leurs moyens financiers le leur permettaient, c'est-à-dire surtout aux IIe et IIIe siècles de notre ère. L'hellénisation d'ensemble de l'onomastique ne surprend pas, mais on découvre aussi des signes évidents de résistance socio-culturelle, consciente ou non, soit lorsque les mariages se font visiblement entre indigènes, avec des noms d'enfants indigènes, soit lorsqu'on perçoit un retour à des noms indigènes après une mode hellénisante dans la famille sur une ou plusieurs générations, cette dernière attitude étant peut-être plus sensible au IIIe siècle de notre ère.

Les données onomastiques et prosopographiques concordent clairement sur un point précis dans tous les lieux étudiés en Phrygie Parorée : les colons gréco-romains prenaient femmes indigènes sur place ; *a contrario*, les exemples de femmes à l'anthroponymie gréco-romaine se mariant avec des hommes portant un nom indigène sont très rares dans les inscriptions. D'un point de vue colonial, il s'agit d'une forme patente de prédation et de domination sociale. Cependant, la mixité socio-culturelle semble s'être s'accélérée au fil du temps entre indigènes et Gréco-Romains, en dépit de quelques résistances familiales ou locales, par exemple en Pisidie septentrionale, sur le territoire de Tymbriada. Une mixité phrygo-pisidienne existait sans doute déjà depuis d'assez hautes époques avant l'arrivée des colons gréco-romains, comme l'inscription de Kurusarı en pidgin anatolien semble le laisser deviner[242]. Y eut-il un renforcement des rapprochements entre Phrygiens et Pisidiens depuis l'époque hellénistique, lorsque les colons gréco-macédoniens s'imposèrent dans la région ? Cela n'est pas exclu.

242 G. Labarre, M. Özsait, İ. Güceren & Ö. Çomak, *EA*, 48, 2015, pp. 101–102, n° 8.

Conclusion

Les hüyüks localisés en Phrygie Parorée intérieure sont un témoignage de sédentarisation et d'organisation sociale remontant environ au IIIe millénaire avant notre ère (Bronze Ancien) qu'il faut mettre en rapport avec un des plus anciens sites d'agglomération urbaine attestés dans la plaine adjacente de Konya, à un peu plus d'une centaine de kilomètres au Sud-Est : Çatal Hüyük, centre très actif dès les VIIe et VIe millénaires. Les populations d'agriculteurs sédentaires observables dans notre région, le « district des lacs », se sont également nourries d'échanges culturels et commerciaux alimentés par des populations nomades ou semi-nomades qui ont régulièrement afflué vers ce centre anatolien depuis l'époque néolithique, spécialement à l'occasion des transhumances qui se déroulaient chaque année, environ de mai à octobre. Les bonnes conditions édaphiques et hydrographiques de la région offrirent des conditions favorables au développement de sociétés devenues relativement prospères et qui s'organisèrent en partie autour de grands sanctuaires qui devinrent d'importants lieux d'échanges de toute sorte. La venue de populations louvites au IIIe millénaire marqua l'Histoire de la région pendant longtemps, et l'un des centres politiques les plus influents au IIe millénaire semble avoir été Tolca Hüyük près de l'angle Nord-Est du lac de Beyşehir, que certains historiens spécialistes des hautes périodes aimeraient sans doute mettre en relation avec l'État Arzawa de Kuwaliya, dont on ne connaît pas vraiment les contours. L'absence de sources écrites précises ne masque pas l'intérêt que l'on peut porter à la question de la domination et de l'organisation d'une région taurique géographiquement compartimentée, par un État puissant ou par plusieurs principautés. Le problème se posa vraisemblablement avec acuité lors de l'expansion phrygienne à partir du Xe siècle avant notre ère, laquelle dut conduire à un partage de la région des lacs entre louvitophones et phrygophones que l'on constate encore bien aux époques hellénistique et impériale romaine.

Les hautes plaines cultivables d'Apollonia de Pisidie, d'Antioche de Pisidie, de l'espace Killanien et du *tractus Orondicus* (pour utiliser des toponymes tardifs mais identifiables) se distinguent nettement de l'ensemble taurique méridional très escarpé et appelé Pisidie, où se réfugièrent sans doute certaines populations louvitophones suite à l'avancée des Phrygiens dans cette région de l'Anatolie. La culture phrygienne semble avoir influencé les populations pisidiennes, au moins en partie, à ce que l'on entrevoit des cultes et de l'anthroponymie, mais les rois phrygiens n'entreprirent manifestement pas de soumettre une région de « montagne refuge » aussi difficile d'accès, pas plus

© KONINKLIJKE BRILL NV, LEIDEN, 2017 | DOI: 10.1163/9789004337404_017

que les rois lydiens, dont la culture ne laissa apparemment que peu de vestiges, en raison d'une influence politique exercée sur une trop courte durée, et peut-être avec des moyens économiques et militaires relativement limités. Les choses changèrent en partie avec l'irruption géopolitique des grands rois perses achéménides au VIe siècle av. J.-C., parce que c'était cette fois un État de nature impériale qui prenait en main l'Anatolie centrale comme nouvelle zone d'influence, dans le prolongement occidental du grand plateau anatolien. Sardes fut choisie en Lydie comme capitale achéménide régionale anatolienne, d'un part car il s'agissait de l'ancienne capitale des Mermnades défaits en 546 av. J.-C., d'autre part en raison d'une situation stratégique assez favorable, à la fois continentale et proche du monde égéen particulièrement actif depuis le IIe millénaire. Après les principautés de cette dernière époque que l'on devine dans le « district des lacs », particulièrement autour du lac de Beyşehir, le premier jalon témoin d'une volonté politique d'étatisation de la région par une puissance extérieure fut probablement l'installation d'une résidence royale achéménide à Kelainai, dans la Haute vallée du Méandre, c'est-à-dire en un nœud de communications terrestres (et fluviales) stratégique pour toute l'Anatolie occidentale, d'un point de vue militaire comme économique et commercial. La défaite de Darius III face aux armées gréco-macédoniennes d'Alexandre au IVe siècle av. J.-C. fut décisive pour l'histoire de l'étatisation de la région, parce que les Grecs assumèrent à partir de ce moment, bien que dans les circonstances chaotiques des guerres hellénistiques, le choix essentiel d'une conquête et d'une domination politique de nature continentale très différente de leurs anciennes ambitions égéennes et maritimes depuis le IIe millénaire. Pour cette raison, Antigone le Borgne pris le relais des rois perses en installant son éphémère capitale à Kelainai, jusqu'à sa défaite régionale à Ipsos en 301 avant notre ère, qui advint cependant après une tentative de soumission de la Pisidie par les Macédoniens, spécialement à l'occasion de la campagne militaire de 319. La cité de Dokimeion fut créée au Nord du Sultan Dağ vers cette époque, mais la domination d'un même État sur les populations de Phrygie Parorée et de Pisidie s'annonçait difficile, et elle fut longue à advenir. Dans une optique de géographie historique et de géopolitique régionale, en voici *in fine* les principales étapes suivantes à conserver à l'esprit.

Suite à la défaite d'Antigone le Borgne en 301, les Séleucides créèrent une sorte de ceinture de cités hellénistiques adossées aux montagnes qui contribua au nom même de Phrygie Parorée, parmi lesquelles on compte surtout Apamée de Phrygie, Apollonia de Pisidie, Antioche de Pisidie, Lysias et Philomelion, ainsi que Laodikeia Katakekaumene, cependant nettement plus à l'Est pour cette dernière. Afin d'affirmer et de conserver ses prérogatives, l'État séleucide

s'appuyait d'une part sur des colons militaires attachés à la terre comme au métier des armes, d'autre part sur des dynastes (tels que Philomelos et Lysias) ou des hauts fonctionnaires tels que Zeuxis sous Antiochos III. Le centre de gravité de l'Asie Mineure se trouvait ainsi maillé de fondations civiques capables de structurer l'économie, d'exploiter la terre et ses revenus, de garantir une surveillance partielle des routes sur un axe Est-Ouest inspiré par la permanence de la très ancienne « common road » reliant l'Ionie à la Cilicie et à la Syrie. L'espace taurique pisidien plus au Sud se trouvait en outre circonscrit par un chapelet de cités grecques situées sur ses marges septentrionales, elles-mêmes reliées à la Pamphylie par d'importants jalons comme Cremna, mais plusieurs jours de marche étaient encore nécessaires entre chaque colonie séleucide, souvent deux ou trois, à raison d'environ 40 km par jour en moyenne. Au début du IIe siècle av. J.-C., l'intervention politico-militaire de la République romaine et du royaume de Pergame chassa l'autorité séleucide de Phrygie Parorée écrasée par la défaite de Magnésie du Sipyle et les clauses du traité d'Apamée, à la suite de quoi les rois attalides renforcèrent le dispositif colonial à Apollonia de Pisidie, à Antioche de Pisidie, à Eumeneia de Phrygie mais aussi en créant sans doute la cité de Neapolis de Phrygie, en plus de celle de Tyriaion à l'Est du Sultan Dağ, notamment par l'installation de colons thraces et lyciens pour d'eux d'entre elles, face aux Galates. Le maillage des cités grecques coloniales se resserrait donc un peu plus, tout en se renforçant en Phrygie Parorée, au profit du contrôle étatique pergaménien. L'annexion de ce royaume par Rome en 133 av. J.-C., au moment où Rome connaissait d'ailleurs en Italie une profonde crise sociale et agraire (époque des Gracques), ouvrit en Anatolie une période de flottement : alors que la province romaine d'Asie était créée, les guerres civiles romaines se poursuivirent aussi dans la région, notamment en raison de l'appétit démesuré des *imperatores* et des *negotiatores* romains, face auxquels le roi du Pont Mithridate VI Eupatôr se dressa au Ier siècle av J.-C. en s'appuyant sur de nombreuses cités grecques, mais l'habileté et la duplicité de la diplomatie romaine, ainsi que des armées aguerries, prévalurent sur les ambitions du soulèvement. En 85 av. J.-C. à la paix de Dardanos, la Phrygie Parorée intérieure se trouva encerclée par la province romaine d'Asie incluant Apollonia de Pisidie et Philomelion, et son destin comme suspendu aux initiatives de Rome. La suite ne se fit guère attendre, car la campagne militaire, héritière de celle de Cn. Manlius Vulso (189 av. J.-C.), menée par P. Servilius Vatia Isauricus (consul de 79 av. J.-C.) contre l'Isaurie jusqu'à l'annexion romaine du *tractus Orondicus*, réduisit essentiellement l'espace résiduel autonome de la Phrygie Parorée intérieure aux territoires de la plaine d'Antioche de Pisidie et de la plaine Killanienne. Face aux difficultés occasionnées par une Phrygie-Pisidie qui semblait indomptable, particulièrement pour ce qui concernait les territoires d'Antioche de

Pisidie et de Tymbriada, la République agonisante choisit l'option provisoire de laisser administrer cette région plutôt rebelle par des rois-clients de Rome qui furent surtout jusqu'à 25 av. J.-C. les monarques de Galatie Deiotaros Ier, Deiotaros II puis Amyntas, lesquels eurent aussi officiellement autorité sur la Pisidie et jusqu'au golfe de Pamphylie. Les Romains et spécifiquement les hauts fonctionnaires de la province d'Asie n'en continuaient pas moins leurs intrigues et leurs manœuvres, comme le prouve l'ambassade de Prostanna auprès d'eux déjà à la fin du IIe siècle avant notre ère. Rome poursuivait son travail de sape sur la région, et c'est cette même puissance qui encouragea manifestement au Ier siècle av. J.-C. Apollonia de Pisidie à obtenir des portions territoriales que la vieille cité pisidienne de Tymbriada détenait en Phrygie Parorée intérieure depuis des siècles : l'ancien Gelendost Hüyük daté du Bronze Ancien confirme à mon sens l'emprise ancestrale de Tymbriada sur les rives orientales des lacs Hoyran/Eğirdir, et de ce fait le territoire de la cité constituait un saillant divisant en deux la Phrygie Parorée intérieure colonisée au IIIe siècle av. J.-C. par les Gréco-Macédoniens d'Apollonia de Pisidie à l'Ouest, et d'Antioche de Pisidie à l'Est. La confiscation des trois portions territoriales en question (la Tête de Serpent, l'*Aulôn* et le pays d'Ouramma)[1] soldait en quelque sorte une vieille histoire locale qui remontait à la domination louvite du IIe millénaire avant notre ère. Le territoire de Tymbriada se rétracta par la force des choses vers le Sud de la Phrygie Parorée et sa profondeur taurique pisidienne. Sur ce point, il importe de corréler la pression septentrionale croissante des colons macédoniens aux IIIe–IIe siècles avant notre ère avec l'expansion des Pisidiens vers le Sud (jusqu'à la Pamphylie et la Lycie) et vers l'Ouest du Taurus (jusqu'à la Carie et le plateau de Tabai). Aussi la volonté culturelle et identitaire de transcrire la langue pisidienne orale en la fixant sur pierre avec un alphabet grec est-elle en quelque sorte née d'une situation géopolitique où les montagnes de Pisidie se trouvèrent prises dans un « étau hellénique », entre la plaine de Pamphylie et la Phrygie Parorée.

La phase ultérieure d'étatisation et de colonisation gréco-romaine de la Phrygie-Pisidie fut plutôt impressionnante. Le roi-client de Rome Amyntas de Galatie administrait un gigantesque assemblage de territoires qui prenait en écharpe tout le cœur de l'Anatolie, de la Paphlagonie à la Pamphylie, ayant donc sous sa coupe les Pisidiens et d'autres louvitophones, tout comme les Phrygiens. L'alliance des Pisidiens et des Galates telle qu'elle avait eu lieu contre Pergame dans les années 160 av. J.-C. n'était plus de saison, et Amyntas s'était en tant que fidèle serviteur de Rome lancé dans une ambitieuse

1 *WE*, p. 377, n° 548.

et impitoyable campagne militaire en Phrygie-Pisidie[2], contre les Homonadenses en Isaurie, lesquels finirent par le tuer en 25 avant notre ère, dans des circonstances peu claires. Le fait est que cette même année, des plans précis semblent avoir été préparés par des conseillers d'Auguste très affûtés, parmi lesquels Agrippa et M. Lollius, en vue d'annexer la Galatie devenue province romaine, en même temps qu'y était créée la colonie romaine d'Antioche de Pisidie. Cette cité fut d'emblée une tête de pont au sens militaire et politique, et elle joua un rôle moteur dans la formation d'autres colonies romaines au cœur des vallées de Pisidie à Cremna (**cartes 1 et 3**), Comama ou Parlais pour la région qui nous concerne, rayonnant même jusqu'à Lystra en Lycaonie sur ce point. Cette fois, le pouvoir romain devenu impérial était décidé à parachever l'intégration politique forcée et conjointe de la Phrygie Parorée et de toute la Pisidie. On y mettrait les grands moyens si nécessaire, et il semble que ce fût fait par la construction de la *Via Sébastè* qui désenclavait toute la Phrygie Parorée intérieure selon un arc qui reliait les fondations coloniales hellénistiques les plus stratégiques (Apollonia de Pisidie, Antioche de Pisidie, Neapolis de Phrygie), avec un prolongement jusqu'à Ikonion à l'Est et jusqu'à la plaine de Pamphylie par le tracé occidental. L'essentiel de la *Via Sébastè* étant grâce aux milliaires de Cornutus Aquila (légat de Galatie) datable de 6 av. J.-C., certains historiens pensaient qu'elle fut élaborée après l'importante campagne de P. Sulpicius Quirinius contre les Homonadenses, mais dans le contexte connu, on a plutôt la conviction que cette route fut construite avant cette guerre en préparation, comme les armées et le pouvoir de Rome le firent ensuite en Orient à plusieurs reprises pour des campagnes parthiques planifiées. Or en effet, P. Sulpicius Quirinius devint gouverneur de Galatie vers 5–3 av. J.-C.[3], date très probable de la campagne contre les Homonadenses (4–3 av. J.-C. d'après R. Syme)[4], qui pillaient la région à partir de leurs bases situées aux confins de la Pisidie et de l'Isaurie[5], entre la ville moderne de Seydişehir et le lac Trogitis (Suğla). Le fameux témoignage de Strabon (XII, 6, 5) est très dense : le géographe nous raconte de Quirinius vint à bout des Homonadenses en les affamant, c'est-à-dire sans doute en les encerclant et en les assiégeant longuement, en ayant soin de tenir routes et passes de cette partie du Taurus, avant de capturer quatre mille d'entre eux afin de les séden-

2 Strabon, XII, 6, 4. Amyntas s'était assuré du contrôle d'Antioche de Pisidie et d'Apollonia de Pisidie.

3 E. Dąbrowa, *The Governors of Roman Syria from Augustus to Septimius Severus*, pp. 27–30 et p. 139, notes 159–160.

4 Voir R. Syme, *Anatolica*, pp. 257–269 ; B. Levick, *RCSAM*, pp. 203–214.

5 Voir Strabon, XII, 6, 5.

tariser dans les cités voisines. Strabon ne cache cependant pas que Quirinius ordonna un massacre au nom de l'État romain. Les généraux et fonctionnaires romains accrédités pour ce type de missions répressives se sentaient d'une part légitimes dans leur action, d'autre part héritiers des grands commandements d'Orient jadis détenus par les Scipions, M. Antonius, P. Servilius Vatia Isauricus, Lucullus ou Pompée. Le géographe décrit au passage la région peuplée par les Homonadenses comme une plaine fertile d'où rayonnaient des vallées longilignes pour lesquelles il utilise le terme *aulôn*, ajoutant qu'ils vivaient dans des grottes, et surtout que les montagnes constituaient les murs de leur contrée. Strabon présente les Homonadenses en reconnaissant implicitement le caractère primitif de leur mode de vie. La mention des grottes comme habitat peut surprendre, dans une zone réputée pour avoir accueilli les premières formes de « civilisation urbaine » (il est vrai plutôt dans la grande plaine voisine de Konya, pour Çatal Hüyük). Cependant les hüyüks actifs attestés dans la plaine d'Antioche de Pisidie et autour du lac de Beyşehir aux IIIe–IIe millénaires dans la région vont dans le sens de ce qui précède. Il est possible qu'une forte pression démographique au sein des Homonadenses (Pisidiens et Isauriens) ait poussé ces derniers à occuper des grottes en plus des sites urbains de leurs vallées[6]. De fait, la génération augustéenne responsable de cette répression était fière d'avoir soumis la Pisidie. Le *consilium principis* qui comptait à cette époque des personnes telles que Mécène, C. et L. César, en s'appuyant sur les généraux en vue qu'étaient P. Quinctilius Varus ou P. Sulpicius Quirinius, avait œuvré en ce sens. C'est pourquoi les *Res gestae diui Augusti* (28) mentionnent ouvertement les colonies de Pisidie dans une énumération de type triomphal, parce que la colonisation romaine était clairement perçue comme un complément et une exploitation de la victoire militaire acquise, ce qu'expliquent sans complexe les textes des *agrimensores*. On comprend dès lors mieux l'affichage des *Res gestae diui Augusti* gravées en latin à Antioche de Pisidie et en grec à Apollonia de Pisidie, bien que cette dernière ne fût pas officiellement colonie romaine. À Antioche de Pisidie, une véritable théâtralisation du pouvoir impérial prenait place sur l'*Augusta platea* et la *Tiberia platea*, dans une zone urbaine qui accueillait deux temples taillés dans le roc (sûrement un temple d'Auguste et de Rome, et un autre de Jupiter Optimus Maximus, légèrement plus au Nord), mais aussi des propylées figurant des captifs agenouillés dans l'attente de l'éventuelle *clementia* impériale[7]. Depuis la

6 Le témoignage de Dion de Pruse (*Discours*, 35, 14) encore au IIe siècle de notre ère confirme cette idée.

7 D.M. Robinson, « Roman sculptures from Colonia Caesarea (Pisidian Antioch) », *The Art*

fouille de l'Université du Michigan en 1924, on peut considérer que les barbares représentés sur ce dernier monument étaient par analogie régionale les Homonadenses, jugés comme des ennemis de l'ordre romain. L'attestation d'une préfecture duumvirale de P. Sulpicius Quirinius pour le grand notable d'Antioche de Pisidie C. Caristanius Fronto Caesianus Iullus[8], alors que Quirinius accompagna C. César en personne en Arménie[9], montre assurément que la colonie augustéenne joua un rôle de premier plan dans la guerre contre les Homonadenses. Cette campagne punitive qui se voulait exemplaire[10] fut peut-être, outre la guerre augustéenne précédente contre les Astures et les Cantabres, le premier exemple de préparatifs militaires d'envergure du nouvel État impérial promu par Octave-Auguste, parce que l'échelle des ambitions romaines avait changé, et que des stratèges avisés expliquèrent au prince que la clé de la domination géopolitique de l'Orient méditerranéen reposait sur une soumission raisonnée et structurée des populations post-louvites de toutes les régions méridionales du Taurus, de la Pisidie à la Cilicie. C'est ce qui fut réalisé.

Face aux difficultés topographiques et à une adversité politique et culturelle, les Grecs puis les Romains avaient donc opté pour une stratégie d'encerclement de la Pisidie, avant d'entrer en profondeur dans les vallées les plus rétives. À part autour d'un noyau limité de colons crétois à Cremna, Crétopolis et Keraia, cela ne s'était d'abord pas réalisé vraiment à l'époque hellénistique et auparavant parce que les territoires montagneux sont propices aux combats asymétriques de type « guérilla » entre des communautés indigènes, qui connaissent parfaitement leurs espaces, et des armées étatiques qui peuvent ne pas être très motivées, en l'absence de butin envisageable dans des régions économiquement pauvres et peu urbanisées. Les vallées pisidiennes sauvages n'avaient initialement pas été investies par les puissances étatiques, parce que les risques militaires d'embuscades étaient évidents, et parce que les forteresses adverses se trouvaient régulièrement être imprenables sans un long siège et une imposante comme onéreuse logistique. Au surplus, il n'existait en Pisidie centrale pas de véritables intérêts commerciaux, ni au titre de la production (à part peut-être pour le bois et le petit bétail), ni pour des débouchés en rai-

Bulletin, 9/1, 1926, fig. 31, 41–42 ; pour la thématique actiaque, voir fig. 43–45, 47–48 (proues de navires) dans cet article.

8 *ILS*, 9502 et 9503.

9 Tacite, *Annales*, III, 48.

10 Et à propos de laquelle il n'était pas bien venu d'évoquer « the advance of civilization in Pisidia » (B. Levick, *RCSAM*, p. 214) lorsqu'on sait que la région concernée fournit *a priori* les premiers exemples planétaires de civilisation urbaine.

son de la difficulté des communications terrestres et de l'absence initiale de populations urbaines aisées. La domination du kernel de la Pisidie dépourvue de grandes terres arables et de places commerciales n'était pas non plus prometteuse pour un État d'un point de vue fiscal. Ces éléments confirment donc que Rome mobilisa de grands moyens militaires, financiers et humains pour des motifs essentiellement d'ordre géopolitique.

À l'issue de la colonisation gréco-romaine, hellénistique et impériale, le maillage constitué par le réseau urbain ainsi créé était le suivant pour la Phrygie Parorée, en jours de marche: Antioche de Pisidie-Neapolis (1); Neapolis-Mistea (1); Mistea-Pappa (1); Antioche de Pisidie-Apollonia de Pisidie (2); Apollonia de Pisidie-Apamée de Phrygie (1); Antioche de Pisidie-Philomelion (1); Antioche de Pisidie-Lysias (1); Antioche de Pisidie-Tymbriada (2); Mistea-Hadrianopolis (2); Hadrianopolis-Philomelion (1); Hadrianopolis-Tyriaion (1); Tyriaion-Laodikeia Katakekaumene (1); Laodikeia Katakekaumene-Ikonion (1). Le maillage résultant le plus souvent des créations coloniales hellénistiques et romaines impliquait un réseau urbain reliant entre elles souvent les cités par une journée de marche, condition par exemple remplie plus au Sud, entre Sagalassos et Cremna[11]. La région avait donc bien changé, s'était couverte de cités gréco-romaines bien reliées qui n'avaient rien à envier à des communautés civiques littorales de l'Anatolie, mais cela advint au prix d'une militarisation massive de la région, car même si les vétérans lotis étaient démobilisés, ils n'en conservaient pas moins une mentalité militaire et coloniale d'un type plutôt dominateur, surtout face aux indigènes spoliés de leurs terres. Au surplus, les États hellénistiques puis l'empire romain surent exploiter les traditions militaires locales afin de régulièrement recruter dans la région les effectifs qui leur étaient utiles, les colonies romaines ayant en outre fourni sur la durée un vivier de citoyens romains pour leurs légions, en plus d'auxiliaires indigènes, grecs ou romains très investis dans les ailes de cavalerie, problablement en raison de traditions régionales anciennes. En conséquence, les populations de la région furent par définition impliquées dans toutes les grandes guerres de l'époque impériale, sur le Danube aussi bien qu'en Orient. Pour paraphraser une inscription honorant le centurion régionnaire Aurelius Dionysios à Antioche de Pisidie[12], «paix en Mygdonie» pourrait se concevoir comme un crédo de propagande renvoyant implicitement à l'idéologie augustéenne des fondements de l'Empire. Cela prêterait à sourire dans cette région de forte colonisation

11 Strabon, XII, 6, 5. Voir **cartes 1 et 3**.

12 *EJ*, pp. 121–122, n° 92–93; W.M. Calder, *JRS*, 2, 1912, pp. 80–84, n° 1; R. Merkelbach & J. Stauber, op. cit., p. 403, n° 16/61/01.

militaire sur la longue durée, si les populations phrygiennes et pisidiennes n'en avaient pas subi les conséquences.

Tout ne fut certes pas imposé par la force brutale. Si l'on excepte la confiscation coloniale des terres des indigènes phrygiens et pisidiens par le droit subjectif de conquête, l'approche des phénomènes culturels a heureusement autre chose à offrir. Il en va ainsi de ce que l'on nomme « l'hellénisation », un phénomène culturel qui fut progressif. L'adoption d'un modèle ou de pratiques culturelles est en effet laissée au libre-arbitre des individus et aux choix des familles. Les coutumes grecques liées à la vie en cité, aux festivités, aux cultes, à la langue, à l'alphabet, à l'anthroponymie ou au vêtement ont commencé à séduire les Pisidiens du Sud dès le VIIe siècle environ, grâce aux contacts avec les populations hétéroclites de la plaine pamphylienne, les nouvelles habitudes remontant doucement les vallées du Kestros et de l'Eurymédon, notamment à la faveur d'échanges commerciaux. L'époque classique vit quelques aventuriers grecs passer en Phrygie Parorée, dont Xénophon et ses mercenaires, mais ce sont encore des militaires gréco-macédoniens qui imposèrent de nouveaux contacts au IVe siècle av. J.-C. dans le sillage des armées d'Alexandre et de ses successeurs. Des colons crétois furent installés par les Macédoniens dès ce moment à Cremna, Crétopolis et Keraia au cœur de la Pisidie, d'autres Grecs s'installant au Nord de la Phrygie Parorée à Dokimeion. Les initiatives coloniales séleucides changèrent bien sûr la donne en Phrygie Parorée, mais les colonies du IIIe siècle av. J.-C. ne prirent de l'ampleur pour certaines qu'aux IIe–Ier siècles av. J.-C., date d'apparition de leur monnayage. Le mode de vie à la grecque ne rayonna sans doute que progressivement des cités vers leurs territoires, mais sûrement. La poussée de l'hellénisme s'accéléra en fait à l'époque impériale en raison de l'influence grandissante des cités grecques et de leurs élites, lesquelles se sentirent confortées par un État romain qui reconnaissait pleinement la légitimité de leur culture et de leur langue, y compris dans une grande colonie romaine telle qu'Antioche de Pisidie. Les populations phrygophones et louvitophones s'adaptèrent à cela, les premières d'abord, les secondes ensuite, comme le montrent la langue des inscriptions, l'anthroponymie et les cultes pratiqués. L'onomastique et les structures familiales discernables dans les textes épigraphiques prouvent qu'une mixité culturelle s'est développée au fil du temps, souvent parce que les colons gréco-romains se mariaient à des femmes indigènes, et très rarement le contraire, nous l'avons souligné comme un élément fondamental de domination coloniale. De ce point de vue, l'homogénéisation progressive suscitée par la mixité socioculturelle à une échelle locale répondit à une homogénéisation d'ensemble (« mondiale » au sens romain de l'*orbis*) des pratiques sociales, politiques, religieuses, juridiques, militaires et économiques inhérentes à l'histoire de

l'empire romain. Face à cette situation dans laquelle un certain conformisme social, politique et culturel s'exprimait à ce que l'on perçoit des modes de vie et de pensée, des réactions culturelles de nature identitaire se firent jour dès le dernier tiers du Ier siècle de notre ère, au long du IIe siècle, pour peut-être culminer au début du IIIe siècle, lorsque la *constitutio Antoniniana* de Caracalla aplanit le clivage statutaire fondamental qui avait jusqu'alors subsisté entre une minorité de citoyens romains de plein droit privilégiés, et une majorité de pérégrins. La croissance économique de l'empire romain du IIe siècle, qui fut alimentée par de grandes guerres dans les régions danubiennes (à commencer par les campagnes daciques de Trajan) et en Orient face à l'empire parthe (sous Trajan, Marc Aurèle, puis Septime Sévère), ne fut peut-être pas étrangère au contexte d'expression culturelle identitaire promue par des communautés qui prenaient confiance et souhaitaient se singulariser au sein du vaste ensemble politique qu'était l'empire romain, et même déjà au cœur d'une très grande province telle que la Galatie. En Phrygie Parorée et en Pisidie, nous avons vu émerger l'identité culturelle de certaines communautés grecques se disant « lacédémoniennes », « ioniennes », « achéennes », alors que d'autres groupes, bien qu'étant intégrés de longue date au modèle de la cité hellénique, se dirent « thraces » et « lyciens ». Du reste, ce sont probablement ceux qui se sentirent peut-être les moins intégrés, les plus méprisés du modèle social gréco-romain ou les plus conscients de la singularité de l'Histoire de leur peuple, qui manifestèrent leur existence culturelle en regravant ou en gravant dans la pierre pour la première fois leur langue face à la domination grandissante du grec. Les inscriptions néo-phrygiennes et pisidiennes furent clairement des actes de manifestation d'une identité culturelle face au grec et au latin, langues légitimes de l'État romain. Ce fut aussi l'ultime sursaut de deux cultures très anciennes qui remontaient à l'Âge du Bronze, juste avant la disparition définitive des langues phrygienne et pisidienne.

Mais il n'y eut pas qu'un sursaut linguistique. À titre d'exemple symbolique, la recension d'au moins deux attestations pisidiennes du culte de Gè Kataphugè, la « Terre Refuge » des mondes chthoniens[13], illustre à mon sens

13 G.E. Bean, « Notes and Inscriptions from Pisidia. Part II », *AS*, 10, 1960, p. 70, n° 122; G. Labarre & M. Özsait, « Deux sites antiques dans la vallée de l'Eurymédon (Eski Beydili-Kesme) », dans H. Bru & G. Labarre (éds), *L'Anatolie des peuples, des cités et des cultures (IIe millénaire av. J.-C.–Ve siècle ap. J.-C.). Autour du projet d'Atlas historique et archéologique de l'Asie Mineure antique (Besançon, 26–27 novembre 2010)*, II, PUFC, Besançon, 2013, pp. 269–270, n° 11. Dans les deux dédicaces, Gè Kataphugè est associée à Theos Hypsistos (le « dieu Très-Haut »), divinité ouranienne par excellence, ce qui témoigne du désir et du besoin d'une protection absolue. Les archives de Louis Robert montrent que le

la volonté désespérée d'avoir pour certains voulu échapper à leur destin, et peut-être même, par extension, à une société étatisée par l'irrésistible empire romain. Récemment, P. Thonemann a proposé un intéressant parallèle entre la Phrygie du Ier millénaire av. J.-C. et certaines régions continentales d'altitude en Asie du Sud-Est ayant tenté d'échapper à la tutelle de l'État au moins entre les XVIe et XXe siècles[14]. Je me demandais si ce parallèle était complètement justifié pour ce qui concerne les populations phrygiennes qui vécurent au contact des Grecs depuis de hautes époques (au moins depuis le IIe millénaire) et qui subirent l'assez ferme tutelle d'États puissants (royaume de Lydie, empire perse achéménide), dans des zones de plateaux où la circulation des forces armées était relativement aisée pour la Phrygie centrale. En revanche, je crois que le parallèle conviendrait très bien à la Pisidie et aux marges isaurico-ciliciennes du Taurus où se réfugièrent les populations louvitophones d'Anatolie. Sur ce point, les inscriptions en langue pisidienne notamment découvertes sur le territoire de Tymbriada expriment ce que j'appelle une « culture de bastion », laquelle s'était réfugiée dans des vallées ou sur des plateaux quasiment inaccessibles du Taurus méridional. Les guerriers et les bergers de Pisidie pouvaient tout à fait se mettre au service de rois perses ou hellénistiques en tant que mercenaires (voire comme fonctionnaires dans le royaume lagide), mais ils ne se laissaient pas dicter leur conduite par des États dans les vallées escarpées qu'ils parcouraient et régentaient depuis des siècles, pour ce qui concernait les questions politiques. Du côté culturel, les Pisidiens choisissaient ailleurs, comme les autres peuples, les éléments qui leur plaisaient le plus ou qui leur semblaient les plus utiles. C'est ainsi que les Selgiens ont précocement adopté l'alphabet pamphylien, la culture de l'olivier, le monnayage d'argent, et que les Tymbriadiens représentés sur leurs stèles funéraires plus tard à l'époque impériale paraissent porter en majorité *chiton* et *himation* pour les femmes, toges romaines pour les hommes. Cependant, on note bien que si l'onomastique grecque connut un relatif succès à Tymbriada avec le temps, il n'en fut pas de même pour une anthroponymie latine qui paraît avoir été rejetée, ou peu s'en faut. Les contacts avec les Grecs (et les Phrygiens)

---

savant avait notamment prévu de traiter de ces deux divinités à propos des cultes de Pisidie.

14 P. Thonemann, « Phrygia: an anarchist history, 950 B.C.–A.D. 100 », dans P. Thonemann (éd.), *Roman Phrygia. Culture and Society*, Cambridge University Press, 2013, pp. 1–40. La région d'Asie du Sud-Est récemment appelée « Zomia » concerne certaines zones du Vietnam, du Cambodge, du Laos, de Thaïlande et de Birmanie dont l'histoire et la géopolitique sont traitées par James C. Scott, *Zomia ou l'art de ne pas être gouverné*, Seuil, Paris, 2013 (1ère éd. 2009).

se firent sans doute par le biais des cultes et des sanctuaires, notamment sur leur propre territoire, auprès de la grotte sacrée de la Mère des dieux, à Zindan Mağarası, où l'encens produit et commercialisé par les Selgiens a de bonnes chances d'avoir été convoyé par la vallée de l'Eurymédon. Ces derniers furent sans doute les mieux placés pour sciemment créer à partir de l'alphabet grec de Pamphylie un système graphique capable de restituer à l'écrit la langue pisidienne, telle une ultime résurgence de leur culture ancestrale.

Le pouvoir central romain laissa s'exprimer les identités culturelles, par exemple sur les monnayages civiques qui étaient sous son contrôle, car il n'était pour lui pas question de démobiliser les bonnes volontés, alors qu'il fallait plutôt susciter des viviers de troupes fraîches (légionnaires et auxiliaires) absorbées par les grandes guerres du IIe siècle face aux Daces, aux Arabes, aux Germains, aux Parthes, ou aux Juifs dont le soulèvement fut férocement réprimé au Proche-Orient en 132–135. Rome se livrait durant ce siècle sanglant qu'on nomme son « apogée » à une œuvre de consolidation politique afin de mieux servir ses intérêts étatiques, au besoin en s'appuyant dans les cités grecques d'Orient sur la très traditionnelle institution de la *gerousia*. Le IIIe siècle donna d'autres choses à voir. Caracalla offrit en 212 à la plupart des pérégrins de condition libre la citoyenneté romaine, ce qui permit au pouvoir impérial d'étendre son assiette fiscale ainsi que la possibilité de lever en masse des légionnaires, tout en abolissant une partie des clivages statutaires sur lesquels Rome s'était longtemps reposée, mais pour l'empire territorial romain le contexte géopolitique devint chaotique, notamment en raison de la poussée des armées perses sassanides vers l'Ouest à partir de 226. La capture ultérieure de l'empereur romain Valérien par les armées perses en 260 confirma un déclin politico-militaire de l'empire en Orient, auquel l'empire palmyrénien tenta de suppléer entre 260 et 272, avant une reprise en main d'Aurélien. Ce qu'il advint alors un peu plus tard à Cremna en 278–279 sous le règne de Probus vaut à mon avis d'être évoqué comme un symbole.

Depuis au moins l'époque hellénistique en effet, les Pisidiens et les Isauriens vivaient du mercenariat, de la piraterie et du brigandage en raison de la pauvreté de leurs territoires montagneux, d'un manque de terres arables mais aussi d'une forte densité de peuplement à mettre en rapport avec la vitalité de leur démographie. Ces activités délictueuses, par ailleurs ouvertement pratiquées par les Grecs aux époques classique et hellénistique, notamment par les Crétois, dont certains s'étaient installés en Pisidie, avaient déjà fourni à Rome des prétextes afin d'intervenir militairement dans le Sud du Taurus dès la fin du IIe siècle avant notre ère. Les expéditions punitives des armées et la mainmise progressive de l'État romain sur ces régions anatoliennes avaient considérablement réduit le brigandage, une certaine croissance économique ayant

également eu des retombées significatives dans cette zone au IIe siècle et dans la première moitié du IIIe. Mais l'Histoire Auguste nous signale sous le règne de Probus (276–282) une expédition répressive de l'empereur lui-même en Isaurie face à un brigandage qui défiait désormais l'ordre romain, en conséquence de quoi la geste impériale restaura l'autorité, d'une part en lotissant des vétérans, d'autre part en capturant un redoutable chef de brigands isauriens que le texte nomme Palfuerius[15]. L'historien postérieur Zosime raconte pour sa part qu'un chef de brigands isauriens nommé cette fois Lydius mena une large expédition de pillage en Pamphylie et en Lycie, au point que l'armée romaine les poursuivit, jusqu'à ce que les hors-la-loi se réfugiassent dans la ville-citadelle de Cremna, en Pisidie[16]. L'archéologie confirme qu'un long siège dramatique, étudié sur place par S. Mitchell et son équipe[17], s'engagea. Pourquoi les brigands isauriens (qui durent comporter des éléments pisidiens) choisirent-ils de se retirer à Cremna ? Le fait est que cette citadelle pisidienne qui devint un point d'appui pour certains Grecs originaires de Crète (réputés dans le domaine de la piraterie) dès l'époque hellénistique[18], était presque imprenable, tant son plateau domine abruptement la vallée du Kestros à environ 1200 mètres d'altitude. Le roi galate Amyntas s'en était déjà emparé au Ier siècle av. J.-C. durant ses opérations de lutte contre le brigandage[19], et le site de la ville était renommé, ne serait-ce que par son toponyme qui renvoie à juste titre aux falaises[20]. Lors de la création de la province romaine de Galatie, Cremna devint la deuxième pièce maîtresse du réseau colonial augustéen du Taurus méridional après Antioche

15 Histoire Auguste, *Vie de Probus*, 16–17, et spécialement 16, 4 : *His gestis orientem petit atque in itinere potentissimo quodam latrone Palfuerio capto et interfecto omnem Isauriam liberauit populis atque urbibus Romanis legibus restitutis*.

16 Zosime, *Histoire Nouvelle*, I, 67–68. Voir **cartes 1 et 3**.

17 S. Mitchell, « The siege of Cremna AD 278 », dans D.H. French & C.S. Lightfoot (éds), *The Eastern Frontier of the Roman Empire*, Oxford, 1989, pp. 311–329 ; S. Mitchell et *alii*, *Cremna in Pisidia. An Ancient City in Peace and War*, Duckworth-Classical Press of Wales, London-Swansea, 1995, pp. 177–218 ; G. Davies, « Cremna in Pisidia : a re-appraisal of the siege works », *AS*, 50, 2000, pp. 151–158. Sur les sources littéraires et le monnayage concernant la cité, cf. H. von Aulock, *Münzen*, II, pp. 36–38 et pp. 106–145, n° 887–1747.

18 Avec un monnayage débutant vers 100 av. J.-C. d'après H. von Aulock, *Münzen*, II, p. 106, n° 887–891.

19 Strabon, XII, 6, 4. Après la prise de Cremna, Amyntas se dirigea vers les territoires des Homonadenses, situés à environ trois ou quatre jours de marche vers l'Est en coupant les vallées du Kestros et de l'Eurymédon.

20 Τά κρημνά : lorsqu'il décrit les reliefs inaccessibles qui caractérisent la partie du Taurus où vivaient les Homonadenses, Strabon (XII, 6, 5) utilise sciemment le mot grec dans un chapitre qu'il vient de débuter en traitant de Cremna.

de Pisidie, ce que montrent d'ailleurs ses intenses émissions monétaires. En plus de la prise symbolique d'une colonie romaine d'envergure, les brigands isauriens escomptèrent peut-être aussi en guise de soutien un soulèvement complice de la région, connue pour avoir été de longue date rétive aux autorités étatiques, mais leurs espoirs furent déçus en raison de l'expectative des populations locales durant le siège, qui fut manifestement mené par le gouverneur de Lycie-Pamphylie Terentius Marcianus[21] en 278–279, comme le prouve la dédicace à Probus qu'il laissa dans la ville ruinée, en témoignage de son action à la tête des soldats romains[22]. Avec bon nombre de détails, Zosime explique que, comme dans une guerre moderne, les maisons de Cremna furent détruites, dans ce cas pour semer du blé en prévision d'un long siège. Avant d'être tué par ruse lors de cet ultime soulèvement historique des populations post-louvites, ce qui entraîna la reddition des derniers assiégés, le leader mena un combat désespéré en sacrifiant tous ceux qui lui semblaient inutiles dans une lutte finale contre l'État romain, représenté par l'armée assiégeante et le gouverneur de Lycie-Pamphylie. Acte emblématique de cette lutte, les assiégés taillèrent dans la masse d'une architrave, dont on perçoit encore les oves et rais de cœur, un projectile probablement roulant de plus d'une centaine de kilogrammes[23] : la parure monumentale dont s'enorgueillissait la cité gréco-romaine était ainsi devenue une arme désespérée contre l'État impérial.

Un peu plus tard, au début du IVe siècle (vers 309–310), l'empereur Galère et ses conseillers menèrent finalement le projet romain (et surtout augustéen) d'étatisation de la Phrygie Parorée-Pisidie à son terme, en créant une province de Pisidie dont la capitale était Antioche de Pisidie. La rhétorique impériale agressive n'avait cependant pas disparu, puisqu'une dédicace latine du premier gouverneur de Pisidie M. Valerius Diogenes à Constantin l'encense à Antioche de Pisidie en tant que *defensor rei publicae* et *domitor gentium barbararum*[24]. En dépit de cela, le toponyme *Pisidie* exclusif recevait donc les honneurs de la nomenclature administrative de l'empire romain, ce qui était

---

21 PIR², T, 78 ; B.E. Thomasson, *Laterculi Praesidum*, I, Göteborg, 2009, p. 121, n° 30 :074.

22 S. Mitchell et *alii*, *Cremna in Pisidia*, pp. 208–210 ; SEG, 39, 1383. Cette époque, par rapport à d'autres, fournit relativement peu de dédicaces aux empereurs ; pour une dédicace à Gallien (sûrement entre 260 et 268) par la *boulè* et le *dèmos* de Seleukeia Sidera, cf. P. Iversen, EA, 48, 2015, p. 38, n° 30.

23 S. Mitchell et *alii*, *Cremna in Pisidia*, pp. 183–186, avec planche 101, p. 185.

24 Fig. 42. Constantin apparaît donc représenté sous les traits du « défenseur de l'État » et du « dompteur de peuples barbares ». Cf. M. Oktan & G. Şaroglu, « Eine neue Widmungsinschrift des Statthalters Valerius Diogenes für Konstantin den Großen aus dem pisidischen Antiochia », *Adalya*, 17, 2014, pp. 209–218.

une fois encore une manière de vanter la fierté d'avoir conquis une région quasiment légendaire par sa réputation. La Phrygie Parorée et la Pisidie étaient désormais pleinement intégrées à l'empire territorial romain, dans un contexte économique plutôt favorable, à ce que l'on perçoit par exemple de la prospérité de Tymandos reconnue vers 300 par une lettre de Dioclétien en personne. Le dynamisme de la Cappadoce aux IVe–Ve siècles ne fut peut-être pas étranger au succès économique de la Phrygie Parorée de cette époque, à ce que l'on connaît des sources littéraires et archéologiques concernant cette région orientale voisine, mais aussi lorsqu'on constate en Phrygie Parorée la présence d'un certain nombre d'anthroponymes iraniens à cette période. Annexée sous Tibère, la Cappadoce fut, il est vrai, une pièce géopolitique majeure du projet impérial romain de domination de l'arrière-pays anatolien, dans le prolongement de la création essentielle de la province de Galatie voulue par Auguste.

Bibliographie

Adak, M. & Atvur, O., « Die pamphylische Hafenstadt Magydos », *EA*, 31, 1999, pp. 53–68.

Adak, M. & Wilson, M., « Das Vespasiansmonument von Döşeme und die Gründung der Doppelprovinz *Lycia et Pamphylia* », *Gephyra*, 9, 2012, pp. 1–40.

Adams, J.N., *Bilinguism and the Latin language*, Cambridge University Press, 2003.

Amigues, S., « La 'Prairie d'Asphodèle' de l'*Odyssée* et de *l'Hymne homérique à Hermès* », *RPh*, 76, 2002/1, pp. 7–14.

Anderson, J.G.C., « A Summer in Phrygia : II », *JHS*, 18, 1898, pp. 81–128.

Anderson, J.G.C., « Exploration in Galatia cis Halym », *JHS*, 19, 1899, pp. 52–134, 318.

Anderson, J.G.C., « Festivals of Men Askaenos in the Roman Colonia at Antioch of Pisidia », *JRS*, 3, 1913, pp. 267–300.

Anderson, J.G.C., « The Genesis of Diocletian's Provincial Re-organization », *JRS*, 22/1, 1932, pp. 24–32.

Ando, C., *Imperial Rome AD 193 to 284. The critical century*, Edinburgh University Press, 2012.

Arundell, F.V.J., *Discoveries in Asia Minor*, 2 vol., London, 1834 (réimp. Hildesheim-New York, 1975).

Aulock, H. von, « Kleinasiatische Münzstätten X. Parlais in Pisidien », *JNG*, 23, 1973, pp. 7–18.

Aulock, H. von, *Münzen und Städte Pisidiens*, 2 vol., Wasmuth, Tübingen, 1977–1979.

Avram, A., « Les Bithyniens en Thrace, en Mésie inférieure et dans le Pont Nord à l'époque impériale », dans H. Bru & G. Labarre (éds), *L'Anatolie des peuples, cités et cultures (IIe millénaire av. J.-C.–Ve siècle ap. J.-C.). Autour du projet d'Atlas historique et archéologique de l'Asie Mineure antique. Actes du colloque international de Besançon (26–27 novembre 2010)*, I, PUFC, Besançon, 2013, pp. 111–132.

Avram, A., « Cyzique et la mer Noire », dans M. Sève & P. Schlosser (éds), *Cyzique, cité majeure et méconnue de la Propontide antique*, Metz, 2014, pp. 225–251.

Avram, A. & Tsetskhladze, G., « A new Attalid letter from Pessinus », *ZPE*, 191, 2014, pp. 151–181.

Avram, A., « Zur Bezeichnung des Grabes und der Grabanlagen im Phrygischen », dans B. Takmer, E.N. Akdoğu-Arca & N. Gökalp Özdil (éds), *Vir doctus Anatolicus, Studies in Memory of Sencer Şahin / Sencer Şahin Anısına Yazılar*, Istanbul, 2016, pp. 122–133.

Azoulay, V., « Les métamorphoses du *koinon* athénien : autour du *Contre Léocrate* de Lycurgue », dans V. Azoulay et P. Ismard (éds), *Clisthène et Lycurgue d'Athènes. Autour du politique dans la cité classique*, Publications de la Sorbonne, Paris, 2011, pp. 191–218.

Ballance, M., « The Site of Prostanna », *AS*, 9, 1959, pp. 125–129.

Baslez, M.-F., « Les Galles d'Anatolie : images et réalités », *Res Antiquae*, 1, 2004, pp. 233–245.

Bean, G.E., « Notes and inscriptions from Lycia », *JHS*, 68, 1948, pp. 40–58.

Bean, G.E., « Sculptured and inscribed stones at Burdur », *Belleten Türk Tarih Kurumu*, 18, 1954, pp. 469–488.

Bean, G.E., « Notes and inscriptions from Pisidia. Part I », *AS*, 9, 1959, pp. 67–117.

Bean, G.E., « Notes and inscriptions from Pisidia. Part II », *AS*, 10, 1960, pp. 43–82.

Bean, G.E. & Mitford, T.B., *Journeys in Rough Cilicia 1964–1968*, Wien.

Beaujeu, J., *La religion romaine à l'apogée de l'Empire. I. La politique religieuse des Antonins*, Paris, 1955.

Bechtel, F., *Die historischen Personennamen des Griechischen bis zur Kaiserzeit*, 1917.

Belayche, N., « Un dieu romain et ses dévots au sanctuaire romain d'Antioche de Pisidie », *CCG*, 19, 2008, pp. 201–218.

Belke, K. & Mersich, N., *Tabula Imperii Byzantini*, 7. *Phrygien und Pisidien*, Wien, 1990.

Bengtson, H., *Die Strategie in der hellenistischen Zeit. Ein Beitrag zum antiken Staatsrecht*, II, Beck, München, 1944.

Benveniste, E., « *Liber* et *liberi* », *RÉL*, 14, 1936, pp. 51–58.

Beševliev, V., *Untersuchungen über die Personennamen bei den Thrakern*, Hakkert, Amsterdam, 1970.

Bikerman, E., *Institutions des Séleucides*, BAH 26, Geuthner, Paris, 1938.

Billows, R.A., *Kings and colonists. Aspects of Macedonian imperialism*, Brill, Leiden-New York-Köln, 1994.

Billows, R.A., *Antigonos the One-Eyed and the Creation of the Hellenistic State*, University of California Press, Berkeley-Los Angeles, 1997^2.

Borchhardt, J., Neumann, G. & Schulz, K., « Vier pisidische Grabstelen aus Sofular », *Kadmos*, 14, 1975, pp. 68–72.

Borgeaud, P., *La Mère des dieux. De Cybèle à la Vierge Marie*, Seuil, Paris, 1996.

Bosch, E., *Quellen zur Geschichte der Stadt Ankara im Altertum*, Ankara, 1967.

Boulvert, G., *Domestique et fonctionnaire sous le Haut-Empire*, Paris-Besançon, 1974.

Brandt, H., « Parlais : eine römische Kolonie in Pisidien », *EA*, 24, 1995, pp. 57–60.

Brélaz, C., *La sécurité publique en Asie Mineure sous le Principat (Ier–IIIe siècle ap. J.-C.). Institutions municipales et institutions impériales dans l'Orient romain*, Schwabe, Basel, 2005.

Brélaz, C., « Les irénarques de la colonie romaine de Philippes », in M. Mayer i Olive, G. Baratta et A. Guzmân Almagro (éds), *Acta XII Congressus internationalis epigraphiae Graecae et Latinae. Provinciae imperii Romani inscriptionibus descriptae* (Barcelona, 3–8 Septembris 2002), Barcelone : Universitat Autônoma de Barcelona, Institut d'Estudis Catalans (Monografies de la Seccio Historico-Arqueologica, X), 2007, II, pp. 1217–1219.

Brélaz, C., « La vie démocratique dans les cités grecques à l'époque impériale romaine », *Topoi*, 18/2, 2013, pp. 367–399.

Brélaz, C., « Des communautés de citoyens romains sur le territoire de cités grecques : statut politico-administratif et régime des terres » dans F. Lerouxel & A.-V. Pont (éds), *Propriétaires et citoyens dans l'Orient romain*, Ausonius, Bordeaux, 2016, pp. 69–86.

Brélaz, C. & Tirologos, G., « Essai de reconstitution du territoire de la colonie de Philippes : sources, méthodes et interprétations », dans H. Bru, G. Labarre & G. Tirologos (éds), *Espaces et territoires des colonies romaines d'Orient*, PUFC, Besançon, 2016, pp. 119–189.

Bresson, A., *Recueil des inscriptions de la Pérée rhodienne*, Besançon – Paris, 1991.

Bresson, A., « Rhodes and Lycia in Hellenistic Times », dans V. Gabrielsen, P. Bilde, T. Engberg-Pedersen, L. Hannestad & J. Zahle (éds), *Hellenistic Rhodes: Politics, Culture and Society*, Aarhus, 1999, pp. 98–131.

Bresson, A., « Unity, Diversity and Conflict in Hellenistic Lykia », dans H. Elton & G. Reger (éds), *Regionalism in Hellenistic and Roman Asia Minor*, Ausonius, Bordeaux, 2007, pp. 73–80.

Bresson, A., « An Introduction to the Funerary Inscriptions of Apameia », dans L. Summerer, A. Ivantchik, A. von Kienlin (éds), *Kelainai-Apameia Kibotos. Développement urbain dans le contexte anatolien*, Ausonius, Bordeaux, 2011, pp. 295–308.

Bresson, A., « A new procurator of the quadragesima Asiae at Apameia », dans A. Ivantchik, L. Summerer & A. von Kienlin (éds), *Kelainai-Apameia Kibotos : une métropole achéménide, hellénistique et romaine*, Ausonius, Bordeaux, 2016, pp. 301–329.

Briant, P., *Antigone le Borgne. Les débuts de sa carrière et les problèmes de l'assemblée macédonienne*, Belles Lettres, Paris, 1973.

Briant, P., *Histoire de l'empire perse. De Cyrus à Alexandre*, Fayard, Paris, 1996.

Brixhe, C., « *Monumenta Asiae Minoris Antiqua*, vol. VIII, *Monuments from Lycaonia, the Pisido-Phrygian borderland, Aphrodisias*, edited by W.M. Calder, J.M.R. Cormack, with contributions from M.H. Balance and M.R.E. Gough, Manchester University Press, 1962, XVIII–190 p., 40 pl. », *RBPh*, 41, 1963, pp. 856–859.

Brixhe, C., *Le dialecte grec de Pamphylie. Documents et grammaire*, Maisonneuve, Paris, 1976.

Brixhe, C. & Drew-Bear, T., « Un nouveau document néo-phrygien », *Kadmos*, 17, 1978, pp. 50–54.

Brixhe, C., « Le nom de Cybèle. L'antiquité avait-elle raison ? », *Die Sprache*, 25/1, 1979, pp. 40–45.

Brixhe, C. & Waelkens, M., « Un nouveau document néo-phrygien au musée d'Afyon », *Kadmos*, 20, 1981, pp. 68–75.

Brixhe, C. & Gibson, E., « Monuments from Pisidia in the Rahmi Koç collection », *Kadmos*, 21, 1982, pp. 130–169.

Brixhe, C., *Essai sur le grec anatolien au début de notre ère*, Presses Universitaires de Nancy, 1984.

Brixhe, C. & Neumann, G., « Découverte du plus long texte néo-phrygien ; l'inscription de Gezler Köyü », *Kadmos*, 24, 1985, pp. 161–184.

Brixhe, C., Drew-Bear, T., & Kaya, D., « Nouveaux monuments de Pisidie », *Kadmos*, 26, 1987, pp. 122–170.

Brixhe, C. & Hodot, R., *L'Asie Mineure du Nord au Sud. Inscriptions inédites*, Nancy, 1988.

Brixhe, C., « La langue des inscriptions épichoriques de Pisidie », dans Y. Arbeitman (éd.), *A Linguistic Happening in Memory of Ben Schwartz*, Peeters, Louvain-la-Neuve, 1988, pp. 131–155.

Brixhe, C., « Étymologie populaire et onomastique en pays bilingue », *RPh*, 65/1, 1991, pp. 67–81.

Brixhe, C., « Du 'datif' mycénien aux protagonistes de la situation linguistique », dans J.-P. Olivier (éd.), *Mykénaïka. Actes du IXe colloque international sur les textes mycéniens et égéens* (Athènes, 2–6 octobre, 1990), BCH Suppl. XXV, Athènes-Paris, 1992, pp. 129–157.

Brixhe, C., « Du paléo- au néo-phrygien », *CRAI*, 1993/2, pp. 323–344.

Brixhe, C. & Drew-Bear, T., « Huit inscriptions néo-phrygiennes », dans R. Gusmani et *alii* (éds), *Frigi et Frigio. Atti del I° Simposio Internazionale, Roma, 16–17 ottobre 1995*, Roma, 1997, pp. 71–113.

Brixhe, C., « Réflexion sur l'onomastique personnelle d'une vieille terre coloniale : la Pamphylie », dans C. Dobias-Lalou (dir.), *Des dialectes grecs aux lois de Gortyne*, ADRA-De Boccard, Nancy-Paris, 1999, pp. 33–46.

Brixhe, C. & Özsait, M., « Nouvelles inscriptions pisidiennes et grecques de Timbriada », *Kadmos*, 40/2, 2001, pp. 155–176.

Brixhe, C., « Achéens et Phrygiens en Asie Mineure : approche comparative de quelques données lexicales », dans M. Fritz & S. Zeilfelder (éds), *Novalis Indogermanica. Festschrift für G. Neumann zum 80. Geburtstag*, Graz, 2002, pp. 49–73.

Brixhe, C. & Vottéro, G., « L'alternance codique ou quand le choix fait sens », dans R. Hodot (éd.), *La koiné grecque antique*. V. *Alternance codique et changement de code*, Nancy, 2004, pp. 7–43.

Brixhe, C., « Inscriptions paléo-phrygiennes : Supplément II », *Kadmos*, 43, 2004, pp. 1–130.

Brixhe, C. & Drew-Bear, T., « A new inscription in the Pisidian language », *T.C. Selçuk Üniversitesi Beyşehir Meslek Yüksekokulu. I. Uluslararası Beyşehir ve Yöresi Sempozyumu. Bildiriler Kitabı*, Beyşehir-Konya 11–13 Mayıs 2006, pp. 148–149.

Brixhe, C. & Drew-Bear, T., « Inscription phrygienne hellénistique de Prymnessos », *Kadmos*, 49, 2010, pp. 161–168.

Brixhe, C. & Cankardeş-Şenol, G., *Timbres amphoriques de Pamphylie*, Centre d'études alexandrines, De Boccard, Alexandrie-Paris, 2012.

Brixhe, C. & Özsait, M., « Cours moyen de l'Eurymédon : apparition du pisidien », dans H. Bru et G. Labarre (éds), *L'Anatolie des peuples, des cités et des cultures* (*IIe millénaire av. J.-C.–ve siècle ap. J.-C.*), II, PUFC, Besançon, 2013, pp. 231–250.

Brixhe, C., « La Pamphylie. Peuplement et dialecte : 40 ans de recherche », *Kadmos*, 52, 2013, pp. 169–205.

Brixhe, C., *Stèles et langue de Pisidie*, ADRA-De Boccard, Nancy-Paris, 2016.

Brixhe, C., « Au long de l'Eurymédon. Le pisidien », *Res Antiquae*, 13, 2016, pp. 29–36.

Broughton, T.R.S., « Roman landholding in Asia Minor », *TAPhA*, 65, 1934, pp. 207–239.

Broughton, T.R.S., « Notes on Roman Magistrates. I. The command of M. Antonius in Cilicia », *TAPhA*, 77, 1946, pp. 35–43.

Bru, H. & Demirer, Ü., « Dionysisme, culte impérial et vie civique à Antioche de Pisidie (première partie) », *RÉA*, 108/2, 2006, pp. 581–611.

Bru, H. & Demirer, Ü., « Dionysisme, culte impérial et vie civique à Antioche de Pisidie (deuxième partie) », *RÉA*, 109/1, 2007, pp. 27–50.

Bru, H., « L'origine des colons romains d'Antioche de Pisidie », dans H. Bru, F. Kirbihler et S. Lebreton (éds), *L'Asie Mineure dans l'Antiquité : échanges, populations et territoires. Actes du colloque international de Tours* (*21–22 octobre 2005*), Presses Universitaires de Rennes, 2009, pp. 263–287.

Bru, H., Labarre, G. & Özsait, M., « La constitution civique de Tymandos », *Anatolia Antiqua*, 17, 2009, pp. 187–207.

Bru, H., *Le pouvoir impérial dans les provinces syriennes. Représentations et célébrations d'Auguste à Constantin* (*31 av. J.-C.–337 ap. J.-C.*), Brill, Leiden-Boston, 2011.

Bru, H. & Laflı, E., « Inscriptions gréco-romaines d'Anatolie II », *DHA*, 39/2, 2013, pp. 287–303.

Bru, H., « Essai de sociologie historique d'Antioche sur l'Oronte aux époques hellénistique et romaine : anthroponymie, cultures et peuplement » dans H. Pamir (éd.), *Archaeology of Hatay and its vicinity through the ages. Proceedings of the international symposium* (*Antakya, May 21st–24th, 2013*), 2014, pp. 127–144.

Bru, H., « Identités culturelles et conformisme social : sur quelques stèles de Phrygie et de Pisidie septentrionale » dans S. Montel (dir.), *La sculpture gréco-romaine en Asie Mineure. Synthèse et recherches récentes*, PUFC, Besançon, 2015, pp. 165–176.

Bru, H., Labarre, G. & Tirologos, G. (éds), *Espaces et territoires des colonies romaines d'Orient*, PUFC, Besançon, 2016.

Bru, H., Demirer, Ü. & Tüner Önen, N., « Inscriptions de Pergè », *ZPE*, 199, 2016, pp. 65–82.

Brun, P., « Lycurgue d'Athènes : un législateur ? », dans P. Sineux (éd.), *Le législateur et la loi dans l'Antiquité. Hommage à Françoise Ruzé*, Caen, 2005, pp. 187–199.

Bruneau, P. & Ducat, J., *Guide de Délos*, École française d'Athènes, De Boccard, Paris, 1983.

Buckler, W.H., Calder, W.M. & Cox, C.W.M., « Monuments from Iconium, Lycaonia and Isauria », *JRS*, 14, 1924, pp. 24–84.

Burdy, J. & Taşlıalan, M., « L'aqueduc d'Antioche de Pisidie », *Anatolia Antiqua*, 5, 1997, pp. 133–166.

Burdy, J., « L'aqueduc d'Antioche », dans T. Drew-Bear, M. Taşlıalan & C.M. Thomas (éds), *Actes du Ier congrès international sur Antioche de Pisidie*, De Boccard, Paris, 2002, pp. 323–336.

Burrell, B., *Neokoroi : Greek cities and Roman emperors*, Brill, Leiden-Boston, 2004.

Byrne, M.A., « The date of the city-gate of Antioch », dans T. Drew-Bear, M. Taşlıalan & C.M. Thomas (éds), *Actes du Ier congrès international sur Antioche de Pisidie*, De Boccard, Paris, 2002, pp. 193–200.

Callander, T., « Explorations in Lycaonia and Isauria », dans W.M. Ramsay (éd.), *Studies in History and Art of the Eastern Provinces of the Roman Empire*, Aberdeen, 1906, pp. 157–181.

Calder, W.M., « The eastern boundary of the province Asia », *CR*, 22, 7, 1908, pp. 213–215.

Calder, W.M., « Corpus Inscriptionum Neo-Phrygiarum », *JHS*, 31, 1911, pp. 161–215.

Calder, W.M., « Colonia Caesareia Antiocheia », *JRS*, 2, 1912, pp. 78–109.

Calder, W.M., « Iulia Ipsus and Augustopolis », *JRS*, 2, 1912, pp. 237–266.

Calder, W.M., « Corpus Inscriptionum Neo-Phrygiarum II », *JHS*, 33, 1913, pp. 97–104.

Calder, W.M., « Inscriptions métriques inédites d'Asie Mineure », *RPh*, 46, 1922, pp. 114–131.

Calder, W.M., « Corpus Inscriptionum Neo-Phrygiarum III », *JHS*, 46, 1926, pp. 22–28.

Calder, W.M., Herzfeld, E., Keil, J., Buckler, W.H. & Cox, C.W.M. (éds), *Monumenta Asiae Minoris Antiqua*, I, Manchester University Press, 1928.

Calder, W.M., « Inscriptions of Southern Galatia », *AJA*, 36, 1932, pp. 452–464.

Calder, W.M., Buckler, W.H. & Guthrie, W.K.C. (éds), *Monumenta Asiae Minoris Antiqua*, IV, Manchester University Press, 1933.

Calder, W.M. & Buckler, W.H. (éds), *Monumenta Asiae Minoris Antiqua*, VI, Manchester University Press, 1939.

Calder, W.M., « A Hellenistic survival at Eucarpia », *AS*, 6, 1956, pp. 49–51.

Calder, W.M. (éd.), *Monumenta Asiae Minoris Antiqua*, VII, Manchester University Press, 1956.

Calder, W.M., Cormack, J.M.R., Ballance, M. & Gough, M. (éds), *Monumenta Asiae Minoris Antiqua*, VIII, Manchester University Press, 1962.

Campanile, M.D., *I sacerdoti del koinon d'Asia (I sec. a.C.–III sec. d.C.). Contributo allo studio della romanizzazione delle élites provinciali nell'Oriente Greco*, Pisa, 1994.

Campanile, M.D., « Asiarchi e archiereis d'Asia : titolatura, condizione giuridica e posizione sociale dei supremi dignitari del culto imperiale », dans G. Labarre (éd.), *Les cultes locaux dans les mondes grec et romain. Actes du colloque de Lyon (7–8 juin 2001)*, De Boccard, Lyon-Paris, 2004, pp. 69–79.

Capdetrey, L., *Le pouvoir séleucide. Territoire, administration, finances d'un royaume hellénistique (312–129 av. J.-C.)*, PUR, Rennes, 2007.

Capps, E., « The 'more ancient Dionysia' at Athens-Thucydides II.15 », *CPh*, 2, 1, 1907, pp. 25–42.

Carroll, M., « Thucydides, Pausanias and the Dionysium in Limnis », *CR*, 19, 6, 1905, pp. 325–328.

Casabonne, O., « Buffles et zébus dans le Proche-Orient ancien », *Colloquium Anatolicum*, 5, 2006, pp. 71–84.

Chantraine, P., *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Paris, 1968.

Chapot, V., *La province romaine proconsulaire d'Asie*, Paris, 1904.

Cheesman, G.L., « The family of the Caristanii at Antioch in Pisidia », *JRS*, 3, 1913, pp. 253–266.

Chouvy, P.-A., « Le pavot à opium et l'homme. Origines géographiques et premières diffusions d'un cultivar », *Annales de Géographie*, 110, 2001, pp. 182–194.

Christol, M. & Drew-Bear, T., « Une délimitation de territoire en Phrygie-Carie » dans *Travaux et recherches en Turquie 1982*, Peeters, Louvain, 1983, pp. 23–42.

Christol, M. & Drew-Bear, T., « Documents latins de Phrygie », *Tychè*, 1, 1986, pp. 41–87.

Christol, M. & Drew-Bear, T., *Un castellum romain près d'Apamée de Phrygie*, Verlag der österreichischen Akademie der Wissenschaften, Wien, 1987.

Christol, M. & Drew-Bear, T., « Inscriptions de Dokimeion », *Anatolia Antiqua*, 1, 1987, pp. 83–137.

Christol, M. & Drew-Bear, T., « Les carrières de Dokimeion à l'époque sévérienne », *Epigraphica*, 53, 1991, pp. 113–174.

Christol, M. & Drew-Bear, T., « D. Fonteius Fronto, proconsul de Lycie-Pamphylie », *Greek, Roman and Byzantine Studies*, 32, 1991, pp. 397–413.

Christol, M. & Drew-Bear, T., « Vétérans et soldats légionnaires à Antioche de Pisidie », dans G. Paci (éd.), *Epigrafia romana in area adriatica. Actes de la IXe rencontre franco-italienne sur l'épigraphie du monde romain* (*Macerata, 10–11 novembre 1995*), Macerata, 1998, pp. 303–332.

Christol, M. & Drew-Bear, T., « Le prince et ses représentants aux limites de l'Asie et de la Galatie : un nouveau questeur et un nouveau proconsul d'Asie sous Septime Sévère », *CCG*, 9, 1998, pp. 141–164.

Christol, M. & Drew-Bear, T., « Antioche de Pisidie capitale provinciale et l'œuvre de M. Valerius Diogenes », *AnTard*, 7, 1999, pp. 39–71.

Christol, M., Drew-Bear, T. & Taşlıalan, M., « L'empereur Claude, le chevalier C. Caristanius Fronto Caesianus Iullus et le culte impérial à Antioche de Pisidie », *Tychè*, 16, 2001, pp. 1–20.

Christol, M. & Drew-Bear, T., « Caracalla et son médecin L. Gellius Maximus à Antioche de Pisidie » dans S. Colvin (éd.), *The Greco-Roman East. Politics, Culture, Society*, Yale Classical Studies 31, Cambridge Univ. Press, 2004, pp. 85–118.

Christol, M. & Drew-Bear, T., « De Lepcis Magna à Aizanoi : Hesperus procurateur de Phrygie et l'administration des carrières de marbre », dans J. Desmulliez & C. Hoët-

Van Cauwenbergue (éds), *Le monde romain à travers l'épigraphie : méthodes et pratiques*, Lille, 2005, pp. 189–216.

Chrubasik, B., « The Attalids and the Seleukid kings 281–175 B.C. », dans P. Thonemann (éd.), *Attalid Asia Minor : money, international relations, and the state*, Oxford University Press, Oxford-New York, 2013, pp. 83–120.

Clayton Fant, J., Cavum antrum Phrygiae : *the organization and operations of the Roman imperial marble quarries in Phrygia*, BAR Int. series n° 482, Oxford, 1989.

Cohen, G.M., *The Seleucid Colonies. Studies in Founding, Administration and Organization*, (*Historia Einzelschriften*, 30), Steiner, Wiesbaden, 1978.

Cohen, G.M., *The Hellenistic Settlements in Europe, the Islands and Asia Minor*, University of California Press, Berkeley-Los Angeles-Oxford, 1995.

Collas-Heddeland, E., « Une famille bilingue d'Antioche », dans T. Drew-Bear, M. Taşlıalan & C.M. Thomas (éds), *Actes du Ier congrès international sur Antioche de Pisidie*, De Boccard, Paris, 2002, pp. 169–175.

Corsten, T., « Kibyra und Lykien », dans C. Schuler (éd.), *Griechische Epigraphik in Lykien. Eine Zwischenbilanz. Akten des internationalen Kolloquiums München (24.–26. Februar 2005)*, Wien, 2007, pp. 175–181.

Corsten, T. (éd.), *A Lexicon of Greek Personal Names*, VA, Clarendon Press, Oxford, 2010.

Corsten, T., « Zu Inschriften aus Kleinasien II », *Gephyra*, 8, 2011, pp. 133–142.

Coşkun, A., « Intercultural anthroponomy in Hellenistic and Roman Galatia », *Gephyra*, 9, 2012, pp. 51–68.

Coşkun, A., « *Histoire par les noms* in Ancient Galatia », dans R. Parker (éd.), *Personal Names in Ancient Anatolia*, Oxford University Press, 2013, pp. 79–106.

Cousin, C., « Bocages et prairies, ambiguité du paysage infernal odysséen », pp. 1–11, mis en ligne le 31/07/2005 : http://antiquitatis-notae.univ-paris1.fr/cousinbocagesetprairies.pdf.

Crampa, J., *Labraunda. Swedish Excavations and Researches*, III, 1. *The Greek Inscriptions (1–12)*, Lund, 1969.

Cramme, S., *Die Bedeutung des Euergetismus für die Finanzierung städtischer Aufgaben in der Provinz Asia*, Diss., Köln, 2001.

Crawford, M.H. & Reynolds, J., « The publication of the Prices Edict : a new inscription from Aezani », *JRS*, 65, 1975, pp. 160–163.

Crawford, M.H. (éd.), *Roman Statutes*, I, Institute of Classical Studies, London, 1996.

Cronin, H.S., « First report of a journey in Pisidia, Lycaonia and Pamphylia », *JHS*, 22, 1902, pp. 94–125.

Cronin, H.S., « First report of a journey in Pisidia, Lycaonia and Pamphylia. II. », *JHS*, 22, 1902, pp. 339–376.

Cronin, H.S., « First report on a journey in Pisidia, Lycaonia and Pamphylia. Part III. », *JHS*, 24, 1904, pp. 113–124.

Cuomo, S., *Technology and culture in Greek and Roman Antiquity*, Cambridge, 2007.

Dąbrowa, E., *The Governors of Roman Syria from Augustus to Septimius Severus*, Habelt, Bonn, 1998.

Dana, D., « Les Thraces dans les armées hellénistiques : essai d' 'histoire par les noms' », dans J.-C. Couvenhes, S. Crouzet & S. Péré-Noguès (dir.), *Pratiques et identités culturelles dans les armées hellénistiques*, Ausonius, Bordeaux, 2011, pp. 87–115.

Dana, D., *Onomasticon Thracicum : répertoire des noms indigènes de Thrace, Macédoine orientale, Mésies, Dacie et Bithynie*, De Boccard, Paris, 2014.

Davies, G., « Cremna in Pisidia : a re-appraisal of the siege works », *AS*, 50, 2000, pp. 151–158.

Debue-Barazer, C., Baudoin, G. & Tillequin, F., « Le pavot, l'opium et les objets associés au Musée de matière médicale de la faculté de pharmacie de Paris », *Revue d'Histoire de la Pharmacie*, 90e année, 336, 2002, pp. 555–568.

Dedeoğlu, J., « The sanctuary at Zindan Mağarası in the light of new archaeological evidence », *Gephyra*, 2, 2005, pp. 95–102.

Delamarre, X., *Noms de personnes celtiques dans l'épigraphie classique*, Errance, Paris, 2007.

Delemen, İ., *Anatolian rider-gods : a study on stone finds from the regions of Lycia, Pisidia, Isauria, Lycaonia, Phrygia, Lydia and Caria in the late Roman period*, Asia Minor Studien 35, Habelt, Bonn, 1999.

Demougin, S., *Prosopographie des chevaliers romains julio-claudiens (43 av. J.-C.–70 ap. J.-C.)*, CEFR 153, Rome, 1992.

Detschew, D., *Die thrakischen Sprachreste*, Wien, 1957.

Dignas, B., *Economy of the sacred in Hellenistic and Roman Asia Minor*, OUP, Oxford, 2002.

Dmitriev, S., *City Government in Hellenistic and Roman Asia Minor*, Oxford University Press, 2005.

Doni, C., « The Pisidians : from their origin to their western expansion », dans H. Bru, F. Kirbihler & S. Lebreton (éds), *L'Asie Mineure dans l'Antiquité : échanges, populations et territoires. Actes du colloque international de Tours (21–22 octobre 2005)*, Presses Universitaires de Rennes, 2009, pp. 213–227.

Doublet, G., « Sénatus-Consulte de Tabae en Carie », *BCH*, 13, 1889, pp. 503–508.

Doublet, G., « Bas relief et inscriptions de Délos », *BCH*, 16, 1892, pp. 148–162.

Drew-Bear, T., *Nouvelles inscriptions de Phrygie*, Zutphen, 1978.

Drew-Bear, T. & Naour, C., « Divinités de Phrygie », *ANRW*, II, 18.3, 1990, pp. 1907–2044.

Drew-Bear, T., « Nouvelles inscriptions de Dokimeion », *MEFRA*, 106/2, 1994, pp. 747–844.

Drew-Bear, T., Thomas, C.M. & Yıldızturan, M., *Phrygian Votive Steles*, Ankara, 1999.

Drew-Bear, T., « Pisidia Antiokheia tiyatrosunun yazıtları », *Araştırma Sonuçları Toplantısı*, 17–1, 1999, pp. 209–214.

Drew-Bear, T. & Labarre, G., « Les trois statues de la Concorde à Antioche de Pisidie », *EA*, 34, 2002, pp. 71–92.

Drew-Bear, T., Lubotsky, A. & Üyümez, M., « Three New Phrygian inscriptions », *Kadmos*, 47, 2008, pp. 109–116.

Dumitru, A., « The tyrants of the Hellenistic East », dans S. Lewis (éd.), *Tyranny: New Contexts*, PUFC, Besançon, à paraître.

Dupont, F., *Rome, la ville sans origine*, « Le Promeneur », Gallimard, Paris, 2011.

Duru, R., « The Neolithic of the Lake District », dans M. Özdoğan, N. Başgelen (éds), *Neolithic in Turkey. The Cradle of Civilization : New Discoveries*, Istanbul, 1999, pp. 165–191.

Eastwood, W.J., Roberts, N. & Lamb, H.F., « Palaeoecological and archaeological evidence for human occupance in Southwest Turkey : the Beyşehir Occupation Phase », *AS*, 48, 1998, pp. 69–86.

Eilers, C., *Roman Patrons of Greek Cities*, Oxford University Press, 2002.

Elderkin, G.W., « Dionysos Eleutheros and Liber », *CPh*, 31, 3, 1936, pp. 259–261.

Elliott, T., *Epigraphic Evidence for Boundary Disputes in the Roman Empire*, PhD University of North Carolina, Chapel Hill, 2004 (dir. R. Talbert).

Erkelenz, D., « Zur Provinzzugehörigkeit Kibyras in der römischen Kaiserzeit », *EA*, 30, 1998, pp. 81–95.

Famerie, E., « La transposition de *quaestor* en grec », *L'Antiquité Classique*, 68, 1999, pp. 211–225.

Fernoux, H.-L., « Frontières civiques et maîtrise du territoire : un enjeu pour la cité grecque à l'époque impériale (Ier–IIIe siècle ap. J.-C.) », dans H. Bru, F. Kirbihler et S. Lebreton (éds), *L'Asie Mineure dans l'Antiquité : échanges, populations et territoires. Actes du colloque international de Tours (21–22 octobre 2005)*, Presses Universitaires de Rennes, 2009, pp. 135–164.

Ferrary, J.-L. & Rousset, D., « Un lotissement de terres à Delphes au IIe s. après J.-C. », *BCH*, 122, 1998, pp. 277–342.

Ferrary, J.-L., « Les Gouverneurs des provinces romaines d'Asie Mineure (Asie et Cilicie), depuis l'organisation de la province d'Asie jusqu'à la première guerre de Mithridate (126–88 av. J.-C.) », *Chiron*, 30, 2000, pp. 161–193.

Ferrary, J.-L., « Rome et les monarchies hellénistiques dans l'Orient méditerranéen : le légat et le proconsul », dans F. Prost (éd.), *L'Orient méditerranéen de la mort d'Alexandre aux campagnes de Pompée. Cités et royaumes à l'époque hellénistique (Actes du colloque international de la SOPHAU, Rennes, 4–6 avril 2003)*, Rennes-Toulouse, 2003, pp. 403–412.

Ferrary, J.-L., « Retour sur la loi des inscriptions de Delphes et de Cnide (Roman Statutes, n° 12) », dans M.L. Caldelli, G.L. Gregori et S. Orlandi (éds), *Epigrafia 2006, Atti della XIVe Rencontre sur l'épigraphie in onore di Silvio Panciera con altri contributi di colleghi, allievi e collaboratori*, Rome, 2008 (Tituli, 9), pp. 101–114.

Ferrua, A., « Giovanni Zaratino Castellini raccoglitore di epigrafi », *Epigraphica*, 20, 1958, pp. 121–160.

Fiedler, G. & Taşlıalan, M., « Un monument rupestre phrygien au bord du lac de Hoyran », *Anatolia Antiqua*, 10, 2002, pp. 97–112.

Fishwick, D., « The *Cannophori* and the March Festival of Magna Mater », *TAPhA*, 97, 1966, pp. 193–202.

Follet, S., *Athènes au IIe et au IIIe siècle. Études chronologiques et prosopographiques*, Paris, 1976.

Follet, S. (éd.), *L'hellénisme d'époque romaine : nouveaux documents, nouvelles approches (Ier s. a. C.–IIIe s. p. C.). Actes du colloque international à la mémoire de Louis Robert (Paris, 7–8 juillet 2000)*, De Boccard, Paris, 2004.

Foss, C., « The Era of Apollonia in Pisidia », *ZPE*, 25, 1977, pp. 285–288.

Franke, P.R. & Nollé, M.K., *Die Homonoia-Münzen Kleinasiens und der thrakischen Randgebiete*, Saarbrücken, 1997.

Fraser, P.M. & Matthews, E. (éds), *A Lexicon of Greek Personal Names*, I, The Aegean Islands, Cyprus, Cyrenaica, Clarendon Press, Oxford, 1987.

Fraser, P.M. & Matthews, E. (éds), *A Lexicon of Greek Personal Names*, III B, *Central Greece. From the Megarid to Thessaly*, Clarendon Press, Oxford, 2000.

Fraser, P.M. & Matthews, E. (éds), *A Lexicon of Greek Personal Names*, IV, *Macedonia, Thrace, Northern Regions of the Black Sea*, Clarendon Press, Oxford, 2005.

French, D.H., « The year's work », *AS*, 34, 1984, pp. 10–11.

French, D.H., *Roman Roads and Milestones of Asia Minor*. II. *An Interim Catalogue of Milestones*, BAR Int. series 392 (II), Oxford, 1988.

French, D.H., « Roads in Pisidia », dans E. Schwertheim (dir.), *Forschungen in Pisidien*, Asia Minor Studien 6, Habelt, Bonn, 1992, pp. 167–175.

Garlan, Y., *Recherches de poliorcétique grecque*, De Boccard, Paris, 1974.

Garland, R., *The Greek Way of Death*, Ithaca-New York, 1985.

Gauthier, P., *Nouvelles inscriptions de Sardes*, II, Genève, 1989.

Geagan, D.J., « Hadrian and the Athenian Dionysiac Technitai », *TAPhA*, 103, 1972, pp. 133–160.

Gordillo Hervás, R., « Il *Panhellenion* e i suoi membri un riesame della documentazione epigrafica relativa alla composizione della lega », *Mediterraneo Antico*, 16, 2013, pp. 101–121.

Gordon, R., « 'Ut tu me vindices' : Magna Mater and Attis in some new Latin cursetexts » dans A. Mastrocinque & C.G. Scibona (éds), *Demeter, Isis, Vesta and Cybele : Studies in Greek and Roman religion in honour of Giulia Sfameni Gasparro*, Steiner Verlag, Stuttgart, 2012, pp. 195–212.

Grainger, J.D., *Seleukos Nikator : Constructing a Hellenistic Kingdom*, Routledge, 1990.

Grainger, J.D., *The Roman War of Antiochos the Great*, Brill, Leiden-Boston, 2002.

Guillaumin, J.-Y., « Organisation d'un territoire de colonie : les exigences théoriques

des textes gromatiques», dans H. Bru, G. Labarre & G. Tirologos (éds), *Espaces et territoires des colonies romaines d'Orient*, PUFC, Besançon, 2016, pp. 13–24.

Haas, O., *Die phrygischen Sprachdenkmäler*, Académie bulgare des sciences, (*Linguistique Balkanique* X), Sofia 1966.

Habas, E., dans A. Demsky (éd.), *These are the names. Studies in Jewish onomastics*, III, Ramat Gan, 2002, pp. 73–92.

Habicht, C., «New evidence on the province of Asia», *JRS*, 65, 1975, pp. 64–91.

Hamilton, R., *Choes and Anthesteria. Athenian Iconography and Ritual*, University of Michigan Press, Ann Arbor, 1992.

Halfmann, H., *Die Senatoren aus dem östlichen Teil des Imperium Romanum bis zum Ende des 2. Jh n. Chr.*, Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen, 1979.

Halfmann, H., «Die Senatoren aus den kleinasiatischen Provinzen des römischen Reiches vom 1. bis 3. Jahrhundert», *Tituli V. Atti del colloquio internazionale AIEGL su epigrafia e ordine senatorio* (*Roma, 14–20 Maggio 1981*), II, Roma, 1982, pp. 603–650.

Halfmann, H., *Itinera Principum. Geschichte und Typologie der Kaiserreisen im römischen Reich*, Steiner, Stuttgart, 1986.

Halfmann, H., «Zur Datierung und Deutung der Priesterliste am Augustus-Roma-Tempel in Ankara» *Chiron*, 16, 1986, pp. 35–42.

Hall, A.S., «The Site of Misthia», *AS*, 9, 1959, pp. 119–124.

Hall, A.S., «Notes and inscriptions from eastern Pisidia», *AS*, 18, 1968, pp. 57–92.

Hall, A.S., «R.E.C.A.M. Notes and Studies n° 9. The Milyadeis and Their Territory», *AS*, 36, 1986, pp. 137–158.

Hardie, M.M., «The shrine of Men Askaenos at Pisidian Antioch», *JHS*, 32, 1912, pp. 111–150.

Harris, W.V., «Literacy and Epigraphy, I», *ZPE*, 52, 1983, pp. 87–111.

Harris, W.V., *Ancient Literacy*, Harvard University Press, Cambridge Mass.-London, 1989.

Harrison, R.M., «Amorium 1987: A Preliminary Survey», *AS*, 38, 1988, pp. 175–184.

Hauken, T., *Petition and response. An epigraphic study of petitions to Roman emperors 181–249*, Bergen, 1998.

Heichelheim, F.M., *RE*, VIII A1, 1955, s.v. «*Vegnius*», col. 577.

Hirt, A.M., *Imperial mines and quarries in the Roman world. Organizational aspects* (*27 BC – 235 AD*), OUP, Oxford, 2010.

Hoët-Van Cauwenberghe, C., «Statius Anicius, décurion d'Antioche», dans T. Drew-Bear, M. Taşlıalan & C.M. Thomas (éds), *Actes du Ier congrès international sur Antioche de Pisidie*, De Boccard, Paris, 2002, pp. 153–167.

Hogarth, D.G., «Notes in Phrygia Paroreus and Lycaonia», *JHS*, 11, 1890, pp. 151–166.

Holleaux, M. & Paris, P., «Inscriptions de Carie», *BCH*, 9, 1885, pp. 68–84.

Holleaux, M., «Sur la lettre d'Attale aux Amladeis», *RÉA*, 20, 1918, pp. 17–19 (= *Études d'épigraphie et d'histoire grecques*, II, De Boccard, Paris, 1938, pp. 149–151).

Holleaux, M., « Inscription trouvée à Brousse », *BCH*, 48, 1924, pp. 1–57.

Holleaux, M., « La clause territoriale du traité d'Apamée (188 av. J.-C.) », *RÉG*, 44, 1931, pp. 304–319 et *RÉG*, 45, 1932, pp. 7–31 (= *Études d'épigraphie et d'histoire grecques*, V, Maisonneuve, Paris, 1957, pp. 208–243).

Holleaux, M., *Études d'épigraphie et d'histoire grecques*, II, A. Maisonneuve, Paris, 1938 (éd. L. Robert).

Holleaux, M., *Études d'épigraphie et d'histoire grecques*, III, De Boccard, Paris, 1942 (éd. L. Robert).

Homolle, T., « Les Romains à Délos », *BCH*, 8, 1884, pp. 75–158.

Hornum, M.B., *Nemesis, the Roman State, and the Games*, coll. « Religions in the Graeco-Roman World »117, Brill, Leiden-New York-Köln, 1993.

Horsley, G.H.R., « The mysteries of Artemis Ephesia in Pisidia : a new inscribed relief », *AS*, 42, 1992, pp. 119–150.

Horsley, G.H.R. & Kearsley, R.A., « Another Boundary Stone between Tymbrianassos and Sagalassos », *ZPE*, 121, 1998, pp. 123–129.

Immerwahr, H.R., « Choes and Chytroi », *TAPhA*, 77, 1946, pp. 245–260.

Ivantchik, A., Belinskiy, A. & Dovgalev, A., « Prospections sur le territoire d'Apamée et élaboration du SIG Kélainai-Apamée Kibôtos (2008–2010) », dans L. Summerer, A. Ivantchik, A. von Kienlin (dir.), *Kelainai-Apameia Kibotos. Développement urbain dans le contexte anatolien*, Ausonius, Bordeaux, 2011, pp. 137–177.

Ivantchik, A. & Adiego, I.-X., « Une inscription lydienne de Kelainai », dans A. Ivantchik, L. Summerer & A. von Kienlin (éds), *Kelainai-Apameia Kibotos: une métropole achéménide, hellénistique et romaine*, Ausonius, Bordeaux, 2016, pp. 289–299.

Iversen, P., « Inscriptions from Northwest Pisidia », *EA*, 48, 2015, pp. 1–85.

Jacques, F., *Les curateurs des cités dans l'Occident romain de Trajan à Gallien*, Nouvelles Éditions Latines, Paris, 1983.

Jameson, S., « Two Lycian families », *AS*, 16, 1966, pp. 125–137.

Johnson, A.C., Coleman-Norton, P.R. & Bourne, F.C., *Ancient Roman Statutes*, The Lawbook Exchange Ltd, Clark (NJ), 2003 (rééd.).

Jones, A.H.M., *The Cities of the Eastern Roman Provinces*, 1971^2 (1ère éd. 1937).

Jones, C.P., « Prosopographical Notes on the Second Sophistic », *GRBS*, 21, 1980, pp. 373–380.

Jones, C.P., « A. Balland, *Fouilles de Xanthos*. VII. *Inscriptions d'époque impériale du Létôon* (review) », *Phoenix*, 37, 1983, pp. 71–74.

Jonnes, L. & Ricl, M., « A new royal inscription from Phrygia Paroreios : Eumenes II grants Tyriaion the status of a polis », *EA*, 29, 1997, pp. 1–29.

Jonnes, L., *The Inscriptions of the Sultan Dağı* I, IGSK 62, Habelt, Bonn, 2002.

Kalayci, T., *Predictive modeling of settlements mounds (9000–5500 B.C.) in the Lake District region and its immediate environs*, M.A. Thesis, METU, Ankara, 2006.

Kawerau, G. & Rehm, A., *Das Delphinion in Milet*, (Milet III), Berlin, 1914.

Kaya, D. & Mitchell, S., « The sanctuary of the god Eurymedon at Tymbriada in Pisidia », *AS*, 35, 1985, pp. 39–55.

Kearsley, R.A., « The Milyas and the Attalids : a decree of the city of Olbasa and a new royal letter of the second century B.C. », *AS*, 44, 1994, pp. 47–57.

Kearsley, R.A., « Cultural diversity in Roman Pisidia : the cult of the Dioskouroi », dans T. Drew-Bear, M. Taşlıalan & C.M. Thomas (éds), *Actes du Ier congrès international sur Antioche de Pisidie*, De Boccard, Paris, 2002, pp. 401–416.

Kehoe, D.P., *Law and the rural economy in the Roman empire*, University of Michigan Press, 2007.

Kent, J.H., *Corinth. Results of the excavations conducted by the American School of Classical Studies at Athens*, VIII, 3. *The Inscriptions 1926–1950*, Princeton, 1966.

Kienast, D., *Römische Kaisertabelle. Grundzüge einer römischen Kaiserchronologie*, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt, 1996².

Kobes, J., *Kleine Könige. Untersuchungen zu den Lokaldynasten im hellenistischen Kleinasien*, St. Katharinen, 1996.

Kokkinia, C., (éd.), *Boubon. The inscriptions and archaeological remains. A survey 2004–2006*, ΜΕΛΕΤΗΜΑΤΑ 60, De Boccard, Athènes, 2008.

Körte, A., « Kleinasiatische Studien II », *MDAI* (*Athenische Mitteilungen*), 22, 1897, pp. 1–51.

Körte, A., « Kleinasiatische Studien VI », *MDAI* (*Athenische Mitteilungen*), 25, 1900, pp. 398–444.

Kretschmer, P., *Einleitung in die Geschichte der griechieschen Sprache*, 1896 (réimpr. Göttingen, 1970).

Kroll, W., *RE*, X.1, 1918, s.v. « Germanicus Iulius Caesar », col. 435–464.

Krzyzanowska, A., *Monnaies coloniales d'Antioche de Pisidie*, Varsovie, 1970.

Kunnert, U., *Bürger unter sich. Phylen in den Städten des kaiserzeitlichen Ostens* (Schweizerische Beiträge zur Altertumswissenschaft, 39), Schwabe, Basel, 2012.

Labarre, G. & Taşlıalan, M., « La dévotion au dieu Men : les reliefs rupestres de la Voie Sacrée », dans T. Drew-Bear, M. Taşlıalan & Chr. M. Thomas (éds), *Actes du Ier congrès international sur Antioche de Pisidie*, De Boccard, Paris, 2002, pp. 257–312.

Labarre, G., Özsait, M. & Özsait, N., « Parlais et Prostanna : Sites et Territoires », *Anatolia Antiqua*, 13, 2005, pp. 223–257.

Labarre, G. & Özsait, M., « Une salle de banquet pour Men et les *Volumnii* d'Antioche de Pisidie », *DHA*, 33/2, 2007, pp. 91–114.

Labarre, G. & Özsait, M., « Nouveaux *duoviri* d'Antioche de Pisidie et dédicaces au dieu Men », *Anatolia Antiqua*, 16, 2008, pp. 153–163.

Labarre, G., *Le dieu Mèn et son sanctuaire à Antioche de Pisidie*, E.M.E., Bruxelles, 2010.

Labarre, G., Özsait, M., Özsait, N. & Güceren, İ., « La collection du musée d'Uluborlu : nouvelles inscriptions d'Apollonia Mordiaion », *Anatolia Antiqua*, 20, 2012, pp. 121–146.

Labarre, G. & Özsait, M., « Deux sites antiques dans la vallée de l'Eurymédon (Eski Beydili-Kesme) », dans H. Bru & G. Labarre (éds), *L'Anatolie des peuples, des cités et des cultures (IIe millénaire av. J.-C.–Ve siècle ap. J.-C.). Autour du projet d'Atlas historique et archéologique de l'Asie Mineure antique (Besançon, 26–27 novembre 2010)*, II, PUFC, Besançon, 2013, pp. 258–272.

Labarre, G., « Réflexions sur la diffusion de la sculpture d'Héraclès en Pisidie aux IIe–IIIe siècles » dans S. Montel (dir.), *La sculpture gréco-romaine en Asie Mineure. Synthèse et recherches récentes*, PUFC, Besançon, 2015, pp. 147–164.

Labarre, G., Özsait, M., Özsait, N., Güceren, İ. & Ö. Çomak, « Colonisation et interculturalité en Pisidie et Phrygie Parorée », *EA*, 48, 2015, pp. 87–114.

Labarre, G., Özsait, M. & Güceren, İ., « Insécurité et rébellion en Pisidie. Le témoignage de deux nouvelles fortifications », *Res Antiquae*, 13, 2016, pp. 165–182.

Lachmann, C., *Gromatici Veteres*, Berlin, 1848–1852.

Laflı, E., « Notes on the history of Seleuceia Sidera in Pisidia (south-western Turkey): second preliminary report on the inscriptions », dans Ph. Freeman et *alii* (eds), *Limes XVIII. Proceedings of the XVIIIth International Congress of Roman Frontier Studies held in Amman (September 2000)*, I, BAR Int. series 1084 (I), Archaeopress, Oxford, 2002, pp. 313–326.

Lambert, S., *Inscribed Athenian Laws and Decrees 352/1–322/1 BC. Epigraphical Essays*, Brill, Leiden-Boston, 2012.

Lambrechts, P., « Où en est le problème de la nationalité du peuple trévire ? », *L'Antiquité Classique*, 7, 1938, pp. 359–381.

Lambrechts, P., « Les fêtes 'phrygiennes' de Cybèle et d'Attis », *Bulletin de l'Institut Historique Belge de Rome*, 27, 1952, pp. 141–170.

Lanckoronski, C., *Les villes de la Pamphylie et de la Pisidie*, II, 1893.

Lane, E., *Corpus Monumentorum Religionis Dei Menis*, I, Brill, Leiden, 1971.

Lang, M., *Graffiti and Dipinti*, The Athenian Agora XXI, Princeton, 1976.

Laroche, E., *Recherches sur les noms des dieux hittites*, Maisonneuve, Paris, 1947.

Laroche, E., *Les noms des Hittites*, Klincksieck, Paris, 1966.

Latimer, D. & Goldberg, J., *Flowers in the Blood. The Story of Opium*, F. Watts, New York-London, 1981.

Le Bas, p. & W.H. Waddington, W.H., *Voyage archéologique en Grèce et en Asie Mineure, Inscriptions*, III, 5e partie, Paris, 1870.

Lebreton, S., « Quelques remarques à propos de la navigation sur les fleuves et les lacs anatoliens », dans H. Bru & G. Labarre, « Chronique d'Orient 2012 », *DHA*, 38/2, 2012, pp. 188–206.

Lebreton, S., « La fontaine de Zeus Orkios ou fontaine d'Asbama (Tyane, Cappadoce) », dans R. Lebrun & A. Degrève (éds), *Deus Medicus. Actes du colloque organisé à Louvain-la-Neuve les 15 et 16 juin 2012*, Homo Religiosus (série II) 12, Brepols, Turnhout, 2013, pp. 219–243.

Lebrun, R. « Le sidétique et le pisidien », *Res Antiquae*, IX, 2012, pp. 353–368.

Le Dinahet, M.-T., « Les inscriptions votives au dieu Men à Antioche : état des recherches », dans T. Drew-Bear, M. Taşlıalan & C.M. Thomas (éds), *Actes du Ier congrès international sur Antioche de Pisidie*, De Boccard, Paris, 2002, pp. 201–212.

Legrand, P.-E. & Chamonard, J., « Inscriptions de Phrygie », *BCH*, 17, 1893, pp. 241–293.

Leschhorn, W., *Antike Ären : Zeitrechnung, Politik und Geschichte im Schwarzmeerraum und in Kleinasien nördlich des Tauros*, Steiner, Stuttgart, 1993.

Leschhorn, W., « Die Verbreitung von Agonen in den östlichen Provinzen des römischen Reiches », *Colloquium « Agonistik in der römischen Kaiserzeit », Landhaus Rothenberge bei Münster (25.–27. Oktober 1995)*, *Stadion*, 24/1, 1998, pp. 31–57.

Leschhorn, W., *Lexikon der Aufschriften auf griechischen Münzen*, II, *Ethnika und Beamtennamen*, Wien, 2009.

Leunissen, P.M.M., *Konsuln und Konsulare in der Zeit von Kommodus bis Severus Alexander (180–235 n. Chr.)*, Gieben, Amsterdam, 1989.

Levick, B., « Two inscriptions from Pisidian Antioch », *AS*, 15, 1965, pp. 53–62.

Levick, B., *Roman Colonies in Southern Asia Minor*, Clarendon Press, Oxford, 1967.

Levick, B., « Unpublished inscriptions from Pisidian Antioch », *AS*, 17, 1967, pp. 101–121.

Levick, B., *RE* Suppl. XI, 1968, s.v. « Antiocheia (Pisid.) », col. 49–61.

Levick, B., *RE*, Suppl. XII, 1970, s.v. « *Parlais* », col. 990–1006.

Lichocka, B., *Némésis en Égypte romaine*, von Zabern, Mainz, 2004.

Liddell, H.-G., Scott, R. & Jones, H.S., *A Greek-English Lexicon*, Clarendon Press, Oxford, 1996 (9e éd. avec suppl.).

Lubotsky, A., « The syntax of the New Phrygian inscription n° 88 », *Kadmos*, 28, 1989, pp. 146–155.

Ma, J., *Antiochos III et les cités de l'Asie Mineure occidentale*, Belles-Lettres, Paris, 2004.

Macridy, T., « À travers les nécropoles sidoniennes », *RBi*, 1904, pp. 549–556.

Maier, F.G., *Griechische Mauerbauinschriften*, I, Quelle & Meyer, Heidelberg, 1959.

Maiuri, A., *Nuova Silloge epigrafica di Rodi e Cos*, Firenze, 1925.

Malay, H., « Letter of Antiochos III to Zeuxis with two covering letters (209 B.C.) », *EA*, 10, 1987, pp. 7–17.

Malay, H., « A copy of the letter of Antiochos III to Zeuxis (209 B.C.) », dans H. Heftner et K. Tomaschitz (éds), *Festschrift für Gerhard Dobesch zum 65. Geburtstag*, Wien, 2004, pp. 407–413.

Malkin, I., *Myth and Territory in the Spartan Mediterranean*, Cambridge University Press, 2003² (1ère éd. 1994).

Marek, C. & Frei, P., *Geschichte Kleinasiens in der Antike*, C.H. Beck, München, 2010.

Masson, O., « À propos d'inscriptions grecques de Dalmatie », *BCH*, 114, 1990, pp. 499–512.

Masson, O., *Onomastica Graeca Selecta*, I–II, Nanterre, 1990.

Masson, O., *Onomastica Graeca Selecta*, III, Genève-Paris, 2000.

Mednikarova, I., « The accusative of the name of the deceased in Latin and Greek epitaphs », *ZPE*, 143, 2003, pp. 117–134.

Mellaart, J., « Preliminary report on a survey of pre-classical remains in southern Turkey », *AS*, 4, 1954, pp. 175–240.

Mellaart, J., « The Late Bronze Age monuments of Eflatun pınar and Fasıllar near Beyşehir », *AS*, 12, 1962, pp. 111–117.

Mellaart, J., « Early cultures of the south Anatolian plateau, II : the late Chalcolithic and Early Bronze Age in the Konya plain », *AS*, 13, 1963, pp. 199–236.

Merkelbach, R. & Stauber, J., *Steinepigramme aus dem griechischen Osten*, 3, *Der « Ferne Osten » und das Landesinnere bis zum Tauros*, Saur, München-Leipzig, 2001.

Merritt, B.D., « Inscriptions of Colophon », *AJPh*, 56, 1935, pp. 358–397.

Meyer, E., *Die Grenzen der hellenistischen Staaten in Kleinasien*, Füssli, Zürich-Leipzig, 1925.

Michel, C., « Nouvelles données de géographie historique anatolienne d'après des archives récentes de Kültepe », dans K. Strobel (éd.), *New Perspectives on the Historical Geography and Topography of Anatolia in the II and I Millenium B.C.*, Eothen 16, LoGisma, Firenze, 2008, pp. 235–252.

Mileta, C., *Der König und sein Land. Untersuchungen zur Herrschaft der hellenistischen Monarchen über das königliche Gebiet Kleinasiens und seine Bevölkerung* (Klio, Bh. N.F. 14), Berlin, 2008.

Mionnet, T.E., *Description de médailles antiques, grecques et romaines*, Suppl. 6, Paris, 1833.

Mitchell, S., « The *Plancii* in Asia Minor », *JRS*, 64, 1974, pp. 27–39.

Mitchell, S., « Roman residents and Roman property in southern Asia Minor », dans E. Akurgal (éd.), *Proceedings of the Xth International Congress of Classical Archaeology*, Ankara, 1978, pp. 311–318.

Mitchell, S., « The siege of Cremna AD 278 », dans D.H. French & C.S. Lightfoot (éds), *The Eastern Frontier of the Roman Empire*, Oxford, 1989, pp. 311–329.

Mitchell, S., « Hellenismus in Pisidien », dans E. Schwertheim (éd.), *Forschungen in Pisidien*, Asia Minor Studien 6, Habelt, Bonn, 1992, pp. 1–27.

Mitchell, S., *Anatolia. Land, Men and Gods in Asia Minor*, 2 vol., Clarendon Press, Oxford, 1993.

Mitchell, S., « Three cities in Pisidia », *AS*, 44, 1994, pp. 129–148.

Mitchell, S. et *alii*, *Cremna in Pisidia. An Ancient City in Peace and War*, Duckworth-Classical Press of Wales, London-Swansea, 1995.

Mitchell, S. & Waelkens, M., *Pisidian Antioch. The Site and Its Monuments*, Duckworth/Classical Press of Wales, London-Swansea, 1998.

Mitchell, S., « The Temple of Men Askaenos at Antioch », dans Th. Drew-Bear, M. Taşlıalan & Chr. M. Thomas (éds), *Actes du Ier congrès international sur Antioche de Pisidie*, De Boccard, Paris, 2002, pp. 313–322.

Mitchell, S., « L'olive, Louis Robert et la répartition de la culture hellénique en Anatolie », dans H. Bru, F. Kirbihler & S. Lebreton (éds), *L'Asie Mineure dans l'Antiquité : échanges, populations et territoires. Regards actuels sur une péninsule*, Rennes, 2009, pp. 439–446.

Mitchell, S. & French, D.H. (éds), *The Greek and Latin Inscriptions of Ankara* (*Ancyra*), Vol. I. *From Augustus to the end of the third century AD.*, Vestigia 62, C.H. Beck, 2012.

Mommsen, T., « Stadtrechtbriefe von Orkistos und Tymandos », *Hermes*, 22, 1887, pp. 309–322 (= *Gesammelte Schriften*, V, 1908, pp. 540–551).

Moretti, L., *Iscrizioni agonistiche greche*, Roma, 1953.

Moretti, J.-C., *Théâtre et société dans la Grèce antique*, Le Livre de Poche, Paris, 2001.

Motte, A., *Prairies et jardins de la Grèce antique. De la religion à la philosophie*, Bruxelles, 1973.

Mühlenbock, C., Bru, H. & Laflı, E., « Dédicaces de Phrygie à Zeus Alsènos au *Medelhavsmuseet* de Stockholm », *Revue Archéologique*, 2015/1, pp. 23–34.

Müller, H., « Claudia Basilo und ihre Verwandtschaft », *Chiron*, 10, 1980, pp. 457–484.

Müller, H., « Der hellenistische Archiereus », *Chiron*, 30, 2000, pp. 519–542.

Naster, P., *L'Asie Mineure et l'Assyrie aux VIIIe et VIIe siècles av. J.-C. d'après les annales des rois assyriens*, Louvain, 1938.

Neumann, G. & Fuhrmann, E., « Zwei epichorische Inschriften aus dem pisidischen Bergland », *Kadmos*, 44, 2005, pp. 7–18.

Neumann, G. & Tischler, J., *Glossar des Lykischen*, DBH 21, Wiesbaden, 2007.

Neve, P., dans T. Richter, D. Prechel, J. Klinger (éds), *Kulturgeschichten : Altorientalistische Studien für Volker Haas zum 65. Geburtstag*, Saarbrücken, 2001, pp. 291–293.

Nollé, J., « Beiträge zur kleinasiatischen Münzkunde und Geschichte 4–5 », *Gephyra*, 3, 2006, pp. 49–131.

Oktan, M. & Şaroglu, G., « Eine neue Widmungsinschrift des Statthalters Valerius Diogenes für Konstantin den Großen aus dem pisidischen Antiochia », *Adalya*, 17, 2014, pp. 209–218.

Orel, V., « Two dialects in New-Phrygian ? », *Kadmos*, 33, 1994, pp. 60–64.

Osborne, M.J. & Byrne, S.G. (éds), *A Lexicon of Greek Personal Names*, II, *Attica*, Clarendon Press, Oxford, 1994.

Owens, E.J., « The water supply of Antioch », dans T. Drew-Bear, M. Taşlıalan & C.M. Thomas (éds), *Actes du Ier congrès international sur Antioche de Pisidie*, De Boccard, Paris, 2002, pp. 337–348.

Owens, E.J. & Taşlıalan, M., « The fountain house at Pisidian Antioch and the water supply of the Roman colony : changes in the water management and use », dans C. Ohlig (éd.), *Cura Aquarum in Jordanien. Proceedings of the 13th international conference on the history of water management and hydraulic engineering in the Mediterranean region, Petra/Amman, 31 March–9 April 2007*, Siegburg, 2008, pp. 301–312.

Özenir, A.S., « Eflatunpınar Hitit Anıtı 1996 yılı Temizlik ve Kazı Çalışmaları », *VIII. Müze Kurtama Kazıları Semineri*, Ankara, 1997, pp. 135–157.

Özsait, M., Labarre, G. & Özsait, N., « Nouveaux témoignages sur le culte de Cybèle en Pisidie occidentale », *Adalya*, 9, 2006, pp. 1–31.

Özsait, M., Labarre, G. & Özsait, N., « Sites et inscriptions de la plaine Cillanienne », *Anatolia Antiqua*, 15, 2007, pp. 113–146.

Özsait, M., Labarre, G. & Özsait, N., « Timbriada et Tynada », *Adalya*, 12, 2009, pp. 197–219.

Özsait, M., Labarre, G. & Özsait, N., « Monuments funéraires et inscriptions de Pisidie (Burdur-Isparta) », *Anatolia Antiqua*, 18, 2010, pp. 59–89.

Özsait, M., Labarre, G., Özsait, N., & Güceren, İ., « Taşkapı : un chôrion sur le territoire d'Adada ? », *Adalya*, 13, 2010, pp. 91–109.

Özsait, M., Labarre, G. & Özsait, N., « Nouvelles inscriptions et monuments de la vallée d'Apollonia (Phrygie-Pisidie) », *Adalya*, 14, 2011, pp. 271–290.

Özsait, M., Labarre, G., Özsait, N., & Güceren, İ., « Sites et statuts des communautés en Pisidie : l'exemple des *Hadrianoi* et des *Moulasseis* », *Adalya*, 15, 2012, pp. 171–201.

Pakkanen, J. & Pakkanen, P., « The Tomba building at Lefkandi. Some methodological reflections on its plan and function », *ABSA*, 95, 2000, pp. 239–252.

Paluchowski, A., « Les relations entre les villes de Crète centrale et celles de Pisidie et de Phrygie sous le Haut-Empire : Gortyne et Selgé, Arkadès et Tiberiopolis de Phrygie », *DHA*, 34/1, 2008, pp. 45–57.

Papaspyridi Karouzou, S., « Choes », *AJA*, 50, 1, 1946, pp. 122–139.

Perdrizet, P., « Syriaca », *RA*, 1904/1, pp. 234–244.

Planhol, X. de, *De la plaine pamphylienne aux lacs pisidiens. Nomadisme et vie paysanne*, A. Maisonneuve, Paris, 1958.

Popham, M.R., Calligas, P.G. & Sackett, L.H. (éds), *Lefkandi II. The Protogeometric Building at Tomba. Part 2 ; The Excavation, Architecture and Finds*, Athens, 1993.

Radet, G. & Paris, P., « Inscriptions de Pisidie, de Lycaonie et d'Isaurie », *BCH*, 10, 1886, pp. 500–514.

Radet, G., « Les villes de Pamphylie », *RA*, 3e série, 16, 1890, pp. 203–224.

Ramsay, W.M., « Unedited inscriptions of Asia Minor [4] », *BCH*, 7, 1883, pp. 258–278.

Ramsay, W.M., « Sepulchral customs in ancient Phrygia », *JHS*, 5, 1884, pp. 241–262.

Ramsay, W.M., *The Historical Geography of Asia Minor*, London, 1890.

Ramsay, W.M., *Cities and Bishoprics of Phrygia*, I, Clarendon Press, Oxford, 1895.

Ramsay, W.M., « Inscriptions en langue pisidienne », *Revue des Universités du Midi*, 1, 1895, pp. 353–362.

Ramsay, W.M., *Cities and Bishoprics of Phrygia*, Clarendon Press, Oxford, 1895–1897.

Ramsay, W.M., « Lycaonian and Phrygian notes. (Continued) », *CR*, 19/8, 1905, pp. 413–429.

Ramsay, W.M. (éd.), *Studies in the History and Art of the Eastern Provinces of the Roman Empire*, Aberdeen, 1906.

Ramsay, W.M., « The tekmoreian guest-friends : an anti-christian society on the imperial estates at Pisidian Antioch », dans W.M. Ramsay (éd.), *Studies in the History and Art of the Eastern Provinces of the Roman Empire*, Aberdeen, 1906, pp. 305–377.

Ramsay, W.M., « Sketches in the religious antiquities of Asia Minor », *ABSA*, 18, 1911–1912, pp. 37–79.

Ramsay, W.M., « The Tekmoreian Guest-Friends », *JHS*, 32, 1912, pp. 151–170.

Ramsay, W.M., « Colonia Caesarea (Pisidian Antioch) in the Augustan Age », *JRS*, 6, 1916, pp. 83–134.

Ramsay, W.M., « The utilisation of old epigraphic copies », *JHS*, 38, 1918, pp. 124–192.

Ramsay, W.M., « Studies in the Roman province Galatia. III. Imperial government of the province of Galatia », *JRS*, 12, 1922, pp. 147–186.

Ramsay, W.M., « Studies in the Roman rovince Galatia. VI. Some inscriptions from Colonia Caesarea Antiochea », *JRS*, 14, 1924, pp. 172–205.

Ramsay, W.M., « Res Anatolicae. III. Ecce Iterum Pisidia », *Klio*, 23, 1930, pp. 239–255.

Ramsay, W.M., *The Social Basis of Roman Power in Asia Minor*, Hakkert, Amsterdam, 1967^{2} (1ère éd. Aberdeen, 1941).

Rebuffat, F., « Alexandre le Grand et Apollonia de Pisidie », *RN*, 28, 6e série, 1986, pp. 65–71.

Rebuffat, F., « La prolifération des ateliers monétaires en Pisidie sous le Haut-Empire », *CCG*, 3, 1992, pp. 141–155.

Rémy, B., *L'évolution administrative de l'Anatolie aux trois premiers siècles de notre ère*, De Boccard, Paris, 1986.

Rémy, B., *Les fastes sénatoriaux des provinces romaines d'Anatolie au Haut-Empire (31 av. J.-C.–284 ap. J.-C.)*, ERC, Paris, 1988.

Rémy, B., *Les carrières sénatoriales dans les provinces romaines d'Anatolie au Haut-Empire (31 av. J.-C.–284 ap. J.-C.)*, Istanbul-Paris, 1989.

Rémy, B., « L'activité des fonctionnaires sénatoriaux dans la province de Lycie-Pamphylie au Haut-Empire, d'après les inscriptions », *Anatolia Antiqua*, 1, 1991, pp. 151–182.

Ricl, M., « *Hosios kai Dikaios*. Corpus », *EA*, 18, 1991, pp. 1–69.

Ricl, M., « *Hosios kai Dikaios*. Analyse », *EA*, 19, 1992, pp. 71–102.

Ritterling, E., *RE*, XII/2, 1925, s.v. *Legio*, col. 1329–1829.

Rizakis, A., « Urban Elites in the Roman East : Enhancing Regional Positions and Social Superiority », dans J. Rüpke (éd.), *A Companion to Roman Religion*, Malden (MA)-Oxford, 2007, pp. 317–330.

Robert, L., « Études épigraphiques. I. Inscriptions de Pisidie », *BCH*, 52, 1928, pp. 407–409.

Robert, L., « Études d'épigraphie grecque », *RPh*, 1934, pp. 267–292.

Robert, L., « Notes d'épigraphie hellénistique. XLIII. Épitaphe d'un mercenaire à Sidon », *BCH*, 59, 1935, pp. 428–430.

Robert, L., *Études anatoliennes. Recherches sur les inscriptions grecques de l'Asie Mineure*, De Boccard, Paris, 1937.

Robert, L., *Études épigraphiques et philologiques*, Champion, Paris, 1938.

Robert, L., « Inscriptions de Bithynie copiées par Georges Radet », *RÉA*, 42, 1940, pp. 302–321.

Robert, L., « Notes et discussions. Voyages épigraphiques en Asie Mineure », *RPh*, 68, 1943, pp. 170–201.

Robert, L., *Hellenica*, III, Maisonneuve, Paris, 1946.

Robert, L., « Villes de Carie et d'Ionie dans la liste des théorodoques de Delphes », *BCH*, 70, 1946, pp. 506–523.

Robert, L., *Hellenica*, IV, Maisonneuve, Paris, 1948.

Robert, J. & L., « Voyages en Pisidie et en Carie », *CRAI*, 1948, pp. 401–403.

Robert, L., « Villes antiques de l'Anatolie I. La ville de Parlais dans l'Anatolie centrale », *Ankara Üniversitesi Dil ve Tarih Coğrafya Fakültesi Dergisi*, VI, 1948, pp. 537–540 (= *OMS*, III, A.M. Hakkert, Amsterdam, 1969, pp. 1449–1452).

Robert, L., *Hellenica*, VII, Maisonneuve, Paris, 1949.

Robert, L., *Hellenica*, VIII, Maisonneuve, Paris, 1950.

Robert, L., *La Carie. Histoire et géographie historique avec le recueil des inscriptions antiques*. II. *Le plateau de Tabai et ses environs*, A. Maisonneuve, Paris, 1954.

Robert, L., *Hellenica*, X, Maisonneuve, Paris, 1955.

Robert, L., *Hellenica*, XI–XII, Maisonneuve, Paris, 1960.

Robert, L., *Villes d'Asie Mineure*, Paris, 1962^2 (1ère éd. 1935).

Robert, L., « Les Kordakia de Nicée, le combustible de Synnada et les poissons-scies. Sur les lettres d'un métropolite de Phrygie au Xe siècle. Philologie et réalités », *JSavants*, 1962, pp. 5–74.

Robert, L., *Noms indigènes dans l'Asie Mineure gréco-romaine*, Paris, 1963.

Robert, L., *Hellenica*, XIII, Adrien Maisonneuve, Paris, 1965.

Robert, L., *Monnaies grecques. Types, légendes, magistrats monétaires et géographie*, Droz, Genève-Paris, 1967.

Robert, L., « La titulature de Nicée et de Nicomédie : la gloire et la haine », *HSCP*, 81, 1977, pp. 1–39 (= *OMS*, VI, pp. 211–249).

Robert, J. & L., « La persistance de la toponymie antique dans l'Anatolie », dans *La toponymie antique. Actes du Colloque de Strasbourg (12–14 juin 1975)*, Travaux du Centre de Recherche sur le Proche-Orient et la Grèce antique 4, 1977, pp. 11–63.

Robert, L., « Documents d'Asie Mineure », *BCH*, 101, 1977, pp. 43–132.

Robert, L., « Malédictions funéraires grecques », *CRAI*, 1978, pp. 241–289.

Robert, L., *À travers l'Asie Mineure. Poètes et prosateurs, monnaies grecques, voyageurs et géographie*, BEFAR 239, De Boccard, Athènes-Paris, 1980.

Robert, J. & L., *Fouilles d'Amyzon en Carie*. I. *Exploration, histoire, monnaies et inscriptions*, De Boccard, Paris, 1983.

Robert, L., « Documents d'Asie Mineure », *BCH*, 107, 1983, pp. 497–599.

Robert, L., *Choix d'écrits*, Belles-Lettres, Paris, 2007 (éd. D. Rousset).

Robertson, N., « Athens' festival of the New Wine », *HSCP*, 95, 1993, pp. 197–250.

Robinson, D.M., « Roman sculptures from Colonia Caesarea (Pisidian Antioch) », *The Art Bulletin*, 9/1, 1926, pp. 4–69.

Robinson, D.M., « Greek and Latin inscriptions from Asia Minor », *TAPhA*, 57, 1926, pp. 195–237.

Roller, L.E., *In Search of God the Mother. The Cult of Anatolian Cybele*, University of California Press, Berkeley, 1999.

Roller, L., « T. Drew-Bear, C.M. Thomas & M. Yıldızturan, *Phrygian Votive Steles*, Ankara, 1999 (review) », *AJA*, 105/2, 2001, pp. 368–369.

Roscher, W.H. (dir.), *Ausführliches Lexikon der griechischen und römischen Mythologie*, I, Teubner, Leipzig, 1884–1886.

Roueché, C., « Rome, Asia and Aphrodisias », *JRS*, 71, 1981, pp. 106–113.

Roueché, C., *Performers and Partisans at Aphrodisias in the Roman and Late Roman periods*, JRS Monographs 6, London, 1993.

Roueché, C., « A new governor of Caria-Phrygia : P. Aelius Septimius Mannus » dans A. Chastagnol, S. Demougin & Cl. Lepelley (éds), *Splendidissima Civitas. Études d'histoire romaine en hommage à François Jacques*, Publications de la Sorbonne, Paris, 1996, pp. 231–239.

Rousset, D., « Centre urbain, frontière et espace rural dans les cités de Grèce centrale », dans M. Brunet (éd.), *Territoires des cités grecques. Actes de la Table Ronde Internationale organisée par l'École Française d'Athènes (31 octobre–3 novembre 1991)*, BCH Suppl. 34, Athènes, 1999, pp. 35–77.

Rousset, D., « La cité et son territoire dans la province d'Achaïe et la notion de 'Grèce romaine' », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, Mars-Avril 2004, n° 2, pp. 363–383.

Rousset, D., Tirologos, G. & Fadin, L., « Le lotissement de terres à Delphes au IIe siècle après J.-C. Du texte au terrain », *BCH*, 130, 2006, pp. 639–663.

Rousset, D., « Sacred property and Public Property in the Greek city », *JHS*, 133, 2013, pp. 113–133.

Ruge, W., *RE*, XVI, 1 (1933), s.v. « Μουλασσέων ὁ δῆμος », col. 493.

Ruge, W., *RE*, VA1 (1934), s.v. « *Xenoi Tekmoreioi* », col. 158–169.

Ruge, W., *RE*, XVIII, 1 (1939), s.v. « *Oroandeis* », col. 1130–1132.

Russell, B., *The economics of the Roman stone trade*, OUP, Oxford, 2014.

Saffrey, H.D., « Un nouveau duovir à Antioche de Pisidie », *AS*, 38, 1988, pp. 67–69.

Şahin, S., « Ti. Iulius Frugi, Proconsul von Lycia-Pamphylia unter Mark Aurel und Verus », *EA*, 3, 1984, pp. 39–48.

Şahin, S., « Statthalter der Provinzen Pamphylia-Lycia und Bithynia-Pontus in der Zeit

der Statusänderung beider Provinzen unter Mark Aurel und Lucius Verus », *EA*, 20, 1992, pp. 77–90.

Salomies, O., « Roman names in Pisidian Antioch. Some observations », *Arctos*, 40, 2006, pp. 91–107.

Salomies, O., « Les gentilices romains en Asie Mineure », dans H. Bru, G. Labarre & G. Tirologos (éds), *Espaces et territoires des colonies romaines d'Orient*, PUFC, Besançon, 2016, pp. 25–44.

Saria, B., *RE*, VIII A1, 1955, s.v. « *Vegium* », col. 576–577.

Sarre, F., « Reise in Phrygien, Lykaonien und Pisidien », *Archäologish-Epigraphische Mitteilungen aus Österreich-Ungarn*, 19, 1896, pp. 26–57.

Sartre, M., *L'Orient romain. Provinces et sociétés provinciales en Méditerranée orientale d'Auguste aux Sévères (31av. J.-C.–235 ap. J.-C.)*, coll. « L'univers historique », Seuil, Paris, 1991.

Sartre, M., *D'Alexandre à Zénobie. Histoire du Levant antique (IVe siècle av. J.-C.–IIIe siècle ap. J.-C.)*, Fayard, Paris, 2001.

Sartre, M., *L'Anatolie hellénistique, de l'Égée au Caucase*, A. Colin, Paris, 2004^2 (1ère éd. 2003).

Scardozzi, G., « The territory of Hierapolis in Phrygia between the Hellenistic colonization and the Roman conquest : the evidence from the archaeological surveys » dans H. Bru, A. Dumitru & N.V. Sekunda (éds), *Colonial geopolitics and local cultures in the Hellenistic and Roman East (IIIrd century B.C.–IIIrd century A.D.)*, Akanthina, Gdańsk, 2017, à paraître.

Schalit, A., « The letter of Antiochus III to Zeuxis regarding the establishment of Jewish military colonies in Phrygia and Lydia », *Jewish Quarterly Review*, 50, 1960, pp. 289–318.

Schmitt, H.H., *Untersuchungen zur Geschichte Antiochos' des Grossen und seiner Zeit*, Steiner, Wiesbaden, 1964.

Schofield, M., « Two Stoic approaches to justice », dans A. Laks & M. Schofield (éds), *Justice and Generosity. Studies in Hellenistic Social and Political Philosophy. Proceedings of the Sixth Symposium Hellenisticum*, Cambridge University Press, 1995, pp. 191–212.

Schuler, C., *Ländliche Siedlungen und Gemeinden im hellenistischen und römischen Kleinasien*, (Vestigia, 50), C.H. Beck, München, 1998.

Schuler, C., « Kolonisten und Einheimische in einer attalidischen Polisgründung », *ZPE*, 128, 1999, pp. 124–132.

Schulz, A., « Ariassos, eine hellenistisch-Römische Stadt in Pisidien », dans E. Schwertheim (dir.), *Forschungen in Pisidien*, Asia Minor Studien 6, Habelt, Bonn, 1992, pp. 29–41.

Schutter, X. de, « La marmite et la panspermie des morts », *Kernos*, 9, 1996, pp. 333–345.

Scott, J.C., *Zomia ou l'art de ne pas être gouverné*, Seuil, Paris, 2013 (1ère éd. 2009).

Segre, M., « Iscrizioni di Licia », *Clara Rhodos*, 9, 1938, pp. 181–209.

Sekunda, N.V., « Achaemenid settlements in Caria, Lycia and Greater Phrygia », dans H. Sancisi-Weerdenburg & A. Kuhrt (éds), *Asia Minor and Egypt. Old Cultures in a New Empire. Proceedings of the Groningen 1988 Achaemenid History Workshop*, Achaemenid History VI. Leiden, 1991, pp. 83–143.

Sekunda, N.V., « Changing patterns of land holding in the south-western border lands of Greater Phrygia in the Achaemenid and Hellenistic period », dans A.H. Cadwallader & M. Trainor (éds), *Colossae in Space and Time. Linking to the Ancient City*, Göttingen, 2011, pp. 48–76.

Shaw, B.D., « Bandit Highlands and Lowland Peace : The Mountains of Isauria-Cilicia », *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, 33/2, 1990, pp. 199–233.

Sheppard, A.R.R., « Homonoia in the Greek Cities of the Roman Empire », *Ancient Society*, 15–17, 1984–1986, pp. 229–252.

Sherk, R.K., « A chronology of the governors of Galatia A.D. 112–285 », *AJPh*, 100/1, 1979, pp. 166–175.

Smith, M.F., « Diogenes of Oenoanda, New Fragments 115–121 », *Prometheus*, 8, 3, 1982, pp. 193–212.

Smith, M.F., *Diogenes of Oenoanda. The Epicurean Inscription*, Bibliopolis, Napoli, 1993.

Smith, M.F., *The Philosophical Inscription of Diogenes of Oenoanda*, Österreichische Akademie der Wissenschaften, Wien, 1996.

Solecki, R.S., « Archaeological reconnaissance in the Beyşehir-Suğla gölü area of south-western Turkey », *Türk Arkeoloji Dergisi*, 13, 1964, pp. 129–148.

Spawforth, A.J. & Walker, S., « The world of the Panhellenion. I. Athens and Eleusis », *JRS*, 75, 1985, pp. 78–104.

Spawforth, A.J. & Walker, S., « The world of the Panhellenion. II. Three Dorian cities », *JRS*, 76, 1986, pp. 88–105.

Speidel, M.A., « Maximinus and the Thracians. Herodian on the coup of 235, and ethnic networks in the Roman army in the third century CE », dans V. Cojocaru, A. Rubel *et alii* (éds), *Mobility in Research on the Black Sea Region*, Mega, Cluj-Napoca, 2016, pp. 339–365.

Stafford, E., « *Nemesis*, *Hybris* and Violence », dans J.-M. Bertrand (dir.), *La violence dans les mondes grec et romain. Actes du colloque international (Paris, 2–4 mai 2002)*, Publications de la Sorbonne, Paris, 2005, pp. 195–212.

Steadman, S.R. & McMahon, G., (éds), *The Oxford handbook of ancient Anatolia (10,000–323 BCE)*, OUP, Oxford-New York, 2011.

Stinton, T.C.W., « Iphigenia and the Bears of Brauron », *The Classical Quarterly*, 26/1, 1976, pp. 11–13.

Strobel, K., *Die Galater. Geschichte und Eigenart der keltischen Staatbildung auf dem Boden des hellenistischen Kleinasien* I. *Untersuchungen zur Geschichte und geographischen Geographie der hellenistischen und römischen Kleinasien*, Akademie Verlag, Berlin, 1996.

Summerer, L. & Kienlin, A. von, (éds), *Tatarlı. Renklerin Dönüşü. The Return of Colours. Rückkehr der Farben*, Istanbul, 2010.

Sundwall, J., *Die einheimischen Namen der Lykier nebst einem Verzeichnisse kleinasiatischer Namenstämme*, Leipzig, 1913.

Swoboda, H., Keil, J. & Knoll, F., *Denkmäler aus Lykaonien, Pamphylien und Isaurien*, Wien, 1935.

Syme, R., « Observations on the province of Cilicia » dans W.M. Calder & J. Keil (éds), *Anatolian Studies presented to W.H. Buckler*, Manchester University Press, 1939, pp. 299–332.

Syme, R., *Anatolica. Studies in Strabo*, Clarendon Press, Oxford, 1995 (éd. A. Birley).

Tabbernee, W. & Lampe, P., *Pepouza and Tymion: the discovery and archaeological exploration of a lost city and an imperial estate*, De Gruyter, Berlin-New York, 2008.

Takmer, B. & Gökalp, N., « Inscriptions of the sanctuary of Meter Theôn Vegeinos at Zindan Mağarası », *Gephyra*, 2, 2005, pp. 103–113.

Talbert, R.J.A. (éd.), *Barrington Atlas of the Greek and Roman World, Map-by-map directory*, Princeton-Oxford, 2000.

Tanrıver, C. & Kütük, S., « The katoikia of Daphnous and the sanctuary of Apollon Daphnousios in the territory of Apollonia ad Rhyndacum », *EA*, 21, 1993, pp. 99–102.

Tassignon, I., *Recherches sur l'iconographie et le culte de Dionysos en Asie Mineure*, Thèse de doctorat en Histoire de l'Art et Archéologie, Université de Liège, 1999.

Thériault, G., *Le culte d'Homonoia dans les cités grecques*, Lyon-Québec, 1996.

Thomasson, B.E., *Laterculi Praesidum*, I, Göteborg, 2009.

Thonemann, P., « A copy of Augustus' *Res Gestae* at Sardis », *Historia*, 61/3, 2012, pp. 282–288.

Thonemann, P. (éd.), *Attalid Asia Minor: money, international relations, and the state*, Oxford University Press, Oxford-New York, 2013.

Thonemann, P. (éd.), *Roman Phrygia. Culture and Society*, Cambridge University Press, 2013.

Thonemann, P., « Pessinous and the Attalids: a new royal letter », *ZPE*, 194, 2015, pp. 117–128.

Tirologos, G., « Les recherches sur les cadastres romains du territoire colonial de Philippes (Macédoine orientale-Grèce): bilan et perspectives », dans A. Gonzales, J.-Y. Guillaumin (éds), *Autour des* Libri coloniarum. *Colonisation et colonies dans le monde romain*, PUFC, Besançon, 2006, pp. 131–149.

Tomaschitz, K., « Terence B. Mitfords Reisen in Kilikien 1969–1975 », dans G. Dobesch & G. Rehrenböck (éds), *Die epigraphische und altertumskundliche Erforschung Kleinasiens: Hundert Jahre Kleinasiatische Kommission der Österreichischen Akademie der Wissenschaften*, TAM Suppl. 14, Denkschr. Österr. Akad. Wiss., Phil.-Hist. Kl. 236, Wien, 1993, pp. 349–356.

Vallois, R., *Les portiques au Sud du Hieron*. I. *Le portique de Philippe*, Exploration Archéologique de Délos VII, De Boccard, Paris, 1923.

Vermaseren, M.J., *Corpus Cultus Cybelae Attidisque*, I. *Asia Minor*, Brill, Leiden, 1987.

Veyne, P., « Le 'Marsyas colonial' et l'indépendance des cités », *RPh*, 87, 1961, pp. 87–98.

Veyne, P., « L'identité grecque devant Rome et l'empereur », *RÉG*, 112, 1999, pp. 510–567.

Virgilio, B., *Lancia, diadema e porpora. Il re e la regalità ellenistica* (Studi ellenistici, 14), Pise, 2003^2 (1ère éd. 1999).

Vitale, M., *Eparchie und Koinon in Kleinasien von der ausgehenden Republik bis ins 3. Jh. n. Chr.*, Asia Minor Studien 67, Habelt, Bonn, 2012.

Waele, J.A.K.E. de, « The layout of the Lefkandi heroon », *ABSA*, 93, 1998, pp. 379–384.

Waelkens, M., « Pisidian Antioch : finds in the museums of Konya, Afyon and Istanbul », *III Araştırma Sonuçları Toplantısı*, Ankara, 1985, pp. 191–198.

Waelkens, M., *Die kleinasiatischen Türsteine. Typologische und epigraphische Untersuchungen der kleinasiatischen Grabreliefs mit Scheintür*, Ph. von Zabern, Mainz am Rhein, 1986.

Walbank, F.W., « Olympichus of Alinda and the Carian expedition of Antigonus Doson », *JHS*, 62, 1942, pp. 8–13.

Waldmann, H. « Neue Inschriften aus Pisidien », *ZPE*, 44, 1981, pp. 95–102.

Wasson, R.G., Kramrisch, S., Ott, J. & Ruck, C.A., *Persephone's Quest : Entheogens and the Origins of Religion*, Yale University Press, New Haven-London, 1986.

Weiser, W., « Namen römischer Statthalter auf Münzen Kleinasiens », *ZPE*, 123, 1998, pp. 275–290.

Welles, C.B., *Royal Correspondence in the Hellenistic Period. A Study in Greek Epigraphy*, Roma, 1966^2 (1ère éd. 1934).

Wiemer, H.-U., « Das Edikt des L. Antistius Rusticus : eine Preisregulierung als Antwort auf eine überregionale Versorgungskrise ? », *AS*, 47, 1997, pp. 195–215.

Wild, R.A., *Water in the cultic worship of Isis and Sarapis*, Brill, Leiden, 1981.

Wilhelm, A., *Neue Beiträge zur griechischen Inschriftenkunde*, I, Wien, 1911.

Will, Éd., *Histoire politique du monde hellénistique (323–30 av. J.-C.)*, II, Seuil, Paris, 2003^2 (1ère éd. Presses universitaires de Nancy 1966–1967).

Winkler, L., *Salus vom Staatskult zur politischen Idee. Eine archäologische Untersuchung*, Heidelberg, 1995.

Woodward, A.M., « Sparta and Asia Minor under the Roman empire », *Studies presented to D.M. Robinson*, II, Saint-Louis, 1953, pp. 868–883.

Wörrle, M., « Epigraphische Forschungen zur Geschichte Lykiens II. Ptolemaios II. und Telmessos », *Chiron*, 8, 1978, pp. 201–246.

Wörrle, M., « Epigraphische Forschungen zur Geschichte Lykiens III. Ein hellenistischer Königsbrief aus Telmessos », *Chiron*, 9, 1979, pp. 83–111.

Wörrle, M., « Neue Inschriftenfunde aus Aizanoi I », *Chiron*, 22, 1992, pp. 337–376.

Yannakopulos, N., « Preserving the *Pax Romana* : the peace functionaries in the Roman East », *Mediterraneo Antico*, 6, 2003, pp. 825–906.

Zamai, A., « Gli irenarchi d'Asia Minore », *Patavium*, 17, 2001, pp. 53–73.

Zgusta, L., « Die pisidischen Inschriften », *Archiv Orientální*, 25, 1957, pp. 570–610.

Zgusta, L., « Die epichorische pisidische Anthroponymie und Sprache », *Archiv Orientální*, 31, 1963, pp. 470–482.

Zgusta, L., *Kleinasiatische Personennamen*, Verlag der tschechoslowakischen Akademie der Wissenschaften, Prag, 1964.

Zgusta, L., *Anatolische Personennamensippen*, I, Prag, 1964.

Zgusta, L., *Kleinasiatische Ortsnamen*, Carl Winter-Universitätsverlag, Heidelberg, 1984.

Zwingmann, N., « Erinnerungslandschaften und Identitäten in einer kulturellen Kontaktzone : Mythen und Denkmäler in Kelainai-Apameia Kibotos », dans L. Summerer, A. Ivantchik, A. von Kienlin (dir.), *Kelainai-Apameia Kibotos. Développement urbain dans le contexte anatolien*, Ausonius, Bordeaux, 2011, pp. 93–116.

Index géographique

Aberdeen 237
Achaïe 116, 204, 220, 222n34
Adada 2, 60n165, 105n1, 106, 109n21, 131, 137–138, 141–143, 155n64, 156, 246n94, 249, 251n133
Afyon / Afyonkarahisar 10, 118n85, 140, 159, 197, 226–227, 230, 272
Ağap Hüyük 10, 164
Aigeai 26
Aïnos 58
Aisymnétès 116
Aizanoi 20n21, 111n37, 138n210, 199n81, 220n27
Akçaşar 107
Akmoneia 7, 19n19, 35, 70, 71n55, 111n37, 174–175, 197n74, 221, 243, 271n110, 283n233
Akpınar 226
Akroenos 156
Aksakli 82n11
Aksaray 10
Akşehir (voir Philomelion)
Aksu 96–97, 102–103, 105n1, 107, 130, 238–239, 241, 247n106
Alanyurt 226–227
Alinda 65, 67
Aljibar 100n49, 232n29
Allemagne 231n24
Almassun 271n113
Altada 169–171
Amaseia 262n25
Amiens 273n127
Amlada (Amblada) 4, 7, 49, 55, 59, 141, 168, 174, 180n107, 182, 195, 222–223, 243
Amorgos 116
Amorion 56, 156, 197, 229, 270
Amuq 210
Amyzôn 65, 67
Anaboura de Pisidie / Enevre (plaine Killanienne) 16, 27n61, 47, 59, 60, 98–99, 105–106, 117n76, 146–147, 155, 164, 169–171, 180, 213, 259, 264
Anaboura de Pamphylie 169n42
Anaboura de Phrygie 169n42
Anamas Dağ 30, 49n110, 50n114, 77, 79, 99, 101–103, 106, 130, 137n199, 146–147, 156n73, 166, 169, 239–240
Anatolie 2, 4, 15, 18, 22, 28, 37n36, 43, 51, 54, 64, 78, 151, 168, 185n1, 218, 221, 228, 231, 232n28, 234, 236, 255, 259–261, 281, 284, 286–288, 293, 296
Ancône 162n112
Ancyre (Galatie) 23, 47, 54, 70–72, 80n3, 83, 120, 158n90, 180n109, 195
Ankara 197
Anthéia 116
Anthios / Anthius (Yalvaç Çay) 50, 94, 102, 106, 110, 113–119, 121, 123–124, 129, 140n219, 144, 146–147, 153, 171, 201
Antioche de Pisidie (Ἀντιόχεια ἡ πρὸς Πισιδίᾳ / Yalvaç) IX, 1, 5–7, 9, 10, 16, 17, 20, 23–24, 26–28, 30–31, 35, 36n32, 37–38, 43–51, 57, 59–61, 66, 70–72, 77–81, 83, 85–87, 94–96, 98, 101–105, 110–111, 113, 116–127, 130, 133–135, 140, 144–163, 166–168, 171, 175, 177, 179–180, 185–214, 220, 231–232, 235–236, 243, 253, 255, 260–262, 265–268, 270–272, 275–276, 286–294, 298–299
Antioche de Carie / Alabanda 45n87, 211n148
Antioche du Méandre 45n87, 69, 211n148
Antioche sur l'Oronte / Antioche de Syrie 207, 210, 215, 224, 271
Anti-Taurus 100, 169n39
Apamée de Phrygie-Kelainai (Dinar) IX, 4, 10, 17, 18–20, 22, 31, 36–40, 47–48, 51–58, 60, 67–70, 78, 80–81, 83–85, 90n5, 95, 107, 111n38, 116, 127, 133n169, 137, 138n210, 159, 174, 179, 186, 201, 211n149, 217, 220, 229n15, 260, 263–264, 272–274, 282–283, 287–288, 293
Aphrodisias de Carie 38, 208, 268
Apollonia de Pisidie / Mordiaion (Uluborlu) 6–7, 16–18, 20, 23–26, 30, 31–39, 41, 43, 46–50, 56–74, 77–78, 80–89, 91–98, 100–101, 103–104, 106–107, 110–113, 123–125, 128–130, 147–150, 152, 156, 169n39, 174–175, 188, 194n49, 232–233, 235–236, 271, 274, 278n162, 286–291, 293
Apollonia du Rhyndakos 57–58, 263n35
Apollonia de la Salbakè 268
Appia 199n82

Araxa 58n157
Arabie 167n20, 179n104, 221, 243
Aragua 199n82
Arcadie 234
Ariassos 178n96, 204
Ariminum (Rimini) 134
Arménie 73, 180, 292
Arras 273n127
Arvalıköy 155
Aşağıtırtar 106, 148, 235
Aşarı Kaşıkara 87, 148
Asie (province) 15, 17–19, 21–28, 30, 46, 63, 70, 71n57, 72n66, 87n37, 92, 109, 126, 129, 137, 174, 176, 179n102, 196, 199, 218, 219n21, 220, 274, 288
Asie Mineure 15, 90, 116, 133, 161, 171, 173, 185, 203n99, 205, 221, 228, 265–267, 275–276, 278, 284
Asie du Sud-Est 296
Aspendos 10, 107, 136n194, 246, 278n160, 280n189
Atabey 272n118
Athènes 27, 47, 116, 121–122, 138, 168, 176n84, 185, 216–219, 224, 261, 275
Attaleia (Antalya) 35, 107, 141, 246
Attique 23, 44, 64, 114n59, 115–116, 160–161, 205, 212n164, 234, 260–262, 265–268, 278, 282
Augusta Platea 206, 291
Augusta Traiana 45n91
Aulutrène 39, 40, 68, 80, 83
Aulôn 7, 23n39, 89, 91, 95–98, 106, 112, 289, 291
Auxerre 273n122
Axios 32n1
Axylon 55
Ayvalı 95
Azara/Azari (Gözpınarı) 263n32
Azoros 267

Baalbek 274
Babylonie 51, 61, 270
Bademli 141
Bağlıca 231n26, 284
Baradis / Pardis 25n49, 26
Baris (Kiliç) 30, 68, 80, 191n32
Barla 125, 127
Barla Dağ 16, 26, 30, 36n33, 37n34, 87–88, 110, 125, 128, 233
Bahtiyar 146
Bavay 273n127
Bayat 156, 226, 272
Bedre / Beydere 117n75, 127–128
Belkuyu 167
Béotie 64, 266–268, 284
Beq'a 274
Beroia (Macédoine) 266n59
Berytos 274
Bétique 150n31
Beycesultan Hüyük 10
Beyşehir Hüyük C 10, 172
Beyşehir (lac de) / lac Karalis 9–10, 17, 27–28, 31, 41, 47, 49, 50n113, 77, 101, 104n67, 106, 125, 146–147, 164, 169n42, 170, 172, 286–287, 291
Beyşehir 11, 134, 172, 177, 222
Bijaći 134
Birmanie 296n14
Bithynie 55, 57, 69, 84, 179n103, 212n164, 213
Bithynie (province) 205
Boğaziçi 30, 35n30
Bordeaux 273n122
Bottiée 64
Boubôn 58n157
Brauron 44
Bretagne 273
Brigetio 269
Bülbül Boğazı 93
Bulgarie 42n70
Burdur 35n30, 102n57, 155
Burdur (lac de) 30, 68
Büyükkabaca 36, 86, 101, 232–234
Byzance 22, 41n67, 213n164

Cambodge 296n14
Çamharman 116
Campanie 269
Çapalı 17–18, 24, 26, 37, 38n40, 39–40, 68, 70, 80, 82, 210
Cappadoce 24, 82n11, 167n20, 169, 201n88, 211, 261–262, 300
Cappadoce (province) 126, 167n20, 300
Cappadoce (royaume) 261
Çardak 282n223
Carie 18–20, 38, 53, 58n157, 64–65, 67, 69, 73, 85n22, 87, 137, 168, 205, 210, 211n148, 213, 227n6, 228, 233–234, 248, 256n146, 266, 268, 289

Çarıksaray 16, 42, 101n55, 166, 168n23, 236n51, 265
Carseoli 145n4
Çatal Hüyük 10, 286, 291
Catane 260
Çay 228
Celeptaş 96, 151–152
Cendere köprüsü 167n21
Césarée Maritime 167n20
Çetince 146
Cevizli 141
Chalandri 114
Chersonèse de Thrace 53, 57
Chypre 283n233
Cilicie (région) 10, 21–22, 26, 107, 133n169, 168, 211, 213, 248, 256n146, 277, 284n239, 288, 292, 296
Cilicie (province) 18–19, 23, 92
Cilicie (Portes de) 10, 28, 47, 67, 144
Ciuitas Cillanensiun 42
Çivril 10
Colonia Martia Iulia Salona 134
Colophon 227n6
Comama de Pisidie 30, 85, 204, 290
Comana du Pont (Tokat) 43n80, 99
Commagène 167n21, 179n104
Conana 254n141
Corinthe 204–205
Corinthe (golfe de) 205
Cormasa 30
Cos 116, 283n231
Cremna 155n62, 195n57, 251n133, 254, 288, 290, 292–294, 297–299
Crète 161, 267n65, 282, 298
Crétopolis 95n23, 195n57, 254, 292, 294
Crimée 45n89
Croatie 134
Çukurağıl 180n111
Cyzique 138

Dacie 295, 297
Dalheim 134
Dalmatie 134, 266–267
Damlacı Mağarası 128
Danube 33–34, 40, 190, 293, 295
Dardanos 18n18, 63, 92, 175, 274, 288
Davras Dağ 16
Dedeçam 146, 164, 171
Dedegöl Dağ 16, 169
Değirmenözü 102, 240, 245, 248, 250
Délos 21–22, 48n106, 58n157, 92, 109, 129, 181, 228, 234, 275
Delphes 73, 162n113, 260, 262n25, 266
Détroits 15, 61, 144
Denizli 10
Didymes 73
Dinar (v. Apamée de Phrygie) 19, 38, 40, 95
Dodécanèse 58n157
Doğanhisar 136, 172, 179
Dokimeion 57n151, 151, 156, 170n50, 196–200, 212, 216–217, 226–227, 229, 231, 253, 287, 294
Dombay Ovası 68
Durostorum 40

Eburacum 273
Écosse 221
Eflatun pınar Hüyük 10, 172, 175, 182n115
Égine 41n67
Eğirdir 109–110, 127
Eğirdir (lac d') / Limnai 10, 16, 21, 23, 30, 37n34, 50n113, 68, 77–79, 87, 93–94, 97–100, 102–103, 105–106, 108–110, 112, 117, 120–122, 124–125, 127–129, 144, 146–147, 156, 238, 289
Eğirler 117
Égypte 45, 160, 252, 257
Elek su 95
Éleusis 115
Emirdağ 197n73, 231n26
Emir Dağ 229
Enevre (v. Anaboura)
Éolide 22n32, 168, 177n89
Éphèse 52, 54, 138, 195, 196n68, 207, 220, 222, 266
Épidaure 138
Érétrie 43n80
Eskiköy 129n153
Eskişehir 273n124
Etenna 250
Eubée 228
Eumeneia de Phrygie 20n20, 60, 156, 199n82, 221–222, 271n110, 274, 283n233, 288
Europe 161
Eurymédon 4, 17n12, 60n167, 102, 106–108, 112, 130–131, 138, 141–142, 240, 243n81, 244–245, 247–252, 256, 294–295, 297–298

Eyüpler (Ouest de Yalvaç) 151, 193n47
Eyüpler (Sud de Şarkikaraağaç) 101n55, 168n23, 236n51

Fakılar 182n116
Falerio 146n13
Fele 169n42
Firmum 162n112
Florence 162n112

Galatie (région) 17, 28, 70, 72, 211, 227n6, 269–270, 271n113, 272, 281, 282n214, 290
Galatie (royaume) 71, 87, 92, 175, 243, 290
Galatie (province) 15, 17, 23–30, 47, 61, 71n57, 72, 79, 83, 87n37, 92, 93n14, 119–120, 126, 127n137, 130, 148n19, 154, 167n20, 175–179, 234n43, 236, 275, 290, 295, 298, 300
Galilée 210
Gallos 114, 140
Garip 100n49, 232n29
Gaule 269, 273
Gebren 274
Gelendost 9–10, 94, 102–103, 106, 117, 122–123, 130, 144, 147–148, 161n104, 240, 289
Gelendost Hüyük 10, 103, 144, 148, 240, 289
Gemen 146, 154
Gençali 84–86
Gerasa (Antioche du Chrysorrhoas) 243
Gesoriacum (Boulogne-sur-Mer) 273n127
Gezler Köyü 230
Gökçeali 95
Gökçehöyük 102, 147
Gordion 10, 54
Gortyne 195n57, 223, 250n124
Göynük 226
Gözören 270n97
Grèce 64, 154n55, 213n168, 234, 265–267, 269
Grevenmacher 135
Gundani (v. Kumdanlı) 36n32
Güngörmez Ovası 68

Hacılar 102n61, 103
Hadrianopolis de Lycaonie / Thymbrion 49n110, 101n56, 134n181, 171–172, 179, 206, 229n15, 265n48, 267–269, 276, 279–280, 293
Halys 54
Harmanören IX
Hélikon 145n5
Hellespont 55
Hiérapolis de Phrygie 69, 84
Hippophoras (Pupa Çay) 18, 23n39, 32, 49, 50, 62, 68, 69n43, 80, 83–84, 87, 94, 103n65, 104–106, 110, 113, 125, 128, 149, 232–233
Hisar Köy (v. Amorion) 197n73
Hissarardı 116, 144, 150n30, 157n80, 203, 206
Hoyran (lac) 36n32, 50n113, 68, 77, 84, 85n18, 87, 93–96, 101, 103, 106, 122, 146–148, 151–153, 156, 194, 235–236, 289
Hoyran Ova 94–96, 148, 152
Hozat Hüyük 10, 164
Hüyük 172
Hüyüklü 10, 103n62, 116–117, 144, 151
Hüyüklü Hüyük 10, 103n62, 144
Hydisos 234

Iasos 64, 65, 90n3, 268
İdrisler sarnıç asar 108
Ikonion / Iconium 28, 47, 101, 158n90, 172, 180, 190, 204, 290, 293
İlek 81
İleydağı 81–82
Ilion 34, 35
Ilissos 120
Illyrie 135n190, 136n192, 266n59, 284
Imrahor 107
Ionie 22, 37n36, 48n106, 64, 67, 144, 161, 168, 177n89, 182, 193, 196, 221, 227n6, 228, 261–262, 266–268, 273, 282, 284, 288
Irmak 134
Isaurie 18, 71n57, 104n67, 168, 213, 248, 256, 274, 277, 288, 290, 296, 298
Iscehisar (v. Dokimeion) 226
Isparta 10, 26, 102n57, 116, 182, 243n82, 246n95, 271
Issa 266
Istanbul 197, 246n94
Italie 162n112, 273
Itanos 282
Iulia Gordos 267n64
Iulia-Ipsos 67n35, 68, 147, 156, 287
Iznebolu / Isnebolu 41n66, 146, 170n47

Jérusalem 210, 271n110
Judée 204n108, 205, 210

Kaniš 100, 169n39
Kapıcak 128
Karaadilli 83
Kara Ağil 49n110
Karacayır Hüyük 10, 164, 169
Karadiken 98
Karakuş Dağ 16–17, 26, 36n34, 67–68, 70, 83, 87–88, 148, 156, 158, 174, 228, 232–233, 255
Karakuş Taşı mevkii 128
Kara Kuyu 116, 122, 146, 154, 166, 193, 206
Karalis (lac ; v. lac de Beyşehir)
Karamik Gölü 67n35, 149
Karbokômè 151–152
Κασωνιάτης (ethn.) 152n43, 156
Κατιηνείτης (ethn.) 156
Kavak 273n124
Keçiborlu 25n49, 26, 80, 95
Keçili Köyü 212
Kelainai (v. Apamée de Phrygie) IX, 10, 18, 37, 47, 67–68, 70, 78, 210, 264, 287
Kemerkaya (v. Dokimeion) 197n72
Keraia 195n57, 254, 292, 294
Kerkenes 15
Kesme 102, 108, 240, 248, 250, 256, 295n13
Kestel (lac de) 95n23
Kestros 4, 17n12, 142, 245, 250n124, 252, 294, 298
Khirbet es-Samra 107n12
Kiahta 167n21
Kibyra (Gölhisar) 11, 29n69, 58n157, 223–224
Kibyratide 35, 58, 77, 137, 213, 240n72
Kilaneus (ethn.) 166
Kilaraza 168
Kilbianon pedion 168
Kildara/Killara 168
Kiliç 25n49
Kilistra 168
Killa 168
Killamena 168
Killanienne (plaine) 7, 9–10, 16–17, 27–28, 41, 42n72, 49n110, 50n112, 59, 66, 77–79, 98–102, 105–106, 139, 146, 149, 155, 159, 164–167, 169–173, 175–177, 179–182, 194, 200, 206, 212, 232, 236–237, 256, 259, 263–265, 268, 275, 277, 284, 288
Kireli 10–11, 28, 164, 169, 170n47, 171–173, 175–176
Kırkbaş 153
Kıyakdede 41
Kızıl Dağ 171
Kızlar Penceresi 141
Klaros 268
Koca Katranın Başı 128
Kocapınar Deresi 129n153
Koçaş 134
Kolkorum (anciennement Ararım) 134
Konya 10, 99, 123, 286, 291
Körküler 95, 153
Kösre 96
Kouropedion 36
Kovada (vallée et lac de) 97–98, 106, 112
Kozluca 35n30
Küçükkabaca 38n43, 82
Küçük Katran Başı mevkii 128
Kula 267n64
Küladasi 10, 172
Kültepe 100
Kumdanlı (v. Gundani) 95, 147n15, 148, 152, 153n48, 155
Kurudere 197
Kurusarı 101–102, 103n65, 149, 151, 194n51, 236, 255–256, 285
Kusura 10
Kütahya 197
Kuyucak Dağ 16
Kydonia 267n65

Labraunda 64–65
Laconie 282
Lamia 161
Laodicée du Lykos 19, 22, 64, 66, 69, 85n22, 220
Laodikeia (Laodicée) Katakekaumene / Laodicea Combusta 37n39, 59, 133n169, 136n199, 180, 182, 255, 263, 265n45, 271, 277, 281, 287, 293
Laos 296n14
Larissa 90n4
Laurion 22n33
Lefkandi 228
Liban 176n82, 274
Λιμενίας (ethn.) 156
Limnae / Limnai (v. lac d'Eğirdir/Hoyran) 120–124

Luxembourg 134–135
Lycaonie 10, 16–18, 22, 27–29, 47, 49, 52, 56, 66, 71n57, 77, 101, 112, 125, 164, 168, 171–172, 176, 179, 181, 189, 206, 248, 259, 263, 269–271, 280, 284n239, 290
Lycie (région) 19n19, 29n69, 33n17, 34–35, 37, 53, 58, 61, 77, 99n46, 107, 110n26, 211, 223n39, 224, 234, 248, 267, 269, 289, 298
Lycie (province) 29
Lycie-Pamphylie (province) 15, 29, 30, 33, 179n102, 299
Lydie 22, 37n36, 45n92, 50–52, 66–67, 78n8, 168, 177n89, 182, 196, 210–211, 213, 227n6, 228, 255n146, 259–261, 267–268, 270, 276, 287, 296
Lyon 273
Lysimacheia 53, 55n141, 57
Lysinia 30
Lysias 67, 69, 74, 287, 293
Lysis (Eren Çay) 35n30, 274
Lystra 38, 158n90, 189–190, 269, 290

Macédoine 31n1, 34n24, 41n69, 42n72, 43–44n80, 45n88, 58n157, 64, 212, 234, 266n59, 268–269
Madenli 146–147, 171
Magava 54
Magnésie de Thessalie 267
Magnésie du Méandre 44, 119, 122, 154, 186, 193, 195, 261, 267
Magnésie du Sipyle 51, 227n6, 288
Magydos 35n28
Mahmatlar 102n61, 103, 127
Mallıca 156
Μαληνὸς πρὸς Χῶμα Σακηνὸν (ethn.) 156
Malos 156, 238
Maroneia 41n69, 58
Marsyas 64
Méandre 10, 37, 47, 49, 53, 69, 80, 83, 95, 119, 122, 154, 186, 193, 195–196, 221, 262, 282, 287
Mégare 115
Mehre 274
Mer Adriatique 134–135
Mer Égée 168, 228, 265–266, 287
Mer Méditerranée 4, 35, 215
Mer Noire (Pont-Euxin) 133
Mer Tyrrhénienne 185
Mésie Inférieure 269
Mésopotamie 51, 61, 66, 179n104, 257, 270, 272
Messénie 282
Metropolis de Phrygie 67n35, 68, 83, 156, 274
Midiaion 262
Milet 1, 10, 64, 161, 260
Milyade 33n17, 35, 52–53, 55n146, 58, 61, 77
Mısırlı 36n32, 95–96, 153
Mistea / Misthia / Klaudiokaisareia 23n36, 28, 133n178, 172, 174, 176–177, 180–181, 293
Misylos / Misylôn 91, 95–96, 98
Mollahuseyin 167
Monastir Dağ 170n47, 171–172
Mopsueste 26
Moselle 135
Mylasa 10, 64n15, 65, 234
Myra 81n7
Myrioképhalon 120n104
Myrrhinonte 114
Mysie 37n36, 41n67, 45n92, 50, 52–53, 57, 64, 165n7, 168, 210, 227n6, 268–269, 279n171

Nakoleia 86n26, 136n199, 197n74
Naples 138, 220
Naplouse 167n20
Neapolis de Phrygie 6, 16, 27n61, 31, 39n50 et n51, 41–43, 46–47, 49–50, 56–57, 59–61, 78, 121n104, 146, 164n3, 165, 167, 169–172, 174, 181, 206, 288, 290
Nemrud Dağ 90n5
Nérik 169
Nicée 69, 84
Nicomédie 138
Nicopolis ad Istrum 269
Nil 141
Nippour 160
Nis 110
Notion 227n6, 228n10
Novae 40

Oenoanda 224, 234
Olbasa 55n146, 74n71
Olymos 137
Olympie 279n171
Olympos (mont) 54
Ördekçi 169n42
Ören Hüyük 10, 103n62, 144
Örenköy 170

Orient 3, 27–28, 30n77, 33, 43, 46–47, 71n66, 158, 167n20, 178–179, 182, 185–186, 193, 195, 204–205, 209n137, 214–215, 220, 225, 243, 247, 253, 261n14, 275, 290–293, 295, 297
Örkenez 194n54
Orkistos 86n26, 147
Oroanda 173
Orondicus (*tractus*) 10, 16–17, 23n36, 27–28, 49, 59, 101, 164, 169, 170n47, 172, 174–177, 181, 232, 259, 274–275, 286, 288
Ostie 139
ΟΥΑΕΝΔΟΣ 112n47
Οὐεγία (Vegium) 134
Ouékrokômè 137n199
Ouramma (pays d') 7, 23n39, 89, 91, 97–103, 105–106, 123, 130, 147, 169, 289
Özburun 226, 229

Palestine 66, 167n20
Palmyre 297
Pamphylie 4, 16, 17n12, 21, 29, 35, 37, 47, 52, 67–68, 70, 71n57, 77, 81, 107, 136, 169n42, 204, 246, 248–249, 252–254, 256, 271, 278, 280, 284, 288–290, 294, 296–298
Pamukçu 50, 165n7
Pannonie 190
Pannonie Supérieure 269
Panticapée 45n89
Paphlagonie 38n43, 64, 289
Pappa / Tibériopolis 28, 101, 156, 172, 174, 176–182, 189, 191, 293
Parlais 7, 102n61, 111–112, 117n75, 124–130, 147, 290
Patras 116
Pazarköy 96
Pednelissos 250
Péloponnèse 205, 221–223, 250n124
Péninsule ibérique 175n77
Pérée rhodienne 227n6
Pergame 51, 61, 73, 111, 179, 195, 201, 218, 220, 227n6
Pergè 34–35, 70, 72, 81, 196n69, 218, 246
Périnthe 267
Pétra (Carie) 65
Πεσκενιάτης (ethn.) 190
Pessinonte 15, 56, 140, 155, 261n12, 262n25
Phalère 121
Phanoteus 145n5
Pheinnaskômè 157
Philippes 28, 158, 159n92, 204
Philomelion (Akşehir) 4, 16–17, 26–27, 49n110, 50, 66–67, 69, 74, 114, 116, 137n199, 139–140, 144–145, 165–166, 168n36, 171–172, 174–175, 188, 229n15, 231, 237, 255, 260–261, 263n32, 265n45, 268, 270–271, 273–275, 278, 284, 287–288, 293
Phlya 114–115
Phocide 64, 145n5, 213n168
Phrygie 2, 4, 15–17, 22, 48, 51–52, 56, 64, 66–67, 69–70, 73, 91, 111n37, 118, 137–140, 144, 147, 151, 168, 175, 197–198, 200–201, 210–211, 212n164, 218, 222, 228, 234, 244, 261–262, 269–270, 277, 279, 281, 283, 296
Phrygie (Grande-) 33n17, 52
Phrygie-Carie (province) 19–20, 73, 87, 233
Phrygie hellespontique 52–53, 57
Phrygie Parorée 1–7, 9–10, 15, 17–18, 31, 33, 37, 47, 49–51, 57–59, 62, 65–66, 68, 71, 73, 75, 77–80, 85, 88–89, 93, 97, 99–101, 113, 123–124, 144, 156, 158, 161, 164–165, 169, 174–175, 181, 185–186, 195–196, 210, 215–217, 220–221, 226, 231–232, 243–244, 255–256, 258–261, 263–265, 267, 269–279, 281–290, 293–295, 299–300
Phyteia 197
Picenum 145n4, 146n13, 162n112, 273
Pinara 10
Pınarbaşı 25n49
Pirée (le) 121n109, 261–262
Piribeyli 229
Pisa 138
Pisidie 2–7, 9, 17, 22, 26, 29–30, 47, 52, 55–56, 61, 66, 69, 80, 85, 90–92, 99, 107, 114, 135, 137–139, 144, 155n62, 156, 161, 168, 195, 204, 211, 213, 222–223, 226, 238–257, 269, 274–276, 278, 281, 284–287, 290–292, 294–300
Pisidie (province) 17, 20, 24, 80, 124, 188, 191, 299
Pissia (Bisse) 180n108, 189n22, 230n16
Plateau(x) anatolien(s) 1, 4, 9–10, 15, 55, 77, 287, 296
Platées 219
Polybotos 229
Pont 64
Porsuk 82n11

Portugal 231n24
Pouzzoles 138, 269
Priène 64, 160, 168, 273
Proche-Orient 167n20, 179n104, 231, 297
Propontide 28, 64
Prostanna 7, 20–23, 98, 106, 109, 111–112, 121n109, 125–129, 181, 289
Prymnessos 219n21, 227–228

Rhodes 22, 27, 41, 52–53, 58, 176n84
Rhône 129n152
Rome 22, 51–52, 55, 132, 138–140, 158, 251, 268, 279n169

Sadıkhacı 172
Sagalassos 25n49, 26, 29–30, 42n71, 97n35, 105n1, 251n133, 254, 293
Sağır 36n32, 44, 96, 98n36, 149–150, 152–155, 157, 159, 180, 190, 194, 203, 210n139, 235–236, 255, 262, 270n106
Salona 134–135
Salur 169n42, 170
Sam'al 169
Sandıklı (Kilter) 199n82
Sardes 67, 72n66, 268, 287
Sarıidris 156n73
Sarıköy 176n80
Saronique (golfe) 205
Şarkikaraağaç 9, 41–42, 49n110, 98n38, 101, 146, 164–171, 182, 236–237, 262, 284
Sazak 274
Sébastopolis de Carie 205
Séleucie de Piérie 66
Seleukeia Sidera / Klaudioseleukeia 30, 36n33, 37n39, 38, 59, 60n165, 78, 98, 112n47, 125, 128, 180, 189–190, 191n32, 210n142, 263, 271, 272n118, 278, 282, 299n22
Selge 4, 29, 52, 55, 59, 97n35, 102, 106–107, 174, 195, 223, 240, 245, 249–251, 254, 275
Selki 177
Senirkent 84, 101, 232
Senitli (yayla) 102, 239
Serdica 42n70
Serefli 282n214
Sevincik 175
Seydişehir 9–10, 168n35, 290
Sia 90n5
Sicile 260
Sidè 29n66, 246, 250n127, 278n160
Sidon 176n82, 245
Sillyon 271
Simferopol 45n89
Smyrne 195, 268
Sofular 96, 102, 237–238, 244–246, 248
Sparte 47, 138, 216, 219, 224
Split 134
Stiris 145n5
Stockholm 197–198
Stratonicée de Carie 69
Strymon 268
Sücüllü 116
Suğla (lac de ; v. Trogitis)
Sultan Dağ 16–17, 26–27, 49n110, 50n114, 56, 66–67, 79, 85n18, 95–96, 99–101, 114, 116, 144–147, 156, 158, 164, 169n42, 170–172, 175–176, 180n108, 188, 189n22, 198, 203n97, 206, 226, 229, 231–232, 244, 255, 259–260, 265n45, 269, 272, 284, 287–288
Sülüklü 227n6
Sütçüler 142
Symè 227n6
Synnada (Şuhut) 7, 17, 18n17, 19, 22, 36n32, 63n10, 64n10, 67, 84, 97n35, 137, 148, 156, 188, 195–196, 198–199, 216–224, 228, 236, 272, 274, 283
Syrie (région) 20n20, 47, 65–66, 179n104, 245, 278, 288
Syrie (province) 28, 271n107

Tabae / Tabai 18n18, 69, 289
Takina 274
Tarhuntassa 166
Taşevi 96, 148
Tatarlı 68, 83
Taurus 3–4, 23, 47, 51, 54–55, 142, 243, 251, 264, 277, 286, 289–290, 292, 296–298
Tavium 38, 72n64, 189–191
Tefenni 152n46
Telmessos 52–53, 58, 283
Termessos 58, 102n58, 107, 137, 142n229, 155n62, 168, 204, 251n133, 268
Tepecik 30
Terziler 107
Tête de Serpent 7, 23n39, 89–97, 106, 148, 152–153, 289

Thaïlande 296n14
Thébaïde 160
Thera 23, 228
Thessalie 64, 161, 213n168, 266–268, 284
Thrace 34n24, 37, 40, 41n67, 41n69, 43n80, 45n91, 53, 57n152, 61, 267
Thyatire 260, 267n64, 276
Thymbrion (v. Hadrianopolis de Lycaonie)
Tiberia Platea 188n9, 291
Tibériopolis (v. Pappa)
ΤΙΟΥΛΟΣ 98, 111–112
Tityassos 7, 141–143
Tlôs 58n157
Tokmacık 151, 155
Tolca Hüyük 10, 169, 172, 286
Toscane 162n112
Tralles 38, 52
Trèves / Trier 135
Troade 22, 37, 64
Trogitis (lac) / lac de Suğla 10, 103n67, 274, 290
Turquie 2, 9, 93, 197
Tuz Gölü 255
Tymandos (Yassıören) 18n17, 20, 36n34, 37n34, 39, 68, 77, 82–84, 86–88, 100–101, 104, 107, 147, 149–150, 153n54, 231n25, 232–233, 235–236, 255, 300
Tymbriada 6–7, 23, 30, 60, 78, 84, 87, 91–93, 95–100, 102–107, 109, 110n32, 112, 130–132, 134–135, 137–139, 141, 147–148, 152, 166, 235, 237–243, 245–247, 249, 251–253, 255–256, 263, 275–276, 278, 285, 289, 293, 296
Tymbrianassos 25n49, 26, 30
Tynada 107, 131n166, 263
Tyr 176n82
Tyriaion (Toriaion) 4, 56, 231n25, 255, 259, 262–263, 265n45, 269n96, 271n113, 272–273, 277, 279–280, 283, 288, 293

Uluğbey 110
Uluborlu (v. Apollonia de Pisidie)

Vasada (Ouasada) 174
Vergina 136n192
Viaros (mont ; ΟΥΙΑΡΟΣ) 109–110
Via Labicana 175
Via Sébastè 24, 71n57, 79, 85–87, 94–95, 106, 148, 176–177, 180n107, 290
Vicus Aedilicius 157
Vicus Cermalus 157
Vicus Patricius 157
Vicus Salutaris 157
Vicus Tuscus 157
Vicus Velabrus 157
Vicus Venerius 157
Vienne (Gaule / France) 129n152, 269
Vietnam 296n14
Viranköy 155

Xanthos 58n157

Yakaafşar 107, 239, 244n84, 245n90, 254
Yalvaç (v. Antioche de Pisidie) IX, 95–96, 101, 116–117, 146, 149–150, 152, 155, 158, 193n47, 213, 255
Yanal Mevkii 197, 231
Yarıkkaya 116
Yarışlı 274
Yassıbel 172
Yassıören (v. Tymandos)
Yazı Köy 30
Yeşilyurt 98
Yılanlı 96, 107, 238
Yılanlı Ovası 238
Yukarıçamlıca Deresi 146, 171
Yukarı Kaşıkara 96, 101, 103, 106, 148–149, 194, 235, 255
Yukarıtırtar 148
Yunuslar 172, 177, 180n111

Zengibar Kalesi 170–171
Zindan Mağarası 60n167, 105n1, 113n48, 130, 132, 135, 137, 140, 297
Zomia 296n14

Index des noms de personnes

Abbas / [A]bas 131n166
Ἀβρα 271
Ἀβράαμ 272
Ἀβράμις 271
Ἀβράμιος 271
Ἄβραμος 271
Abucia 175
Achaios 51–52, 65–66, 68–69, 250
Achéménides (v. Index des sujets)
Ἀγέλαος 22, 109
Ἄδμητος 228
Adumètos fils de Thalameidas 228
Aelius Aristide 215
T. Aelius Aurelius Menander 208
L. Aemilius Paulus 173
Agathoklès 281
Agrippa 129, 290
Aidouchos 282
Αἴθαλος 260
Αἴθων 234
Αἰσχρίων (à Olbasa) 37n36
Ἀκουλία Ἀμμία 275
Alcétas 95n23
Alexandre le Grand 31n1, 32, 33n17, 34, 49, 65, 72–73, 122, 189, 251, 254, 264, 287, 294
Ἀλέξανδρος 62, 72, 212, 229, 269, 278, 282
Alexandros fils d'Olympichos et petit-fils d'Olympichos 62
Ama 175
Ama fille de Mnoas 198
Ammia 212, 265, 280, 283
Αμμως 271
Αμνια 260n3
Αμος 271
T. Ampius Balbus 19
Amyntas de Galatie 23, 28, 29, 48n104, 71, 79, 87, 92–93, 104, 175, 289, 290n2, 298
Ανα 268n76, 278
Ἄνασσα 210, 267
Ἀναστασία 262
Ancharèna 282
Anenklètos 280
Ανμιον 44, 210, 260, 266
G. Anthestios 166
C. Anthestius Baenaebianus 196
Anthios 116
Ἄνθος 116
Ἀντιγένης 272
Antigone le Borgne 33n17, 47, 67–68, 78, 95n23, 111n37, 216, 287
Antigone Dôsôn 64
Ἀντιοχίς 211, 266
Antiochos 155n64, 234
Antiochos Ier 37
Antiochos Ier de Commagène 90n5
Antiochos III le Grand 4, 16, 47, 50–54, 56n147, 57n153, 61, 65–67, 72–73, 78, 139, 146, 165, 171, 174, 210, 237, 250, 270, 288
Antiochos IV Épiphane 210
Antiochos Hiérax 57n153, 65
Ἀντίπατρος 266
L. Antistius Rusticus 159n92
C. Antius Aulus Iulius Quadatrus 179
Marc Antoine / Antoine 21, 29, 72, 87n37, 92
Antonia 192n41
Antonia Ma 213
Antonin le Pieux 30, 32, 87, 110, 113, 119, 123, 132, 140, 143, 147, 178, 180–181, 217, 219
Antonins (v. Index des sujets)
M. Antonius M. f. 21–22, 109, 129, 291
M. Antonius Baebianus 19, 111n38
Ἀπφία 282–283
Apollonios 213
Apollonios fils d'Olympichos, petit-fils d'Artémôn 62
Appas 194n48, 234, 277, 279, 283
Appas Artémô 198
Appè 280
Appia 280
Aquila 116, 201
Aquilina 279
Manius Aquillius 15
Ariarathe V de Cappadoce 261
Ἀρίβαζος 261–262
Aribazos fils de Séleukos 261
Ἀριστόκλεια 267
Ἀριστοκλεῖς 266–267
Aristoxénos 228
Ἀρίων 282

C. Arrius Calpurnius Frontinus Honoratus 157n81et85–86
Arruntia Prima 229
Arruntii 229
Arruntius Symphonos 229
Arsakès 155n64
Artémôn 212, 283
Artémôn fils d'Olympichos 62
Asklépiodôros 278
Asklépios 195
Atalos 263
Attale 60n167, 131
Attale Ier de Pergame 22
Attale II de Pergame 4, 54–58, 60–61, 74n71, 174, 222, 250, 261n12
Attale III de Pergame 15, 53n130
Attalides (v. Index des sujets)
Ἄτταλος / Attalus 59, 60, 107, 155n64, 211–213, 265, 268, 278, 280, 283
Attalos (orophylaque) 101n56, 171, 237n53
Αττας 22, 109, 269, 280, 283
Atticius Norbanus Strabo 80, 85
Attis (prêtre de Cybèle) 56
Αὐδάτα 266n59
Αὔγουστος 275
Auguste 17, 23–24, 28–29, 36n30, 44, 47, 71n57, 72, 79–80, 85n18, 88, 92, 94–96, 106, 112–113, 116, 124–125, 129–130, 144, 147–150, 152n43, 154, 161–163, 173, 176, 180, 185, 187, 189–190, 214, 218, 221, 236, 251, 269, 275, 290–293, 298–300
Αυλοσιος 39, 42
Αυλουζελμις 43–45, 211, 265
Αυλουκεντος 42
Aulozelmis 43n80
A(u)r. Amia 243n82, 278
Aur. Amma 279
Aurelia Antonia 20n20, 38n40
Aur. Aphia Askla 283
Αὐρηλία Απτη Αὐξάνοντος 284
Aur. Apphia 279
Aurelia Artemis 212
Aur. Babis 281
Aurelia Da 279
A(u)r. Kaliopè 243n82, 278
Aur. Kyreia 279
Aurelia Longilla 212
Aur. Oresteina 269n96
Aur. Orestina 269n96
Aurelia Papianè 263
Aurelia Stratonikè 211
Aur. Synklètikè 282
Aur. Tata 283
Aur. Tatia 283
Aurélien 155n62, 297
M. Aurelius Abas 105n1, 131, 137–138
Aur. Anenklètos 283
Aur. Apphianos 283
Aurelios Apollonios 20n20, 38n40, 48
Aur. Asklépiadès 279
Aurelios Asklépiadès, fils d'Alexandros, petit-fils d'Artémôn IV 63
Aurelios Asklépiadès Andronicos 111
Aurelios Attalos Neos 213
Aurelius Auluzenus 40
Marcus Aurelius Ba[---] 282–283
Aurelius Buris 40
Aurelius Candidus 211
M. Aurelius Castor 188
M. Aurelius Cotta 52
Aur. Dioklès fils de Dioklès 180
Aurelius Dionysios 131, 293
Aurelius Dionysius 201
Aur. Dodès 281
Aur. Epagathos 279
Aur. Eustathis 279
Aur. Galbas fils de Gaius 156
Aurelios Gazatès 263
Aur. Loukis 280
Aur. Lucius fils de Lucius 278
Aurelius Mannos 20n20
Aur. Meiros 281
Aur. Meneas Papas 230
Aurelios Ménéklès 212
Aur. Menestheus fils de Ménélas, petit-fils de Lucius 169–170
Αὐρ. Μεννέας Ιμενος 277
Aur. Mennéas Ta 280
Αὐρη. Μίθρης Δαμᾶ 262
Aur. Mnésithéos fils de Papas Kourmas 280
Aurelios Mordios 36n32
A(u)r. Ouidas 243n82, 278
Aurelios Papianos Titos 105n1
Aur. Proclus 281
Aur. Solôn 182n116
Aurelius Tarsa 40
Aur. Tas 280
M. Aurelius Vicrius Calpurnianus 223

Aur. Zôsimos 282
Aur. Zôtikos 279
Cn. Avidius Celer Rutilius Lupus Fiscilius Firmus 29n72
Avidius Quietus 199
Αφφια 193n48
Azarétès 263

Ba 239–240, 281
Βαβεις 234, 265
Βάκχιος, fils de Τίμων 265
Βασίλισσα 270, 280
Bassus 281
Βατακης 262
Βιάνωρ 213, 265
Biôn, fils de Nestôr 142
Bithys 50n116
Boula 282
Bôxos 108, 263
Βρέννος 273
Briséis 155n64

G. Caesennius Proculus Staianus 207
Titus Caesennius Septimius Gellius Flavonianus Lollius 207
L. Caesennius Sospes 119, 179n101, 192, 205n113
L. Calpurnius Agathôn 192n41
L. Calpurnius Hélios 192n41
Calpurnius Reginianus 120
L. Calpurnius Reginianus 120, 192
L. Calpurnius Maximus 155
T. Campusius 150n32
Caracalla 20n20, 32–36, 38n40, 80, 82, 85, 87, 112–113, 124, 132, 142, 152n42, 190, 196, 200, 213, 222, 243n82, 295, 297
C. Carbo 150n32, 152
P. Carbo 150n32, 152
Carinus 86n28
Caristanii 154, 192
C. Caristanius Fronto Caesianus Iullus 207, 272, 292
C. Caristanius C. f. Fronto Marullianus 192, 209n136
Carus 86n28
Cassia 281
L. Castrius Constans 20n20
Charidèmos 278
Χαρῖνος 39

M. Ceius 150n32
C. César 291–292
L. César 291
T. Cissonius, fils de Quintus 150n32
T. Cissonius, fils de Servius 150n32
Claude 29, 139–140, 177, 180, 207, 219n21
Claude II le Gothique 109n22, 111n36, 112–113, 180n107
Claudia Aquillia 72
Claudia Basilo 219n21
Claudia Lorentia 218
Claudius Attalus 217, 219
Tiberius Claudius Attalus Andragathus 219
P. Claudius Dionysius 138n210
Ti. Claudius Eugeniôn 153n50
Ti. Claudius Mithridatès 58, 263
Ti. Claudius Oplôn, fils de Corbulon 177n90, 180
Ti. Claudius Paullinus 188
Tiberius Claudius Piso Mithridatianus 263
Tiberius Claudius Piso Tertullinus 217–219
Manius Claudius Tertullus 218
L. Coelius 150n32
Commode 32, 111n38, 120, 125, 132, 138n209, 143, 199n82, 219n21, 223, 274
Constantin 85–86, 299
Constantin II 86
Corbulon 177n90, 180–181
L. Cornelius Marcellus 192, 196
Cornuti 71n57, 73n69
Cornutus Aquila 71n57, 79, 85n20, 86, 94, 176–177, 290
Crispus 85–86
Cytheris 222n34

Δα 278–279
Dada 136n199, 279
Δαδης 277, 281
Damas, fils de Lysias 63n10
Δαμόξενος 265
Δάμων 267
Darius III 264, 287
Das 281
Δεββώρα 271
Deidas 282
Deinarchos 213
Deiotaros Ier de Galatie 23, 71, 92–93, 289
Deiotaros II de Galatie 289
Démosthène 122

Δεντουζελμις 45
Δημήτριος 260, 266, 283
Didius Iulianus 132
Didymos 279
Dioclétien 18n17, 20, 37n34, 83–84, 87–88, 101, 104, 107, 187, 233, 300
Diogène d'Oenoanda 242n78
Dioklès 279
Diomède 125, 161, 269, 282
Dion 283
Dion de Pruse 215
Dionysios 212
Diogénès 234
Doda 280
Dokimos 67, 216–217
Domitien 109n21, 159n92, 153n54
Cn. Domitius Ahenobarbus 24n42
Domnè 278
Dotai- / Dote- 248
Dottia Chareinè 194, 200
Cn. Dottius Plancianus 157n82–84, 194n53, 207
Dottius Tiberius 208n129
Δουδα 277, 280–281
Δορζινθης fils de Σκαρις 41, 42n70
Δορυμένης 266
Doulèzelmis 44n80
Drusus 24n42, 72, 190

Eda 242
Eilèmoès 213
Élagabale 38n43, 71n61, 82, 110, 112, 190n31
Ἐλάτη 260
Ἐλίας 272
Επατοριξ 273
Epiktètos 279, 283
Épigénès 22
Éposognatus 53n133
Ἑρμογένης 265, 268, 278–280, 283–284
Εὐβ[ίο]τος 265, 267
Eugenia 280
Eumélos 271
Eumène II de Pergame 4, 51, 53n130, 53n133, 54–56, 58, 61, 90n4, 272, 280
Εὐμένης 60
Euryklès 138n210
Eutychianos 202
Maximus Eveius Domitius Valerianus Gaius 203

Ϝεχιᾶς 136
Ϝέχις (Ϝέχης) 136
Ϝεχιδάμυ (gén.) 136
Ϝεχιμούας 136

Ἡλιάδης 272
Ἥσυχος 282

C. Fabius 19
C. Fannius 19
Faustine l'Aînée 32
Φιλίσκος 265
Flaviens (v. Index des sujets)
Flavius Achaicus 222n34
G. Flavius Baebianus 207
T. Flavius Iulius Attalus 214
Fl. Mor<e>dius 36n32
T. Flavius Syri[acus] 222n34
Flavonia Menodora 157n81
Flavonius Auxanôn 191
P. Flavonius Paulinus 191, 195
Fulvius Asticus 20n21
L. Furius Purpurio 173

Gaius 213, 280–281
Γαΐλλα 268
Galère 17, 20n22, 124, 191, 299
Galeria Valeria 20n22
Galien 201
Gallien 32–34, 113, 146–147, 299n22
Gallus 204
Garsyéris 250
Gdaba 248
Germanicus 62, 70, 72
Gè 62, 281
Gellius Maximus 190
L. Gellius Maximus 190, 200
Gès 280
Géta 33n17, 85, 110, 113n49, 142–143, 222
Gilliôn 81
Glaphyra 261
Glaukos 278
Glykon 283
Glyptos 280
Gordien III 155n62, 196n68
Gourdilos 280
Gourdos 280n198
Gratien 81n6

Hadrianus fils de Lucius (et Da) 278
Hadrien 24n44, 25, 30, 32, 38n40, 80, 85, 86n28, 107, 119, 125, 127, 137, 138n210, 142–143, 146, 179, 188n10, 199, 201n86, 205, 208, 217–220, 222, 225
Herennia Etruscilla 143
Hermaios 212
Hermias 66, 281
Hesperus 199
A. Hilara 279
Hilarion 279
Hortensianus Maximus 211
Hosia 278

Ιετωτηλια 283
Ἱλάρα 268
Ιμαν 193n48, 212, 277, 279
Ινδε 255
Iôan[nès] 210n138, 272n119
Iôn 269n96
Ιωνας 277
Ioullos 272n118
Ἱππόμαχος 141
Isocrate 189
Ἴθαρος 268
Iulia Aquilia Severa Augusta 71n61
Iulia Attica 213
Iulia Domna 33n17, 110, 113, 125–126, 130, 142
Iulia Mamaea 98, 111–112, 143
Iulia Sancta 35n28
Iulia Severa 35n27, 70–71
Iulia Tertulla 70
Iulii Aspri 35n28
Iulii Cornuti 35n27, 70
Iulii Proculi 219n21
Iulii Severi 71
C. Iulius Asper Pansinianus 120, 188n10
C. Iulius Cornutus Bryoninus 70
C. Iulius Cornutus 70
Iulius Lepidus 87, 233
Iulius Ligus 273–274
M. Iulius Longus 63
Iulius Marcellus 176, 275
Tiberius Iulius Menophilus 213
G. Iulius Olympichos 63
C. Iulius Patruinus Cornutus 71n57
A. Iulius Proculus 219n21
C. Iulius Quadratus Bassus 177n93, 179
T. Iulius Quadratus Leônia 177
C. Iulius Severus 60n165, 70–71
Iulius Timothéos 180n109
Iullus (v. C. Caristanius Fronto Caesianus Iullus; v. Ioullos) 207, 272
Iuvenis 282

Jason 210
Jules César 135, 185
Julien l'Apostat 81n6
Julio-Claudiens (v. Index des sujets)

Kaliklès 280
Καλλικράτης 265n48
Καλλίπολις 211, 267
Κάλλιππος 278
Karika 212
Γ[ά]ιος Κατώνιος Μορδιανός 36n32
Kella 169
Kendéas 107
Κιδραμουης 277
Κιλα[---] 168
Kilamuwa 169
Κιλαριος 168
Κιλλανή 168
Κιλλᾶς 168
Κιλλη 168
Κίλλης 168
Κιλοκαιρος 168n36
Kismis 102n58
Κλέανδρος 268, 278
Kléarchos 282–283
Κλεόμαχος 227n6
Κλεύμαχος 227
Κοζινθης 41n69
Koua 239, 242
Κουας 239n66
Kourilè 282
Kralisos 107n12
Kralos 107
Kratéros 42n71, 254n141
Κυννάνα 266n59
Κύννις 211, 266, 267n61
Kyriakè 280
Κυρίων 230
Kuwa 239n66

Lagides (v. Index des sujets)
Laodikè 72
Λαουας 282n223

Licinius Père 85
Licinius le Jeune 85
Licinnii 224
P. Licinnius Ligus 274
Licinnius Ne[---] 87n34
Ligus 273–274
M. Lollius 93n14, 129, 175, 290
Lucilla 32, 33n17
Lucius 255, 278, 281
Lucullus 19n19, 291
Lycurgue 121–122
Lydius 298
Lysias 63n10, 64n10, 74n71, 145n7, 281, 288
Lysimaque 67, 216

Ma 213n165
Macedo 212n162
Macrin 82, 167n19
Μαιφατεις 262
Makedôn 212
L. Malius Flacus 191n37
L. Malius Maximus 191n37
Mama 278, 281
Mamas 280
Manès Ourammoas 98n38
Μάνης 22n33, 23, 109, 211–212, 280
Μανια Τουημιος 284
Manlius Torquatus 48n107
L. Manlius 173
Cn. Manlius Vulso 27, 48, 52n128, 53n133, 54–55, 57, 169n42, 173, 182, 288
Q. Mannaeus 150n32
Manosas 280–281
Manuel Comnène 120n104
Marc-Aurèle 30, 32–33, 113n48, 120, 124–125, 130
Marcellus 191–192
Marcus 267, 280–282
T. Marcus Proclus Neos 126n131
Maria 261
Marôn 132n168
Marôn fils d'Antiochos 132
Marrodès 213
Masa 281
Maximin le Thrace 43, 167
Maximinus 202
Maxi[mius Atti]anus 26n56
Maximus 283
Maximus (fils de Maximin le Thrace) 42, 167
Mécène 291
Megistè 213, 262
Μείθρης 262
Μειρος 276, 281
Memnon fils de Bianôr 112n48, 133
Μένανδρος 196, 265, 279–280
Mènas 255
Meneas 230, 234
Μενεκλῆς 266, 279
Μενεκράτης 265–266, 269, 279–280
Μενέλαος 265–266, 268, 278, 280
Ménélas 169, 210
Μενέμαχος 269, 278, 280
Μενεσθεὺς, fils de Μενέλαος 265
Μενέστρατος 273
Méni 241
Μενίσκος Μεννέα 41
Μεννέας 41n64, 234
Mennéas (dit Moschas, fils de Gilliôn) 81
Μηνογενίς 267
Μηνόδωρος 266, 279
Μηνοφάνης 265
Midas 94
Q. Minucius Thermus 173
Miros 283
Μιστανισθος 23, 109, 181
Mithridatès 263
Μίθρης 262
Mithridate VI Eupatôr 92–93, 104, 288
Μνησίθεος 265n48, 269, 280
Mnoas 198
Moagétès 58–59
Μοκαπορις fils de Gaius 41, 57
L. Mordius Threptianus 36n32
Mosis 281
Μοτωξις 23, 109
Moua 242
Moukasios 41n67
Μουνας 234
Mousèta 248
Mucatr(a)l(is) Dolei 40
Mulla 108n16
Mummius 273
Q. Munatius 152n47
Muskka 81n7

Na 242
Naïs 213

Nalagloas 168n35
Nana 283
Νας 276
Néarque de Crète 254
Νέαρχος 254n141, 268, 278
Νεικάτωρ 37n36
Νείκη 233
Neikomedeia 282
Νείκων 233
Némésis 141, 241
Néron 70, 71n55, 109n21, 180–181, 219n21, 220
Nestôr 142
Nikanôr 51, 66, 139, 165
Νικησώ 211, 266n59
Νικόμαχος 265
Νικόστρατος 227, 271
C. Novius Priscus 157n81
C. Novius Rusticus Venuleius Apronianus 157n81et83
Numerianus 86n28

Oida 281
Ὀλύμπιχος 62–65, 67, 69–74
Ὀλυνπιάς 211, 266
Onèsimos 279
Opnadeios 211
Opramoas 99n46
Oprasatès 168n35
Orestès 177, 272
Ὀρεστιανὸς 269
Q. Orfitasius Aufidius Umbrus 127n137, 148n19
Orokendéas fils de Kralos 107
Ὀρονδιανή 182n117
Orthagoras 58n157
Marcia Otacilia Severa 33n17, 180
Ουαναξιων 270
Ουαναξος 270
Ουαναξων 270
Ουαουα 110n26
Ουϝραμυας 100n46
Ourammoas 98–99, 100n46
Ourzé 242

Paion 278
Παλαμήδης fils de Μενεκράτης 265
Palfuerius 298
Pamménès 278
Panis 280
Πανταλέων 269, 279
Papas 212, 277, 281, 283
Papas Kourmas 280
Papas fils de Manès 198
Παπιας 278
Papios 282
Papos 263
Papylos 280
Paul de Tarse 270
Paulinus 279
Paullinus 191
Persée 58n157
Perdiccas 67, 216
[Πε]ρσικὸς 261n17
Pertinax 132
St. Pescennius 190
Pescennius Niger 27, 190
T. Πετρώνιος Εὐμένης 60n166
L. Petronius Alexander 60n166
Q. Petronius Umber 25n49
Philetairos fils d'Attalos 107
M. Philinus 152
Philippe II de Macédoine 189, 266n59
Philippe V de Macédoine 22, 65, 67, 69, 90n4
Philippe l'Arabe 32, 33–35, 86n25, 112–114, 140n219, 180, 190, 199n82
Philippe II César / le Jeune 112, 223
Philippos 283
Philoklès 281
Philomélos fils de Lysias 145n7, 288
Plancia Magna Aquillia 72
Plancus 157n86
Pline le Jeune 205
Polemaios fils d'Asklépiadès 57
Pôlla 281
Pompée le Grand 28, 72, 291
Pompéia 94
Pomponia Marulla 193n48
L. Pomponius Niger 150n32, 151n39
Πορις 41n67
Πριειυς 284
Primus 108
Probus 297–299
Prusias II de Bithynie 55n145, 57
Ptolémée de Telmessos 52n128
Ptolémée II 66
Ptolémée IV 66
Ptolémée VIII Évergète II 45

P. Quinctilius Varus 291
Quintus 133n178, 281

Ρατουπατης 263
Ρατοφατης 263
Ῥοῦφος Αββικρου 284

Sabine 188n10
Σαθης 45
Σαλμας 246n94
Samos 105n1, 137
Sassanides (v. Index des sujets)
Σάτρης 45
Σατοκος 45
Σατραλις 45
L. Scipion 52
M. Seius 109n21
Séleucides (v. Index des sujets)
Séleukos 261
Séleukos Ier 61, 215
Séleukos II 64–65, 67, 69
Sempronius Senecio 26n56
Septime Sévère 24, 27, 30, 32–34, 80, 81n6, 82–83, 85, 108, 111n37, 112, 120, 141–142, 145, 180n108, 187, 189n22, 190, 227n6, 253, 274n133, 275, 295
Servenia Cornuta 70–71
L. Servenius Capito 71n55
L. Servenius Cornutus 70–71
M. Servilius 24n42
P. Servilius Vatia Isauricus 27–28, 52, 174–176, 274, 288, 291
L. Sestus L. f. Silvester 134
Σεύθης 42
Sévère Alexandre 111–114, 126, 178
Sévères (v. Index des sujets)
Σητας fils d' Ἱππόμαχος 141
Σιλουανός 275
Σκαρις 41–42
Σκίλας 45
Σκίλουρος 45n89
Skymnos 282
Sotas 74n71
Sousou 101n56, 171, 280
Stéphanos 242
Straton fils d'Artémôn 212
Στρατονίκη 211, 266
P. Sulpicius Quirinius 290–292
Suppiluliuma II 172
Sylla 18, 19n19, 29n69, 69, 92
Σωτίων 211, 265

Ta 242
Tas 280–281
Τας Παπα 277
Tatas 280–281
Tateia 282
Tateis 211, 213, 265, 277–278, 280–281
Tateis Marula 213
Tati 241
Tatia 39, 44, 210–211, 229, 266, 272n118, 282
Tatis 227
Teimolaos 280
Marcus Terentius, fils de Marcus [---] 188
Terentius Marcianus 299
Tettaeus 273
Tettaienus 273
Tettaro 273
Tettasidia 273
Aulus Tettasidius 273
Tetto 273n129
Tettoserus 273n129
Tetturo 273n129
Tetturu 273n129
Tettus 273n129
Τηλέμαχος 213, 265, 269
Thalameidas 228
Θαρωξις 22, 109
Θάρρηξ 23n34
Θαρ(ρ)ῆς 23n34
Théodose Ier 81n6
Théophilos 28, 175
Thomas 210n138, 272n119
Θρασύμαχος 265
Tibère 71n57, 72, 177, 188n9, 300
M. Tiberius 150n32
Τιμόδημος 265
Timothéos 180, 265–266
Τίμων 44, 265
Tite-Live 139
Titos 241
Tittha 212n164
Titthè 212n164
Titthios 212
Titthos 212n164
Titus 32–33, 109n21
Τουης 284
Τουησιανος 284

Τουλιανδος 264
Τουλουρασις 264
Trajan 119, 126–127, 148n19, 177, 179, 192, 204–205, 208, 220, 295
Trajan Dèce 113–114, 142
Tranquillina 155n62, 196n68
Trébonien Galle 191n32
M. Tullius Cicero (Cicéron) 19n19
Tuthaliya IV 172

M. Ulpius Aquillianus Sosthénès Théodôros 126
G. Ulpius Baebianus 203, 207
M. Ulpius Kendabianos 126
Ulpius Tatianus Marcel(l)us 120, 192
M. Ulpius Traianus 126

Valens 81n6
Valentilla 280
Valeria Paula 204
Valérien 113, 146–147, 297
Valerius Corvinus 218
Valerius Fronto 218
M. Valerius Diogenes 188, 299
C. Valerius Niger, fils de Gallus 204
Valentinien II 81n6
Varron 150n31
Vegia C. f. 134
L. Vegnonius L. f. 136
Lucius Verus 30, 143, 208n125
Vespasien 29, 70, 109n21, 177, 205
Q. Vibius Aquila 150n32, 151n39
Virgile 221

Ξενόφιλος 265
Xénophon 294

Zénon fils de Simylos 57
Zeuxis 16, 50–51, 64n10, 66–67, 288
Ζηνοβία 271n113
Ζουλάκιος 39
Zôsimos 212
Zotikè 212
Zôtikos 280, 283
Ζωσᾶς 234

Index des peuples et communautés

Achéens 221–222, 243, 295
Amladeis 222
Apaméens (de Phrygie) 38–39
Apolloniates (de Pisidie) 24–26, 32–33, 35, 38, 48, 81, 83–84, 87, 91–92, 94, 98, 104
Apolloniates (du Rhyndakos) 58, 263n35
Appolenoi 197
Arabes 162, 297
Argiens 215
Assyriens 78, 176n82
Astures 292
Athéniens 216–217, 224

Babyloniens 176n82
Béotiens 216
Bithyniens 209

Cantabres 292
Cariens 209
Celtes 54–55
Chypriotes 215
Ciliciens 209
Cimmériens 255
Crétois 54, 161, 195, 215, 223, 250n124, 254, 292, 294, 297–298

Daces 297
Dokiméens 216
Doriens 47, 216

Épirotes 216

Galates 22, 27, 48, 51, 53–57, 59, 135n190, 173–174, 189, 191, 255, 262n25, 272–273, 288–289
Germains 297
Grecs 4, 6, 46–48, 56, 94, 98, 104, 149–150, 160, 181, 185, 192, 202, 209, 211, 221–223, 234, 243, 250, 255–256, 264–270, 275, 278, 283, 285, 287, 289, 292, 294, 296–298

Hittites 78, 100, 108n16, 123, 160, 166, 168–169, 171–173, 175n76, 186, 201n88, 241
Homonadenses 71n57, 104n67, 290–292, 298n19

Ioniens 47, 216, 295
Isauriens 209, 291, 297–299

Juifs 51, 61, 66, 71, 150, 194n51, 210, 270–272, 297

Kyrrhestes 66

Lacédémoniens 195, 216, 223–224, 243, 250n124, 295
Lélèges 69n45
Lycaoniens 178
Lyciens 6–7, 25, 31, 33, 35, 37–39, 41, 43, 45, 48–49, 53, 56–61, 84, 174n71, 209, 216, 243, 274, 288, 295
Lydiens 78n8, 255, 259–260, 287, 296

Macédoniens 4, 32, 61, 181, 209, 212n162, 217, 255, 287, 289, 294
Magnètes du Méandre 261
Μαληνοί 156
Marcomans 33
Moulasseis 108
Mycéniens 222

Ormeleis 152n46
Orondeis 7, 16, 27–28, 101, 164–165, 167, 169, 172–182, 191
Osienoi 204

Palmyréniens 297
Parthes 297
Péloponnésiens 216
Pergaméniens 208n125
Perses 68, 78, 210, 255, 261–264, 287, 296–297
Phocidiens 216
Phrygiens 4–7, 15–16, 47, 69, 78, 94, 100, 103–104, 124, 149–150, 154n54, 166, 178, 194, 197–198, 209, 211, 213, 216, 226–237, 254–257, 259, 275, 277, 283, 285–286, 289, 294, 296
Pisidiens 3–7, 16, 47, 58–59, 69, 78, 102–104, 124, 149, 178, 194, 201n88, 209, 211, 213, 216, 224, 237–254, 256–257, 259, 264, 275, 278, 283, 285–286, 289, 291–292, 294, 296–298

Prostannéens Pisidiens (*dèmos* des) / ὁ δῆμος ὁ Προσταεννέων Πισιδῶν 21, 98, 109

Quades 33

Rhodiens 58–59
Romains 52, 53n130, 94, 104, 149, 185, 209, 251, 255, 274–276, 278, 283, 285, 292

Sarmates 33
Selgiens 250–251, 296–297
Spartiates (v. Lacédémoniens) 47
Sporéniens 25n49

Tataéniens 25n49, 156
Thessaliens 216
Thraces 6–7, 25, 31–33, 35, 37–39, 41–61, 84, 150, 174, 209, 216, 243, 274, 288, 295
Trévires 135
Trocmes 189, 191
Tymandéniens / Tymandeis 83–84, 86n26, 87n34, 103
Tymbriadiens 91, 102, 105n1, 296
Tynadeis 107

Index des sujets

Achéménides 18, 33n17, 47, 65, 67–68, 73, 78, 83, 243, 245, 259–261, 264, 287, 296
Affranchis 28, 152n47, 154, 175, 181, 191, 192n41, 213, 222n34, 229, 262n25, 269, 273
Âge du Bronze 9–11, 103, 144, 148n20, 164, 169, 172, 198n75, 222, 228, 286, 289, 295
Âge du Fer 10–11, 228
Ager publicus 27–28, 174
Agôn mystikos 120
Agonothètes 71, 131, 194n53, 206–207
Agora 161, 242n78
Agoranomes 63–64n10, 138n210, 155n64, 203, 283
Agriculture 4, 6, 9, 11, 50, 54–55, 77, 88, 93, 95–97, 102–103, 105–108, 112, 115, 117, 124, 127–130, 144–145, 147, 153–154, 158, 159–160, 169–170, 173, 176, 181, 194, 244–245, 286, 293, 297, 299
Agrimensores / gromatici 27, 47n99, 50, 145, 146n13, 149–150n28, 162–163, 291
Alphabet 226–227, 244, 248–253, 255–256, 289, 294, 296–297
Amphithéâtre 241, 246
Antigonides 64–65
Anthestèries 118, 120, 122–123
Antonins 33, 126, 138, 143, 177, 179–180, 181–182, 187, 217, 220–221, 224
Aqueduc 144, 201
Arabe (langue) 159
Arboriculture (et bois, forêts, sylviculture) 11, 50, 88, 97, 109n22, 110, 114, 173, 252, 292
Archontes 63n10, 121, 132, 202–203, 205, 218–219, 225
Arrière-pays (*hinterland*) 3–4, 29n73, 35, 40, 173, 292, 300
Artistes / artisans 196, 198, 200, 234, 252–253
Asiarchie 157n82, 207, 217–220, 222n33
Athlètes (v. Concours grecs)
Attalides 22, 31n1, 46, 48, 51–61, 70–71, 73, 78, 84, 107, 150, 174, 181, 186, 201, 209, 212, 214, 243, 250, 255, 264, 272–273, 288–289
Attis 114, 131n161, 135–136, 139–140, 231
Autels 41, 42n71, 81, 114–115, 153n52, 154n60, 155, 161, 202, 221, 223n41, 233, 235n49, 271n110, 273, 281, 282n223
Auxiliaires 293, 297

Banquet 133
Barbares 292, 299
Bateau(x) 94, 121, 125, 130, 292n7
Bergers 3, 198, 200, 244–245, 247, 253–254, 296
Bible 270n106, 271n110
Bilinguisme 42n72, 83, 85n23, 105n1, 128n144, 153, 191, 195, 202, 209, 222n34, 228–230, 231n26, 242, 247, 256–257
Bois (v. Arboriculture)
Bornes 24–27, 38n40, 39, 80, 127–128, 145, 162, 175
Boulè 25, 177, 180, 189, 191, 223, 282n214, 299n22
Bouleutes 82, 105n1, 138, 152n43, 156, 169–170, 203
Brigandage 101n56, 297–299

Cadastration 47n99, 50, 68–69, 84, 145, 146n13, 162–163
Calchas 223, 250n124
Caput viae 80n3, 81, 85–87, 146n14, 148, 177
Carrières de marbre 196–199, 253
Céramologie 9–10, 170, 228, 248, 250
Céréaliculture 4n11, 11, 81, 97, 121, 158–159, 161, 245, 299
Chalcolithique 4, 9–10
Chevaux (et cavaliers) 54, 68, 113n50, 193n48, 222, 223n39, 293
Chôrion 107
Chréophylaques 63n10, 64n10
Chrétiens 20n22, 157, 170, 210n138, 214, 270, 271n110, 279n169, 283
Citoyenneté 20n19, 63, 126, 138, 179, 208n125, 217, 222, 224, 243, 295, 297
Clans 246–248, 264
Cohors (χώρτη) 131, 135, 195
Ière cohorte *Cyrenaica* 195
Colonie(s) romaine(s) 17, 23, 46, 112, 124–130, 150, 180, 185, 189, 194–195, 204, 214, 235, 236, 275, 290–291, 293–294, 298

Colonie(s) séleucide(s) 23, 47, 116n65, 119–120, 124, 185, 189, 194, 233, 261, 264, 270, 284, 287–288, 293–294
Colonisation 4–7, 11, 31–61, 84, 103–105, 128–129, 149–150, 159, 181, 185, 194, 233, 235–236, 261, 264, 270, 284, 288, 290–291, 293–294, 298
Colonus 46
Commerce 18, 35, 46, 58n157, 67, 159–162, 251–252, 286–287, 292–294, 297
Concorde (*Homonoia*) 34–39, 81n4, 188–191, 193, 196n68, 219, 222, 231
Concours grecs 105n1, 111–112, 121, 126, 130–132, 138–139, 193, 202, 203n99, 206–208, 214, 220, 241, 261n15
Conventus 19, 22, 27n58, 83n13, 174, 220
Constitutio Antoniniana 20n19, 222, 224, 243, 295, 297
Culte impérial 61–62, 70, 72, 111, 112n48, 131–133, 140n224, 154n57, 178–179, 182, 206–207, 218, 220, 224, 241, 291
Curateur / *logistès* 126, 177, 179, 205, 207n121, 219n21

Damnatio memoriae 82, 132
Decemviri 52
Décurions 48n107, 134, 187, 189, 193n48, 203
Dédicaces 19, 21–22, 35, 37n34, 38, 42–43, 45n86, 60n167, 65n21, 67, 70–71, 81, 91–92, 108–109, 111n38, 113n48, 118, 120n99, 126–127, 131–133, 135, 139n215, 153, 154n59, 155, 157, 161, 166–167, 177, 180, 188–189, 190–194, 196–200, 202–203, 209, 212, 221, 231, 233, 251, 273–275, 281, 284, 295, 299
Défense 18, 68–69, 129, 145, 245, 299
Démographie 3, 9, 50, 291, 297
Dèmos 21, 25, 39, 62, 81, 107–109, 141, 151, 169, 177, 180, 189, 191, 217, 219, 223, 263n35, 299n22
Dendrophores 140
Diplomatie 15, 20–22, 27, 47, 51–58, 69–70, 78, 84, 87, 91, 99n45, 107, 109, 132, 168, 173–174, 181, 186, 201, 211n149, 217, 220, 233, 272, 288–289
Domaines impériaux 25n49, 26, 28, 152–153, 173, 175–177, 181
Douanes romaines 19
Δο[ῦ]μος 134n178
Duumviri 24n42, 120n99, 126, 157, 190, 192, 195, 203n98, 204, 207, 292
Dynastes 64–67, 69, 72, 74n71, 145n7

Édiles 192n39, 203–204, 207
église 157
Élevage 3, 16, 57n151, 68, 81, 113n50, 198, 244, 286, 292
Emporiarque 282
Encens (v. Styrax) 251, 297
Endogamie 44, 214, 248, 276, 285
Épigrammes 57n151, 116, 194n54, 201–202, 216–217, 221–222, 229, 260
Épigraphie 4–7, 43, 48, 62, 73–74, 79–80, 89–91, 193, 238, 258
Épimélètes 39, 60n166et167, 87n34, 131–132, 282
Épistate du lac (λίμνης ἐπιστάτης) 110
Épitaphes 18n17, 20n19, 28, 40–41, 42n71, 57n151, 60n166, 82, 96, 101, 103n65, 110n26, 134, 137n199, 149–151, 153, 166n17, 169, 182n116, 187–188, 193, 201, 211–213, 216, 227–230, 232, 234, 237n55, 242, 244–246, 248, 251n132, 252, 255–257, 260, 262, 265, 268, 270–272, 276–279, 282
Eques singularis 180n109, 195
Esclaves 22, 28, 108, 152n47, 154, 165, 194, 236, 243
Étatisation 3, 6, 243, 251, 286, 287, 288, 295–297, 299
Évergétisme 62, 71, 133, 177, 188n10, 192, 207, 209
Exèdre 71, 165

Familles 23, 33, 35, 42, 44, 60n165, 62–64, 66–67, 69–70, 71n57, 72–74, 108, 111, 126, 151, 154, 159, 179, 200, 209, 211–213, 217, 219–220, 229–230, 233, 246–247, 251–253, 258, 263–264, 269, 274–279, 281–285, 294
Fiscalité 174, 233, 243, 293, 297
Flamines 126, 203, 206–207
Flaviens 154n57, 204n108, 214
Fortifications 62, 68, 128–129, 142, 170, 194n48, 196, 203n98, 292

Garnisons 41n67, 57, 60, 68
Géographie administrative 7, 15, 18–19, 24, 28–30, 33, 70, 73
Géopolitique 3, 6–7, 18–19, 22, 28, 37, 49–61, 70, 106, 174, 185, 258, 275, 287, 289, 292–293, 297, 300
Gerousia 63n10, 70, 152n47, 218, 297
Gladiateurs 139, 195, 203n98, 207, 220, 246
Gouverneurs 19n20, 20n20, 23, 26, 29n72, 30, 61, 71n57, 79–80, 85–87, 91–93, 119, 126, 127n137, 148n19, 159n92, 177, 179, 187–188, 192, 205, 233, 236, 290, 299
Gracques 288
Grammati (dat.) 196
Grec (langue) 47–49, 68, 72, 80–81, 83, 85n23, 86, 95, 100n47, 117–118, 121n105, 136, 149, 167, 186–189, 191–198, 200–203, 207, 213–214, 225–226, 229n15, 230–231, 237n55, 238, 242–243, 252, 256, 258, 264–270, 274, 291, 294–295
Grottes 130–131, 140–141, 291, 297
Guerre antiochique 51–53
Guerres civiles 27–28, 34, 135, 190, 288
Guerres danubiennes 33–34, 295
Guerres galatiques 53–56, 69, 173–174, 289
Guerres mithridatiques 18, 21n26, 23, 29, 63, 69, 92, 104, 129, 174–175, 274, 288
Guerres parthiques 33–34, 132n167, 180–181, 290, 295
Guerre punique (2e) 139
Guerres de Syrie 65, 245–246
Gymnase 206, 269, 272
Gymnasiarques 62, 206

Hadrianeia 207
Hélène de Troie 111
Hécatomnides 64
Hellénisation 99, 107, 123, 185, 200, 214, 223, 252–253, 255–256, 263, 270, 272, 281–282, 285, 294
Hiérophante 155n64
Hilaria 140
Homonoia (v. Concorde)
Hüyüks 9–10, 77, 103, 144, 148n20, 164, 169, 172, 228, 240, 286, 289, 291
Hydrographie 4, 7, 50, 95, 108, 112, 116–117, 144, 146–147, 153, 173, 240, 244–245, 248–252, 264, 286–287, 294, 297, 298n19
Hyparque 64n15

Identité(s) culturelle(s) 6–7, 37, 42–43, 47, 72, 78, 104, 167n20, 181–182, 191, 195, 200, 215–225, 233, 239n67, 242–243, 246, 249, 251, 253, 256–257, 275, 285, 295
Incolae 186, 194
Indigènes 6–7, 23, 209–210, 229, 234, 236, 241–242, 268n76, 276–286, 292–293
Irénarques 203–205, 223
Ius Italicum 47

Julio-Claudiens 24n42, 62, 70, 181, 139, 153n50, 154n57, 176, 179–180, 187, 214, 217, 220

Κάτοικος / κάτοικοι 46, 48n106, 51, 56–58, 61, 66, 144, 150
Kleroi 163
Koinon 138, 177–179, 181, 218, 220, 224–225
Κόλων 46–49
Kômarques 107
Kômè 26, 84, 87–88, 101, 104, 107, 136n199, 137n199, 149n27, 151–152, 153n54, 156–157, 170, 233, 256, 263
Κουαίστο[ρα] (acc.) 195

Lagides 65–66, 141, 206, 245, 252, 296
Lallname 175n76, 176, 268n76, 278, 281, 283
Lapicides 83, 109n20, 128n144, 187, 252
Latin (langue) 16n9, 17, 19, 20n22, 26, 36n32, 38n43, 39n53, 40–42, 44, 46–48, 72, 81, 83, 85, 87, 108–109, 111, 119, 134–136, 153–154, 157, 160, 166–167, 186–188, 190–196, 200, 202–204, 206–209, 212–214, 222n34, 226, 229, 231, 233, 241, 256, 259, 264, 268–269, 273–276, 279–282, 291, 295–296, 299
Légions 293, 297
- Ière *Italica* 40, 276
- IVe *Scythica* 190, 276
- Ve *Gallica* 150, 190
- Ve *Macedonica* 190, 276
- VIIe 134, 150, 190
- VIIe *Claudia Pia Fidelis* 276
- XIe *Claudia* 40
- XIIIe *Gemina* 190
- XVe *Apollinaris* 109n21

Lettres royales 4, 55–56, 74, 165–166, 168, 174, 222, 272

Liberalia 120, 161
Limites provinciales 25
Linguistique 5, 90–92, 96, 99–100, 102, 105n1, 168–169, 212–213n164, 228, 232, 238, 240–242, 247–249, 254–255, 270
Lions 182
Litiges territoriaux 24–27
Logistès (v. curateur)
Louvitophones 4–5, 11, 77, 99–100, 103–104, 136–137, 148n20, 164, 168, 173, 186, 213, 237–257, 270, 295
Ludi 207
Ludi iuvenales 207
Ludi Megalenses 139
Lycien (langue) 59, 81n7, 99

Magie 229n15, 231, 241, 257
Marsyas colonial 124, 126
Maximianeia 193, 206–207
Médecine 159–162, 190, 194, 200–202
Menorah 194n51, 210n139
Mercenaires 3, 245–246, 294, 296–297
Mermnades 260, 287
Metropolis 178–181
Milliaires 38n43, 71n57, 80–86, 104, 146–147, 148, 153, 167n20, 171n55, 176n83, 177, 290
Mixité culturelle et sociale 41, 42n71, 68, 79, 165–166, 191–192, 207, 209, 214, 229, 230, 233–234, 255–256, 276–277, 280, 283, 285, 294
Montagnes 16–17, 26, 30, 57, 77, 83, 87, 93, 106, 108, 125, 145, 149, 171, 233, 244–245, 251, 286, 289, 291, 296–298
Munerarius 207, 214
Mygdonie 201, 293
Mystères 94, 115, 120, 123–124, 135, 140
Mythologie 39, 94, 110–111, 114–115, 123–124, 135, 140, 147, 182, 215, 221, 224, 269

Navigation (v. Bateaux) 110, 125, 130
Négociants romains 22
Néolithique 10, 77, 97n34, 160, 286
Nomadisme 16, 77, 286
Numismatique 4–5, 18, 19, 31–35, 45, 48, 71n57, 73, 79, 105, 108–114, 124–125, 130, 140n219, 142, 147, 178, 180–181, 211, 216–218, 219n21, 222–223, 250, 258, 294, 296, 298n17, 299

Olivier(s) 11, 97, 114, 250, 296
Onomastique 4, 7–8, 22–23, 36n32, 37, 39–46, 56, 59–60, 62–63, 70–73, 81–82, 98–99, 107–108, 134–135, 137, 150, 152, 155–156, 168, 175, 181–182, 193, 209–216, 227–229, 233–234, 236, 239, 241–242, 248, 254–256, 258–285, 294, 296, 300
Oracle 140
Ordalie 201n88
Orophylaques 49–50, 101, 171, 181, 206, 237n53
Ottomans 93n17, 162

Paléographie 4, 38, 41n65, 83, 90, 150, 186–187, 189, 204, 223n41, 227–228, 233, 237n55, 240, 247, 271n110, 278n159
Palynologie 10, 97n35
Pancrace 131, 208
Panhellenion 137–138, 217–220, 225
Papponymes 44, 150n30, 193n47, 210–211, 234, 247n102, 260, 265–266
Paraphylaques 166, 171, 181, 223
Pâris 111
Patrons (de colonie) 126, 157n82, 187, 194n53, 207, 209
Pavot 159–162
Pêche 110–111, 113n49, 129
Pertica 162–163
Pétitions 53n130, 154n54, 199, 274
Philomélides 69, 74
Phrygien (langue) 4–5, 77, 80, 95–96, 100–104, 106, 136–137, 148–149, 155, 167, 186, 193–194, 210, 221, 226–237, 254–257, 270, 295
Phylai 158, 208–209
Pidgin 101, 103n65, 149, 194n51, 236, 255–256, 285
Piraterie 3, 21, 245n89, 297–298
Pisidien (langue) 5, 77–78, 96n30, 102–104, 108, 148n20, 186, 221, 225, 237–243, 247–254, 256–257, 284, 295–297
Poésie (v. Épigrammes) 115, 121n109, 161, 178n99, 194, 201–202, 221–222, 229
Polis 48, 56, 101, 104, 110, 191, 202, 206, 233, 272–273, 287–288, 293–295, 299
Politeuma 48, 56, 272
Poljé 97, 106
Pommes 88n40, 97, 111

Ponts 129n153, 130, 131n162, 167n21, 205, 250n124
Portique / *stoa* 22, 71, 127n137, 148n19, 187, 242n78
Post-louvites 3, 59, 137, 247, 259, 264, 275–276, 284, 286, 289, 292, 294, 296, 299
Praefecturae 159
Praepositus 40
Πραγματευτής 152
Préhistoire 9
Prêtre(sse)s / Grand(e)s- Prêtre(sse)s 56, 58, 62, 70, 110n26, 111n37, 112n48, 120n99, 122, 131–133, 139, 152–153, 155n64, 165, 169, 177–178, 192, 200, 206–207, 209n136, 210, 217–218, 263, 266n60
Procurateurs 20n20, 28, 38n40, 48, 154, 166n17, 175, 181, 199
Prosopographie 62–63, 70–72
Prospections (*surveys*) 1, 9, 10, 163–164, 235
Prostagma 66, 139, 165, 171
Protohistoire 9
Proxènes 195n57, 202, 223, 250n124
Prytane 219n21

République 15, 69, 288–289
Res gestae divi Augusti 47n100, 72, 83, 162n110, 291
Résistance 3, 275, 285, 299
Rois hittites 172–173, 176
Roseau 114, 139, 140n219

Sanctuaires 1, 22, 44, 51n117, 60n167, 62, 66, 77, 105n1, 111, 112n48, 113, 116, 117n74, 120–122, 130–139, 146, 149–150, 152–155, 157, 159, 165–166, 170, 180, 182, 190, 192n41, 193, 197–198, 200, 203, 206, 231, 235–237, 251, 262, 268, 274, 286, 297
Sassanides 297
Scipions 291
Sculpture 21–22, 37n34, 38, 42–43, 62–63, 68, 80, 110, 123n114, 130–131, 151, 154n59, 154n60, 161, 170, 172–173, 182, 196–200, 229, 234, 237, 238n55, 246–247, 252–253, 255
Sécurité 171, 181, 203–206
Sédentarisation 4, 9, 56, 164–165, 273, 286, 290–291
Seldjoukides 93n17, 121n104, 162
Séleucides 31n1, 36–37, 46–47, 50, 51–55, 59, 61, 64–74, 78, 84, 103, 105, 116n65, 144–145, 150, 154, 165–166, 185, 202, 208–209, 211, 233, 236, 243, 245, 250, 255, 261, 264, 270, 287–288
Sénat 52, 59
Sévères 24n44, 112, 142–143, 187, 224
Sidétique (langue) 78n6, 249
Signatures 196, 253
Sociologie historique 3, 210, 215, 226, 249, 258, 284
Soldats 33n17, 40, 48, 57, 67, 96, 150, 176, 245, 254, 296, 299
Stationarii 176, 181
Statues 21–22, 37n34, 38, 42–43, 62–63, 87n34, 92, 107, 109, 116, 118n85, 120n99, 130–131, 153, 154n59, 167, 168n31, 177–178, 180, 189, 191–192, 193n47, 196, 199, 261
Strategos 57, 63n10, 64n15, 65, 87n34
Styrax (v. Encens) 251
Synagogues 71, 270, 271n107
Synode des artistes (technites) dionysiaques 119, 205, 219–220
Synode des athlètes 138, 143, 208, 220

Technites dionysiaques 119, 208, 219–220, 261
Temples 42, 44, 56, 72, 115n62, 133, 139, 142, 153, 199n81, 205–206, 218, 291
Territoires 7, 24
Textile 244n83
Théâtre 27, 116, 121–122, 188, 192n41, 209
Thesmophories 160
Thiases 61, 73, 94, 119, 123–124, 179n103, 192, 220
Thoas 269
Threptoi 175n78, 212
Toponymie 3, 9, 16–17, 36, 39, 50, 91, 93–100, 114–121, 127n140, 151–152, 155–156, 166n14, 168–169, 172, 191n33
Trafiquants romains 22, 72
Tribus 158, 208–209, 276
Triomphe / art triomphal 21, 253, 291
Triptolème 115, 116n65, 215
Triskèles 109, 238n55
Tumuli 9, 68, 80, 83, 105n1, 164, 172, 228
Turc (langue) 93, 117n75, 127n140
Tyrans 58–59, 245n89

Vêtements 198, 247, 253–254, 294, 296
Vétérans 96, 109n21, 134–135, 147, 150–152, 185, 293, 298
Venationes 207
Vexillatio 40
Vexillum 126
Via Sébastè (voir index géographique)
Vicus / Vici 157–158, 207, 209
Vigne 11, 81n8, 94, 97, 121, 123, 129, 160, 250n124
Violence d'État 7, 15, 182, 291–292, 294, 297–298

Xenoi tekmoreioi 36n32, 152–157, 190, 236, 262
Xystarque 208

Wanax 210, 270

Index des divinités

Amma(m)a 99n45
Angd(e)is(s)is / Angdissis /Angdistis 155, 256, 277
Anthios / Anthius 113–114, 116, 119, 124, 140n219, 147, 201
Apollon 22, 94, 125, 273
Apollon Dionysodotos 114
Aphrodite 111, 139n213, 165n8, 166n14
Arès 109n21
Artémis 44, 118, 125, 149–150, 152–155, 159, 180, 190, 203, 208, 231, 235, 236
Artémis Ephesia 154–155
Artémis Leucophryènè 44
Artémis Sélasphoros 114–115
Asklépios 19, 94, 111, 126, 200–201
Athéna 111, 216
Athéna Chalkioikos 216
Auguste (Octave-) 218

Bacchus 160
Bona Dea 94

Cybèle / Magna Mater / Mère des dieux 56, 94, 108, 111n36, 112, 114, 123, 130–131, 133–136, 138–142, 154–155, 165n8, 166, 193n47, 228, 231, 256, 297

Déesse Epèkoos 155
Déméter / Cérès 81n8, 94, 110n32, 115, 118–119, 122–123, 160–161, 208
Déméter Anésidora 115n62
Diane 153
Dieu Ouranien 171
Dieux des limites 25
Dionysos 81n8, 94, 115–116, 119–126, 138n208, 160, 177–178, 192–193, 205, 208, 220, 231
Dionysos Anthios 114–115, 123
Dionysos Kathègémon 179
Dioscures 110, 125

Esculape 200
Eurymédon 60n167, 112, 130–131, 141

Gaïa 119
Gallos 114, 140

Gè 114–115, 119, 122–123
Gè Kataphugè 295

Hadès 121n105
Hécate 118, 122, 140
Hélios 109
Hélios-roi 273
Héra 111
Héraklès 111n36, 138, 143, 182, 208, 215, 220, 223
Hermès 109, 143, 161
Hermès Chthonien / Psychopompe 118, 121
Hippophoras 23n39, 32, 113, 233
Homonoia 34–39, 81n4, 188–191, 193, 196n68, 219, 222, 231
Hosios et Dikaios 2
Hygeia 19, 111n38, 126

Janus 204–205
Jupiter 192, 196, 209n136
Jupiter Optimus Maximus 188n9, 208n135, 291

Kakasbos 223n39
Koré /Perséphone 81n8, 118–119, 122, 160–161
Koré Protogoné 115n62

Liber Pater 119, 192, 209n136

Mâ 99, 123
Mars Vegnius 134–135
Mèn 110, 125, 132–133, 178
Mèn Askaènos 1, 44, 51n117, 77, 99, 117, 122, 139n213, 146, 154, 157, 165–166, 192n41, 193, 202–203, 206, 231, 236, 268
Mèn Ouranios 171
Μήτηρ θεῶν Οὐεγείνος 60n167, 112n48, 131–136
Mètèr Oreia 108, 131n161
Mithra 135

[Zeus] ou [Théos] Νεικάτωρ 36, 50, 111n37
Némésis 118, 140, 241–242
Nymphes Isménides 114–115, 123

ΟΥΑΕΝΔΟΣ 112n47

Poséidon / Neptune 110, 121n109, 274
Pluton 110n26

Rhéa 138
Rome 35n30, 62, 72, 218, 291

Sarapis 140–141

Tarhunt 171
Telesphoros 111, 126
Theos Achaios 222
Theos Hypsistos 295n13

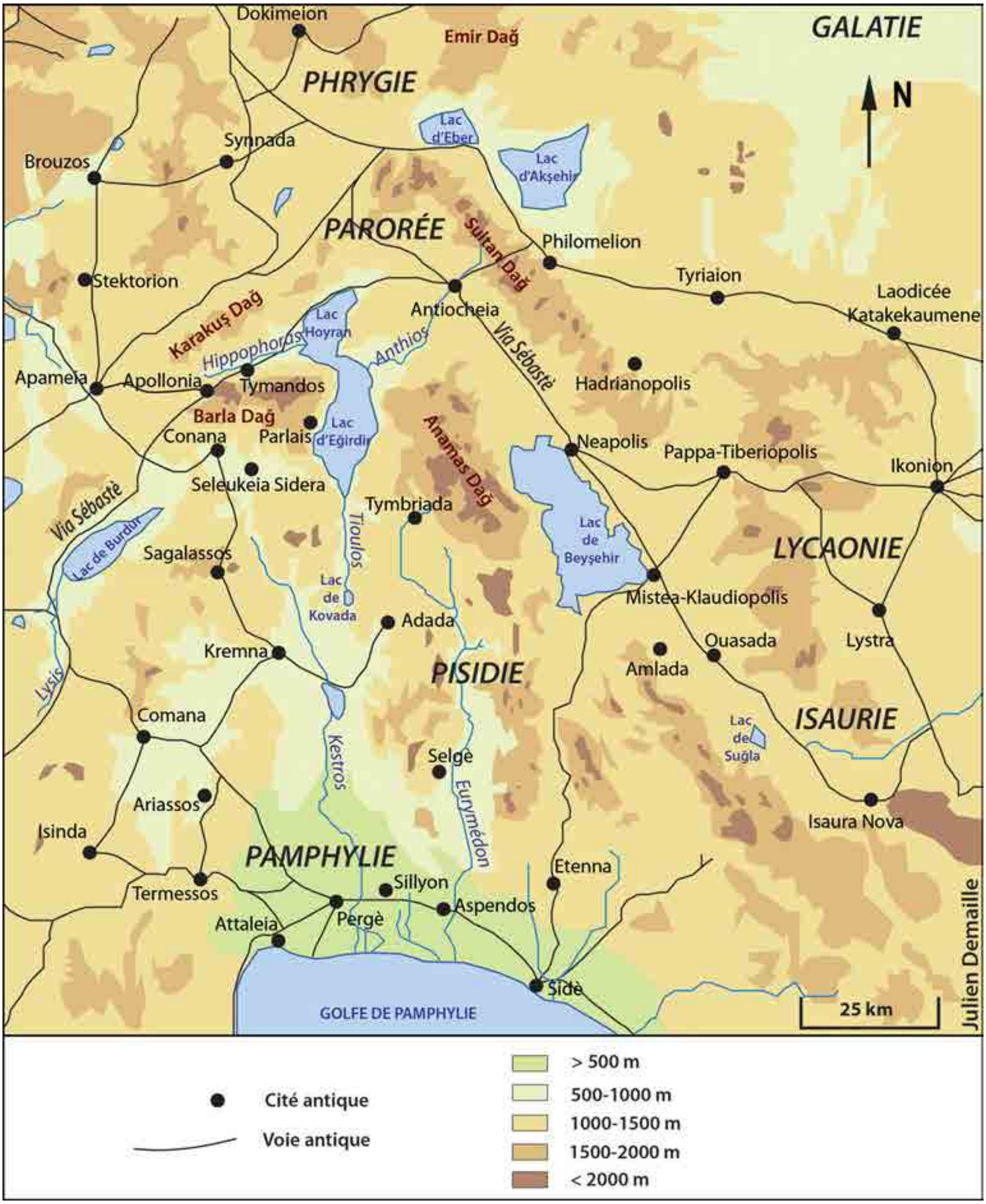
ΤΙΟΥΛΟΣ 98, 111–112
Tychè 110, 126, 143, 180, 189

Viaros (mont) 109

Zeus 81, 125, 138, 139n213, 143, 165n8, 166, 171, 196, 199, 208, 231, 234, 236–237, 284
Zeus Alsènos 197–198, 200, 221, 231
Zeus Héliopolitain 274
Zeus Osogollis 65n21
Zeus Petarenos 197n71

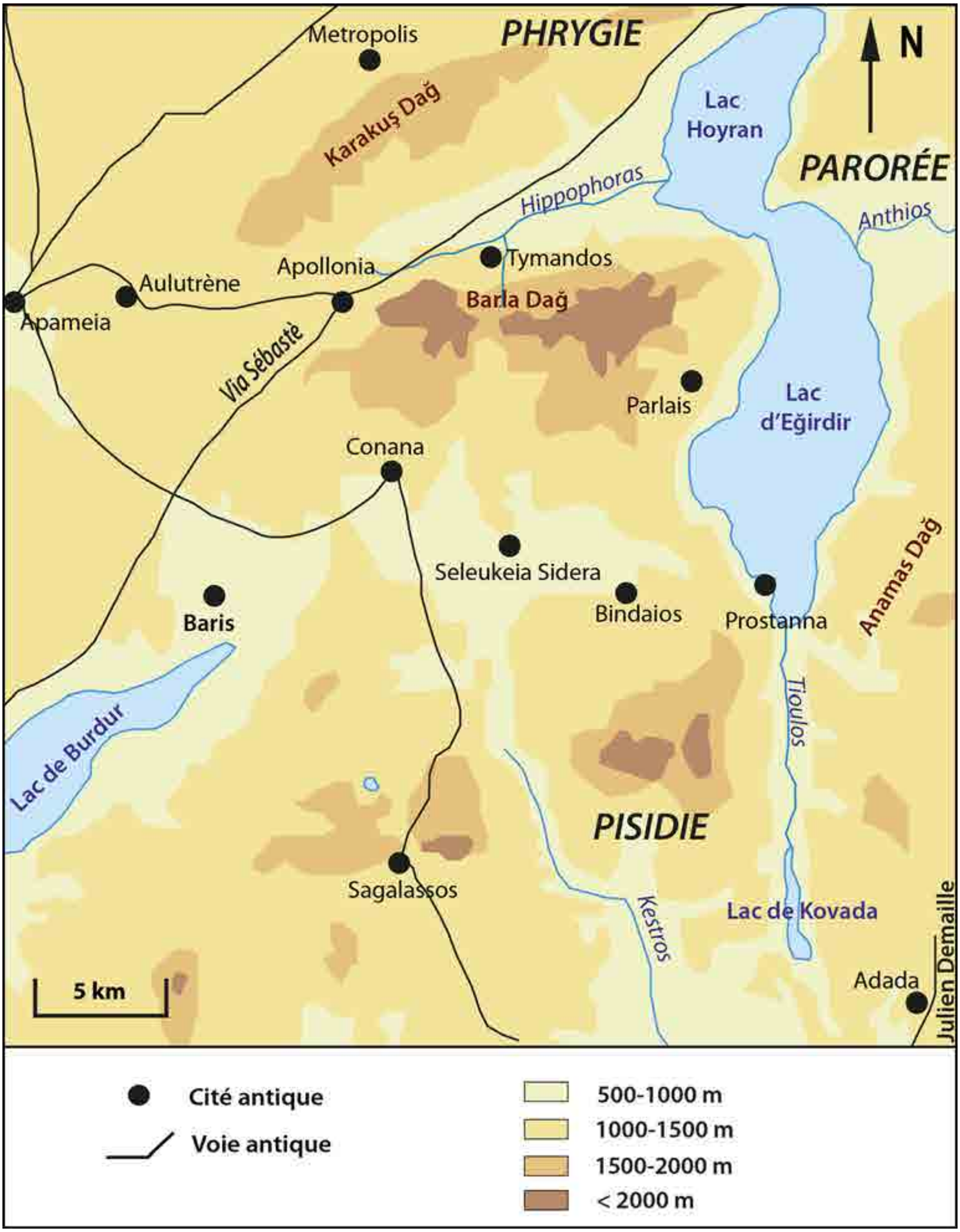
Annexes

Cartes

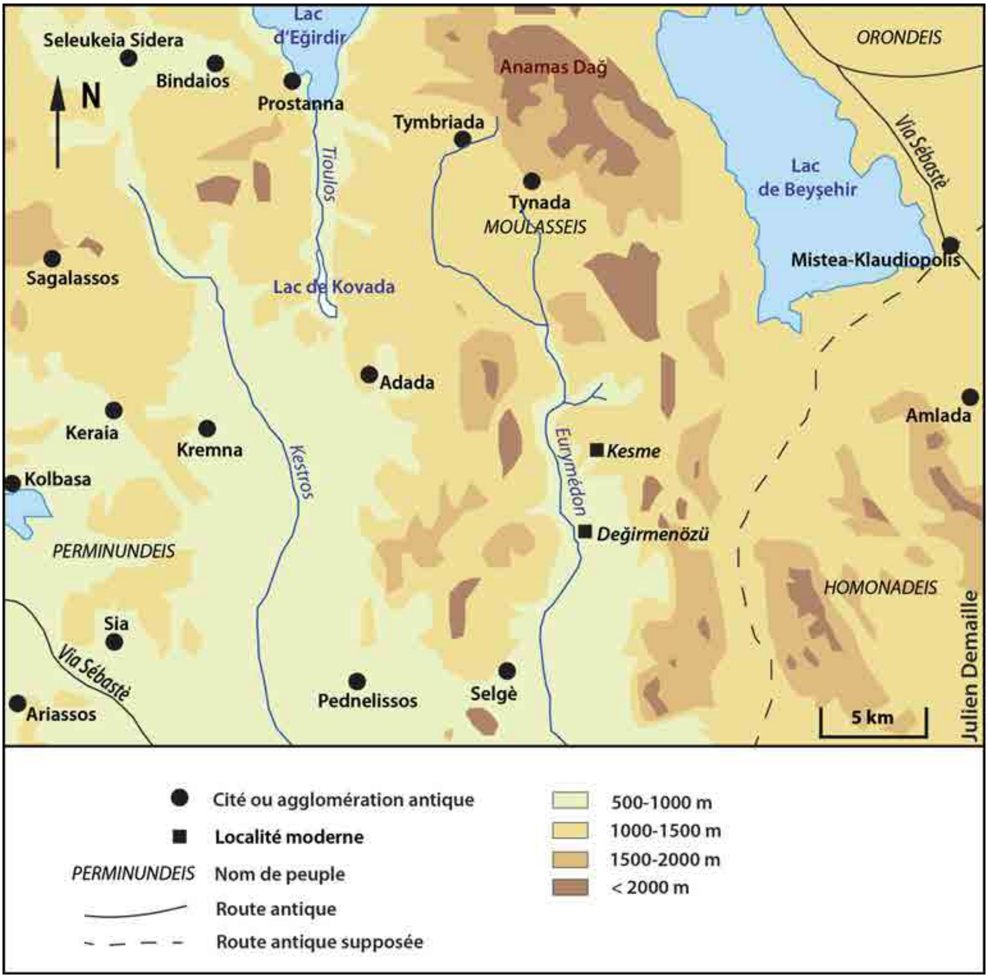


CARTE 1 *La Phrygie Parorée et le Taurus méridional*
J. DEMAILLE

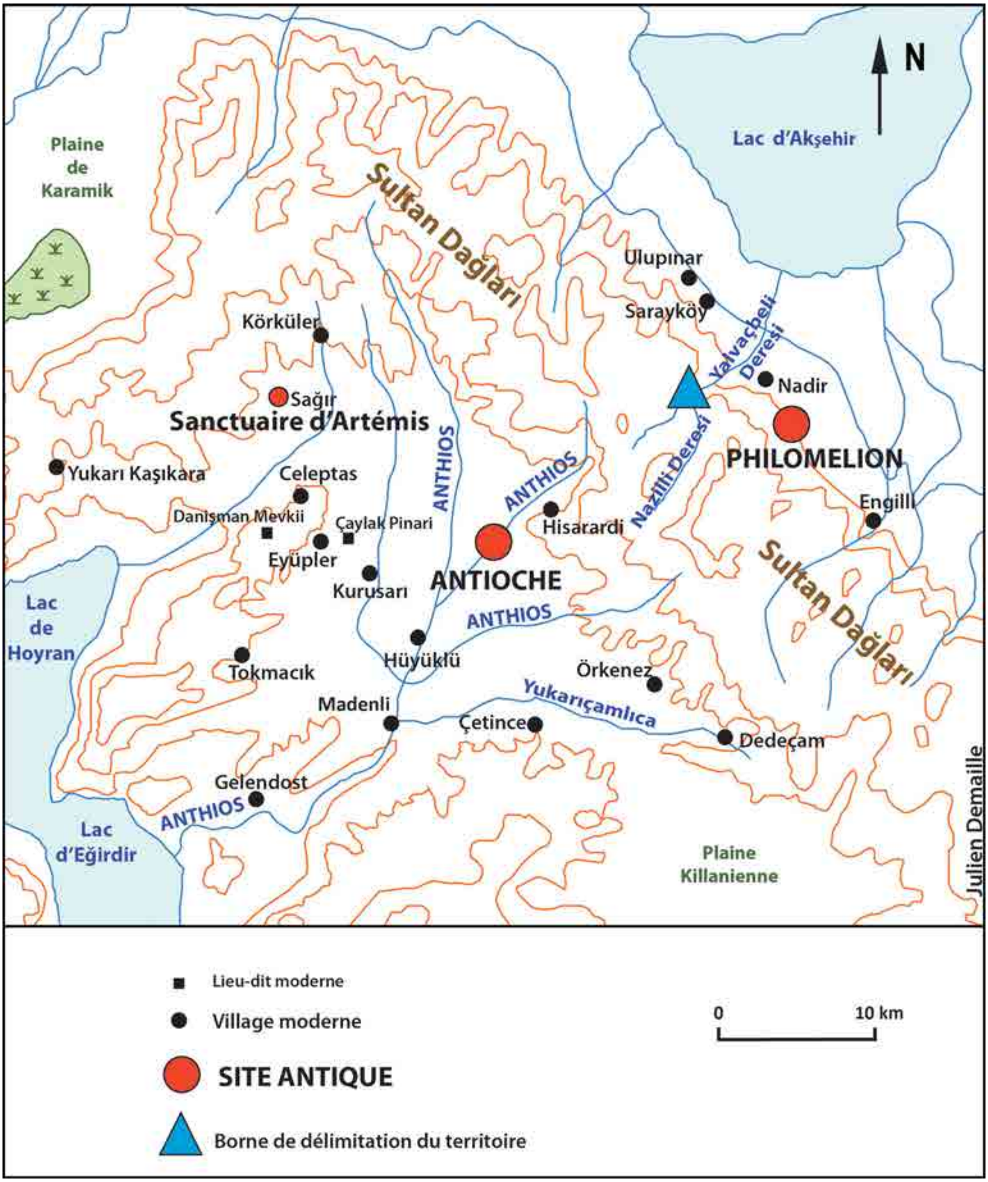
© KONINKLIJKE BRILL NV, LEIDEN, 2017 | DOI: 10.1163/9789004337404_020



CARTE 2 *La Pisidie à l'Ouest du lac d'Eğirdir*
J. DEMAILLE



CARTE 3 *La Pisidie centrale*
J. DEMAILLE



CARTE 4 *Le territoire d'Antioche de Pisidie et ses environs*
J. DEMAILLE

Images satellitales

IMAGE 1 *Le Nord de la vallée de l'Anthios*
© GOOGLE EARTH

IMAGE 2 *Le Sud de la vallée de l'Anthios*
© GOOGLE EARTH

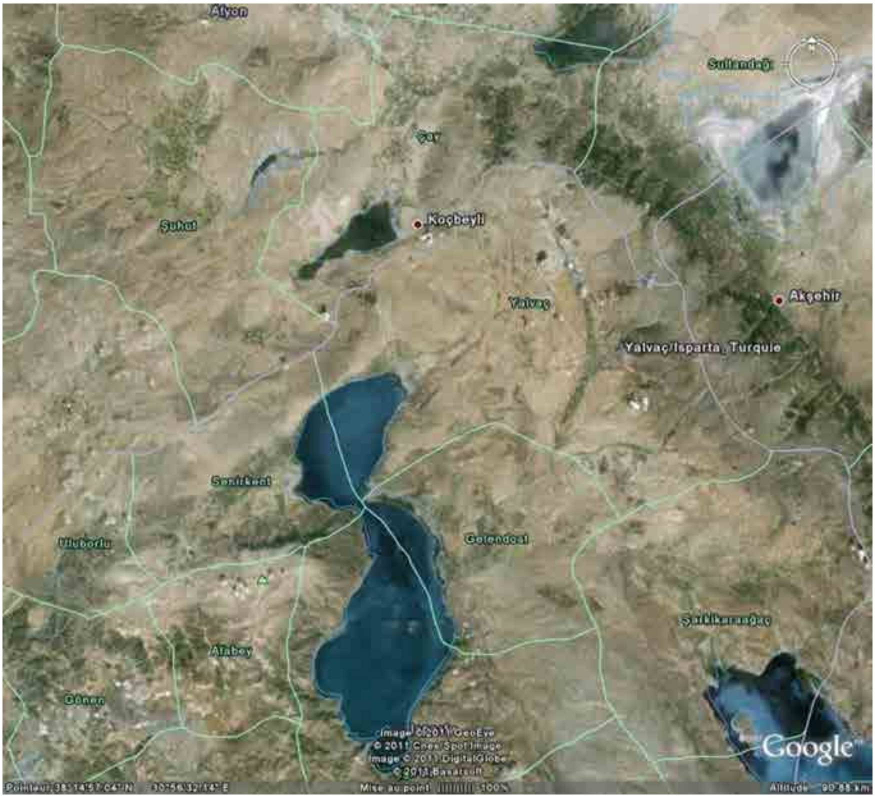


IMAGE 3 *Le territoire d'Antioche de Pisidie*
© GOOGLE EARTH

IMAGE 4 *L'*aulôn *et Tymbriada*
© GOOGLE EARTH

IMAGE 5 *Le Nord du lac Hoyran*
© GOOGLE EARTH

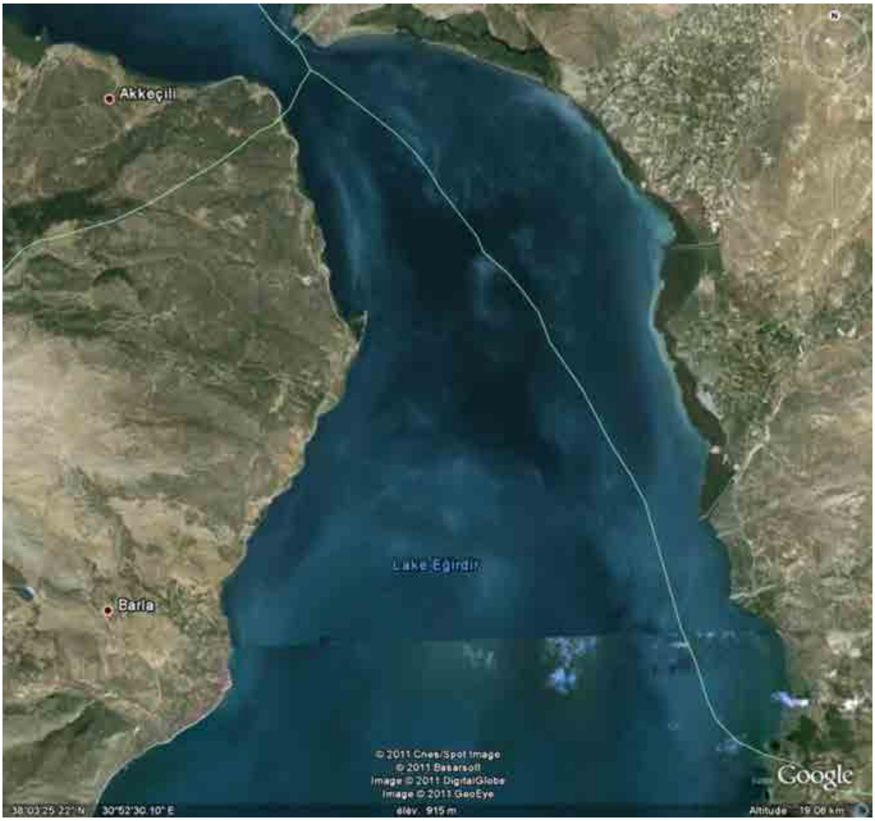
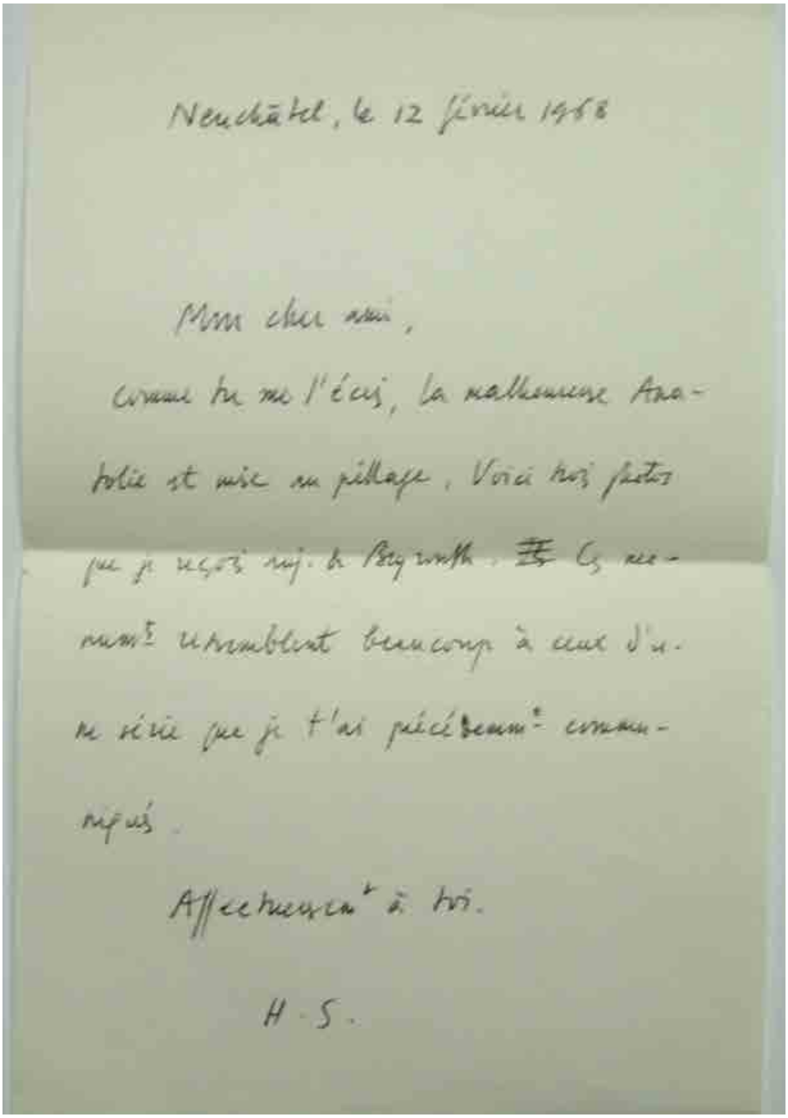


IMAGE 6 *Le centre du lac d'Eğirdir et Parlais*
© GOOGLE EARTH

IMAGE 7 *Le centre de la plaine de Tymbriada*
© GOOGLE EARTH

IMAGE 8 *La vallée d'Apollonia de Pisidie*
© GOOGLE EARTH

Figures*



Neuchâtel, le 12 février 1968

Mon cher ami,

comme tu me l'écris, la malheureuse Anatolie est mise au pillage. Voici trois photos que je reçois auj. de Beyrouth. Ces monum.ts ressemblent beaucoup à ceux d'une série que je t'ai précédemm.t communiqués.

Affectueusem.t à toi.

H. S.

FIGURE 1 *Lettre d'Henri Seyrig à Louis Robert datée du 12 février 1968*
ARCHIVES DU FONDS LOUIS ROBERT, ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES, INSTITUT DE FRANCE, PARIS

* Photographies : H. Bru.

FIGURE 2 *Louis Robert sur sa monture dans la vallée de l'Harpasos, en 1947*
ARCHIVES DU FONDS LOUIS ROBERT, ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES, INSTITUT DE FRANCE, PARIS

FIGURE 3 *Inscription relative au culte de Νεικάτωρ (II*[e] *siècle de notre ère), à Büyükkabaca*
MAMA, IV, 226 = SEG, 6, 592

FIGURE 4 *Inscription d'Apamée de Phrygie mentionnant Aur. Buris et Aur. Auluzenus*
M. CHRISTOL ET T. DREW-BEAR, « UN CASTELLUM ROMAIN PRÈS D'APAMÉE DE PHRYGIE », WIEN, 1987, PP. 55–56, N° 10

FIGURE 5 *Stèle de Yassıören (Tymandos), période achéménide. Musée d'Isparta.*

FIGURE 6 *Inscription de la forteresse d'Uluborlu (Apollonia de Pisidie), où « les mystes » honorent Alexandros, fils de Patruinus, lui-même fils d'Alexandros*
MAMA, IV, 167

FIGURE 7 *De l'acropole d'Apollonia de Pisidie (Uluborlu), vue de la vallée de l'Hippophoras vers le Nord-Est*

FIGURE 8 *De l'acropole d'Apollonia de Pisidie (Uluborlu), vue de la vallée de l'Hippophoras vers l'Est*

FIGURE 9 *De l'acropole d'Apollonia de Pisidie (Uluborlu), autre vue de la vallée de l'Hippophoras vers l'Est*

FIGURE 10 *Du Nord d'Apollonia de Pisidie, vue sur le village d'Uluborlu au pied du Barla Dağ. Au premier plan, le cours asséché de l'Hippophoras (Pupa Çay).*

FIGURE 11 *Du Nord d'Apollonia de Pisidie, vue de la vallée de l'Hippophoras plein Est, vers l'Hoyran gölü, et au-delà Antioche de Pisidie, ainsi que la chaîne du Sultan Dağ* (*au loin à l'arrière-plan*)

FIGURE 12 (1–4) *Les quatre monnaies d'Antioche de Pisidie célébrant son « dieu-fleuve » Anthios*

FIGURE 13 *Inscription versifiée d'Antioche de Pisidie pour le fils du tribun Aquila*
W.M. Calder, « Colonia Caesareia Antiocheia », JRS, 2, 1912, p. 90, n° 10 = R. Merkelbach & J. Stauber, « Steinepigramme aus dem griechischen Osten, 3, Der « Ferne Osten » und das Landesinnere bis zum Tauros », Saur, München-Leipzig, 2001, p. 409, n° 16/61/09

FIGURE 14 *La plaine d'Antioche de Pisidie en été. Vue du Kara Kuyu vers l'Ouest et le lac d'Eğirdir.*

FIGURE 15 *La plaine d'Antioche de Pisidie en été. Vue du sanctuaire de Mèn Askaènos (Kara Kuyu) vers l'Ouest et le lac d'Eğirdir.*

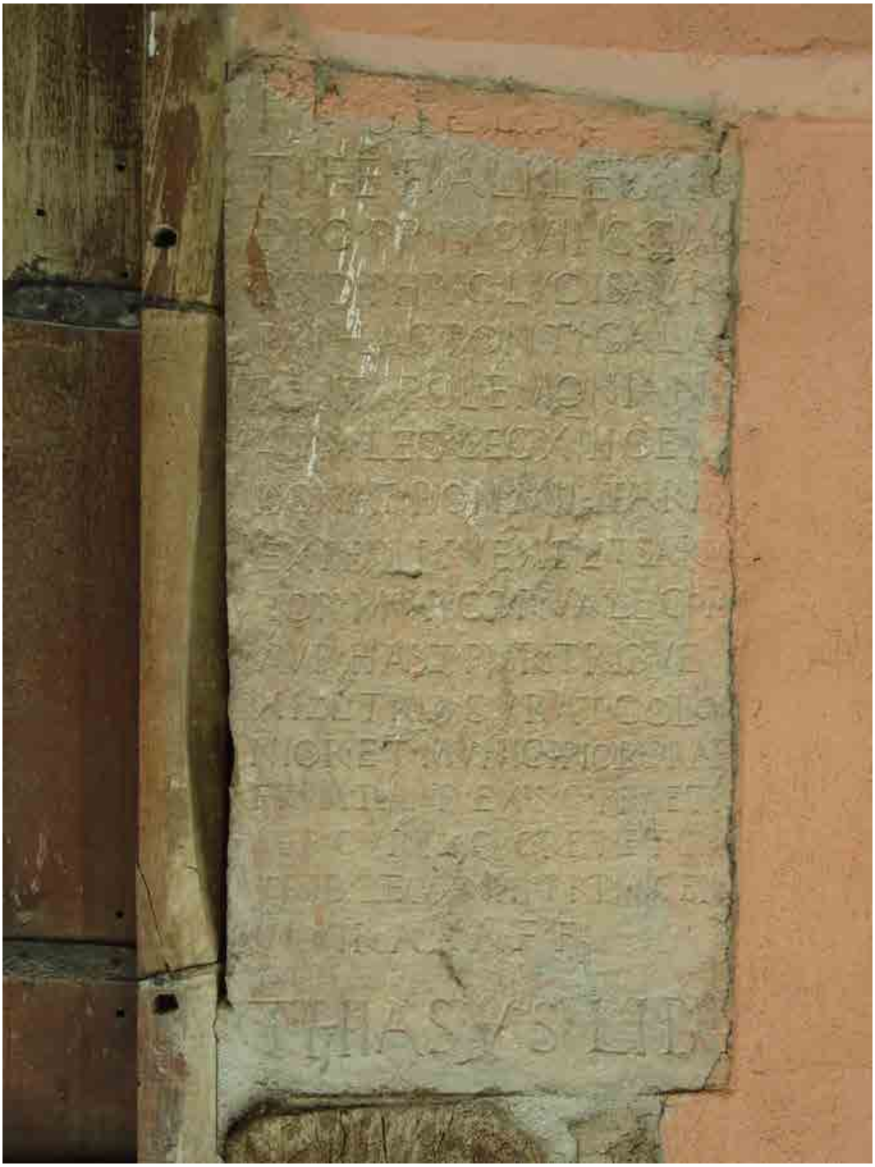


FIGURE 16 *Dédicace du thiase de Liber Pater à L. Caesennius Sospes, Antioche de Pisidie*
CIL, III, 291 = CIL, III, SUPPL. 6818 = ILS, 1017

FIGURE 17 *La vallée de l'Eurymédon près de l'entrée du sanctuaire de Cybèle* (*Zindan Mağarası, territoire de Tymbriada*)

FIGURE 18 *L'entrée de la grotte de Zindan Mağarası* (*territoire de Tymbriada*)

FIGURE 19 *Statue du dieu-fleuve Eurymédon*
MUSÉE D'ISPARTA

FIGURE 20 *Inscription de la base de statue du dieu-fleuve Eurymédon*
MUSÉE D'ISPARTA

FIGURE 21 *Inscription en l'honneur de Memnon fils de Bianôr au sanctuaire de Zindan Mağarası, territoire de Tymbriada*
B. TAKMER & N. GÖKALP, « INSCRIPTIONS OF THE SANCTUARY OF METER THEÔN VEGEINOS AT ZINDAN MAĞARASI », GEPHYRA, 2, 2005, PP. 105–107, N° 1 = SEG, 55, 1447

FIGURE 22 *Foudre de Zeus gravé dans la paroi, à proximité de la grotte de Zindan Mağarası (territoire de Tymbriada)*

FIGURE 23 *La plaine d'Antioche de Pisidie en été. Vue du Kara Kuyu vers l'Ouest et le lac d'Eğirdir. En contrebas vers le Sud-Ouest, les anciennes terres du sanctuaire de Mèn Askaènos, entre le Kara Kuyu et le croissant décrit par l'Anthios.*

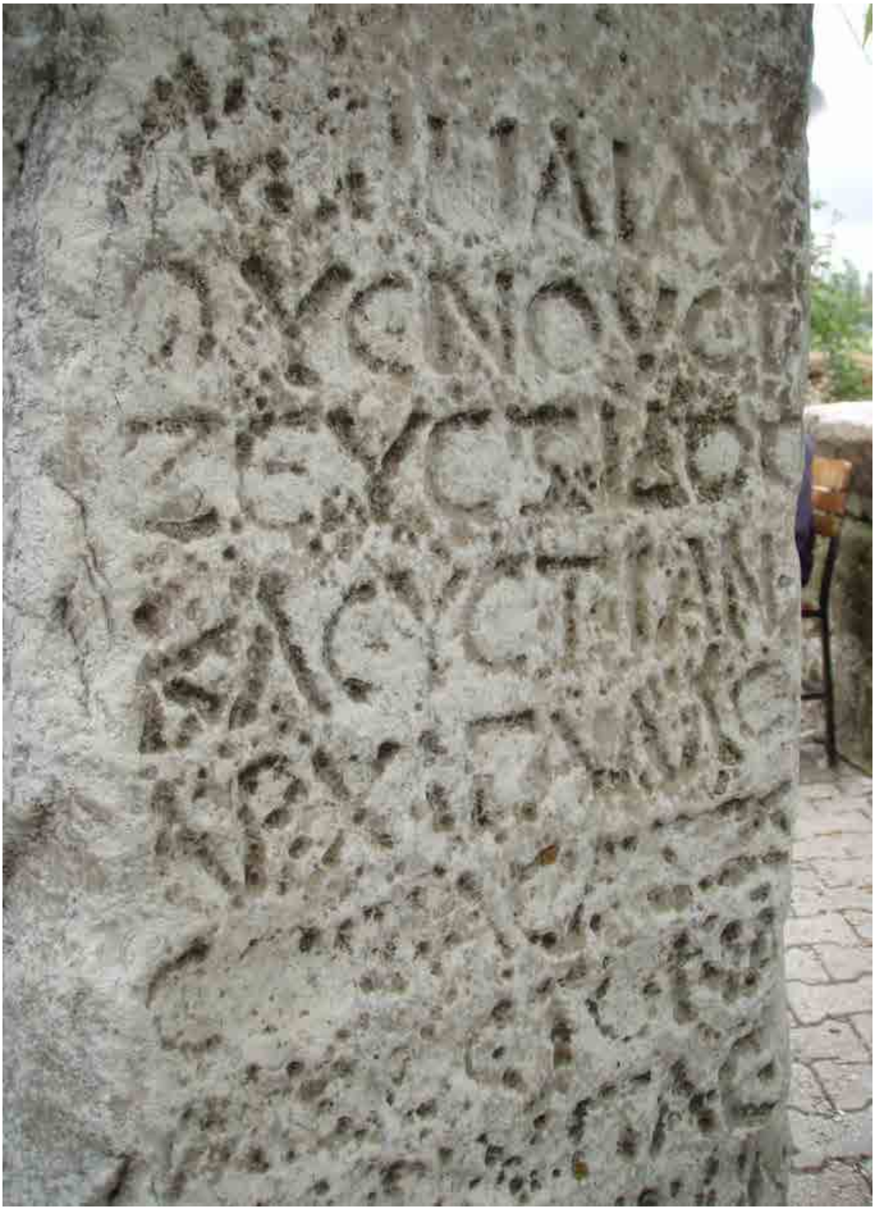
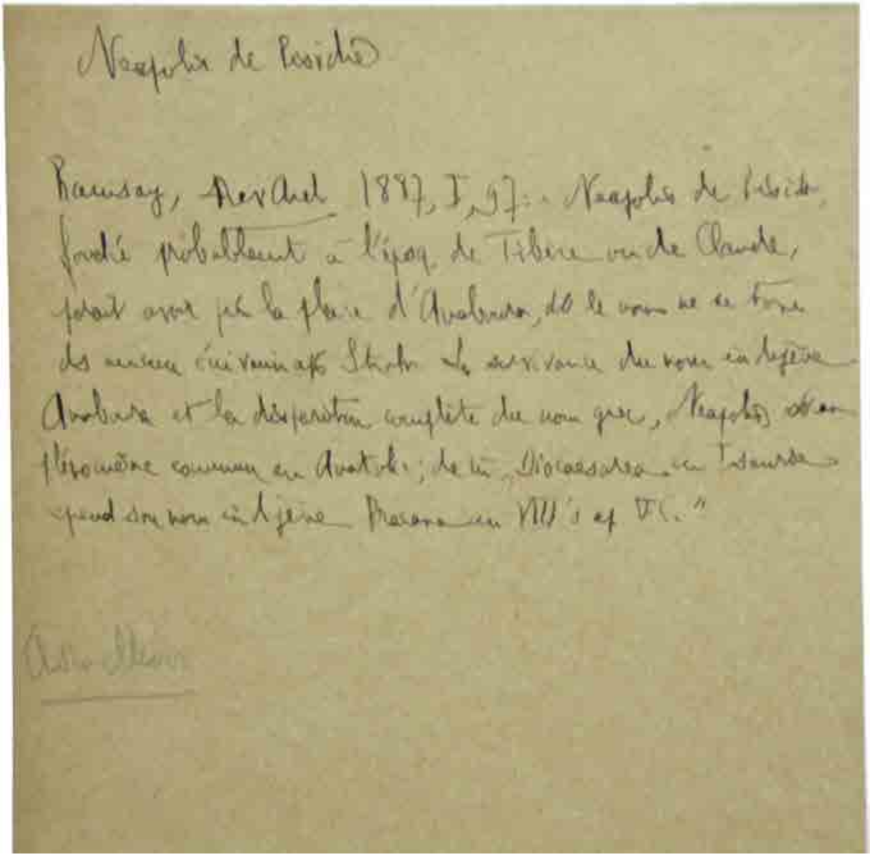


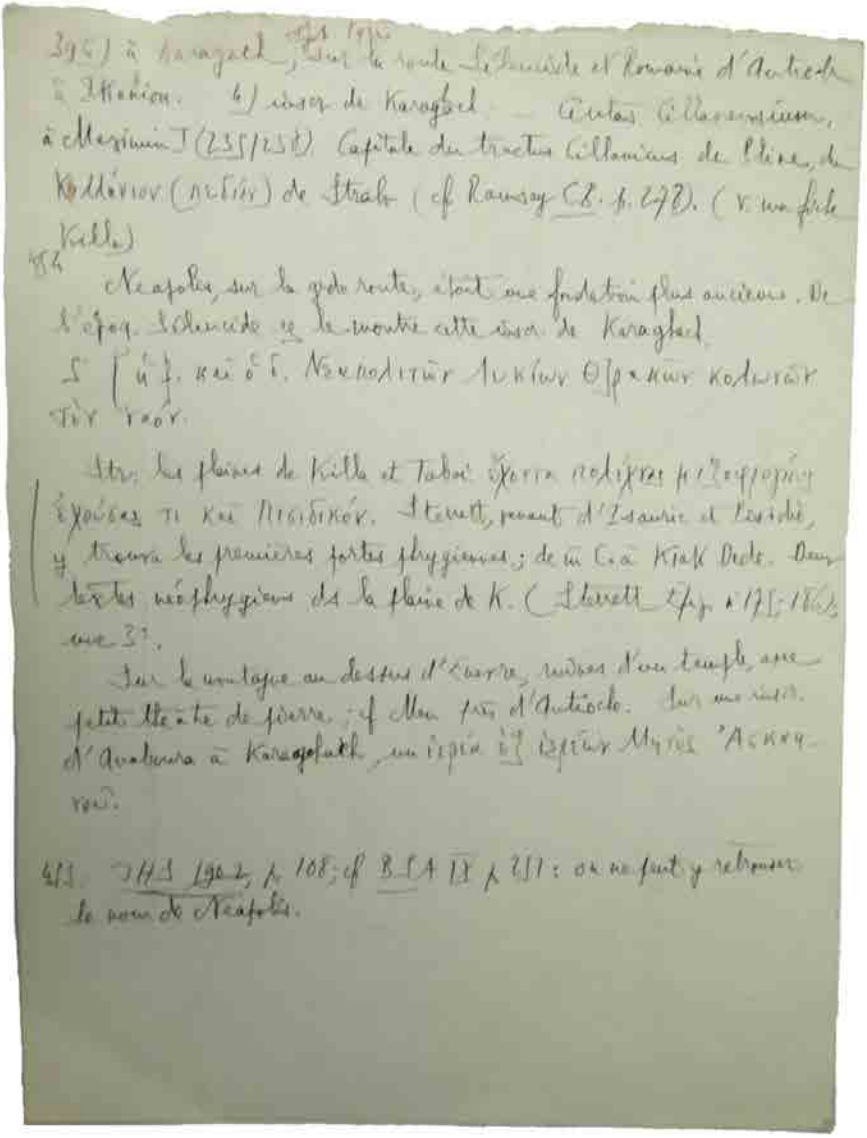
FIGURE 23A *Dédicace de la statue d'un archigalle d'Artémis au sanctuaire de Sağır*
W.M. RAMSAY [ÉD.], SERP, P. 343, N° 22

FIGURE 23B *Relief d'un autel de la Cybèle-Artémis du sanctuaire de Sağır*


Neapolis de Pisidie

Ramsay, RevArch 1887, I, 97 : « Neapolis de Pisidie, fondée probablement à l'époque de Tibère ou de Claude, paraît avoir pris la place d'Anaboura, dont le nom ne se trouve dans aucun écrivain après Strabon. La survivance du nom indigène Anabura et la disparition complète du nom grec, Neapolis, est un phénomène commun en Anatolie ; la ville „Diocaesarea" en Isaurie reprend son nom indigène Prakana au VIIIe et IXe s. »

FIGURE 24A *Notes manuscrites de Louis Robert à propos de la plaine Killanienne et de Neapolis de Phrygie*
ARCHIVES DU FONDS LOUIS ROBERT, ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES, INSTITUT DE FRANCE, PARIS



39 c) à Karagatch, sur la route séleucide et romaine d'Antioche à Ikonion. 4) inscr. de Karaghat — Cultus Cillanensium, à Maximin I (235/238). Capitale du tractus Cillanicus de Pline, de Κιλλάνιον (πεδίον) de Strab. (cf Ramsay CB p. 278). (v. ma fiche Killa)

48 a) Neapolis, sur la grde route, était une fondation plus ancienne. De l'époq. séleucide ce le montre cette inscr. de Karaghat.

καὶ ὁ δ. Νεαπολιτῶν Λυκίων Θ[...] κοινῶν Κο[...] τὸν ναόν.

Str. les plaines de Killa et Tabai ἔχοντα πολίχνας μιξοφρύγιας ἐχούσας τι καὶ Πισιδικόν. Sterrett, venant d'Isaurie et Pisidie, y trouva les premières textes phrygiennes; de ... à Kiak Dede. Deux textes néophrygiens de la plaine de K. (Sterrett Ep. n. 171-176 ...)

Sur la montagne au dessus d'..., ruines d'un temple avec petit théâtre de pierre; cf Mon. près d'Antioche. Sur une inscr. d'Avdan... à Karagatch, un ἱερεὺς ... Μηνὸς Ἀσκαη-νοῦ.

43) JHS 1902, p. 108; cf BCH IX p. 351: on ne peut y retrouver le nom de Neapolis.

FIGURE 24B *Notes manuscrites de Louis Robert à propos de la plaine Killanienne et de Neapolis de Phrygie*

ARCHIVES DU FONDS LOUIS ROBERT, ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES, INSTITUT DE FRANCE, PARIS

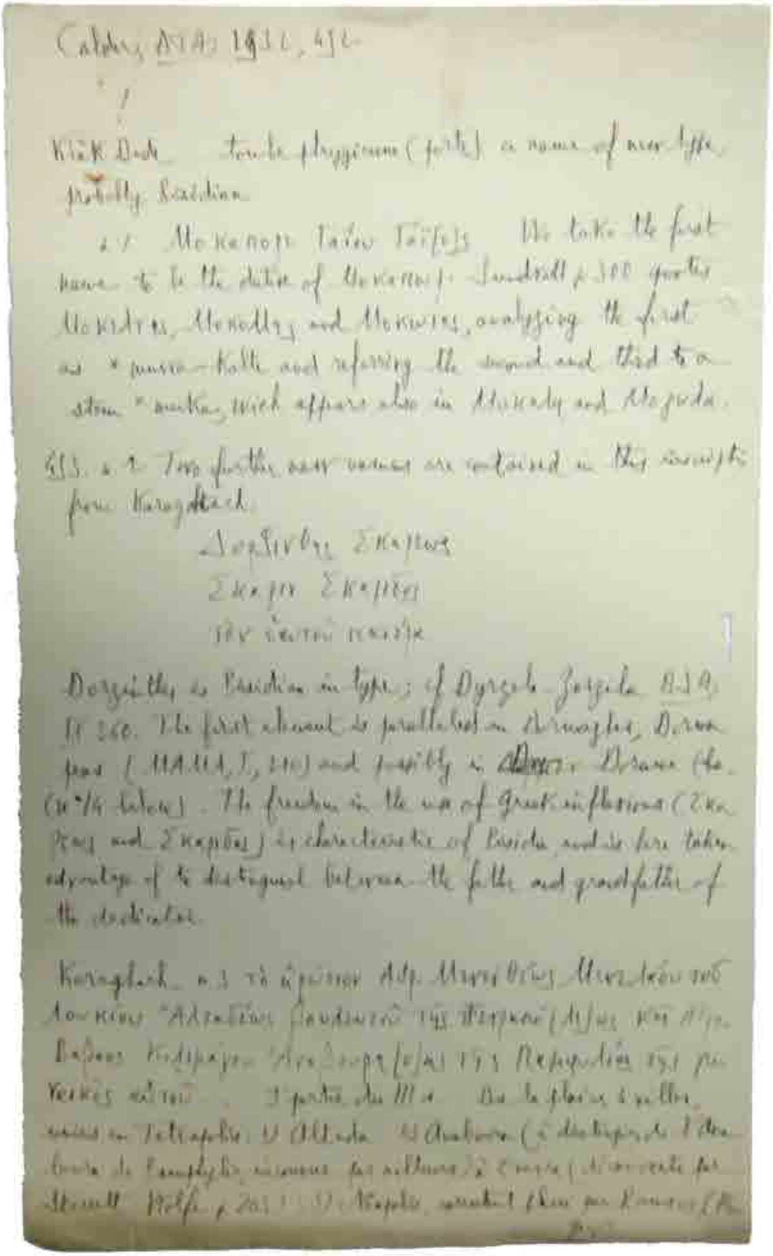


FIGURE 24C *Notes manuscrites de Louis Robert à propos de la plaine Killanienne et de Neapolis de Phrygie*
ARCHIVES DU FONDS LOUIS ROBERT, ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES, INSTITUT DE FRANCE, PARIS

FIGURE 25 *Inscription honorant un prêtre de Mèn Askaènos, fils de Touliandos ; découverte à Şarkikaraağaç ; aujourd'hui conservée au musée d'Isparta*
W.M. CALDER, AJA, 36, 1932, P. 454, N° 7 = MAMA, VIII, 351= I. SULTAN DAĞI, 506

FIGURE 26A *Stèle découverte à Şarkikaraağaç (plaine Killanienne), aujourd'hui au musée d'Isparta*

FIGURE 26B *Monument funéraire découvert à Şarkikaraağaç (plaine Killanienne), aujourd'hui au musée d'Isparta*

FIGURE 26C *Fragment de sarcophage découvert à Şarkikaraağaç (plaine Killanienne), aujourd'hui au musée d'Isparta*

FIGURE 26D *Fragment de sarcophage découvert à Şarkikaraağaç (plaine Killanienne), aujourd'hui au musée d'Isparta*

FIGURE 27 *Site hittite d'Eflatun pınar (région de Beyşehir)*

FIGURE 28 *Dédicace de Pappa-Tiberiopolis à Antioche de Pisidie*
EJ, P. 124, N° 97 = IGR, III, 309

FIGURE 29 *Statue d'Héraklès, découverte à Şarkikaraağaç (plaine Killanienne), aujourd'hui au musée d'Isparta*

FIGURE 30 *Statue de lion couronnant le couvercle d'un sarcophage, découverte à Şarkikaraağaç (plaine Killanienne), aujourd'hui au musée d'Isparta*

FIGURE 31 *Dédicace à Jupiter Optimus Maximus découverte près de la* Tiberia Platea *à Antioche de Pisidie*
AE, 2011, 1380

FIGURE 32 *Vue du théâtre d'Antioche de Pisidie*

FIGURE 33A *Gradins inscrits du théâtre portant le toponyme* Philomelion (*Antioche de Pisidie*)

FIGURE 33B *Gradins inscrits du théâtre portant le toponyme* Philomelion (*Antioche de Pisidie*)

FIGURE 34 *Inscription de Ti. Claudius Paullinus, à Antioche de Pisidie*
CIL, III, 302 = III, SUPPL. 6850 = ILS, 7777

FIGURE 35 *Inscription de Lystra pour Homonoia, à Antioche de Pisidie*
WE, pp. 218–219, n° 352 = OGIS, 536 = IGR, III, 302

FIGURE 36 *Inscription de Klaudioseleukeia pour Homonoia, à Antioche de Pisidie*
T. Drew-Bear & G. Labarre, « Les trois statues de la Concorde à Antioche de Pisidie », EA, 34, 2002, pp. 71–92, n° 3 = SEG, 52, 1367

FIGURE 37 *Anthroponyme anatolien (Appas) retrouvé gravé sur la muraille d'Antioche de Pisidie*

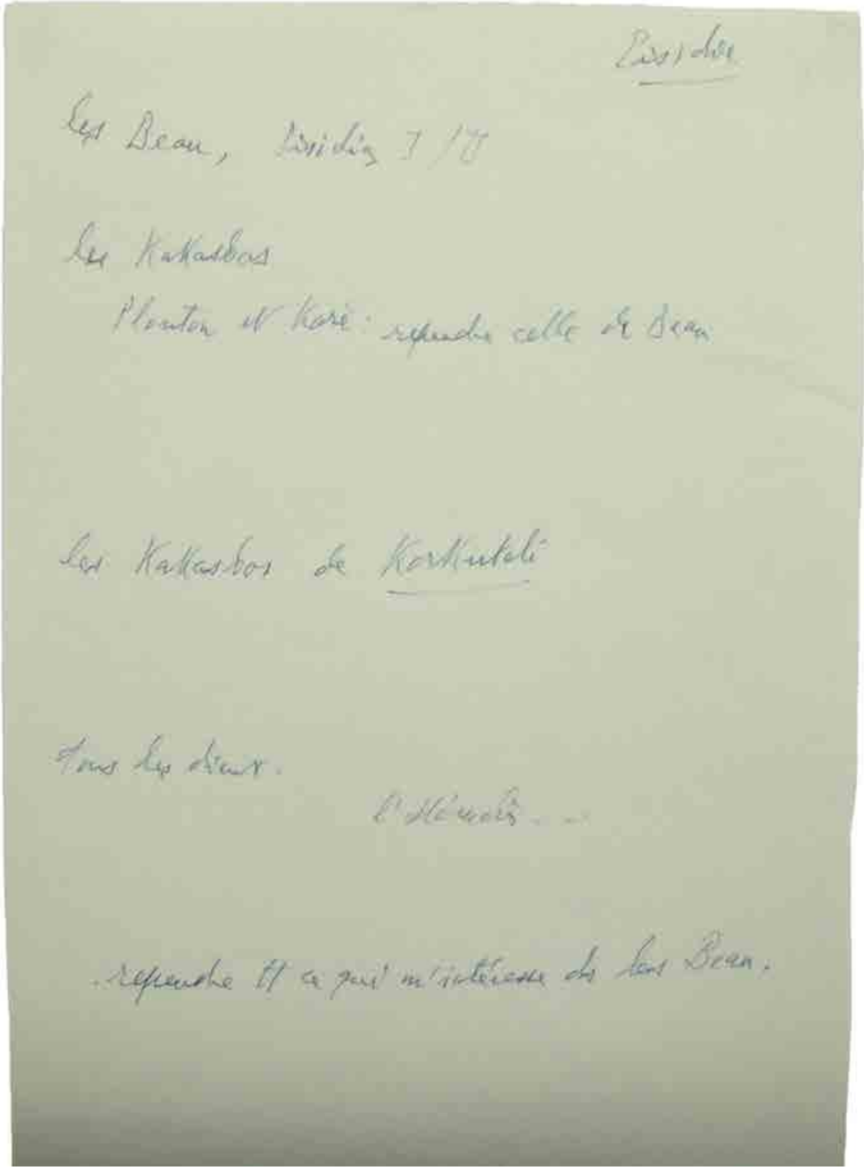


FIGURE 38A *Notes manuscrites préparatoires de Louis Robert pour une étude sur Kakasbos*
ARCHIVES DU FONDS LOUIS ROBERT, ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES, INSTITUT DE FRANCE, PARIS

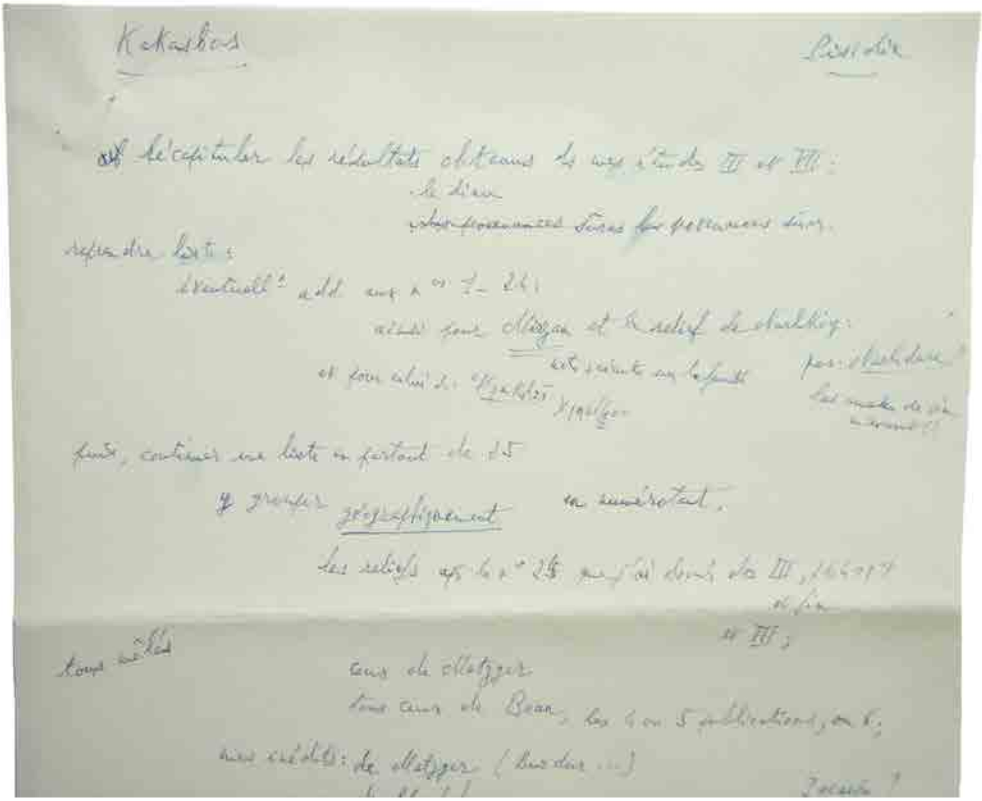


FIGURE 38B *Notes manuscrites préparatoires de Louis Robert pour une étude sur Kakasbos*
ARCHIVES DU FONDS LOUIS ROBERT, ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES, INSTITUT DE FRANCE, PARIS

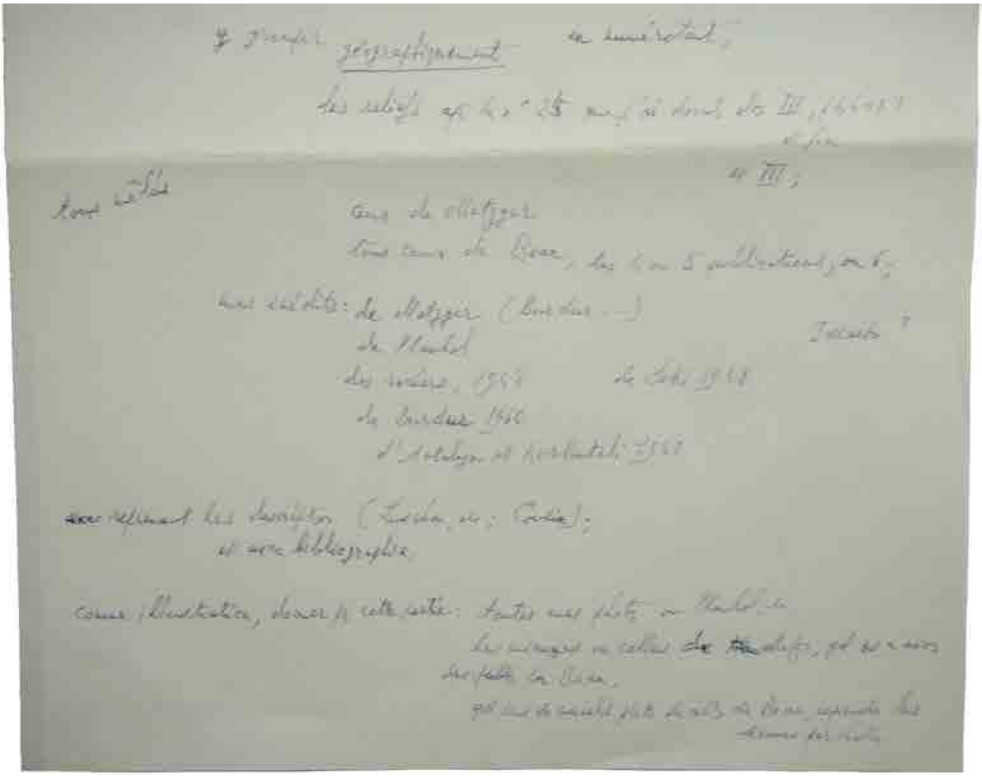


FIGURE 38C *Notes manuscrites préparatoires de Louis Robert pour une étude sur Kakasbos*
ARCHIVES DU FONDS LOUIS ROBERT, ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES, INSTITUT DE FRANCE, PARIS

FIGURE 39 *Inscription néo-phrygienne découverte à Büyükkabaca*
WE, P. 402, N° 590 = W.M. CALDER, « CORPUS INSCRIPTIONUM NEO-PHRYGIARUM », JHS, 31, 1911, P. 177, N° 29 = MAMA, IV, 240 = O. HAAS, « DIE PHRYGISCHEN SPRACHDENKMÄLER », ACADÉMIE BULGARE DES SCIENCES, (LINGUISTIQUE BALKANIQUE X), SOFIA 1966, N° 29 = C. BRIXHE & T. DREW-BEAR, « HUIT INSCRIPTIONS NÉO-PHRYGIENNES », DANS R. GUSMANI ET ALII (ÉDS), « FRIGI ET FRIGIO. ATTI DEL I° SIMPOSIO INTERNAZIONALE », ROMA, 16–17 OTTOBRE 1995, ROMA, 1997, PP. 110–113, N° 8

FIGURE 40 *Stèles pisidiennes conservées dans le mur de la maison de l'instituteur de Yakaafşar (construite en 1960), au Sud du territoire de Tymbriada*

FIGURE 40A *Stèle pisidienne conservée dans le mur de la maison de l'instituteur de Yakaafşar (construite en 1960), au Sud du territoire de Tymbriada*
M. ÖZSAIT, G. LABARRE & N. ÖZSAIT, « TIMBRIADA ET TYNADA », ADALYA, 12, 2009, P. 206, N° 9

FIGURE 40B *Stèle pisidienne conservée dans le mur de la maison de l'instituteur de Yakaafşar (construite en 1960), au Sud du territoire de Tymbriada*

FIGURE 40C *Stèle pisidienne conservée dans le mur de la maison de l'instituteur de Yakaafşar (construite en 1960), au Sud du territoire de Tymbriada*

FIGURE 41 *Le Sud du territoire de Tymbriada, au-dessus du village de Yakaafşar*

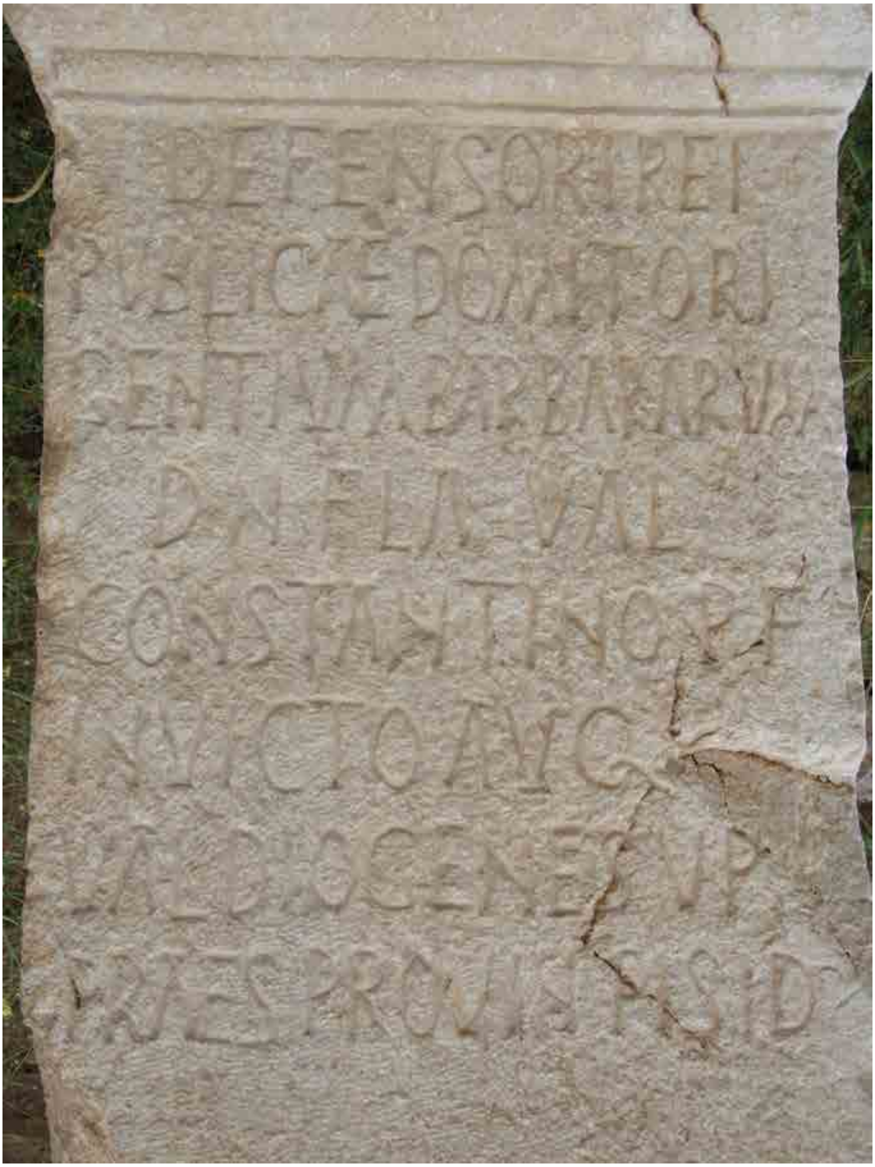


FIGURE 42 *Dédicace du gouverneur de Pisidie M. Valerius Diogenes à Constantin* (*Antioche de Pisidie*)